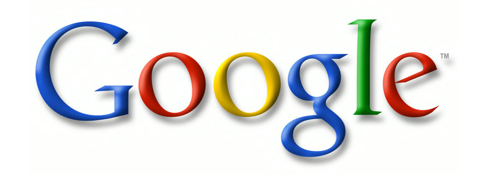


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

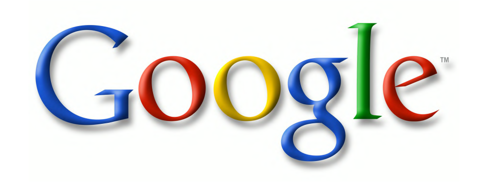
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

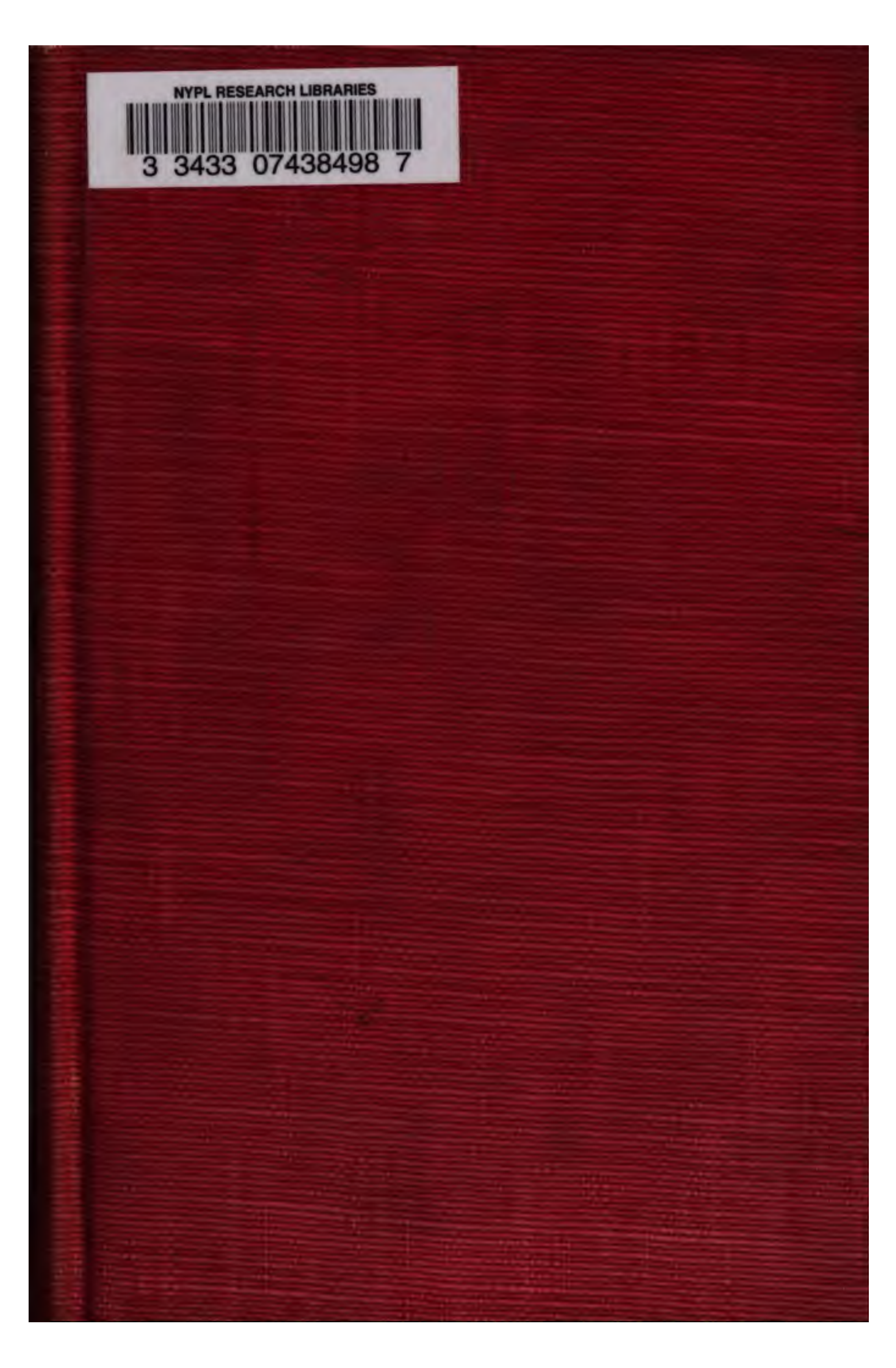
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438498 7

THE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PRESENTED BY

Dr. Jonathan Wright
14. May 1915.

NSCP
(Pierron)
Aeschylu

THÉATRE

D'ESCHYLE





NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

THÉATRE

D'ESCHYLE

TRADUCTION

D'ALEXIS PIERRON

Couronnée par l'Académie française

HUITIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR LE TRADUCTEUR

d'après les travaux critiques et exégétiques

de Godefroy Hermann, de Guillaume Dindorf, de Henri Weil

de Frédéric Heimsœth, etc.

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE, 28

1870

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
685038
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1915 L

A MONSIEUR MILFAUT

Inspecteur honoraire de l'Université

C'est vous qui m'avez donné, il y a trente ans, l'idée de traduire Eschyle, et c'est à vous qu'a été dédiée, en 1841, cette copie de l'antique. Je renouvelle aujourd'hui la dédicace, et avec les mêmes sentiments que jadis, c'est-à-dire une parfaite estime pour le sage et une profonde affection pour l'homme de cœur et l'ami.

A PIERRON

1er novembre 1869.

AVANT-PROPOS

DE LA HUITIÈME ÉDITION.

La traduction d'Eschyle, dont on publie aujourd'hui la huitième édition, a paru pour la première fois dans le courant de l'année 1841. En 1842, l'Académie française, sur la proposition spontanée de Victor Cousin, examina cet ouvrage, que je n'avais pas même songé à présenter au concours, et elle l'honora d'un de ses prix. Dès 1845, la première édition, bien que tirée à très-grand nombre, était déjà épuisée. On a donc imprimé de nouveau. En 1849, on a imprimé une troisième fois. Mais ces trois éditions ne différaient entre elles que par des détails typographiques. La quatrième, celle de 1851, était bien réellement, comme l'indiquait son titre, une édition revue, corrigée, augmentée. Les additions étaient considérables. J'avais mis, au bas des pages, un commentaire assez étendu, où les principales difficultés du texte étaient discutées, sinon toujours résolues. J'avais remanié et complété les arguments des pièces. J'avais transformé le morceau littéraire qui était en tête de la traduction ; j'en avais agrandi le cadre; j'y avais fait entrer en substance des chapitres entiers de mon *Histoire de la Littérature grecque* : c'était dès lors une véritable Introduction au théâtre d'Eschyle. Quant à la révision et à la correction proprement dites, celles de la traduction, j'avais repassé lentement, péniblement, sur mes premières traces. De même que dix ans auparavant, je n'avais négligé l'aide d'aucun livre à moi connu. Tout ce qu'on avait publié, de 1841 à 1851, sur le texte d'Eschyle, je l'avais mis à contribution : récensions nouvelles, commentaires nouveaux, dissertations philologiques, études historiques et littéraires, etc.

Je n'ai point eu à me repentir du long et consciencieux effort par lequel je m'étais satisfait moi-même en mettant mon ouvrage, comme on dit, au niveau des progrès de la science. La quatrième édition a dû être suivie d'une cinquième, puis d'une sixième, puis d'une septième; et on en demande aujourd'hui une autre encore, qui, selon toute vraisemblance, ne sera pas la dernière. J'aurais pu laisser les choses en l'état, et reproduire, comme en 1858, 1861 et 1865, sauf d'insignifiantes corrections, la minute de 1851. Mais j'ai cru que le temps était venu de faire, sur cette minute, le même travail que j'avais fait, en 1851, sur la minute primitive. Une traduction n'est jamais qu'un essai et une ébauche. Elle approche plus ou moins d'une sorte de perfection, elle n'est jamais parfaite, elle ne peut pas l'être. Il n'y a point de traduction définitive. C'est donc un devoir pour le traducteur, tant qu'il est vivant et voyant, comme on dit à l'antique, de revenir sur sa copie et de faire profiter le lecteur de toutes les améliorations qu'un certain laps d'années a rendues nécessaires, ou seulement désirables.

On a publié depuis 1851, sur le texte d'Eschyle, des travaux de premier ordre, et même supérieurs, selon moi, à tout ce qui avait jamais été fait en ce genre durant trois siècles. Je suis sûr que ce jugement ne sera contredit par aucun des hellénistes qui ont en main, par exemple, l'édition posthume de Godefroi Hermann (1852), la cinquième édition de Guillaume Dindorf (1865), l'édition de Henri Weil (1858-1867) et les trois ouvrages allemands de Frédéric Heimsœth : *Restauration des pièces d'Eschyle* (1861); *Tradition indirecte du texte d'Eschyle* (1862); *Études critiques sur les tragiques grecs* (1865). On trouvera à chaque instant, dans mes notes, le témoignage de ce que je dois à ces éminents philologues. J'ai fait des changements en grand nombre, comme je le devais; mais on me rendra cette justice que je n'ai rien touché que là où les maîtres de la critique avaient fait l'évidence. J'ai rejeté bien souvent leurs leçons ou leurs interprétations, soit pour adopter celles de contemporains moins renommés, soit pour maintenir celles des vieux éditeurs et des vieux exégètes, mes aides d'autrefois. J'espère, en tous cas, que les curieux qui auraient la fantaisie de comparer cette édition avec celle de 1851 et les suivantes, reconnaîtront que la traduction n'a pas médiocrement gagné à être revisée, d'un bout à l'autre, sur les documents fournis par G. Hermann et ses dignes émules. J'ajoute que le commentaire

a été considérablement augmenté, et que l'Introduction a été enrichie de deux chapitres, les deux derniers.

Eschyle est un auteur qu'on n'explique point dans les lycées de France, et qui même ne figure pas toujours sur le programme de notre licence ès lettres. Une traduction française d'Eschyle n'a donc pas de public spécial ; elle ne s'adresse qu'au monde habituel des lecteurs cultivés. J'étais bien convaincu, quand j'imprimais pour la première fois la mienne, qu'elle n'irait pas à la deuxième, ni surtout à la troisième édition; et voilà que sept éditions, c'est-à-dire plus de vingt mille exemplaires, n'ont pas épuisé son succès. Cette obstination des lettrés en sa faveur s'explique peut-être par ce mot de Cousin à la commission des prix de l'Académie, le jour où il lui proposa d'admettre mon travail à l'examen : *Æschyleum sapit*. C'est la saveur eschyléenne qui aura plu. C'est elle qui a fait à la traduction cette fortune extraordinaire dont je n'ai pas été le dernier à m'ébahir.

A. PIERRON.

Paris, le 1er novembre 1869.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

VIE D'ESCHYLE.

Patrie d'Eschyle. — Sa famille. — Eschyle soldat. — Date de sa naissance. — Ses succès au théâtre. — Son départ pour la Sicile. — Motifs allégués par les anciens. — Conjectures sur le même sujet. — Eschyle et Hiéron. — Mort d'Eschyle.

« O Cérès, toi qui as nourri mon âme, fais que je sois digne de tes mystères! » C'est par cette invocation pieuse que débute Eschyle, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, lorsqu'il s'apprête à répondre aux insolentes attaques d'Euripide, et à défendre sa royauté tragique menacée. Ces simples paroles, et à cette place, disent admirablement et le caractère religieux du poëte, et l'éducation qu'il avait reçue des siens, et même le lieu de sa naissance.

Eschyle était d'Éleusis en Attique. Il est vrai que lui-même, dans son épitaphe, que nous a conservée un biographe anonyme, il s'est donné le titre d'Athénien, et qu'il est quelquefois nommé ainsi par les anciens auteurs. Mais Éleusis était un de ces *dèmes* ou bourgs, comme nous transcrivons le mot grec, dont se composait le peuple athénien : l'Attique tout entière était athénienne, et non point seulement la ville d'Athènes.

Je lis quelque part qu'Eschyle était originaire d'Athènes. Il n'y a là qu'une interprétation erronée de ce que dit le biographe anonyme : « Eschyle le tragique était Athénien de nation [1]. »

1. Αἰσχύλος ὁ τραγικὸς γένος μὲν ἦν Ἀθηναῖος.

Corsini fait naître le poëte à Décélie [1], alléguant, à l'appui de son opinion, deux passages de Plutarque, où Amynias, frère d'Eschyle, est appelé Décélien. Mais, quand même Amynias serait né à Décélie, il ne s'ensuivrait pas qu'Eschyle ne fût point né à Éleusis. Et rien ne saurait, sur une pareille question, ébranler l'autorité du témoignage unanime des anciens.

Le père d'Eschyle se nommait Euphorion, et non point Sophile, comme l'a cru sans raison Corsini [2] : Sophile était le père de Sophocle. Il y a eu confusion de noms dans la mémoire du rédacteur des *Fastes attiques*.

Cynégire et Amynias, les deux frères d'Eschyle, ont laissé dans l'histoire une trace qni ne périra pas. Hérodote raconte [3] qu'à Marathon, comme les Perses se jetaient précipitamment sur leur flotte, Cynégire, entraîné par son ardeur, saisit la poupe d'un des navires pour l'arrêter, qu'il eut le bras coupé, et qu'il fut achevé par les ennemis. Cynégire, selon Justin [4], eut les deux bras coupés l'un après l'autre; et, saisissant avec ses dents la poupe du vaisseau, il ne lâcha prise que lorsque, d'un coup de hache, un soldat perse lui eut tranché la tête. C'était assez, pour la gloire de Cynégire, que sa valeur eût été distinguée dans un combat où tout fut héroïque, et qu'il eût donné sa vie à son pays : le simple récit d'Hérodote n'avait pas besoin des ornements dont l'a gâté un historien rhéteur.

C'est à Salamine et à Platées qu'on trouve Amynias [5], le plus jeune des trois frères [6]. A Salamine, il remporta le prix de la valeur entre tous les Athéniens, comme la ville d'Égine entre toutes les villes de la Grèce [7].

Pour Eschyle, il combattit et à Marathon, et à Salamine, et à Platées : là, digne frère de Cynégire; ici, d'Amynias. A Marathon, il fut blessé; et lui-même, avec une fierté naïve et sublime, il a rendu témoignage à l'héroïsme qu'il avait déployé dans cette grande journée. Car elle est de lui, cette épitaphe

1. *Fasti Attici*, olympiade LXXIII.
2. Corsini, *loc. cit.*
3. Livre VI, chapitre 114.
4. Justin, livre II, chapitre 9.
5. Diodore de Sicile, livre XI, chapitre 27; Élien, *Var. hist.*, livre V, chapitre 19. Le biographe anonyme l'appelle Ἀμεινίας. Cette confusion de l'υ avec ει est, comme on sait, très-fréquente dans les manuscrits.
6. Le biographe anonyme.
7. Diodore de Sicile, *loc. cit.*

qu'on lisait en Sicile sur son tombeau : « Ce monument couvre Eschyle, fils d'Euphorion. Né Athénien, il mourut dans les fécondes plaines de Géla. Le bois tant renommé de Marathon et le Mède à la longue chevelure diront s'il fut brave : ils l'ont bien vu! » Ce qu'un poëte eût vanté dans Eschyle avant tout, c'eût été son génie dramatique. Lui seul il a pu faire l'épitaphe du soldat, et passer le poëte sous silence [1].

Je me figure que, dans les mystères de Cérès, le plus sacré parmi les articles du symbole des initiés, c'était un serment qu'ils faisaient de défendre, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, le territoire de la patrie. Cérès, *Déméter* [2], comme parlaient les Grecs, c'est la Terre-Mère ; c'est la mère qui avait enfanté, d'après une antique tradition, les premiers habitants de l'Attique. Aux yeux des Eupatrides, ces *autochthones,* ces fils des fils de la Terre, verser son sang pour le pays, c'était, dans toute la force du terme, accomplir un devoir filial ; et Eschyle et ses frères étaient des Eupatrides. Les premières leçons de la famille avaient dû être pour eux des leçons de patriotisme ; et les premières leçons de la religion avaient fait germer ces heureuses semences. Qu'est-ce donc, si vous ajoutez aux traditions de la race cet enseignement des mystères, si profond et si humain, et les dogmes de la philosophie pythagoricienne, forte et saine nourriture qu'Euphorion, suivant d'assurés témoignages, avait aussi offerte à l'âme de ses fils [3] ?

La Chronique de Paros, ou, comme on l'appelle vulgairement, les marbres d'Arundel, fixe l'époque précise de la naissance d'Eschyle ; car elle dit en quelle année il mourut, et à quel âge. Eschyle naquit dans la dernière année de la LXIIIe olympiade, c'est-à-dire en l'an 525 avant notre ère. Ainsi se justifie une assertion de Suidas, attaquée par quelques critiques et défendue par Casaubon [4] : à la bataille de Marathon, Eschyle, d'après le calcul de Suidas, avait trente-cinq ans.

Depuis longtemps déjà, à cet âge, Eschyle était célèbre à titre de poëte tragique. Il était tout jeune encore, qu'un jour,

1. Cette remarque a été faite par Pausanias et par Athénée; et Bayle relève avec raison les erreurs de Romulus Amaséus au sujet de cette épitaphe. Article *Eschyle,* note 1.

2. Δημήτηρ, c'est-à-dire γῆ μήτηρ. On trouve dans Eschyle même, δᾶ, poétique et dorien, pour γῆ.

3. Cicéron, *Tusculanes,* livre II, chapitre 10.

4. *De satyrica Poesi,* I, 5.

à ce que l'on contait [1], il s'endormit dans la campagne, comme on lui avait donné des raisins à garder. Bacchus lui apparut, et lui commanda d'écrire une tragédie. Je n'ai pas besoin de rappeler que la tragédie était, chez les Grecs, une portion du culte même de Bacchus. C'est cette innocente allégorie qui aura donné lieu à l'histoire absurde de l'ivrognerie d'Eschyle, et de son habitude de s'enivrer toujours avant d'écrire. Il est à peine croyable que des auteurs qu'on appelle graves répètent encore cette ridicule et étrange ineptie.

Quoi qu'il en soit, Eschyle, avant l'âge de trente ans, avait déjà lutté, dans le concours des tragédies, contre un poëte fameux alors, mais oublié depuis, Pratinas [2]; et tout semble prouver qu'il n'avait pas eu le dessous. Cette première victoire fut suivie, durant le cours de sa carrière dramatique, de douze autres victoires. Or les poëtes, en ce temps-là, présentaient au concours quatre pièces, une *tétralogie*, comme on disait, à savoir : trois tragédies sur des sujets ou isolés et complétement divers, ou tirés de la même légende, et qui se faisaient suite les uns aux autres; enfin un drame satyrique, une de ces comédies bouffonnes où les satyres formaient le chœur, et qui était comme la petite pièce du spectacle. Il n'y a donc pas à se lamenter bien fort, ainsi que l'ont fait quelques modernes, sur l'injustice des Athéniens envers leur grand poëte. Cinquante-deux pièces d'Eschyle ont été couronnées. Je ne puis pas croire que le mot d'Eschyle, qui est dans Athénée [3], soit une récrimination contre ses concitoyens : « Je consacre mes tragédies au temps. » J'aime mieux n'y voir que l'expression sentie et profonde du juste orgueil d'un homme qui a conscience de son génie, et qui compte sur l'immortalité; quelque chose comme ce legs d'un monument à toujours, que Thucydide adresse si fièrement au monde [4].

Le biographe anonyme raconte qu'Eschyle, trois ans avant sa mort, s'expatria d'Athènes, et qu'il se retira en Sicile, auprès d'Hiéron, roi de Syracuse. Il y a ici une difficulté chronologique qui a échappé aux commentateurs, et dont je ne m'étais aperçu non plus jadis que tous mes devanciers. En l'an 459 ou 458 avant notre ère, Hiéron était mort déjà depuis

1. Pausanias, *Attic.*, 21, attribue ce récit à Eschyle, mais sans dire à quelle source il vient de le puiser lui-même.
2. Suidas, au mot *Pratinas*
3. Athénée, *Souper des sophistes*, VIII, 59.
4. Thucydide, livre I, chapitre 22.

longtemps; son successeur même avait disparu. Il est certain qu'alors le poëte quitta l'Attique pour la Sicile ; mais, ce qui est évident, c'est qu'Eschyle ne put y être attiré par Hiéron. D'ailleurs, il ne fixa même pas son séjour à Syracuse. Géla fut sa patrie d'adoption : c'est à Géla qu'il passa ses trois dernières années; c'est à Géla qu'il mourut et qu'on lui éleva un tombeau. Voyez plus haut son épitaphe.

Les anciens ont expliqué de diverses façons un exil plus ou moins volontaire. Le biographe anonyme dit qu'un prix avait été proposé pour une élégie en l'honneur des morts de Marathon : Eschyle fut un des concurrents, mais Simonide fut vainqueur. Le vaincu, dépité contre les Athéniens, se serait vengé d'eux en les privant et de sa personne et des œuvres que leur promettait encore sa puissante maturité. Je remarquerai seulement que Simonide est mort en l'an 469, ou, au plus tard, en 468, et que sa victoire poétique sur Eschyle est antérieure de douze ou quinze ans, et peut-être davantage, au départ d'Eschyle. Il faut avouer que le dépit littéraire de son rival aurait attendu bien longtemps avant d'éclater.

D'après une autre tradition, mentionnée aussi par le biographe, et que Plutarque a recueillie, il s'agissait d'une défaite dramatique; et le vainqueur d'Eschyle avait été le jeune Sophocle. Plutarque entre, à ce sujet, dans quelques détails [1]. Cimon avait découvert, dans l'île de Scyros, les ossements de Thésée, et il les avait rapportés à Athènes. La représentation des tragédies nouvelles fit partie des fêtes de la translation. C'était la première fois que Sophocle apportait ses tragédies au concours, et il luttait contre Eschyle. L'archonte Aphepsion devait, suivant l'usage, tirer au sort les noms des juges; mais, Cimon ayant paru dans le théâtre avec les autres généraux, Aphepsion les retint, leur fit prêter le serment, les obligea de s'asseoir et de porter la sentence. Ils décidèrent en faveur de Sophocle. Remarquons que ceci dut se passer dans la quatrième année de la LXXVIIe olympiade, en l'an 469. Même difficulté, par conséquent, qu'au sujet de la victoire de Simonide; même inconcevable sommeil du dépit d'Eschyle. J'ajoute qu'en l'an 469, Eschyle, âgé de cinquante-six ans, avait fait déjà représenter bien des tragédies, et qu'il n'en était pas à son premier échec dramatique. Le poëte qui s'était vu préférer plus d'une fois Phrynichus, Pratinas, Chœrilus, d'autres

1. Plutarque, *Vie de Cimon*.

encore sans doute, n'avait plus, j'imagine, la vive susceptibilité qu'on lui attribue. *Le potier porte envie au potier, et le poëte au poëte*. Le mot fameux d'Hésiode [1] est vrai particulièrement, je le sais, des vieux poëtes à l'endroit des jeunes, qui le leur rendent souvent en mépris : les poëtes sont, par excellence, la race irritable. Mais les *vieux poëtes malveillants* [2] sont ceux qui ne vivent que par leurs poésies, et qui ne comptent que sur leur talent littéraire pour ne point mourir dans les siècles futurs ; tandis qu'Eschyle ne voulait être que le vaillant soldat de Marathon et de Salamine, le frère d'Amynias et de Cynégire.

Un tout autre motif, s'il faut s'en rapporter à Suidas, avait causé le départ d'Eschyle. Il avait fui d'Athènes parce que, dans la représentation d'une de ses pièces, l'amphithéâtre s'était écroulé. C'est ainsi qu'il faut entendre les paroles du lexicographe [3], nonobstant l'interprétation de Stanley [4], lequel veut qu'elles expriment une défaite dramatique, la défaite d'Eschyle par Sophocle. Le savant Auguste Bœckh [5] a montré, par Suidas lui-même, qu'il s'agit de bancs brisés, et que l'expression doit s'entendre au propre, comme dans le passage relatif à Pratinas, où Suidas la répète, et, cette fois, avec un commentaire qui ne laisse plus aucune place au doute [6]. Le poëte dramatique, à Athènes, était aussi le directeur de la représentation ; il ordonnait tout aux frais du chorége ; il jouait lui-même quelquefois un rôle dans ses pièces. Responsable des plaisirs du public, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on eût mis Eschyle en cause, si le fait dont parle Suidas n'est pas controuvé : Athènes a vu bien d'autres procès, et de bien plus iniques. Il aurait fui, soit pour obéir à la condamnation, soit pour s'y soustraire. Mais l'autorité de Suidas, compilateur sans critique, ne suffit pas, à elle seule, pour bien constater l'authenticité d'un fait.

Il y a une dernière tradition qui n'est pas non plus sans vraisemblance. Eschyle, d'après Élien [7], aurait été accusé d'impiété. L'helléniste anglais Musgrave pense que cette ac-

1. Hésiode, *OEuvres et Jours*, vers 25, 26.
2. Térence, *Andrienne*, prologue, vers 6, 7.
3. Διὰ τὸ πεσεῖν τὰ ἴκρια.
4. *Commentaire sur la vie anonyme d'Eschyle.*
5. *Græcæ tragœdiæ principum*, etc. Heidelberg, 1808, in-8°, page 33.
6. Τὰ ἴκρια ἐφ' ὧν ἐστήκεσαν οἱ θεαταί. Au mot *Pratinas*.
7. *Var. hist.*, v, 19.

cusation fut portée à l'occasion des *Euménides* [1]. On cherche en vain, dans cette tragédie si profondément religieuse, les traces de l'hétérodoxie qu'y a vue Musgrave. Sophocle eut dû encourir les mêmes accusations pour l'*Œdipe à Colone;* et pourtant le peuple athénien a applaudi, chez Sophocle, ces impiétés prétendues, qu'il aurait, dit-on, condamnées dans Eschyle. Ajoutez que, de toutes les tragédies d'Eschyle, la plus athénienne, si j'ose ainsi parler, ce sont les *Euménides :* elles le sont plus que les *Perses* même. Dans les *Perses,* le poëte loue ses concitoyens surtout de leur bravoure : c'est leur humanité, leur piété, leur justice, ce sont leurs institutions, qu'il vante dans les *Euménides.* Si Eschyle a jamais été accusé d'impiété, c'est une autre pièce, c'est toute autre cause qui a dû servir de prétexte à l'accusation.

Il est donc impossible d'établir avec quelque certitude le motif qui détermina Eschyle à quitter Athènes. Le seul point hors de doute, c'est que la vanité littéraire n'y fut pour rien. Non-seulement il y avait longtemps que la victoire de Simonide et celle de Sophocle étaient oubliées, mais Eschyle avait amplement réparé ses défaites par de nombreux et magnifiques triomphes. En 459, quelques mois à peine avant son départ, il faisait jouer son chef-d'œuvre, l'*Orestie,* et les Athéniens lui décernaient avec acclamation le prix des tragédies nouvelles. L'enthousiasme des Siciliens pour la poésie dramatique et leur admiration pour le génie d'Eschyle suffisent peut-être à l'explication et du départ du poëte, et de son séjour dans un pays où tous lui étaient sympathiques. Les habitants de Géla, suivant le biographe anonyme, le comblèrent d'honneurs. S'il m'était permis de hasarder une conjecture, je dirais qu'il fut appelé en Sicile par les habitants de Géla. Leur magnificence et leur générosité l'auraient attiré et captivé, comme l'eussent fait la magnificence et la générosité d'Hiéron même, comme la magnificence et la générosité d'Hiéron avaient jadis attiré et captivé Pindare.

Une autre conjecture, que je propose avec quelque confiance, c'est qu'Eschyle n'en était pas alors à son premier voyage en Sicile. Le biographe n'aurait donc d'autre tort que d'avoir confondu mal à propos deux époques différentes. Il dit que le poëte se rendit auprès d'Hiéron dans le temps que le roi de Syracuse fondait ou plutôt rebâtissait la ville d'Etna.

1. *Chronol. scenic.*, t. III de l'édition d'Euripide.

Ceci est parfaitement d'accord avec un fait considérable de la vie littéraire d'Eschyle. Eschyle a composé une tragédie, ou même, suivant quelques-uns, une trilogie complète, intitulée *Etna* ou les *Femmes etnéennes*. On conviendra qu'un pareil sujet ne pouvait guère avoir d'intérêt qu'en Sicile, et pour des Siciliens. Est-ce à Athènes qu'Eschyle l'a conçu? N'est-ce pas plutôt à Etna même, en face de l'œuvre d'Hiéron, et piqué d'émulation par les chants de Pindare, qui était aussi près du roi, et qui célébrait les splendeurs de la cité renaissante? Il reste peu de chose de l'*Etna*; mais, autant qu'il est permis d'en juger et par ces vers et par une note de Macrobe [1], Eschyle rattachait les destinées prospères de la ville et du fondateur à la protection de certains dieux indigènes nommés Paliques, deux frères, les Dioscures de la Sicile. La nymphe Thalie, fille de Vulcain, avait cédé aux désirs de Jupiter. Pour échapper, elle et les fruits qu'elle portait dans son sein, à la jalousie et à la vengeance de Junon, elle souhaita que la terre s'entr'ouvrît et la tînt cachée jusqu'au jour où finirait sa grossesse. Son vœu fut exaucé. Au jour fixé, les enfants sortirent de la terre. Ils parurent à la lumière, ou, comme dit Eschyle, ils y revinrent. De là le nom des deux frères [2]. Écoutons le poëte :

PREMIER PERSONNAGE.

« Quel nom les mortels vont-ils donc leur donner?

DEUXIÈME PERSONNAGE.

Jupiter veut qu'on les appelle les Paliques vénérables.

PREMIER PERSONNAGE.

Ce nom de Paliques leur convient en effet.

DEUXIÈME PERSONNAGE.

Oui : *ils reviennent* des ténèbres à la lumière du jour. »

Le récit qu'on a fait de la mort d'Eschyle est connu de tout le monde, grâce aux vers de La Fontaine sur la destinée [3] :

Même précaution nuisit au poëte Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,

1. *Saturnales*, chapitre v, livre 19, à propos du vers de l'*Énéide* IX, 515.
2. Παλικοί, de πάλιν ἱκνέομαι (poétiquement ἵκω), *revenir*.
3. La Fontaine, *Fables*, livre VIII, fable 16.

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et, sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
    Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

Ces derniers vers sont presque les propres paroles de Valère Maxime [1]. Le biographe ne parle pas de la chute d'une maison. L'oracle aurait dit à Eschyle : *Un trait lancé du ciel te tuera.* J'ignore si les aigles font leur mets de la chair des tortues, et s'ils ont l'art de briser d'aussi dures écailles. Pline l'affirme [2] ; mais, comme il allègue pour preuve la mort d'Eschyle, on peut douter qu'il ait par lui-même vérifié le fait : *post hoc, ergo propter hoc.* Tout ce récit a bien l'air d'un de ces contes à dormir debout comme on en a tant fait en Grèce sur la vie mal connue des anciens poëtes.

Eschyle mourut à Géla, en Sicile, à l'âge de soixante-neuf ans, dans la quatrième année de la LXXX[e] olympiade, en l'an 456 avant notre ère, et son tombeau fut orné de l'inscription que j'ai rapportée. Pendant longtemps ce tombeau fut, pour les poëtes dramatiques, l'objet d'un culte religieux. On venait de bien loin y respirer, pour ainsi dire, l'air du génie. Mais il ne paraît point, hélas ! que tant de visiteurs en aient jamais rien emporté, sinon peut-être des intentions magnifiques. Sophocle était déjà Sophocle ; Euripide n'a jamais rien demandé, ce semble, à la mémoire d'un homme dont il méprisait les œuvres [3] ; et la mollesse d'Agathon ne s'inspirait guère de l'énergique et enthousiaste poésie d'Eschyle.

1. Livre IX, chapitre 12.
2. *Histoire naturelle,* livre X, chapitre 3.
3. Voyez les *Grenouilles* d'Aristophane ; voyez aussi l'*Électre* d'Euripide. La reconnaissance d'Oreste et de sa sœur contient implicitement la plus vive critique et la plus outrée du passage analogue des *Choéphores*.

CHAPITRE II.

LA TRAGÉDIE AVANT ESCHYLE.

Une assertion de Quintilien. — La tragédie-dithyrambe. — Innovations de Thespis. — Phrynichus. — Chœrilus et Pratinas; le drame satyrique. — Appareil scénique. — Concours dramatique. — Description du théâtre. — Forme extérieure de la tragédie grecque. — Rôle du chœur. — Nombre des choreutes. — Accompagnement musical. — Répétitions dramatiques.

Les Athéniens appelaient Eschyle le père de la tragédie [1]. Quintilien, qui parle quelquefois à la légère, interprète à sa façon ce titre d'honneur : « Eschyle, le premier, dit-il [2], mit des tragédies au jour. » Ce n'est pas la seule erreur grave qu'on pourrait relever dans son livre. S'il eût consulté plus attentivement ses souvenirs, il aurait au moins tenu compte de ces vieux chants tragiques qui plaisaient tant aux vieillards des *Guêpes* d'Aristophane. Ἀρχαιομελησιδωνοφρυνιχήρατα [3], cet étrange vers ïambique, ce mot aux proportions gigantesques, suffirait à lui seul pour attester, aujourd'hui même encore, l'impression profonde de Phrynichus sur ses contemporains. Et Phrynichus avait précédé Eschyle : il était à son déclin quand Eschyle parut ; et, sans remonter jusqu'aux temps héroïques, jusqu'à ce Théomis qui fut, suivant un scholiaste [4], l'inventeur de la tragédie, ni même jusqu'à Minos et Auléas, les continuateurs, dit-on, de l'œuvre de Théomis, nous sommes en droit d'affirmer qu'à la fin du VIe siècle avant notre ère, que, dès avant Phrynichus, la poésie dramatique avait déjà une assez longue existence.

C'est vers l'époque où Pisistrate préparait ses entreprises contre la liberté de ses concitoyens, que la tragédie naquit dans Athènes. Je distingue : il s'agit non pas du mot, mais de

1. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VI, 11.
2. Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1.
3. Aristophane, *Guêpes*, vers 220.
4. *Apud Stanl. de Vit. Æschyl.*

la chose. Thespis est le créateur de la tragédie; mais le mot *tragédie* était en usage longtemps avant Thespis. Ce qu'on nommait souvent ainsi, c'était le dithyrambe, le chant en l'honneur de Bacchus. Ce chant, tantôt triste et plaintif, tantôt vif et joyeux, libre dans son allure, dégagé de presque toutes les entraves métriques, était une sorte d'épopée, où se déroulait le récit des aventures du dieu. Le chœur qui l'exécutait dansait, en chantant, une ronde continue autour de l'autel de Bacchus. Sur cet autel on immolait un bouc; et le nom de la victime, τράγος, fait comprendre comment le chant du sacrifice a pu prendre celui de tragédie (τραγῳδία, de τράγου ᾠδή, *chant du bouc*), et pourquoi tels poëtes dithyrambiques, antérieurs à Thespis, sont cités comme auteurs de tragédies. Suivant quelques-uns, le mot tragédie vient de ce que les chanteurs du dithyrambe se déguisaient en satyres, avec des jambes et des barbes de bouc, pour figurer le cortége habituel de Bacchus. Cette opinion peut jusqu'à un certain point se soutenir, mais non pas celle qu'a versifiée Boileau, d'après Horace, qu'un bouc était le prix de celui qui avait le mieux chanté. Le prix du dithyrambe était un bœuf[1], qu'on décernait, non pas au meilleur choreute, mais au poëte qui avait composé le chant, la musique et la danse, et qui en avait dirigé l'exécution. Virgile pourtant aurait dû faire réfléchir Boileau, et lui signaler la méprise d'Horace. Il s'agit quelque part, dans les *Géorgiques*[2], de la victime de Bacchus; et c'est au sacrifice du bouc que Virgile rapporte l'origine et des représentations dramatiques et de ces concours où les enfants de Thésée, comme il dit, proposaient des prix aux talents. Mais les critiques, jusqu'à présent, n'ont pas même fait attention à cet important témoignage.

C'est du dithyrambe que sortit la tragédie proprement dite; ou, si l'on veut, la tragédie, d'abord purement lyrique, se transforma en drame, et finit par dépouiller presque complétement son premier caractère.

La légende de Bacchus avait fourni, durant de longues années, aux poëtes dithyrambiques une matière abondante et variée. A la fin, les poëtes pourtant se fatiguèrent de répéter ce qu'on avait redit cent fois avant eux: aux louanges de Bacchus ils ajoutèrent celles de quelques autres dieux, ou même de cer-

1. Pindare, *Olympiques*, ode XIII, épode 1.
2. Voyez livre II, vers 380-381.

tains héros des vieux âges. Il ne leur fallut que du talent pour se faire pardonner cette audace. A Sicyone, ce fut mieux encore. On ne se contenta pas de faire à Bacchus sa place plus petite; on l'évinça absolument du dithyrambe, et Adraste, le héros national des Sicyoniens, eut seul les honneurs du chant tragique et de l'antique ronde. La première fois qu'un poëte en usa ainsi, les assistants étonnés s'écrièrent : « Quel rapport ceci a-t-il avec Bacchus [1] ? » Épigène de Sicyone, l'auteur de cette innovation, est nommé par quelques-uns le père de la tragédie. En réalité, Épigène ne fut qu'un poëte lyrique. Il n'y eut drame que le jour où un personnage de la ronde se sépara des choreutes, monta sur une estrade, et répondit au chœur par ses chants. Cette révolution décisive, Épigène ne l'accomplit pas; et les poëtes dithyrambiques, après lui, ou se bornèrent à suivre ses exemples, ou même revinrent aux traditions des premiers temps. Il est possible toutefois que tel ou tel des nombreux poëtes que compte Suidas entre Épigène et Thespis [2], ait tenté à son tour de se frayer des voies nouvelles. Supposez un des serviteurs d'Adraste racontant les douleurs de son maître, Adraste lui-même exhalant ses plaintes, et voilà un monologue à côté du chant : c'est presque déjà du dialogue; c'est presque déjà du drame.

Quand Solon revint de ses voyages, Thespis, du dème d'Icare, représentait des drames véritables. « En ce temps-là, dit Plutarque [3], Thespis commençait à changer la tragédie; et la nouveauté du spectacle attirait la foule, n'y ayant point encore de concours où les poëtes vinssent se disputer le prix. Solon, naturellement curieux, et qui, dans sa vieillesse, se livrait davantage aux passe-temps et aux jeux, et même à la bonne chère et à la musique, alla entendre Thespis, lequel, suivant l'usage des anciens poëtes, jouait lui-même ses pièces. Après le spectacle, il appela Thespis et lui demanda s'il n'avait pas honte de faire si publiquement de si énormes mensonges. Thespis répondit qu'il n'y avait point de mal à ses paroles ni à sa conduite, puisque ce n'était qu'un jeu. *Oui*, dit Solon en frappant avec force la terre de son bâton; *mais si nous souffrons, si nous approuvons le jeu, nous trouverons la réalité dans nos contrats.* »

1. Cette expression passa en proverbe, pour dire : *A la question!*

2. Suidas, au mot *Thespis*, dit que Thespis était le seizième à partir d'Épigène.

3. Plutarque, *Vie de Solon*, chapitre 29.

Voici quelles étaient les innovations poétiques dont s'était scandalisé le vieux législateur. Thespis avait imaginé de prendre pour sujet de poëme une portion bornée de la légende de Bacchus, l'histoire de Penthée par exemple, et de la mettre, non plus en récit, mais en action. Le chœur chantait et dansait encore, mais non d'une façon continue. De temps en temps, un personnage s'en détachait et parlait seul, soit pour répondre aux paroles du chœur, soit pour raconter ses pensées, soit pour provoquer le chœur à de nouveaux chants. Au reste, la partie purement lyrique, dans les compositions de Thespis, était de beaucoup la plus considérable. Le sujet dramatique, l'épisode, comme on disait, avait fort peu de développement; et l'acteur, le répondant, suivant l'acception du terme grec [1], s'adressait au chœur en vers dont la forme et le caractère tenaient de bien près encore aux mètres lyriques. Thespis se servait, dans le dialogue, du tétramètre trochaïque, et non de l'ïambe.

Il paraît que Thespis se passa quelquefois de prendre ses sujets dans la légende de Bacchus. Parmi les titres des pièces que lui attribuent les anciens, il y a une *Alceste*. Je ne m'étonne pas que Thespis, une fois en possession de l'art merveilleux de captiver les hommes, s'en soit servi de diverses façons, librement, résolûment, sans aucun regard aux circonstances où l'avait découvert son génie. Peu lui importait, pourvu qu'il intéressât ses spectateurs au dévouement de la femme d'Admète, que tel censeur morose rappelât le chœur à ses devoirs traditionnels, et répétât le mot des Sicyoniens : « Quel rapport ceci a-t-il avec Bacchus? »

Diogène de Laërte dit que Thespis n'employa qu'un seul acteur; cela signifie un seul acteur à la fois sur la scène : on voit en effet, dans Aristote, qu'Eschyle porta le nombre des acteurs d'un à deux, Sophocle de deux à trois : or il n'y a pas, dans Eschyle, de pièce à deux acteurs seulement; mais, la plupart du temps (Aristote exagère en faisant entendre toujours), il n'en paraît que deux dialoguant sur le théâtre. La tragédie des *Suppliantes* peut donner une idée des pièces de Thespis : sauf un seul dialogue, il n'y a jamais qu'un acteur parlant en scène avec les filles de Danaüs.

Tout le monde a répété, d'après Horace, l'historiette du tombereau où Thespis promenait ses acteurs : « Thespis, dit-on,

1. Ὑποκριτής, de ὑποκρίνομαι, *répondre*.

inventa la muse tragique, genre auparavant inconnu; et il voitura sur des chariots ses poëmes, que chantaient et jouaient des hommes au visage barbouillé de lie [1]. » Pourtant, sur ce point, Horace s'est manifestement trompé. Il a confondu Thespis avec Susarion, l'inventeur de la comédie. C'est de Susarion que d'autres anciens racontent la chose. La tragédie, dès le temps même du simple dithyrambe, se représentait auprès de l'autel de Bacchus. Les acteurs de Thespis n'improvisaient pas; et un chariot ambulant ne peut être un théâtre que pour des improvisateurs. Horace, qui parlait tout à l'heure des *poëmes* de Thespis, a pu les lire comme d'autres Romains; « Les Romains, dit-il [2], dans le repos qui suivit les guerres Puniques, se mirent à s'enquérir des beautés de Sophocle, et de Thespis, et d'Eschyle. » On conteste, et avec raison peut-être, l'authenticité des fragments qui restent des pièces de Thespis. Mais je ne puis me faire à l'idée d'une *Alceste* représentée sur une charrette roulante par des vendangeurs avinés.

Phrynichus introduisit, dit-on, le premier les rôles de femme au théâtre : il faudrait pour cela que Thespis n'eût point fait d'*Alceste* [3]. Il inventa, selon Suidas, le tétramètre trochaïque : il faudrait que ce mètre ne se trouvât point chez des poëtes antérieurs; or Archiloque l'avait employé. Phrynichus ne quitta pas les voies de Thespis, pour ce qui est de la forme de la tragédie. Mais il fut le premier qui mît sur la scène un sujet contemporain. Hérodote raconte qu'il fut traduit en jugement pour avoir représenté, dans sa *Prise de Milet*, l'humiliation des Grecs et le triomphe des Barbares. Et peut-être n'est-ce pas la seule fois que Phrynichus déserta les chemins battus de la mythologie et de l'histoire héroïque. Voici en effet ce que dit l'argument, la didascalie grecque, qui précède les *Perses* d'Eschyle : « Glaucus [4], dans son écrit sur les pièces d'Eschyle, prétend que les *Perses* sont imités des *Phéniciennes* de Phrynichus. Il cite le commencement du drame de Phrynichus, qui est tel : *Vous voyez, des Perses qui*

1. Horace, *Art poétique*, vers 275 et suivants.
2. Horace, *Épîtres*, livre II, 1, vers 162, 163.
3. C'est en effet l'opinion de quelques critiques. Mais ce que je dis d'*Alceste*, on peut, à coup sûr, l'affirmer de certaines histoires de la légende de Bacchus, où les rôles de femme étaient absolument nécessaires, et qui avaien été représentées sur la scène avant le temps de Phrynichus.
4. Ce Glaucus était un critique alexandrin.

sont partis jadis, etc. Seulement, chez Phrynichus, il y a, au début, un eunuque qui annonce la défaite de Xerxès, et qui dispose des siéges pour les gouverneurs de l'empire; tandis que c'est par un chœur de vieillards que se fait l'exposition dans les *Perses*. »

Il ne faut pas se dissimuler tout ce qu'il y a d'étrange dans le fait attesté par Glaucus, malgré ce qu'on sait des poëtes de la Grèce, qui aimaient à refaire ce qui avait été fait avant eux. Les *Perses* d'Eschyle ne sont pas une imitation : ce souffle guerrier, ces inspirations patriotiques, ce sont les souvenirs vivants d'un des vainqueurs de Salamine et de Platées; ce ne sont point des réminiscences littéraires. Peut-être les deux poëtes ont-ils traité en même temps le même sujet; peut-être Eschyle aura-t-il voulu faire oublier la pièce de Phrynichus; enfin la citation faite par Glaucus pourrait bien avoir été tirée, non pas du poëme original de Phrynichus, mais de quelque contrefaçon des *Perses* d'Eschyle, recommandée par son auteur du nom d'un poëte tragique antérieur à Eschyle lui-même.

Entre Phrynichus et Eschyle, on cite quelques noms : ainsi Chœrilus l'Athénien, pour lequel un théâtre de bois fut élevé dans Athènes; ainsi Pratinas, Dorien du Péloponèse, qui vint lutter au théâtre contre Phrynichus, et qu'Eschyle trouva en possession de la faveur publique. Pratinas est regardé comme l'inventeur du drame satyrique, de ce drame demi-sérieux, demi-bouffon, dont le chœur était toujours composé d'une troupe de satyres[1]. La tragédie, au moins dans les pièces tirées de la légende de Bacchus, avait d'abord souffert tous les tons, comme autrefois le dithyrambe, suivant le caractère tantôt triste, tantôt gai, des aventures attribuées au dieu, et suivant la nature des personnages dont Bacchus était entouré. Mais elle se maintint, depuis l'invention de Pratinas, dans la région des nobles sentiments, des grandes catastrophes, et elle s'appropria ce style héroïque qui n'excluait ni la simplicité du langage, ni même la plus aimable et la plus touchante naïveté. Les plaisanteries, les quolibets, les danses plus ou moins égrillardes, furent dévolus aux satyres du drame, qui s'en acquittèrent à merveille. Nous possédons un drame satyrique, le *Cyclope* d'Euripide, qui donne une idée du genre; et Horace, dans l'*Art poétique*, expose les préceptes qui s'y rapportent, et décrit en ces termes le style qui sied aux rustiques

1. Voyez Suidas, au mot *Pratinas*.

compagnons de Bacchus : « Pour moi, chers Pisons, ce que j'aimerais, si j'écrivais un drame satyrique, ce ne serait pas une diction uniquement brute et triviale ; et je ne m'efforcerais pas de m'éloigner de la couleur tragique au point qu'il n'y eût aucune différence entre les propos d'un Dave ou d'une effrontée Pythias escamotant l'argent du benêt Simon, et le langage de Silène, serviteur et nourricier d'un dieu [1]. » On ne sait pas si les œuvres de Pratinas se distinguaient par des qualités éminentes. Quant à Chœrilus, il passe pour avoir excellé dans le drame satyrique. On dit toutefois que Sophocle lui reprochait de n'avoir rien perfectionné, et de n'avoir pas même soutenu la tragédie à la hauteur où l'avait portée Phrynichus son devancier.

Horace, qui admet la tradition vulgaire sur Thespis, et qui passe sous silence les autres poëtes tragiques antérieurs à Eschyle, rapporte à Eschyle seul et l'invention du théâtre et celle de l'appareil scénique : « Après lui, Eschyle imagina le masque et le majestueux manteau ; il dressa la scène sur des tréteaux peu élevés, et il enseigna à parler noblement et à marcher avec le cothurne [2]. » Mais la nécessité d'une estrade est telle, pour qui se veut donner en spectacle, qu'il est impossible, témoignages historiques mis à part, qu'on ait attendu jusqu'au temps d'Eschyle avant d'en avoir l'idée. De deux choses l'une : ou il n'y a point eu de Pratinas, de Chœrilus, de Phrynichus, ou, tel quel, ils avaient déjà un théâtre. J'en dirai autant du costume et de l'appareil scénique. Eschyle a pu perfectionner, et il l'a fait sans nul doute, durant sa longue carrière, les moyens d'agir par les yeux sur l'esprit des spectateurs ; mais il est permis de ne pas croire qu'Eschyle ait le premier songé à distinguer les acteurs d'avec le public auquel ils s'adressaient. On n'imagine pas aisément un Darius ou un Xerxès sous la figure et dans le costume habituel de Phrynichus. Vrais ou faux, conventionnels ou non, il fallait bien que certains insignes distinguassent aux yeux le personnage.

Le masque répondait à un double besoin : c'était la représentation traditionnelle ou idéale du personnage en scène ; c'était aussi un moyen physique de se renforcer la voix, de se mieux faire entendre à tout un peuple assemblé. Le cothurne, brodequin à semelles très-épaisses, empêchait que l'acteur, à

1. Horace, *Art poétique*, vers 234 et suivants.
2. Horace, *Art poétique*, vers 278 et suivants.

distance immense où il se trouvait des derniers rangs de l'amphithéâtre, n'offrît qu'un chétif et ridicule aspect. Ces deux inventions, qui, sur nos théâtres, paraîtraient des monstruosités, étaient, j'ose l'affirmer, d'une absolue nécessité sur le théâtre d'Athènes.

On est en droit de pousser les conjectures plus loin encore. Il n'y a aucune témérité à dire que l'appareil scénique était connu en Grèce avant Eschyle, avant Phrynichus, avant Thespis même. Les Grecs faisaient, de tout temps, figurer des dieux en personne dans certaines cérémonies religieuses : ainsi quand un jeune homme de Delphes jouait le rôle d'Apollon qui tue le serpent; ainsi quand, à Samos, on célébrait le mariage de Jupiter et de Junon; ainsi quand Cérès, à Éleusis, allait s'enquérant des nouvelles de sa fille. Nul doute que ces dieux ne se montrassent à la foule, le visage couvert d'un masque, le pied chaussé du cothurne, et dans le costume traditionnel dont la statuaire revêtait leurs images. Il n'a donc pas fallu un génie bien inventif pour imaginer les moyens de donner aux personnages de la scène quelque chose de cette majesté extérieure qui distinguait, selon l'opinion populaire, les dieux et les héros.

Quant au chant et à la danse, j'ose affirmer que, plus les poëtes tragiques s'éloignèrent de la forme du dithyrambe, plus ils affaiblirent l'élément musical et chorégraphique de la tragédie, et que Thespis lui-même, comparé aux poëtes dithyrambiques, marqua le premier degré de cette décadence. Qu'on se figure, en effet, ce que devait être le vrai chœur tragique, le chœur du dithyrambe, quand on y voyait Bacchus menant la troupe avinée des satyres, des évants et des ménades. Les vers suivants, d'une des pièces perdues d'Eschyle, intitulée les *Édons,* ne sont qu'un trait de la description du cortége de Bacchus : « L'un, tenant dans ses mains des bombyces, ouvrage du tour, exécute, par le mouvement des doigts, un air dont l'accent animé excite la fureur; l'autre fait résonner des cymbales d'airain... Un chant de joie retentit : comme la voix des taureaux, on entend mugir des sons effrayants, qui partent d'une cause invisible; et le bruit du tambour, semblable à un souterrain tonnerre, roule en répandant le trouble et la terreur. » Le progrès, s'il y en eut, ne fut point un accroissement de passion et d'enthousiasme. Si les danses du chœur gagnèrent en décence et en grâce, et si la musique revêtit une infinie variété de formes et s'appropria tous les

modes de la mélodie, il n'est pas moins vrai que ce qui resta du dithyrambe, dans la poésie dramatique, n'eut plus ni la même puissance que jadis sur les âmes, ni cet entraînement sympathique qui transformait en une sorte de délire les sentiments de la foule assemblée pour entendre célébrer Bacchus.

Quoi qu'il en soit, c'est aux travaux, c'est aux succès de Thespis, de Phrynichus, de Chœrilus, de Pratinas, que l'art dramatique dut l'importante place qu'il occupa, dès avant la fin du VIe siècle, dans la vie publique des Athéniens. Pisistrate et ses fils ne jugèrent pas comme Solon des inventions de Thespis. Ils les favorisèrent; ils encouragèrent, autant qu'il était en eux, les successeurs de Thespis à s'avancer plus loin dans la voie. On ignore l'époque précise où furent établis les concours dramatiques, qui se renouvelaient chaque année aux fêtes de Bacchus, aux Lénéennes, surtout aux grandes Dionysiaques. Mais ces concours existaient déjà quand Eschyle n'était pas encore né, et ils éclipsaient l'éclat même des concours lyriques. Un des archontes, celui dont le nom désignait légalement la date de l'année, l'archonte éponyme, choisissait parmi les compétiteurs les trois poëtes dont les ouvrages lui paraissaient le plus dignes d'être représentés; et il donnait à chacun d'eux un chœur, selon l'expression consacrée, c'est-à-dire qu'il les autorisait à faire apprendre leurs vers aux acteurs, et à disposer, pour la représentation, d'une troupe dont le chorége, qui était quelque citoyen opulent, fournissait l'habillement et l'entretien. Chaque poëte présentait au concours quatre pièces, trois tragédies et un drame satyrique, autrement dit une tétralogie. Vers le milieu du Ve siècle, la tétralogie ne fut plus exigée : les poëtes luttèrent pièce contre pièce, surtout depuis l'introduction de la comédie dans les concours; et l'archonte put donner un chœur à plus de trois poëtes à la fois. Au siècle de Ménandre et de Philémon, il en choisissait jusqu'à cinq, du moins pour le concours des comédies.

Dans les premiers temps, c'était le peuple lui-même qui décidait, par acclamation, du mérite respectif des trois compétiteurs. Plus tard, on institua un tribunal de cinq juges, tirés au sort, qui assistaient aux représentations, et qui prononçaient l'arrêt en plein théâtre, après avoir invoqué les dieux. Le nom du vainqueur était inscrit sur les monuments publics, entre celui du chorége et celui de l'archonte; les noms des

deux autres poëtes ne figuraient que sur les registres du concours, et selon l'ordre assigné par les juges.

Ce n'est qu'assez tard, et quand Périclès dota Athènes de ces monuments dont les débris font encore aujourd'hui l'admiration du monde, que le théâtre de Bacchus fut construit en matériaux durables, et avec une magnificence digne de la ville des arts. Mais, dès l'époque de Chœrilus, et avant les débuts d'Eschyle, il y avait, à Athènes, un théâtre de bois, de vastes dimensions, disposé d'après les règles les plus savantes de l'acoustique, suffisant à tous les besoins essentiels, et où pouvaient s'asseoir à l'aise des milliers de spectateurs. Les femmes, les enfants, les esclaves même, assistaient à la représentation des tragédies et des drames satyriques; et si, comme on le croit, il leur fut interdit plus tard d'assister aux représentations comiques, durant la période de la Comédie ancienne, on ne les priva jamais des enseignemants qui sortent de la tragédie, cette rhétorique, comme dit Platon, à l'usage des enfants et des femmes, des hommes libres et des esclaves [1]. Les pièces qu'on donnait au théâtre de bois étaient les mêmes que celles qu'on joua depuis dans le théâtre de pierre; c'est le même système dramatique et lyrique qui se maintint jusqu'à l'extinction de l'art en Grèce: il est donc fort probable que tout était ordonné, dans le théâtre de bois même, comme dans les édifices plus solides qui furent construits plus tard. Voici quelles étaient les dispositions générales des théâtres grecs, autant qu'on en peut juger et par les débris de quelques-uns et par les descriptions un peu obscures que nous font les anciens.

Le théâtre était entièrement découvert, et les représentations se donnaient en plein jour. La scène, ou, comme on disait plus exactement, le *logeum*, le parloir, était une longue plate-forme, qui n'avait qu'une médiocre largeur, et qui présentait un parallélogramme régulier. Les gradins occupés par les spectateurs décrivaient un demi-cercle, et le banc inférieur était au niveau du logéum. L'espace vide entre le logéum et l'amphithéâtre, c'est-à-dire l'orchestre, ou la place de danse, s'enfonçait un peu au-dessous, et ne contenait pas de spectateurs. C'était comme une dépendance ou un prolongement de la scène, car le chœur y faisait ses évolutions. Au point central d'où partaient les rayons du demi-cercle, en avant du logéum et à l'extrémité d'une ligne qui aurait partagé le paral-

1. Platon, *Gorgias*, page 5?2 des Œuvres.

lélogramme en deux portions égales, s'élevait la *thymèle*, ou, suivant la force du mot, l'autel du sacrifice; tradition manifeste du vieux temps de la tragédie-dithyrambe. Peut-être continua-t-on, durant de longues années, d'immoler à Bacchus le bouc accoutumé, surtout dans la représentation des pièces tirées de la légende du dieu; mais, à la fin, la thymèle, tout en conservant son nom et sa signification symbolique, avait cessé d'être employée à cet usage, et elle servait uniquement de place de repos aux personnages du chœur. Les simples choreutes restaient debout ou assis sur les degrés de l'autel, lorsqu'ils ne chantaient pas; et de là ils regardaient l'action à laquelle ils étaient intéressés. Le *coryphée*, littéralement le capitaine, le chef de la troupe chorale, se tenait sur la partie la plus élevée de la thymèle, observant ce qui se passait sur toute l'étendue de la scène, prenant la parole quand il fallait qu'il se mêlât au dialogue, et donnant à ses subordonnés le signal qui réglait leurs chants et leurs danses.

Les décorations de la scène représentaient, d'ordinaire, la façade d'un palais ou d'un temple, et, dans une perspective plus éloignée, les tours de quelque ville, une échappée sur la campagne, des montagnes, des arbres, une grève au bord de la mer. D'une tragédie à une autre, et même d'une tragédie à un drame satyrique, la décoration principale restait, à peu de chose près, ce qu'on l'avait vue auparavant, parce que le lieu de la scène était toujours en plein air, et, par conséquent, dans des conditions analogues, sinon identiques. On se contentait de retrancher tel ou tel objet, d'en ajouter quelque autre, un tombeau par exemple, et d'ouvrir, au besoin, la porte du temple ou celle du palais, s'il était nécessaire de voir ce qui se passait à l'intérieur. Les décorations latérales, dressées sur des échafaudages à trois faces et tournant sur pivot, pouvaient changer à vue et présenter incontinent leurs tableaux les plus appropriés aux lieux décrits ou simplement nommés dans les vers du poëte.

Les machinistes anciens obtenaient, par des moyens plus ou moins savants, des résultats frappants et presque merveilleux. Ils imitaient la foudre et les éclairs, l'incendie ou l'écroulement des maisons; ils faisaient descendre du ciel certains personnages, sur des chars ailés, sur des gryphons, sur toute sorte de montures fantastiques. On voyait, dans le *Prométhée enchaîné*, le chœur des Océanides arriver, selon son expression, par la route des oiseaux, et porté tout entier sur un char vo-

lant. On voyait leur père, le vieil Océan, à cheval sur un dragon ailé. Mais les comédies d'Aristophane supposent presque des prodiges. Les imaginations les plus étranges, des choses à peine possibles aujourd'hui sur notre scène, y sont à chaque instant données comme des réalités que les spectateurs avaient sous les yeux : des hommes, par exemple, déguisés en guêpes, en grenouilles, en oiseaux, en nuées, jouant ces rôles sur la scène, ou planant au-dessus de la tête des personnages empruntés à notre humanité vulgaire.

Le spectacle était continu, depuis un bout de la pièce jusqu'à l'autre, et quelquefois d'un bout à l'autre de la trilogie, ou même de la tétralogie; car le drame satyrique n'était, dans certains cas, qu'un prolongement et une conclusion de la fable déroulée à travers les trois compositions tragiques. Les Grecs ignorèrent toujours ce que nous entendons par actes et entr'actes; et, comme on ne voit d'ailleurs, dans les pièces, la mention d'aucun préparatif qu'il fût nécessaire de cacher, le rideau, si l'on s'en servait dans les temps anciens, n'avait d'autre usage que de fermer la scène en attendant le commencement du spectacle, ou durant les intervalles d'une pièce à une autre pièce.

La tragédie, ainsi que le drame satyrique et plus tard la comédie, avait pourtant des parties distinctes; et les auteurs anciens nous citent quelquefois les noms de *monodies,* de *stasima,* de *commata,* d'*exodes,* et d'autres plus ou moins utiles à retenir. Sans entrer dans aucune discussion à ce sujet, je dirai que la tragédie antique se montre à nous comme un ensemble de chants lyriques et de dialogues, étroitement unis les uns aux autres, mais différant profondément et par le caractère et par les rhythmes. Les successeurs de Thespis avaient adopté pour le dialogue, et en général pour tout ce qui concernait l'épisode ou le sujet dramatique, le vers ïambique trimètre, qui se rapprochait, plus que tout autre, de la simplicité du langage courant, et qui était capable, comme dit Horace [1], de dominer les tumultes populaires. C'est en ïambes que parlaient les héros, soit entre eux, soit avec le chœur; et le chœur leur répondait dans le même mètre. Quand le chœur se séparait en deux moitiés, pour délibérer sur quelque question perplexe, et qu'il s'associait ainsi, quoique indirectement, à l'action dramatique, il se servait aussi du mètre approprié à

1. Horace, *Art poétique*, vers 81, 82.

l'action, comme Horace caractérise encore le vers ïambique [1]. Le vers trochaïque tétramètre ne paraissait que dans les circonstances où le dialogue prenait une couleur plus vive, une véhémence inaccoutumée, et qui sentait non plus seulement l'action, la marche régulière, mais la marche rapide, la course enfin, suivant la signification du mot même de trochée.

Les chants par lesquels préludait le chœur dans les intermèdes étaient en mètres anapestiques; et souvent les anapestes, comme on nommait le prélude, étaient d'une longueur considérable. Puis venait le chant chorique proprement dit. C'était une ode véritable, une ode à la façon de celles de Pindare, une ode avec strophes, antistrophes et épodes. Les vers de ce chant n'étaient pas des vers dans le sens ordinaire du mot; ils ne se scandaient pas par pieds; c'étaient, sauf de rares exceptions, des rhythmes qui n'avaient rien de fixe, et que réglaient uniquement les lois de l'accompagnement musical. La strophe, c'est-à-dire le *tour*, était la portion du chant que le chœur exécutait dans sa première évolution; l'antistrophe, ou le *retour*, celle qu'il exécutait en revenant au point de départ; l'épode [2] se chantait au repos, devant la thymèle. Puis apres, le chœur reprenait son mouvement de strophe, pour retourner en antistrophe et s'arrêter de nouveau en épode; et ainsi de suite jusqu'à la fin du chant.

Il y a, dans le chapitre quatrième de la *Poétique* d'Aristote, quelques mots que je traduis littéralement : « Eschyle, le premier, diminua les choses du chœur [3]. » Il s'agit là, selon certains critiques, du nombre des personnages du chœur, qui aurait été réduit de cinquante à quinze, en vertu d'une loi. C'est à propos des *Euménides* que la loi aurait été portée; et c'est Eschyle qui, le premier, s'y serait soumis.

Cette interprétation est loin d'être aussi satisfaisante qu'elle le paraît au premier abord.

C'est chez le lexicographe Pollux que nous apprenons qu'une loi sur le nombre des personnages du chœur fut portée à l'occasion des *Euménides* [4]. Il conte, en effet, qu'à l'instant où les Furies parurent sur la scène, avec leurs masques où la pâleur était peinte, avec leurs torches à la main et leurs serpents entrelacés sur la tête; que, quand elles formèrent, après

1. Horace, *loc. cit.*
2. Ce mot signifie, littéralement, *surchant*.
3. Πρῶτος Αἰσχύλος τὰ τοῦ χοροῦ ἠλάττωσε.
4. Pollux, *Onomasticon*, IV, 15.

la fuite d'Oreste, leurs danses infernales, et qu'elles poussèrent leurs cris sauvages, l'effroi s'empara de toutes les âmes, des femmes avortèrent, des enfants expirèrent dans les convulsions. On peut admettre, avec Auguste Bœckh [1], l'authenticité de cette histoire; on peut, avec des savants dont l'autorité est d'un grand poids, la rejeter comme une de ces exagérations dont ne se faisaient pas faute les écrivains des bas siècles, et ne pas refuser d'admettre que les femmes et les enfants assistaient à la représentation des tragédies [2]. Mais qu'une loi comme celle dont parle Pollux ait été portée, et surtout qu'elle ait été mise à exécution, c'est ce qui me paraît presque impossible. En tous cas, Eschyle n'a pas obéi à cette absurde loi; et, par conséquent, ce n'est point par là qu'il a mérité ce qu'Aristote aurait dit de lui. Il n'a point obéi à la loi, parce que les *Euménides* sont une des dernières tragédies qu'il ait composées, et que les seules qu'on puisse avec quelque probabilité placer à la suite, ce sont les trois pièces qui formaient la trilogie dont faisaient partie les *Suppliantes*. Or, dans les *Suppliantes*, le chœur avait certainement cinquante personnages, les cinquante filles de Danaüs : je ne parle pas de leurs suivantes, elles ne comptent pas dans le chœur. Bœckh a épuisé, pour prouver le contraire, toutes les ressources de son esprit, toute la subtilité de ses arguments [3]; mais on peut affirmer que ni lui ni son ami Conrad Schneider, dont il invoque le témoignage, n'ont jamais persuadé à un homme de bon sens qu'Eschyle n'avait mis sur la scène, dans les *Suppliantes*, que quinze Danaïdes. C'est faire injure à la fois et au poëte et à ses auditeurs. Eschyle appelle Égyptus *le père aux cinquante fils* [4]. Ces cinquante amants poursuivent les filles de leur oncle; chacun d'eux a sa fiancée : tous les mythologues l'ont dit, tous les poëtes l'ont chanté, tout le monde le sait dans la Grèce; et voilà un poëte qui leur enlève, de sa pleine et privée autorité, les deux tiers et plus de leurs amantes! et voilà un public qui contemple de sang-froid une telle impertinence, qui y applaudit, qui même a

1. Bœckh, *Græc. tragœd. princip.*, IV, page 85 et suivantes.

2. Bœckh le démontre par le passage du *Gorgias* où la tragédie est appelée une rhétorique à l'usage des enfants et des femmes, des hommes libres et des esclaves, et par d'autres passages analogues des *Lois*, II, p. 658, et VII, page 817 des Œuvres de Platon.

3. Voyez son chapitre VI, page 57 et suivantes.

4. Πεντηκοντόπαις. *Suppliantes*, vers 321.

forcé le poëte à cet inconcevable mensonge! Mais alors comment, à ce compte, Eschyle s'en était-il tiré dans les *Danaïdes*, où sans doute Égyptus, *le père aux cinquante fils*, avait vu leur hymen, et où les filles de Danaüs étaient en présence de leurs cinquante époux? Il faut avouer que si la haute critique, comme l'appelle Bœckh, est une bien belle chose, c'est aussi quelquefois une chose bien étrange[1].

Il n'est pas moins inadmissible que le chœur, avant la promulgation de la loi, ait toujours été de cinquante personnes. Il est impossible que, dans le *Prométhée*, le char ailé qui apporte à travers les airs le chœur tout entier en ait contenu, je ne dis pas cinquante, mais même quinze; tandis que, dans les *Sept contre Thèbes*, le nombre cinquante n'a pas dû suffire pour représenter toutes les femmes et toutes les jeunes filles de la cité. Remarquons, en passant, que la scène où se jouaient les tragédies d'Eschyle n'avait rien de commun avec ces étroites cages où nous voyons quelques malheureux figurants représenter à nos yeux tout un peuple, toute une armée, et où chacun d'eux, pour les besoins du service, doit toujours se tenir prêt à dire : *Je m'appelle légion*. L'étendue de la scène était proportionnée à l'étendue de l'amphithéâtre; et l'amphithéâtre pouvait contenir une portion considérable de la population d'Athènes.

Je ne dis rien des *Perses* ni de l'*Agamemnon*. On peut, sans nul inconvénient, admettre que le nombre cinquante convenait à merveille au chœur de la première pièce, et que le chœur de la seconde se composait de quinze vieillards seulement, comme l'indique un vieux scholiaste[2], et comme tous les critiques le pensent aujourd'hui.

Je reviens à la phrase d'Aristote. Ce que l'auteur de la *Poétique* a voulu dire, c'est qu'Eschyle réduisit les développements lyriques du chœur; et, pour qui connaît l'histoire de la tragédie, rien ne paraît plus probable. Et même une expres-

1. Ce qu'on vient de lire a été écrit il y a trente ans. Aujourd'hui encore, comme il y a trente ans, je reste convaincu que Bœckh n'avait pas raison. Mais je dois dire que son opinion a été adoptée, dans ces derniers temps, par des hommes de grand savoir, et de ceux qui ont le mieux mérité d'Eschyle. Ce paradoxe semble même devenu une vérité pour certains littérateurs. Je suis donc réduit à confesser que l'opinion de Bœckh n'est pas une pure absurdité. Et pourtant, qu'on dise ce qu'on voudra, *cinquante* n'est pas *quinze*.

2. Sur le vers 586 des *Chevaliers* d'Aristophane.

sion de Philostrate, « Eschyle réduisit la longueur des *monodies*[1], » n'est pas autre chose que la glose du mot d'Aristote. Il est vrai que le chœur, dans les *Choéphores*, joue un rôle considérable; que, dans les *Euménides*, il forme le personnage principal; qu'il est tout, ou presque tout, dans les *Suppliantes*. Mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'il n'a jamais que le développement que comporte la conception même du sujet; c'est qu'il n'est jamais un hors-d'œuvre, et qu'il est tellement engagé dans les liens de la fable, qu'on ne saurait l'arracher de l'action sans en détruire l'économie tout entière.

Il serait intéressant peut-être de chercher quelle était la nature des accompagnements affectés aux diverses parties du poëme dramatique; ou quelle sorte de ressemblance une tragédie antique pouvait avoir avec un opéra moderne; ou si les personnages en scène se bornaient à une déclamation accentuée; ou enfin si la *paraloge* et la *paracataloge*, comme on nommait la manière de dire les ïambes, étaient quelque chose d'analogue à notre récitatif. Mais il me suffit de remarquer que la musique était toujours d'une extrême simplicité, même dans les morceaux lyriques, et que jamais le poëte ne disparaissait devant le musicien. Il faut dire que le musicien, c'était le poëte lui-même, au moins pour l'ordinaire. Quand le chœur chantait, ce n'étaient pas seulement des sons qu'il faisait entendre : les paroles étaient nettes et articulées, et le poëte arrivait tout entier aux oreilles des auditeurs et à leur âme. Les instruments à vent et les instruments à cordes respectaient sa pensée, et ils ne retentissaient avec éclat qu'au moment où le chœur se taisait, ou quand le chœur passait du chant à la danse.

Le coryphée, qui dirigeait tous les mouvements du chœur, qui parlait au nom de tous, qui entonnait le chant, et dont les choreutes imitaient les intonations et même les gestes; cet homme, qui était à la fois chef d'orchestre, maître de ballet et premier chanteur, ne pouvait être qu'un artiste consommé dans la pratique de l'art musical et chorégraphique. Mais les simples choreutes n'étaient bien souvent que des chanteurs et des danseurs d'occasion, des jeunes gens de famille pour qui c'était une récréation agréable de chanter de beaux vers, et de déployer, dans les danses, leur souplesse et leur grâce. Ceux qui jouaient les grands rôles dramatiques étaient aussi

1. *Vie d'Apollonius de Tyane*, VI, 11.

des artistes dans toute la force du mot, et quelques-uns même se sont fait un nom célèbre ; mais les rôles secondaires se donnaient, peu s'en faut, au premier venu. Le poëte, selon ses moyens, se réservait à lui-même le rôle le plus à sa guise et, au besoin, celui de quelque personnage muet. Il paraissait sur la scène, soit à un titre soit à un autre, afin de surveiller ainsi de plus près l'exécution de ses ordres, et d'assurer, autant qu'il était en lui, le succès de la représentation.

Les poëtes dramatiques n'étaient nullement tenus de figurer en personne sur le théâtre. Ils finirent même par s'en dispenser tout à fait, et ils laissèrent toute la besogne à ceux dont c'était le métier, à ceux qu'on nommait les hommes de la scène, les hommes de Bacchus, les artistes de Bacchus. Quant aux répétitions, c'était tout autre chose. L'archonte éponyme, en accordant un chœur, imposait au poëte de sérieux devoirs. Il s'agissait de faire comprendre aux artistes ce qu'on exigeait d'eux ; de les initier profondément au sens des compositions nouvelles qu'ils allaient eux-mêmes interpréter à la foule; de leur donner ces leçons sans lesquelles l'œuvre la plus parfaite courait le risque de rester lettre morte et pour eux et surtout pour les spectateurs. Le poëte seul était capable de pareils soins. C'était lui qui réglait et disposait souverainement toutes choses; c'était lui qui enseignait, selon le terme consacré (διδάσκειν), sa pièce ou ses pièces aux artistes que le chorége mettait à sa disposition. Ce mot d'enseignement n'avait rien d'exagéré, si l'on songe à tout ce qu'il fallait dépenser de temps, de patience et de peine, afin de préparer dignement une solennité qui ne perdit jamais complétement son caractère religieux, et qui n'était pas, pour les compétiteurs, une affaire de lucre simplement, ou même de gloriole littéraire.

Ce qui résulte de cette longue discussion, que j'aurais voulu pouvoir abréger, et qui eût demandé bien d'autres développements encore, c'est qu'Eschyle n'a rien eu, ou presque rien, à inventer dans son art. Quand Eschyle parut, il y avait longtemps déjà que la tragédie était constituée. Le théâtre était construit; l'appareil scénique existait; les mètres poétiques étaient fixés; les concours dramatiques avaient tout leur éclat, et ils conviaient périodiquement la vive et intelligente population de l'Attique aux fêtes de l'esprit et du génie. Le drame satyrique même n'était plus à naître. Ne disons donc pas, avec Quintilien, qu'Eschyle, le premier, a mis des tragédies au jour. Eschyle n'est pas l'inventeur de la tragédie. Non

certes ! mais il a donné à la tragédie le souffle divin, la vie et la durée immortelles; et c'était là la grande, la véritable, l'unique invention. Il y avait longtemps aussi qu'on représentait des tragédies sur notre théâtre, quand la merveille du *Cid* a paru : c'était après Jodelle, Garnier, Hardy, Tristan, Mairet, Rotrou même; et pourtant Corneille est le père de la tragédie française. Voilà dans quel sens Eschyle est le père de la tragédie antique. Et voilà aussi comment W. Schlegel a pu dire que la tragédie sortit, armée de toutes pièces, du cerveau d'Eschyle, de même que Pallas s'était élancée de la tête de Jupiter.

CHAPITRE III.

GÉNIE D'ESCHYLE.

Admiration des Athéniens pour Eschyle. — Erreurs des Français sur Eschyle. — Style d'Eschyle. — Art d'Eschyle. — Élévation morale d'Eschyle. — Eschyle poëte lyrique. — Drames satyriques d'Eschyle. — Caractère des tragédies d'Eschyle. — Comparaison d'Eschyle avec Sophocle et Euripide. — Qualités dramatiques d'Eschyle. — Jugement d'Aristophane sur Eschyle.

Eschyle vivant avait eu, dans ses contemporains, des admirateurs dignes de lui ; Eschyle mort fut presque un dieu pour les Athéniens. Un siècle plus tôt, ils lui auraient élevé des temples, comme Smyrne jadis en avait élevé à Homère. Ils prouvèrent du moins, par de signalés témoignages, leur enthousiasme et leurs regrets. Ils lui rendirent le plus grand honneur qu'on pût faire à un poëte dramatique : ils voulurent que ses tragédies reparussent dans ces concours où déjà tant d'entre elles avaient triomphé; et il arriva plus d'une fois qu'elles triomphèrent de nouveau [1]. « Ma poésie n'est point morte avec moi, » s'écrie fièrement Eschyle, dans les *Grenouilles* d'Aristophane [2]. Cette vie nouvelle, cette personnalité, si j'ose ainsi dire, la poésie d'Eschyle l'eut seule en partage. Ni celle de Sophocle ni celle d'Euripide ne jouirent de ce beau privilége. Eschyle fut l'objet d'une éclatante et unique exception. Il resta, pour les Athéniens, le poëte national par excellence ; et aucune renommée ne balança jamais, dans leur estime, le souvenir de l'homme qui avait chanté Salamine et l'Aréopage.

Tous les autres honneurs qui furent d'ailleurs décernés à Sophocle et à Euripide, on les accorda également à leur devancier. Pausanias put voir encore, dans le théâtre d'Athènes, le

1. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VI, 11.
2. Aristophane, *Grenouilles*, vers 898.

portrait d'Eschyle à côté de ceux d'Euripide et de Sophocle [1]. Eschyle avait aussi, comme ses deux illustres rivaux, une statue de bronze dans Athènes. C'est Lycurgue, le célèbre orateur, qui avait proposé le décret d'érection. Sur la proposition du même citoyen, l'État avait fait les frais d'une copie complète et authentique des œuvres des trois grands tragiques. Le greffier de la république en avait la garde. C'est sur l'exemplaire officiel que les acteurs collationnaient leur texte ou rectifiaient les erreurs de leur mémoire, avant la représentation; et cette opération préliminaire était obligatoire [2].

Ce n'est pas tout. Les représentations du théâtre étaient rares; les livres étaient chers et peu répandus : la Grèce ingénieuse trouva moyen de satisfaire à souhait son besoin poétique. Eschyle eut ses rhapsodes comme Homère : ils chantaient, une branche de myrte à la main [3].

Les modernes n'ont rien compris, pendant bien longtemps, à l'admiration des anciens pour Eschyle. Je parle surtout des Français, et des Français du dernier siècle. Au XVIIe siècle, Eschyle était à peu près inconnu. Saumaise l'avait déclaré inintelligible[4], lui pourtant que n'effrayaient pas les choses obscures et épineuses. Racine n'appréciait guère d'Eschyle que quelques scènes, les premières des *Choéphores* [5]. Au XVIIIe siècle, Eschyle ne fut plus inconnu, mais mal connu. Un homme qui avait de l'esprit et quelque littérature, et qui lisait les poëtes dramatiques de la Grèce dans leur langue, ou à peu près, se crut appelé par la Providence divine à en répandre la connaissance et le goût. Il dévoua à cette grande œuvre tous ses loisirs, tout son savoir, tout son esprit; il

1. Pausanias, *Attique*, 21. C'est par erreur qu'on a fait dire à Pausanias qu'Eschyle avait été peint dans le tableau de Marathon. Il dit seulement que le portrait d'Eschyle était d'une époque postérieure à celle du tableau de Marathon.

2. Pseudo-Plutarque, *Vie des dix orateurs*, page 481. F. Le passage est obscur, et les expressions du biographe sont presque contradictoires. Il semble dire qu'il n'était pas permis de représenter les pièces des grands tragiques. Et puis, il y a un certain mot παραναγιγνώσκειν, dont le sens est loin d'être clair. L'interprétation que je donne de ce passage, et qui me paraît la seule plausible, n'exige aucune altération dans le texte. Je la dois à mon ami M. Émile Egger, aujourd'hui membre de l'Institut.

3. Le scholiaste d'Aristophane, sur le vers 1364 des *Nuées*.

4. *Unus ejus Agamemnon obscuritate superat quantum est librorum sacrorum cum suis Hebraïsmis et Syrianismis et tota Hellenistica supellectile vel farragine.* De Hellenistica, pag. 37 epist. dedic.

5. Cela est visible à l'examen de l'exemplaire d'Eschyle dont il se servait, et sur lequel il a écrit en marge quelques notes.

lima avec soin toutes les parties de son travail, et il produisit, au bout de longues années, un des plus mauvais livres qu'on ait jamais publiés. L'auteur se nomme Brumoy, et son ouvrage est le *Théâtre des Grecs* [1]. L'intention de Brumoy était excellente, le résultat fut désastreux. On le prit au mot : on accepta pour théâtre des Grecs le *Théâtre des Grecs* du jésuite Brumoy ; et l'on conclut que Crébillon était un bien autre génie que ces Eschyle, ces Sophocle, ces Euripide, tant vantés, et que les tragédies de Guimond ou de Lafosse étaient la véritable fleur et le parfum de la poésie dramatique. Aux yeux des critiques d'alors, la tragédie antique, c'est quelque chose qui n'existe pas, ou qui existe à peine, çà et là, chez Sophocle et chez Euripide. Quant à Eschyle, on a des mots tout faits : *Absurde ! Monstrueux !* et ces mots dispensent de toute autre raison. Rien n'est plus mérité, je l'avoue, que de telles épithètes, si vous cherchez Eschyle, comme faisait la paresse ignorante de nos pères, dans les fantastiques et ridicules analyses de Brumoy. Je renvoie particulièrement le lecteur à celle des *Euménides* : c'est le chef-d'œuvre du genre ; c'est une bouffonnerie dont il est impossible de se faire une idée.

Si par hasard, en ce temps-là, un homme de bon sens essayait, tant bien que mal, de traduire Eschyle et de ramener l'opinion égarée, on criait bien vite : Au traducteur ! c'est-à-dire, dans l'opinion du siècle : Au sot dupé qui allèche les autres ! C'est ce qui est arrivé à Lefranc de Pompignan. Il faut voir comme certain critique le malmène à propos d'Eschyle. Si Diderot signalait la puissance dramatique dont le poëte avait fait preuve dans les *Euménides*, on ne voyait là qu'un paradoxe de plus, à côté de tant d'autres paradoxes. Si Barthélemy parlait autrement que tout le monde, évidemment c'était son métier. Il avait pris, disait-on, l'engagement de ne point penser : il colligeait, il compilait les sottises des anciens.

La gloire n'a jamais tort. Ce mot de Cousin sur Abélard s'est aussi vérifié en ce qui concerne Eschyle. On a retrouvé les titres du poëte à l'estime de la postérité : il suffisait, en effet, de le lire lui-même. A la place de cette pâle et infidèle image qu'on appelle la traduction de Pompignan, nous avons eu la traduction de Laporte du Theil, qui est encore, malgré ses défauts bien connus, une des meilleures copies que nous

1. Paris, 1730, 3 vol. in-4°, réimprimés plusieurs fois. Espérons, pour l'honneur de notre pays, que l'édition de 1820 sera la dernière.

possédions de l'antiquité grecque. L'*Agamemnon* de Lemercier appela l'attention sur le vieux chef-d'œuvre où l'on avait su puiser tant d'inspirations pleines de puissance et de vie. Il y eut enfin des critiques qui avaient autre chose que de l'esprit, et qui avaient étudié les tragiques de la Grèce. Schlegel, le célèbre historien de l'art dramatique, a parlé d'Eschyle dans un style digne du poëte : c'est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans son livre. Lemercier, devenu critique, a jugé son noble modèle en homme compétent et en artiste passionné. M. Villemain dit quelque part un mot profond sur la délicatesse et la pudeur de l'art antique; et c'est Eschyle, c'est ce barbare, cet écrivain si longtemps conspué, qui fournit l'exemple. D'autres, moins célèbres, ont travaillé, dans la mesure de leurs forces, à cette œuvre de justice; et la réhabilitation du poëte est complète aujourd'hui. J'ai tâché aussi d'y être pour quelque chose, et j'entends dire depuis longues années que mes efforts n'ont pas été tout à fait vains.

Le temps n'est donc plus, grâce à Dieu, où l'on pouvait impunément parler de la barbarie du style d'un tel poëte, et comparer sa langue à celle des Jodelle et des Garnier, nos anciens tragiques. Contemporain de Pindare et de Simonide, héritier de cinq siècles de poésie, Eschyle est digne et de ses devanciers et des poëtes qu'il avait sous les yeux; il est digne surtout de cet incomparable Homère, qu'il appelait son modèle. Il disait modestement que ses tragédies n'étaient que les reliefs des festins d'Homère[1]. Ce ne sont pas seulement les reliefs de ces antiques et splendides festins qu'il a eus en partage : la table d'Eschyle, si j'ose continuer la figure, n'a rien à envier, pour le choix et pour l'abondance, à celle des plus opulents et des plus délicats. Je ne prétends pas dire qu'Eschyle soit la perfection même. Il n'est pas difficile de relever, dans ses œuvres, des bizarreries plus ou moins choquantes, des comparaisons fausses, des images outrées, des expressions que n'avouerait pas un goût sévère. Mais ces défauts sont plus rares que certains ne le crient, et rachetés par combien de qualités! Ne vous arrêtez point à compter les taches du visage; contemplez la figure entière dans son ensemble et dans sa majesté. L'Eschyle qui apparaîtra à vos yeux, c'est un génie de premier ordre, un esprit vaste et élevé, un admirable artisan de style.

1. Athénée, *Souper des Sophistes*, VIII, 39.

L'art, chez lui, n'était pas un pur instinct; il y avait mieux que ce démon qu'on nous peint quelquefois soufflant aux bons jours des choses merveilleuses à l'oreille des poëtes inspirés. C'était un homme sérieux et grave, un penseur taciturne. Tous les mots qu'on a conservés de lui portent l'empreinte d'une réflexion profonde. Je ne crois donc guère que Sophocle ait jamais dit, comme on le lui fait dire : « Eschyle fait ce qui est bien, mais sans le savoir. » Si Sophocle parlait de la sorte, il le faut taxer de prévention et d'injustice. Qu'on en juge sur une preuve décisive. Un jour Cynégire et Amynias pressaient leur frère de composer un nouveau péan : « Non, répondit Eschyle; l'hymne de Tynnichus est excellent. Je craindrais qu'il n'en fût du mien comme des nouvelles statues comparées aux anciennes : celles-ci, avec toute leur simplicité, sont tenues pour divines; les nouvelles, travaillées avec tant de soin, sont admirées il est vrai, mais il y en a bien peu qui produisent l'impression de la divinité. « Est-ce là le langage d'un homme qui ne fait bien que par hasard? Quel poëte s'est jamais fait une idée plus claire et plus haute des conditions essentielles de la vraie beauté?

L'étude attentive de la composition dramatique des tragédies d'Eschyle, de l'ordonnance des scènes, du rapport des personnages entre eux, des caractères du dialogue et de la diction, a prouvé que s'il y avait un reproche à faire au poëte, ce n'est pas d'avoir manqué d'art, c'est d'avoir poussé l'art jusqu'à l'excès. Tout semble réglé, chez lui, par une loi de rigoureuse symétrie. Partout, ou presque partout, chaque chose a son pendant : images, pensées, tableaux. Cela est particulièrement manifeste dans les dialogues monostiques ; mais il y a un très-grand nombre de passages où la correspondance, comme dit M. Paul Mesnard, est mise en relief par la similitude des tours, souvent même des mots. Le même critique a signalé la frappante ressemblance qu'il y a entre la scène de l'*Agamemnon* où Clytemnestre, debout près des deux victimes, justifie sa vengeance, et la scène des *Choéphores* où Oreste, près de deux cadavres aussi, rappelle le crime de sa mère, et témoigne de la justice du coup qui l'a frappée, elle et le complice du forfait. M. Henri Weil, le savant éditeur d'Eschyle, a même construit tout un système sur les procédés de l'art du poëte [1].

1. Voyez plus loin ce qui concerne l'édition de M. Weil.

Qu'on adopte ou qu'on rejette le système, il reste toujours qu'Eschyle a été le plus conscient des artistes : « Il y a, dit Otfried Müller, de nombreuses scènes où le vers répond au vers, comme le coup au coup. Il y en a d'autres où deux vers, et quelquefois davantage, sont opposés les uns aux autres de la même manière. Des scènes entières même, dans lesquelles le dialogue est mêlé aux chants lyriques, nous offrent les mêmes contrastes symétriques que les strophes et les antistrophes[1]. » Rien de plus vrai que ces remarques de l'éminent historien des lettres grecques. Voyez par exemple, dans les *Choéphores*, la scène qui suit la reconnaissance d'Électre et d'Oreste, et où se prépare le complot contre Égisthe et Clytemnestre. Les gémissements et les paroles de vengeance se succèdent et se répondent, tantôt entre Électre et le chœur, tantôt entre Électre et Oreste, en couplets alternés avec une régularité absolument incontestable. Mais il y a bien d'autres scènes qui confirment le dire d'Otfried Müller.

Certes, la poésie d'Eschyle ne ressemble pas toujours à ce que nous sommes habitués à admirer ; mais elle n'est pas plus mauvaise, tant s'en faut, parce qu'elle déborde, et de toutes parts, hors des cadres étroits où les faiseurs de poétiques prétendent enserrer le génie. Il y a au moins une chose qu'on ne contestera pas, c'est la valeur morale du poëte. Ses drames n'étaient pas simplement une récréation pour les yeux, ni même pour l'esprit : élever, épurer, fortifier l'âme, voilà le but que sans cesse il se propose. Le sens de ses compositions est quelquefois sublime ; l'inspiration qui y vit d'un bout à l'autre est toute patriotique et religieuse ; et les grandes vérités n'ont jamais eu d'interprète plus convaincu qu'Eschyle, ni plus digne : c'est le prêtre du devoir, si je l'ose ainsi dire ; c'est le héraut de la vertu. Sa morale n'est point cette petite morale que prêchent quelques habiles, et qui se réduit au savoir-faire. Ce n'est pas non plus cette morale un peu trop molle et facile, qui sied aux hommes faibles de cœur : Eschyle est souvent dur et impitoyable comme le Destin. Mais sa grande âme est partout ; partout éclate, énergique et impérissable, ce sentiment, si effacé, si obscur chez Euripide et chez tant d'autres poëtes, qui n'étaient point d'Athènes, hélas ! ni du siècle de Périclès ; je veux dire le sentiment de ce qui est bien et de ce qui est mal : nul homme peut-être, à coup

1. *Histoire de la littérature grecque*, chapitre XXII, § 15.

sûr nul poëte au monde, ne l'a porté en lui, marqué d'aussi resplendissants caractères.

Quelques-uns borneraient volontiers la gloire littéraire d'Eschyle à l'enthousiasme lyrique, à l'énergie, à la noblesse et à la pompe du style, à l'originalité de la diction. Sans doute, Eschyle est poëte lyrique avant tout; et l'on sent circuler encore, à travers sa tragédie, le souffle de l'antique dithyrambe. Mais Eschyle n'est pas tout entier dans les chants qu'il prête à ses chœurs; et ces chants eux-mêmes sont autre chose que de pures fantaisies poétiques. Les chœurs d'Eschyle font partie essentielle du drame : c'est à eux que s'applique à la lettre la définition d'Horace [1]; ils jouent réellement un rôle de personnage, et jamais ils ne disent rien qui n'ait trait au dessein de la pièce et ne cadre exactement avec l'action. Ajoutez que le poëte lyrique ne se tient pas toujours dans les régions sublimes, et qu'il trace quelquefois des tableaux d'une fraîcheur et d'une naïveté exquises, et comparables aux plus charmantes productions d'Anacréon ou de Sappho. J'en appelle, sur ce point, à ceux qui ont lu les chants des Océanides et les consolations qu'elles adressent à Prométhée. Il n'est pas jusqu'à l'*Agamemnon,* où l'on ne trouve des merveilles de sentiment et de grâce : ainsi la description des chagrins de Ménélas, après la fuite de son épouse; ainsi ce portrait d'Hélène, à son entrée dans Ilion : « Ame sereine comme le calme des mers; beauté qui ornait la plus riche parure; doux yeux qui perçaient à l'égal d'un trait; fleur d'amour fatale au cœur [2]. »

Mais le poëte dramatique ne le cède ni en puissance ni en génie au poëte lyrique. Et non-seulement Eschyle a excellé dans la tragédie, mais il a excellé dans le drame satyrique même. Au dire des anciens, les drames satyriques d'Eschyle l'emportaient et sur ceux de Sophocle et sur ceux d'Euripide. Nous ne pouvons nous faire qu'une idée fort imparfaite de l'espèce de verve comique qu'un homme de la trempe d'Eschyle avait pu déployer dans ces ouvrages. Mais une chose dont nous pouvons juger encore aujourd'hui, c'est que sa muse ne croyait pas déroger, en quittant le ton grave et l'accent passionné, pour rire un instant avec les satyres et égayer le bon Bacchus. Je n'en veux d'autre preuve que ce fragment des *Argiens,* où

1. *Art poétique,* vers 193 et suivants.
2. Eschyle, *Agamemnon,* vers 740 et suivants.

l'on voit déjà comme un avant-goût des grotesques inventions des Eupolis et des Aristophane : « C'est lui qui se servit contre moi d'une arme ridicule. Il me lance un fétide pot de nuit, et il m'atteint. Au choc, le vase se brise en éclats sur ma tête, exhalant une odeur qui n'était pas celle des vases à parfums. »

Je ne me dissimule pas tout ce qu'il faut d'étude et de bonne volonté pour se mettre en état de dignement apprécier les tragédies d'Eschyle. Ces antiques monuments ne sont pas de ceux qu'on peut mesurer du premier coup d'œil. Il faut y entrer résolûment, les contempler dans toutes leurs parties, se familiariser avec eux, s'accoutumer peu à peu à ce qu'ils offrent d'abord d'insolite ou d'étrange. C'est quand on y a vécu, c'est quand on en a pénétré les profondeurs, qu'on est en droit de dire : « J'en connais les proportions ; » de s'établir en juge, de porter une sentence équitable. Les traductions sont des guides plus ou moins fidèles, qui dirigent les pas du visiteur, qui l'empêchent de s'égarer. Mais ne les prenons pas pour autre chose. La meilleure traduction d'Eschyle, c'est encore très-peu Eschyle. Si exacte qu'on la suppose, Eschyle ne s'y montre toujours que sous les traits les plus grossiers de sa physionomie. Ne jugeons pas les poëtes sur les traductions, surtout les poëtes grecs, surtout Eschyle. Faisons-nous Athéniens ; lisons Eschyle même, je dis le texte original ; secouons notre paresse ; ne nous en tenons ni aux à peu près, ni aux opinions vulgaires ; et Eschyle sera bientôt vengé des ridicules sottises qu'ont écrites à son intention tant de gens qui n'avaient pas même essayé de déchiffrer le premier mot de son théâtre.

Ce n'est pas tout. Il y a des souvenirs qui troubleraient nos jugements, et qu'il faut écarter d'une main ferme et impitoyable. Oublions les tragédies de nos poëtes ; oublions même qu'il y a eu un Sophocle et un Euripide. Ne comparons Eschyle à personne : il n'a rien de commun avec tout ce que nous connaissons ; il ne ressemble à rien qu'à lui-même. Ne cherchons dans ses tragédies que ce qui s'y trouve, que ce qu'y a voulu mettre le poëte : autrement nous irions errant de préjugés en prejugés, de déceptions en déceptions. Eschyle occupe dans l'histoire de l'art une place isolée, et qui n'est qu'à lui. Ses tragédies sont d'un genre qui ne s'est jamais reproduit sur aucune scène : c'est ce qu'Aristote appelle la tragédie simple. L'action, le drame, ce qui fait chez nous toute la tragédie, existe à peine dans Eschyle. Ce qu'on y voit, d'ordinaire, c'est une situation presque fixe, presque immobile, un

tableau toujours le même, mais où la gradation de la peinture remplace la progression dramatique et les péripéties. Les personnages sont les personnages de ce moment donné ; ce ne sont pas, à proprement parler, des caractères, ou plutôt ce sont des caractères infiniment moins complexes que ce que nous nommons ainsi : chaque rôle n'est qu'un sentiment unique, qu'une idée, qu'une passion, celle que commande l'unique conjoncture. C'est l'unité absolue, si j'ose ainsi dire ; ce sont des lignes parallèles, selon l'heureuse expression de Népomucène Lemercier ; mais la grandeur de ces lignes et leur harmonie sévère sont d'un immense et saisissant effet.

Lisez Eschyle, et vous conviendrez que l'absence de mouvement dramatique et de péripéties n'ôte pas tant qu'on l'imagine à l'intérêt du spectacle et à l'émotion du spectateur. C'est dire qu'Eschyle a eu le don de poésie en un degré extraordinaire. En effet, ces grands récits qu'il met dans la bouche des personnages ne sont guère moins propres à frapper les esprits que ne ferait la vue même des choses. Je l'ai dit ailleurs, à propos des *Perses ;* je puis bien ici le répéter encore, en étendant le mot à tout Eschyle : cette poésie est une perpétuelle hypotypose ; c'est un tableau qui vit ; c'est quelquefois une vie si réelle et si puissante, qu'on a vu de ses yeux ce que l'esprit seul vient de concevoir. On oserait presque s'écrier : « J'étais là ! » Oui, nous connaissons les sept chefs, aussi bien que s'ils avaient paru sur la scène ; oui, nous avons vu Clytemnestre égorger Agamemnon : oui, nous étions avec le soldat-poëte sur cette flotte qui sauva, à Salamine, la Grèce et peut-être le monde.

Le mot qu'on attribue à Sophocle sur Eschyle sert à faire comprendre, sinon ce que fut Eschyle, au moins ce que fut Sophocle. Personne n'a jamais su plus parfaitement que lui ce qu'il faisait. Sophocle est l'artiste par excellence, l'artiste habile entre tous à préparer l'effet qu'il veut produire, à disposer les moyens en vue de la fin. Il échappe absolument au blâme ; il n'a pas même ces instants de sommeil qu'Horace pardonne à Homère. Mais Sophocle n'a rien de l'audace d'Eschyle ; s'il atteint quelquefois au sublime, le sublime n'est pas son élément ordinaire. Ses héros sont encore de vrais héros ; mais ils n'ont plus rien de titanique ni de gigantesque. La diction de Sophocle est loin de ressembler à celle des prosateurs, infiniment moins pourtant que celle d'Eschyle. Ce ne sont plus les impétueux élans du dithyrambe, les tours extraordinaires,

les mots volumineux. Sophocle réduit à un rôle moral le chœur tragique, qui est souvent, dans Eschyle, le principal personnage. C'est encore, si l'on veut, une sorte de personnage, mais conseillant, dissuadant, plutôt qu'agissant; mais représentant, pour ainsi dire, la conscience publique, et répondant à ce qui se passe dans l'âme même des spectateurs. On voit si j'avais quelque raison de recommander qu'on ne comparât point Eschyle à Sophocle.

Que dirai-je donc d'Euripide? Le chœur ne figure, dans les tragédies d'Euripide, que par manière d'acquit, pour ainsi dire : non-seulement il n'y remplit aucun rôle, ni essentiel ni secondaire, mais il y est un véritable hors-d'œuvre, ou, si l'on veut, un simple remplissage d'intermèdes. Le style du poëte, dans les chœurs mêmes, se sent à peine de l'enthousiasme lyrique : à peine y trouve-t-on quelque chose de cette ampleur de phrase et de cette majesté de ton qui distingue encore les chœurs de Sophocle. Dans le dialogue, Euripide ne diffère de la prose que par le choix exquis et la position des mots, et par leurs combinaisons métriques. Ses qualités dramatiques sont l'antipode, si j'ose dire, de celles d'Eschyle. Il a songé à émouvoir et à dominer les âmes, non à les purifier et à les instruire. C'est le peintre des passions humaines. Nul n'a jamais produit sur la scène, avec des traits plus vifs et plus poignants, les séductions du désir, le trouble des sens, l'anéantissement de la volonté, les ivresses de bonheur suivies du repentir et du désespoir; en un mot, l'effrayante image de la raison abattue et détruite par le malheur. C'est le plus tragique des poëtes, comme le caractérise Aristote.

Est-ce donc à dire qu'il faille borner la gloire d'Eschyle à cette puissance lyrique dont j'ai parlé, et à ces tableaux admirables où revit l'action qu'il n'a pas mise en scène? Quelques-uns ne feraient pas de difficulté d'en tomber d'accord; mais la vérité me force bien de combattre une telle opinion. Eschyle a excellé dans le dialogue; et ses personnages, dans plus d'une circonstance, se donnent la réplique avec une verve et un entrain qu'on a pu égaler, mais non surpasser jamais. L'unique supériorité de Sophocle, c'est d'avoir fait un habile usage du troisième interlocuteur, qu'on voit à peine figurer dans Eschyle. Pour le dialogue à deux, il n'existe rien de plus vif, ni même de plus dramatique, que maint passage d'Eschyle que je pourrais citer : je renvoie notamment le lecteur à la scène où le poëte a mis en présence Prométhée et Mercure. Les critiques

anciens prétendent qu'Eschyle fut le premier qui introduisit dans la tragédie le deuxième interlocuteur; c'est-à-dire qu'avant lui, tout se passait entre le chœur et un seul personnage, et qu'il n'y avait pas de dialogue de deux personnages entre eux. Mais il ne nous importe guère que ce soit Eschyle, ou Phrynichus, ou tout autre, qui ait inventé le dialogue véritable : il nous suffit qu'Eschyle y ait excellé.

Il y a une autre partie de la perfection dramatique, et la plus importante peut-être, qui n'a pas manqué non plus à Eschyle : c'est l'art d'exposer le sujet. Il délègue quelquefois ce soin au chœur lui-même, qui s'en acquitte à merveille; mais il sait aussi mettre en action ses personnages dès le début, et entamer par le vif, avec un rare bonheur, toutes les émotions de notre âme. Sophocle lui-même n'a rien qu'on puisse comparer, pour la terreur et l'intérêt, à l'exposition du *Prométhée*.

Je n'ai guère fait qu'effleurer les questions que soulève le nom d'Eschyle; pourtant je m'arrête. Traducteur, c'est-à-dire suspect, à mes impressions personnelles j'aime mieux substituer quelques mots du critique des critiques. Je laisse parler l'homme devant qui n'avaient trouvé grâce ni le génie politique, ni la valeur militaire, ni la vertu même : Aristophane.

On connaît le sujet des *Grenouilles*. Eschyle, Sophocle et Euripide sont morts; Agathon a quitté Athènes. Dégoûté des mauvaises tragédies qu'on jouait dans ses fêtes, Bacchus va aux enfers chercher un poëte digne de lui. Il part, travesti en Hercule, la massue sur l'épaule, drapé dans la peau du lion; mais il n'a d'Hercule que la vaine apparence. Un esclave le suit, monté sur un âne : c'est l'homme aux bons mots, aux plaisantes saillies, une sorte de Sancho Pança, bien gourmand et bien poltron. Le dieu, après diverses aventures, traverse le Styx dans la barque de Caron, accompagné du coassement harmonieux des grenouilles. Il arrive : les enfers étaient en révolution. Euripide y disputait le trône de la tragédie, occupé depuis longtemps par Eschyle. Eschyle défendait avec une vigueur invincible sa domination menacée. Bacchus assiste en juge à ce grand débat. Il fait exposer aux deux parties tous leurs arguments, et, sur l'invitation de Pluton, il prononce la sentence. C'est à Eschyle que Bacchus décerne l'empire; c'est lui qu'il emmène sur la terre. Euripide n'a pas même la satisfaction de remplir aux enfers l'interrègne : pendant l'absence d'Eschyle, le sceptre tragique reste aux mains de Sophocle. Le

chœur de la comédie, non plus les grenouilles, mais les ombres des initiés des mystères d'Éleusis, caractérise en traits admirables les deux rivaux qui vont entrer en lutte :

« Oui, le poëte au frémissant langage sentira dans son cœur une vive colère, quand il verra son rival au babil rapide aiguiser ses dents. Alors, saisi d'une fureur terrible, il roulera çà et là les yeux. Et ce sera une guerre acharnée : d'un côté, les mots au panache flottant ; de l'autre, les vaines subtilités du bel esprit, les bribes misérables ; ici, un assaillant décidé ; là, un génie inventeur, et ce style qu'emportent des coursiers. Celui-ci, agitant sur sa tête sa chevelure hérissée et fronçant son sourcil redoutable, poussera des rugissements : il tirera de sa poitrine, avec le souffle d'un géant, des expressions solidement charpentées comme le pont d'un navire ; tandis que celui-là, habile artisan de paroles, langue souple et déliée, éplucheur de vers, rongera le frein de l'envie, disséquera les phrases de son rival, et mettra en pièces le produit d'une inspiration puissante [1]. »

Eschyle est là tout entier, tout vivant. Voilà le soldat de Marathon, avec son âme irascible ; voilà son sourcil olympien, son épaisse crinière : vous apercevez le lion ; vous vous apprêtez à l'entendre rugir. Essayez, si vous le pouvez, après Aristophane, de parler du style des poëtes antiques, et de dire quel fut celui d'Eschyle. Voici quelques mots empruntés au rôle d'Eschyle lui-même :

« Oui, ce sont là les sujets que doivent traiter les poëtes. Vois, en effet, quels services ont rendus, dès l'origine, les poëtes illustres. Orphée a enseigné les saints mystères et l'horreur du meurtre ; Musée, les remèdes des maladies et les oracles ; Hésiode, l'agriculture, le temps des récoltes et des semailles. Et ce divin Homère, d'où lui est venu tant d'honneur et de gloire, si ce n'est d'avoir enseigné des choses utiles : l'art des batailles, la valeur militaire et le métier des armes [2] ?

« Mais il en a formé bien d'autres, et de braves ; et, dans ce nombre, Lamachus le héros. C'est d'après Homère que j'ai représenté les exploits des Patrocle et des Teucer au cœur de lion, pour inspirer à chaque citoyen le désir de s'égaler à ces grands hommes, dès que retentira le son de la trompette. Mais,

1. Aristophane, *Grenouilles*, vers 814 et suivants.
2. Aristophane, *Grenouilles*, vers 1030 et suivants.

certes, je ne mettais en scène ni des Phèdres prostituées ni des Sthénobées; et je ne sais si j'ai jamais représenté une femme amoureuse[1]. »

1. Aristophane, *Grenouilles*, vers 1039 et suivants. On a remarqué, à propos de ce passage, que l'*Agamemnon* avait pour sujet l'amour adultère de Clytemnestre. C'est une erreur. Il s'agit, dans l'*Agamemnon*, de la vengeance du meurtre d'Iphigénie, réellement immolée à Aulis, d'après la tradition qu'Eschyle a préférée et qu'il a transmise à Lucrèce.

CHAPITRE IV.

PIÈCES D'ESCHYLE.

Fécondité d'Eschyle. — Trilogies et tétralogies. — Les *Myrmidons*. — Trois fragments. — Diversité des pièces d'Eschyle. — Dates des tragédies qui nous restent. — Authenticité du texte. — Des prétendus remaniements commandés par les Athéniens. — Conclusion.

Eschyle a été d'une fécondité merveilleuse. Le nombre des pièces dont on connaît les titres est très-considérable, et peut-être n'a-t-on pas les titres de toutes les pièces que le poëte avait composées. Il est vrai que la même pièce est citée quelquefois sous divers titres. Les éditeurs comptent quatre-vingts pièces environ, tragédies ou drames satyriques. C'est le chiffre moyen entre l'estimation la plus haute et l'estimation la plus basse. Les cent titres et plus, relevés par Meursius, ne permettent guère de descendre, tout compensé, au-dessous de quatre-vingts pièces. Ajoutons que, si le biographe anonyme n'en attribue à Eschyle que soixante-quinze, Suidas dit qu'Eschyle avait laissé quatre-vingt-dix tragédies.

Le biographe prétend que, sur les soixante-quinze pièces, il y avait soixante-dix tragédies, et seulement cinq drames satyriques. Cette assertion est parfaitement erronée, et elle ne saurait soutenir le moindre examen. Outre les *Hérauts*, *Circé*, *Cercyon*, le *Lion*, *Protée*, qui étaient certainement des drames satyriques, et qu'on nomme toujours comme tels, il en faut compter plusieurs autres encore, soit d'après de sûrs témoignages, soit d'après la nature même des fragments qu'on en a conservés. Tels sont *Prométhée allumeur du feu*, *Sisyphe transfuge*, *Amymone*, *Glaucus marin*, le *Sphinx*, les *Argiens*, etc. Le fragment des *Argiens* que j'ai cité plus haut ne souffre guère de réplique.

Quand Eschyle présentait une tétralogie au concours, il ne s'astreignait pas toujours à donner trois tragédies formant

entre elles un tout dramatique, ni surtout quatre pièces tirées de la même légende. Bien souvent, les quatre pièces n'avaient aucun rapport les unes avec les autres. L'examen des débris de son théâtre ne laisse aucun doute à ce sujet. Nous en avons d'ailleurs une preuve directe dans la didascalie des *Perses :* les trois pièces jouées le même jour que les *Perses* n'avaient rien de commun avec l'invasion des Mèdes; et l'on verra, dans l'argument que j'ai mis en tête de la tragédie qui nous reste, s'il est possible d'établir la moindre apparence de lien dramatique entre elles. Ce qu'Eschyle a fait ce jour-là, il avait dû le faire déjà plus d'une fois auparavant, et il a dû le faire plus d'une fois depuis.

Nous ne savons pas combien Eschyle avait composé de trilogies proprement dites; mais il n'est pas téméraire d'avancer que la moitié environ de ses pièces formaient des groupes du genre de l'*Orestie*. Il y a des trilogies dont nous avons les titres généraux; il y en a dont l'existence n'est que probable; il y en a enfin qui sont plus ou moins conjecturales. Le *Prométhée enchaîné,* d'après l'opinion de la plupart des critiques, était la seconde pièce d'une trilogie, dont la première pièce était intitulée *Prométhée porteur du feu,* et la troisième, *Prométhée délivré*. Les *Sept contre Thèbes* faisaient également partie d'une trilogie. On le conjecturait jadis; c'est un point hors de doute aujourd'hui. Une didascalie, récemment découverte, nous apprend qu'on avait représenté les *Sept contre Thèbes* après deux autres tragédies intitulées, l'une *Laïus,* et l'autre, *Œdipe;* mais on ignore si la trilogie avait un titre général. La légende des Labdacides semble avoir fourni au génie d'Eschyle le sujet de plusieurs autres tragédies; mais les titres de ces tragédies n'indiquent pas clairement s'il y avait une autre trilogie que celle dont faisaient partie les *Sept contre Thèbes*. Les *Suppliantes* étaient la seconde pièce d'une trilogie intitulée la *Danaïde,* dont la première pièce se nommait les *Égyptiens,* et la troisième, les *Danaïdes*. Ainsi, sans sortir des pièces que nous possédons, voilà déjà trois ou peut-être même quatre trilogies : la *Danaïde,* l'*Orestie,* la trilogie ou les trilogies thébaines.

La légende de Bacchus avait été largement exploitée par Eschyle, comme par les premiers poëtes tragiques. Il est certain qu'Eschyle en avait tiré une trilogie intitulée la *Lycurgie*. Les titres particuliers des trois tragédies étaient : les *Édons,* les *Bassarides,* les *Jeunes Hommes*. On conjecture

que trois autres tragédies, empruntées à la même légende, *Sémélé* ou les *Hydrophores*, *Penthée* ou les *Bacchantes*, et les *Cardeuses de laine*, formaient également une trilogie, et même que cette trilogie se nommait *Penthée*, je dirais plutôt la *Penthéide*.

Quelques-uns croient, mais sans beaucoup de fondement, que la *Niobé* du poëte était, comme les *Sept*, comme les *Suppliantes*, une portion de trilogie. Rien ne prouve que les deux tragédies qu'on rattache à celle-là, savoir les *Nourrices* et les *Gens du cortége*, aient eu le moindre rapport avec la légende de Niobé. La trilogie intitulée *Athamas* se composait, selon les critiques, des trois tragédies suivantes : les *Faiseurs de filets* ou les *Tireurs de filets*, *Athamas*, les *Théores* ou les *Isthmiastes*. On réunit, sous le titre de *Perséide*, trois pièces qui embrassaient, à ce qu'on suppose, les principaux faits de la légende de Persée : *Danaé*, les *Phorcydes*, *Polydecte*. La tragédie intitulée *Etna* était, dit-on, la troisième pièce d'une trilogie intitulée elle-même *Etna*, ou les *Femmes etnéennes*; les deux autres pièces étaient *Alcmène* et les *Héraclides*, et la légende des Paliques se rattachait par quelque point à la légende d'Hercule. Il est douteux que l'*Iphigénie* d'Eschyle doive compter, comme le veulent certains critiques, pour la première, ou la seconde, ou la troisième pièce d'une trilogie, dont les deux autres pièces auraient été les *Faiseuses de lit* et les *Prêtresses*. Non-seulement on ignore comment les trois pièces se suivaient, mais on ne sait pas même ce qu'étaient ni ces *Prêtresses*, ni ces *Faiseuses de lit*, ni comment de pareils titres peuvent avoir eu rapport à l'histoire de la fille d'Agamemnon. Quelques-uns donnent le nom d'*Iliade tragique* à une trilogie dont Achille était le héros, et dont l'existence est incontestable. Les trois tragédies portaient les titres suivants : les *Myrmidons*, les *Néréides*, les *Phrygiens*. On suppose que la tragédie intitulée *Psychostasie*, c'est-à-dire la *Pesée des âmes*, faisait partie d'une trilogie, et que cette trilogie portait le nom d'*Éthiopide*. Mais ce n'est là qu'une simple conjecture : c'est à peine s'il est prouvé qu'Eschyle avait fait une tragédie de *Memnon*; et la troisième pièce de la prétendue trilogie sur le fils de l'Aurore n'est pas même connue. Il est possible qu'un lien dramatique ait uni entre elles les trois tragédies dont Ajax et Teucer étaient les héros, et qu'on range dans cet ordre : le *Jugement des armes*, les *Femmes thraces*, les *Salaminiennes*.

Les drames satyriques étaient quelquefois tirés de la même légende que la trilogie, et certains groupes dramatiques d'Eschyle étaient des tétralogies, dans le sens le plus strict du terme. Telle était la tétralogie dont l'*Orestie* était la principale portion : *Protée*, le drame satyrique qui suivait l'*Orestie*, était emprunté, comme tout le reste, à la légende des Atrides. Telle était la tétralogie dont faisaient partie les *Sept contre Thèbes;* seulement le *Sphinx*, qui suivait la trilogie, faisait rétrograder l'action jusqu'au temps de la première ou de la seconde tragédie. Telle était la tétralogie terminée par le drame satyrique intitulé *Lycurgue :* la *Lycurgie* se prenait tantôt pour la trilogie tragique, tantôt pour la tétralogie entière. Il y avait probablement d'autres tétralogies dans le même cas que la *Lycurgie*, que la tétralogie thébaine, que la tétralogie sur les Atrides.

Les fragments des pièces perdues ne sont ni très-nombreux ni très-importants. Le plus considérable de tous ne nous a pas même été conservé dans la langue originale. C'est un passage du *Prométhée délivré*. Il n'existe qu'en latin. Tout le monde a lu les beaux vers où Cicéron, dans les *Tusculanes* [1], a transcrit Eschyle avec une énergie et une verve dignes d'Eschyle lui-même. Cette plainte de Prométhée est une des merveilles de la poésie latine.

Il n'y a guère qu'une seule des tragédies perdues, les *Myrmidons*, qui offre une suite de fragments ayant quelque intérêt dramatique. C'est là qu'on peut se faire une idée de la façon dont Eschyle imitait Homère. Le caractère d'Achille, dans les *Myrmidons*, était absolument conforme à l'image que nous formons du héros d'après l'*Iliade*. On va en juger par la mise en ordre et la transcription des fragments de la tragédie.

Hector attaque le camp des Grecs. Les compagnons d'Achille, réduits à l'inaction par leur roi, viennent lui faire des remontrances : « Tu vois ce qui se passe, illustre Achille; tu vois les souffrances des enfants de Danaüs, détruits par la lance; tu les as trahis, en restant sous ta tente [2]. » Les Myrmidons n'obtiennent rien. Vaines également sont les prières des chefs de l'armée : « Pourquoi donc, Achille de Phthie, quand tu entends le lugubre fracas du carnage, ne viens-tu point à

1. *Tusculanes*, II, X, 13.
2. Scholies d'Aristophane, *Grenouilles*, vers 1023.

notre secours [1] ? » Antilochus, l'intime ami d'Achille, perd à son tour son temps et ses paroles. Achille est fier de résister aux reproches mêmes d'un ami : « Tu prétends, Antilochus, que c'est pure obstination : obstination, soit; il me plaît d'être obstiné. Qu'on m'appelle obstiné, pourvu que j'en fasse à ma tête; je m'y résous sans peine, peu m'importe le nom d'obstiné. Ma conduite est d'un homme de cœur; l'obstination est le partage des sots; tu me reproches sans raison un défaut, et tu me fais tort d'une vertu [2]. »

Pendant qu'Achille s'applaudit de son inflexibilité, le feu est lancé sur les vaisseaux. Dans l'*Iliade,* c'est le navire de Protésilas qui brûle le premier. Dans les *Myrmidons,* c'était celui de Nestor, auquel Eschyle donnait l'épithète de *décembole,* dont le sens n'est point encore fixé. L'incendie détruit les ornements du navire, parmi lesquels était une figure représentant un hippalectryon, monstre formé de la réunion du cheval et du coq : « Puis après, le fauve hippalectryon se fond en gouttes, cette œuvre savante, formée de couleurs disposées avec art [3]. »

Quelques indications de scholiastes et de grammairiens prouvent que tout se passait, jusqu'à la mort de Patrocle, chez le poëte dramatique comme chez Homère. A la nouvelle de la catastrophe, l'Achille des *Myrmidons* s'écriait : « Des armes! il me faut des armes [4] ! » mais, comme l'Achille de l'*Iliade,* il exprimait sa douleur avec une extrême énergie. Antilochus essaye d'apporter des consolations à l'affligé, de l'amener du moins à un peu de résignation : « C'est le propre des hommes vertueux et sages de ne pas s'irriter, dans le malheur, contre les dieux [5]. » Mais Achille ne veut pas être consolé : « Oui, j'aime mon chagrin ; il n'a rien qui doive me le faire haïr [6]. »

Antilochus pleure avec son ami ; alors l'âme d'Achille se détend ; l'attendrissement fait déjà place à la violence : « C'est moins sur le mort qu'il faut gémir, Antilochus, que sur celui qui vit. Tout est perdu pour moi [7]. » On connaît l'ingénieux apologue de l'oiseau blessé d'une flèche. Achille, privé de ses

1. Scholies d'Aristophane, *Grenouilles,* vers 1295.
2. Imitation des *Myrmidons* d'Eschyle, par Attius.
3. Scholies d'Aristophane, la *Paix,* vers 1177.
4. Scholies d'Aristophane, *Oiseaux,* vers 1420.
5. Plutarque, *Consolation à Apollonius,* XXIX.
6. Suidas, au mot ἀδδέλυκτα.
7. Scholies d'Aristophane, l'*Assemblée des femmes,* vers 892.

armes par sa faute, s'appliquait cet apologue à lui-même : « Tu sais ce que content les Libyens dans leurs fables. L'aigle, blessé de la flèche lancée par un arc, disait, en voyant l'agencement du trait empenné : Elles ne viennent point d'autres ailes, mais des nôtres mêmes, ces plumes meurtrières[1]. »

Il est probable que la pièce finissait par une scène entre Achille et sa mère. Thétis, par ses caresses et ses discours, rendait le calme à son fils ; puis elle le quittait pour aller chez Vulcain chercher l'armure avec laquelle Achille devait affronter et vaincre le vainqueur de Patrocle.

Les citations d'Eschyle, dans les écrits des auteurs anciens, ne sont presque jamais que des singularités mythologiques, géographiques, grammaticales ; et c'est là ce qui explique et leur extrême brièveté et la médiocrité de leur importance littéraire. Ce que j'ai traduit des *Édons* et des *Argiens* semble assez peu de chose ; et pourtant on chercherait en vain, dans toute la collection des fragments d'Eschyle, quelque chose d'aussi important pour nos études. Cependant il y a tel fragment qui nous intéresse, ou comme témoignage des pensées familières au poëte, ou comme curiosité plus ou moins piquante. Ainsi ce tableau de la nature, dans les *Danaïdes* : « Le ciel aime à pénétrer la terre ; la terre, à son tour, désire cet hymen. La pluie qui tombe du ciel bienfaisant a fécondé la terre, et celle-ci enfante aux mortels les puissants troupeaux et les moissons de Cérès. C'est à ces noces humides que les arbres doivent leur beauté et la maturité de leurs fruits ; et tous ces effets viennent de moi[2]. » Ainsi ce passage d'une pièce inconnue : « D'un pied agile le mal fond sur les mortels, et le crime sur celui qui transgresse la justice... Tu vois la justice muette, invisible à celui qui dort, ou qui marche, ou qui reste assis. Elle suit obliquement notre piste, et quelquefois tarde à nous atteindre. La nuit ne suffit point pour voiler nos forfaits. Songe, dans tous tes actes, qu'il y a des dieux qui te voient[3]. » Mais il n'y a pas de fragment d'Eschyle qui puisse nous intéresser, nous autres Français, autant que ces paroles de Prométhée à Hercule, dans le *Prométhée délivré* : « Puis tu arriveras vers l'intrépide armée des Liguriens. Là, sache-le bien, le combat, malgré ta bravoure, ne te fera point défaut. Les

1. Scholies d'Aristophane, *Oiseaux*, vers 508.
2. Athénée, *Souper des sophistes*, XIII, page 600.
3. *Théophile à Autolycus*, II, 54, page 256, édition de Wolf.

destins ont décidé que les traits mêmes te manqueraient dans cette lutte ; et, quant à ramasser sur le sol aucune pierre, tu ne le pourras, car toute la contrée n'est qu'une terre molle. Mais Jupiter verra ton embarras, et il en aura pitié. Il étendra sous ses pieds une nue, et une grêle de cailloux ronds couvrira la terre. Ensuite, à l'aide de ces armes, tu frapperas les ennemis, tu mettras sans peine en déroute l'armée ligurienne[1]. » Il s'agit là évidemment de la Crau. Eschyle versifie quelque mythe apporté à Athènes par les Phocéens de Marseille. « Ainsi, comme dit J.-J. Ampère, la Gaule a fait son apparition dans la poésie des Hellènes avant d'arriver à leur histoire. »

Eschyle a pris partout les sujets de ses tragédies. Les titres que j'ai plus haut transcrits en sont une preuve encore parlante ; et les sept pièces qui nous restent suffiraient, à elles seules, pour témoigner de la variété des inventions du poëte. Le *Prométhée enchaîné* est emprunté aux traditions de la mythologie primitive ; il s'agit, dans les *Suppliantes*, d'une époque moins divine, mais qui n'est point encore l'époque héroïque ; les *Sept contre Thèbes* appartiennent à ce qu'on nomme le cycle thébain ; l'*Orestie*, c'est-à-dire *Agamemnon*, les *Choéphores* et les *Euménides*, au grand cycle troyen ; les *Perses* étaient de l'histoire contemporaine.

Voici l'ordre dans lequel on range habituellement les sept tragédies :

1° *Prométhée enchaîné ;*
2° Les *Sept contre Thèbes ;*
3° Les *Perses ;*
4° *Agamemnon ;*
5° Les *Choéphores ;*
6° Les *Euménides ;*
7° Les *Suppliantes.*

Cet ordre, qui est celui des manuscrits, ne représente pas exactement celui de la composition. Nous en pouvions douter autrefois ; mais la chose n'est plus permise aujourd'hui. Il n'y a nul inconvénient à laisser en tête le *Prométhée enchaîné* : la date de cette pièce est inconnue ; on sait seulement qu'il ne faut pas la faire remonter au delà de l'an 479 avant notre ère. C'est par erreur qu'on a dit le *Prométhée enchaîné* postérieur

1. Strabon, *Géographie*, livre IV, page 183.

aux *Perses*. Il s'agit bien d'un *Prométhée* représenté le même jour que les *Perses,* et après les *Perses;* mais cette pièce, nommée la quatrième dans la didascalie, ce *Prométhée* n'était pas le *Prométhée enchaîné :* c'était un drame satyrique. Les *Perses* sont de l'an 473, et les *Sept contre Thèbes* de l'an 468 seulement : il faut donc intervertir les rangs de ces deux tragédies ; et c'est ce que nous faisons ici, depuis que nous connaissons leurs dates respectives. Les quatre autres tragédies sont, chronologiquement, à leur place. Nous avons la date précise de l'*Orestie;* et tout semble prouver que les *Suppliantes* ont été composées en Sicile. A en juger par la manière dont le poëte parle des Argiens, et par l'éloge qu'il fait de leurs vertus et de leur humanité, il n'y a guère de doute que la pièce ne soit postérieure au traité d'alliance conclu entre Athènes et Argos, vers la fin de la LXXIX[e] olympiade, l'an 461 avant notre ère. Eschyle, suivant quelques-uns, fait aussi allusion, dans les *Suppliantes,* à la guerre que les Athéniens, vers le même temps, avaient entreprise contre l'Égypte. Enfin on y a trouvé des expressions empruntées au dialecte de la Sicile, et qui semblent témoigner du lieu où habitait le poëte : c'est là le *sicélisme* d'Eschyle, dont il est fait mention quelquefois dans les auteurs[1]. J'ai restitué à la trilogie, *Agamemnon,* les *Choéphores* et les *Euménides,* son nom authentique, l'*Orestie :* j'ai cru qu'il n'était pas sans importance de marquer ainsi, même aux yeux, l'unité de cette vaste composition tragique.

La philologie moderne a soulevé, à propos d'Eschyle même, une question dont nous devons, en finissant, dire quelques mots.

Bœckh, dans le même livre que j'ai déjà plus d'une fois cité, remarque avec raison que la représentation d'une tragédie est pour le texte une source de corruption, et que la loi de Lycurgue prouve que les poëtes dramatiques de la Grèce n'avaient pas échappé, tant s'en faut, à un inconvénient dont les poëtes modernes sont souvent les victimes. Changements d'expressions, interversions, suppressions, interpolations, c'étaient là d'inévitables fruits ou de l'incurie des acteurs, ou souvent encore de leur présomption littéraire. Les poëtes refont souvent eux-mêmes, pour une cause ou pour une autre, leurs propres ouvrages : ainsi l'*Andrienne* et la *Périnthienne* de

1. Voyez Bœckh, *Græc. trag. princ.*, page 54.

Ménandre étaient, au fond, la même comédie. Il pouvait donc y avoir, authentiques et autographes, deux et même plusieurs exemplaires différents de la même pièce. Eschyle a été, sous tous ces rapports, dans les mêmes conditions que les autres poëtes dramatiques. De plus, les magistrats chargèrent des poëtes de corriger, de façonner au goût du temps les pièces d'Eschyle, après la mort de l'auteur ; et, refondues, remaniées, retaillées ainsi, on vit ces tragédies remporter dans les concours tragiques de nouvelles victoires. On n'eut pas à chercher bien loin les correcteurs : on les trouva dans la famille même d'Eschyle, qui abondait effectivement en poëtes dramatiques. Bœckh relève le nom de ses poëtes, avec leurs titres et qualités[1]. C'étaient :

1° Euphorion et Bion, fils d'Eschyle ;

2° Philoclès Philopeïthis, son neveu, le même qui, au grand scandale des gens de goût, vit une de ses propres tragédies triompher de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle ;

3° Morsimus, fils de Philoclès, mauvais poëte tragique de l'aveu de tout le monde ;

4° Mélanthius, frère de Morsimus ;

5° Astydamas, fils de Morsimus, poëte tragique d'une prodigieuse fécondité ;

6° Un autre Philoclès et un autre Astydamas.

Enfin, dans les siècles de la décadence, il courait des opuscules, des poëmes, des tragédies, faussement attribués à des philosophes, à des historiens, à des poëtes fameux. On trouve, dans Justin le Martyr, sous le nom d'Eschyle, des vers qui ne sont pas d'Eschyle.

Telles sont à peu près les remarques qu'a suggérées à Bœckh l'examen de cette question : « Avons-nous, oui ou non, le texte authentique et réel d'Eschyle ? » Observons qu'il n'y a rien là qui puisse infirmer l'authenticité du texte que nous possédons. Ce texte nous vient, comme presque tous les textes des anciens poëtes, et par une série de vicissitudes plus ou moins heureuses, des critiques alexandrins. Les Alexandrins n'ont pas fait autre chose que de transcrire l'exemplaire officiel du greffier d'Athènes. Ptolémée Évergète l'emprunta même ; et, tel était le prix qu'il y attachait, qu'il laissa aux Athéniens les quinze talents déposés par lui en gage, et qu'il

1. Voyez aussi la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, tome II, édition de Harles.

garda le manuscrit[1] : procédé peu loyal, on en doit convenir, mais contre lequel il n'y avait alors, pour Athènes, à peu près nul recours.

Resterait à savoir si l'exemplaire officiel était lui-même une copie authentique. Il faut bien le croire. Lycurgue n'avait pas fait sa loi, ce semble, dans l'intérêt des fantaisies eschyléennes des Morsimus et des Astydamas. Il y a plus : tout ce travail de la famille tragique n'est qu'une supposition gratuite. Philostrate n'a jamais dit, comme on le lui fait dire, que les pièces d'Eschyle aient été rajeunies, avant de reparaître sur le théâtre. Je vais transcrire ses propres paroles, dont j'ai déjà donné plus haut le véritable sens : « Les Athéniens l'appelèrent, tout mort qu'il était, aux fêtes de Bacchus ; car, sur leur décret, les pièces d'Eschyle furent de nouveau représentées, et elles remportèrent la victoire *de nouveau*[2]. » Je sais que Quintilien affirme positivement le fait même que je nie ; mais il suffit de voir à quel propos et en quels termes il l'affirme, pour estimer à sa juste valeur ce prétendu témoignage. Après avoir caractérisé à sa manière les défauts d'Eschyle, il ajoute : « C'est pourquoi les Athéniens permirent à des poëtes postérieurs de rapporter ses pièces au concours, après les avoir corrigées ; et beaucoup d'entre eux furent ainsi couronnés[3]. » Donc, selon Quintilien, les Athéniens se sont un jour imaginé de faire regratter les monuments de la muse d'Eschyle, parce qu'ils les trouvaient imparfaits ; et, non-seulement ils ont eu cette idée, mais les monuments, après le regrattage, leur ont semblé si beaux, qu'ils n'ont pas cru pouvoir moins faire que de décerner aux correcteurs la couronne tragique. Les Athéniens, à ce compte, ne mériteraient guère leur réputation de peuple intelligent et spirituel entre tous. Mais l'absurdité de la conduite que Quintilien leur prête est une preuve suffisante qu'ils n'en ont point usé ainsi. Ils n'ont pas plus songé à faire remanier le *Prométhée* ou les *Perses,* que nous ne songeons à perfectionner le *Cid* ou la *Mort de Pompée*. Les traces de ces corrections prétendues n'apparaissent nulle part dans les œuvres

1. Galien, in *Hippocr. Epidem.*, III, comm. II, tome V, page 412, édition de Bâle. Voyez, sur ce passage, Nissen, *de Lycurgi orat. Vita*, page 86, etc. ; Petersen, *de Vita et Fabulis Æschyli*, page 79 et suivantes ; Boeckh, à la page 13 de son ouvrage.

2. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VI, 11. Toute la difficulté consiste à savoir ce que signifient les mots ἐκ καινῆς.

3. Quintilien, *Institution oratoire*, livre X, chapitre 1.

d'Eschyle. D'ailleurs, l'esprit se refuse absolument à comprendre en quoi ces corrections auraient pu consister pour être, je ne dis pas un titre de haute estime à leurs auteurs, mais autre chose que des dégradations, des profanations abominables. Eschyle partout, Eschyle toujours, voilà ce qu'on trouve, du premier au dernier vers, et dans le *Prométhée* et dans les *Perses,* et dans les *Sept contre Thèbes,* et dans l'*Orestie,* et dans les *Suppliantes*. Si les tragédies du poëte ont reparu dans les concours, et si elles y ont conquis de nouvelles victoires, c'est Eschyle mort qui a triomphé : les Astydamas n'y ont été pour rien, non plus que les Morsimus et les Philoclès; Euphorion et Bion n'y ont pris d'autre part que la joie de bons fils à l'idée de la gloire paternelle ; et le peuple athénien ne leur avait point commandé de perpétrer un crime insensé, un véritable parricide.

CHAPITRE V.

TRAVAUX DE LA CRITIQUE.

Débris des travaux alexandrins. — Le *Mediceus.* — Imperfection de ce manuscrit. — Le scholiaste du *Mediceus.* — Les autres manuscrits d'Eschyle. — L'édition princeps. — Édition de Turnèbe. — L'exemplaire de Bosius. — Édition de Robortello. — Scholies de Robortello. — Édition de Pierre Victorius et Henri Estienne. — L'exemplaire de Tanneguy Le Fèvre. — Édition de Canter. — L'*Agamemnon* de Casaubon. — Édition de Stanley et autres éditions. — Édition de Boissonade. — Édition d'Ahrens. — Édition posthume de Hermann. — Édition de Weil. — Cinquième édition de G. Dindorf. — Corrections de Heimsœth. — Dissertation de Ch. Prince sur les *Perses.* — Révision de ma traduction. — Les traducteurs français : Pompignan, La Porte du Theil, Biard, Puech, Ad. Bouillet, Paul Mesnard, Léon Halévy. — Imitations de Dumas.

Le texte des tragédies d'Eschyle, comme celui de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, avait été l'objet de grands travaux chez les Alexandrins du Musée. Aristophane de Byzance et Aristarque avaient certainement donné des récensions de ce texte, et écrit des commentaires où en étaient élucidées les principales difficultés. D'autres après eux discutèrent à leur tour les problèmes philologiques et littéraires soulevés par ces illustres maîtres; et ce n'est point exagérer que de compter par centaines les volumes d'observations critiques accumulés sur Eschyle, durant les siècles florissants de l'école d'Alexandrie. Cette bibliothèque eschyléenne a péri à peu près tout entière. Ce qui en reste ne se compose qne de débris, mutilés, déformés, gâtés de toute façon par l'ignorance byzantine. Mais il y a dans ces débris une foule de matériaux précieux, qu'on a peu à peu débrouillés et mis en lumière, et qui ont fourni presque tout ce que nous savons sur la vie et les ouvrages d'Eschyle; et c'est par les scholies et les gloses, autant et plus que par les manuscrits eux-mêmes, qu'on est venu à bout de constituer un texte d'Eschyle, sinon parfait, du moins suivi et intelligible.

Le plus ancien des manuscrits d'Eschyle aujourd'hui con-

nus est à Florence. C'est celui qu'on nomme *Mediceus*, et qu'on devrait appeler *Laurentianus*, car il appartient de temps immémorial à la bibliothèque Laurentienne. Il ne paraît pas antérieur aux premières années du XIe siècle. Il est en vélin, et d'une belle écriture cursive. Les tragédies d'Eschyle y sont précédées des tragédies de Sophocle, et suivies des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. C'est le seul manuscrit où l'on trouve les sept tragédies d'Eschyle : encore manque-t-il une très-grande partie de l'*Agamemnon*, ainsi que les premiers vers des *Choéphores*. Les feuillets manquants avaient déjà été arrachés, quand le volume arriva de Byzance en Italie; car le Camaldule Ambroise, qui l'eut alors entre les mains, dit qu'il ne contient que six tragédies d'Eschyle. Ambroise prenait pour une seule pièce *Agamemnon* et les *Choéphores*[1].

Le texte d'Eschyle, dans le *Mediceus*, est extrêmement corrompu, souvent même tout à fait barbare. Il est évident que le scribe n'était qu'un calligraphe inintelligent, et qui s'inquiétait peu d'accumuler bévues sur bévues, dès que ces non-sens étaient libellés en beau caractère. Mais la nature même des altérations qu'il fait subir aux mots, aux syllabes ou aux lettres, prouve que sa copie est la transcription d'un manuscrit en onciales. Ce manuscrit en onciales était beaucoup plus correct que le *Mediceus*; et ses leçons, que la critique restitue sans trop de peine, sont la base principale sur laquelle ont édifié la plupart des éditeurs d'Eschyle.

Les scholies qui accompagnent le *Mediceus*, et toutes les additions et corrections mises après coup au manuscrit, témoignent de la science et de la capacité d'un grammairien qui connaît les bonnes sources, qui choisit bien les interprétations, qui a lui-même des idées, qui entend son poëte, et qui en parle pertinemment; et c'est la main du grammairien en personne, et non celle d'un ignorant copiste, qui a consigné ces notes aux marges du *Mediceus*. Cette seconde main n'est pas beaucoup moins ancienne que la première, et date par conséquent d'une époque où les bibliothèques de Byzance n'avaient pas encore subi les ravages de la barbarie latine. Le scholiaste a eu sous les yeux des livres qui, deux ou trois siècles plus tard, n'existaient certainement plus.

1. Voyez le texte de la lettre d'Ambroise, avec les notes de Guillaume Dindorf, *Préface* de la cinquième édition de Leipzig, page III-V. Cette lettre est antérieure à l'an 1439, date de la mort d'Ambroise.

D'après une opinion généralement admise aujourd'hui, tous les manuscrits d'Eschyle dérivent du *Mediceus,* soit comme copies directes, soit comme copies de ses copies. Cette opinion est très-vivement contestée par Frédéric Heimsœth; et je crois avoir démontré, pour ma part, qu'un des nôtres, le *Parisinus* L, ne provient point du *Mediceus*. Mais les manuscrits qui ne proviennent point du *Mediceus* sont toujours les frères du *Mediceus :* ils sortent de la même source que lui, et ils sont, comme lui, une image plus ou moins fidèle du manuscrit en onciales dont la critique, avant toute autre œuvre, restitue et interroge les leçons. On trouvera nn peu plus loin, comme appendice à cette *Introduction,* ma dissertation sur le *Parisinus* L d'Eschyle.

La plupart des manuscrits d'Eschyle répandus dans les bibliothèques de l'Europe ne contiennent que trois tragédies, le *Prométhée enchaîné,* les *Sept contre Thèbes,* les *Perses.* Il ne faut pas s'en étonner. Ces trois tragédies ont été jusqu'à la fin des livres d'étude dans les écoles byzantines. C'est ce qui explique pourquoi le texte en est beaucoup mieux conservé que celui de l'*Orestie* et des *Suppliantes,* et pourquoi on a, sur ce texte, tant de scholies de tout âge et de toute qnalité, tandis qu'on est réduit, pour l'*Agamemnon,* à une pénurie véritable.

Eschyle a été imprimé pour la première fois à Venise, dans la maison d'Alde Manuce, mais en 1518, trois ans après la mort de Manuce. François d'Asola, qui dirigeait alors la maison, a laissé évidemment, quoi qu'il en dise, le soin de cette édition à quelque subalterne. Elle est tout à fait mauvaise. Robortello n'exagère rien quand il dit qu'on n'a pris d'autre soin pour elle que de lui donner un aspect agréable à l'œil. Il est évident que François d'Asola n'avait pas même lu la copie sur laquelle on a imprimé. Son scribe ne s'était point aperçu des lacunes du *Mediceus,* et lui avait fourni, sous le titre d'*Agamemnon,* un monstre hybride composé d'un quart environ de l'*Agamemnon* véritable, et des *Choéphores* presque entières. Il donne ce monstre tel quel, et constate, par son titre même, qu'il ne reconnaît que six tragédies d'Eschyle. Jamais plus étrange bévue n'a été commise par aucun éditeur; mais il y a une chose plus étrange encore, c'est que Turnèbe ait reproduit l'Aldine, en 1552, avec son titre, avec son *Agamemnon!* Il est pourtant certain que Turnèbe n'avait pas fait simplement fonction d'imprimeur royal : il avait personnelle-

ment manié le texte, puisqu'il y avait fait çà et là des corrections, soit d'après un manuscrit des trois premières pièces qu'on lui avait prêté, soit d'après les scholies, soit surtout d'après ses propres conjectures.

La Bibliothèque impériale possède plusieurs exemplaires de l'Eschyle de Turnèbe. Il y a un de ces exemplaires qui offre quelque intérêt, à cause des notes manuscrites qu'il porte à la marge. Ces notes sont de la main de Siméon du Bois, célèbre, sous le nom de Bosius, parmi les érudits du XVIe siècle. Bosius propose des corrections et des explications; souvent il traduit le texte, et son latin est aussi expressif qu'élégant; il a même mis en latin un quart de la tragédie des *Perses*. Mais je dois dire que Bosius, en général, ne s'exerce que sur les premières scènes de chaque tragédie, et même qu'il a entièrement négligé les *Euménides*. Je remarque d'ailleurs qu'il n'est pas allé assez loin, dans le prétendu *Agamemnon* de Turnèbe, pour s'apercevoir de l'incohérence, et qu'il est mort, selon toute vraisemblance, sans se douter que son Eschyle contînt les *Choéphores*.

Robortello est le premier éditeur d'Eschyle qui ait séparé les *Choéphores* de l'*Agamemnon*, et qui ait compté sept tragédies. Mais il ne faut pas dire, comme font quelques-uns, que c'est lui qui a le premier donné les sept tragédies entières. Il n'a rien donné de plus que ses devanciers; mais il arrête l'*Agamemnon* là où commence une autre pièce. Une note, p. 148, indique pourquoi : « La dernière partie de cette tragédie fait défaut. Car ce qui suit appartient évidemment aux *Choéphores*, dont le début manque lui-même. » Au reste, Robortello avait eu à sa disposition plusieurs manuscrits estimables, et il avait corrigé une grande partie des fautes laissées par Asola dans l'Aldine. Son édition, Venise, 1552, in-8°, a paru quelques mois seulement après celle de Turnèbe. Le même Robortello, au commencement de cette même année, avait publié, à Venise aussi, un petit volume de scholies d'Eschyle; mais il y avait laissé les scholies des *Choéphores* mêlées à celles de l'*Agamemnon*; et quand il mettait, dans son titre, *Scholia in Æschyli tragœdias omnes*, il entendait encore, comme tout le monde, *six* tragédies, et non *sept*. C'est dire qu'il n'avait pas fait une étude bien sérieuse du texte des scholies, avant de le livrer aux typographes. Il en a d'ailleurs médiocrement soigné la correction matérielle.

La meilleure des éditions d'Eschyle publiées au XVIe siècle est

celle de Pierre Victorius et Henri Estienne, Paris, 1557, in-4°. On peut même la considérer comme la vraie édition princeps, car c'est la première où l'*Agamemnon* se lise entier[1]. Victorius, qui était Italien et vivait en Italie, avait préparé son texte d'après le *Mediceus*, et d'après deux autres manuscrits plus récents, mais qui l'un et l'autre contenaient l'*Agamemnon*. Il avait mis au bas des pages les scholies de Robortello, mais considérablement augmentées, et surtout bien plus correctes et bien plus intelligibles. A la suite du texte et des scholies, il avait ajouté un opuscule grec d'une dizaine de pages, sur les mètres d'Eschyle. Le nom de Pierre Victorius figure seul au titre de l'édition; mais Henri Estienne ne s'est pas borné à imprimer, avec toute la perfection dont il était capable, le travail que lui avait envoyé son ami : il y a joint un commentaire latin, où il propose ses explications et ses conjectures, et où il cite un grand nombre de variantes. Ces variantes, dont il n'indique jamais l'origine spéciale, sont toutes tirées des manuscrits d'Eschyle qu'il avait vus à Venise, à Florence, à Rome et à Naples. Il dit lui-même en avoir compulsé quinze, mais dont la plupart ne contenaient que les trois premières tragédies.

L'édition de Pierre Victorius et Henri Estienne a été reproduite dans le premier volume de la Collection des poëtes grecs imprimée à Genève (*Coloniæ Allobrogum*) en 1614, pages 598 et suivantes.

C'est dans la préface de Victorius que j'ai trouvé ce qu'on a jamais écrit de plus sensé, de plus précis et de plus vrai sur le style du poëte : « Et n'allez pas vous figurer qu'Eschyle soit tout entier dans les grandes conceptions dramatiques, et qu'il n'ait eu aucun souci de la perfection littéraire. Sa diction, admirablement travaillée, a tout l'art et tout le poli qu'on peut souhaiter, et ne manque même ni de fleurs charmantes ni de grâces exquises[2]. » Voilà ce qu'on imprimait à Paris, au

1. Voici le titre complet : ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΤΡΑΓΩΔΙΑΙ Ζ, Προμηθεὺς δεσμώτης, Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, Πέρσαι, Ἀγαμέμνων, Χοηφόροι, Εὐμενίδες, Ἱκετίδες. Æschyli tragœdiæ VII. Quæ cum omnes multo quam antea castigatiores eduntur, tum vero una, quæ mutila et decurtata prius erat, integra nunc profertur. Scholia in easdem, plurimis in locis locupletata, e. in pene infinitis emendata. Petri Victorii cura et diligentia. — Je n'ai pas besoin de rappeler le nom italien de l'éditeur : Pietro Vettori.

2. « Neque tamen ille unquam, dum servit amplitudini ejus poematis, nitorem atque elegantiam sermonis neglexit. Aspersa est enim oratio ipsius

ment manié le texte, puisqu'il y avait fait çà et là des corrections, soit d'après un manuscrit des trois premières pièces qu'on lui avait prêté, soit d'après les scholies, soit surtout d'après ses propres conjectures.

La Bibliothèque impériale possède plusieurs exemplaires de l'Eschyle de Turnèbe. Il y a un de ces exemplaires qui offre quelque intérêt, à cause des notes manuscrites qu'il porte à la marge. Ces notes sont de la main de Siméon du Bois, célèbre, sous le nom de Bosius, parmi les érudits du XVIe siècle. Bosius propose des corrections et des explications; souvent il traduit le texte, et son latin est aussi expressif qu'élégant; il a même mis en latin un quart de la tragédie des *Perses*. Mais je dois dire que Bosius, en général, ne s'exerce que sur les premières scènes de chaque tragédie, et même qu'il a entièrement négligé les *Euménides*. Je remarque d'ailleurs qu'il n'est pas allé assez loin, dans le prétendu *Agamemnon* de Turnèbe, pour s'apercevoir de l'incohérence, et qu'il est mort, selon toute vraisemblance, sans se douter que son Eschyle contînt les *Choéphores*.

Robortello est le premier éditeur d'Eschyle qui ait séparé les *Choéphores* de l'*Agamemnon*, et qui ait compté sept tragédies. Mais il ne faut pas dire, comme font quelques-uns, que c'est lui qui a le premier donné les sept tragédies entières. Il n'a rien donné de plus que ses devanciers; mais il arrête l'*Agamemnon* là où commence une autre pièce. Une note, p. 148, indique pourquoi : « La dernière partie de cette tragédie fait défaut. Car ce qui suit appartient évidemment aux *Choéphores*, dont le début manque lui-même. » Au reste, Robortello avait eu à sa disposition plusieurs manuscrits estimables, et il avait corrigé une grande partie des fautes laissées par Asola dans l'Aldine. Son édition, Venise, 1552, in-8°, a paru quelques mois seulement après celle de Turnèbe. Le même Robortello, au commencement de cette même année, avait publié, à Venise aussi, un petit volume de scholies d'Eschyle; mais il y avait laissé les scholies des *Choéphores* mêlées à celles de l'*Agamemnon;* et quand il mettait, dans son titre, *Scholia in Æschyli tragœdias omnes,* il entendait encore, comme tout le monde, *six* tragédies, et non *sept*. C'est dire qu'il n'avait pas fait une étude bien sérieuse du texte des scholies, avant de le livrer aux typographes. Il en a d'ailleurs médiocrement soigné la correction matérielle.

La meilleure des éditions d'Eschyle publiées au XVIe siècle est

celle de Pierre Victorius et Henri Estienne, Paris, 1557, in-4°. On peut même la considérer comme la vraie édition princeps, car c'est la première où l'*Agamemnon* se lise entier[1]. Victorius, qui était Italien et vivait en Italie, avait préparé son texte d'après le *Mediceus*, et d'après deux autres manuscrits plus récents, mais qui l'un et l'autre contenaient l'*Agamemnon*. Il avait mis au bas des pages les scholies de Robortello, mais considérablement augmentées, et surtout bien plus correctes et bien plus intelligibles. A la suite du texte et des scholies, il avait ajouté un opuscule grec d'une dizaine de pages, sur les mètres d'Eschyle. Le nom de Pierre Victorius figure seul au titre de l'édition; mais Henri Estienne ne s'est pas borné à imprimer, avec toute la perfection dont il était capable, le travail que lui avait envoyé son ami : il y a joint un commentaire latin, où il propose ses explications et ses conjectures, et où il cite un grand nombre de variantes. Ces variantes, dont il n'indique jamais l'origine spéciale, sont toutes tirées des manuscrits d'Eschyle qu'il avait vus à Venise, à Florence, à Rome et à Naples. Il dit lui-même en avoir compulsé quinze, mais dont la plupart ne contenaient que les trois premières tragédies.

L'édition de Pierre Victorius et Henri Estienne a été reproduite dans le premier volume de la Collection des poëtes grecs imprimée à Genève (*Coloniæ Allobrogum*) en 1614, pages 598 et suivantes.

C'est dans la préface de Victorius que j'ai trouvé ce qu'on a jamais écrit de plus sensé, de plus précis et de plus vrai sur le style du poëte : « Et n'allez pas vous figurer qu'Eschyle soit tout entier dans les grandes conceptions dramatiques, et qu'il n'ait eu aucun souci de la perfection littéraire. Sa diction, admirablement travaillée, a tout l'art et tout le poli qu'on peut souhaiter, et ne manque même ni de fleurs charmantes ni de grâces exquises[2]. » Voilà ce qu'on imprimait à Paris, au

1. Voici le titre complet : ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΤΡΑΓΩΔΙΑΙ Ζ, Προμηθεὺς δεσμώτης, Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, Πέρσαι, Ἀγαμέμνων, Χοηφόροι, Εὐμενίδες, Ἱκετίδες. Æschyli tragœdiæ VII. Quæ cum omnes multo quam antea castigatiores eduntur, tum vero una, quæ mutila et decurtata prius erat, integra nunc profertur. Scholia in easdem, plurimis in locis locupletata, et in pene infinitis emendata. Petri Victorii cura et diligentia. — Je n'ai pas besoin de rappeler le nom italien de l'éditeur : Pietro Vettori.

2. « Neque tamen ille unquam, dum servit amplitudini ejus poematis, nitorem atque elegantiam sermonis neglexit. Aspersa est enim oratio ipsius

ment manié le texte, puisqu'il y avait fait çà et là des corrections, soit d'après un manuscrit des trois premières pièces qu'on lui avait prêté, soit d'après les scholies, soit surtout d'après ses propres conjectures.

La Bibliothèque impériale possède plusieurs exemplaires de l'Eschyle de Turnèbe. Il y a un de ces exemplaires qui offre quelque intérêt, à cause des notes manuscrites qu'il porte à la marge. Ces notes sont de la main de Siméon du Bois, célèbre, sous le nom de Bosius, parmi les érudits du XVIe siècle. Bosius propose des corrections et des explications; souvent il traduit le texte, et son latin est aussi expressif qu'élégant; il a même mis en latin un quart de la tragédie des *Perses*. Mais je dois dire que Bosius, en général, ne s'exerce que sur les premières scènes de chaque tragédie, et même qu'il a entièrement négligé les *Euménides*. Je remarque d'ailleurs qu'il n'est pas allé assez loin, dans le prétendu *Agamemnon* de Turnèbe, pour s'apercevoir de l'incohérence, et qu'il est mort, selon toute vraisemblance, sans se douter que son Eschyle contînt les *Choéphores*.

Robortello est le premier éditeur d'Eschyle qui ait séparé les *Choéphores* de l'*Agamemnon*, et qui ait compté sept tragédies. Mais il ne faut pas dire, comme font quelques-uns, que c'est lui qui a le premier donné les sept tragédies entières. Il n'a rien donné de plus que ses devanciers; mais il arrête l'*Agamemnon* là où commence une autre pièce. Une note, p. 148, indique pourquoi : « La dernière partie de cette tragédie fait défaut. Car ce qui suit appartient évidemment aux *Choéphores*, dont le début manque lui-même. » Au reste, Robortello avait eu à sa disposition plusieurs manuscrits estimables, et il avait corrigé une grande partie des fautes laissées par Asola dans l'Aldine. Son édition, Venise, 1552, in-8°, a paru quelques mois seulement après celle de Turnèbe. Le même Robortello, au commencement de cette même année, avait publié, à Venise aussi, un petit volume de scholies d'Eschyle; mais il y avait laissé les scholies des *Choéphores* mêlées à celles de l'*Agamemnon;* et quand il mettait, dans son titre, *Scholia in Æschyli tragœdias omnes,* il entendait encore, comme tout le monde, *six* tragédies, et non *sept*. C'est dire qu'il n'avait pas fait une étude bien sérieuse du texte des scholies, avant de le livrer aux typographes. Il en a d'ailleurs médiocrement soigné la correction matérielle.

La meilleure des éditions d'Eschyle publiées au XVIe siècle est

celle de Pierre Victorius et Henri Estienne, Paris, 1557, in-4°. On peut même la considérer comme la vraie édition princeps, car c'est la première où l'*Agamemnon* se lise entier[1]. Victorius, qui était Italien et vivait en Italie, avait préparé son texte d'après le *Mediceus*, et d'après deux autres manuscrits plus récents, mais qui l'un et l'autre contenaient l'*Agamemnon*. Il avait mis au bas des pages les scholies de Robortello, mais considérablement augmentées, et surtout bien plus correctes et bien plus intelligibles. A la suite du texte et des scholies, il avait ajouté un opuscule grec d'une dizaine de pages, sur les mètres d'Eschyle. Le nom de Pierre Victorius figure seul au titre de l'édition; mais Henri Estienne ne s'est pas borné à imprimer, avec toute la perfection dont il était capable, le travail que lui avait envoyé son ami : il y a joint un commentaire latin, où il propose ses explications et ses conjectures, et où il cite un grand nombre de variantes. Ces variantes, dont il n'indique jamais l'origine spéciale, sont toutes tirées des manuscrits d'Eschyle qu'il avait vus à Venise, à Florence, à Rome et à Naples. Il dit lui-même en avoir compulsé quinze, mais dont la plupart ne contenaient que les trois premières tragédies.

L'édition de Pierre Victorius et Henri Estienne a été reproduite dans le premier volume de la Collection des poëtes grecs imprimée à Genève (*Coloniæ Allobrogum*) en 1614, pages 598 et suivantes.

C'est dans la préface de Victorius que j'ai trouvé ce qu'on a jamais écrit de plus sensé, de plus précis et de plus vrai sur le style du poëte : « Et n'allez pas vous figurer qu'Eschyle soit tout entier dans les grandes conceptions dramatiques, et qu'il n'ait eu aucun souci de la perfection littéraire. Sa diction, admirablement travaillée, a tout l'art et tout le poli qu'on peut souhaiter, et ne manque même ni de fleurs charmantes ni de grâces exquises[2]. » Voilà ce qu'on imprimait à Paris, au

1. Voici le titre complet : ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΤΡΑΓΩΔΙΑΙ Ζ, Προμηθεὺς δεσμώτης, Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, Πέρσαι, Ἀγαμέμνων, Χοηφόροι, Εὐμενίδες, Ἱκετίδες. Æschyli tragœdiæ VII. Quæ cum omnes multo quam antea castigatiores eduntur, tum vero una, quæ mutila et decurtata prius erat, integra nunc profertur. Scholia in easdem, plurimis in locis locupletata, et in pene infinitis emendata. Petri Victorii cura et diligentia. — Je n'ai pas besoin de rappeler le nom italien de l'éditeur : Pietro Vettori.

2. « Neque tamen ille unquam, dum servit amplitudini ejus poematis, nitorem atque elegantiam sermonis neglexit. Aspersa est enim oratio ipsius

ment manié le texte, puisqu'il y avait fait çà et là des corrections, soit d'après un manuscrit des trois premières pièces qu'on lui avait prêté, soit d'après les scholies, soit surtout d'après ses propres conjectures.

La Bibliothèque impériale possède plusieurs exemplaires de l'Eschyle de Turnèbe. Il y a un de ces exemplaires qui offre quelque intérêt, à cause des notes manuscrites qu'il porte à la marge. Ces notes sont de la main de Siméon du Bois, célèbre, sous le nom de Bosius, parmi les érudits du XVIe siècle. Bosius propose des corrections et des explications; souvent il traduit le texte, et son latin est aussi expressif qu'élégant; il a même mis en latin un quart de la tragédie des *Perses*. Mais je dois dire que Bosius, en général, ne s'exerce que sur les premières scènes de chaque tragédie, et même qu'il a entièrement négligé les *Euménides*. Je remarque d'ailleurs qu'il n'est pas allé assez loin, dans le prétendu *Agamemnon* de Turnèbe, pour s'apercevoir de l'incohérence, et qu'il est mort, selon toute vraisemblance, sans se douter que son Eschyle contînt les *Choéphores*.

Robortello est le premier éditeur d'Eschyle qui ait séparé les *Choéphores* de l'*Agamemnon*, et qui ait compté sept tragédies. Mais il ne faut pas dire, comme font quelques-uns, que c'est lui qui a le premier donné les sept tragédies entières. Il n'a rien donné de plus que ses devanciers; mais il arrête l'*Agamemnon* là où commence une autre pièce. Une note, p. 148, indique pourquoi : « La dernière partie de cette tragédie fait défaut. Car ce qui suit appartient évidemment aux *Choéphores*, dont le début manque lui-même. » Au reste, Robortello avait eu à sa disposition plusieurs manuscrits estimables, et il avait corrigé une grande partie des fautes laissées par Asola dans l'Aldine. Son édition, Venise, 1552, in-8°, a paru quelques mois seulement après celle de Turnèbe. Le même Robortello, au commencement de cette même année, avait publié, à Venise aussi, un petit volume de scholies d'Eschyle; mais il y avait laissé les scholies des *Choéphores* mêlées à celles de l'*Agamemnon;* et quand il mettait, dans son titre, *Scholia in Æschyli tragœdias omnes,* il entendait encore, comme tout le monde, *six* tragédies, et non *sept*. C'est dire qu'il n'avait pas fait une étude bien sérieuse du texte des scholies, avant de le livrer aux typographes. Il en a d'ailleurs médiocrement soigné la correction matérielle.

La meilleure des éditions d'Eschyle publiées au XVIe siècle est

celle de Pierre Victorius et Henri Estienne, Paris, 1557, in-4°. On peut même la considérer comme la vraie édition princeps, car c'est la première où l'*Agamemnon* se lise entier[1]. Victorius, qui était Italien et vivait en Italie, avait préparé son texte d'après le *Mediceus*, et d'après deux autres manuscrits plus récents, mais qui l'un et l'autre contenaient l'*Agamemnon*. Il avait mis au bas des pages les scholies de Robortello, mais considérablement augmentées, et surtout bien plus correctes et bien plus intelligibles. A la suite du texte et des scholies, il avait ajouté un opuscule grec d'une dizaine de pages, sur les mètres d'Eschyle. Le nom de Pierre Victorius figure seul au titre de l'édition; mais Henri Estienne ne s'est pas borné à imprimer, avec toute la perfection dont il était capable, le travail que lui avait envoyé son ami : il y a joint un commentaire latin, où il propose ses explications et ses conjectures, et où il cite un grand nombre de variantes. Ces variantes, dont il n'indique jamais l'origine spéciale, sont toutes tirées des manuscrits d'Eschyle qu'il avait vus à Venise, à Florence, à Rome et à Naples. Il dit lui-même en avoir compulsé quinze, mais dont la plupart ne contenaient que les trois premières tragédies.

L'édition de Pierre Victorius et Henri Estienne a été reproduite dans le premier volume de la Collection des poëtes grecs imprimée à Genève (*Coloniæ Allobrogum*) en 1614, pages 598 et suivantes.

C'est dans la préface de Victorius que j'ai trouvé ce qu'on a jamais écrit de plus sensé, de plus précis et de plus vrai sur le style du poëte : « Et n'allez pas vous figurer qu'Eschyle soit tout entier dans les grandes conceptions dramatiques, et qu'il n'ait eu aucun souci de la perfection littéraire. Sa diction, admirablement travaillée, a tout l'art et tout le poli qu'on peut souhaiter, et ne manque même ni de fleurs charmantes ni de grâces exquises[2]. » Voilà ce qu'on imprimait à Paris, au

1. Voici le titre complet : ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΤΡΑΓΩΔΙΑΙ Ζ, Προμηθεὺς δεσμώτης, Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, Πέρσαι, Ἀγαμέμνων, Χοηφόροι, Εὐμενίδες, Ἱκετίδες. Æschyli tragœdiæ VII. Quæ cum omnes multo quam antea castigatiores eduntur, tum vero una, quæ mutila et decurtata prius erat, integra nunc profertur. Scholia in easdem, plurimis in locis locupletata, et in pene infinitis emendata. Petri Victorii cura et diligentia. — Je n'ai pas besoin de rappeler le nom italien de l'éditeur : Pietro Vettori.

2. « Neque tamen ille unquam, dum servit amplitudini ejus poematis, nitorem atque elegantiam sermonis neglexit. Aspersa est enim oratio in-

ment manié le texte, puisqu'il y avait fait çà et là des corrections, soit d'après un manuscrit des trois premières pièces qu'on lui avait prêté, soit d'après les scholies, soit surtout d'après ses propres conjectures.

La Bibliothèque impériale possède plusieurs exemplaires de l'Eschyle de Turnèbe. Il y a un de ces exemplaires qui offre quelque intérêt, à cause des notes manuscrites qu'il porte à la marge. Ces notes sont de la main de Siméon du Bois, célèbre, sous le nom de Bosius, parmi les érudits du XVIe siècle. Bosius propose des corrections et des explications; souvent il traduit le texte, et son latin est aussi expressif qu'élégant; il a même mis en latin un quart de la tragédie des *Perses*. Mais je dois dire que Bosius, en général, ne s'exerce que sur les premières scènes de chaque tragédie, et même qu'il a entièrement négligé les *Euménides*. Je remarque d'ailleurs qu'il n'est pas allé assez loin, dans le prétendu *Agamemnon* de Turnèbe, pour s'apercevoir de l'incohérence, et qu'il est mort, selon toute vraisemblance, sans se douter que son Eschyle contînt les *Choéphores*.

Robortello est le premier éditeur d'Eschyle qui ait séparé les *Choéphores* de l'*Agamemnon*, et qui ait compté sept tragédies. Mais il ne faut pas dire, comme font quelques-uns, que c'est lui qui a le premier donné les sept tragédies entières. Il n'a rien donné de plus que ses devanciers; mais il arrête l'*Agamemnon* là où commence une autre pièce. Une note, p. 148, indique pourquoi : « La dernière partie de cette tragédie fait défaut. Car ce qui suit appartient évidemment aux *Choéphores*, dont le début manque lui-même. » Au reste, Robortello avait eu à sa disposition plusieurs manuscrits estimables, et il avait corrigé une grande partie des fautes laissées par Asola dans l'Aldine. Son édition, Venise, 1552, in-8°, a paru quelques mois seulement après celle de Turnèbe. Le même Robortello, au commencement de cette même année, avait publié, à Venise aussi, un petit volume de scholies d'Eschyle; mais il y avait laissé les scholies des *Choéphores* mêlées à celles de l'*Agamemnon;* et quand il mettait, dans son titre, *Scholia in Æschyli tragœdias omnes,* il entendait encore, comme tout le monde, *six* tragédies, et non *sept*. C'est dire qu'il n'avait pas fait une étude bien sérieuse du texte des scholies, avant de le livrer aux typographes. Il en a d'ailleurs médiocrement soigné la correction matérielle.

La meilleure des éditions d'Eschyle publiées au XVIe siècle est

celle de Pierre Victorius et Henri Estienne, Paris, 1557, in-4°. On peut même la considérer comme la vraie édition princeps, car c'est la première où l'*Agamemnon* se lise entier[1]. Victorius, qui était Italien et vivait en Italie, avait préparé son texte d'après le *Mediceus*, et d'après deux autres manuscrits plus récents, mais qui l'un et l'autre contenaient l'*Agamemnon*. Il avait mis au bas des pages les scholies de Robortello, mais considérablement augmentées, et surtout bien plus correctes et bien plus intelligibles. A la suite du texte et des scholies, il avait ajouté un opuscule grec d'une dizaine de pages, sur les mètres d'Eschyle. Le nom de Pierre Victorius figure seul au titre de l'édition; mais Henri Estienne ne s'est pas borné à imprimer, avec toute la perfection dont il était capable, le travail que lui avait envoyé son ami : il y a joint un commentaire latin, où il propose ses explications et ses conjectures, et où il cite un grand nombre de variantes. Ces variantes, dont il n'indique jamais l'origine spéciale, sont toutes tirées des manuscrits d'Eschyle qu'il avait vus à Venise, à Florence, à Rome et à Naples. Il dit lui-même en avoir compulsé quinze, mais dont la plupart ne contenaient que les trois premières tragédies.

L'édition de Pierre Victorius et Henri Estienne a été reproduite dans le premier volume de la Collection des poëtes grecs imprimée à Genève (*Coloniæ Allobrogum*) en 1614, pages 598 et suivantes.

C'est dans la préface de Victorius que j'ai trouvé ce qu'on a jamais écrit de plus sensé, de plus précis et de plus vrai sur le style du poëte : « Et n'allez pas vous figurer qu'Eschyle soit tout entier dans les grandes conceptions dramatiques, et qu'il n'ait eu aucun souci de la perfection littéraire. Sa diction, admirablement travaillée, a tout l'art et tout le poli qu'on peut souhaiter, et ne manque même ni de fleurs charmantes ni de grâces exquises[2]. » Voilà ce qu'on imprimait à Paris, au

1. Voici le titre complet : ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΤΡΑΓΩΔΙΑΙ Ζ, Προμηθεὺς δεσμώτης, Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, Πέρσαι, Ἀγαμέμνων, Χοηφόροι, Εὐμενίδες, Ἱκετίδες. Æschyli tragœdiæ VII. Quæ cum omnes multo quam antea castigatiores eduntur, tum vero una, quæ mutila et decurtata prius erat, integra nunc profertur. Scholia in easdem, plurimis in locis locupletata, ein pene infinitis emendata. Petri Victorii cura et diligentia. — Je n'ai pas besoin de rappeler le nom italien de l'éditeur : Pietro Vettori.

2. « Neque tamen ille unquam, dum servit amplitudini ejus poematis, nitorem atque elegantiam sermonis neglexit. Aspersa est enim oratio ipsius

temps où les études grecques y étaient florissantes. Nous ne sommes donc pas des novateurs, nous qui voyons dans Eschyle un des plus merveilleux écrivains qu'il y ait eu : nous avons simplement renoué la bonne tradition française.

La Bibliothèque impériale possède l'exemplaire de l'édition de Victorius et Estienne, dont se servait Tanneguy Le Fèvre, l'illustre père de Mme Dacier. Les marges du livre sont couvertes de corrections et d'observations manuscrites, mais seulement dans les trois premières tragédies. Les pages des quatre autres tragédies semblent sortir de dessous la presse. Il est évident qu'on n'expliquait, à l'Académie de Saumur, ni l'*Orestie* ni les *Suppliantes,* et que le grand helléniste n'a jamais pris ces quatre pièces pour l'objet de ses études et de ses leçons. Les notes de Le Fèvre sont remarquables par la netteté, la précision, le bon sens. On y rencontre, même encore aujourd'hui, des idées ou des renseignements qui n'ont pas perdu, après deux siècles, toute valeur et tout à-propos.

L'édition de Canter, Anvers 1580, est une reproduction du texte de Pierre Victorius, dédiée à Victorius lui-même. Canter fait des améliorations de détail, mais beaucoup moins que ne l'annonce son titre. Le principal mérite de l'éditeur belge, c'est d'avoir connu la métrique des chœurs, et d'avoir régulièrement déterminé les diverses parties de chaque chant lyrique. Le petit volume de Canter, qui fait honneur aux presses de Christophe Plantin, a conservé une certaine réputation, mais bibliographique autant que philologique.

Isaac Casaubon nous apprend, par deux notes de son Strabon (p. 18 et 104), qu'il a beaucoup travaillé sur Eschyle, et qu'il se propose de donner une édition nouvelle du poëte avec un commentaire. Ni cette édition ni ce commentaire n'ont jamais paru. Stanley, qui mentionne les deux notes, dit que Casaubon n'avait fait qu'une vaine promesse, ou que, s'il avait réellement préparé une édition et un commentaire d'Eschyle, son ouvrage a péri. Casaubon n'avait dit que la pure vérité. Nous en avons à Paris une preuve parlante : c'est le manuscrit 2791 de la Bibliothèque impériale. Ce manuscrit est une portion du travail de Casaubon sur Eschyle. Il contient l'*Agamemnon* entier, texte et commentaire, le tout de la main

suavissimis quibusdam quasi floribus, qui exornant eam magnopere, et undique concinnam ac politam reddunt. » Cela est peu traduisible en français; mais j'en ai donné, sinon la lettre, du moins l'exact équivalent.

même de Casaubon, comme en témoigne le *Catalogue :* « ipsius Casauboni manu anno 1610 exaratus. » C'est un volume in-4° de plus de cent pages, d'une écriture très-nette et très-serrée. Imprimé comme l'*Agamemnon* de Blomfield, il fournirait la matière d'un in-8° aussi considérable pour le moins que celui, de l'éditeur anglais. La date est mentionnée dans le titre ; une note, au bas de la page 96, indique même quel jour de l'année 1610 Casaubon avait achevé l'œuvre. C'était le 24 février (5° *Kalendas Martii*), très-peu de mois par conséquent avant que Casaubon quittât Paris et la France.

Il n'est guère vraisemblable que le philologue eût commencé son travail par l'*Agamemnon*, et l'*Agamemnon* n'était venu sans doute qu'à son rang, après les trois premières tragédies. Il ne reste aucune trace du *Prométhée* de Casaubon, ni de ses *Sept contre Thèbes,* ni de ses *Perses ;* mais on les retrouvera peut-être quelque jour. En revanche, je suis convaincu que Casaubon n'avait rien écrit sur les *Choéphores*, sur les *Euménides,* sur les *Suppliantes*. L'existence de son *Agamemnon* parmi les livres de la bibliothèque dont la mort de son protecteur Henri IV lui ôta le gouvernement, semble déposer de quelque violence par laquelle il aurait été dépouillé de tout ou partie de ses papiers. N'eût-il perdu que la pièce que nous possédons, il a dû sentir son ardeur s'éteindre, et il a renoncé à l'achèvement de son entreprise. Les quatre années qu'il a survécu à son passage en Angleterre lui auraient suffi, et au delà, pour satisfaire à l'attente du public lettré; mais on s'explique très-bien qu'il se soit occupé, de 1610 à 1614, d'autre chose que de ce qu'il avait promis dans son Strabon.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop déplorer que Casaubon n'ait point publié d'Eschyle. La philologie eschyléenne eût fait, avec ce ferme et sagace esprit, un pas de géant, un des plus grands qu'elle ait jamais faits. J'en juge par notre *Agamemnon.* Stanley et ses successeurs, dans leurs corrections les plus approuvées, dans leurs conjectures les plus plausibles, dans leurs plus savantes interprétations, n'ont fait, la plupart du temps, que retrouver ce que Casaubon avait écrit depuis le commencement du XVIIe siècle. Tout le monde peut s'en assurer en lisant, dans les *Notices et extraits* (T. I, p. 324-340), l'étude critique de Vauvilliers sur le manuscrit 2791.

Il est étrange que personne, au XVII[e] siècle, n'ait eu l'idée d'imprimer ce chef-d'œuvre philologique. Ce qui est

plus étrange encore, c'est que pas un éditeur d'Eschyle, même depuis la notice de Vauvilliers, n'ait jamais cité Casaubon, ni pour son texte de la grande tragédie, ni pour l'admirable commentaire dont ce texte est accompagné.

L'édition de Thomas Stanley (1663, in-folio), ou, comme on l'appelle ordinairement, l'édition de Londres, est tout à la fois et un excellent *Variorum*, et une œuvre personnelle par laquelle Stanley a beaucoup ajouté à ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. C'est Stanley qui a fondé la vulgate d'Eschyle. C'est le texte de Stanley qu'ont adopté presque tous les éditeurs, jusqu'au milieu de notre siècle. L'édition si estimée, dite de Glascow (1746, in-4°), n'est qu'une réimpression du texte de Stanley. On en peut dire autant des deux éditions de Porson (1795 et 1797); et la Porte du Theil (1794-1795), dans son titre même, dit qu'il se conforme en général au texte de Stanley : *ad Londinensis quidem editionis fidem;* et il répète la même chose dans son *Avertissement de l'auteur*. Malgré les attaques de Corneille de Pauw contre Stanley; malgré les ingénieuses conjectures de Schütz et les témérités de Bothe, c'est encore à Stanley qu'en sont revenus Butler, Blomfield, Wellauer et d'autres, sauf les passages que Stanley avait crus désespérés, et auxquels la critique essayait d'appliquer ses remèdes.

Stanley a mis une traduction latine en regard de son texte. Cette traduction, qu'il a faite lui-même, est un des grands mérites de l'édition de Londres; et Stanley a bien raison de se féliciter d'avoir donné au lecteur un secours plus intelligent et plus efficace que celui qu'offraient les informes versions jusque-là publiées.

Les scholies, dans l'édition de Londres, sont au bas des pages. Le traité grec sur les mètres d'Eschyle est imprimé à la suite du texte et de la traduction latine. Puis viennent les fragments de tragédies perdues; puis vient le commentaire de Stanley et sur les sept tragédies subsistantes et sur les fragments. Le volume se termine par une réimpression des imitations poétiques de Canter et de Hugo Grotius. Les préfaces des éditeurs qui avaient précédé Stanley sont aussi reproduites, mais en tête du volume, après une courte préface de Stanley lui-même.

Le commentaire de Stanley sur Eschyle est d'une étendue considérable. Il remplit près de deux cents pages in-folio à deux colonnes. C'est un ouvrage qui fait le plus grand honneur à l'érudition de Stanley, à ses aptitudes philologiques, à son

goût littéraire, à la netteté de ses idées et de son style. Le savant anglais se rencontre fort souvent avec Casaubon ; il y a même telle de ces rencontres qu'on pourrait qualifier de coïncidence merveilleuse. C'est dire que Stanley compte à juste titre parmi les plus éminents philologues.

Je n'entre dans aucun détail sur les imitateurs, les continuateurs ou les contradicteurs de Stanley, depuis 1663 jusqu'au milieu de notre siècle. Leurs ouvrages sont entre les mains de tous ceux qui font du texte d'Eschyle une étude un peu sérieuse. Je me contenterai de recommander particulièrement les commentaires d'Abresch, de Schütz, de Blomfield, et surtout l'excellent *Lexicon Aschyleum* de Wellauer. Il y a pourtant deux éditions, antérieures à 1851, date de ma révision première, sur lesquelles il convient que je dise quelques mots.

Presque tous les Français qui écrivent sur Eschyle et citent le texte du poëte se réfèrent invariablement ou à l'Eschyle de Boissonade, ou à celui de la Collection Didot. Je ne m'en étonne point, puisque ces deux éditions ont été publiées en France, et qu'elles sont plus répandus chez nous que celles qui viennent d'Allemagne ou d'Angleterre.

L'édition de Boissonade (Paris, 1825, deux volumes in-32) est d'un charmant format, d'une impression élégante et soignée; mais je cherche en vain quels sont ses autres mérites. Boissonade change assez souvent la vulgate, mais presque toujours sans aucune nécessité constatée, et par simple caprice. Rarement il a raison contre le texte traditionnel; dans plus d'un passage, il l'a empiré d'une façon déplorable. Les notes sont, comme les corrections, des fantaisies de bel-esprit. Elles sont d'ordinaire à côté du sujet. Les meilleures n'ont presque aucune utilité pratique. Elles ne valent que pour les amateurs d'aménités littéraires, auxquels l'auteur les a manifestement destinées. Personne n'était plus capable que Boissonade de faire sur Eschyle un excellent commentaire ; mais cet excellent commentaire, il ne l'a point fait : à peine a-t-il montré par-ci par-là, dans quelque note plus topique que les autres, le spécimen des bonnes choses qu'on était en droit d'attendre de lui. Il est vrai que le commentaire de Boissonade porte seulement le titre de *notulæ*, et qu'attacher à des notules une importance sérieuse, c'est se duper volontairement soi-même.

C'est en 1842 qu'a paru le volume de la Collection Didot où se trouvent Eschyle et Sophocle. L'Eschyle, texte et traduction latine, a été donné par un professeur du Gymnase de

Cobourg, E. A. I. Ahrens. J'ai étudié à fond ce travail, lors de ma première révision; et les notes qui le concernent, dans mon commentaire, datent de 1851. Aujourd'hui l'opinion des hellénistes est faite sur les imperfections du travail d'Ahrens. Aussi n'ai-je nullement à me repentir d'avoir témoigné à mainte reprise, il y a dix-huit ans, contre l'enthousiasme des admirateurs du philologue de Cobourg. Je ne parle pas des grossières fautes typographiques qui déparent et le grec et le latin : Ahrens n'en est point responsable, mais Dübner son ami, le directeur et le correcteur de la Collection pour laquelle Ahrens a fait son Eschyle.

Les travaux critiques et exégétiques dont il me reste à parler sont d'un tout autre ordre que cette production avortée. Le premier en date, c'est l'édition posthume de Godefroi Hermann, Leipzig 1852, deux volumes in-8°. Cette édition, préparée par cinquante ans d'études, de méditations et d'essais, allait être mise sous presse, quand une mort imprévue enleva le grand philologue. Hermann, à sa mort, en 1848, était déjà plein de jours; mais il avait conservé toutes les facultés, toute l'activité de son âge mûr ; et cette dernière œuvre est entièrement digne de lui. Maurice Haupt, le disciple, l'ami et le gendre de Hermann, a transmis au monde savant le legs de son père d'adoption, avec une conscience, un scrupule et un soin au-dessus de tout éloge. Sauf la rédaction imparfaite d'un trop grand nombre de notes, le livre est tel certainement que l'eût donné Hermannn lui-même. Le principal intérêt de cette édition n'est pas tant dans le texte que dans le commentaire. Hermann est très-systématique; ses corrections, et surtout ses remaniements, sont bien loin d'avoir rallié tous les suffrages ; mais personne n'a plus profondément pénétré au sein des difficultés philologiques, et n'a plus magistralement réformé une foule d'erreurs à quoi nous avions foi jadis. Enfin son appareil critique est très-abondant, composé de matériaux de premier choix et de provenance bien constatée; et c'est dans les secours excellents qu'il nous fournit, que nous trouvons souvent les meilleures raisons de rejeter ses hypothèses et ses conjectures.

M. Henri Weil, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, a publié successivement à Giessen, de 1858 à 1867, toutes les tragédies d'Eschyle, en commençant par la trilogie, et en continuant par les *Sept contre Thèbes*, *Prométhée enchaîné*, les *Suppliantes*, enfin les *Perses*. Chacune de

ces tragédies est précédée d'une préface, et accompagnée d'un commentaire, et des appendices complètent les explications. M. Weil, au moins à partir des *Choéphores*, applique au dialogue d'Eschyle une loi de symétrie et d'antithèse presque semblable à celle qui régit la partie lyrique de tout drame grec. Les vers, selon lui, forment des groupes qui se correspondent et se combinent à la manière des strophes et des antistrophes; et, là où l'on voit quelque groupe isolé, c'est toujours un équivalent ou des proodes lyriques, ou des mésodes, ou des épodes. Je n'adopte ce système, quant à moi, que d'une façon très-générale; et je ne crois pas qu'il faille supposer, aussi souvent que le fait M. Weil, des transpositions ou des lacunes. Mais je dois dire que M. Weil n'abuse pas du principe de symétrie autant qu'on pourrait le craindre. Il ne suppose, d'ordinaire, une altération dans le texte que là où le sens est troublé, que là où manque la liaison des idées. Quoi qu'il en soit, les résultats auxquels aboutit la critique de M. Weil sont en général des plus heureux, souvent même des plus incontestables. Bien des leçons mal constituées ont pris, grâce à elle, leur forme définitive; bien des endroits désespérés sont passés à l'état de convalescence, et plusieurs sont même arrivés à complète ou du moins très-passable guérison. En un mot, l'Eschyle de M. Weil est un des plus puissants et des plus beaux efforts de la science jointe au goût, pour la restauration et l'interprétation des textes de la poésie antique.

La cinquième édition de Guillaume Dindorf est une récension nouvelle, d'après le *Mediceus* plus exactement collationné, d'après Hermann aussi et d'après Weil; elle contient surtout les résultats de la critique de Dindorf lui-même. Dindorf a souvent de très-bonnes idées; mais souvent aussi il donne beaucoup trop à l'imagination et au caprice, et ses remaniements ne sont pas toujours fort plausibles. Un autre défaut grave, c'est le scepticisme excessif de l'éditeur. Dans beaucoup de passages, il transcrit purement et simplement la leçon du *Mediceus*, si absurde qu'elle soit, déclarant par là ces passages absolument inguérissables. Que peut-on faire, par exemple, d'un mot comme ἐνδακοσάχ, qu'il nous jette au vers 897 des *Suppliantes*? Il semble que le premier devoir d'un éditeur, c'est de fournir un texte intelligible. Et notez qu'ici il n'y a dispute, entre les critiques, que sur la manière d'habiller en grec ἐνδακοσάχ, et non pas sur l'idée, qui, d'après le contexte, est évidemment celle de *morsure*. Dindorf aurait dû

admettre, au moins à titre provisoire, une des trois ou quatre corrections entre lesquelles se partagent les savants. M. Weil laisse quelquefois dans son texte ou des vides ou de fausses leçons; mais il a un commentaire où il dit pourquoi, et où l'on trouve les remèdes rejetés par lui. D'ailleurs ces cas, chez M. Weil, sont fort rares. Dindorf, au contraire, se plaît à multiplier, sous les pas du lecteur, les encombres et les fondrières. Il est vrai que son édition a été faite en vue des études allemandes, et que ce qui nous choque, nous autres Français, sert précisément de matière à ces discussions philologiques qu'on aime au delà du Rhin, et qui y tiennent lieu de tout ce que nous appelons littérature.

Frédéric Heimsœth, l'éminent professeur de l'université de Bonn, est un adversaire déclaré de la méthode éphectique de Dindorf; et personne n'a foi plus que lui à la possibilité d'une parfaite restauration des pièces d'Eschyle. Les admirables résultats auxquels ont abouti déjà ses travaux prouvent que cette foi repose sur autre chose que des chimères. C'est par centaines qu'il a restitué les leçons du poëte; et ces restitutions ont quelquefois un caractère de parfaite évidence. M. Weil, dans la récension des dernières pièces, en a adopté un grand nombre; et c'est encore d'après Heimsœth qu'il corrige le plus souvent, dans ses *Addenda* de la fin, certaines leçons de la trilogie.

C'est dans les gloses et les scholies qui accompagnent la plupart des manuscrits d'Eschyle que Heimsœth cherche les moyens de remonter à un texte plus ancien et plus satisfaisant que le texte offert par les manuscrits eux-mêmes. Il est certain que ces gloses et ces scholies n'ont souvent aucun rapport avec les mots qu'elles sont censées interpréter. Il arrive même quelquefois que la scholie porte en tête le mot expliqué, et que ce mot, plus ou moins bien écrit, est tout différent de celui du texte. On ne s'étonne point de cette bizarrerie, quand on sait que les scribes byzantins n'étaient que des machines écrivantes : ils copiaient ce qu'on leur donnait à copier, sans s'inquiéter de la discordance des choses venues de source diverse; et comprendre ce qu'ils copiaient, c'était certes le moindre de leurs soucis. Heimsœth appelle tradition indirecte du texte d'Eschyle les documents fournis par les scholies et les gloses. C'est sur les manuscrits d'Allemagne seulement qu'il a recueilli de quoi remplir plusieurs volumes de critique. Il se propose de continuer la moisson en Italie, en France et ailleurs.

On objecte à la méthode de Heimsœth que la tradition, sous la forme où il nous la montre, ne peut être fixée en leçons précises qu'après le plus sévère contrôle; qu'une leçon relativement plus ancienne n'est pas, *ipso facto,* une leçon antique, ni surtout une leçon authentique; enfin qu'on doit toujours se tenir en garde contre les séductions du paradoxe. C'est dire que Heimsœth n'est pas impeccable; mais comment nier qu'il ait augmenté, dans une considérable proportion, nos ressources philologiques, et que la mine qu'il a ouverte ne puisse produire de nouveaux trésors? Soyons reconnaissants des biens que nous devons à sa patience acharnée, à sa merveilleuse pénétration, et même quelquefois à son esprit d'aventure[1]. Qu'importe que sa logique nous soit souvent importune. Rien ne nous force à le suivre. Prenons les faits, acceptons l'évidence, laissons le douteux. N'avons-nous pas avec lui, comme avec tous ceux qui nous proposent des idées, le bénéfice d'inventaire?

Parmi les travaux partiels dont je me suis aidé pour ma révision, il y en a un qui est écrit en français, et qui faisait grand honneur à la science et au talent de son auteur : ce sont les *Études critiques et exégétiques sur les* Perses *d'Eschyle*[2], par un professeur de l'Académie de Neuchâtel en Suisse, feu Charles Prince. M. Prince rejette toutes les corrections et toutes les explications dont son esprit n'est pas satisfait; mais il en propose d'autres à la place, et généralement fort plausibles, sinon toujours d'une rigoureuse évidence. Ce qui me plaît surtout en lui, c'est qu'il n'a pas la passion des remaniements, et que changer une lettre, une syllabe, un mot à peine, c'est tout ce qu'il lui faut pour résoudre les problèmes qu'il se pose. Ses explications nouvelles, dans les passages où l'interprétation d'aucun de ses devanciers ne lui paraissait avoir fait la lumière sont d'une finesse un peu subtile parfois, mais elles ne sont jamais arbitraires ni paradoxales. C'est du contexte qu'il les tire, de la suite des idées, du rapport des phrases entre elles, surtout de l'examen approfondi des conjonctions, des particules, de tout ce qui nuance et diversifie la diction du poëte. Une des plus heureuses corrections proposées par M. Prince est

1. Heimsœth place lui-même l'audace parmi les qualités nécessaires au critique. Son dernier écrit est intitulé : *De necessaria in re critica vigilantia, perseverantia atque audacia.* 1839.

2. Neuchâtel, Paris et Berlin, 1868, in-8°. M. Prince est mort presque aussitôt après avoir publié son ouvrage.

celle qui nous permet de repousser l'explication de πλαγκταῖς ἐν διπλάκεσσι donnée par Hermann (*dans leurs larges robes ballottées çà et là*), et de maintenir le sens traditionnel : *parmi les flottants débris de nos vaisseaux*. Il suffit de rétablir à leur place respective les deux premières syllabes du mot dont une erreur du scribe a fait διπλάκεσσι, et d'écrire, πλακίδεσσι. En effet, πλακίς est une planche, un madrier, et ici, par conséquent, un débris de navire.

Les seuls changements de texte dont un traducteur ait à tenir compte sont ceux qui affectent le sens. Tout ce qui ne touche qu'à l'orthographe des mots, qu'à leur disposition dans la phrase, tout ce qui ne concerne que l'accentuation, la versification, les rapports métriques, il ne s'en informe qu'à titre de philologue et de curieux. Aussi n'y a-t-il rien de comparable entre la besogne que je viens d'avoir à faire et l'énorme labeur auquel j'aurais été condamné, s'il m'eût fallu constituer un texte continu, et prendre parti entre des idées souvent divergentes, quelquefois même contradictoires. Ma traduction, malgré les modifications qu'elle a subies à deux reprises, a toujours pour base le texte de la Vulgate; et j'engage ceux qui veulent s'en servir pour étudier Eschyle en grec, à prendre, de préférence aux éditions récentes, quelqu'une des reproductions de Stanley. Mes notes l'avertiront des progrès opérés par la critique. Il ira ensuite à Dindorf, à Weil, à Hermann, à qui il lui plaira. Mais c'est par la Vulgate qu'il marchera le mieux durant le premier voyage. Au second voyage, il n'aura plus besoin de moi pour guide.

La première traduction française d'Eschyle, celle de Lefranc de Pompignan, n'a paru qu'en 1770. C'est un ouvrage d'une extrême médiocrité. Il est probable que le traducteur n'avait pas beaucoup étudié le texte; en tous cas il ne l'entend guère, et ne donne même qu'un à peu près de ce que lui fournissait la version latine. Mais La Porte du Theil publia, en 1770 même, le spécimen d'une traduction d'Eschyle bien autrement exacte et d'un style bien autrement énergique que celle de Pompignan. On n'eut d'abord de lui que les *Choéphores*. La traduction entière parut seulement en 1785, dans les deux premiers volumes du nouveau *Théâtre des Grecs*. Mais La Porte du Theil ne reconnaît, comme expression de sa vraie pensée, que l'édition de l'an III (1794-1795). En 1770, dit-il, ses *Choéphores* eussent été bien plus littéralement conformes à l'original, s'il n'eût craint d'effaroucher des lecteurs accou-

tumés à trouver, dans les traductions des auteurs anciens, plus d'élégance que de fidélité. En 1785, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, l'impression s'était faite pendant son absence; une main étrangère avait abusé du manuscrit à son insu; et la traduction avait subi tant et de si forts changements, qu'elle était devenue, pour ainsi dire, méconnaissable à ses propres yeux.

Dans l'édition de l'an III, le français est en regard du grec; et le traducteur a raison de se vanter qu'on peut, au premier coup d'œil, s'assurer du degré où il porte son exactitude. La traduction est remarquable par la force et la précision du style. Elle laisse à désirer pour l'éclat et la grâce. Les tours manquent de facilité; la langue est lourde, on ne sent pas assez la poésie. N'importe; c'est une œuvre de premier ordre. Songeons que La Porte du Theil n'a point eu de modèle. Il ne doit rien à personne; et nous, qui sommes venus après lui, que ne lui devons-nous pas? C'est par lui que nous avons appris qu'une copie de la poésie dramatique des Grecs pouvait être belle, sans être pourtant une belle infidèle. Quant à moi, je ne regrette qu'une seule chose, c'est que les changements opérés depuis soixante-quinze ans dans le texte d'Eschyle aient réduit La Porte du Theil à l'état de vieillerie; qu'on ne puisse le réimprimer tel quel; qu'à le réimprimer corrigé et rajeuni, on lui ôté sa séve, sa verdeur, presque tout son mérite[1].

Entre La Porte du Teil et moi, je ne connais que deux intermédiaires : la traduction en vers par Biard, 1837, in-8°, qui n'est que La Porte du Theil plus ou moins mal rimé; et la traduction en vers par Puech, essai plus sérieux et plus heureux aussi, mais qui s'est borné aux *Choéphores* et au *Prométhée*. Le premier volume du livre de M. Patin où sont traduits, avec tant de conscience et de soin, un grand nombre de passages d'Eschyle, est postérieur à ma publication de 1841.

Il n'a paru en France, depuis 1841, qu'une seule traduction complète d'Eschyle, celle de M. Ad. Bouillet. Elle est de 1865[2]. M. Bouillet explique, dans son introduction, comment s'est fait peu à peu cet ouvrage, et comment, grâce au patronage de

1. Les deux volumes de l'an III devaient être suivis de plusieurs volumes de notes et de dissertations; mais ces annexes n'ont jamais paru. On sait pourtant que la copie était prête, qu'on en a même imprimé plus de trois cents pages.

2. *Les tragédies d'Eschyle*, traduites en français par Ad. Bouillet. Paris, Hachette et Cie.

M. Duruy, d'excellents éditeurs se sont chargés d'en faire jouir le public. Il explique comment et pourquoi sa copie est la seule qui rende exactement les traits de l'original. C'est d'abord parce qu'il écrit toujours *Zeus, Cypris, Arès, Hadès, Poséïdôn,* etc., et non pas *Jupiter, Vénus, Mars, Pluton, Neptune,* etc. C'est ensuite parce qu'il a pris ses locutions de toute main, sans s'arrêter aux habitudes classiques, sans s'inquiéter des pruderies de la décence moderne. C'est enfin parce qu'il a détraqué les tours habituels de notre idiome, pour rendre ce qu'il appelle le décousu et le heurté du style de son auteur, surtout pour atteindre à la liberté de construction que permettent les langues antiques. Voici ce qu'il dit lui-même de la façon dont il mit en pratique sa méthode, une fois pris le parti d'absolue fidélité : « Je ne reculai plus, dès lors, devant les violences de constructions un pen convulsives, et j'essayai d'inversionner, autant que le permettait le génie de notre langue, et que l'exigeait la fidélité au mouvement même de la pensée que je traduisais. Le *mot mis à sa place* me paraissait ainsi mieux conserver sa valeur réelle, et le rhythme de ma phrase mieux répondre à celui de mon auteur, surtout dans la partie lyrique des chœurs. J'y trouvais d'ailleurs plus de commodité à me tenir sur le texte. »

M. Bouillet dit qu'il a passé une dizaine d'années à faire, refaire, remanier, corriger et polir sa traduction. Je ne doute aucunement du prodigieux labeur qu'il a dû s'imposer. Jugez-en plutôt par la merveilleuse transformation qu'a subie, sous la main du traducteur, la première phrase du *Prométhée délivré,* c'est-à-dire deux des vers les plus nets, les plus précis, les plus simples, les plus élégants d'Eschyle : « Du monde, c'est là où tout finit, à l'entrée des steppes de Scythie, à cet escarpement désert, où jamais le pied ne se pose. Nous y sommes enfin arrivés. » Pour aboutir à un tel résultat, il a fallu des heures, des jours, une semaine peut-être. Or tout, dans la traduction de M. Bouillet, est ainsi désarticulé et déformé, sauf quelques dialogues monostiques, où il s'est assujetti aux vers blancs, et condamné par conséquent à une sorte d'élégance. En somme, son Eschyle est absolument illisible. Cette opinion n'est pas uniquement la mienne : c'est celle du critique même qui a parlé avec le plus de sympathie de l'énorme effort littéraire de M. Bouillet, de la patience du traducteur et de sa conscience. Le public est, dit-on, du même avis.

J'ai eu sous les yeux la nouvelle traduction, durant tout le

temps que j'ai travaillé à la révision de la mienne. Je supposais que cette œuvre avait du moins une certaine valeur philologique, et que j'y trouverais plus d'une fois, là où j'avais erré, des moyens de me remettre sur la voie. Je n'y ai rien trouvé à mon usage. M. Bouillet ne connaît qu'Ahrens. Toutes les fois qu'il donne un sens différent de celui que j'avais adopté jadis, c'est toujours d'après le texte d'Ahrens, d'après la version ou la paraphrase d'Ahrens. C'est dire combien il a entassé de contre-sens, ou tout au moins de faux sens, dont l'eût préservé la connaissance des travaux critiques et exégétiques publiés depuis l'Eschyle-Didot. Il n'y a guère de page, chez M. Bouillet, où je n'aie noté sur mon exemplaire deux ou trois erreurs puisées aux eaux malsaines d'Ahrens. Telles pages des *Choéphores* m'en ont fourni jusqu'à huit, dix et douze.

M. Bouillet dit d'Eschyle : « C'est un sombre et âpre visionnaire. » Il applique à la poésie d'Eschyle ce que M. Taine dit des poëtes barbares de l'Angleterre, chez qui tout est passion et fureur, et dont l'imagination en délire ne marche que par sauts et par bonds. On ne doit donc pas s'étonner de la peine qu'il s'est donnée pour être lui-même désordonné dans son style, pour se faire barbare, pour parler une langue de l'autre monde; mais je suis émerveillé vraiment et de son absolue indifférence en matière de philologie, et de sa foi naïve aux perfections du travail d'Ahrens.

Peu de temps avant la publication faite par M. Bouillet, M. Paul Mesnard nous avait donné une traduction de l'*Orestie* en vers français[1]. Cette traduction est excellente. Il est difficile de pousser plus loin l'exactitude, avec les entraves de notre prosodie; et pourtant l'on ne sent nulle part la gêne et l'embarras. Je ne dis pas que la poésie de M. Mesnard soit d'un bout à l'autre l'équivalent parfait de la poésie d'Eschyle : elle en est du moins une vive et chaude image. Tous ceux qui ont lu les beaux vers de M. Mesnard rendent justice à son talent; mais je ne trouve pas que les littérateurs qui ont parlé de son œuvre l'aient estimée à toute sa valeur. Si M. Paul Mesnard, au lieu d'être un homme modeste, tout entier aux livres et à ses chères études, avait appartenu par quelque fil au monde bruyant qui dispense la renommée, on citerait aujourd'hui son

1. L'*Orestie*, trilogie tragique d'Eschyle, traduite en vers, par Paul Mesnard. Paris, 1863, in-8°. La traduction est précédée d'une Introduction très-étendue et très-remarquable.

Orestie comme une merveille; peut-être même aurait-elle eu l'honneur d'être jouée sur un théâtre. N'importe! elle restera, pour les amis de l'antiquité, un de ces rares modèles qui montrent la parfaite union de la science philologique avec les facultés de l'artiste en rhythmes et le goût de l'écrivain. Je ne connais qu'une seule copie de poëte ancien, où l'original revive ainsi tout palpitant, tout rayonnant, presque identique à lui-même : c'est la *Pharsale* française de M. J. Demogeot; encore une œuvre qui n'a d'autre tort que de n'être pas née hors du monde classique et universitaire.

Il y a, dans la *Grèce tragique* de M. Léon Halévy, une traduction des *Euménides* en vers français. C'est un travail estimable. Seulement il ne faut pas lire M. Halévy après M. Mesnard, ni surtout le confronter trop rigoureusement avec le Titan même : je veux dire, mettre ses vers en regard du texte qu'ils sont censés reproduire. L'image est terne, blafarde, sans contours nets, faiblement et incomplétement venue. Je n'ai point à parler des nombreux passages que Dumas, dans son *Orestie*, a empruntés à l'*Orestie* d'Eschyle. La poésie eschyléenne du célèbre dramaturge, quoi qu'en aient dit tant de feuilletonnistes, n'est pas beaucoup au-dessus du néant. C'est ma prose plaquée de rimes, et rien de plus. Dumas n'est, dans ces vers, que pour des platitudes et des chevilles.

CHAPITRE VI.

APPENDICE.

Notice critique sur le PARISINUS L *D'ESCHYLE, manuscrit de la Bibliothèque impériale*[1].

Les douze manuscrits parisiens d'Eschyle. — Le numéro 2886, ou *Parisinus L.* — Description de ce manuscrit. — Date du *Parisinus L.* — Son histoire. — Qu'il n'est point de la main de Jean Lascaris. — Collation de Peter Needham. — Plagiat d'Antony Askew. — Triomphe du plagiaire. — Hypothèse de G. Hermann et hypothèse de Maurice Haupt. — Présomptions défavorables à l'hypothèse de Haupt. — Confrontation du *Mediceus* et du *Parisinus L.* — Les blancs du texte, dans le *Parisinus L.* — Les autres lacunes. — Solution des difficultés. — Rejet de l'hypothèse de Haupt. — Conclusion.

La Bibliothèque impériale possède un assez grand nombre de manuscrits d'Eschyle. D'après l'article *Æschylus* dans la table du *Catalogue* imprimé, elle en possède jusqu'à douze. Ce sont les numéros 39, 2782 A, 2785, 2786, 2787, 2788, 2789, 2790, 2791, 2792, 2884 et 2886. Mais il faut s'entendre sur le sens de cette expression : *manuscrits d'Eschyle.* La plupart des nôtres ne contiennent que trois des tragédies du poëte : *Prométhée enchaîné,* les *Sept contre Thèbes,* les *Perses.* Les numéros 2782 A et 2884 n'en contiennent que deux chacun : *Prométhée enchaîné,* les *Sept contre Thèbes.* Il n'y en a qu'une dans le numéro 2790 : *Prométhée enchaîné.* Il n'y en a qu'une non plus dans le numéro 2791 : *Agamemnon.* Le numéro 39 ne contient pas même une tragédie entière : on ne trouve d'Eschyle, dans ce manuscrit, qu'un simple fragment du *Prométhée enchaîné,* perdu, pour ainsi dire, au milieu d'une trentaine d'ouvrages divers.

1. Cette dissertation a été imprimée en 1869, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques.* Je la donne aujourd'hui plus correcte et plus complète, grâce surtout aux observations dont elle a été l'objet de la part de M. Emmanuel Miller, membre de l'Institut. Voyez la *Revue archéologique* du mois de juillet 1869, p. 50-53.

Le moins incomplet de nos manuscrits d'Eschyle n'a ni *Agamemnon* ni les *Choéphores*. Il porte le numéro 2886. C'est celui que Godefroi Hermann, dans son édition posthume, nomme *Parisinus* et *Parisinus L* : *Parisinus*, lorsque ce manuscrit est le seul des Parisiens qui contienne la pièce, comme c'est le cas pour les *Euménides* et les *Suppliantes* ; *Parisinus L*, quand les variantes d'autres Parisiens sont citées concurremment avec les siennes. Cette désignation, L, a été empruntée par Hermann à Wellauer, qui appelle le même manuscrit *Regius L*. La lettre *L*, étant la douzième de l'alphabet, convient parfaitement au numéro 2886, le douzième et dernier dans l'ordre des chiffres. Mais c'est par un pur effet du hasard que Wellauer était tombé juste. Il ne connaissait ni le nombre exact de nos manuscrits d'Eschyle, ni leurs vrais numéros. Il prenait même son *L* dans le sens de *dixième*, car il n'a point d'I ni de J dans sa nomenclature.

C'est en 1740, date du *Catalogue* imprimé, que le *Parisinus L* a reçu le numéro 2886. Auparavant, dans la classification de 1682, il se nommait 3521. Auparavant encore, dans la classification de 1620, il s'était nommé 1997. Enfin, au XVI[e] siècle, on l'avait coté CIƆ IƆ CCCXXI (1821). Tous ces numéros sont restés visibles sur la première page écrite.

Le volume, couvert d'une reliure fort moderne, est assez gros, de très-petit format, et de papier ordinaire. Il a 801 feuillets, ou 602 pages, sans compter le feuillet du titre, qui n'est point chiffré[1]. Chaque page est de vingt vers seulement. L'écriture est très-nette, mais trop courte. D'ailleurs l'exécution laisse à désirer. Le calligraphe fait ses groupes de lettres sans se préoccuper ni du commencement ni de la fin des mots. Il ne met point les iota souscrits. Il a une ponctuation tantôt excessive, tantôt insuffisante. Il coiffe ses ι et ses υ, comme faisaient les derniers Byzantins, de ce tréma parasite qu'avaient jadis imaginé les scribes d'Alexandrie.

La première moitié du volume est remplie par quatre tragédies de Sophocle : *Œdipe à Colone*, *Antigone*, les *Trachiniennes*, *Philoctète*. C'est là ce qui explique la place du manuscrit dans l'économie du *Catalogue* imprimé : il compte comme manuscrit de Sophocle. Le reste du volume est consacré à Eschyle.

1. Je donne les chiffres qu'on lit dans le livre. En réalité, il y a 302 feuillets ou 604 pages, sans compter le feuillet du titre. Voyez un peu plus loin.

Les deux parties du manuscrit n'ont pas toujours été réunies sous la même couverture. C'est ce qui est manifeste par les chiffres grecs que portent chacun des quaternions ou cahiers de quatre feuillets. Ces chiffres ne se continuent point de Sophocle à Eschyle, et les quaternions d'Eschyle ont leur numération propre depuis α', c'est-à-dire 1, jusqu'à ιη', c'est-à-dire 18[1]. A la fin du deuxième quaternion de Sophocle, un feuillet a été oublié dans le numérotage en chiffres arabes. Ainsi le feuillet 159, qui est resté en blanc, devrait être numéroté 160, et le texte d'Eschyle, qui commence au feuillet 160, devrait ne commencer qu'au feuillet 161. On peut s'assurer d'ailleurs que le feuillet 159, c'est-à-dire 160, est le dernier du vingtième et dernier quaternion de Sophocle, et non pas le premier du premier quaternion d'Eschyle.

Quoi qu'il en soit, voici l'ordre des matières, dans la deuxième partie du manuscrit :

Vie d'Eschyle, f. 160. Argument du *Prométhée enchaîné,* f. 161, *verso. Prométhée enchaîné,* f. 162, *verso.* Argument des *Sept contre Thèbes,* f. 190. Les *Sept contre Thèbes,* f. 192, *medio recto.* Argument des *Perses,* f. 219. Les *Perses,* f. 220. Argument des *Euménides,* f. 248. Les *Euménides,* f. 248, *medio recto.* Les *Suppliantes* (point d'Argument), f. 274, *verso.*

Le *Parisinus L* est un texte pur et simple. Il n'a ni scholies aux marges, ni gloses interlinéaires. Je ne compte pas quelques variantes ou quelques corrections, consignées çà et là par une seconde main, et qui ne sont que des emprunts faits aux textes imprimés.

On ignore absolument l'âge exact du manuscrit 2886. Une note assez récente, sous le titre, est ainsi conçue : « XVIe siècle peut-être. » Cette note, qui est de Gail, n'est autre chose que la traduction en français de ce qu'on lit, dans le *Catalogue* imprimé, à la fin de l'article sur le numéro 2886 : « Sæculo decimo sexto exaratus videtur[2]. » Ce qui est certain, c'est que, si le manuscrit est du XVIe siècle, il est des premières années de ce siècle, et non point des dernières. Mais il est probablement de la fin du XVe siècle.

Ce manuscrit provient de la Collection de Catherine de Mé-

1. Les deux derniers feuillets du dix-huitième quaternion sont restés en blanc, et ils ne portent point de chiffres arabes.

2. Voyez le tome II du *Catalogue*, page 566.

dicis. L'inventaire de cette Collection, dressé en 1589, à la mort de la reine, existe à la Bibliothèque impériale. Or on y lit, à l'article intitulé *Græca*, fol. 469, verso : « CIII. *Sophocles Œdipus in Coloneo Antigone Thrasiniæ Philoctetes Æschili, Prometheus postea Thebais*, etc. » Quelque barbare que soit la transcription des titres, il est impossible de ne pas reconnaître, dans cette mention, notre manuscrit 2886.

Avant d'appartenir à Catherine de Médicis, le manuscrit avait dû faire partie de la bibliothèque du maréchal Strozzi, confisquée par Catherine; car il est décrit de la façon la plus nette dans le Catalogue des livres du cardinal Nicolas Ridolfi, et Strozzi avait acheté, en 1550, les livres de ce cardinal. Le catalogue de Ridolfi est à la Bibliothèque impériale, et l'on peut y constater, fol. 23, *r.*, n° 10, la mention du Sophocle-Eschyle, aujourd'hui 2886. Le maréchal Strozzi était proche parent de la reine Catherine; mais ce n'est point à titre d'héritière du maréchal que la reine s'empara de ses livres, c'est au nom de droits antérieurs. La bibliothèque de Ridolfi n'était, selon elle, qu'un démembrement de celle des Médicis, et n'avait pu être légitimement aliénée par les héritiers du cardinal. Nicolas Ridolfi était neveu de Léon X, par conséquent Médicis de mère; mais rien ne prouve qu'il n'eût pas créé lui-même sa bibliothèque, et de ses propres deniers. N'importe; Catherine rentra dans ce qu'elle appelait son bien, et elle le garda jusqu'à sa mort[1].

Ridolfi avait acheté ou reçu en don, de Janus ou Jean Lascaris, ambassadeur de France à Rome sous Paul III, le manuscrit de Sophocle et Eschyle. Ce qui est certain, c'est que le volume porte, au-dessus du titre, le monogramme de Jean Lascaris, un grand lamda surmonté d'un petit sigma : Λσ. Il avait donc appartenu primitivement à Jean Lascaris. Il passe même pour être de la main de ce Grec illustre. Tous les éditeurs d'Eschyle qui ont parlé de notre principal manuscrit du poëte ont unanimement affirmé qu'il avait été écrit par Jean Lascaris. Schütz (t. I, p. VI) : « Mstus in charta eleganter exa« ratus olim manu Jani Lascaris. » Vellauer (t. I, p. X) : « *Reg.* L. Chartaceus, manu Jani Lascaris exaratus. » Maurice Haupt, *Préface* de l'édition posthume de Hermann, p. VII : « *P. sive Par. L.* Codex bibliothecæ Parisiensis 2886, charta-

1. Voyez la *Revue archéologique* du mois de juillet 1869, p. 52 et 53, et surtout les articles consacrés, dans le *Journal des Savants* de 1868, à la *Poliorcétique des Grecs* de M. Wescher, par M. Emmanuel Miller, membre de l'Institut, p. 8 et 9 du tirage à part.



« ceus, Jani Lascaris manu scriptus. » Weil (t. I, section III, p. 4) : « Parisiensis 2886, Jani Lascaris manu scriptus. » Je pourrais citer d'autres échos de la tradition, mais les plus considérables suffisent.

Cette tradition repose uniquement sur l'existence du monogramme de Jean Lascaris au-dessus du titre ; mais ce monogramme équivaut simplement à *ex libris Jani Lascaris*. Il se trouve en effet sur notre n° 2322 et sur notre n° 2442 deux manuscrits qui n'ont rien de commun avec le Sophocle-Eschyle. Remarquez d'ailleurs que Jean Lascaris n'est point nommé dans l'article 2886 du *Catalogue des manuscrits*, imprimé en 1740. Enfin on connaît, ou l'on croit connaître, par notre n° 2741, l'écriture de Jean Lascaris ; et cette écriture diffère de celle du n° 2886. M. Emmanuel Miller, l'éminent paléographe, ne voit la main de Lascaris que dans les rares corrections consignées çà et là aux marges du texte de Sophocle et de celui d'Eschyle[1]. Effaçons donc pour jamais le nom de Lascaris dans les notices du *Parisinus L*, et ne répétons plus un dire en contradiction formelle avec les faits.

C'est il y a cent et quelques années que ce manuscrit a commencé à être cité par les philologues ; mais la collation où ils puisent leurs variantes du *Parisinus L* est antérieure à 1740. Elle a été faite dans un temps où le manuscrit portait encore le numéro 3521. Il y avait alors, en Angleterre, un amateur passionné d'Eschyle, nommé Peter Needham. C'est pour lui que le *Parisinus L* a été collationné, on ne sait par qui. Needham se proposait sans doute de faire une édition d'Eschyle, car il s'était procuré non-seulement les variantes du *Parisinus L*, mais celles de cinq autres Parisiens, celles mêmes du *Mediceus* de Florence. Il avait de plus recueilli les variantes des principales éditions. Toutes ces leçons qu'il avait amassées, il les a transcrites de sa main, et avec l'indication de leur origine, à la marge d'un exemplaire de l'Eschyle de Stanley. Ce volume est conservé dans la bibliothèque de l'université de Cambridge[2].

1. Voyez la *Revue archéologique*, juillet 1869, p. 58. Dans le *Catalogue des manuscrits*, le n° 2741 lui-même n'est attribué que très-dubitativement à Jean Lascaris : « Is codex Jani Lascaris, *et fortasse ipsius manu scriptus*, sub finem sæculi decimi quinti exaratus videtur. » Il porte, sur le premier feuillet, le nom de Lascaris en toutes lettres, et non pas simplement son monogramme. Ce manuscrit est une copie de l'*Anthologie*, avec des scholies à la marge.

2. Blomfield, *Préface du Prométhée*, page VI : « Septem codicum collationes

Peter Needham n'a jamais rien publié. Ce n'est qu'après sa mort qu'on a commencé à connaître ses collations. John Burton est le premier philologue qui en ait donné un spécimen, dans sa *Pentalogie*. Cette *Pentalogie* est un choix de pièces empruntées aux trois tragiques grecs, choix imprimé pour la première fois en 1758. Eschyle n'y figure que par les *Sept contre Thèbes*. Aussi Burton ne cite-t-il que les variantes de cette tragédie. Elles lui avaient été communiquées par Anthony Askew, et Anthony Askew avait oublié de lui dire qu'elles venaient de Peter Needham. Burton, qui croyait que les collations de Needham étaient l'œuvre d'Askew lui-même, ne manqua pas de faire honneur à son ami en le présentant comme un des hommes qui avaient le mieux mérité d'Eschyle. Askew ne réclama point. Il laissa toute sa vie les philologues répéter ces expressions que nous avons si souvent rencontrées dans les livres : *collationes Askewianæ, codices ab Askewio collati*. Or il ne s'était jamais donné d'autre peine que de copier les annotations de toute sorte qu'il avait trouvées à la marge du Stanley de Needham [1]. Il n'y a aucun doute possible sur le plagiat. L'exemplaire d'Eschyle à la marge duquel il avait fait sa transcription est aujourd'hui à côté de celui de Needham, dans la bibliothèque de l'université de Cambridge; et tout le monde peut s'assurer *de visu* que Blomfield n'a point calomnié Askew en l'accusant de s'être fait une réputation usurpée [2].

Non-seulement Askew était un plagiaire, mais c'était un plagiaire inintelligent. Il lui est arrivé plus d'une fois de ne pas même comprendre ce que Needham avait voulu dire. Voici un remarquable exemple de ses méprises. Needham enregistre, comme je l'ai dit, les variantes des éditions, en même temps que celles des manuscrits. De là ses formules *Col.* et *Col. et St.,* pour désigner les leçons de l'édition de Genève (*Coloniæ Allobrogum*), reproduction de celle de Henri Estienne, ou plu-

hinc illinc a Petro Needhamo conquisitas, adscripserat ille margini exemplaris editionis Stanleianæ, quod nunc in bibliotheca Academiæ Cantabrigiensis servatur. »

1. Blomfield, *Préface du Prométhée*, page VI : « Has omnes Askevius (*sic*), qua erat fide, usque ad ipsa Needhami verba et symbolum, in suum Æschyli exemplar transtulit. »

2. Blomfield, *Préface du Prométhée*, page IX : « Cod. reg. P., quorum collationes in Bibl. Acad. Cantabr. asservantur duobus libris, quorum marginibus adscriptæ fuerant a Petro Needhamo, et postea ab Antonio Askevio. »

tôt de Pierre Victorius. *Col. et St.* est devenu, chez Askew, *collatio per Stephanum facta*[1].

Rien n'était plus grossier que la supercherie d'Askew. Il eût suffi à Burton, pour s'en apercevoir, d'ouvrir le *Catalogue* imprimé des manuscrits du Roi. Depuis près de vingt ans, quand il citait des Colbertins d'après Askew, il n'y avait plus de Colbertins; et pas un des quatre Royaux d'Askew n'avait conservé son numéro du temps de Needham. Mais Burton ne pensa point au *Catalogue;* et, ce qui est bien plus extraordinaire encore, c'est que personne, un siècle entier durant, n'y pensa plus que lui. Maurice Haupt est le premier qui ait donné les vrais numéros de quelques-uns de nos manuscrits d'Eschyle, et notamment celui du *Parisinus L.* Ahrens, dans sa *Préface,* désigne encore le *Parisinus L* par le nº 3521. Si Blomfield s'est aperçu du plagiat d'Askew et l'a dénoncé au monde, c'est uniquement parce qu'il a eu sous les yeux le Stanley de Needham et celui d'Askew, et qu'il en a comparé les annotations.

Askew réussit au delà même de son espérance. Schütz, pour désigner les quatre Royaux cités par Burton, n'imagina rien de mieux que de leur forger des noms avec le nom même d'Askew. Voilà comment nous avons des manuscrits d'Eschyle qui s'appellent, chez les éditeurs, *Askewianus A, Askewianus B, Askewianus C, Askewianus D.* Voilà aussi comment, depuis la collation de plusieurs Parisiens par Brunck et par Vauvilliers, la description de nos manuscrits d'Eschyle est devenue, dans les préfaces des éditeurs, un chaos inextricable. Tel des manuscrits collationnés par Brunck ou par Vauvilliers était de ceux qui avaient été déjà collationnés avant 1740 pour Needham. Mais Brunck et Vauvilliers donnent les numéros vé-

1. Blomfield, *Préface des Sept contre Thèbes*, page VII : « Occurrunt quidem in margine libri Needhamiani, de quo in Præfatione ad *Promethea* mentio facta est, litteræ *Col.*, id est editio Æschyli, Coloniæ in Corpore Poetarum data. Porro hæc editio textum Henrici Stephani repræsentat; unde factum est, ut Needhamus sæpe varietates hunc in modum designarit : *Col. & St.* Sed quum haud valde eleganter exaratum sit compendium illud &, sed magis ad formam literæ *p*, Askevius, Needhami scrinia compilans, has notas facete interpretatus est, *collationem per Stephanum factam*... Quippe uno exemplo monstrare volui, quali fuerit in hujusmodi rebus peritia Askevius, de eruditionis fama, malis artibus comparata, dudum depelli cœptus. » Cette condamnation d'Askew par un savant anglais, par un évêque, par le plus bienveillant et le plus évangélique des hommes, nous met bien à l'aise pour qualifier comme il convient les procédés du pseudo-philologue.

ritables, ceux du *Catalogue* imprimé; et le même manuscrit, désigné par Askew sous un numéro, par Brunck ou Vauvilliers sous un autre numéro, compte deux fois, et passe pour deux manuscrits différents. Notre 2787, par exemple, le 3320 de Needham et d'Askew, est une première unité comme *Askewianus A*, et une seconde unité comme *Regius B*. Maurice Haupt lui-même, en dépit de toute sa bonne volonté et de tous ses efforts, n'est point parvenu à débrouiller la confusion.

Quoi qu'il en soit, le *Parisinus L* d'Eschyle a longtemps porté le nom d'*Askewianus D*, et peut-être le porte-t-il encore dans l'habitude de quelques savants. Pendant longtemps aussi, les éditeurs n'ont cité que ses variantes des *Sept contre Thèbes*[1]. C'est par Samuel Butler, de 1809 à 1815, qu'on a connu toutes les leçons du *Parisinus L* recueillies par Needham. Butler avait en main la copie askewienne des collations de Needham, et il s'en est servi, dans son édition, pour toutes les tragédies du poëte. Seulement il avait pris, comme jadis Burton, la copie pour un original; et les collations de Needham sont, chez lui aussi, des *collations askewiennes*. Il ne s'est douté de son erreur que lorsqu'elle a été publiquement signalée par Blomfield; mais on ne voit pas qu'il l'ait jamais confessée[2].

Le *Parisinus L* n'est point un des deux manuscrits dont s'est servi Brunck en 1779 pour corriger le texte du *Prométhée* et des *Sept contre Thèbes;* il n'est pas non plus un des cinq dont Vauvilliers, en 1787, a donné les notices et relevé les variantes[3]. Depuis l'helléniste quelconque dont Needham avait employé les yeux et la main, personne, absolument personne, n'a jamais fait une étude sérieuse du *Parisinus L.* On pourrait croire, d'après une phrase de G. Hermann, que ce manuscrit a été collationné une seconde fois, au commencement de notre siècle. Mais la phrase de Hermann ne concerne que la tragédie des *Suppliantes*[4]. Le prétendu collateur s'était contenté de

1. Voyez Schütz, éd. de 1809, t. I, p. VI, art. *Codices ab Askewio collati.*

2. Blomfield, *Préface des Sept contre Thèbes*, page VII : « Paulo longius progressus est Butlerus, qui has ipsas varietates *collationes Askevianas* vocat. Quem errorem, haud sane gravem, a me obiter notari æquo animo feret vir eruditus, laboris sui laude minime fraudandus, etc. »

3. Le travail de Vauvilliers est imprimé dans le tome premier des *Notices et Extraits* publiés par l'Académie des inscriptions, pages 324-340.

4. *Adnotationes ad Supplices*, page 8 du tome II de l'édition posthume : « Parisinus a Wellauero littera L notatus, quem et Antonius Askewius et Godofredus Fæhsius contulerunt. » Il est bien étrange que Hermann, tant

jeter un coup d'œil sur les *Suppliantes* et les *Euménides*, et d'en extraire quelques leçons. Il n'a même jamais su quel était exactement le numéro du manuscrit d'où il avait tiré ces variantes[1]. Immanuel Bekker a eu la curiosité de parcourir une heure ou deux le texte du *Parisinus L;* mais ce qu'il en a cité est fort peu de chose. William Linwood s'est fait envoyer par M. Hase le vrai texte du *Parisinus L,* pour quelques passages des *Euménides;* mais M. Hase ne s'est occupé que des passages au sujet desquels il avait été consulté par Linwood[2]. Ainsi tout ce qu'on sait du *Parisinus L,* ou presque tout ce qu'on en sait, provient d'une source unique, la collation antérieure à 1740.

Le collateur de Needham a fait mollement sa besogne; et sa liste des variantes du *Parisinus L* est extrêmement incomplète. Ce travail avait d'ailleurs le défaut radical de toutes ces collations pour lesquelles on paye des manœuvres plus ou moins habiles. Ce sont précisément les particularités essentielles, les faits vraiment caractéristiques, que le délégué du savant anglais ne signale point. Ce qu'il donne comme provenant du manuscrit 3521 se trouve en effet daus le *Parisinus L;* mais il y a dans le *Parisinus L* des milliers de choses qu'un philologue eût notées, et qu'il n'a point aperçues, ou qu'il a négligées comme insignifiantes. Le *Parisinus L* est donc très-mal connu, ou, pour me servir d'un terme plus juste, très-imparfaitement connu.

Les leçons du *Parisinus L* sont souvent identiques à celles du *Mediceus* de Florence. Cependant l'*Askewianus D*, chez les éditeurs, a souvent aussi des leçons qui lui sont propres. De là un problème que Hermann et Haupt se sont posé, et qu'ils n'ont pas résolu tous les deux de la même façon : « Le *Parisinus L* est-il ou n'est-il pas une copie du *Mediceus?* » On

d'années après la protestation de Blomfield, dise encore *Askew,* comme Schütz et Wellauer. On pardonne à l'éditeur de l'Eschyle-Didot son *ab Askewio collatus*, à propos du soi-disant 3521 : ni lui ni son correcteur n'allaient au fond des choses; mais un homme comme Hermann, la science et la conscience mêmes !

1. Haupt, *Préface,* page VII : « Qui hunc librum Parisinum iterum, sed non ea qua par erat diligentia, excussit Godofredus Fæhsius, falsus est quum quæ in Sylloge lectionum, anno 1813 edita, p. 158 et 164, ex *Eumenidibus* et *Supplicibus* attulit, ea tribuit codici Parisino, 2782. »

2. Haupt, *ibid.* : « Nonnulla inde excerpsit Immanuel Bekkerus; in *Eumenidibus* de aliquot versuum scriptura Gulielmum Linwoodium certiorem fecit Carolus Benedictus Hasius. »

comprendra l'importance du problème dès que j'en aurai mis l'énoncé sous une autre forme : « Le *Parisinus L* n'a-t-il d'autre valeur que celle d'un apographe, ou bien est-il un témoin *per se* des textes antiques? » Dans la première hypothèse, la science n'a pas même à s'occuper de lui. Dans la seconde hypothèse, le *Parisinus L* est un véritable instrument critique, et ce manuscrit doit être classé parmi les plus précieux que nous possédions.

Hermann pense que le *Parisinus L* n'est point une copie du *Mediceus*, mais qu'il provient du même original que le *Mediceus*. Cet original était écrit en onciales, ou, comme s'exprime Hermann, en lettres carrées. Ainsi, dans l'opinion de Hermann, le *Parisinus L* est pour nous, au même titre que le *Mediceus*, une image d'après nature du manuscrit en onciales depuis des siècles perdu[1].

Maurice Haupt, l'éditeur de l'Eschyle posthume de Hermann, croit qu'il y a plus de vraisemblance à considérer le *Parisinus L* comme une copie du *Mediceus*. Les différences entre le *Mediceus* et le *Parisinus L* ne sont, suivant lui, ni très-nombreuses ni très-graves. Il les explique en supposant que le calligraphe du *Parisinus L* a eu tantôt des fantaisies savantes, tantôt des distractions. Les leçons propres au *Parisinus L* ne sont, dans cette hypothèse, que des corrections ou des inadvertances[2].

Si Haupt avait tenu en main le manuscrit pendant une heure seulement, il aurait cherché, à coup sûr, quelque autre explication. La sienne ne se conçoit que si le *Parisinus L* est tout entier dans la collation de Needham : et encore! Mais il n'y est pas à moitié, il y est à peine. Les différences entre le *Mediceus* et le *Parisinus L* sont extrêmement nombreuses. J'en ai compté jusqu'à cent cinquante et plus par millier de vers. Beaucoup de ces différences sont graves et tout à fait irréductibles aux deux catégories de Haupt. Enfin le calligraphe du *Parisinus L* n'est à aucun degré l'homme que Haupt se

1. Hermann, *Annotationes ad Supplices*, page 3 : « Codex Mediceus, ut multis indiciis cognoscitur, descriptus est ex libro litteris quadratis scripto; quod non obliviscendum est recte eo uti volentibus... Parisinus fontem habuit illum antiquum librum, ex quo descriptus est Mediceus. »

2. Haupt, *Préface*, page VII : « Nescio tamen an probabilius suspicemur ab ipso Mediceo codice originem ejus repetendam esse; a quo codice non videtur ita discrepare, ut dissimilitudo non possit orta esse ex describentis negligentia et aliquo etiam emendandi conatu. »

figure. Ce calligraphe est un copiste très-soigneux, très-scrupuleux, et qui se préoccupe uniquement de reproduire son original avec exactitude. Même les leçons les plus inintelligibles et les plus absurdes, il les transcrit telles qu'elles; même les corrections les plus faciles à faire, il ne les fait point. Il pousse la religion de l'exactitude jusqu'à laisser des blancs dans le texte, là où l'original n'était plus lisible, et là même où le moindre *effort de correction,* pour parler comme Haupt, aurait réussi à combler les lacunes.

Si nous entrons dans le détail, l'hypothèse de Haupt s'écroule, on peut dire, de tous les côtés. On en jugera par le petit tableau, où je mets en regard quelques-unes des leçons appartenant aux cinq pièces qui sont communes au *Mediceus* et au *Parisinus L.*

Prométhée.

Vers	21.	*Med.*	βροτῶν.	*Par. L.*	θεῶν.
«	28.	«	ἐπηύρου.	«	ἀπηύρου.
«	113.	«	ὑπαιθρίοις.	«	ὑπαίθριος.
«	*Id.*	«	πασσαλεύμενος.	«	πασσαλευτός.
«	117.	«	ἴχετο.	«	ἴχοιτο.
«	141.	«	ἐσίδεσθ' οἴωι.	«	ἐσίδεσθέ μ' οἴω.
«	142.	«	πρὸς πατρὸς.	«	προσπορπατὸς.
«	145.	«	εἰσιδοῦσαν.	«	εἰσιδούσῃ.
«	146-147.		πέτρᾳ.... τᾷδε.	«	πέτραις.... ταῖσδε.
«	157.	«	ἐπεγήθει.	«	ἐπιγεγήθει.
«	657.	«	νυχτίφαντ'.	«	νυχτίφοιτ'.
«	917.	«	πύρπνουν.	«	πυρπνόον.
«	1057.	«	ἢ τοῦδ' εὐτυχῇ.	«	εἰ τάδ' εὐτυχῆ.
«	1087.	«	ἀποδειχνύμενα.	«	ἀντιδειχνύμενα.

Sept contre Thèbes.

Vers	12.	*Med.*	πολὺν.	*Par. L.*	πολλὴν.
«	78.	«	θρέομαι.	«	θρεῦμαι.
«	86.	«	ἀλεύσετε.	«	ἀλεύσατε.
«	125.	«	σαγᾶι.	«	σαγαῖς.
«	756.	«	ἔτλα.	«	ἔτλη.
«	*Id.*	«	συνᾶγε.	«	συνάγαγε.

Perses.

Vers	345.	*Med.*	κατέφθειρε.	*Par. L.*	διέφθειρε.
«	580.	«	ἔραδαι.	«	ἔρανται.
«	645.	«	πέμπεται.	«	πέμπετε.
«	656.	«	ὑποδώκει.	«	εὖ ἐποδώκει.
«	677.	«	τᾶι σᾶι.	«	τὰ σά.

Vers	677.	*Med.*	διαγόεν.	*Par. L.*	διάγοιεν.
«	679.	«	πᾶσαν γᾶν τάνδε.	«	πᾶσα γᾶ τᾶδε.
«	*Id.*	«	ἐξέφυντ'.	«	ἔφθιντ'.

Euménides.

Vers	12.	*Med.*	σεβίζουσαν.	*Par. L.*	θεσπίζουσαν.
«	23.	«	ἀναστροφή.	«	ἀναστροφά.
«	30.	«	με τῶν.	«	μεστῶν.
«	36.	«	σωκεῖν.	«	σώβειν.
«	58.	«	ἥτις.	«	εἴ τις.
«	359.	«	ὑφ' αἵματος.	«	ἐφ' αἵματος.
«	430.	«	δίκαιος.	«	δικαίως.
«	687.	«	δικάστων.	«	δ' ἑκάστων.
«	694.	«	μάδικεῖν.	«	μὴ ἀδικεῖν.
«	700.	«	σέβειν.	«	σέθεν.

Suppliantes.

Vers	3.	*Med.*	λεπτοψαμάθων.	*Par. L.*	λεπτοψαμαθῶλες.
«	6.	«	Συρίᾳ.	«	Συρίαν.
«	321.	«	ἀφθόνῳ.	«	ἀφώνῳ.
«	846.	«	διώλου.	«	διόλου.
«	854.	«	εἶδοι.	«	ἴδοι.
«	871.	«	εὐρείαις.	«	εὐρυχωρείαις.

Il y a certainement, parmi les leçons que je viens de comparer, des différences qu'on pourrait regarder ou comme des fautes d'inadvertance ou comme des corrections; mais c'est le petit nombre. Les autres, c'est-à-dire presque toutes, prouvent que le calligraphe du *Parisinus L* n'a point copié le *Mediceus*.

Mais les blancs du texte, dans le *Parisinus L*, sont une preuve bien plus parlante encore. Ces vides ne s'expliquent que si le calligraphe du *Parisinus L* a eu sous les yeux un texte parfois illisible. Or le texte du *Mediceus*, même aujourd'hui, est parfaitement lisible d'un bout à l'autre. Qu'était-ce donc il y a trois cent cinquante ou quatre cents ans? Les endroits les moins nets ou les plus effacés n'offrent aucune difficulté sérieuse; et il n'y a pas un des blancs du *Parisinus L* qui corresponde à un endroit du *Mediceus* usé ou mal écrit. Voici l'indication des blancs immédiatement visibles, et celle des mots ou des syllabes que le calligraphe aurait certainement copiés, s'il avait fait, ainsi qu'on le prétend, une transcription du *Mediceus* :

Suppliantes, vers 194, blanc entre γοεδ et καὶ : νὰ (γοεδνὰ καὶ). 230, blanc entre δικάζει et λόγος : τἀμπλακήμαθ', ὡς. 270, blanc entre ποτ' et πῦρετ' : ἀντίμισθον. 321, blanc entre τοῦδ' et τοὔνομ' : ἄνοιγε. 786, blanc entre μ' et εἴχομαι : ειλον (εἷλον). 800, blanc entre δ' et ἕλωρα : ἔπειθ'. 823, blanc entre ταλάντου et ἄνευ : τί δ'. 830, blanc entre πρὰξ et πόνων : ενα (πρόξενα). 843, blanc entre ει et πολύρυτον : θ' ἀνὰ. 848, blanc avant τάπιτα : ἠσυδουπία.

On comprend très-bien que le scribe du *Parisinus L* n'ait pas essayé de combler par ses inventions propres les lacunes de l'original ; car la plupart des mots fournis par le *Mediceus* n'étaient pas faciles à deviner, surtout quand les phrases mutilées n'avaient plus aucun sens. Mais il est fort remarquable que γοεδ, tout au moins, n'ait pas tenté sa science; car γοεδνά se présentait de lui-même. Le blanc qui remplace la syllabe si facile à rétablir nous édifie, ce me semble, et sur le caractère réservé du copiste, et sur son exacte méthode de transcription.

Outre les blancs visibles à l'œil, il y a dans le *Parisinus L* des lacunes dont on ne s'aperçoit que par la confrontation du manuscrit avec les textes imprimés. Ainsi les vers des *Perses* 552-562 manquent. Ainsi le vers 279 des *Sept contre Thèbes* manque pareillement. Souvent enfin on ne sait qui parle, le nom du personnage n'étant pas toujours indiqué à côté du premier vers qu'il prononce.

Les omissions répétées du nom de l'interlocuteur ne s'expliquent pas très-bien par l'hypothèse des inadvertances. Le *Mediceus*, comme on peut le voir chez Dindorf, indique exactement ce qui appartient à chaque personnage. Comment croire, par exemple, qu'un homme entendant tant soit peu le grec ait commis toute une série d'inadvertances, en transcrivant les vers 836-901 ? Il n'y a pas un mot dans le *Parisinus L* qui fasse comprendre que cette scène est un dialogue. Mais, si les indications manquaient dans l'original, on n'a pas de peine à s'expliquer que le copiste n'ait point osé prendre sur lui de marquer les coupures et de déterminer en arbitre souverain ce qui appartient proprement au chœur, ce qui appartient proprement aux filles de Danaüs.

L'absence du vers 279 des *Sept contre Thèbes* pourrait être un fait d'inadvertance. Mais ce vers, qui est dans le *Mediceus*, manque dans la plupart des manuscrits d'Eschyle. Ce n'est donc point forcer l'induction que de conclure qu'il manquait

dans le texte copié par le scribe du *Parisinus L*; par conséquent, que ce n'est pas le *Mediceus* qu'a copié ce calligraphe.

Le trait vraiment décisif, c'est l'absence des vers 552-562 dans la tragédie des *Perses*. Ξέρξης δ' ἀπώλεσεν τοτοῖ, c'est-à-dire le vers 551, y est immédiatement suivi de διὰ δ' Ἰαόνων χέρας, c'est-à-dire du vers 563. De cette façon, le développement des idées se trouve interrompu, et les deux vers contigus ne forment point une phrase. Les onze vers qui manquent dans le *Parisinus L* sont dans le *Mediceus*. Tout le monde peut s'en assurer en ouvrant, à la page LXIV, la *Préface* de Dindorf. Ils font partie du spécimen des leçons du *Mediceus* imprimé à cette page. Mais ce que Dindorf a oublié de dire, c'est que le *Mediceus* n'a les vers 552-562 qu'écrits de seconde main, et à la marge. C'est par Maurice Haupt que nous connaissons cette particularité[1]. Mais la seconde main avait fait son office à la marge du *Mediceus*, et depuis plusieurs siècles déjà, quand le calligraphe du *Parisinus L* faisait sa copie des *Perses*. Supposer que celui-ci ait eu sous les yeux les onze vers indispensables, et qu'il les ait omis de propos délibéré, c'est lui prêter une incontestable ineptie. On ne se résigne aux non-sens que dans les cas de force majeure. Le calligraphe du *Parisinus L* a fait ici ce qu'il devait faire plus loin pour les mots ou effacés ou illisibles des *Suppliantes*. Il a subi une nécessité. Il copiait un texte où les vers des *Perses* 552-562 n'étaient pas. J'ajoute, en passant, que la façon dont il s'est résigné au non-sens de la juxtaposition du vers 551 et du vers 562 achève de mettre en lumière sa conscience et son exactitude. S'il avait eu le moins du monde ce goût de correction que lui prête Maurice Haupt, il avait trop peu à faire pour ne pas ramener à une construction régulière, sinon à une pensée nette, les deux morceaux de phrase rapprochés par le hasard. On lirait après Ξέρξης δ' ἀπώλεσεν τοτοῖ, dans le *Parisinus L*, Ἰαόνων διὰ χέρας, et non point διὰ δ' Ἰαόνων χέρας.

Le *Parisinus L* a été copié sur un manuscrit fort vieux et fort usé certainement dans quelques-unes de ses parties. Il a été copié sur un texte où manquaient onze vers des *Perses*.

1. *Préface*, p. VIII : « *Persarum* versus 547-558, in *Mediceo*, a manu secunda in margine adscripti sunt, omissi in *Par. L.* » Haupt compte d'après les chiffres de Hermann. Mais le vers 562 est 557 chez Hermann, et non 558. Haupt ne savait probablement pas que διὰ δ' Ἰαόνων χέρας est dans le *Parisinus L*. La lacune véritable est de onze vers, et non de douze.

Ce qui me fait croire que ce vieux manuscrit est celui-là même sur lequel a été copié le ***Mediceus,*** c'est que les différences entre le ***Mediceus*** et le ***Parisinus L*** s'évanouissent pour ainsi dire d'elles-mêmes, dès qu'on écrit en onciales, à côté l'une de l'autre, les deux leçons en apparence diverses. Il suffit de supposer le K ou le B mal fait, pour qu'il y ait identité entre CѠKEIN et CѠBEIN. Il suffit que le Θ et l'O de ἀφθόνῳ se touchent pour qu'on soit exposé à lire ΑΦѠΝѠ au lieu de ΑΦΘΟΝѠ. La ressemblance du sigma lunaire et du Θ fait comprendre l'hésitation du lecteur entre CEBIZOYCAN et ΘECΠIZOYCAN, pour peu que les premières lettres du mot soient ou mal formées ou altérées par le temps. L'iota, dans le manuscrit en onciales, était généralement adscrit, et non point souscrit ni supprimé. On voit cela à certaines leçons du ***Mediceus,*** telles que σαγᾶι, τᾶι, σᾶι, etc. Il est certain d'ailleurs qne les consonnes finales n'étaient souvent indiquées que par un simple trait. Ne nous étonnons donc point que les terminaisons en ᾳ du ***Mediceus*** correspondent, dans le ***Parisinus L,*** à des terminaisons en αις. Rien de plus simple surtout que la métamorphose de σαγᾶι en σαγαῖς[1]. Son accent seul, s'il n'était pas nettement tracé, a pu être pris pour l'équivalent du sigma, de même que l'équivalent du sigma a pu être pris pour un circonflexe. C'est par l'iota adscrit qu'on s'explique l'identité pour l'œil de πᾶσαν γᾶν τᾶνδε et de πᾶσα γᾶ τᾶδε, celle de Συρίᾳ et Συρίαν, et d'autres analogues. Ceux qui savent que les prépositions de deux syllabes s'écrivaient de temps immémorial en abrégé, et qu'un simple trait en haut de la ligne tenait à chaque instant lieu d'une lettre ou d'une syllabe qui aurait dû être répétée, trouveront peu extraordinaire la confusion de ἀποδειχνύμενα et de ἀντιδειχνύμενα, de ἐπεγήθει et de ἐπιγεγήθει, de συνᾶγε et de συνάγαγε, etc.

On trouve fort extraordinaire peut-être une énorme différence comme celle de βροτῶν et de θεῶν, au vers 21 du *Prométhée*. Mais cette différence n'est énorme que si les deux mots sont écrits en toutes lettres; et on les écrivait en abrégé, au moyen de sigles faciles à confondre. Les mots qui reviennent souvent dans une langue finissent d'ordinaire par se résumer

1. Voyez les *fac-simile* du *Palimpseste syriaque* d'Homère, publié par Cureton. Nous supposons un manuscrit en vraies onciales, et non pas en écriture hybride comme ceux du VIIIe ou du IXe siècle. Nous augmentons donc les difficultés.

en formules très-courtes. Les Grecs eux-mêmes ont eu, comme les Romains, certaines habitudes en ce genre, qu'il faut avoir toujours présentes à l'esprit quand on discute sur les textes. C'est un fait que βροτός, comme ἄνθρωπος et ἀνήρ, n'était ordinairement qu'indiqué. De même θεός, οὐρανός, πατήρ, etc.

Je n'affirme point que toutes les difficultés d'une confrontation complète du *Mediceus* et du *Parisinus L* se puissent ramener à de simples questions de lecture. Il faudrait, pour que la démonstration fût sans réplique, qu'on possédât un relevé exact de toutes les variantes du *Parisinus L*, jusqu'aux plus imperceptibles, et qu'il n'y en eût pas une qui ne s'expliquât comme nous venons d'expliquer les principales, et comme s'expliqueraient toutes les autres que j'ai transcrites. Mais tout ce qu'on pourrait légitimement conclure de telle ou telle difficulté insoluble, c'est qu'entre le manuscrit en onciales et le *Parisinus L* il y avait eu un intermédiaire, une première copie ayant subi des corrections. Cette première copie n'existe point. Jusqu'à ce qu'on retrouve cette copie, ou jusqu'à ce qu'on retrouve le manuscrit en onciales lui-même, le *Parisinus L* est rétabli dans ses droits. L'hypothèse de Hermann se prête également aux deux cas : copie directe, copie de copie. Je crois à la copie directe. Mais, de toute façon, il faut rayer de la liste des axiomes la proposition jadis avancée par Burgess, le deuxième éditeur de la *Pentalogie* de Burton, et répétée naguère par Guillaume Dindorf et par d'autres : « Que tous les manuscrits d'Eschyle dérivent du *Mediceus*[1]. » Le *Parisinus L* ne dérive point du *Mediceus*.

1. Dindorf, *Préface* de la cinquième édition, page VI : « Ex codice Mediceo derivata sunt quotquot ad hunc usque diem innotuerunt harum tragœdiarum apographa. » Le *Parisinus L* n'est peut-être pas le seul des manuscrits d'Eschyle qui ne rentre point dans cette formule. Le manuscrit de Wolfenbüttel, ce fameux *Guelferbytanus* des anciens éditeurs, pourrait bien avoir réellement l'importance qu'on lui attribuait autrefois. Heimsœth est de cet avis, et Heimsœth me paraît avoir raison.

THÉATRE

D'ESCHYLE

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ.

TRAGÉDIE.

ARGUMENT.

Tout le monde connaît la légende du Titan Prométhée. Ce dieu avait vu l'ignorance et la misère des hommes : il vint à leur secours; il leur donna le feu et leur enseigna tous les arts. Jupiter le punit de ce bienfait. Vulcain reçut l'ordre d'enchaîner et de clouer Prométhée sur un rocher, au sommet d'une montagne entre l'Europe et l'Asie. La Puissance et la Force, deux divinités impitoyables, furent chargées de veiller à l'exécution des volontés de Jupiter. C'est ici que commence la tragédie d'Eschyle. Prométhée subit dans un profond silence le supplice qu'il n'avait pas mérité; il demeure insensible et aux paroles affectueuses de Vulcain et aux insultes de la Puissance. Eschyle a souvent tiré du silence de ses personnages les plus grands effets dramatiques. Ainsi, dans *Niobé,* la mère, au début de la pièce, était, depuis trois jours sur le tombeau de ses enfants, silencieuse et la tête voilée; ainsi, dans le *Rachat d'Hector,* Achille, en proie à sa douleur, ne disait que quelques mots, au commencement, pour répondre à Mercure, conducteur du vieux Priam. Prométhée parlera; mais il attend, pour donner un libre cours à ses plaintes, le départ des bourreaux. Alors les nymphes Océanides accourent pour le consoler. Leur père, le vieil Océan, vient comme elles, et essaye de faire fléchir devant Jupiter cette âme obstinée. Il part sans avoir rien obtenu. Bientôt on voit paraître Io, que ses courses errantes ont entraînée jusque dans ces climats lointains. Elle raconte ses malheurs, et le dieu captif lui prédit la fin de ses tristes aventures; il lui annonce même qu'un temps viendra où, pour sauver son empire, Jupiter n'aura d'autre recours que dans Prométhée : c'est le persécuteur qui implorera la victime. Jupiter a entendu ces menaces : il envoie Mercure pour forcer son ennemi à s'expliquer; mais Prométhée reste inébranlable aux sommations de Mercure, comme il l'avait été à toutes les remontrances de l'Océan. Mercure se retire; la foudre gronde, les vents sifflent, la mer se

soulève, le rocher vole en éclats brisé par la foudre, et Prométhée est abîmé sous les débris. Voilà toute la tragédie.

La légende de Prométhée avait fourni au génie d'Eschyle la matière de trois autres pièces. L'une d'elles, le *Prométhée allumeur du feu*, était un drame satyrique, qui fut joué le même jour que les *Perses*, et certainement à une autre époque que le *Prométhée enchaîné*. Mais les deux autres, le *Prométhée porteur du feu* et le *Prométhée délivré*, formaient avec la tragédie qui nous reste une véritable trilogie, dont les trois actes, si je puis m'exprimer ainsi, montraient successivement Prométhée encourant la haine de Jupiter, Prométhée subissant les effets de cette haine, et Prométhée se réconciliant avec son ennemi. Il ne reste que deux vers authentiques du *Prométhée porteur du feu*; mais on sait à peu près de quelles inventions le poëte avait rempli la tragédie. Jupiter est en guerre ouverte avec les Titans. Prométhée, fils de Thémis, n'ayant pu faire accepter à ceux-ci les sages avis qu'il leur donnait, passe dans le parti de Jupiter, et l'aide à se défaire de ses terribles rivaux. Jupiter, dont la colère n'était point encore assouvie par l'éclatante punition des Titans, s'attaque au genre humain lui-même, et prétend l'anéantir; mais Prométhée, par de sages remontrances, calme le dieu, qui consent à laisser la vie aux hommes. A ce premier bienfait envers les hommes, Prométhée en ajoute plusieurs autres; mais il a voulu leur donner des perfections que les dieux se réservaient pour eux seuls: il leur a fait présent du feu, qui deviendra, entre leurs mains, l'instrument de tous les arts. Jupiter s'irrite alors contre celui qui vient d'empiéter sur ses droits, et le supplice de Prométhée ne se fait pas attendre. Tels sont, d'après Eschyle lui-même, les principaux faits qui ont précédé l'action du *Prométhée enchaîné*, et dont il a mis le récit, ou plutôt le rappel, dans la bouche du héros de la tragédie. On croit aussi que la scène du *Prométhée porteur du feu* était à Lemnos, et que les Cabires en formaient le chœur. C'est au mont Mosychle, volcan de cette île, que Prométhée, suivant le poëte latin Attius, avait dérobé le feu pour le donner aux hommes.

Il reste d'assez nombreux fragments du *Prométhée délivré*, et l'ordonnance de cette pièce est visible dans ces fragments mêmes. Prométhée, au début de la tragédie, est encore cloué et enchaîné à son rocher, et l'aigle de Jupiter lui fait endurer d'horribles tourments. Le chœur n'est plus formé par les Océanides, comme dans la seconde pièce de la trilogie, mais par les Titans, sortis des cachots du Tartare. C'était une idée adoptée par plusieurs poëtes, et notamment par Pindare, que Jupiter, une fois fermement établi dans sa puissance, avait proclamé une amnistie générale, et rendu leurs honneurs aux divinités autrefois vaincues. La race humaine avait grandi en force et en dignité, grâce aux travaux des héros. Hercule, fils de Jupiter et descendant d'Io, le plus illustre de ces demi-dieux, apprend de Prométhée les destins qui l'attendent; et, pour récompenser le Titan de ses prédictions, il abat l'aigle et brise les chaînes

du captif. Il est probable que Chiron jouait un rôle dans la pièce, et qu'il sacrifiait son immortalité pour aider à la délivrance de Prométhée, et aussi pour échapper aux douleurs qui le torturaient, ayant été blessé par les flèches empoisonnées d'Hercule. La pièce finissait par la réconciliation de Prométhée et de Jupiter. Celui-ci abandonnait, sur le conseil de Prométhée, le dessein qu'il avait formé d'épouser Thétis, parce qu'un fils serait né de cet hymen, qui devait renverser son père du trône : il permettait à Thétis de s'unir à un mortel, et Pélée recevait la déesse de ses mains.

Les critiques admettent généralement, aujourd'hui, l'opinion d'après laquelle le *Prométhée allumeur du feu*, le *Prométhée enchaîné* et le *Prométhée délivré* formaient un ensemble tragique, comme *Agamemnon*, les *Choéphores* et les *Euménides*. Pourtant quelques-uns doutent encore. Ils ne croient pas que le *Prométhée porteur du feu* soit distinct du *Prométhée allumeur du feu*. L'ordonnance du *Prométhée délivré* était, selon eux, beaucoup trop semblable à celle du *Prométhée enchaîné* pour qu'on puisse admettre que les deux pièces aient été représentées le même jour, à la suite l'une de l'autre. Enfin plusieurs particularités du *Prométhée délivré* ne s'accordent pas exactement avec ce que nous lisons dans le *Prométhée enchaîné*. Ainsi, par exemple, dans le *Prométhée enchaîné*, c'est sur une montagne fort éloignée du Caucase que le Titan a été cloué par Vulcain; et c'est sur le Caucase même que, dans le *Prométhée délivré*, il subissait le supplice annoncé par Mercure.

Mais il faut remarquer que les deux actions sont séparées par des siècles d'intervalle (treize générations); que Prométhée a été plongé longtemps dans le Tartare; que Jupiter, en le ramenant à la lumière du jour, l'a fait enchaîner une seconde fois pour le livrer en pâture à l'aigle, et que rien n'obligeait le bourreau à replacer la victime sur la même montagne où elle avait pâti la première fois. La contradiction des deux pièces, en ce qui concerne le lieu de la scène, est donc purement apparente. Quant aux autres objections, elles n'ont rien de vraiment sérieux. L'analogie de la situation explique suffisamment l'analogie de l'ordonnance; et le plan symétrique des deux pièces était, sans nul doute, une des conceptions dont le poëte se félicitait le plus, et même une des beautés que les auditeurs et les lecteurs grecs ont le plus admirées. Enfin c'est par une pure hypothèse qu'on affirme l'identité du *Prométhée porteur du feu* et du *Prométhée allumeur du feu*. L'existence des deux titres est un fait; et c'est légitimement qu'on induit de ce fait l'existence de deux pièces distinctes.

La publication des scholies du *Mediceus* a fourni aux partisans de la trilogie des *Prométhées* un argument qui manquait à Siebelis, à Welcker et à son école. On y lit, à propos du vers 511 du *Prométhée enchaîné* : « Car il est délivré dans la pièce *suivante* »; puis, à propos du vers 522 : « Il réserve pour la pièce *suivante* l'explication de ce mystère. » On pourrait ne voir, dans la première de ces deux

notes, qu'une mention relative à l'ordre matériel adopté par les Alexandrins pour le classement des pièces; mais la seconde note est un témoignage à peu près incontestable, comme le dit le savant éditeur Henri Weil, de l'étroite connexion du *Prométhée délivré* avec le *Prométhée enchaîné*. Il y avait donc bien trilogie dans toute la force du terme; et ce n'est pas fortuitement que se suivaient les trois tragédies dont Prométhée était le héros, comme c'est fortuitement que se font suite, chez Sophocle, les sujets d'*OEdipe-Roi*, d'*OEdipe à Colone* et d'*Antigone*.

On ignore la date de la représentation du *Prométhée enchaîné*. Il est probable toutefois que ce ne fut pas un des premiers essais d'Eschyle. L'éruption de l'Etna dont il est question dans la pièce est de l'an 479 avant J.-C.; et la science du dialogue, l'art avec lequel le poëte soutient, pendant les plus longs récits, l'attention des auditeurs, la merveilleuse perfection du style, tout enfin prouve que cette tragédie fut une des œuvres de sa puissante maturité. Mais, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, rien n'indique que cette pièce ne soit pas antérieure par sa date aux six autres tragédies qui nous restent; et c'est à peu près gratuitement qu'Otfried Müller la regarde comme un des derniers efforts du génie d'Eschyle.

On a beaucoup écrit et beaucoup déraisonné à propos de la prophétie de Prométhée sur la chute de Jupiter. Il est insensé de prendre Eschyle pour un des hérauts qui ont annoncé la venue du Messie. La prophétie prétendue n'était pas même une énigme pour les spectateurs athéniens. Tous savaient, en entendant Prométhée, à quoi faisaient allusion ses paroles. D'ailleurs le poëte lui-même donnait, dans le *Prométhée délivré*, une complète explication de ce qui n'est obscur que pour notre ignorance. Il n'avait fait rien que de fort simple : mettre en œuvre une des mille traditions de la mythologie sur les amours de Jupiter. Il y avait longtemps, au siècle d'Eschyle, que les événements annoncés par Prométhée s'étaient accomplis; et Eschyle a prédit l'avenir, comme tous les poëtes depuis Homère, quand l'avenir était devenu le passé.

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ.

PERSONNAGES.

LA PUISSANCE.
LA FORCE, personnage muet.
VULCAIN.
PROMÉTHÉE.
CHŒUR des nymphes Océanides.
L'OCÉAN.
IO, fille d'Inachus.
MERCURE[1].

La scène est sur une montagne entre l'Europe et l'Asie. Cette montagne n'est pas le Caucase, comme on l'a souvent répété par erreur, ou plutôt d'après une tradition différente de celle qu'a suivie Eschyle. Il est bien question du Caucase dans la pièce; mais une distance considérable, suivant Prométhée lui-même, sépare le Caucase du lieu où il est enchaîné. Quelques éditeurs modernes ont néanmoins placé sur le Caucase la scène de cette tragédie.

LA PUISSANCE.

Nous voici sur le sol d'une contrée lointaine[2], sur les confins de la Scythie, au fond d'un désert inaccessible. Vulcain, c'est à toi maintenant d'exécuter les ordres que t'a donnés ton père. A ces rochers bordés de précipices tu vas enchaîner le criminel infâme, dans les nœuds d'un indestructible airain[3]. Car le feu, ton apanage, l'instrument de tous les arts, c'est lui qui l'a dérobé, qui en a

1. Une ancienne édition d'Eschyle ajoute à cette liste les noms de la Terre et d'Hercule, et une autre celui d'Hercule seulement. Ces deux personnages, qui n'appartiennent point au *Prométhée enchaîné*, ont dû jouer un rôle dans le *Prométhée délivré*.

2. L'expression χθονὸς τηλουρὸν πέδον équivaut à χθονὸς τηλουροῦ πέδον, et il faut prendre le mot χθονὸς dans un sens restreint.

3. C'est ce passage qui justifiait particulièrement, suivant le scholiaste d'Aristophane, l'épithète ἐριβρεμέτας, *frémissant d'une façon terrible*, que le poëte comique, dans les *Grenouilles*, vers 814, donne à Eschyle.

fait présent aux mortels. Qu'il subisse donc, pour un tel forfait, la vengeance des dieux ; qu'il apprenne à respecter le pouvoir souverain de Jupiter ; qu'il cesse de porter ce vif amour aux hommes[1].

VULCAIN.

Puissance, et toi, Force, vous avez accompli votre part de l'ordre de Jupiter, et vous n'avez plus rien qui vous gêne[2]. Mais moi ! le courage me manque. Enchaîner à ces rochers fatigués par la tempête un dieu du même sang que moi ! Et cependant il le faut bien ; je dois avoir ce courage : ce serait chose périlleuse de désobéir aux volontés de mon père. (*A Prométhée.*) Fils industrieux de la sage Thémis, vois, pour ton malheur, pour le mien, ces ferrements invincibles : je vais te clouer sur ce mont sauvage, où tu n'entendras la voix, où tu n'apercevras le visage d'aucun mortel ; où, desséché par les brûlants rayons du soleil, tu verras se flétrir la fleur de ton corps. Trop tard, à ton gré, la nuit viendra cacher le jour sous sa robe émaillée d'étoiles ; trop tard le soleil viendra dissiper la gelée du matin : tu vivras, sans cesse accablé par la douleur du mal présent ; car celui qui doit te délivrer n'est point né encore[3]. Voilà les fruits que t'a valus ton amour pour les hommes. Dieu toi-même, tu n'a pas craint le ressentiment des dieux ; tu as gratifié les mortels d'honneurs auxquels ils n'avaient aucun droit. Aussi resteras-tu sur cet affreux

1. « Voilà le sujet exposé dès les premiers mots, dit Andrieux, voilà le crime de Prométhée bien établi ; ce crime, c'est d'avoir éclairé les hommes, c'est de les avoir instruits, d'avoir voulu leur faire du bien, en un mot, d'être *philanthrope.* »

2. Le texte dit, Χοὐδὲν ἐμποδὼν ἔτι. On peut sous-entendre indifféremment μοί ou ὑμῖν. La seconde interprétation est plus simple et plus naturelle, et mieux d'accord avec la répugnance que va exprimer Vulcain.

3. Ce libérateur est Hercule, qui naîtra de la postérité d'Io. Voyez plus loin la prédiction faite par Prométhée à la fille d'Inachus.

rocher, sentinelle inquiète, sans sommeil, sans nul repos; poussant mille plaintes, mille gémissements inutiles; car le cœur de Jupiter est inexorable : toujours c'est un maître dur, celui qui commande depuis peu [1].

LA PUISSANCE.

Eh bien, pourquoi ces délais, pourquoi cette vaine pitié? N'as-tu donc pas de haine pour ce dieu détesté de tous les dieux, pour celui qui a transporté aux mortels ton propre apanage?

VULCAIN.

Le sang et l'amitié sont bien forts!

LA PUISSANCE.

J'en conviens. Mais bien forts aussi sont les décrets de ton père. Ce qu'il te faut redouter surtout, n'est-ce pas de les enfreindre [2]?

VULCAIN.

Tu fus toujours impitoyable, toujours pleine de violence.

LA PUISSANCE.

Se lamenter sur ses maux n'est pas les guérir ; ne te tourmente donc point d'un inutile souci.

VULCAIN.

Habileté de mes mains, tu m'es bien odieuse!

LA PUISSANCE.

Eh quoi! tu accuses ton industrie? Elle n'est point, certes, la cause des malheurs que nous avons sous les yeux.

1. Allusion à l'usurpation récente de Jupiter, qui avait détrôné Saturne son père.

2. Je lis, avec Weil : δεινόν γε πῶς οὐ τοῦτο δειμαίνεις πλέον. La leçon vulgaire, οἷόν τε πῶς; οὐ..., fait difficulté, à cause de la place de πῶς, et ne donne pas un sens très-satisfaisant. La correction de Hartung, ποῖόν τι; πῶς οὐ..., manque de netteté; et Weil a raison de s'applaudir d'avoir deviné le mot d'Eschyle. La répétition de δεινόν est tout à fait indispensable pour la clarté et la beauté du sens.

VULCAIN.

Hélas! que n'est-elle échue plutôt à quelque autre!

LA PUISSANCE.

Les dieux ont tout pouvoir, mais non le suprême empire : il n'est qu'un dieu libre, c'est Jupiter.

VULCAIN.

Je le sais. A cela, certes, je n'ai rien à répliquer.

LA PUISSANCE.

Te hâteras-tu donc d'enchaîner le coupable? Garde que ton père ne te voie hésiter!

VULCAIN.

Voilà les anneaux pour les bras; ils sont prêts.

LA PUISSANCE.

Prends-les; fais-y passer les mains; scelle-les au rocher; frappe de toute la force du pesant marteau.

VULCAIN.

J'obéis; je ne mets qu'un instant à l'œuvre.

LA PUISSANCE.

Plus fort; frappe, serre, fais que rien ne se relâche. Il est habile; même en cet état désespéré, il trouverait moyen de s'échapper encore.

VULCAIN.

Ce bras-ci tient; nul effort ne briserait l'attache.

LA PUISSANCE.

A l'autre maintenant; serre, serre toujours. Qu'il apprenne que sa science ne vaut pas celle de Jupiter.

VULCAIN.

Personne, sinon Prométhée, n'aura à se plaindre de moi.

LA PUISSANCE.

Prends ce coin de fer; enfonce la dent irrésistible au travers de la poitrine, et sans mollir.

VULCAIN.

Prométhée! Prométhée! ah! je gémis de tes maux.

LA PUISSANCE.

Encore! tu balances? tu pleures sur les ennemis de Jupiter? Tremble d'avoir à t'apitoyer un jour sur toi-même.

VULCAIN.

Tu vois un douloureux spectacle.

LA PUISSANCE.

Je vois un coupable; je vois un supplice mérité. Achève; passe ces autres chaînes autour des reins.

VULCAIN.

Il faut obéir, je le sais : cesse donc d'insister ainsi.

LA PUISSANCE.

Mes insistances, mes clameurs même, te presseront jusqu'au bout. Descends; scelle fortement les anneaux des cuisses.

VULCAIN.

C'est fait encore, et en un instant.

LA PUISSANCE.

Aux pieds maintenant; rive sur eux les fers avec tes clous; de la vigueur : c'est un rude maître celui qui examinera l'œuvre.

VULCAIN.

Ton langage est digne de ce qu'annoncent tes traits.

LA PUISSANCE.

Attendris-toi, s'il te plaît; mais ne me reproche point mon orgueil, ni la dureté de mon âme.

VULCAIN.

Partons. Le filet enlace tous ses membres.

LA PUISSANCE, à Prométhée.

Et maintenant, brave les dieux, ravis leurs biens, associe à leurs honneurs la race d'un jour. Que peuvent-ils, ces mortels, pour alléger tes souffrances? Les dieux te nomment Prométhée : nom menteur [1] ! car c'est toi-

1. Prométhée signifie *prévoyant*. Les jeux de mots de cette espèce ne sont pas rares dans Eschyle.

même qui as besoin d'un Prométhée. Sans un secours, tu ne saurais te dégager d'entraves si bien ajustées [1].

PROMÉTHÉE, seul.

Divin Éther! vents à l'aile rapide! sources des fleuves! flots innombrables qui ridez joyeusement la mer! et toi, terre, nourrice du monde; et toi, soleil, œil qui vois tout [2]! écoutez mes plaintes; regardez les tourments qu'un dieu subit par la main des dieux! Voyez ces outrages, ces affreuses tortures! et je dois souffrir durant des siècles éternels [3]! Voyez ces liens injurieux, que le nouveau maître des dieux a forgés pour moi. Hélas! hélas! le présent, l'avenir, toujours l'infortune : c'est là ce qui me fait soupirer. Quand verrai-je la fin de mes peines? Mais que dis-je? l'avenir! d'avance je le connais tout entier; j'y lis sans obstacle; jamais ne fondra sur moi un mal imprévu. Subissons notre destinée; subissons-la sans trouble : nul, je le sais, ne vaincra la nécessité. Je devrais me taire sur mon malheur; mais comment me taire? Moi, le bienfaiteur des mortels, moi infortuné, sous le joug d'un tel supplice! Oui, j'ai dérobé, en la cachant dans une férule [4], l'étincelle féconde,

1. Je lis τέχνης, et non τύχης. C'est la leçon expliquée dans les scholies. C'est aussi celle du *Mediceus* et de la plupart des autres manuscrits. Elle a été rétablie par Wellauer, et approuvée par Hermann et par Weil.

2. Cette apostrophe semble imitée d'Homère, *Iliade*, III, 277. Agamemnon s'écrie : « Soleil qui vois et entends tout; et vous fleuves, et toi terre... »

3. Dans le *Prométhée porteur du feu*, la longueur de cette captivité était fixée à trente mille ans.

4. La férule est une plante herbacée de la famille des *ombellifères*. Sa tige est élevée, cylindrique, épaisse et pleine de moelle. Quand le végétal est desséché, la moelle prend feu aisément, et conserve longtemps l'étincelle sans s'éteindre. En Sicile, les bergers ont toujours avec eux un morceau de férule allumée, pour se procurer du feu partout où ils se transportent. C'est dans Hésiode, *Théogonie*, vers 567, qu'il est question pour la première fois de la manière dont Prométhée ravit le feu du ciel : ἐν κοίλῳ νάρθηκι, *dans une férule creuse.*

la source de la flamme, le maître qui a enseigné aux mortels tous les arts, l'instrument de tous les biens. Et c'est pour un tel forfait que je suis voué à ce supplice, exposé aux injures de l'air, emprisonné dans ces chaînes. (Prométhée s'interrompt par des cris d'étonnement, puis il continue.) Quel est ce bruit, quel est cet invisible parfum qui a volé jusque vers moi? Quel dieu l'a répandu, quel mortel ou quel demi-dieu? Vient-on vers ce rocher aux limites du monde pour se repaître du spectacle de mes douleurs? ou que me veut-on? Voyez, hélas! dans ces fers, un dieu infortuné, haï de Jupiter, détesté de tous les dieux qui remplissent le palais de Jupiter; et quel fût son crime? il aima trop les hommes. — Ah! ah! n'entends-je pas encore, tout ici près, comme des oiseaux qui volent? L'air siffle doucement sous les battements légers de leurs ailes. A tout ce qui m'approche, je ne puis que trembler. (Les Océanides paraissent dans l'air, montées sur un char ailé.)

LE CHŒUR.

Rassure-toi, tu vois une troupe amie : elle a volé, grâce à l'effort d'ailes rapides, jusqu'à ce haut sommet. Il a fallu vaincre la résistance d'un père. Enfin je suis venue, portée sur les vents impétueux. L'écho de l'airain frappé par le marteau avait pénétré au fond de nos antres: j'ai chassé une pudeur trop craintive; et, sans prendre le temps de mettre ma chaussure, je me suis élancée vers toi, dans ce char ailé [1].

PROMÉTHÉE.

Hélas! hélas! filles de Téthys, la féconde mère [2]! filles du vieil Océan, dont les flots roulent autour de la terre

1. Andrieux remarque avec raison le soin tout particulier qu'Eschyle apportait aux habillements de ses acteurs, aux décorations, aux machines, aux chants du chœur, aux mouvements et à la pantomime des personnages muets, enfin à tout ce qui pouvait augmenter la pompe du spectacle et l'illusion théâtrale.

2. On trouve, dans la *Théogonie* d'Hésiode, la longue énumération des enfants de l'Océan et de Téthys.

et ne s'endorment jamais[1] ! regardez, voyez de quels liens enlacé je vais, sur la cime de ces rocs affreux, habiter une demeure que nul n'enviera.

LE CHŒUR.

Je le vois, Prométhée, et je frémis : un nuage gonflé de larmes vient charger mes yeux, à l'aspect de ton corps qui se dessèche sur la pierre et se consume dans ces nœuds d'airain qui t'outragent. Un nouveau monarque tient le gouvernail dans l'Olympe ; nous vivons sous des lois toutes nouvelles. Jupiter exerce, en vertu de ces lois, une arbitraire autorité ; ceux qui étaient grands et redoutables jadis viennent de disparaître devant lui.

PROMÉTHÉE.

Ah ! du moins, s'il m'eût précipité sous la terre, jusqu'au fond de l'enfer qui engloutit les morts, jusque dans le Tartare immense, après m'avoir chargé sans pitié de ces indissolubles liens ! Aucun dieu, aucun homme ne rirait de mes infortunes. Mais non ! suspendu dans l'air, battu par les vents, il faut que mon supplice fasse la joie de mes ennemis.

LE CHŒUR.

Où est-il, le dieu au cœur insensible que pourrait réjouir un tel spectacle ? Qui ne souffre pas de tes maux ? quel autre que Jupiter ? Seul il conserve un éternel courroux, lui l'impitoyable fléau de la race d'Uranus[2] ; et il ne cessera point qu'il n'ait assouvi son ressentiment, ou qu'un rival, par quelque heureux coup de main, ne lui ravisse un pouvoir si difficile à ravir.

PROMÉTHÉE.

Et pourtant malgré ces indignes chaînes dont la vio-

1. Eschyle s'en tient ici à la géographie d'Homère, d'après laquelle l'Océan n'est qu'un fleuve qui entoure le disque de la terre.

2. Οὐρανίαν γένναν. Il ne s'agit point des dieux en général, mais des Titans. Le scholiaste du *Mediceus* : τὴν Τιτανικὴν, τὴν ἐξ Οὐρανοῦ.

lente étreinte entrave mes membres, il aura besoin de moi une fois encore, ce maître des immortels [1]: c'est moi seul qui pourrai le prémunir contre les effets d'un dessein qu'il a conçu et qui doit le dépouiller de son sceptre et de ses honneurs [2]. Mais il ne me charmera point par les paroles mielleuses de la persuasion; je ne m'effrayerai point non plus de ses terribles menaces : il ne connaîtra le secret que le jour où il m'aura dégagé de ces cruelles chaînes, où il aura consenti à me donner satisfaction pour tant d'outrages.

LE CHŒUR.

Toujours de l'audace! Malgré cette amère infortune, ne vouloir rien céder! Ton langage est bien téméraire! L'effroi pénètre mon cœur et l'agite. Ton sort me fait frémir. Quand te verrai-je toucher au terme de ces affreux malheurs? Car l'âme du fils de Saturne est impénétrable, son cœur inflexible.

PROMÉTHÉE.

Jupiter est violent, je le sais; le juste, pour lui, c'est son caprice. Mais cet orgueil, j'en suis sûr aussi, fléchira un jour sous le coup terrible; cet indomptable courroux se calmera; et, avec un empressement égal au mien, Jupiter recherchera mon alliance et mon amitié.

LE CHŒUR.

Dévoile-nous, raconte-nous ce qui s'est passé. Pour quelle offense Jupiter te fait-il subir cet humiliant et

1. Le texte dit, πρύτανις, *modérateur*. Les prytanes étaient cinquante magistrats athéniens pris dans le conseil des Cinq-Cents, et chargés, avec les proèdres et les épistates, du soin de diriger les affaires publiques. On comprend donc qu'Eschyle fasse de ce mot le synonyme de celui de roi.

2. Je lis ἀφ' ὅτου, et non ὑφ' ὅτου. Weil : « Neque enim inimicorum novas res molientium, sed ipsius Iovis imprudens consilium dicit, quod imperii ruina consecutura sit. » Voyez plus loin les explications données par Prométhée à ce sujet, dans son dialogue avec Io.

atroce supplice? Parle, si un tel récit n'est point une souffrance pour ton cœur [1].

PROMÉTHÉE.

Parler de ma disgrâce, c'est pour moi une cuisante douleur; me taire, c'en est une encore! je suis bien malheureux! — Jadis la haine se mit entre les dieux; deux factions rivales se formèrent. Les uns voulaient renverser Saturne du trône, et donner l'empire à Jupiter [2]; les autres faisaient tous leurs efforts pour empêcher à jamais Jupiter de régner snr les dieux. En vain je m'empressai, dans cette conjoncture, de prodiguer les sages conseils : les fils du Ciel et de la Terre, les Titans, furent sourds à ma voix. Pleins d'audace et de présomption, ils méprisaient la prudence, l'adresse; ils se flattaient, par la seule force, d'assurer sans peine leur domination. Mais moi, plus d'une fois Thémis ma mère, oui, plus d'une fois la Terre, cet être unique sous tant de noms [3], m'avait prophétisé l'issue du débat. Ce n'était point, selon elle, sur la force, sur la violence, qu'il fallait compter : la victoire et l'empire appartiendraient à la ruse. Voilà ce que j'expliquais aux Titans; mais ils ne m'écoutèrent pas, ils méprisèrent mes avis. Le parti plus sage à prendre dès lors, c'était évidemment de me ranger, moi et ma mère, aux côtés de Jupiter, de combler spontanément le désir du dieu. Grâce à mes conseils, les noirs et profonds cachots du Tartare ont englouti l'antique Saturne avec tous ses défenseurs. Tels furent les services que je

1. Quoique les Océanides dussent bien connaître l'histoire de Prométhée leur parent, le récit est si beau, qu'on oublie de reprocher à Eschyle leur curiosité invraisemblable. Les Grecs n'ont jamais songé à chicaner le poëte sur un défaut, si c'en est un, qui amenait une si ample compensation.

2. Jupiter et les adversaires de Saturne reprochaient à ce dieu d'avoir dévoré ses enfants.

3. Θέμις, καὶ Γαῖα. La suite montre qu'il s'agit d'une seule et même divinité. Mais ailleurs, *Euménides*, vers 2, Eschyle se conforme à la mythologie vulgaire, et fait la Terre mère de Thémis.

rendis au maître des dieux : vous voyez de quel indigne prix il les a payés ! Car c'est là le vice éternel des tyrans de soupçonner la foi de leurs amis. — Mais vous me demandez le motif des tourments qu'il m'inflige : je vais vous le faire comprendre. A peine assis dans le trône paternel, il distribua aux dieux des récompenses : chacun avait la sienne ; et le pouvoir du maître s'affermissait. Mais il ne tint nul compte des infortunés mortels. Même il conçut le dessein d'anéantir la race entière, de produire une race nouvelle. Personne ne fit obstacle à sa volonté ; personne, excepté moi : moi seul j'eus ce courage. Sans mon secours, les mortels, écrasés par la foudre, étaient engloutis au fond des enfers. Voilà pourquoi je subis le poids des maux que vous avez sous les yeux : supplice horrible pour moi ; pour vous, spectacle déplorable ! J'eus pitié des mortels ; lui, il ne m'a pas jugé digne de pitié. J'ai été traité, vous le voyez, sans miséricorde ; mais mon supplice est l'opprobre de Jupiter.

LE CHŒUR.

Il aurait un cœur de fer, il serait fait d'un dur rocher, ô Prométhée, celui qui ne compatirait point à tes souffrances. Ce n'est pas moi qu'elles auraient pu réjouir : ce spectacle fait mal à mon cœur.

PROMÉTHÉE.

Sans doute je dois être, pour des amis, un objet de compassion.

LE CHŒUR.

Mais ta bonté pour l'homme n'alla-t-elle pas plus loin encore ?

PROMÉTHÉE.

J'ai mis fin aux terreurs que l'attente du trépas inspirait aux mortels.

LE CHŒUR.

Et quel remède as-tu trouvé pour les guérir de cette maladie ?

PROMÉTHÉE.

J'ai fait habiter[1] dans leur âme d'aveugles espérances.

LE CHŒUR.

C'est un don bien précieux que tu as fait là aux mortels!

PROMÉTHÉE.

Et, de plus encore, je leur ai donné le feu.

LE CHŒUR.

Quoi! les êtres d'un jour possèdent le feu resplendissant!

PROMÉTHÉE.

Oui, ce maître qui leur enseignera tous les arts.

LE CHŒUR.

Et voilà les crimes pour lesquels Jupiter te livre à cet injurieux supplice, à ces tortures qui n'ont point de relâche! Mais n'est-il pas dans l'avenir un terme assigné à tes douleurs?

PROMÉTHÉE.

Aucun absolument, sinon le terme que fixera son caprice.

LE CHŒUR.

En fixera-t-il un? quel est ton espoir? Ne vois-tu pas que tu as manqué de sagesse[2]? Ce reproche d'imprudence m'est pénible à prononcer, et il t'est dur à entendre. Mais laissons là les vains discours; cherche quelque moyen de t'arracher à tes tourments.

1. Le texte porte en effet κατῴκισα, ou, selon d'autres éditeurs, κατοικίσας, qui revient au même pour le sens. André Chénier fait dire à la jeune captive:

L'illusion féconde *habite* dans mon sein.

2. Ἥμαρτες, littéralement: *Tu t'es trompé.* Weil: « Verbo ἁμαρτάνειν non culpa delictumve innuitur, sed error majora quam pro viribus suscipientis et incepto cadentis. » Prométhée, dans sa réponse, accepte le reproche et s'en fait un titre de gloire. Il ne se glorifierait pas, si les Océanides l'avaient accusé d'un crime proprement dit

PROMÉTHÉE.

C'est chose commode, quand on a le pied au dehors de l'abîme des maux, de donner des leçons, de conseiller ceux qui sont malheureux! Eh! n'avais-je pas prévu mon sort? Mon imprudence fut volontaire; elle le fut, je l'avoue. Servir les mortels, c'était me préparer des souffrances. Pourtant je n'imaginais pas que ce serait là mon supplice ; que mon corps se dessécherait à la cime d'un rocher; que j'habiterais cette montagne inhospitalière. — Mais vous, ce n'est point assez encore que vous plaigniez mes douleurs présentes. Descendez à terre; apprenez le sort qui me menace dans l'avenir; connaissez ma destinée tout entière. Venez, venez; soyez compatissantes au malheureux dont vous voyez les tortures. Hélas! tous tant que nous sommes, l'infortune erre autour de nous : tantôt l'un tantôt l'autre est en butte à ses assauts.

LE CHŒUR.

Ton invitation, Prométhée, répond à mon désir. D'un pied léger je m'élance de ce char au vol rapide ; je quitte l'air azuré, la route où planent les oiseaux; je descends sur ces rocs hérissés. Oui, je veux écouter le récit entier de tes malheurs. (L'Océan paraît dans l'air, monté sur un dragon ailé.)

L'OCÉAN.

Pour venir te voir en ces lieux, Prométhée, j'ai traversé des pays immenses, monté sur ce dragon aux ailes agiles, que, sans le secours du frein, dirige ma volonté seule. Je compatis à tes douleurs, crois-en ma parole. Le sang qui nous lie m'en fait une loi, j'en conviens; mais, n'y eût-il pas cette parenté, il n'est personne qui tînt dans mon amitié une part plus grande que toi. Ce que je te dis là, tu verras que je le pense; tu verras que mon habitude n'est point de flatter à l'aide de propos menteurs. Parle; que faut-il faire pour te servir? Jamais

tu ne pourras dire qu'il existe pour toi ami plus sûr que l'Océan [1].

PROMÉTHÉE.

Eh bien, qu'est-ce encore? Et toi aussi tu viens pour assister en témoin à mes tourments? Quoi! tu as le courage de quitter les flots qui portent ton nom, tes antres creusés dans le roc par la nature, pour ce pays qui ne produit que le fer! Est-ce la curiosité, est-ce la compassion qui t'amène? Contemple le merveilleux spectacle [2]! oui, voilà l'ami de Jupiter, voilà celui qui a aidé Jupiter à fonder sa puissance; et voilà à quelles tortures je suis livré en proie.

L'OCÉAN.

Je le vois, Prométhée; et je veux, si plein que tu sois de ressources d'esprit, te donner un salutaire conseil. Rentre en toi-même; forme-toi un nouveau caractère, car nouveau est le maître qui commande aux dieux. Plus d'outrages, plus de traits acérés : prends garde; Jupiter est assis loin de toi, mais il pourrait t'entendre; et, au prix de tes maux d'alors, ceux qu'il te fait souffrir aujourd'hui ne te paraîtraient plus qu'un jeu. Infortuné, dépouille ton ressentiment; songe au soulagement de tes misères. Peut-être mes paroles te semblent-elles un froid radotage; mais j'ai là devant moi, Prométhée, les

1. Il y a une nuance de comique dans le caractère de l'Océan; et l'on a pu, sans forcer le rapprochement, comparer son langage avec celui d'Oronte dans *le Misanthrope* :

> J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
> Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable...
> Je crois qu'un ami chaud et de ma qualité
> N'est pas assurément pour être rejeté...
> ... Sois-je du ciel écrasé si je mens!...
> Mais cependant je m'offre entièrement à vous.

2. Le texte dit seulement, θέαμα. Mais le ton avec lequel Prométhée prononce ce mot justifie l'épithète que j'ai ajoutée. Weil note avec raison qu'il y a de l'amertume dans la pensée, et que l'expression a un sens énergique dont il faut tenir compte.

fruits qu'on tire d'une langue trop présomptueuse. Tu ne veux point t'humilier, tu ne veux point céder à ton malheur; tu souhaites donc de voir s'aggraver tes souffrances. Va, crois-en mon expérience, ne regimbe pas contre l'aiguillon [1] : réfléchis que le monarque est sévère, qu'il ne doit compte qu'à lui-même de ses volontés. — Je te laisse; je vais essayer si je puis quelque chose pour te délivrer de ces maux. Toi, reste calme; mets un frein à tes récriminations. Eh! ne le sais-tu pas, toi sans conteste le plus sage des dieux [2], qu'un propos inconsidéré attire toujours son châtiment [3]?

PROMÉTHÉE.

Je te félicite vraiment de n'avoir point jusqu'ici encouru aucune persécution pour l'audacieuse liberté que tu t'es permise de prendre part à mon infortune [4]. Mais ne t'inquiète pas de moi; quitte ce soin inutile. Jamais tu ne fléchiras Jupiter; Jupiter est inébranlable. Prends garde toi-même; ton voyage ici te peut coûter cher.

L'OCÉAN.

Tu sais conseiller les autres beaucoup mieux que toi-

1. Rien de plus fréquent que cette façon de parler chez les anciens. On la trouve dans tous les styles. Chez nous, elle appartient plutôt au style familier. Mais le dialogue de Prométhée et de l'Océan n'est nullement ici dans le ton sublime; et je n'ai pas cru qu'il fût besoin de relever cette image par d'autres termes plus recherchés.

2. L'adverbe ἀκριβῶς doit être joint à ὢν περισσόφρων, et non à οἶσθα. Weil : « Sic ἦθος habebunt hæc verba, quæ non sine leni quadam ironia dicta sunt. »

3. Le texte dit : *que la punition s'imprime sur une langue téméraire;* métaphore qui semble faire allusion à quelque supplice ancien, analogue à celui que, dans le moyen âge, on infligeait aux blasphémateurs.

4. Je lis : πόνων μετασχεῖν καὶ τετολμηκὼς ἐμοί. Cette correction de Weil est justifiée par l'interprétation de tous les scholiastes. La Vulgate, πάντων μετασχὼν καὶ τετολμηκὼς ἐμοί, prête à l'Océan une conduite en contradiction avec son caractère prudent et timide; et Prométhée se vante partout d'avoir toujours agi seul et sans auxiliaire aucun.

même : ton malheur en est une incontestable preuve. Mais ne réprime point l'élan de mon zèle. Je me flatte, oui, je me flatte d'obtenir cette grâce de Jupiter : il te délivrera de tes maux.

PROMÉTHÉE.

Je te sais gré de ce bon vouloir, et je ne l'oublierai jamais. Ton dévouement ne se lasse point, sans aucun doute; mais ne fais rien pour moi : tes efforts seraient superflus. Demeure donc en repos, prudemment à l'abri du danger. Je suis malheureux; mais le malheur éprouvé par d'autres ne me réjouirait pas. Crois-moi, je déplore amèrement le sort de mon frère, de cet Atlas [1] qui, debout aux rives du couchant, sent reposer sur ses épaules la colonne du ciel et de la terre, écrasant fardeau! J'ai vu, et je n'ai pu voir sans pitié, le fils de la Terre, l'habitant des antres de Cilicie, le terrible géant aux cent têtes, l'audacieux Typhon [2]. Il résistait aux efforts de tous les dieux; un sifflement de mort sortait de ses affreuses mâchoires; dans ses yeux étincelaient des éclairs : on eût dit que sous la force du monstre allait s'écrouler l'empire de Jupiter. Mais le trait vigilant du dieu, la foudre qui tombe en vomissant la flamme, étouffa ses menaces insolentes. Atteint jusqu'au fond du cœur même, embrasé, abattu par le tonnerre, ses forces défaillent; son corps, vain débris maintenant, est étendu près d'un étroit passage laissé par les mers [3], écrasé sous les racines de l'Etna [4]. Au sommet de la montagne, Vulcain

1. Atlas était fils de Japet et, par conséquent, frère de Prométhée. Il prit aussi parti contre Jupiter, et il fut changé en une montagne et condamné à porter le poids du monde.

2. Typhon, Typhos, Typhée ou Typhoée, était fils de la Terre et de l'Érèbe. Vaincu par Jupiter, comme Atlas et les autres Titans, il s'enfuit à travers la mer de Sicile; mais, à l'instant où il mettait le pied dans cette île, Jupiter fit tomber l'Etna sur lui.

3. Le détroit de Sicile.

4. Pindare, *Olympiques*, IV, 7, appelle l'Etna ἶπον ἀνεμόεσσαν ἑκατογκεφάλα Τυφῶνος. Typhon est comparé par les deux poëtes à un

forge son fer brûlant. De-là, un jour, rouleront avec fracas des torrents de feu; et la flamme, de ses dents sauvages, dévorera les vastes plaines de la féconde Sicile[1]. Des traits embrasés, des tourbillons d'une éternelle fumée, voilà comment Typhon exhalera sa bouillonnante colère, tout calciné qu'il est par la foudre de Jupiter[2]. — Mais tu as une longue expérience; tu n'as pas besoin que je te donne des leçons. Assure donc, par des moyens à ta guise, ton salut personnel. Quant à moi, je supporterai courageusement ma fortune présente; j'attendrai que Jupiter ait calmé son ressentiment.

L'OCÉAN.

Ne sais-tu donc pas, Prométhée, que les discours sont les médecins qui guérissent la colère?

PROMÉTHÉE.

Oui, si l'on flatte le cœur dans l'instant favorable; si l'on n'irrite point, si l'on ne froisse point l'âme courroucée[3].

rat pris au trébuchet, et qui ne peut se dégager de dessous la pierre.

1. On place à l'an 479 avant J.-C. la première éruption de l'Etna historiquement connue. Cette éruption, ici prédite, était toute récente à l'époque de la représentation du *Prométhée*.

2. Quelques éditeurs placent dans la bouche de l'Océan la digression sur Atlas et Typhon, à partir des mots: *Crois-moi*, etc. De toute façon, c'est un hors-d'œuvre. C'est le poëte qui parle, dans la description du supplice de Typhon, et non pas aucun de ses personnages.

3. Les quatre vers qui précèdent ont été traduits comme il suit par Cicéron, *Tusculanes*, III, 31 :

OCEANUS.

Atqui, Prometheu, te hoc tenere existimo
Mederi posse rationem iracundiæ.

PROMETHEUS.

Siquidem quis tempestivam medicinam admovens,
Non aggravescens vulnus illidat manu.

La même pensée, et avec les termes mêmes dont se sert l'Océan, se trouve aussi dans ce vers de Ménandre :

Λόγος γάρ ἐστι φάρμακον λύπης μόνον.

L'OCÉAN.

Mais, à prendre ton intérêt, à tenter une telle voie, quel risque entrevois-tu? apprends-le-moi.

PROMÉTHÉE.

Une peine sans résultat, une imprudence, une sottise.

L'OCÉAN.

Eh bien, laisse-la-moi faire, cette sottise : sembler fou, c'est un heureux secret du sage.

PROMÉTHÉE.

Tu ferais la faute, on m'en rendrait responsable.

L'OCÉAN.

Cette parole, c'est mon congé, je le vois bien.

PROMÉTHÉE.

Oui; je crains que ta pitié pour moi n'attire sur toi la haine.

L'OCÉAN.

De qui? de celui qui vient de s'asseoir sur le trône tout-puissant?

PROMÉTHÉE.

Prends garde de jamais courroucer son cœur.

L'OCÉAN.

Ton malheur, Prométhée, est en effet une leçon.

PROMÉTHÉE.

Pars donc, hâte-toi; persiste dans ce bon sens dont tu donnes enfin la preuve.

L'OCÉAN.

Je partais déjà, quand tu m'invitais au départ. Déjà cet oiseau aux quatre pieds bat de ses ailes le vaste champ de l'air, tout joyeux de regagner son étable. (L'Océan disparaît.)

LE CHŒUR.

O Prométhée! je déplore ton lamentable destin. Un ruisseau de larmes coule de mes yeux attendris, humide rosée qui mouille mon visage. L'épouvantable supplice décrété par Jupiter, c'est pour montrer qu'il n'a de lois

que son caprice, c'est pour faire sentir son orgueilleux empire aux dieux qui furent puissants autrefois.

Déjà toute la contrée d'alentour a retenti d'un cri plaintif. Ils pleurent tes nobles et antiques honneurs, ils pleurent la gloire de tes frères, ils souffrent de tes lamentables douleurs, tous ces mortels qui habitent le sol sacré de l'Asie; et les vierges de Colchide, intrépides soldats[1]; et la horde scythe, qui occupe les bords du marais Méotide, aux extrêmes confins du monde; et cette fleur de l'Arabie[2], ces héros dont le Caucase abrite les remparts, bataillons frémissants, hérissés de lances.

Le seul Dieu que j'eusse vu jadis chargé des chaînes d'airain de la douleur pesante, c'était cet infatigable Titan, Atlas, dont le dos supporte un immense et écrasant fardeau, le pôle de la terre et du ciel[3]. La vague des mers tombe sur la vague et mugit; l'abîme pousse un gémissement; l'enfer ténébreux frémit dans les profondeurs de la terre; les sources des fleuves à l'onde sacrée exhalent un douloureux murmure: tout, dans le monde, pleure sur les tourments d'Atlas[4].

1. Il s'agit des Amazones, qui habitaient la Colchide avant de se fixer sur les bords du Thermodon.

2. Cette géographie est singulière; et Eschyle est le seul auteur ancien qui place dans le nord de l'Asie des peuples arabes. Ce n'est pourtant pas une raison de chercher, comme l'ont fait plusieurs éditeurs, à corriger le texte et à remplacer le nom des Arabes par quelque autre. Il y a plus d'une faute de ce genre dans les tragédies d'Eschyle.

3. L'expression γᾶν οὐράνιόν τε πόλον équivaut à πόλον γῆς καὶ οὐρανοῦ, et est tout à fait synonyme de celle qu'on a vue plus haut (vers 349): κίον' οὐρανοῦ τε καὶ χθονός, *la colonne du ciel et de la terre*. Peu importe d'ailleurs que l'idée de cette colonne nous paraisse absurde. Il suffit que, si Atlas n'était pas là, le ciel s'écroulerait.

4. On peut rapprocher de cet admirable tableau les vers de Virgile au sujet de la mort d'Eurydice, *Géorgiques*, IV, 460:

At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implerunt montes; flerunt Rhodopeïæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.

PROMÉTHÉE.

Croyez-moi, ce n'est ni l'orgueil ni un obstiné dédain qui cause mon silence; mais j'ai le cœur rongé d'un cuisant chagrin [1], à la vue des outrages où je suis en butte. Et pourtant, ces nouveaux dieux, à qui doivent-ils leurs honneurs? à qui, sinon à moi? Mais n'en parlons point : ce serait vous dire ce que déjà vous savez. Écoutez plutôt quel était le triste destin des mortels, et comment ces êtres, stupides jadis, acquirent, grâce à moi, raison et sagesse. Ce n'est pas que j'aie à faire aucun reproche aux hommes : je parle pour rappeler seulement quels furent mes dons et ma bonté. — Autrefois ils voyaient, mais ils voyaient mal; ils entendaient, mais ils ne comprenaient pas. Semblables aux fantômes des songes, ils vivaient, depuis des siècles, confondant pêle-mêle toutes choses. Ils ne savaient se servir ni des briques ni du bois [2], pour construire des maisons éclairées par le jour. Comme la frêle fourmi ils habitaient sous terre, dans des cavernes profondes où ne pénétrait pas le soleil. Nul signe certain qui distinguât à leurs yeux l'hiver, soit du printemps plein de fleurs, soit de l'été aux moissons abondantes. Ils agissaient, mais toujours au hasard, sans réflexion. Enfin je leur enseignai l'art d'observer et l'instant précis du lever des astres et

1. Δάπτομαι κέαρ. Homère dit, en parlant de Bellérophon, *Iliade*, VI, 202, ὃν θυμὸν κατέδων, que Cicéron traduit littéralement : *Ipse suum cor edens.*

2. Pline attribue à deux Athéniens, Euryalus et Hyperbius, l'invention des fours à briques, et à Dédale l'invention de l'art de travailler le bois. Dédale appartient à l'antiquité mythologique; les deux autres inventeurs, dont l'époque est inconnue, ne sont peut-être pas moins fabuleux que Dédale, ce qui justifie Eschyle de les avoir privés de leur gloire au profit de Prométhée, qui est le génie même des découvertes. D'ailleurs, avant que les deux Athéniens construisissent des fours à briques, on se servait, dans tout l'Orient, de briques séchées au soleil; et l'on peut dire que c'est seulement l'art de pétrir et de sécher l'argile que Prométhée a enseigné aux hommes

l'instant précis de leur coucher[1]. C'est moi qui inventai pour eux la science des nombres, la plus noble des sciences; pour eux je formai l'assemblage des lettres, je fixai la mémoire qui conserve tous les souvenirs, la mère, l'instrument des Muses[2]. C'est moi aussi qui, le premier, accouplai sous le joug les animaux auparavant sauvages, désormais domptés et obéissants; et le corps des mortels fut soulagé du poids des travaux les plus rudes. C'est moi qui attelai les chevaux, dociles au frein, à des chars splendides, orgueil de l'opulence. Et ces autres chars aux ailes de lin, qui emportent le matelot sur les ondes, quel autre que moi les a inventés? Infortuné! mon industrie a tout créé pour les mortels, et je ne trouve, pour moi-même, aucun moyen de me délivrer de mon tourment!

LE CHŒUR.

Ton supplice est bien cruel; mais tu dois ton malheur à ta folie imprudente. Aussi, comme un mauvais médecin, tu perds courage, dès que tu souffres toi-même; tu ne sais imaginer nul remède pour te guérir[3].

1. L'épithète δυσκρίτους ne se rapporte grammaticalement qu'à δύσεις, le coucher. Mais les difficultés de l'observation astronomique sont les mêmes dans les deux cas; et l'on doit traduire comme s'il y avait, τὰς δυσκρίτους ἀντολὰς καὶ τὰς δυσκρίτους δύσεις. Cette explication, proposée par Heimsœth, fait disparaître ce qui avait choqué certains éditeurs, et dispense de toute correction. Avec ὁδούς, celle de Dobrée, ou φύσεις, celle de Hermann, au lieu de δύσεις, on n'a que des expressions vagues, presque dénuées de sens.

2. Deux manuscrits de Stobée ajoutent trois vers avant cette phrase; et alors le passage serait : « Puis j'ai réglé la vie de tous les Grecs et de leurs alliés, toute désordonnée auparavant, et pareille à celle des bêtes sauvages. D'abord, c'est moi qui inventai pour eux la science des nombres... » Mais ces vers ne sont probablement pas d'Eschyle.

3. On connaît le vers proverbe si souvent cité par Plutarque : Ἄλλων ἰατρὸς, αὐτὸς ἕλκεσι βρύων (médecin des autres, toi-même de plaies tout couvert), et la parole évangélique : « Médecin, guéris-toi toi-même. »

PROMÉTHÉE.

Apprends le reste, et tu vas admirer bien plus encore d'autres arts, d'autres inventions, dont l'idée n'appartient qu'à moi. Voici mon bienfait le plus grand. Jadis, un mortel tombait-il malade, nul secours à espérer : point d'aliment salutaire, ni de topique, ni de breuvage, aucun remède enfin; et ils périssaient. Je leur enseignai à composer de bénins mélanges, préservatifs aujourd'hui pour eux de toutes les maladies. Et cette autre science aux aspects si variés, la divination, c'est moi encore qui l'ai fondée. C'est moi qui le premier distinguai, parmi les songes, les visions qui doivent s'accomplir; c'est moi qui expliquai les pronostics dont rien ne donnait aux hommes l'intelligence. Rencontres fortuites durant le voyage, vol des oiseaux de proie, j'ai tout défini avec clarté; j'ai dit quels oiseaux étaient ou d'un favorable ou d'un sinistre augure; j'ai dit aussi les mœurs de leurs races diverses, leurs mutuelles haines, leurs amitiés, leurs réunions; enfin j'ai montré la sorte de poli, la couleur qui plaisait aux dieux dans les entrailles des victimes, et les nuances de beauté du fiel et du foie [1]. J'ai fait brûler sur le feu, dans une enveloppe de graisse, les cuisses, les larges reins de la victime [2], guidant ainsi les mortels sur la route d'un art ténébreux, et rendant sensibles à leurs regards les signes de la flamme, autrefois inexpliqués. Tels furent mes bienfaits; et je ne parle pas de ces trésors que la terre dérobait aux hommes dans ses pro-

1. On regardait, par exemple, comme la menace d'un grand malheur que le lobe du foie fût peu apparent. Suivant Hermann et Weil, il y a une lacune entre les vers 494 et 495. Il est vrai que ces deux vers ne sont pas liés grammaticalement; mais l'asyndète n'a rien de plus extraordinaire ici que dans une foule d'autres passages où nul ne songe à s'en choquer.

2. Le mot κῶλα et le mot ὀσφύν dépendent tous deux de πυρώσας, et c'est à tort que certains éditeurs mettent une virgule après συγκαλυπτά. Nous sommes dans les présages du feu, et les κῶλα ne sont point des entrailles. Ce sont des parties qu'on brûlait.

fondeurs : l'airain, le fer, l'argent, l'or ; qui pourrait se vanter de les avoir découverts avant moi ? personne, sans nul doute, à moins d'une folle jactance. En un seul mot je puis tout t'apprendre ; l'inventeur de tous les arts dont jouissent les mortels, c'est Prométhée.

LE CHŒUR.

Ne va pas, toi qui as trop fait pour les mortels, ne va pas, dans ce malheur, t'abstenir de rien faire pour toi-même ; car bientôt, j'en ai la douce espérance, tu serais libre de ces chaînes, tu deviendrais l'égal de Jupiter.

PROMÉTHÉE.

Non ! tel n'est point l'avenir fixé par la Parque inévitable. Je vivrai courbé sous des maux, sous des tortures sans nombre : ce n'est qu'après le supplice que je sortirai des fers. L'art est une bien faible puissance quand il lutte contre la nécessité.

LE CHŒUR.

Mais cette nécessité, qui donc règle son cours ?

PROMÉTHÉE.

C'est la triple Parque, ce sont les Furies à l'infaillible mémoire.

LE CHŒUR.

Ainsi leur force est supérieure à celle de Jupiter ?

PROMÉTHÉE.

Oui ; lui-même il ne saurait échapper à sa destinée.

LE CHŒUR.

Et quelle est donc la destinée de Jupiter, sinon un éternel empire ?

PROMÉTHÉE.

Ne me le demande pas ; n'insiste pas pour le savoir.

LE CHŒUR.

Il est donc bien redoutable, ce secret que tu tiens enveloppé ?

PROMÉTHÉE.

Passez à d'autres sujets ; il n'est point temps encore de révéler le mystère ; il faut le dérober plus que jamais

aux yeux. A me taire, je gagne ma délivrance de ces indignes liens, la fin de mes maux.

LE CHŒUR.

Puisse Jupiter, l'arbitre souverain du monde, n'opposer jamais sa puissance à mes désirs! Puissé-je ne jamais montrer de lenteur à présenter aux dieux les sacrés festins de l'hécatombe[1], sur le bord des intarissables flots de l'Océan mon père! Puissé-je ne jamais tenir de coupables discours, et garder dans mon cœur, empreints et ineffaçables, ces religieux pensers!

Il est doux de prolonger une immortelle vie, au sein de la sécurité profonde, des riantes espérances, et de nourrir son âme d'une pure félicité. Mais je frissonne d'épouvante au spectacle des mille tortures qui te déchirent. Ah! Prométhée, tu n'as pas redouté Jupiter; et, cédant au penchant de ton âme, tu t'es montré outre mesure bienveillant pour les mortels.

Voilà le salaire ingrat de tes bienfaits. O toi qui m'es cher, dis, quels secours t'apporteront les êtres d'un jour? qu'espères-tu de leur appui? Eh! ne connaissais-tu donc pas cette inactive impuissance qui enchaîne, comme dans un rêve, l'aveugle race des humains? En présence des décrets de Jupiter s'évanouissent les desseins des mortels.

Cette vérité, Prométhée, ton funeste sort en est la preuve à mes yeux! Mais qu'il ressemble peu, ce chant qui s'échappe aujourd'hui de mes lèvres, au chant d'hyménée que jadis, heureuse de ton bonheur, je faisais entendre autour du bain nuptial, autour de ta couche, le jour où ma sœur Hésione[2] consentit à devenir ton épouse et à partager ton lit!

1. Les dieux d'ordre inférieur étaient censés offrir des sacrifices aux grands dieux. Voyez, par exemple, Cyrène dans Virgile, *Géorgiques*, IV, 380.

2. Cette Hésione, suivant les mythologues, est la même que la nymphe Asia.

IO[1].

Où suis-je? chez quel peuple? Quel est ce captif que j'aperçois fatigué par la tempête, dans les entraves qui l'assujettissent au rocher? Quel forfait expies-tu par cette agonie? Apprends-moi dans quel pays du monde j'arrive errante, infortunée. — Ah! ah! hélas! hélas! un taon me déchire encore de son dard. — Malheureuse! c'est l'affreux fantôme d'Argus, du fils de la Terre. Éloigne, ô Terre, éloigne-le. — Je tremble à l'aspect du pâtre aux cent yeux. — Le voilà qui s'avance, avec son perfide regard : il était mort; la terre ne l'a donc point englouti! Le voilà! il s'échappe des enfers; il me suit à la piste, malheureuse! — Je fuis, je bondis affamée, le long des sables du rivage; et toujours les roseaux harmonieux qu'unit la cire exhalent autour de moi l'assoupissante mélodie[2]. — Oh! oh! grands dieux! grands dieux! où donc m'amènent tant de courses vagabondes? Pour quel crime, ô fils de Saturne, pour quel crime m'as-tu attachée ainsi sous le joug d'horribles souffrances? — Ah! ah! — Pourquoi ce taon qui m'aiguillonne, pourquoi ce trouble, ces tortures, cet accablant délire? Ah! embrase-moi de ta foudre, engloutis-moi sous la terre, fais de moi la pâture des monstres de la mer! Ne repousse pas mes prières, dieu souverain! Assez de courses errantes, assez de douleurs! Oh! si je pouvais apprendre quelle sera la fin de mes maux!

LE CHŒUR, à Prométhée.

Entends-tu les plaintes de la jeune fille aux cornes de génisse [3]?

1. Io porte sur sa tête deux cornes, et c'est d'après cet indice que le spectateur était censé avoir sous les yeux la vache elle-même.

2. C'est avec l'instrument décrit par Io que Mercure avait charmé et endormi Argus, attaché aux pas de l'infortunée par l'ordre de Junon. On sait aussi que le surnom homérique de ce dieu est Ἀργειφόντης, *meurtrier d'Argus*.

3. Weil et Dindorf mettent ces paroles dans la bouche d'Io elle-

PROMÉTHÉE.

Et comment pourrais-je ne pas l'entendre, la jeune fille que harcèle un taon impitoyable, la fille d'Inachus? Oui, c'est celle qui embrase d'amour le cœur de Jupiter, et qui maintenant, objet de la haine de Junon, fuit d'une éternelle fuite sous les coups de son ennemie.

IO.

D'où sais-tu donc qui je suis, ô toi qui viens de prononcer le nom de mon père? Réponds-moi, parle à une infortunée. Qui donc es-tu? qui es-tu, ô toi qui souffres ici et qui connais si bien mes souffrances? toi qui l'as nommé, ce fléau déchaîné par une déesse, ce mal qui me consume, qui me déchire d'un pénétrant aiguillon! — Ah! ah! — C'est par bonds rapides, par impétueux élans que j'ai couru jusqu'en ces lieux, tourmentée par la faim, triste objet des jalouses vengeances de Junon. Quels malheureux endurèrent jamais — ah! ah! — les douleurs que j'endure? Mais réponds-moi sans détour : que me reste-t-il encore à souffrir? où finiront mes malheurs? Donne, ah! donne à la jeune fille errante, infortunée, un remède à son tourment. Parle, explique-toi, si tu sais quelque chose.

PROMÉTHÉE.

Oui, je parlerai sans détour; tu sauras tout ce que tu désires apprendre; je le dirai sans m'envelopper dans l'énigme, en termes simples, comme un ami doit ouvrir la bouche devant ses amis. — Tu vois celui qui a donné le feu aux mortels; tu vois Prométhée.

IO.

O toi, le bienfaiteur commun de toute la race humaine, malheureux Prométhée, pour quel forfait subis-tu ce châtiment?

même, parce que Io, un peu plus loin, termine ses questions à Prométhée par un vers semblable à celui-ci. Mais la vérité dramatique en semble point favorable à cette correction.

PROMÉTHÉE.

J'achevais, il y a un instant, le lamentable récit de mes douleurs.

IO.

Ne peux-tu donc pas m'accorder aussi la grâce...

PROMÉTHÉE.

Quelle grâce? dis; je n'aurai rien de caché pour toi.

IO.

D'apprendre de toi qui t'a enchaîné sur ces rocs escarpés?

PROMÉTHÉE.

C'est l'arrêt de Jupiter, la main de Vulcain.

IO.

De quels crimes portes-tu donc la peine?

PROMÉTHÉE.

J'en ai dit assez pour être compris de toi.

IO.

Ajoute au moins un mot: dis-moi quel moment sera le terme de mon infortune et de ma course vagabonde.

PROMÉTHÉE.

Il vaut mieux pour toi l'ignorer que l'apprendre[1].

IO.

Ah! ne me cache point ce que je dois souffrir encore.

PROMÉTHÉE.

Pourtant je ne refuse pas d'exaucer ton vœu.

IO.

Pourquoi donc balancer? parle, dis-moi tout.

PROMÉTHÉE.

Je ne refuse nullement; mais je crains de bouleverser tes esprits.

1. Les scholiastes citent un vers ἃ δεῖ γενέσθαι, ταῦτα καὶ γενήσεται, qui était passé en proverbe. Ce vers pourrait bien être d'Eschyle lui-même, et servirait, suivant quelques critiques, à compléter la réponse de Prométhée : « Ce qui doit arriver ne manquera pas de s'accomplir. »

IO.

Ne prends pas pour moi plus de pitié que je n'en désire moi-même.

PROMÉTHÉE.

Tu le veux absolument, il faut donc que je parle; eh bien, écoute.

LE CHŒUR.

Un instant encore. A mon tour accorde-moi une faveur. Sachons d'abord l'histoire de ses tourments; qu'elle nous raconte elle-même les terribles vicissitudes de sa fortune. Puis tu lui révéleras les douleurs que lui garde l'avenir.

PROMÉTHÉE.

Ce soin te touche, Io; c'est à toi de combler leur désir. Tu ne saurais refuser, surtout aux sœurs de ton père; car il y a douceur à pleurer, à gémir sur ses infortunes, quand on sait que le récit fera couler des larmes.

IO.

Comment résister à votre empressement? je n'essayerai même pas. Vous désirez connaître toute mon histoire; je n'en veux rien dissimuler. Pourtant il est pénible à mon cœur de dire la cause et de cette tempête soulevée contre moi par une main divine, et de ma déplorable métamorphose. — Sans cesse des songes venaient, pendant la nuit, voltigeant vers ma chambre virginale. Ils me disaient, dans leur caressant langage[1] : « O jeune fille, « pourquoi si longtemps garder la virginité[2]? Ton bonheur « est grand! tu peux aspirer au plus glorieux des hymé« nées. Ta vue a embrasé Jupiter des feux du désir; avec

1. « Le début du récit d'Io, dit M. Patin, est charmant, plein de cette grâce riante qui éclaircit quelquefois les ombres de la tragédie d'Eschyle. Moschus s'en est visiblement inspiré lorsque, dans sa deuxième idylle où il a introduit épisodiquement l'histoire d'Io, il a peint Europe avertie par des songes prophétiques de sa glorieuse destinée. »

2. « Solane perpetua mœrens carpere juventa? » Virgile, *Énéide*, IV, 52.

« toi il veut partager les voluptés de Cypris. Eh! ne va « pas, belle enfant, dédaigner la couche de Jupiter! « Descends plutôt vers les champs de Lerne[1], vers ces « fécondes prairies où paissent les troupeaux de ton père, « où s'élèvent les étables de ses bœufs. Hâte-toi; rassasie « enfin le désir qui brûle dans les yeux de Jupiter[2]. » — Tels étaient les songes dont chaque nuit, pour mon malheur, j'étais assaillie. Je fis un effort de courage : je dis à mon père quelles apparitions venaient me hanter dans l'ombre des nuits. Mon père envoya plus d'une fois consulter et l'oracle de Delphes et celui de Dodone, pour apprendre par quels sacrifices, par quelles prières, il pourrait fléchir les dieux. Mais toujours on lui rapportait des réponses ambiguës, pleines de vague, et dont nul ne pénétrait le sens. Enfin un oracle arriva chez Inachus, un oracle bien clair, bien précis, cette fois. C'était le conseil, c'était l'ordre de me chasser hors de la maison, hors de la patrie, de me laisser ensuite à moi-même; et une course vagabonde devait m'entraîner jusqu'aux derniers confins de la terre. S'il résistait, Jupiter lancerait la foudre étincelante; et Inachus serait anéanti, lui et toute sa race. C'en était assez pour qu'il obéît à la voix prophétique de Loxias[3] : il me bannit, il me ferma la porte du palais. Son cœur, comme le mien, était brisé; mais Jupiter le tenait sous le frein et le faisait céder à la force. Aussitôt ma raison, aussitôt mes traits s'altérèrent : ces cornes que vous voyez se dressèrent sur mon front. Déchirée par un taon à l'aiguillon acéré, je m'élançai d'un bond furieux jusqu'aux limpides flots de Cen-

1. Ce nom de Lerne désignait une ville, ou une montagne, ou une fontaine de l'Argolide, et peut-être tous les trois à la fois.

2. Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, c'est Jupiter lui-même qui adresse le discours à Io.

3. Ce nom, qui signifie *tortueux*, avait été donné à Apollon à cause de l'obscurité de ses oracles.

chrée[1], jusqu'à la colline de Lerne[2]. Le bouvier fils de la Terre, l'impitoyable Argus me suivait, attachant sur mes traces ses yeux innombrables. Un coup imprévu le priva soudainement de la vie; mais moi, toujours déchirée par le taon, le fouet que tient une main divine me relance de climat en climat. Tu sais tout ce qui m'est arrivé. Si tu peux me dire les maux que l'avenir me réserve encore, parle; et que la pitié n'aille pas t'inspirer quelque consolant mensonge : un discours artificieux est, selon moi, le plus honteux des fléaux.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! c'en est trop! arrête! Jamais, non, jamais je n'aurais pu m'attendre à l'étrange récit qui vient de frapper mon oreille, à ces tourments, à ces désastres, à ces terreurs : affreux spectacle! insupportable supplice! trait à double pointe, qui glace mon âme! — Ah! Destinée, Destinée! je frémis d'horreur à l'aspect des infortunes d'Io.

PROMÉTHÉE, au Chœur.

Tes gémissements, ton effroi, sont prématurés encore. Attends au moins que tu aies appris le reste.

LE CHŒUR.

Parle; instruis-la de son sort : il n'est pas sans douceur de connaître clairement d'avance, lorsqu'on est dans la peine, ce qu'on aura encore à souffrir.

PROMÉTHÉE.

Je me suis rendu sans résistance à votre premier désir : vous vouliez entendre d'abord de sa bouche le récit de ses malheurs. Apprenez donc maintenant les nouveaux tourments que Junon doit infliger encore à cette jeune

1. Cenchrée était une fontaine de l'Argolide.

2. La plupart des récents éditeurs lisent, Λέρνης τε κρήνην, correction de Canter; Blomfield lit, ἀκτήν τε Λέρνης, et Hermann, Λέρνης τ'ἐπ'ἀκτήν. Mais d'autres éditeurs récents maintiennent la leçon vulgaire, Λέρνης ἄκρην τε.

infortunée. Et toi, sang d'Inachus, grave mes discours dans ton esprit, et tu sauras où doit s'arrêter ta course. — Tu tourneras, au sortir de ces lieux, vers les plages de l'Orient : traverse ces déserts qui n'ont jamais senti la charrue. Au delà, tu arriveras chez les Scythes nomades [1], qui vivent dans des cabanes d'un tissu d'osier dressées en l'air sur leurs chars aux larges roues, et qui ont pour armes des arcs aux redoutables flèches. Garde-toi d'approcher de ces peuples. Pour t'éloigner de leur contrée, porte tes pas le long des bords rocailleux de la mer gémissante [2]. A gauche habitent les Chalybes [3], habiles à façonner le fer : évite-les encore ; ils sont féroces, inhospitaliers. Tu arriveras aux bords de l'Hybristès [4], ce fleuve digne de son nom [5]. N'essaye pas de le traverser, car l'entreprise du passage a ses périls ; remonte jusque vers le Caucase [6], la plus élevée des mon-

1. Horace parle des Scythes dans les mêmes termes qu'Eschyle :

> Campestres melius Scythæ
> Vivunt, et rigidi Getæ,
> Quorum plaustra vagas rite trahunt domos ;

et cette peinture est juste encore, appliquée à plus d'une horde de Tartares, sinon aux peuples des bords du Pont-Euxin.

2. C'est le Palus-Méotide. Suivant Foss et Weil, il y a ici une lacune ; car Io, pour avoir les Chalybes à gauche, et non plus la mer, a dû reprendre son chemin à travers les steppes. Mais on peut dire que cela est sous-entendu, puisqu'il n'a été question que du moyen d'éviter les Nomades. Quand Io sera hors de leurs atteintes, elle quittera le rivage de la mer, et rentrera dans la Scythie. Le pays des Chalybes, selon Eschyle, était en Scythie, sur le Pont-Euxin.

3. La place qu'Eschyle assigne aux Chalybes n'est pas celle qu'ils habitaient réellement. Le pays des Chalybes était dans l'Asie Mineure, au delà du fleuve Halys.

4. Le Rha ou Volga, ou l'Araxe, on ignore lequel. Il est évident que le poëte ne parle que d'après de vagues on dit, relatifs à quelque fleuve large, profond et rapide, dont les trafiquants grecs du Pont-Euxin avaient entendu parler.

5. Hybristès signifie insolent, orgueilleux, plein de violence.

6. Chaîne de montagnes qui longe la côte orientale du Pont-Euxin.

tagnes, jusqu'au lieu où de la tempe même du mont le fleuve s'élance bouillonnant, impétueux. Franchis ces hautes cimes qui touchent aux astres, et descends vers les plages du midi. Là tu trouveras les Amazones [1], cette nation de guerrières pour qui l'homme est un objet de haine : elles peupleront un jour Thémiscyre, sur les bords du Thermodon, en ces lieux où s'ouvre Salmydessus [2], l'horrible gueule béante dans les ondes, l'hôtesse fatale aux nautoniers, la marâtre des vaisseaux. Volontiers elles te serviront de guides, et même avec un vif empressement. Puis tu arriveras à l'isthme Cimmérien [3]; puis tu continueras ta route jusqu'à la porte resserrée du marais Méotide : il faut courageusement t'élancer au delà du détroit. La renommée de ton passage se conservera éternelle parmi les humains, et le détroit sera nommé Bosphore [4]. Alors tu auras quitté le sol de l'Europe, tu seras sur le continent de l'Asie [5]. — Eh bien, que vous en semble? ne se fait-elle pas également sentir à tous, la violence de ce roi des dieux? Voilà une mortelle à laquelle il brûle de s'unir d'amour; et il la contraint brutalement à cette lamentable fuite! Ah! tu as rencontré,

1. On plaçait le pays des Amazones entre le Palus-Méotide et le nord de la mer Caspienne.

2. En réalité, le golfe de Salmydessus était situé fort loin de Thémiscyre. Thémiscyre s'élevait à l'orient de l'Asie Mineure, et l'on trouvait Salmydessus à l'extrémité du rivage occidental du Bosphore de Thrace.

3. L'isthme qui joint la Chersonèse Taurique au continent.

4. Bosphore, Βόσπορος, signifie passage du bœuf ou de la vache. Il s'agit là du Bosphore Cimmérien, aujourd'hui détroit d'Iénikalé. Selon d'autres traditions, ce détroit n'aurait reçu le nom de Bosphore que par analogie avec le canal qui joint la Propontide au Pont-Euxin; et c'est celui-ci, le Bosphore de Thrace, qui aurait dû son nom au passage d'Io.

5. Il ne faut pas chercher, dans le voyage d'Io, une exactitude géographique qui n'y est point. Tous ceux qui ont essayé, par des remaniements de texte et des explications, à ramener cette énumération de contrées à une réalité acceptable ont perdu leur temps.

jeune fille, un prétendant bien cruel! car le discours que tu viens d'entendre, c'est à peine le prélude de tes malheurs.

IO.

Grands dieux! grands dieux! hélas! hélas!

PROMÉTHÉE.

Quels cris! quels sourds gémissements! Que feras-tu donc quand tu connaîtras le reste de tes maux?

LE CHŒUR.

Quoi! tu dois lui annoncer encore de nouvelles souffrances!

PROMÉTHÉE.

Oui, une mer de douleurs déchaînant toutes ses tempêtes.

IO.

Que me sert-il donc de vivre? Que tardé-je à m'élancer de cette roche escarpée, à me briser sur le sol, pour m'affranchir de tous mes maux? Mieux vaut mourir une fois que d'être malheureux tous les jours de sa vie.

PROMÉTHÉE.

Eh! quel serait donc ton désespoir, si tu subissais mon supplice? Moi, la destinée ne me permet point de mourir: la mort, du moins, serait la fin de mes souffrances. Mais non! je ne vois devant mes yeux aucun terme à mon infortune, jusqu'au jour où Jupiter tombera de la royauté.

IO.

Que me dis-tu? Jupiter déchoir de l'empire!

PROMÉTHÉE.

Ce sera une joie pour toi, sans doute, le spectacle d'un tel événement?

IO.

Comment non, puisque Jupiter me traite avec tant de rigueur?

PROMÉTHÉE.

Cette révolution s'accomplira, sois-en sûre [1].

IO.

Et qui donc le dépouillera du sceptre de la toute-puissance?

PROMÉTHÉE.

Lui-même, son imprévoyance, sa folie.

IO.

De quelle façon? explique-toi, si tu le peux sans péril.

PROMÉTHÉE.

Il formera un hymen dont il doit se repentir un jour.

IO.

Avec une déesse? avec une mortelle? parle, s'il t'est permis de me le dire.

PROMÉTHÉE.

Qu'importe avec qui? C'est là un mystère que je ne dois point révéler.

IO.

Est-ce par l'épouse qu'il sera renversé du trône?

PROMÉTHÉE.

Elle mettra au monde un fils plus fort que son père [2].

1. Weil change σοι μαθεῖν en ἰανθῆναι, et le vers alors signifie : « Tu peux dès maintenant épanouir ton cœur, cette révolution étant inévitable. » Mais Prométhée n'a pas besoin de faire cette invitation à la joie. L'énoncé du renversement certain de Jupiter suffit, après ce qu'Io vient de dire.

2. On voit dans Pindare, *Isthmiques*, VIII, vers 67 et suivants, que c'est Thétis qui devait mettre ce fils au monde, à moins que Jupiter n'y mît ordre en renonçant à la déesse; ce qu'il fit. D'après un dialogue de Lucien, comme Jupiter se rendait près d'elle, Prométhée l'avertit du danger auquel il s'exposait, en lui prédisant qu'il serait détrôné par le fils qui naîtrait de Thétis et de lui. Jupiter, selon Lucien, profita de l'avis, et, pour en récompenser Prométhée, il le fit délivrer par Vulcain.

IO.

Et il n'a aucun moyen de détourner de soi un tel malheur?

PROMÉTHÉE.

Non, aucun, à moins que, délivré de mes chaînes...

IO.

Qui donc est celui qui te délivrera en dépit de Jupiter?

PROMÉTHÉE.

Ce sera, j'en suis assuré, un de tes descendants.

IO.

Que dis-tu? Ton libérateur serait mon fils!

PROMÉTHÉE.

Oui, à la troisième génération, après dix autres générations [1].

IO.

Cet oracle laisse encore bien de l'obscurité dans mon esprit.

PROMÉTHÉE.

Va, ne cherche pas même à connaître ton déplorable avenir.

IO.

Ah! tu avais flatté mon espoir, ne le frustre pas!

PROMÉTHÉE.

Des deux secrets je consens à te révéler l'un ou l'autre.

IO.

Quels secrets? parle; fais du moins que je puisse choisir.

PROMÉTHÉE.

Soit. Choisis donc de savoir ou les douleurs qui t'attendent encore, ou le nom de mon libérateur.

1. Un scholiaste donne les treize noms des descendants d'Io dans l'ordre suivant : 1° Épaphus; 2° Libya; 3° Bélus; 4° Danaüs; 5° Hy-

LE CHŒUR.

De ces deux grâces accorde-lui la première; l'autre, accorde-la-moi, je te prie : ne repousse pas mes vœux. Qu'Io apprenne de ta bouche le reste de ses courses vagabondes; mais dis-moi le nom de ton libérateur : je brûle de le connaître.

PROMÉTHÉE.

Vous l'exigez, je ne résisterai pas; je dirai tout ce que vous désirez savoir. Et d'abord, Io, je te ferai le récit de tes courses errantes et agitées : grave bien mes paroles dans les tablettes de ta mémoire. — Tu traverseras donc le courant qui sépare les deux continents; tu marcheras vers ces plages resplendissantes de l'Orient d'où s'élance le soleil [1]. Au delà de la mer mugissante, tu trouveras les champs gorgoniens de Cisthène [2]. C'est là que vivent les filles de Phorcys : d'abord ces trois antiques vierges aux cheveux d'un blanc de cygne, qui ont pour leur triple usage un œil unique, une seule dent [3], êtres que ne regardèrent jamais les rayons du soleil, jamais la lune, astre des nuits; puis, non loin d'elles, leurs trois sœurs ailées, à la chevelure de serpents, les Gorgones, monstres abhorrés des mortels, que

permnestre; 6° Abas; 7° Prœtus; 8° Acrisius; 9° Danaé; 10° Persée; 11° Électryon; 12° Alcmène; 13° Hercule.

1. Brunck, Weil, Dindorf et d'autres éditeurs supposent, après ceci, une lacune plus ou moins considérable. Dans cette hypothèse, les mots πόντου περῶσα φλοῖσβον, vers 793, ne sont plus une répétition de ὅταν περάσῃς ῥεῖθρον, et il ne s'agit plus du Bosphore Cimmérien, mais de la mer Caspienne ou de la mer Érythrée. Mais la traversée de la mer Caspienne ou de la mer Érythrée par une vache est une absurdité qu'on n'a aucun droit de prêter à Eschyle, malgré toutes les erreurs et tous les caprices de sa géographie.

2. Ville dont la position est inconnue, à moins que ce ne soit la Cisthène ou Cisthine de Libye dont parle le scholiaste; et il n'y a rien d'impossible à ce qu'Eschyle ait commis cette étrange erreur.

3. Suivant Hésiode, *Théogonie*, vers 273, elles étaient venues au monde avec tous les signes de la décrépitude. Hésiode, du reste, n'en désigne que deux.

jamais homme n'envisagea sans expirer. J'ai voulu te signaler le péril qui t'attendait de ce côté-là. Il est encore de sinistres images que je dois t'offrir. Évite les Gryphons à la gueule pointue, chiens muets de Jupiter; évite les Arimaspes, ces guerriers à l'œil unique [1], ces cavaliers infatigables, voisins des bords du Pluton [2] qui roule l'or dans ses ondes. Fuis loin de leurs climats. Avance ; pénètre jusqu'à la terre lointaine, où, près des sources du soleil, habite le peuple noir, et où coule le fleuve d'Éthiopie [3]. Marche le long des rives du fleuve, jusqu'à ce que tu arrives aux cataractes [4], là où, du haut des montagnes de Byblos [5], le Nil précipite ses ondes saintes et salutaires. Ensuite le Nil te conduira jusqu'à cette terre en forme de triangle, où se divise son cours. C'est là enfin, Io, qu'une grande colonie sera fondée par toi, par tes enfants. Tel est l'arrêt du Destin. — S'il y a quelque chose dans mes paroles qui manque de netteté et que tu ne comprennes pas bien, recommence tes questions, je suis prêt à m'expliquer : plus que je ne veux, je suis de loisir.

LE CHŒUR.

S'il te reste à ajouter quelque détail au récit des fu-

1. Les Arimaspes combattaient avec l'arc; en combattant ils fermaient un œil : de là l'épithète.

2. Fleuve inconnu. Vossius prétend que c'est le Bétis : l'erreur serait bien plus étrange encore que pour Cisthène, et n'est pas plus impossible.

3. Les anciens étendaient l'Éthiopie jusqu'aux extrémités orientales et occidentales de la terre. On ne sait pas de quel fleuve Eschyle veut parler ici. Le Nil vient du midi, et non de l'orient; mais si le fleuve d'Éthiopie n'est pas le Nil, ce qui suit prouve que c'est un de ses affluents de la rive droite. Selon le scholiaste du *Mediceus*, le fleuve d'Éthiopie est le haut Nil. Dans ce cas, Eschyle se serait trompé géographiquement, ce qui n'a rien du tout d'improbable.

4. Eschyle dit *la descente*. Ce mot vague désigne évidemment les cataractes en général.

5. Il n'y avait point de montagnes de Byblos en Égypte, et la ville de Byblos était située bien loin au-dessous des cataractes.

nestes courses d'Io, ou si tu as oublié quelque circonstance, achève ; mais si tu as tout dit, accorde-nous à notre tour la faveur que nous t'avons demandée, et rappelle-toi notre désir.

PROMÉTHÉE.

Io connaît le terme où finiront ses voyages ; mais je veux lui prouver que mes paroles ne sont point vaines. Je vais donc lui raconter les tourments qu'elle a endurés avant d'arriver ici : ce lui sera un témoignage de la vérité de mes prédictions. — Je passe une multitude de faits, je laisse tout ce qui précède, et je viens à ce qui fut ta principale aventure. Tu étais parvenue aux champs Molossiens [1] ; Dodone [2] élevait devant toi sa haute croupe. C'est là qu'habite le dieu de Thesprotie [3] ; c'est là que Jupiter rend ses oracles, et qu'on entend, incroyable prodige ! retentir la voix des chênes. Claire, sans nulle énigme [4], cette voix salua ta gloire future d'épouse de Jupiter ; titre bien flatteur pour toi sans nul doute [5] ! Puis le taon te piqua le flanc, et tu t'élanças, côtoyant la mer, jusqu'au vaste golfe de Rhée [6]. De là tu revins sur tes pas, toujours fuyant, toujours

1. Dans la partie centrale de l'Épire.

2. Il y avait à Dodone un temple de Jupiter, fameux dès le temps d'Homère, et les chênes de la forêt voisine passaient pour rendre des oracles.

3. La Thesprotie était de la partie S.-O. de l'Épire.

4. D'ordinaire les oracles parlaient un langage tout différent.

5. Le texte du vers 835 est altéré; mais ce n'est pas une raison pour mettre ce vers entre crochets, comme font Dindorf et d'autres éditeurs. L'ironie de Prométhée est tout à fait à sa place. On a proposé plusieurs corrections, qui rendent cette ironie plus sensible et font disparaître les difficultés du texte. Hartung : ἤδη μάκαιρ', εἰ τῶνδε προσσαίνει σέ τι. Heimsæth : κλύουσαν εἴ τι τῶνδε προσσαίνει σ' ἔτι. Weil : εἰ τὴν τάλαιναν τῶνδε προσσαίνει σέ τι. Je traduis d'après la leçon de Turnèbe, μέλλουσ' ἔσεσθ', εἰ τῶνδε, qui s'éloigne moins de celle des manuscrits.

6. Il s'agit de la mer Adriatique, sur le bord de laquelle le culte de Rhéa était surtout en honneur.

errante, toujours en proie à tes douleurs. Cette mer qui s'enfonce dans les terres, on l'appellera désormais, c'est moi qui t'en assure, la mer Ionienne[1] : monument éternel de ton passage sur ces bords. Ce sont là, tu le vois, des preuves que mon esprit aperçoit plus loin que ce qui apparaît aux yeux. — Maintenant je vais vous dévoiler, à vous Océanides, à Io comme à vous, le reste des événements : je reprends la trace de mon premier récit. — Il est une ville à l'extrémité de l'Égypte, une ville bâtie à la bouche même du Nil, sur les atterrissements mêmes du fleuve : c'est Canope[2]. Là, Jupiter te rendra la raison : il posera sur ton front sa main caressante ; son toucher suffira. Et de toi un fils naîtra dont le nom rappellera l'origine, Épaphus[3], le noir possesseur du pays que le Nil arrose de ses larges torrents. La cinquième génération après Épaphus reviendra s'établir dans Argos : cinquante jeunes sœurs cédant à la nécessité, et fuyant l'hymen incestueux des fils de leur oncle[4]. Mais eux, ils sont aveuglés d'un fol amour : éperviers pressant des colombes, ils accourront, poursuivant un hymen qu'ils devraient fuir. Un dieu vengeur les frappera sans pitié. La terre des Pélasges recevra leurs corps : ils périront ; car des femmes auront pris en main le fer meurtrier, car elles auront veillé la nuit pour accomplir l'audacieux dessein. Chaque épouse ravira le jour à chaque époux ; leur main abreuvera de carnage le glaive à deux tranchants. Puisse Vénus ainsi assaillir mes bourreaux ! Une

1. Les anciens ont en effet souvent étendu le nom de mer Ionienne beaucoup plus que ne font les modernes.

2. Canope est aujourd'hui Aboukir, à l'embouchure de la branche du Nil dite Canopique.

3. Ce nom vient du mot ἐπαφᾶν, *toucher délicatement*.

4. Je laisse ma traduction de φεύγουσα συγγενῆ γάμον ἀνεψιῶν, malgré l'opinion des critiques qui prétendent que l'unique motif de la fuite des Danaïdes, c'était leur haine pour des hommes violents et impérieux. Voyez la note sur les vers 9-10 des *Suppliantes*.

des jeunes filles pourtant, attendrie par l'amour, ne tuera point le compagnon de sa couche. Sa résolution chancelle ; entre deux maux elle a choisi : elle préfère le nom de lâche au nom d'homicide. D'elle naîtra, dans Argos, une royale lignée. Mais longue à détailler serait l'histoire de cette race : qu'il vous suffise qu'un héros en sortira, un héros fameux par ses flèches, et qui me délivrera de mon supplice. — Tel est l'oracle que m'a révélé Thémis [1], mon antique mère, la mère des Titans. Mais comment, mais quand tout s'accomplira, il faudrait un long temps pour le dire, et tu ne gagnerais rien à l'apprendre.

IO.

Ciel ! ô ciel ! — Un nouveau délire embrase ma tête, transporte mon âme ! — Le taon me perce de l'arme aiguë qui n'a point été forgée au feu ! — Mon cœur, agité d'effroi, bat à coups pressés contre ma poitrine ; mes yeux roulent dans leurs orbites ; le souffle impétueux de la rage m'emporte loin de moi ; ma langue n'obéit plus, et ma confuse pensée lutte au hasard contre les vagues de l'amère infortune ! (Elle sort.)

LE CHŒUR.

Qu'il était sage, qu'il était sage, celui qui le premier conçut dans sa pensée, qui le premier fit entendre cette maxime au monde : que c'est entre égaux qu'il faut s'allier [2] ; que là est le bonheur ; que du riche fastueux,

1. Thémis étant la Terre, selon Eschyle, le mot Τιτανίς ne peut signifier ni fille des Titans, ni sœur des Titans. Elle était leur mère. Weil pense qu'on devrait joindre μήτηρ à Τιτανίς. Il vaut mieux, je crois, le supposer répété, et laisser dire à Prométhée, comme au vers 209 : *Thémis ma mère.*

2. On croit, et avec quelque raison, qu'Eschyle met ici dans la bouche du chœur l'éloge de Pittacus. Eschyle ne redoutait pas l'anachronisme. Voici une épigramme du poëte Callimaque sur la manière ingénieuse dont Pittacus mit un jour cette maxime en action : « Un étranger d'Atarne demandait comme il suit conseil à Pittacus de Mitylène, fils d'Hyrradius : Mon bon père, un double hymen me

du noble fier de sa race, le pauvre artisan ne doit point convoiter l'alliance.

Puissé-je, ô Parques, puissé-je ne jamais monter dans la couche de Jupiter! Puissé-je ne jamais m'unir comme épouse à aucun des habitants du ciel! Je frémis quand je vois Io, la chaste vierge, torturée par Junon, et fuyant de cette fuite sans repos.

L'hymen entre égaux n'offre point de péril; il n'a rien qui m'épouvante; c'est l'hymen que je souhaite. Mais que l'œil inévitable d'un dieu trop puissant jamais ne s'arrête sur moi! guerre où la lutte est impossible, où les efforts sont inutiles! Que faire alors? que devenir? car je ne sais pas comment je pourrais échapper aux poursuites de Jupiter.

PROMÉTHÉE.

Et pourtant ce Jupiter, malgré l'orgueil qui remplit son âme, il sera humble un jour. L'hymen auquel il s'apprête le renversera du haut de sa puissance; il tombera du trône, il sera effacé de l'empire. Ainsi s'accomplira tout entière l'imprécation que lançait contre lui son père Saturne, en tombant du trône après un long règne. Nul d'entre les dieux ne pourra lui enseigner un sûr moyen de détourner ces malheurs; nul, excepté moi: moi seul j'en connais un, et moi seul je sais comment l'employer. Qu'il reste donc maintenant assis dans sa sécurité, comptant sur ce bruit qui roule

sollicite : l'une des deux filles a une fortune et une naissance proportionnées à la mienne; l'autre est d'une classe plus élevée que moi. A quoi me décider? Dis-moi, je te prie, celle qu'il me faut épouser. — Il dit; et Pittacus, levant son bâton, soutien de sa vieillesse : Voici des enfants qui t'expliqueront tout ce que tu dois faire. — Ces enfants faisaient tourner rapidement leurs toupies, en les frappant à grands coups, au milieu d'un large carrefour. — Marche sur leurs traces, ajoute Pittacus. Le jeune homme s'approche et entend les enfants qui disaient : Fouette la plus voisine de toi! L'étranger, sur ce mot, s'abstint d'un établissement ambitieux, conformément à l'oracle prononcé par les enfants... »

à travers l'étendue; qu'il brandisse dans sa main le dard enflammé. Vain appareil, et qui ne le gardera pas de tomber d'une chute ignominieuse, irréparable! Tant il sera terrible, cet adversaire qu'il se prépare maintenant à lui-même! géant indomptable, qui trouvera un feu plus puissant que le feu de la foudre, des éclats plus retentissants que les éclats du tonnerre, et qui brisera dans la main de Neptune le trident, cette arme fatale qui soulève les mers et qui fait bondir la terre[1]. Échoué à l'écueil du malheur, Jupiter reconnaîtra combien il est différent de régner ou de servir.

LE CHŒUR.

Tu prends, je le crois, ce que tu désires, pour la destinée de Jupiter.

PROMÉTHÉE.

Ce que je prédis, c'est ce qui s'accomplira; et c'est, de plus, ce que je désire.

LE CHŒUR.

Quoi! nous verrions Jupiter obéir à un maître!

PROMÉTHÉE.

Oui! et même il subira un supplice plus intolérable que le mien.

LE CHŒUR.

Et tu ne trembles pas en proférant de tels discours?

PROMÉTHÉE.

Que puis-je craindre, moi dont le destin est de ne jamais mourir?

LE CHŒUR.

Mais Jupiter aggravera tes souffrances.

PROMÉTHÉE.

Eh bien, qu'il frappe! Je m'attends à tout de la part de Jupiter.

1. On a vu plus haut que ce fils annoncé par Prométhée ne pouvait naître que de Thétis. Ce n'est donc pas d'Hercule qu'il s'agit, comme

LE CHŒUR.

Sages ceux qui se prosternent respectueusement devant Adrastée[1] !

PROMÉTHÉE.

Honore, prie, flatte le puissant du jour[2]; pour moi, Jupiter est moins que rien à mes yeux. Qu'il agisse, qu'il exerce à sa fantaisie son pouvoir passager : il ne régnera pas longtemps sur les dieux. — Mais voici que j'aperçois le coureur de Jupiter, le serviteur fidèle du nouveau tyran. Sans doute il vient apporter quelque ordre de fraîche date.

MERCURE.

C'est à toi, fallacieux esprit, cœur gonflé de fiel et d'amertume, criminel envers les dieux; à toi qui as transmis leurs honneurs à des êtres d'un jour; voleur du feu céleste, c'est à toi que je parle. Explique-toi, mon père te l'ordonne : quel est cet hymen dont tu le menaces, par quoi il doit être renversé de son trône ? Point d'énigmes avec moi ; n'omets pas un mot utile : prends garde de m'exposer à un second voyage. Jupiter est impitoyable, tu le sais bien, à ceux qui lui résistent[3].

PROMÉTHÉE.

Ce langage est bien fier, bien plein d'arrogance, et digne de la bouche du serviteur des dieux ! Eh ! maîtres

quelques-uns l'ont cru à tort. Hercule n'est pas destiné à renverser Jupiter; il est seulement le libérateur futur de Prométhée.

1. Adrastée était la déesse de la vengeance. C'est elle qui punissait les superbes. Éviter l'arrogance était l'unique moyen de se la rendre favorable. Le chœur déplore que Prométhée mette contre lui cette puissante divinité. Le nom d'Adrastée signifie *inévitable, irrésistible.*

2. L'expression τὸν κρατοῦντ' ἀεί équivaut à τὸν ἀεὶ κρατοῦντα, τοὺς ἐν μέρει κρατοῦντας. Hermann traduit : *cui quoque tempore regnare contigit.*

3. Τοῖς τοιούτοις est au masculin. Le scholiaste du *Mediceus :* τοῖς μὴ πειθομένοις αὐτῷ. Weil fait observer que, si τοιούτοις était du neutre, le verbe serait μαλθάσσεται, plutôt que μαλθακίζεται.

nouveaux, votre empire est d'hier, et vous vous imaginez que vos palais ne peuvent pas connaître la douleur! N'en ai-je donc pas vu chasser deux rois[1]? Et le troisième, celui qui commande aujourd'hui, je verrai, oui, je verrai bientôt sa chute ignominieuse. Moi sentir la crainte! moi trembler devant les dieux nouveaux! N'en crois rien. Il s'en faut beaucoup ; il s'en faut tout encore. Ainsi donc reprends le chemin qui t'a conduit vers moi : tu ne sauras rien, tes questions sont inutiles.

MERCURE.

Voilà donc encore cette farouche obstination qui déjà t'a plongé dans cette infortune.

PROMÉTHÉE.

Contre ton vil ministère, jamais, sache-le bien, je ne voudrais échanger mon sort déplorable. J'aime mieux languir captif sur ce roc que d'avoir Jupiter pour père et d'être son docile messager[2]. — A ceux qui nous outragent répondons aussi par l'outrage.

MERCURE.

Ton sort présent, je crois, fait ta joie?

PROMÉTHÉE.

Ma joie! oui ; puissé-je voir se réjouir ainsi mes ennemis! et tu en es, Mercure.

MERCURE.

Me reproches-tu, à moi aussi, quelque part dans ton malheur?

PROMÉTHÉE.

Oui; je n'ai qu'un mot : je déteste tous les dieux,

1. D'abord Uranus, puis Cronos ou Saturne.

2. Plusieurs éditeurs, et Weil avec eux, attribuent à Mercure les vers 968 et 969. Alors κρεῖσσον γὰρ οἶμαι serait une ironie : « Je crois en effet qu'il vaut mieux... » Mais on est forcé, en ce cas, de supposer une lacune après le vers 969; car Prométhée ne peut dire οὕτως ὑβρίζειν τος ὑβρίζοντας χρεών, qu'après un outrage à l'adresse de Mercure, et c'est Mercure qui vient de l'insulter. Weil admet qu'il manque un vers.

tous ceux dont l'ingratitude me paye ainsi de mes bienfaits.

MERCURE.

Je le vois, ta raison se trouble, le délire est violent.

PROMÉTHÉE.

Qu'il dure donc, ce délire! si c'en est un de haïr ses ennemis.

MERCURE.

Heureux, tu serais tolérable!

PROMÉTHÉE; il pousse un cri de douleur.

Hélas!

MERCURE.

Voilà un mot que Jupiter ne connut jamais.

PROMÉTHÉE.

Le temps marche, et c'est un grand maître.

MERCURE.

Ce maître pourtant ne t'a pas encore appris la sagesse.

PROMÉTHÉE.

En effet; sans cela te parlerais-je, vil esclave?

MERCURE.

Ainsi tu ne veux donc rien dire de ce que mon père désire savoir?

PROMÉTHÉE.

Eh! je lui dois tant! Il lui faut bien un témoignage de ma reconnaissance!

MERCURE.

Tu railles; me prends-tu pour un enfant?

PROMÉTHÉE.

N'es-tu donc pas un enfant, que dis-je! n'es-tu pas plus dénué de raison qu'un enfant, si tu t'attends à tirer de moi quelque réponse? Il n'est aucune torture, aucun artifice qui me force à dévoiler ce secret à Jupiter, à moins qu'auparavant n'aient été desserrés mes funestes liens. Jupiter peut à son gré faire jaillir la flamme étincelante; il peut à la fois et lancer la neige à l'aile

blanche[1] et faire gronder les foudres souterrains; il peut confondre, bouleverser l'univers: rien ne me fléchira, rien ne me fera nommer celui qui doit le renverser du souverain pouvoir.

MERCURE.

Vois, je te prie, si cette obstination te peut servir.

PROMÉTHÉE.

Tout est vu, il y a longtemps; tout est examiné.

MERCURE.

Prends sur toi, pauvre insensé! prends sur toi une fois enfin, instruit par tes tortures présentes, de faire preuve de bon sens.

PROMÉTHÉE.

En vain tes discours m'importunent: c'est parler aux flots de la mer. Ne va pas te mettre jamais en tête que je m'effrayerai de l'arrêt de Jupiter; que je deviendrai faible d'esprit comme une femme; qu'on me verra, comme une femme, lever les bras suppliants vers celui que j'abhorre de toute ma haine, et le conjurer de briser mes fers: loin de moi cette lâche pensée!

MERCURE.

J'en dis trop, je le vois, et je parlerais longtemps en vain[2]: mes prières n'émeuvent ni ne fléchissent ton cœur. Comme le jeune cheval depuis peu soumis au joug, tu mords ton frein, tu regimbes, tu luttes contre les rênes. Impuissant secours que la rage! Rien n'est si faible par soi-même que l'obstination de la folie. Et regarde, si tu ne te rends pas à mes conseils, quel orage de maux, quelle inévitable tempête va t'engloutir. Le

1. Saumaise cite, à propos de ce passage, l'expression d'Arnobe, *nives plumeas*. On voit aussi, dans Solin, qu'un canton au delà du mont Riphée était appelé *Ptérophoron*, porte-plume, *quippe casus continuantium pruinarum quiddam ibi exprimit simile pinnarum*.

2. L'expression πολλὰ καὶ μάτην dépend à la fois et de λέγων et de ἐρεῖν.

tonnerre, la foudre brûlante sont préparés; mon père brisera en éclats ces âpres sommets, et ton corps disparaîtra sous les débris, enserré dans un bras de pierre. Puis un long temps s'écoulera, et tu reparaîtras à la lumière du jour. Mais alors le chien ailé de Jupiter[1], l'aigle avide de carnage, arrachera sans pitié un vaste lambeau de ton corps: convive non invité qui se repaîtra pendant tout le jour, dévorant ton foie, noir et sanglant mets du festin[2]. Et ne crois pas qu'un tel supplice doive jamais avoir de terme, sinon lorsqu'un dieu s'offrira pour succéder à tes souffrances, et voudra bien descendre dans l'obscur séjour de Pluton et sur les bords ténébreux des abîmes du Tartare[3]. Maintenant, prends ton parti: ce n'est point ici un vain étalage de menaces; je t'ai dit l'arrêt qui est porté. La bouche de Jupiter ne sait pas dire des mensonges: toute parole qui en sort s'accomplit. Examine, réfléchis bien; et tu verras que l'imprudence entêtée ne vaut jamais la circonspection.

LE CHŒUR.

Ce que dit Mercure est selon moi plein de raison. Mercure t'engage à calmer un orgueil obstiné, à suivre la piste de la sagesse et de la prudence. Écoute ses conseils. Persévérer dans la faute est honteux pour un sage.

PROMÉTHÉE.

Eh! ce message que le misérable vient de me transmettre par sa voix, je le connaissais; mais qu'importe!

1. Eschyle, en parlant des Gryphons, s'est déjà servi de l'expression *chiens de Jupiter*.

2. Cicéron, dans un passage imité du *Prométhée délivré* d'Eschyle:

> Jam tertio me quoque funesto die,
> Tristi advolatu, aduncis lacerans unguibus,
> Jovis satelles pastu dilaniat fero.
> Tum, jecore opimo farta et satiata affatim,
> Clangorem fundit vastum, etc.

3. Le dieu qui se dévoua fut le centaure Chiron.

Il n'y a point de honte à être écrasé dans la lutte, ennemi contre ennemi. Et maintenant tombez sur moi, foudres aux sillons tortueux, à la pointe meurtrière; tonnerre, vents furieux, déchaînez votre rage dans les airs; faites bondir sur ses fondements la terre avec ses racines; confondez dans l'effroyable tourbillon et les flots de la mer et les feux des astres; que Jupiter précipite au fond du noir Tartare mon corps entraîné par une violence impitoyable, irrésistible; il aura beau faire, il ne m'ôtera pas la vie!

MERCURE.

Voilà bien les sentiments, voilà bien les discours d'un être en démence! Que manque-il au délire de ce malheureux? A quoi lui sert l'infortune[1]? Ses transports de fureur se calment-ils? — Mais vous, vous qui compatissez à ses douleurs, retirez-vous de ces lieux, hâtez-vous: l'horrible mugissement du tonnerre jetterait la stupeur dans vos esprits.

LE CHŒUR.

Dis-moi d'autres paroles, donne-moi d'autres conseils, et je pourrai t'écouter. Tu viens de tenir un discours pénible pour mon cœur. Quoi! m'engager à cette lâcheté honteuse! Les maux que subira Prométhée, je les veux ressentir. J'ai été nourrie dans la haine des traîtres: de tous les vices, c'est la perfidie qui m'a toujours fait le plus d'horreur.

MERCURE.

Eh bien, retenez donc mon avis. Quand vous enlacera le malheur, n'allez pas accuser la fortune; n'allez pas dire que Jupiter vous a frappées d'un coup imprévu. Non, n'accusez rien que vous-mêmes. Vous connaissez ce qui vous menace: nulle surprise, nul artifice; c'est

1. Cet endroit du texte a subi vingt corrections différentes. J'ai choisi, parmi les sens divers, celui qui m'a paru le mieux en rapport avec les autres paroles.

par votre folie que vous vous serez prises dans ces rets du malheur qui ne laissent point échapper leur proie.

(Mercure sort, et le chœur le suit.)

PROMÉTHÉE.

Ah! voilà bién la menace qui s'accomplit! La terre tremble; le bruit du tonnerre mugit dans ses flancs[1]; l'éclair étincelant trace dans l'air des sillons enflammés; la poudre roule en tourbillons; tous les vents s'élancent; tous les souffles contraires se heurtent dans une mêlée; l'air et la mer se confondent[2]! Cette tempête qui porte avec elle l'épouvante, elle vient de Jupiter; nul doute, elle fond sur moi! O ma mère, auguste divinité! et toi, Éther, toi qui fais rouler sur le monde le flambeau de la lumière, vous voyez mes injustes tourments[3].

1. L'adjectif βρυχία équivaut ici à χθονία. Il s'agit du tonnerre souterrain dont il a été question plus haut, vers 993-994. Weil: « Dicit tonitrum subterraneum, βρόντημα χθόνιον, *alta terra mersum* et profundum quid sonantem. » Weil justifie cette explication par des exemples sans réplique. En prose, on disait ὑποβρύχιος plus ordinairement que βρύχιος.

2. On a rapproché avec raison de cette peinture un passage du poëte latin Pacuvius:

Inhorrescit mare,
Tenebræ conduplicantur, noctisque et nimbum occæcat nigror;
Flamma inter nubes coruscat, cælum tonitru contremit,
Grando mista imbri largifluo subita præcipitans cadit,
Undique omnes venti erumpunt, sævi existunt turbines,
Fervet æstu pelagus.

3. On se rappelle que Thémis est la Terre, c'est-à-dire la divinité par excellence. Prométhée invoque donc la terre et le ciel. Weil: « Matrem suam hic non simpliciter Themin, sed Themin Tellurem dicere videtur; nam in ejusmodi obtestatione cælum et terra conjungi solent. »

LES PERSES.

TRAGÉDIE.

ARGUMENT.

Il y a dans les *Perses* un grand appareil de spectacle : des vieillards assemblés qui se consultent sur la conduite des affaires d'un vaste empire, remise en leurs mains ; une reine effrayée par un songe ; un roi évoqué du fond de son tombeau, et qui reparaît aux yeux de ses sujets prosternés à terre ; un autre roi, tout-puissant naguère, et maintenant seul, abandonné de tous, sans flotte, sans armée, sans cortége, le corps exténué, l'esprit troublé par la douleur et le désespoir. Ce n'est là pourtant que l'extérieur, le costume, si je puis dire, de cette tragédie : tout l'intérêt est vers les rives de cet Hellespont, traversé d'abord avec tant de pompe, et puis avec tant d'ignominie ; il est surtout vers les côtes de Salamine et dans les champs de Platée. C'est dans les admirables récits dont la pièce est pleine, qu'est véritablement l'action, le drame, toute la tragédie. Ces mots, ici, ne sont point une critique. La poésie d'Eschyle, si l'on me passe un terme des rhéteurs, est une perpétuelle hypotypose : c'est un tableau qui vit ; c'est quelquefois une vie si réelle et si saisissante, qu'on a vu de ses yeux ce que l'esprit seul vient de concevoir, et qu'on oserait presque dire : « J'étais là ! » Oui, nous sommes avec le soldat-poëte sur cette flotte qui sauva, à Salamine, la Grèce et peut-être le monde.

Les *Perses* furent représentés sous l'archonte Ménon, dans la quatrième année de la LXXVI[e] olympiade, l'an 473 avant Jésus-Christ. Eschyle était alors âgé de cinquante-deux ans ; il avait déjà composé sans doute un grand nombre d'ouvrages, et remporté plusieurs fois le prix des tragédies nouvelles. Cette fois encore il fut vainqueur. Les quatre pièces qu'il avait présentées au concours étaient, suivant la didascalie grecque, *Phinée*, les *Perses*, *Glaucus de Pot-*

nies et *Prométhée*. Cette dernière pièce, nommée à cette place, ne peut être qu'un drame satyrique, le *Prométhée allumeur du feu.*

Welcker pense que les trois tragédies qui précédaient ce *Prométhée* formaient une trilogie dans toute l'acception du terme. Cette opinion a fait pendant quelque temps fortune en Allemagne, et les raisons dont Welcker l'appuie ont eu l'approbation d'Otfried Müller lui-même. Toute l'argumentation de Welcker repose sur une hypothèse que Müller admet pleinement : c'est que le *Glaucus* dont il s'agit dans la didascalie grecque n'est point *Glaucus de Potnies*, mais *Glaucus Pontius* ou *Glaucus marin*. Il est certain qu'Eschyle avait composé deux *Glaucus;* et la grande ressemblance des deux mots πόντιος et ποτνιεύς permet de croire que les copistes de la didascalie ont pu se tromper, écrire un des surnoms pour l'autre, et remplacer ainsi le dieu marin par le tyran de Potnies. Mais cette hypothèse fondamentale exige qu'on regarde comme non avenus les documents qui concernent la pièce intitulée *Glaucus marin*. Le scholiaste de Théocrite dit qu'il y avait, dans cette pièce, des Silènes et des Pans, autrement pour le français, des satyres. C'était donc un drame satyrique, et non une tragédie. Le principal personnage, Glaucus, était un monstre grotesque, qui n'avait d'humain ou de divin que la face et la barbe, et dont les membres étaient un composé d'algues, de coquillages, d'huîtres et même de pierres. Mais passons. *Glaucus marin*, puisqu'on le veut, sera une tragédie. Voyons la trilogie. Otfried Müller, dans son *Histoire de la littérature grecque,* a résumé et renforcé les idées de Welcker. Or voici le raisonnement, assurément fort subtil, sinon fort plausible, à l'aide duquel Müller entreprend de prouver qu'un lien étroit unissait *Phinée* aux *Perses* et les *Perses* à *Glaucus marin.*

Ce n'est point la description de la victoire des Grecs qui est le sujet de la tragédie des *Perses*, mais l'évocation de Darius et son apparition sur le tombeau. La folie de Xerxès a amené l'accomplissement d'antiques oracles, qui annonçaient l'issue funeste de toute lutte entre la Perse et la Grèce; et ces oracles, c'est dans la tragédie de *Phinée* qu'Eschyle les avait dû faire connaître. *Phinée,* suivant les mythologues, reçut les Argonautes durant leur voyage à Colchos, et il leur prédit toutes les aventures qui devaient leur arriver. Or on sait que l'idée d'une vieille rivalité entre l'Asie et l'Europe, aboutissant par degrés successifs à des événements de plus en plus considérables, s'était emparée, au temps d'Eschyle, même des imaginations populaires. Il est donc probable qu'Eschyle avait pris cette idée comme la base des prophéties de Phinée, et qu'il avait représenté l'expédition des Argonautes comme le type des conflits plus terribles qui eurent lieu depuis entre les Barbares et les Grecs. Le même dessein se montre pareillement dans la troisième pièce de la trilogie, *Glaucus marin*. Les fragments qui nous restent de cette tragédie parlent d'un voyage qu'aurait fait le dieu en Sicile et en Italie, à travers la mer Eubéenne et la mer Égée. Dans le récit de ce voyage,

Himère est mentionnée comme un des points où le dieu s'arrête. Or c'est dans Himère que les Grecs de Sicile, au temps de la bataille de Salamine, avaient victorieusement repoussé l'invasion des Carthaginois. De sorte qu'Eschyle avait un moyen de mettre cet événement fameux dans une étroite corrélation avec la bataille de Platée. La défaite des Carthaginois à Himère était considérée comme le second grand exploit par lequel la Grèce avait échappé au joug des Barbares; et la scène de la pièce était à Anthédon dans la Béotie, où Glaucus, suivant la tradition, avait exercé le métier de pêcheur. On peut pareillement conjecturer que les prophéties de Phinée, dans la première tragédie, faisaient mention des peuples de race punique, aussi bien que des Perses, à propos des luttes futures entre l'Asie et la Grèce.

Il est difficile, à qui aura lu les *Perses* sans parti pris, de convenir que le sujet principal de cette tragédie soit l'évocation de Darius, et non point la déroute de l'armée de Xerxès. La scène de l'évocation n'est réellement qu'une machine poétique, et pour amener le récit des événements qui ont suivi la bataille de Salamine, et pour préparer l'arrivée de Xerxès dans un dénûment où le désastre seul de sa flotte n'aurait pas suffi à le réduire. Quant à l'assertion que *Phinée*, les *Perses* et *Glaucus* formaient une trilogie dont les trois parties avaient entre elles une étroite connexion, c'est ce que, pour ma part, je ne saurais admettre, même en concédant que le *Glaucus* dont il s'agit ait été *Glaucus marin* et non pas *Glaucus de Potnies*. Il n'y a pas de tragédie dont on ne puisse rattacher le sujet à une autre pièce quelconque, par des suppositions et des inductions; et Müller, ce me semble, n'a rien prouvé du tout, sinon les ressources et la finesse de son esprit. Il est certain que beaucoup de pièces d'Eschyle formaient trois à trois des groupes du genre de l'*Orestie;* mais on ne saurait prouver que toutes ses tragédies fussent soumises à cette loi, et que l'introduction de tragédies isolées dans les concours eût été, comme l'assure Müller, une innovation de Sophocle. La prétendue trilogie dont faisaient partie les *Perses* serait à elle seule une preuve du contraire. C'est ce que ne craint pas d'avouer l'éditeur anglais du livre de Müller, aussi peu convaincu que moi-même par la démonstration.

LES PERSES.

PERSONNAGES.

CHŒUR de vieillards.

ATOSSA, veuve de Darius et mère de Xerxès.

Un COURRIER.

L'OMBRE DE DARIUS.

XERXÈS, roi de Perse, fils de Darius.

La scène est à Suse, devant le palais des rois de Perse. On voit le tombeau de Darius.

LE CHŒUR.

Ceux que vous voyez ici [1] se nomment les Fidèles. Les autres Perses sont partis pour attaquer la terre de Grèce ; nous, nous sommes les gardiens de ces palais remplis d'or, de richesses, et c'est à nous que le maître lui-même, que le roi Xerxès fils de Darius a délégué son autorité [2], et confié le soin de veiller sur son empire. Mais reviendront-ils, ce roi, cette resplendissante armée ? Un funeste pressentiment agite et bouleverse nos cœurs. L'Asie a vu partir toute la génération vigoureuse, et c'est en vain que ses cris gémissants rappellent nos guerriers [3]. Nul courrier, nul cavalier n'ar-

1. Le texte dit τάδε, littéralement : *ces choses-ci, ce que voici*. Rien n'est plus fréquent, chez les poëtes dramatiques, que l'emploi de ὅδε, ἀνὴρ ὅδε, *celui-ci, cet homme-ci,* au lieu de ἐγώ, *moi*. Le neutre est infiniment plus rare ; mais pourtant cet exemple n'est pas unique.

2. Κατὰ πρεσβείαν. Scholies ; κατὰ τιμὴν αἱρεθέντες.

3. Je lis, avec Heimsœth, κενεόν au lieu de νέον. Meinecke et Weil écrivent ἐνεόν, même sens.

rive encore, pour rassurer la capitale des Perses. Les peuples de Suse [1], d'Ecbatane [2], les habitants des antiques remparts de Cissia [3] ont quitté leurs pays : cavaliers, matelots, troupes de pied, énorme masse préparée pour les combats [4]. Nous avons vu partir Amistrès, Artaphrénès, Mégabatès, Astaspès, ces chefs des Perses, ces rois sujets du grand roi, ces généraux de l'immense expédition ; habiles à lancer la flèche, cavaliers renommés, leur aspect est formidable, leur audace, dans la bataille, irrésistible. Avec eux marchaient Artembarès, si noble sur son coursier, et Masistès, et le brave Imée à l'arc terrible, et Pharandacès, et Sosthanès, celui qui fait voler son char dans la plaine. Le Nil aux flots vastes et fécondants nous a envoyé ses héros [5] : Susicanès, l'Égyptien Pégastagon ; et le chef de la ville sacrée de Memphis, le puissant Arsamès ; et Ariomardus, qui commandait dans l'antique ville de Thèbes ; et ces rameurs habiles qui habitent les marais de l'Égypte, multitude innombrable. Puis sont venus les bataillons de la molle Lydie, et tous les peuples qui couvrent le continent, sujets de Mitrogathès, du vertueux Arctée, deux rois serviteurs du maître. Sardes [6], la ville opulente, a lancé de son sein des milliers de chars, attelages de quatre, attelages de six coursiers, effrayant spectacle pour l'ennemi. Les habitants du sacré Tmolus [7] jurent qu'ils jet-

1. Suse était la capitale de l'empire des Perses.

2. Ecbatane était la capitale de la Médie.

3. Ville de la Susiane, que d'autres auteurs confondent avec Suse elle-même. C'était probablement un faubourg de la capitale.

4. Dans l'énumération qui suit, Eschyle est loin de s'accorder avec Hérodote. Il omet les noms de beaucoup de peuples et de chefs cités par l'historien; en revanche, il nomme plusieurs personnages inconnus d'ailleurs, et qui, suivant le scholiaste lui-même, n'ont jamais existé que dans sa tragédie.

5. L'Égypte, depuis la conquête de Cambyse, était une province de l'empire des Perses.

6. Sardes était la capitale de la Lydie.

7. Montagne de la Lydie, où le Pactole prend sa source.

teront sur le cou de la Grèce le joug de l'esclavage : ainsi parlent Mardon, Tharybis, ces guerriers infatigables, et leurs Mysiens [1] aux traits redoutés. L'opulente Babylone envoie une foule impétueuse, soldats de toute arme, matelots, archers fiers de leur adresse. Enfin toute l'Asie s'est armée du glaive et marche à la voix redoutable de son roi. Ainsi est partie la fleur des guerriers de la Perse ; et cette terre d'Asie qui les a nourris gémit déchirée d'un cuisant regret. Les pères, les épouses comptent les jours en tremblant.

La royale armée, dans sa marche destructrice, a déjà touché au continent qui nous fait face ; elle a traversé le détroit de Hellé [2], fille d'Athamas ; des câbles de lin ont lié les navires ; un pont solidement fixé par des clous a livré le passage, et la mer a courbé sa tête sous le joug [3].

Tout cède devant le fougueux maître de la populeuse Asie. Par deux côtés à la fois, par terre, par mer, son immense armée s'élance vers les plaines de la Grèce. Ses généraux sont braves, pleins d'une forte séve ; il se fie en leur courage : fils de cette race qui naquit de la pluie d'or [4], Xerxès est l'égal des dieux.

Ses yeux sont pleins d'un feu sombre ; c'est le regard du dragon sanglant. Des millions de bras, des milliers de vaisseaux se meuvent par sa pensée ; et lui, pressant

1. Les Mysiens, suivant Hérodote, se servaient de javelots qui n'étaient que des bâtons pointus, dont le bout avait été durci au feu. La Mysie était dans l'Asie Mineure, au nord de la Lydie.

2. L'Hellespont, aujourd'hui canal des Dardanelles, qui unit la mer Égée à la Propontide et sépare l'Europe de l'Asie. C'est là que s'était noyée, suivant la fable, Hellé, fille d'Athamas, roi de Thèbes, en voulant fuir avec son frère la tyrannie de leur belle-mère Ino.

3. Le pont de bateaux sur lequel Xerxès fit passer l'Hellespont à son armée est trop connu pour qu'il soit besoin d'en parler ici.

4. Le texte dit χρυσόγονου γενεᾶς. Les rois de Perse faisaient remonter leur dynastie jusqu'à Persée, fils de Danaé et de la pluie d'or.

la course de son char syrien, il précipite contre les lances d'un ennemi valeureux les intrépides archers de l'Asie.

Quelle bravoure pourrait soutenir le choc de ce vaste torrent d'hommes ? Quelles barrières assez puissantes arrêteraient les flots de cette mer irrésistible ? Oui, l'armée des Perses est une vaillante armée, le peuple des Perses un peuple de braves !

Oui ; mais quel mortel échappera aux perfides trahisons de la Fortune ? qui est l'homme au pied agile, qu'un bond heureux mettra hors du piége ? Caressante et flatteuse d'abord, la calamité attire les humains dans ses rets [1] : on y tombe, et nul effort ne peut plus nous dégager [2].

Les dieux, depuis bien longtemps, ont manifesté leurs desseins sur les Perses : elle leur vient des dieux, cette ardeur qui les entraîne à l'assaut des tours, aux mêlées tumultueuses des cavaliers, à la destruction des villes.

Et ils ont appris à contempler sans effroi les vagues de l'immense plaine des mers [3], qui blanchit sous le souffle impétueux des vents ; ils aiment à confier leurs jours à de minces câbles et à ces machines qui transportent des peuples au delà des flots [4].

1. Je lis, avec Hermann, Dindorf et Weil, εἰς ἄρκυας Ἄτα, au lieu de εἰς ἀρκύστατα.

2. Quelques modernes pensent que ces réflexions sur la Fortune (vers 93-100) devraient être transportées plus loin, après ce qui est dit de l'ardeur téméraire des Perses (vers 101-113). Au lieu d'être une épode, ce serait une strophe et une antistrophe de quatre vers chacune. Weil adopte cette disposition.

3. Eschyle dit πόντιον ἄλσος. Or, ἄλσος est un bois, ou tout au moins une broussaille, un fourré. C'est un exemple entre mille des hardiesses intraduisibles dont fourmille son style. Du reste, en entendant, comme Schütz, ἄλσος dans le sens de *pré*, on ôte à l'expression ce qu'elle a d'étrange, et elle a son analogue dans toutes les langues. Eschyle, dans un autre passage, *Suppliantes*, vers 868, se sert du mot ἄλσος comme ici : ἁλίρρυτον ἄλσος.

4. Ceci s'applique aux provinces du littoral, et non à la Perse proprement dite.

A cette idée, un sombre nuage s'étend sur mon âme ; l'aiguillon de la crainte pénètre mon cœur. Ah ! malheureuse armée des Perses ! je tremble que notre ville, que Suse, la grande cité, veuve de ses fils, n'entende ce cri retentir.

Je tremble qu'à ce cri ne répondent les murs de Cissia, et que les femmes, foule éplorée, ne déchirent leurs voiles de lin en répétant ces accents funèbres : Malheureuse, malheureuse armée des Perses !

Cavaliers, hommes de pied, tout le peuple, comme un essaim d'abeilles, s'est précipité sur les pas du chef ; prolongement commun de l'un et de l'autre continent au sein des mers, le pont leur a livré le passage.

Cependant l'époux est absent, et le lit nuptial se baigne de larmes. Les femmes de la Perse vivent en proie à la douleur. Abandonnées, solitaires, toutes elles poursuivent de passionnés regrets le compagnon de leur couche, entraîné par l'aveugle amour des combats.

Pour nous, Perses qui allons siéger dans ce palais antique, redoublons de sagesse, de prudence dans nos conseils : tel est notre devoir. Aussi bien nous ignorons le sort du roi Xerxès, le fils de Darius, le descendant de celui qui donna son nom à notre race [1]. Est-ce la flèche rapide du Perse qui a vaincu ? la lance acérée du Grec est-elle triomphante ?

1. **Persée. J'ai tâché de conserver dans la traduction de cette phrase** l'idée de parenté qui est évidemment contenue dans les mots τὸ πατρωνύμιον γένος ἁμέτερον, et que le scholiaste a si bien marquée dans sa seconde explication : ὁ ἐκ προγόνων ἰθαλενής. Wellauer s'en réfère au scholiaste sur le sens de ce passage, et il a raison. Ahrens, sans corriger le texte comme l'avaient fait d'autres éditeurs, l'entend autrement que le scholiaste. Après avoir traduit littéralement, « nostrum a patribus nominatum genus, » ce qui est un peu moins clair que le grec, il ajoute, pour glose : *id est, unus noster dominus præter quem nemo a patribus hunc honorem accepit ; nobilissimus igitur*. J'ai admiré comment des mots *nostrum*, etc., Ahrens tirait tout cela, mais sans éprouver le désir de corriger ma version.

Mais voilà qu'une lumière apparaît, aussi brillante que l'œil des dieux ; c'est la mère du roi, c'est ma reine : je tombe à ses pieds. Que toutes nos voix s'élèvent ; offrons-lui les hommages qui lui sont dus. (**Atossa entre montée sur un char, et dans tout l'appareil de la royauté.**)

O puissante souveraine des femmes perses à la large ceinture ; salut, vénérable mère de Xerxès[1], veuve de Darius, toi qui partageas la couche du dieu des Perses, toi qui mis au monde un dieu ! puisse notre antique Fortune n'avoir point abandonné l'armée de ton fils !

ATOSSA.

Voilà le souci qui m'amène ; oui, c'est pour cela que j'ai quitté ma splendide demeure et ce lit où je reposai près de Darius. Et moi aussi l'inquiétude pénètre mon cœur de ses traits. Je l'avouerai, je suis loin d'être sans crainte. Oui, mes amis, je tremble que la redoutable Fortune[2] ne s'enfuie loin de nous, soulevant la poussière du sol, et renversant de son pied cet édifice de prospérité qu'a élevé Darius non sans l'assistance de quelque dieu. Donc mon cœur est en proie à une double inquiétude : les plus grands trésors, sans défenseurs, ne gardent point leur prestige[3] ; et, sans trésors, la puissance, quelle qu'elle soit, ne resplendit jamais de tout son éclat. Nos richesses n'ont pas souffert ; mais je crains pour l'œil de ce corps[4]. Car l'œil d'une maison, c'est la présence du maître. Vous voyez mon trouble :

1. Atossa, à l'époque de l'expédition de Xerxès, devait être fort âgée, et méritait certainement l'épithète de γεραιά, que les vieillards ajoutent à son titre de mère de Xerxès. Fille de Cyrus, elle avait été successivement l'épouse de son frère Cambyse, du mage Smerdis, et enfin de Darius, duquel elle eut deux fils, Xerxès et Artabazanès.

2. Je lis, avec Weil, δαίμων au lieu de πλοῦτος. Atossa répète le mot dont s'est servi le chœur dans l'expression de ses craintes.

3. Je lis, avec Hartung et Heimsœth, μένειν au lieu de σέβειν.

4. Je lis ὀφθαλμῷ au lieu de ὀφθαλμοῖς, correction de Heimsœth adoptée par Weil.

dans cette incertitude, Perses, fidèles vieillards, j'ai besoin de prendre votre avis; c'est de vous seuls que j'attends des conseils salutaires.

LE CHŒUR.

Sache-le bien, reine de ce pays, faut-il parler? faut-il agir? Si j'ai le pouvoir, un seul mot suffira; car ceux dont tu invoques les conseils sont à toi de toute leur âme.

ATOSSA.

Mille songes pendant les nuits viennent sans cesse m'assaillir, depuis que mon fils a rassemblé son armée, depuis qu'il est parti, brûlant de dévaster la terre d'Ionie. Mais nul encore ne m'a aussi vivement frappée que le songe de la dernière nuit. Écoute. Il m'a semblé voir deux femmes apparaître devant moi, magnifiquement vêtues : l'une était parée de l'habit des Perses, l'autre du costume dorien; leur taille avait plus de majesté que celle des femmes d'aujourd'hui; leur beauté était sans tache; c'étaient deux filles de la même race, c'étaient deux sœurs [1]. A chacune d'elles le sort avait fixé sa patrie : l'une habitait la terre de Grèce, l'autre la terre des Barbares [2]. Un débat, à ce qu'il me paraissait, s'éleva entre elles. Mon fils s'en aperçoit; il les arrête, il les apaise; puis l'une et l'autre il les attelle à son char, le cou captif sous les mêmes courroies. Et l'une s'enorgueillissait de son harnais, et sa bouche ne résistait pas au frein.

1. Il est remarquable que, malgré les haines nationales et malgré l'opposition en apparence radicale des noms de Grec et de Barbare, l'idée d'une commune origine ait néanmoins persisté, et qu'Eschyle ait si nettement exprimé, dans sa fiction poétique, ce que la comparaison de la langue de Zoroastre avec celle d'Homère a mis récemment à l'abri de toute contestation.

2. On peut voir par ce trait et quelques autres du même genre combien Eschyle tenait peu à ce que nous appelons aujourd'hui la couleur locale. Il met dans la bouche des Perses eux-mêmes le nom que les Grecs donnaient aux étrangers.

L'autre, au contraire, se cabre ; de ses deux mains elle disloque les pièces du char ; elle s'élance, entraînant ces débris : elle a jeté son frein et brisé son joug. Mon fils tombe ; Darius son père accourt, le console ; mais Xerxès, à cette apparition, déchire ses vêtements sur son corps. Voilà le récit de ma vision nocturne. A mon lever, je baignai mes mains dans une source pure ; préparée pour le sacrifice, je m'approchai de l'autel. J'allais présenter l'offrande aux dieux qui protégent contre les sinistres présages. Tout à coup un aigle vient se réfugier au foyer du Soleil[1]. Saisie d'effroi, je demeurai sans voix, mes amis. Bientôt, d'un vol rapide, un épervier s'abat sur l'aigle à mes yeux ; de ses serres, il lui déchire la tête, et l'aigle épouvanté lui abandonne son corps sans résistance. — Ce que j'ai vu m'a effrayée ; mon récit vous remplit de crainte ; car vous le savez assez, vainqueur mon fils deviendrait le plus glorieux des héros. Vaincu, toutefois, il n'a nul compte à rendre à ses sujets ; et, s'il vit, il régnera comme auparavant sur cet empire.

LE CHŒUR.

Nos discours, ô mère, ne veulent t'inspirer ni trop d'effroi, ni une excessive confiance. Va présenter aux dieux tes prières : si le présage est sinistre, demande-leur d'en détourner l'effet ; demande-leur pour toi, pour ton fils[2], pour l'empire, pour tous tes amis, de l'accomplir s'il est heureux. Verse ensuite des libations à la

1. Le soleil, sous le nom de Mithra, était le principal dieu des Perses. On sait que les Parsis, leurs descendants, adorent encore le feu. Du reste, conformément à la judicieuse remarque de Stanley, je me suis bien gardé de traduire le mot Φοίϐῳ du texte par Phébus ou Apollon ; car il s'agissait ici, non point d'un dieu anthropomorphique, mais du soleil de la nature adoré comme un dieu.

2. Τέκνῳ au lieu de τέκνοις, correction de Heimsœth adoptée par Weil. En effet, ici comme un peu plus bas, il ne s'agit que de Xerxès. Cette correction s'autorise d'un manuscrit, où elle est même accompagnée de la glose τῷ Ξέρξῃ.

terre et aux morts. Conjure avec l'élan du cœur Darius ton époux, qui cette nuit t'a, dis-tu, visitée, d'envoyer à la lumière, du sein des ténèbres souterraines, à toi et à ton fils, de favorables augures, de retenir dans l'ombre de la nuit infernale les présages de malheur. Tel est mon avis sincère ; la raison est le devin qui te le donne[1] : suis-le ; et ce songe, j'en ai la confiance, n'aura pour toi que d'heureux effets.

ATOSSA.

Tu m'as le premier interprété l'apparition nocturne, et tes conseils témoignent tout ton amour et pour mon fils et pour ma famille. Puisse l'événement n'avoir rien que de favorable! J'accomplis ton ordre, je rentre au au palais ; je vais offrir des sacrifices aux dieux, aux mânes qui nous sont chers. Mais pourtant il y a une chose que je voudrais connaître. Où dit-on, mes amis, qu'Athènes est située ?

LE CHŒUR.

Bien loin vers le couchant, vers les lieux où disparaît le Soleil, notre puissant maître.

ATOSSA.

Et pourtant mon fils brûlait du désir de s'emparer de cette ville.

LE CHŒUR.

C'est qu'alors la Grèce entière fût devenue sujette du roi.

ATOSSA.

Ainsi donc les Athéniens ont une innombrable armée?

LE CHŒUR.

Ils ont du moins une armée qui a pu déjà faire mille maux aux Mèdes.

1. Θυμόμαντις ὢν, littéralement. «Je t'ai donné ce conseil, étant devin par mon cœur, par ma prudence, par ma raison.» Hésychius explique ainsi le mot θυμόμαντις, conformément à l'étymologie, et en opposition avec θεόμαντις, devin par l'inspiration divine.

ATOSSA.

Et, avec cette armée, ont-ils chez eux des richesses suffisantes?

LE CHŒUR.

Ils ont une source d'argent [1], trésor que leur fournit la terre.

ATOSSA.

Les armes qui brillent dans leurs mains, sont-ce l'arc et les flèches?

LE CHŒUR.

Non. Ils combattent de près avec la lance, et se couvrent du bouclier [2].

ATOSSA.

Quel monarque les conduit et gouverne leur armée?

LE CHŒUR.

Nul mortel ne les a pour esclaves ni pour sujets.

ATOSSA.

Comment pourraient-ils donc soutenir l'attaque de leurs ennemis?

LE CHŒUR.

Comme ils ont fait jadis en détruisant cette immense, cette belle armée de Darius.

ATOSSA.

Funeste pensée pour les pères de ceux qui sont partis!

LE CHŒUR.

Mais tu vas, je crois, être bientôt éclaircie de tout ce que tu veux savoir. Un homme accourt à grands pas; je reconnais un courrier perse : nous aurons de sa bouche une nouvelle sûre, ou de la victoire, ou de notre malheur.

1. Les mines de Thoricum et de Laurium en Attique.

2. On verra plus bas qu'il y avait des archers dans l'armée grecque; mais ils y étaient en petit nombre, et n'étaient pas des Athéniens. Les Crétois étaient aussi célèbres, comme archers, que les peuples d'Asie, dont l'arc et les flèches étaient presque l'arme unique.

LE COURRIER.

O villes qui couvrez toute la terre d'Asie! ô Perse! ô vaste palais, séjour de l'opulence! comme un seul coup a flétri tant de prospérités! La fleur des Perses est tombée, elle a péri! O douleur! ô triste sort d'être chargé d'apporter le fatal message! Pourtant, il faut parler, il faut, ô Perses! vous dérouler toute notre infortune. L'armée des Barbares a péri tout entière.

LE CHŒUR.

O revers! revers terrible, inouï, épouvantable! Hélas! hélas! affreuse nouvelle! Perses, fondez en larmes.

LE COURRIER.

Oui, c'en est fait de l'armée; moi-même c'est contre tout espoir que je vois luire l'instant du retour.

LE CHŒUR.

Vieillesse ennemie! n'avons-nous tant vécu, misérables vieillards, que pour apprendre cette catastrophe inattendue!

LE COURRIER.

J'y étais! aussi n'est-ce point de la bouche d'un autre, ô Perses! que je tiens le récit des maux qui nous ont frappés. Ce que je dirai, je l'ai vu.

LE CHŒUR.

Malheur! malheur! C'est donc en vain que, des plaines de l'Asie, tant de peuples confondant leurs armes se sont précipités sur ce funeste pays de Grèce[1]!

LE COURRIER.

Les cadavres des infortunés qui ont péri sont amoncelés sur les rivages de Salamine[2] et dans tous les lieux d'alentour.

1. Δᾴαν (δαΐαν) Ἑλλάδα χώραν, *vulgo* δῖαν.

2. C'est dans le détroit qui sépare l'île de Salamine de l'Attique, que s'était donnée la bataille navale où Xerxès fut vaincu, et dont le courrier fera plus bas le récit.

LE CHŒUR.

Malheur! malheur! Ainsi les corps de nos proches, plongés dans les ondes, roulent, sans vie, ballottés par la vague au milieu des flottants débris de nos vaisseaux[1]!

LE COURRIER.

Nos arcs nous ont mal servis; l'armée tout entière est détruite! Au choc impétueux de leurs navires, nous avons fléchi.

LE CHŒUR.

Infortunés, poussons le cri de la détresse, le cri lugubre; car les dieux nous ont frappés d'un complet désastre[2]. Hélas! hélas! notre armée a péri!

LE COURRIER.

O Salamine! nom fatal et détesté! Athènes! Athènes! que ton souvenir me coûte de pleurs!

LE CHŒUR.

Athènes est pour l'ennemi un objet d'effroi. On dira longtemps à combien de femmes de la Perse Athènes a ravi leurs fils, leurs époux : malheur sans consolation[3]!

ATOSSA.

Je suis longtemps restée sans voix, interdite, accablée par l'affreuse nouvelle. Ce malheur est si grand, que je

1. Πλαγκτοῖς ἐν διπλάκεσσι. Hermann entend διπλάκεσσι des larges vêtements des Perses : « Videtur Æschylus πλαγκτοὺς δίπλακας amplas Persarum vestes dicere, quæ in mari nantibus mortuis late expansæ huc illuc ferebantur. » Ch. Prince propose de lire πλακίδεσσι, au lieu de διπλάκεσσι. De cette façon, le sens donné par le contexte est d'accord avec le mot, et l'on n'est point forcé d'admettre l'image un peu étrange des caftans, car le δίπλαξ d'Homère n'est pas autre chose qu'un caftan.

2. Je lis, avec Hermann, Weil et d'autres, θεοί devant ἔθεσαν ou θέσαν.

3. Μάταν. J'avais à tort négligé de traduire ce mot, dont Abresch diminue trop l'importance. Si Xerxès avait été vainqueur, la mort de ses soldats eût eu pour compensation, aux yeux de ses sujets, les glorieux et utiles résultats de la victoire.

n'ai pas le courage de parler, de demander le récit de nos infortunes. Cependant, quand ce sont les dieux qui infligent la souffrance, force est bien aux mortels de la subir. (Au courrier.) Déroule à nos yeux toute la catastrophe; remets tes esprits; parle, quelques sanglots qui t'oppressent au sentiment de nos maux. Qui a survécu? qui devons-nous pleurer d'entre les chefs de peuples, d'entre ceux qui portaient le sceptre du commandement, et dont la place est restée vide par la mort[1]?

LE COURRIER.

D'abord, quant à Xerxès, il vit et voit la lumière.

ATOSSA.

Ah! cette parole, c'est pour ma maison une clarté brillante; c'est le jour éclatant après une sombre nuit.

LE COURRIER.

Mais Artembarès, le chef de dix mille cavaliers, a été tué sur les rochers escarpés de Silénie[2]. Dadacès, qui commandait mille hommes, frappé d'un coup de lance, est tombé précipité de son bord. Ténagon, le plus brave des guerriers nés dans la Bactriane, est resté sur cette île d'Ajax[3] tant battue des vagues. Lilée, Arsamès, Argestès, abattus tous les trois sur le rivage de l'île où pullulent les colombes[4], se sont brisé la tête contre les rochers. Arctée, le fils de la contrée voisine des sources du Nil; avec lui, Adévès; un troisième, Pheressévès, Pharnuque enfin, sont tombés du même vaisseau. Celui qui commandait à dix mille cavaliers, Matallus de Chryse[5] est mort; sa barbe rousse, épaisse, au poil hérissé, dé-

1. Weil : ἄνανδρον τάξιν ἠρήμου, *locum suum vacuum reliquit.*
2. On appelait ainsi une partie de la côte de l'île de Salamine.
3. Ajax, le fils de Télamon, avait été roi de Salamine.
4. C'est encore Salamine. Suivant Hermann, c'est plutôt un des îlots voisins.
5. C'est la ville célèbre dans l'*Iliade*, la patrie de Chrysès et de Chryséis.

gouttait de son sang; son corps s'est teint de la couleur de la pourpre [1]. Le mage Arabus, Artamès le Bactrien, ce chef de trente mille cavaliers aux coursiers noirs [2], ne sortiront plus de l'âpre contrée [3]; ils y ont péri, et comme eux Amestris, Amphistrée, celui dont la main agitait une lance infatigable, le valeureux Ariomardus, qui sera regretté dans Sardes, Sisame le Mysien. Tharybis, qui conduisait deux cent cinquante vaisseaux, Tharybis de Lyrnée [4] ce beau guerrier, est gisant sur la terre : l'infortuné a misérablement péri. Syennésis, le plus intrépide des chefs, le commandant des Cilices, est mort avec gloire : son trépas a coûté cher aux ennemis. Voilà les chefs dont je me rappelle les noms; mais ce n'est là que la moindre partie de nos pertes.

ATOSSA.

Hélas! hélas! Irréparables désastres! Quelle honte pour les Perses! Quelles lamentations vont retentir! Mais reviens à ton récit. Combien les Grecs avaient-ils de vaisseaux, dis-moi, pour oser engager le combat avec la flotte des Perses!

LE COURRIER.

Quant au nombre des vaisseaux, sois sûre que les Barbares l'emportaient de beaucoup. Les Grecs avaient au plus trois cents navires; encore dix de ces navires

1. J'ai suivi l'interprétation de Schütz, qui rend χρῶτα par *cutis colorem*. Ahrens entend ce mot seulement de la couleur que le sang donne à la barbe, si toutefois je comprends bien l'économie de sa phrase : « barbam, colorem purpurea *tinctura sanguinis* mutans, madefecit. »

2. Weil : « Qui versus post 306 (314) legebatur, hic inserui. Illic ἵππου ἡγεμὼν τρισμυρίας post μυριόνταρχος ferri non poterat. » En effet, le même homme ne peut pas être à la fois chef de dix mille et chef de trente mille soldats. Avec le texte vulgaire, on est forcé de ne tenir aucun compte du sens propre de μυριόνταρχος, et de traduire par le terme vague de *chef* ou de *général*.

3. Salamine, qui n'est guère qu'un rocher.

4. Ou Lyrnesse, dans la Troade.

formaient-ils une réserve. Xerxès, j'en suis garant, conduisait mille vaisseaux, sans compter ses fins voiliers au nombre de deux cent sept. Voilà la vérité[1]. Notre flotte, comme tu vois, était loin d'être inférieure en forces. Mais un dieu a mis le poids de nos destins et des leurs sur une balance inégale, et c'est ainsi que notre armée a dû périr.

ATOSSA.

Les dieux ont voulu sauver la ville de la déesse Pallas.

LE COURRIER.

Athènes est une ville inexpugnable. Athènes contient des hommes ; et c'est là le rempart invincible.

ATOSSA.

Mais comment, dis-moi, le combat s'est-il engagé? Sont-ce les Grecs qui ont commencé l'attaque? est-ce mon fils, trop plein de confiance dans la multitude de ses navires?

LE COURRIER.

Reine, un dieu déployant ses vengeances, quelque fatal génie fondant sur nous, voilà quelle a été la cause première du désastre. Un soldat grec de l'armée athénienne était venu dire à ton fils Xerxès qu'à l'instant où les noires ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs abandonneraient la position; que, pour sauver leur vie, ils allaient se rembarquer en hâte et se disperser dans les ténèbres[2]. A cette nouvelle, Xerxès, qui ne se méfiait ni de la ruse du Grec ni de la jalousie des dieux, ordonne à tous les commandants de la flotte qu'à l'instant où la terre cesserait d'être éclairée par les rayons du

1. Plutarque, dans la *Vie de Thémistocle,* cite les vers relatifs au nombre des vaisseaux de Xerxès, comme le plus sûr témoignage qu'il puisse invoquer, celui d'un témoin oculaire.

2. Thémistocle, qui avait imaginé ce stratagème, dépêcha à Xerxès un certain Sicinus, qui lui était tout dévoué, et auquel il avait confié l'éducation de ses enfants. Il paraît même que ce Sicinus était né en Perse et n'était devenu soldat grec que par la fortune de la guerre.

soleil, et où les ombres de la nuit rempliraient les espaces célestes, ils disposent sur trois rangs leurs innombrables navires; qu'ils ferment tous les passages, tous les détroits; que d'autres vaisseaux enfin investissent l'île d'Ajax. « Si les Grecs évitent leur fatal destin, si leur flotte trouve le moyen d'échapper furtivement, vous serez tous décapités. » Tels furent les ordres qu'il donna dans sa confiance; car il ne savait pas ce que lui réservaient les dieux. Les troupes se préparent sans confusion, sans négligence; elles prennent le repas du soir; les matelots attachent par la courroie leurs rames aux bancs, toutes prêtes pour la manœuvre. Quand la lumière du soleil a disparu, quand la nuit est survenue, rameurs, soldats, chacun regagne son navire. Les rangs de la flotte guerrière se suivent dans l'ordre prescrit. Tous les vaisseaux se rendent à leur poste, et, durant toute la nuit, les pilotes tiennent les équipages en haleine. Cependant la nuit se passait, et nulle part l'armée des Grecs ne tentait de s'échapper à la faveur des ténèbres. Bientôt le jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière : à cet instant, une clameur immense, modulée comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs, et l'écho des rochers de l'île répond à ces cris par l'accent de sa voix éclatante. Trompés dans leur espoir, les Barbares sont saisis d'effroi; car il n'était point l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs : pleins d'une audace intrépide, ils se précipitaient au combat. Le son de la trompette enflammait tout ce mouvement. Le signal est donné; soudain les rames retentissantes frappent d'un battement cadencé l'onde salée qui frémit : bientôt leur flotte apparaît tout entière à nos yeux. L'aile droite marchait la première en bel ordre; le reste de la flotte suivait, et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes, et les temples des dieux de vos

pères, et les tombeaux de vos aïeux. Un seul combat va décider de tous vos biens. » A ce cri nous répondons, de notre côté, par le cri de guerre des Perses. La bataille allait s'engager. Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc; il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent. Au premier effort, le torrent de l'armée des Perses ne recula pas. Mais bientôt, entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires s'embarrassent les uns aux autres, s'entre-choquent mutuellement de leurs becs d'airain : des rangs de rames entiers sont fracassés. Cependant la flotte grecque, par une manœuvre habile, forme cercle alentour, et porte de toutes parts ses coups. Nos vaisseaux sont culbutés; la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts; les rivages, les écueils se couvrent de cadavres. Tous les navires de la flotte des Barbares ramaient pour fuir en désordre : comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, à coups de tronçons de rames, de débris de madriers, on écrase les Perses, on les met en lambeaux. La mer résonne au loin de gémissements, de voix lamentables[1]. Enfin la nuit montra sa sombre face, et nous déroba au vainqueur. Je ne détaille point : à énumérer toutes nos pertes, dix jours entiers ne suffiraient pas. Sache seulement que jamais, en un seul jour, il n'a péri une telle multitude d'hommes.

ATOSSA.

Hélas! hélas! une immense mer d'infortunes vient d'engloutir les Perses et toute la race des Barbares.

LE COURRIER.

Ce que je t'ai dit, sache-le bien, n'est encore que la

1. Κωκύμασιν. Hermann et Weil lisent, καυχήμασιν : de clameurs triomphantes. Ce serait alors une antithèse entre les cris des vaincus et ceux des vainqueurs, comme aux vers de l'*Iliade*, IV, 450-451, où οἰμωγή est en regard de εὐχωλή, et ὀλλύντων de ὀλλυμένων.

plus petite part de nos maux; car une autre calamité a frappé les Perses, deux fois plus pesante au moins que toutes ces calamités.

ATOSSA.

Et quelle infortune pouvait être plus cruelle? Explique-toi : une calamité a frappé, dis-tu, notre armée, une calamité qui dépasse tous nos maux?

LE COURRIER.

Cette jeunesse de Perse, si brillante par son courage, si distinguée par sa noblesse, par sa fidélité au roi, elle a honteusement [1] péri d'une humiliante mort.

ATOSSA.

Qu'entends-je, amis! Quel coup affreux pour moi! Quelle est donc cette mort dont tu dis qu'ils ont péri?

LE COURRIER.

Une île [2] est en face de Salamine, une île petite, d'accès difficile aux vaisseaux, et où le dieu Pan, sur la rive des mers, mène souvent ses chœurs [3]. C'est-là que Xerxès envoie ces guerriers. Quand la flotte des ennemis serait en déroute, ils devaient faire main-basse sur tous les Grecs qui se réfugieraient dans l'île, et recueillir ceux des leurs qu'y jetterait la mer. Xerxès lisait mal dans l'avenir. Le ciel donna la victoire à la flotte des Grecs. Ce jour-là même, les vainqueurs, le corps protégé de leurs solides armures d'airain, débarquent dans l'île, la cernent tout entière : les Perses ne savent plus par où fuir; la main des Grecs les écrase sous une grêle de pierres ; ils tombent percés par les flèches des archers ennemis. Enfin les assaillants s'élancent tous ensemble

1. Αἰσχρῶς est la leçon des manuscrits. La Vulgate οἰκτρῶς n'est qu'une correction de Turnèbe.

2. Cette île est Psyttalie, entre l'île de Salamine et le continent.

3. « Ce dieu, dit le scholiaste, séjourne habituellement dans des lieux déserts. » Or Strabon nous représente Psyttalie comme déserte et couverte de rochers.

d'un même bond : ils frappent, ils hachent, et tous les malheureux Perses sont égorgés jusqu'au dernier. Xerxès sanglote à l'aspect de cet abîme d'infortunes; car il s'était assis en un lieu d'où l'armée tout entière se découvrait à sa vue : c'était une colline élevée, non loin du rivage de la mer[1]. Il déchire ses vêtements, il pousse des cris de détresse; il donne aussitôt[2] à son armée de terre l'ordre de la retraite. Il part; mais c'est une fuite, une déroute. Telle est la calamité sur laquelle il te reste encore à gémir.

ATOSSA.

O Fortune ennemie! que tu as bien trompé l'espoir des Perses! Voilà donc le châtiment terrible que mon fils a infligé à cette illustre Athènes! Ce n'était donc point assez de tant de Barbares jadis tombés à Marathon! Il fallait que mon fils essayât de venger leur mort, qu'il attirât sur lui cet amas d'infortunes! — Mais toi, dis-moi, les guerriers de la flotte[3] échappés au désastre, où les as-tu laissés? Ne peux-tu rien m'apprendre sur eux?

LE COURRIER.

Les chefs des navires qui restaient encore ont fui au gré du vent, tumultueusement, en désordre. Quant à l'armée de terre, une partie a péri dans la Béotie, consumée par la soif, aspirant en vain après l'eau des fontaines. Nous, l'autre partie, fuyant à perte d'haleine, nous traversons le pays des Phocéens et la Doride, et, non loin du golfe Maliaque[4], ces plaines que le Sper-

1. Xerxès s'était posté sur le mont Égialée, situé en face de Salamine, et il était assis sur un trône d'argent, qui fut depuis consacré dans le Parthénon par les Grecs vainqueurs.

2. Ἄφαρ. En réalité, Xerxès ne décampa qu'au bout de plusieurs jours. Eschyle s'exprime en poëte.

3. Je lis, comme Weil, οἵ, correction de M. Charles Thurot, et, au vers suivant, le masculin de même, au lieu du féminin. Dans la réponse du courrier, il s'agit des hommes, et non des vaisseaux.

4. C'est un enfoncement de la mer Égée, près des Thermopyles et vis-à-vis l'extrémité de l'île d'Eubée.

chius[1] arrose de ses flots bienfaisants. De là nous entrons dans les champs de l'Achaïe[2], dans les villes des Thessaliens. Les vivres nous manquaient : la plupart y périrent victimes d'un double fléau, la soif et la faim. Nous gagnons ensuite la Magnésie[3], la Macédoine, les rives de l'Axius[4], et les roseaux du lac de Bolbé[5], et le mont Pangée[6], et la terre des Édons[7]. Là, par un bienfait de la divinité, un froid inattendu glaça d'un bord à l'autre, pendant la nuit, les flots sacrés du Strymon[8]. A ce bonheur, tel qui auparavant niait qu'il y eût des dieux au monde, se prosterna, pria la terre et le ciel. Quand l'armée eut fini ses longues actions de grâces aux dieux, elle traversa le fleuve sur la route de glace. Tous ceux d'entre nous qui l'avaient franchi avant que le dieu du jour lançât ses rayons ont la vie sauve. Mais bientôt le disque lumineux du soleil pénétra de sa flamme étincelante le sein du fleuve; la glace se rompit, les soldats s'engloutirent les uns sur les autres : heureux qui était d'abord suffoqué! Les survivants, ceux qui avaient échappé à la mort, souffrirent dans la Thrace de grandes fatigues et de nouveaux périls ; enfin, réduits à un petit nombre, ils sont rentrés dans les foyers paternels[9]. La

1. Le Sperchius, rivière de la Thessalie méridionale, se jette dans le golfe Maliaque.

2. Plusieurs contrées portaient ce nom : celle-ci est l'Achaïe Phthiotide, province de la Thessalie.

3. La Magnésie est aussi une contrée thessalienne.

4. L'Axius est une rivière de la Macédoine.

5. Ce lac communiquait avec la mer, près de la ville de Bromiscus.

6. Le mont Pangée est en Thrace.

7. L'Édonie, alors province de Thrace, fut annexée depuis à la Macédoine.

8. Le Strymon est un fleuve de Thrace.

9. On peut suivre sur la carte la marche des Perses, et ce n'est plus ici cette géographie presque fantastique que nous avons vue dans le *Prométhée*. C'est qu'ici Eschyle parlait de la Grèce, de pays à lui connus, et à travers lesquels lui-même il avait poursuivi les Perses.

Perse va pleurer la fleur de son peuple perdue pour elle à jamais. — Voilà la vérité. Mais je passe sous silence la foule des incidents malheureux du désastre dont le ciel a accablé les Perses.

LE CHŒUR.

O funeste Destin! as-tu bien assez foulé la race des Perses, tout entière écrasée sous tes pieds?

ATOSSA.

Ah! malheureuse que je suis! notre armée est anéantie! O nocturne apparition d'un songe, que tu m'annonçais clairement ces malheurs! — (Au chœur.) Mais vous, que vous avez été de trompeurs interprètes! Cependant je vais suivre votre conseil. Je veux d'abord adresser des prières aux dieux du ciel; puis je ferai des offrandes à la Terre et aux Mânes : je cours au palais chercher le gâteau sacré. Tout est perdu, je le sais; mais j'implorerai un plus favorable avenir. Et vous, c'est dans ces tristes conjonctures que des amis attendent de vous le dévouement de l'amitié. Consolez mon fils, s'il arrive avant mon retour; accompagnez-le au palais : gardez qu'à tant de malheurs il n'ajoute son désespoir. (Elle sort.)

LE CHŒUR.

O roi Jupiter! tu viens donc de la détruire, cette armée des Perses, cette armée superbe, innombrable! tu as plongé dans les ténèbres du deuil les cités de Suse et d'Ecbatane. Combien de mères, de leurs faibles mains, déchirent leurs voiles et baignent leur sein d'abondantes larmes! Et les femmes perses qui espéraient revoir les époux naguère associés à leur joug! elles se livrent tout entières aux tendres regrets. La couche aux molles draperies leur rappelle les doux embrassements, ces jouissances de la jeunesse perdues pour elles, et qu'elles pleurent en proie à une douleur inconsolable. Et moi-même, le destin lamentable de ceux qui ne sont plus me pénètre d'une sincère pitié.

Tout entière aujourd'hui gémit l'Asie dépeuplée. Xerxès a emmené les peuples, hélas! Xerxès les a perdus, hélas! Xerxès, sur de frêles navires, a tout livré, l'imprudent! à la merci des mers. Ah! pourquoi jadis Darius ne régna-t-il pas toujours invaincu, lui, le monarque guerrier, le chef adoré dans Suse [1]!

Soldats de terre, matelots, des navires aux ailes rapides, à la proue noire, ont tout emmené, hélas! des navires ont tout perdu, hélas! oui, des navires : à l'abordage, tout a péri! A peine le roi lui-même a pu, dit-on, échapper aux mains des Ioniens, en fuyant, par des routes glacées, à travers les campagnes de la Thrace.

Et eux, morts dès les premiers pas! ô ciel! sous la main de la nécessité! grands dieux! près des rivages de Cychrée [2]! pleurons! Gémissons, livrons nos âmes à la douleur; remplissons l'air de lugubres accents de deuil; pleurons! Élevons nos tristes voix, nos clameurs lamentables!

Ballottés par la mer furieuse, ô ciel! déchirés, grands dieux! par les muets enfants de l'onde salée, pleurons! La maison déplore le maître qu'elle a perdu. Les pères n'ont plus de fils! vieillards désespérés, l'immense catastrophe, hélas! change tout pour eux en douleur.

Les peuples de la terre d'Asie n'obéiront plus longtemps au Perse; ils ne payeront plus longtemps le tribut imposé par un vainqueur; ils ne se prosterneront plus à terre devant la majesté souveraine : la puissance du roi a péri.

La langue des hommes n'est plus emprisonnée. Le

1. Le prétexte de l'expédition de Xerxès, c'était l'échec essuyé par l'armée des Perses à Marathon. Il est même certain, quoique Eschyle n'en parle pas, que Darius lui-même avait tout préparé pour une expédition nouvelle que la mort l'empêcha d'entreprendre, et que Xerxès ne fit qu'accomplir ce que son père avait projeté.

2. Cychrée était un surnom donné à Salamine, en mémoire de Cychréas, un de ses anciens héros.

joug de la force a été brisé : dès cet instant le peuple déchaîné exhale librement sa pensée. Une terre ensanglantée, cette île d'Ajax battue par les flots, a enseveli les fortunes de la Perse.

ATOSSA.

Amis, l'expérience du malheur nous l'apprend[1] : quand l'homme est assailli par la vague de l'infortune, tout lui devient un objet de crainte; mais si le sort le favorise, il croit que le vent de la prospérité soufflera toujours. Tout aujourd'hui m'épouvante, tout montre à mes regards des dieux contraires; un cri tumultueux retentit dans mes oreilles, et ce n'est pas le cri de la victoire : funeste effet de ma consternation au récit de nos désastres! Je reviens de mon palais en ces lieux; mais je n'ai plus ce char, cette pompe de tout à l'heure. J'apporte au père de mon fils ces offrandes propitiatoires qui apaisent les mânes : le lait blanc et doux d'une génisse consacrée; et le miel doré, distillé par l'ouvrière qui suce les fleurs; et l'onde puisée à une source vierge; et ce breuvage sans mélange, produit d'une agreste mère, joyeux enfant de la vigne antique; et le fruit odorant de l'arbre qui jamais, dans sa vie, ne dépouille son feuillage, la blonde olive; et des guirlandes de fleurs, filles de la terre féconde. Vous, ô mes amis, accompagnez ces offrandes des hymnes qu'on adresse aux mânes des morts; évoquez l'ombre divine de Darius : moi, je vais épancher ces libations que boira la terre, et qui pénétreront chez les dieux des enfers.

1. Ahrens, reprenant une vieille leçon abandonnée, change le mot ἔμπειρος en ἔμπορος, qui signifie *marchand*. Wellauer a trop bien montré l'absurdité de cette leçon pour que j'aie été tenté de l'admettre. Ahrens, afin de la rendre supportable, a traduit ὅστις ἔμπορος κυρεῖ par *quicumque navem dirigit;* mais il n'est pas aisé de voir, même en y mettant de la bonne volonté, comment ce latin a pu sortir de ces mots grecs.

LE CHŒUR.

Reine, l'objet de la vénération des Perses, fais couler les libations jusque dans le sein de la terre, tandis que nous, par nos chants, nous invoquerons la faveur des dieux souterrains, gardiens des morts. — O vous, divinités sacrées des enfers, Terre, et toi Mercure, et toi prince des Mânes! du fond de vos demeures, envoyez à la lumière du jour l'âme de Darius. Si nous avons des maux encore à souffrir, Darius en connaît sans doute le remède, et lui seul au monde peut nous en apprendre le terme.

Entend-il ma voix, l'être divin, le roi maintenant égal aux dieux? entend-il le cri déchirant qui de ma bouche barbare s'échappe sur tous les tons de la douleur et de la plainte? Oui, je viens lui raconter d'irréparables désastres : au fond des enfers entend-il ma voix?

Et toi, Terre, et vous tous, dieux du royaume des ombres, accordez à ces mânes glorieux, à ce dieu des Perses, à ce dieu que Suse a vu naître, accordez-lui de quitter vos demeures; envoyez à la lumière un héros tel que jamais n'en ensevelit la terre de Perse.

Oui, ce guerrier nous fut cher; oui, il nous est cher, ce tombeau, car il renferme l'homme que nous avons chéri. O Pluton! laisse remonter vers nous, laisse, ô Pluton! échapper Darius. Darius! quel roi, grands dieux!

Jamais, dans les guerres meurtrières, il ne perdit ses soldats. Les Perses l'appelaient le mortel aux conseils inspirés; et ils étaient inspirés, ses conseils, car ses armes furent toujours triomphantes[1].

O roi, ô notre antique monarque! viens, sors du tombeau, parais sur le bord avancé de ce monument; que ton pied se lève, chaussé du brodequin de pourpre ;

1. Le chœur oublie un instant, dans son patriotisme, la défaite de Marathon.

que la tiare royale montre à nos yeux ses splendides ornements. Viens, ô notre père, généreux Darius ! viens, hélas !

Viens apprendre nos récents malheurs, des malheurs inouïs. Maître des maîtres[1], parais ! Les ténèbres du Styx nous ont enveloppés, car la jeunesse de Perse a péri tout entière. Viens, ô notre père ! viens, généreux Darius.

Hélas ! hélas ! hélas ! ô toi dont la mort nous a coûté tant de larmes ! comment, ô Darius ! comment cela s'est-il pu ? Une seconde fois, ton empire, oui, ce vaste empire a subi l'affront de la défaite ! Ils ont péri, ces vaisseaux à trois rangs de rames ! Oh, nos vaisseaux ! tristes débris, hélas ! tristes débris[2] !

L'OMBRE DE DARIUS.

O fidèles entre les fidèles, ô compagnons de ma jeunesse, de quel malheur, vieillards perses, Suse est-elle affligée ? La terre a été frappée, elle a gémi, elle s'est entr'ouverte. Voilà mon épouse qui s'incline vers mon tombeau, aspect qui me trouble ; et l'on m'a offert les

1. Δέσποτα δεσποτᾶν, *vulgo* δέσποτα δεσπότου. La correction est de Dindorf. Elle a un vrai caractère de certitude, car elle donne, au lieu d'une expression peu intelligible, la formule même de l'étiquette orientale.

2. Ce passage est un des plus corrompus qu'il y ait dans Eschyle. Le texte vulgaire est inintelligible, et rien ne diffère plus que la manière dont Schütz, Blomfield, Wellauer, etc., proposent de lire cette épode. J'ai admis le δυνατὰ δυνατά de Blomfield, à la place de δυνάτα δυνάτα. Pour le reste, j'ai tâché de deviner, dans les mots δίδυμα ou διδύμᾳ, ἁμαρτία ou ἁμαρτίᾳ, etc., quelque chose de la pensée du poëte, sinon sa pensée tout entière. Ahrens, après tant d'autres, a refait ce texte, et en tire le sens suivant, si l'on peut dire que ce qui suit ait un sens : « Qua in re, o rex, rex, circa tuam, circa hanc [tuam] totam terram commissa duplicia delicta *ad exitum transigas*? » Voici le dernier mot de la critique moderne : « Toutes les tentatives de restauration de l'épode 674-681 ont été impuissantes, et le seront vraisemblablement jusqu'à la découverte de nouveaux manuscrits. » Charles Prince, *Études critiques et exégétiques sur* les Perses *d'Eschyle,* p. 107. Ce livre a paru en 1868.

libations propitiatoires. Vous-mêmes, debout près de ce monument, vous poussez de lugubres plaintes; vous pleurez, et vos évocations lamentables sont venues chercher mon âme jusqu'au fond des enfers. On n'en sort pas sans effort : surtout les dieux souterrains savent mieux saisir que laisser aller leur proie. Cependant ils ont cédé à mon impérieuse prière. Me voici donc; mais hâte-toi[1]. Je ne veux pas qu'on m'accuse de dépasser le temps prescrit. — Quel est donc le nouveau revers qui accable les Perses?

LE CHŒUR.

Je n'ose t'envisager, je n'ose t'entretenir : mon antique respect pour toi me trouble.

L'OMBRE DE DARIUS.

Mais je sors des enfers; j'ai écouté tes plaintes: ainsi, point d'inutiles discours. Abrège, je t'en prie; quitte un vain respect, va droit au but.

LE CHŒUR.

Je crains de t'obéir, je crains de te parler : ce récit est pénible pour la bouche d'un ami.

L'OMBRE DE DARIUS.

Puisque ce vieux respect enchaîne vos sens, (A Atossa.) c'est à toi, jadis la compagne de ma couche, ô ma noble épouse, de suspendre un instant tes pleurs et tes sanglots. Parle, ne déguise rien : l'infortune est le lot naturel des humains. Bien des malheurs s'élancent de la mer, bien d'autres de la terre, fondant sur le mortel qui prolonge un peu loin sa vie.

ATOSSA.

O toi dont la prospérité d'aucun mortel n'égala jamais le fortuné destin! tant que tu as joui de l'éclat du

1. Τάχυνε, leçon des manuscrits, rétablie par les derniers éditeurs. Les textes ordinaires donnent τάχυνα, *je me suis hâté*, expression qui ne concorde pas aussi bien avec la suite.

soleil, ton bonheur a fait l'admiration des Perses; tu as vécu pareil aux dieux, heureux surtout, je le sens aujourd'hui, heureux d'être mort avant d'avoir vu cet abîme de maux. Ce récit, Darius, il ne faut qu'un instant pour le faire; un mot suffira: la puissance des Perses est détruite.

L'OMBRE DE DARIUS.

Et comment cela? Est-ce le fléau de la peste, est-ce la guerre intestine qui a désolé le royaume?

ATOSSA.

Non; mais notre armée tout entière a été anéantie non loin d'Athènes.

L'OMBRE DE DARIUS.

Et quel est, réponds-moi, celui de mes fils qui commandait l'expédition?

ATOSSA.

L'impétueux Xerxès. Il a dépeuplé tout le continent de l'Asie.

L'OMBRE DE DARIUS.

Est-ce par terre, est-ce avec une flotte, que l'infortuné a tenté cette folle entreprise?

ATOSSA.

Avec une flotte, et aussi par terre: l'expédition était double, elle présentait deux fronts.

L'OMBRE DE DARIUS.

Et comment une innombrable armée de terre est-elle parvenue à traverser la mer?

ATOSSA.

Xerxès a joint par un pont de vaisseaux les deux bords du détroit de Hellé, et l'armée a trouvé son passage.

L'OMBRE DE DARIUS.

Quoi! Xerxès a osé fermer ainsi le vaste Bosphore[1]?

1. Il n'y a point ici, à coup sûr, d'erreur géographique. Personne en Grèce n'était capable de confondre l'Hellespont avec le Bosphore

ATOSSA.

Il l'a osé. Un dieu sans doute aida à l'accomplissement de ce dessein.

L'OMBRE DE DARIUS.

Oui, un dieu puissant, hélas! qui l'a frappé de vertige.

ATOSSA.

C'est maintenant que nous sentons quels malheurs son aide a causés.

L'OMBRE DE DARIUS.

Et quel est donc enfin ce désastre qui vous fait verser tant de pleurs?

ATOSSA.

L'armée navale défaite, l'armée de terre a dû périr.

L'OMBRE DE DARIUS.

Ainsi donc le fer a détruit tout ce peuple immense?

ATOSSA.

Oui; et Suse, veuve de ses guerriers, retentit de gémissements.

L'OMBRE DE DARIUS.

Grands dieux! une telle armée! secours inutile! vain appui!

ATOSSA.

Le peuple des Bactriens a péri tout entier, pourtant un peuple de braves[1].

de Thrace. Eschyle donne poétiquement le nom de Bosphore au détroit de Hellé, comme il eût pu le donner à tout autre détroit. Mais j'ai été surpris que les nouveaux éditeurs du *Thesaurus* de Henri Estienne n'aient pas relevé cette particularité remarquable. Un peu plus loin, Eschyle, vers 745-746, après avoir dit Ἑλλήσποντον, dit Βόσπορον tout aussitôt.

1. Οὐδέ τις γέρων. Hermann : *neque ille imbellis*. La correction de Dindorf, οὐ δή au lieu de οὐδέ, est inutile. Une correction plus vraisemblable est celle de πανώλης en παναλκής, suggérée à Heimsœth par l'explication d'un scholiaste : ὁ ἀνδρεῖος καὶ πολεμικός. Ces mots n'ont aucun rapport avec πανώλης, qu'ils sont censés traduire. On aurait

L'OMBRE DE DARIUS.

O malheureux ! quels vigoureux et vaillants alliés tu as perdus !

ATOSSA.

On dit que Xerxès, abandonné de tous ses soldats et presque sans suite...

L'OMBRE DE DARIUS.

Parvint[1]... où ? comment ?... A-t-il sauvé sa vie ?

ATOSSA.

Fut trop heureux d'atteindre le pont qui joignait les deux continents.

L'OMBRE DE DARIUS.

Enfin a-t-il regagné l'Asie ? est-on sûr qu'il ait la vie sauve ?

ATOSSA.

Oui, la nouvelle est certaine, et aucun doute n'est possible sur ce point.

L'OMBRE DE DARIUS.

Oh ! que l'événement a peu tardé à vérifier les oracles[2] ? C'est sur mon fils que Jupiter accomplit les

alors une tautologie poétique : peuple de vaillants, et point du tout d'hommes sans vigueur. Mais on ne peut guère approuver Heimsœth changeant οὐδέ τις en εἰ μή τις. Weil a refait le vers en entier, mais de tête.

1. J'ai entendu, comme Schütz, τελευτᾷν dans le sens de *finire*. Darius est impatient de savoir où la fuite de Xerxès est venue aboutir. Ahrens traduit ce mot par *occidisse* (périr) ; mais il est obligé de mettre entre les deux interrogations une alternative qui n'est point dans les termes d'Eschyle, et d'écrire : *an est salutis spes? quæ?* tandis que le texte dit seulement : ἔστι τίς σωτηρία ; *quænam salus est?* ou plutôt : ἔστι τις σωτηρία; *estne aliqua salus?*

2. Ces oracles, dont il est ici question pour la première fois, nous sont connus par Hérodote. C'étaient des prédictions attribuées à Baccis, à Musée et à d'autres, et qu'avait publiées, en les altérant dit-on, Onomacritus, le compagnon d'Hippias à la cour de Perse. On y trouva, après l'événement, bien entendu, des traits qui s'appliquaient au pont de Xerxès sur la mer, à l'incendie des temples de la Grèce et à l'invasion de l'Europe par une armée barbare. Comme ces poésies étaient connues de tous en Grèce, Eschyle a pu

menaces divines. J'espérais que les dieux différeraient longtemps leur vengeance; mais, quand un homme court à sa perte, les dieux l'aident à s'y précipiter. La source des maux, ô mes amis, vient de s'ouvrir sur vous : vous le devez à la jeunesse, à l'imprévoyante audace de mon fils. Essayer d'enchaîner comme une esclave la mer sacrée de Hellé! d'arrêter le courant du Bosphore, que fait couler la volonté d'un dieu! changer l'usage des flots, en les captivant par des entraves forgées au marteau [1], et ouvrir à une immense armée un chemin immense! mortel enfin, croire qu'il l'emporterait sur tous les dieux, sur Neptune! quelle folie, quel délire aveuglait mon fils! Ah! je tremble pour les trésors que j'amassai jadis par tant de travaux [2]! Ils seront la proie du premier qui les voudra conquérir.

ATOSSA.

Cette démence, l'impétueux Xerxès la doit aux hommes détestables dont il aimait à prendre les leçons. Ses conseillers lui disaient que tu avais acquis par tes armes de grandes richesses à tes enfants; que lui, sans courage, il bornait ses exploits à végéter dans son palais, et qu'il n'ajoutait rien aux trésors de son père. Sans cesse répétés, les reproches de ces hommes pervers ont porté leurs fruits, et Xerxès a résolu cette expédition contre la Grèce.

L'OMBRE DE DARIUS.

Et voilà l'œuvre de ces flatteurs! Fatal désastre,

sans inconvénient se contenter d'une simple allusion, qui n'avait rien d'obscur pour les spectateurs. J'ai dû combattre, pour cette raison, les conséquences exagérées que Welcker et plusieurs autres ont prétendu tirer de la mention de ces oracles, où ils trouvent la preuve que les *Perses* étaient la seconde pièce d'une véritable trilogie. Voyez l'argument en tête de la pièce.

1. Πέδαις σφυρηλάτοις. Cette expression poétique désigne les ancres de fer qui retenaient en place les navires du pont.

2. Πόνος, leçon des manuscrits rétablie par Hermann, au lieu de la vulgate πόρος.

affront qui ne s'effacera pas ! jamais un tel coup n'avait ainsi dévasté Suse, depuis que le grand Jupiter a voulu, honneur sans égal ! qu'un seul homme, le sceptre des rois en main, commandât à tous les peuples de la féconde Asie. Le premier qui régna sur l'Asie était un Mède [1] ; un autre Mède [2], son fils, acheva l'œuvre de l'empire, car toujours la sagesse fut le pilote de ses desseins. Le troisième roi, son successeur, fut Cyrus, mortel fortuné, qui donna la paix à tous ses sujets. Il acquit la Lydie et la Phrygie ; il subjugua l'Ionie entière, toujours favorisé par les dieux, parce qu'il était plein de raison. Le fils de Cyrus [3] fut le quatrième chef de l'Asie. Après lui régna Mardis [4], l'opprobre de notre patrie et de ce trône antique. Mais le courageux Artaphrénès, à l'aide de ses amis conjurés, surprit Mardis et le tua dans son palais. Le sixième fut Maraphis ; puis le septième, Artaphrénès lui-même [5]. Enfin moi aussi j'obtins du sort le titre que j'ambitionnais : je régnai. Souvent j'ai conduit à la guerre d'innombrables armées ; mais jamais, sous mon règne, l'empire n'a subi un tel échec. Xerxès mon fils est jeune ; ses pensées sont d'un jeune homme ; il ne se

1. C'est Darius le Mède, autrement dit Astyage, aïeul de Cyrus.
2. Il s'agit de Cyaxare, père de Cyrus.
3. Cambyse.
4. Ou Smerdis, ce mage qui se fit passer pour le frère de Cambyse, et qui usurpa la royauté après la mort de celui-ci, l'an 522 avant Jésus-Christ.
5. Schütz croit interpolée la mention de ces deux rois ; Bothe et Blomfield retranchent le vers, et presque tous les éditeurs le mettent entre crochets. Mais Wellauer pense qu'il faut le maintenir, malgré le silence des historiens sur les deux rois. En effet, Eschyle n'est pas toujours d'accord avec eux dans le cours de la pièce ; et qui sait d'ailleurs si, comme le pense un savant cité par Schütz, Eschyle n'a pas tiré cette indication des sources les plus authentiques de l'histoire de la Perse? Stanley avait déja expliqué le fait à peu près de même. Darius, selon lui, ne serait parvenu à l'empire qu'après s'être défait de plusieurs de ceux avec qui il avait conspiré contre Smerdis, et qui avaient passé sur le trône avant lui.

rappelle plus mes recommandations. Oui, mes vieux compagnons, il n'est que trop vrai, mes prédécesseurs et moi tous ensemble nous n'avons pas causé une somme de maux comparable au désastre d'aujourd'hui.

LE CHŒUR.

O Darius! ô notre maître! que faut-il faire? Comment, après cette catastrophe, nous le peuple perse retrouverons-nous des jours heureux?

L'OMBRE DE DARIUS.

Si vous ne portez jamais la guerre dans le pays des Grecs, votre armée fût-elle encore plus nombreuse que l'armée de Xerxès; car la terre elle-même combat pour eux.

LE CHŒUR.

Que dis-tu? combat pour eux, et comment?

L'OMBRE DE DARIUS.

Elle tue, par la famine, des ennemis dont le nombre serait irrésistible[1].

LE CHŒUR.

Pourtant, si une flotte bien équipée, si une armée d'élite[2] marchait contre eux.

L'OMBRE DE DARIUS.

Non; pour l'armée même qui est restée en Grèce[3] il n'y aura ni salut ni retour.

LE CHŒUR.

Quoi donc, toute l'armée des Barbares n'a-t-elle pas quitté l'Europe et traversé le détroit de Hellé?

1. Hermann a rétabli la plus ancienne leçon : ὑπερπόλλους ἄγαν, *vulgo* ὑπερκόμπους ἄγαν.

2. Il n'y a qu'un substantif dans le texte; mais le mot στόλος signifie à la fois flotte et armée.

3. Sous les ordres de Mardonius. Elle fut détruite à la bataille de Platée, où combattit encore Eschyle. Ici, comme le remarque Schütz, et dans ce qni va suivre, Darius parle sous une inspiration divine; car tout à l'heure il ignorait même l'expédition de Xerxès.

L'OMBRE DE DARIUS.

De tant de soldats, un petit nombre seulement doit échapper à la mort, s'il en faut croire les oracles des dieux[1]; et les événements d'aujourd'hui ne permettent point le doute, car un oracle ne s'accomplit jamais à demi. Malgré la leçon, mon fils, encore infatué d'une vaine espérance, a laissé dans la Grèce une armée d'élite. Elle campe dans les plaines qu'arrosent les flots de l'Asopus, le fécond nourricier de la terre de Béotie. Là, les Perses sont réservés aux dernières infortunes, digne prix de leur insolence et de leurs sacriléges desseins. Ils n'ont pas craint, dans cette Grèce envahie, de dépouiller les images des dieux, d'incendier les temples. Les autels sont détruits; les statues ont été arrachées de leurs socles et brisées en morceaux. Déjà ces crimes ont reçu leur salaire; mais tout n'est pas fini : l'abîme du malheur n'est pas desséché jusqu'au fond, non, certes; la source jaillit encore. Des flots de sang couleront sous la lance dorienne et se figeront dans les champs de Platée. Des amas de cadavres, jusqu'à la troisième génération, parleront, dans leur muet langage, aux yeux des hommes: « Mortels, il ne faut pas que vos pensées s'élèvent « au-dessus de la condition mortelle. Laissez germer « l'insolence, ce qui pousse, c'est l'épi du crime; on « moissonne une moisson de douleurs. » — Vous voyez, amis, le châtiment de la Perse : souvenez-vous donc d'Athènes et de la Grèce. Que nul, désormais, ne méprise sa fortune présente, et n'aille, par sa convoitise même, ruiner sa propre opulence. Jupiter, l'inflexible vengeur, ne laisse jamais impunis les desseins d'un orgueil effréné. Vous donc, qui possédez la sagesse[2], vous dont les avis

1. Les oracles auxquels il a été fait allusion plus haut.

2. La leçon des manuscrits, σωφρονεῖν κεχρημένοι, est expliquée de trois façons dans les scholies. J'ai préféré la plus simple des trois. Hermann traduit : *Quorum interest illum sapere.* Plusieurs éditeurs

peuvent rappeler mon fils à la raison, inspirez à Xerxès le respect des dieux; qu'il cesse de les braver par sa présomptueuse audace. — Et toi, vénérable et tendre mère de Xerxès, retourne au palais; choisis pour ton fils les splendides vêtements qui lui conviennent, et va au-devant de ses pas; car tous ces habits magnifiques qui couvraient son corps, dans l'excès de sa douleur il les a déchirés en lambeaux. C'est à toi, par tes discours, d'adoucir sa peine; seules tes consolations, je le sais, peuvent lui faire supporter son infortune[1]. Pour moi, je retourne au fond des ténèbres souterraines. Adieu, vieillards, adieu; quelques maux qui vous accablent, livrez chaque jour votre âme à la joie: la richesse ne sert de rien aux morts[2].

LE CHŒUR.

Ces malheurs qui accablent les Barbares, ces autres malheurs qui doivent encore nous frapper, remplissent mon âme de douleur.

ATOSSA.

O Fortune! que j'endure de souffrances! Surtout une humiliation est sensible à mon cœur: mon fils le corps couvert de vêtements en lambeaux! Je cours au palais; je veux réparer le désordre de mon fils: tâchons de

changent le texte. Ceux qui écrivent κεχρημένον ne s'accordent pas sur le sens, les uns le rapportant à Xerxès, les autres en faisant un neutre pris absolument.

1. Ahrens traduit: *solam enim te, probe scis, audire sustinebit.* Il joint ainsi étroitement les deux mots κλύων ἀνέξεται. Mais comme Schütz le dit de la traduction de Stanley, qui ressemblait à celle d'Ahrens, si Darius savait que Xerxès n'écouterait qu'Atossa, il était ridicule à lui de recommander aux vieillards de ramener Xerxès à des sentiments plus modestes. Ici il y a deux rôles: la mère qui consolera, puis les vieillards qui donneront de bons avis.

2. Weil note ici que le langage prêté par Eschyle à Darius rappelle la façon dont les Orientaux, dans leurs épitaphes, aimaient à faire parler les morts. Tout le monde connaît l'épitaphe de Sardanapale.

prévenir son arrivée. N'abandonnons point, au jour du malheur, un objet si cher.

LE CHŒUR.

O dieux ! que notre empire [1] fut puissant et heureux, alors que le monarque auguste, suffisant à tout, irréprochable, invincible, semblable aux dieux ; alors que Darius commandait !

La gloire de nos armées brillait d'un vif éclat ; la justice et les lois réglaient nos conquêtes. Après le combat, invaincus, triomphants, un retour heureux nous ramenait dans nos foyers.

Combien il a pris de villes, sans traverser même le fleuve Halys [2], sans sortir de son palais ! Ainsi succombèrent les villes maritimes [3] de la Thrace, le long des bords du golfe Strymonien.

Ainsi succombèrent celles qui, loin de la mer, dressaient leurs tours sur le continent. Tout se soumit aux lois de Darius, et les cités des deux bords du détroit de Hellé, et les côtes sinueuses de la Propontide, et la bouche du Pont [4].

De même encore les îles voisines du prolongement de l'Asie au sein des mers [5] : Lesbos, Samos fertile en oliviers, Chios, Paros, Naxos, Mycone, et les deux îles enchaînées l'une à l'autre, Ténos et Andros.

De même encore ces îles plus avancées dans les mers, Lemnos et la terre d'Icare, Rhodes et Cnide, enfin les

1. J'avais d'abord traduit autrement, et, en apparence, plus littéralement, les mots πολισσόνομου βιοτᾶς. Je suis revenu à l'interprétation de Schütz. Il en fait le synonyme de πολιτείας. Je crois, en effet, que les mots d'Eschyle ne signifient que cela. C'est aussi, à peu près, le sens donné par le scholiaste : καλλίστης ὑπαρχούσης πολιτικῆς.

2. Fleuve de l'Asie Mineure.

3. Ἀχελωΐδες est une expression poétique; car, comme le dit le scholiaste, Ἀχελῷον πᾶν ὕδωρ λέγουσι : toute eau prend le nom d'Achéloüs.

4. Cette bouche est le Bosphore de Thrace.

5. Périphrase poétique, pour dire l'Asie Mineure.

cités de l'île de Cypre : Paphos, et Soli[1], et cette Salamine[2] dont la métropole aujourd'hui fait couler nos pleurs.

Les villes opulentes et populeuses des Grecs d'Ionie furent domptées par la prudence de Darius. Des soldats bien équipés, des auxiliaires qu'avaient fournis toutes les nations du monde, formaient une armée invincible. Les dieux ont tout changé. C'est par leur volonté, sans nul doute, que nous avons essuyé cette terrible défaite, vaincus dans la bataille livrée sur les mers.

XERXÈS[3].

Hélas ! infortuné que je suis ! quel désastre affreux et imprévu ! Que le sort insulte cruellement à la race des Perses ! Malheureux ! que devenir ? Mes genoux fléchissent sous moi, à l'aspect de ces vieillards. O Jupiter ! pourquoi n'ai-je pas été, moi aussi, plongé dans la mort, avec ces guerriers qui ne sont plus !

LE CHŒUR.

Je pleure, ô roi, je pleure cette magnifique armée, et la noble gloire de l'empire des Perses, et la bravoure de ces guerriers que vient de moissonner le Destin.

La Perse gémit sur ces jeunes héros qu'elle avait vus naître. Xerxès les a tués, Xerxès en a gorgé les enfers. Que de soldats sont descendus aux enfers[4], la fleur de

1. Ville ainsi nommée de Solon, par les conseils duquel un roi du pays l'avait bâtie.

2. Ville fondée par le Salaminien Teucer, frère d'Ajax et fils de Télamon.

3. Xerxès n'entre point en scène dans le misérable accoutrement qu'on suppose. Atossa a dû faire ce que Darius lui avait recommandé. Hermann : « Non enim squalidum et lacerum producere Æschyleum est. Ideo monuerat Darius Atossam ut filio dignum ornatum ferens obviam iret : quod factum esse extra scenam apparet. Aliter ista de veste Xerxis lacerata inepte dicta essent. »

4. Je lis ᾁδοβάται avec Wellauer, d'après une conjecture de Passow. J'avais lu d'abord 'Αγβατάνων avec Schütz. Mais la leçon de Wellauer a l'avantage de donner un sens très-énergique, très-juste, et de se rapprocher davantage de l'ἀγδαβάται des manuscrits et des anciennes éditions. Ahrens a retenu ἀγδαβάται, qu'il rend par *con-*

l'Asie, les archers au coup fatal ; que de milliers de milliers d'hommes ont péri ! Hélas ! hélas ! pleurons cette noble armée [1]. Quel coup ! quel coup terrible ! la contrée reine, celle qui commandait à l'Asie [2], est abattue sur ses genoux.

XERXÈS.

Et c'est moi que voici, dieux ! dieux ! c'est moi qui l'ai frappée ! moi, misérable objet de pitié, moi le fléau de ma race et du pays de mes pères.

LE CHŒUR.

Ainsi les acclamations dont j'accompagnerai ton retour ; ce sont des cris funestes, des chants lugubres, des gémissements lamentables comme l'hymne douloureux du pleureur mariandynien [3] !

XERXÈS.

Ah ! laissez-les échapper, ces voix lamentables, ces pleurs, ces sanglots ; car voilà que la Fortune a changé et s'est tournée contre moi.

LE CHŒUR.

Oui, je le laisserai échapper, cet hymne douloureux ; je chanterai les malheurs dont le peuple a été frappé. La

ferto agmine, sans nul doute d'après l'étymologie présumée ἄγδην, et βαίνω, car personne ne sait réellement ce que peut signifier ἀγδαβάται.

1. Hermann a restitué au chœur ces paroles, que l'on met ordinairement dans la bouche de Xerxès ; et tous les éditeurs récents font de même. Les raisons de Hermann sont tirées d'une étude approfondie et de ce qui précède et de ce qui suit ces paroles. Cependant il exagère quand il dit que l'expression ὅδ' ἐγών, qui commence le vrai dialogue de Xerxès avec le chœur, serait inepte si Xerxès avait déjà répondu au chœur. En effet, αἰαῖ αἰαῖ κεδνᾶς ἀλκᾶς, dans la bouche de Xerxès, ne pouvait être considéré que comme une interruption involontaire, et non comme un *initium colloquii*.

2. La Perse. Je n'hésite point à admettre l'excellente correction proposée par Weil : Ἀσίας δὲ χθὼν βασίλει' αἴας, au lieu de Ἀσία δὲ χθών, βασιλεῦ, γαίας, espèce de logomachie que nous ne pouvions pas même traduire d'une façon exacte.

3. Les chants de deuil des Mariandyniens, peuple de la Bithynie, sont célèbres dans l'antiquité.

Perse pleure ses enfants : ils ont péri sous la main de l'ennemi ; la mer leur a été fatale. Oui, je pousserai des cris, des sanglots; je verserai des larmes ! Pour les Ioniens Mars a combattu contre nous : c'est lui qui nous a tout ravi ; c'est lui qui conduisait les vaisseaux ioniens ; c'est lui qui a couvert de nos débris une mer funeste, un rivage malheureux [1].

XERXÈS.

Hélas ! hélas ! pleure, pousse des cris ; questionne-moi, tu sauras tout.

LE CHŒUR.

Où sont tes amis si nombreux d'autrefois ? où sont ceux qui combattaient à tes côtés, oui, Pharandacès, Susas, Pélagon, Datamès, Agdabatès [2], Psammis, et ce Susicanès [3] qui, pour te suivre, avait quitté Ecbatane ?

XERXÈS.

Ils ont péri. Précipités de leur vaisseau tyrien, pous-

1. Plusieurs éditeurs mettent ce qui précède dans la bouche de Xerxès, à partir de ces mots : « Pour les Ioniens... » Le sens de la phrase n'a rien qui s'oppose à ce qu'on la lui prête. Quant à attribuer la phrase suivante au chœur, comme font Wellauer et Ahrens, toutes les raisons de métrique imaginables ne sauraient y forcer. Hermann lève, il est vrai, la difficulté en supposant au verbe ἐκπεύθου une signification passive : *sois interrogé, laisse-nous te demander*. Mais Ahrens le traduit par *sciscitare* (questionne), ce qui est absurde dans la bouche du chœur. Heimsœth et Weil ont bien senti que le chœur ne pouvait dire : οἰοῖ βόα καὶ πάντ' ἐκπεύθου. Ils suppriment βόα, comme fausse écriture de βοῄ, glose de l'exclamation, et ils changent ἐκπεύθου, l'un en ἐκπυθοίμαν, *je voudrais apprendre*, et l'autre en ἐκπέρθου, *tu as détruit*. De cette façon, le chœur dirait du moins des choses sensées. Mais il vaut mieux, je crois, s'en tenir à la distribution ordinaire du dialogue.

2. Ici le mot Ἀγδαβάτας est certainement un nom propre; et l'on n'a pas, comme plus haut pour ἀγδαβάται, à chercher s'il peut se traduire et s'il ne faut pas y substituer autre chose. Weil écrit : Ἀγβάτας.

3. C'est le même nom, mais non pas le même personnage, que le Susicanès dont il a été question au commencement de la pièce, et qui venait des bords du Nil. Weil écrit Ψαμμισκάνης, par la fusion des deux noms qui se suivent.

sés par les vagues vers la plage de Salamine, je les ai laissés sur l'âpre rivage.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! Et qu'as-tu fait de Pharnuque et du vaillant Ariomardus ? Où sont et le roi Sévacès et le noble Lilée ? Où sont, ah ! réponds-moi, Memphis, Tharybis, Masistrès, Artembarès, Hystechmas ?

XERXÈS.

Grands dieux ! grand dieux ! Sur les bords qui font face à cette antique, à cette odieuse Athènes, abattus d'un seul coup, hélas ! hélas ! infortunés ! ils sont tombés tous expirants.

LE CHŒUR.

Et celui qui était pour toi comme un œil vigilant et fidèle ; celui qui comptait pour toi myriade par myriade les soldats perses[1], Alpiste, le fils de Batanochus, fils de Sisamès fils de Mygabatès, n'est-il plus ? As-tu laissé Parthus et le grand Œbarès ?

XERXÈS.

Oh ! les ennemis ! les ennemis[2] !

LE CHŒUR.

Généreux Perses, vos maux dépassent bien loin tous les maux !

XERXÈS.

Ah ! tu ravives mes douleurs par le souvenir de tant de vaillants amis ! tu me rappelles un malheur immense, affreux, dont la pensée me déchire. Du fond

1. Pour faire le dénombrement de l'armée, on avait commencé par compter dix mille hommes, et on avait mesuré exactement le terrain qu'ils occupaient, disposés en bataille. Ce terrain servit ensuite pour compter successivement toutes les autres myriades, chacune d'un seul coup.

2. Quelques éditeurs attribuent ces paroles au chœur. Ὦ est une exclamation de douleur, et non point le signe du vocatif ὦ. La plupart des éditeurs la donnent triple, ὤ ὤ ὤ, ou au moins double, comme Wellauer, qui écrit, ὤ ὤ δαΐων.

de ma poitrine un cri s'échappe, un cri part de mon cœur.

LE CHŒUR.

Et tant d'autres encore dont le sort nous intéresse : Xanthis, qui commandait à dix mille soldats mardes; le brave Ancharès, Diexis et Arsamès, les chefs de la cavalerie? et Gadathès, et Lyothimne, et Tolmas, insatiable de combats?

XERXÈS.

Ils ont été ensevelis! ils ont été ensevelis [1]! Non pas portés sur des chars couverts de pavillons! non pas suivis d'un cortége! On les a jetés, ces chefs de l'armée, hélas! on les a jetés sans honneurs!

LE CHŒUR.

Grands dieux! grands dieux! hélas! hélas! Infortunés! quel coup vous a frappés! Malheur imprévu, spectacle digne de la divinité des vengeances!

XERXÈS.

Le Destin nous a frappés! ce sont là les coups du Destin.

LE CHŒUR.

Le Destin nous a frappés, il n'est pas trop vrai. Infortune inouïe! infortune inouïe! nos efforts ont échoué contre les matelots ioniens; oui, la race des Perses a succombé dans la bataille!

1. Schütz, d'après Valckenaër, donne ἔταφεν, ἔταφεν, forme éolienne pour ἐτάφησαν. La leçon ἔταφον, ἔταφον elle-même ne peut s'entendre que dans un sens analogue. Ainsi Ahrens, qui la conserve, traduit : *sepeliebant, sepeliebant eos,* et il blâme avec raison, dans sa Préface, le *miror, miror,* par lequel Hermann prétendait rendre ces doux mots. Il est certain qu'une expression d'étonnement serait ici fort singulièrement placée, quand même on mettrait ces paroles et les suivantes dans la bouche du chœur, comme l'ont fait plusieurs éditeurs récents. Cependant Weil rend cette interprétation plausible en écrivant ἑπομένους au lieu de ἑπόμενοι. Le chœur alors s'étonnerait de ne point les voir faire cortége à Xerxès monté sur son char. Mais Xerxès est-il sur un char?

XERXÈS.

Quoi! je vis encore[1], et cette immense armée a péri! Malheureux!

LE CHŒUR.

Non, non, elle n'a pu périr tout entière, cette puissance des Perses.

XERXÈS.

Tu vois ce qui me reste de mon appareil militaire[2].

LE CHŒUR.

Je vois, je vois.

XERXÈS.

Ce carquois...

LE CHŒUR.

Tu as sauvé, dis-tu ?...

XERXÈS.

Ce carquois qui renferme mes flèches.

LE CHŒUR.

Triste reste de tant de trésors!

XERXÈS.

Nous avons perdu nos défenseurs.

1. J'ai lu : πῶς δ' οὔ... ; avec une réticence. Le sens, si l'on n'admet pas ma supposition, sera : « Comment non ? mon immense armée, etc. » Cela m'a paru plat et battologique. Mais je laisse au lecteur à choisir.

2. Hermann suppose qu'au moment où Xerxès entre en scène, un des personnages qui l'accompagnaient, un serviteur, un satellite, porte dans ses mains les habits avec lesquels le roi était arrivé près de sa mère. Weil pense que cette idée fausse tenait à une interprétation erronée du mot στολᾶς, qui signifie ici tout autre chose que *costume d'apparat*. C'est presque un synonyme de στρατιᾶς: Weil l'entend même absolument ainsi : « Se ipsum, vel, si mavis, hos paucos comites, superesse dicit de tot millibus quibus stipatus profectus erat. » Hermann n'a point de note explicative sur ce vers; mais il entendait évidemment que Xerxès montre les vêtements en lambeaux dont l'a dépouillé Atossa. Le contexte semble prouver qu'il s'agit du carquois uniquement.

LE CHŒUR.

Le peuple d'Ionie ne fuit donc pas dans le combat [1] ?

XERXÈS.

Un peuple de braves ! Je ne m'attendais pas à ce désastre.

LE CHŒUR.

Ainsi notre flotte a fui en déroute?

XERXÈS.

A ce malheur qui nous frappait, j'ai déchiré mes vêtements.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! hélas ! hélas !

XERXÈS.

Hélas? — lamentation trop faible encore [2] !

LE CHŒUR.

Oui, car nos malheurs dépassent tous les malheurs.

XERXÈS.

Malheurs à jamais déplorables ! malheurs qui font la joie de nos ennemis !

LE CHŒUR.

La vigueur de la Perse est énervée.

XERXÈS.

Je reviens sans suite, sans escorte.

LE CHŒUR.

Tes amis ont péri dans les mers.

XERXÈS.

Pleure, pleure ma souffrance ! rentre à ton foyer.

LE CHŒUR.

Grands dieux ! grands dieux ! infortune ! infortune !

1. Ahrens écrit, ainsi que Schütz et avant lui de Pauw, cette phrase sans interrogation. Elle devient alors une simple remarque du chœur; et le mot de Xerxès, ἀγανόριος ou ἀγανόρειος, qui est évidemment la réponse à une question, se trouve assez singulièrement amené. J'ai suivi l'ancienne ponctuation, conservée du reste par plusieurs éditeurs modernes, entre autres Wellauer.

2. Littéralement : « C'est plus qu'hélas ! [qu'il faut dire.] »

XERXÈS.

Réponds à mes cris par tes cris.

LE CHŒUR.

Pour des misérables, triste consolation de leur misère[1] !

XERXÈS.

A mon chant lugubre joins tes funèbres accents.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas!

XERXÈS.

Accablant revers!

LE CHŒUR.

Revers qui brise mon cœur.

XERXÈS.

Frappe, frappe ton sein; gémis sur ma souffrance.

LE CHŒUR.

Je pleure, je sanglote.

XERXÈS.

Réponds à mes cris par tes cris.

LE CHŒUR.

J'obéis, tu le vois, ô mon maître!

XERXÈS.

Fais éclater tes sanglots.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas! Oui, je veux gémir encore, je veux meurtrir encore mon sein.

XERXÈS.

Frapppe ta poitrine; chante l'hymne mysien[2].

LE CHŒUR.

O douleur! ô douleur!

1. Le texte est intraduisible, à cause de la triple répétition du même mot : δόσιν κακὰν κακῶν κακοῖς. C'est ici un exemple remarquable de l'amour des Grecs pour les allitérations. On en trouve d'analogues chez tous leurs auteurs, mais surtout chez les poëtes dramatiques.

2. Les Mysiens, comme les Mariandyniens, étaient renommés pour leurs chants lugubres.

XERXÈS.

Dévaste, dévaste cette barbe blanche et touffue.

LE CHŒUR.

A pleine main, à pleine main[1] ! — O lamentable, lamentable revers !

XERXÈS.

Pousse des cris aigus.

LE CHŒUR.

Je t'obéis encore.

XERXÈS.

Déchire d'une main violente les vêtements qui t'enveloppent de leurs plis.

LE CHŒUR.

O douleur ! ô douleur !

XERXÈS.

Arrache tes cheveux en gémissant, car notre armée n'est plus.

LE CHŒUR.

A pleine main, à pleine main ! — O lamentable, lamentable revers !

XERXÈS.

Baigne tes yeux de larmes.

LE CHŒUR.

Mes larmes ruissellent.

XERXÈS.

Réponds à mes cris par tes cris.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

XERXÈS.

Retourne en gémissant à ton foyer.

1. Ahrens traduit l'expression ἄπριγδ' ἄπριγδα par *sine fine mala, mala.* J'ignore comment il a pu arriver à faire signifier pareille chose à un mot qui n'est évidemment qu'une forme poétique de l'adverbe ἀπρίξ, trop connu pour que j'aie besoin de rappeler en quel sens il s'emploie.

LE CHŒUR.

O Perse! Perse! pousse un cri de douleur[1].

XERXÈS.

Oui, que le cri de douleur remplisse la ville!

LE CHŒUR.

Poussons des sanglots! des sanglots, des sanglots encore!

XERXÈS.

Avancez lentement; poussez vos cris de douleur.

LE CHŒUR.

O Perse! Perse! pousse un cri de douleur.

XERXÈS.

Hélas! hélas! notre flotte, hélas! hélas! nos vaisseaux ont péri.

LE CHŒUR.

Je t'accompagnerai avec de tristes lamentations!

1. Je lis δυσβάϋκτος, avec les anciens éditeurs, mot que Wellauer interprète fort bien, pour un autre vers des *Perses*, en parlant d'un cri. Mais, dans ce passage-ci, Wellauer a préféré δύσβατος, qui est difficile à comprendre, et qu'il traduit, un peu arbitrairement je crois : *cum infortunio calcatus*. Ahrens, qui a admis δύσβατος, rend ainsi le passage : *Heu! heu! tellus Persica calamitosa ingressu;* mais il a négligé d'expliquer ce que ces mots latins voulaient dire.

LES SEPT CONTRE THÈBES.

TRAGÉDIE.

ARGUMENT.

C'est le sujet plusieurs fois mis au théâtre sous des titres différents, et, par Racine, sous le titre des *Frères ennemis*. Seulement, dans Eschyle, le premier personnage, celui qui anime toute la tragédie, celui sur qui porte tout l'intérêt, c'est la ville de Thèbes. On ne voit Polynice que mort ; et Étéocle ne songe pas un instant à lui-même : pilote assis au timon, comme il le dit au commencement de la pièce, il répond de tous ceux qui sont sur le navire. Aucun des sept chefs coalisés ne paraît, si ce n'est dans le récit, qui vaut, du reste, une action. Les préparatifs d'un combat, une lamentation funèbre sur deux frères qui se sont percés l'un l'autre, voilà tous les événements de la tragédie. Mais ce qui la remplit d'un bout à l'autre, c'est la terreur et la pitié, ainsi que parlaient les anciens critiques ; c'est le destin de cette ville, que menacent l'incendie et le pillage ; c'est surtout la vie, le souffle belliqueux. Eschyle s'en vante, et à bon droit, dans les *Grenouilles* d'Aristophane :

EURIPIDE.

Et comment donc faisais-tu des héros?

BACCHUS.

Parle, Eschyle, modère un peu ton orgueil farouche.

ESCHYLE.

Avec une tragédie toute remplie de l'esprit de Mars.

BACCHUS.

Laquelle ?

ESCHYLE.

Les *Sept contre Thèbes*. Tous les spectateurs en sortaient avec la fureur de la guerre.

Il y a, dans le catalogue des pièces d'Eschyle, plusieurs titres qui prouvent que les *Sept contre Thèbes* n'étaient pas l'unique emprunt

fait par le poëte à la légende de la famille des Labdacides. De là on concluait naturellement que les *Sept contre Thèbes* avaient dû faire partie d'une trilogie tragique. On sait aujourd'hui d'une façon certaine qu'il en était ainsi.

L'argument de la pièce, dans le *Mediceus*, se termine en effet par les lignes suivantes : « Cette tragédie a été représentée sous l'archontat de Théagénidès, dans la soixante-dix-huitième olympiade. Eschyle fut vainqueur, avec *Laïus*, *Œdipe*, les *Sept contre Thèbes*, le *Sphinx*, drame satyrique. Aristias fut le second, avec *Persée*, *Tantale...*, les *Lutteurs*, drame satyrique de Pratinas son père. Polyphradmon fut le troisième, avec la *Lycurgie*, tétralogie. » On trouvera cette didascalie alexandrine dans l'Eschyle de Weil ou dans celui de Dindorf. Elle a été publiée pour la première fois par Franz, il y a une vingtaine d'années, et a mis fin à toutes les discussions dont la trilogie thébaine était l'objet entre les critiques. Je remarque en passant que pas un critique n'était parvenu à déterminer exactement quelles pièces faisaient partie de la trilogie, ni quelle place occupaient dans cet ensemble les *Sept contre Thèbes*. Je remarque aussi que le drame satyrique qui complétait la tétralogie n'était pas la continuation des événements retracés dans les *Sept*, et qu'il faisait rétrograder l'action jusqu'aux temps intermédiaires entre les deux premières tragédies. On verra quelque chose d'analogue, pour la tétralogie argienne, dont nous possédons la trilogie tragique l'*Orestie*.

L'archontat de Théagénidès répond à l'an 467 avant notre ère. Eschyle, quand il remportait la victoire au théâtre avec la tétralogie thébaine, était âgé de cinquante-huit ans.

LES SEPT CONTRE THÈBES[1].

PERSONNAGES.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.	UN ENVOYÉ.
Soldats thébains.	ISMÈNE, sœur d'Étéocle.
UN ÉCLAIREUR.	ANTIGONE, sœur d'Étéocle.
CHŒUR de femmes et de filles thébaines.	UN HÉRAUT.

La scène est dans la citadelle de Thèbes.

ÉTÉOCLE.

Peuple de Cadmus[2], un prudent langage sied à l'homme qui veille sur la chose publique, assis à la poupe de l'État, la main sur le gouvernail, les yeux en garde contre le sommeil. Si nos armes sont heureuses, les dieux, direz-vous, ont tout conduit ; si nous sommes vaincus, et loin de nous ce malheur ! Étéocle seul, dans la ville, sera en butte au blâme des citoyens, subira mille accusations retentissantes, mille tristes murmures. Puisse donc Jupiter préservateur être en effet pour la

1. Le titre de la tragédie, dans plusieurs manuscrits et chez divers auteurs anciens, est ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, *les Sept devant Thèbes ;* et c'est ainsi que les éditeurs d'Eschyle l'ont d'abord donné. Mais la didascalie alexandrine, le *Mediceus*, le manuscrit de Leipzig, Aristote, Diodore, etc., justifient les nouveaux éditeurs, qui lisent unanimement ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας, *les Sept contre Thèbes,* titre d'ailleurs plus précis et plus exact, puisqu'il s'agit de l'assaut décisif, des scènes finales du siége.

2. La ville de Thèbes en Béotie rapportait sa fondation à Cadmus, fils d'Agénor roi de Phénicie ; la citadelle de Thèbes portait même le nom de Cadmée.

cité des Cadméens ce que présage un tel nom ! — Et vous, adolescents qui n'avez point encore atteint la jeunesse ; et vous, hommes qui l'avez dépassée, et que l'âge a mûris déjà ; et vous dont le corps est en pleine séve, la vigueur en parfait épanouissement[1] : voici l'instant pour chacun de vous de faire son devoir, de déployer toute sa vaillance[2]. Nous avons à défendre, à sauver la cité, les autels des dieux de la patrie et leurs honneurs menacés, et nos enfants, et cette terre, notre mère, notre tendre nourrice, celle qui porta tout le fardeau de notre enfance[3], depuis que, naissant à peine, nous rampions sur son sol favorable, et qui nous éleva pour être des habitants fidèles, de belliqueux défenseurs au jour de la nécessité. Jusqu'à présent le ciel penche pour nous. Depuis si longtemps assiégés, les dieux nous ont, le plus souvent, donné la victoire. Mais aujourd'hui, le devin a parlé : il dit, ce pâtre des oiseaux, lui dont l'oreille écoute, dont l'esprit comprend les augures prophétiques[4] ; lui qui n'a pas besoin du secours de la flamme[5], et que son art ne trompa jamais ; lui enfin, ce maître du royaume des présages, il annonce que les Achéens ont résolu, la nuit dernière, l'assaut décisif, et que la ville a tout à craindre. Vous tous, courez aux

1. Βλάστημά τ' ἀλδαίνοντα σώματος πολύ, correction de Henri Estienne, au lieu de βλάστημον ἀλδαίνοντα σώματος πολύν. Weil : « Hæc refer ad juvenes, qui, quum adsint, etiam commemorari debent, et vocem ἀλδαίνοντα expone *alentem*. »

2. Ὥραν... Ce vers est mis entre crochets par Dindorf. On ne s'accorde pas sur l'interprétation, et il pourrait disparaître du texte sans beaucoup d'inconvénient.

3. C'est l'explication des scholies. Weil n'admet point l'équivalence de πανδοχοῦσα et de ὑποδεχομένη. Il pense qu'à la suite du mot πανδοχοῦσα il y a une lacune, et que les mots qui manquent se rapportaient au vrai sens de ce participe : *omnia in sinum suum recipiens*. Voyez les *Choéphores*, vers 127-128.

4. Tirésias, le devin dont il s'agit ici, était aveugle.

5. Au lieu de πυρός, quelques-uns lisent φάους. Étéocle dit, avec cette leçon, qu'il importe peu à Tirésias d'être privé de la lumière.

créneaux, aux portes dés remparts ; prenez vos armes, revêtez vos cuirasses ; allez, et, fermes sur les plates-formes des tours, fermes aux avenues des portes, ne perdez rien de votre audace, ne tremblez pas en face de la multitude des assaillants : le ciel est pour nous ! Quant à ce qui est de moi, j'ai dépêché des espions, des éclaireurs, vers l'armée des ennemis. Leur voyage, je l'espère, n'aura pas été inutile ; instruit par leurs rapports, je serai prêt contre toute surprise.

UN ÉCLAIREUR.

Étéocle, roi puissant des Cadméens, je viens t'apporter de sûres nouvelles : moi-même j'ai vu l'armée des ennemis, j'ai été témoin de leurs dispositions. Sept chefs, guerriers fougueux, immolent un taureau ; le sang de la victime est reçu dans un noir bouclier ; tous y plongent la main, tous ils jurent par le dieu Mars, par Bellone, par la Terreur, amie du carnage, ou de renverser Thèbes, de saccager la ville des Cadméens, ou de périr, d'arroser cette terre de leur sang[1]. Puis ils ont préparé les gages de souvenir qui, dans la patrie, les rappelleront à leurs pères, à leurs mères[2] : le char d'Adraste[3] en a été couvert par leurs mains. Alors ils versèrent des larmes, mais nulle pitié n'était dans leur bouche. Ces âmes de fer, ces cœurs enflammés par la rage, ne respiraient que la guerre : on eût dit des lions s'animant au combat. Je n'ai point perdu de temps ; je suis venu te donner un renseignement certain[4]. Je les

1. Ce passage, remarquable dans le texte par la sauvage énergie des expressions, a été cité par Longin comme un exemple de style sublime, et Boileau l'a traduit en assez beaux vers.

2. C'étaient des agrafes, des boucles de cheveux, etc., que les guerriers déposaient avant le combat pour être envoyées à leurs parents, s'ils périssaient.

3. C'est Adraste roi d'Argos, le beau-père de Polynice, qui avait engagé les chefs grecs dans la querelle de Polynice contre son frère.

4. Πίστις, *vulgo* πύστις. En effet, c'est plus qu'une simple nouvelle, c'est un rapport de témoin oculaire.

ai laissés qui consultaient le sort, et qui déterminaient par cette loi vers quelle porte chacun d'eux ferait marcher ses guerriers. Choisis donc les soldats les plus braves ; poste-les aux avenues de la ville. Hâte-toi, car déjà l'armée des Achéens ébranle sa masse entière : la poudre s'élève ; une blanche écume dégoutte de la bouche des coursiers et colore la plaine. Sois pour nous un prévoyant pilote ; mets la ville à l'abri avant que Mars ne souffle ses tempêtes ; déjà mugit, au pied de nos murailles, la terrestre vague de l'armée assaillante. Saisis promptement l'instant favorable pour la défense. Moi, pendant le reste du jour, je tiendrai fidèlement l'œil ouvert sur l'ennemi. Tu sauras, par d'exacts rapports, leurs mouvements dans la plaine, et tu seras à l'abri du danger.

ÉTÉOCLE.

O Jupiter, ô Terre, ô dieux qui protégez Thèbes, et toi, imprécation de mon père [1], Furie terrible ! épargnez, épargnez une ville qui parle la langue de Grèce ! Qu'ils ne s'écroulent pas sous les coups de l'ennemi vainqueur, ébranlés jusque dans leurs fondements, dispersés jusqu'à la dernière pierre, ces foyers domestiques qui vous sont consacrés ! Que, libres à jamais, la terre et la ville de Cadmus ne subissent pas le joug de l'esclavage ! Soyez notre défense : nos intérêts, j'ose le croire, sont les vôtres ; car c'est au jour de la prospérité qu'une ville honore les dieux.

LE CHŒUR, seul [2].

Quelles angoisses funestes, inexprimables, me font

1. Œdipe, banni de Thèbes par ses deux fils Étéocle et Polynice, les avait maudits, et leur avait prédit qu'ils périraient par la main l'un de l'autre. D'après la croyance antique, une telle malédiction restait, comme une Furie vengeresse, attachée à ceux qui l'avaient encourue, et finissait toujours par produire d'épouvantables calamités.

2. Le chœur qu'on va lire ne présente pas de très-grandes diffi-

pousser le cri des douleurs ! L'armée ennemie a quitté son camp, elle s'approche : voilà les cavaliers, escadron innombrable, qui s'élancent en avant. Je le devine à cette poussière qui s'élève, muette, mais visible, mais fidèle messagère. Le retentissement du pas des chevaux ébranle la plaine ; tout s'éveille au loin ; j'entends le bruit affreux qui marche vers nous, qui vole : c'est le mugissement du torrent indomptable tombant avec fracas du sommet des monts. Hélas ! hélas ! ô dieux ! ô déesses ! écartez ce pressant malheur. Préparés pour l'assaut des murailles, couverts de leurs blancs boucliers, la menace à la bouche, les soldats s'élancent en bon ordre, poussant droit à la ville. Oh ! qui nous sauvera ? Quel dieu, quelle déesse viendra nous secourir ? Devant quelles images saintes me prosterner[1] ! O divinités immortelles ! ô divinités adorées dans Thèbes ! — L'instant presse : embrassons les statues des dieux. Que tardons-nous, troupe éplorée ? Entendez-vous, entendez-vous le choc retentissant des boucliers ? C'est aujourd'hui qu'il faut des voiles sacrés, des couronnes, des prières ; aujourd'hui, ou jamais. Je l'entends, ce bruit : ah ! le cliquetis de mille lances ! — Que feras-tu, ô Mars ! ô notre antique espoir ? trahiras-tu le pays qui t'est sacré ? Dieu au casque d'or, jette, ah ! jette les yeux sur ta ville, qui te fut si chère autrefois ! — Et vous, dieux protecteurs de la contrée, accourez, accourez tous ! contemplez des vierges, foule suppliante, et détournez d'elles l'esclavage ! Autour de la ville bouillonne la vague des guerriers au panache ondoyant, soulevée par le souffle de Mars. — O Jupiter, père tout-puissant ! sauve-nous des mains de l'ennemi ! car les Argiens ont enveloppé la ville de Cad-

cultés de sens ; mais les leçons du texte sont bien loin d'être partout fixées, et l'on dispute encore sur la manière dont il faut couper les diverses parties du chant.

1. Les statues des dieux protecteurs de Thèbes entourent la scène.

mus : les armes des guerriers reluisent épouvantables ; les freins qui enchaînent la bouche des chevaux résonnent d'un bruit de mort ! Les sept chefs de l'armée apparaissent, la lance à la main, le bouclier en avant, debout en face des sept portes, chacun au lieu fixé par le sort. — Et toi, fille de Jupiter, reine des combats, deviens, ô Pallas ! deviens la sauvegarde de notre ville. — Et toi qui fis naître le coursier, Neptune, souverain des mers, agite pour nous ce trident redouté des poissons ; viens, ah ! viens calmer nos terreurs. — Et toi, Mars, — hélas ! hélas ! — veille sur la ville qui porte le nom de Cadmus ; montre-toi pour elle un dévoué protecteur. — Et toi, la première mère de notre race, Cypris [1], viens à notre aide : nous sommes nées de ton sang ; nous sommes à tes pieds ; nos voix crient vers toi, en religieuses et ferventes prières. — Et toi, dieu puissant, dieu destructeur des loups [2], sois le destructeur de l'ennemi : exauce mes vœux plaintifs ! — Et toi, fille de Latone, prépare ton arc pour bien frapper, ô favorable Diane ! — Ah ! ah ! j'entends, autour de la ville, le roulement retentissant des chars. Auguste Junon ! — Pressé par le poids de sa charge, l'essieu grince dans le moyeu de la roue. O favorable Diane ! — Ah ! ah ! l'air frémit agité par les lances ! O ma patrie ! que vas-tu souffrir ? que deviendras-tu ? quel sort te réservent les dieux ? — Ah ! ah ! une grêle de pierres fond sur nos créneaux [3], assaillis par les frondeurs ! O favorable

1. Harmonie, femme de Cadmus, était fille de Vénus et de Mars.

2. Apollon. C'était le surnom que lui avaient donné les Sicyoniens, après la destruction des loups dont leur pays était infesté. Le dieu, suivant le scholiaste, leur aurait indiqué une certaine écorce d'arbre, au moyen de laquelle ils se seraient débarrassés de cë fléau. Quant au jeu de mots qui est dans le texte, Λύκει' ἄναξ, Λύκειος γενοῦ, on en a déjà vu d'analogues dans Eschyle, et on en verra d'autres encore.

3. Le génitif ἐπάλξεων équivaut à εἰς ἐπάλξεις. Heimsœth propose de lire ἐπάλξει. Mais cette correction est inutile, car les pierres dont

Apollon ! — Le choc des boucliers d'airain retentit aux portes; Jupiter[1] a donné le signal sacré du combat ! — O toi dont la demeure est hors des murs, Oncée[2], reine des batailles, défends la ville aux sept portes !

O divinités toutes-puissantes, ô dieux, ô déesses, qui protégez les tours de ma patrie ! ne livrez point à cette armée, qui parle une autre langue[3], Thèbes abattue sous l'effort des guerriers. Exaucez-nous, nos vœux sont justes ! exaucez des vierges suppliantes.

O divinités amies ! défendez, sauvez notre ville; montrez que vous aimez Thèbes. Veillez sur vos autels thébains; veillez sur eux, défendez-les ; souvenez-vous des fêtes pompeuses que la ville célèbre par tant de sacrifices.

ÉTÉOCLE.

Je vous le demande, insupportable bétail, est-ce là le moyen de bien servir, de sauver Thèbes, de donner plus de confiance à nos soldats assiégés ? Quoi ! tomber devant les images de nos dieux tutélaires, pousser des cris, des plaintes tumultueuses ! Sexe détesté du sage ! Oh ! que jamais, ni dans mon infortune ni au jour de ma prospérité, femme n'habite sous mon toit. Intolérable par son orgueil après la victoire, la femme, quand elle craint encore, est une peste fatale et à sa famille et à son pays. Cette agitation, ce désordre, en un pareil moment, c'en est assez pour ôter au cœur des citoyens

le chœur s'épouvante sont certainement lancées par les ennemis. Ceux qui prennent ἔρχεται dans le sens de ἐξέρχεται prêtent à Eschyle une absurdité.

1. Suivant Dindorf et d'autres, il manque plusieurs mots après Διόθεν, et la phrase est une prière à Jupiter. Weil ajoute ὦ, et rapporte tout à Oncée. De cette façon, c'est elle qui donne, par l'ordre de Jupiter, le signal du combat.

2. Oncée était le nom de Minerve chez les Phéniciens. Cadmus lui avait élevé un temple sous ce nom, à l'une des portes de Thèbes.

3. Il n'y avait, en réalité, qu'une différence de dialecte entre les Argieus et les Thébains.

toute vie, tout courage. Vous servez à merveille les intérêts de nos ennemis ! C'est nous-mêmes qui, dans ces murs, travaillons à notre ruine ; et voilà ce qu'on gagne à vivre près des femmes[1] ! Le premier qui n'obéira pas à mes ordres, homme ou femme, quel qu'il soit enfin[2], l'arrêt de mort sera porté contre lui : il sera lapidé par le peuple ; rien ne le saurait garantir contre son destin. L'homme doit garder que la femme ne se mêle des choses du dehors : elle, sa place est près du foyer ; là, elle ne peut nuire. Entends-tu mes paroles ? les entends-tu ? Es-tu sourde, dis-moi ?

LE CHŒUR.

O cher enfant d'Œdipe ! j'ai été saisie d'effroi en entendant ce fracas, le fracas des chars qui roulent, ces moyeux qui tournent et crient, et ces chaînes de frein forgées au feu, qui pendent, secouées sans cesse, de la bouche des coursiers.

ÉTÉOCLE.

Quoi donc ! est-ce en fuyant de la poupe à la proue que le nocher trouve moyen de sauver sa vie, alors que le vaisseau est battu par la tempête des mers ?

LE CHŒUR.

J'ai couru me jeter au pied de ces antiques statues des immortels, pleine de confiance que j'étais dans les

1. Τοιαῦτά γ' ἂν γυναιξὶ συνναίων ἔχοις. Ce vers n'est point dans le *Mediceus*, et les derniers éditeurs le regardent comme interpolé. Dindorf pense qu'il y avait primitivement, à sa place, un vers pour commander le calme et le silence, et qui était à peu près ainsi conçu : τοιγὰρ προφωνῶ πᾶσιν ἡσύχως ἔχειν. Sans cela, en effet, on ne comprend pas bien que le vers 196 commence par κεἰ μή τις, *et si quelqu'un*, tour que je n'ai pas dû reproduire, sous peine de faire une absurde liaison de phrases. Le lecteur peut du moins tolérer une menace *ex abrupto*.

2. Χὤ τι τῶν μεταίχμιον. Étéocle est tellement irrité, qu'il suppose un être impossible, qui ne serait ni homme ni femme et qui tiendrait des deux. Le scholiaste du *Mediceus* : ἀκύρως δὲ ἡ λέξις τὸ μεταίχμιον, καὶ δηλοῖ τὸν ἀληθῶς ὀργιζόμενον.

dieux. Aux portes retentissait le funeste bruissement des traits, pressés comme les flocons de la neige qui tombe : alors la terreur m'a entraînée, j'ai adressé aux immortels mes humbles prières, j'ai imploré pour Thèbes le secours de leur bras.

ÉTÉOCLE.

Vous priez les dieux de protéger ces murs contre la lance des ennemis !

LE CHŒUR.

Oui ; n'est-ce pas des dieux que dépend notre salut ?

ÉTÉOCLE.

Mais on dit aussi qu'une ville prise, ses dieux l'abandonnent.

LE CHŒUR.

Ah ! puissent les dieux dont les images m'environnent ne jamais nous quitter, moi vivante ! Puissé-je ne voir jamais Thèbes livrée à l'assaut, et l'ennemi s'élancer sur elle la flamme dévorante à la main [1].

ÉTÉOCLE.

Pour invoquer les dieux, ne va pas nous perdre. Femme ! l'obéissance aux ordres du chef est la mère du succès qui sauve. Tel est le proverbe [2].

LE CHŒUR.

Oui ; mais la puissance des dieux est plus efficace encore : souvent elle guérit des maux sans ressource ;

1. Le texte dit : στράτευμ' ἁπτόμενον πυρὶ δαΐῳ. Quelques-uns veulent que cela signifie : *notre armée* (c'est-à-dire notre peuple, c'est-à-dire notre ville) brûlée par le feu de l'ennemi. L'autre sens, qui est conforme à l'usage le plus fréquent du verbe ἅπτομαι, m'a paru aussi plus simple et plus naturel, sinon plus grammatical. Ahrens traduit littéralement, mais obscurément : *populumque igne hostili ardentem*. Peut-être faut-il lire : στρατοῦ δαπτομένάν πυρὶ δαΐῳ.

2. La leçon du vers 225 est encore controversée. Je lis γύναι, et je prends ὧδ' ἔχει λόγος dans son sens ordinaire.

souvent elle dissipe le nuage de larmes amères qui charge les yeux de l'infortuné.

ÉTÉOCLE.

Immoler des victimes aux dieux, interroger leurs oracles, à l'attaque des ennemis, c'est l'affaire des hommes : ton devoir à toi, c'est de te taire et de rester à ton foyer.

LE CHŒUR.

Notre ville est demeurée invaincue, et nos tours résistent à l'effort des ennemis ; nous le devons à l'appui des dieux : peut-on blâmer notre reconnaissance?

ÉTÉOCLE.

Honore, j'y consens, la race des immortels ; mais ne jette pas le découragement dans le cœur des soldats : reste donc en repos, et calme des frayeurs exagérées.

LE CHŒUR.

Un soudain tumulte avait retenti : craintive, tremblante, je suis accourue dans cette acropole, auguste enceinte où siégent les dieux[1].

ÉTÉOCLE.

N'allez pas maintenant, si l'on vous dit qu'il y a des morts, des blessés, n'allez pas vous mettre à pousser des lamentations : ce carnage[2], c'est la pâture de Mars.

LE CHŒUR.

Ah! j'entends le hennissement des chevaux.

ÉTÉOCLE.

Tu l'entends? eh bien, ferme l'oreille.

1. Τίμιον ἕδος est précisé par tout ce qui précède. Peut-être cependant Eschyle avait-il écrit, comme le pense Weil, le mot θεῶν devant τίμιον.

2. Quelques éditeurs lisent φόβῳ, au lieu de φόνῳ. Mais la leçon φόνῳ est à la fois plus énergique et mieux d'accord avec les autres paroles d'Étéocle.

LE CHŒUR.

Les remparts gémissent jusque dans leurs fondements; l'ennemi enveloppe la ville.

ÉTÉOCLE.

Que t'importe? c'est à moi d'y pourvoir.

LE CHŒUR.

Je tremble; le bruit redouble aux portes.

ÉTÉOCLE.

Tais-toi! que pas un cri de détresse ne retentisse dans Thèbes!

LE CHŒUR.

O suprême conseil des dieux [1], n'abandonnez point ces remparts!

ÉTÉOCLE.

Malheureuse! ne peux-tu souffrir sans parler?

LE CHŒUR.

Dieux de mon pays, préservez-moi de l'esclavage!

ÉTÉOCLE.

Tu nous y plonges, dans l'esclavage, et toi-même, et la ville entière [2].

LE CHŒUR.

O tout-puissant Jupiter, tourne tes traits contre les ennemis!

ÉTÉOCLE.

O Jupiter, le triste présent que tu nous as fait! Les femmes, quelle engeance!

LE CHŒUR.

A plaindre, comme les hommes, quand la ville est prise.

1. Ὦ ξυντέλεια. Scholies : τὸ κοινὸν ἄθροισμα τῶν θεῶν. C'est par erreur que Hermann croit qu'il s'agit ici de l'armée thébaine. Weil : « Per totum enim hunc locum chorus deos, quorum simulacra amplectitur, nunquam milites absentes alloquitur.

2. Je lis, avec les derniers éditeurs, καὶ σὲ καὶ πᾶσαν πόλιν.

ÉTÉOCLE.

Tu murmures encore, les mains pourtant collées à ces statues?

LE CHŒUR.

Tremblante, demi-morte, le trouble égare ma langue.

ÉTÉOCLE.

Accorde-moi donc, je te prie, une grâce légère.

LE CHŒUR.

Quelle grâce? dis vite, et je saurai vite.

ÉTÉOCLE.

Eh bien, garde le silence, ô infortunée! n'effraye pas tes défenseurs.

LE CHŒUR.

Je me tais. Je subirai avec Thèbes l'arrêt du Destin.

ÉTÉOCLE.

Je préfère ce langage à tes paroles d'il y a un instant. Arrache-toi donc aussi de ces statues; cesse tes lamentations; ne demande aux dieux que leur assistance[1]. Écoute les vœux que je vais faire: réponds-y par un chant sacré, mais plein d'espérance, de présages heureux; par ce chant qui, chez les Grecs, accompagne toujours les sacrifices, et qui ranime le soldat, et qui fait fuir la peur de l'ennemi. — Je vous jure, dieux protecteurs de mon pays, et vous qui veillez sur nos plaines, et vous gardiens de Thèbes, vous aussi sources de Dircé[2], et vous sources de l'Isménus[3]; je jure, si nos armes sont

1. Weil met le vers 266 entre crochets. Il y voit une contradiction avec ce qui précède. Mais on peut entendre εὔχου de l'espèce particulière de prière que va définir Étéocle, et qu'il distingue si nettement, vers 279-280, des intempérantes éjaculations de tout à l'heure.

2. La fontaine de Dircé était, à Thèbes, l'objet d'un culte particulier. C'était, d'après la tradition antique, la femme de Lycus, roi de Thèbes, qu'Amphion et Zéthus avaient mise à mort avec son époux, et que les dieux, par pitié, avaient transformée ainsi.

3. L'Isménus, rivière qui coulait près de Thèbes, recevait, comme la fontaine de Dircé, les honneurs divins.

heureuses, si Thèbes est sauvée, d'arroser vos foyers du sang des brebis, d'immoler pour vous une hécatombe; je jure de dresser des trophées, de consacrer dans vos demeures saintes les armes de l'ennemi, les dépouilles conquises par la victoire, d'en décorer vos parvis[1].—Tels sont les vœux que tu peux aussi former dans tes prières aux dieux; mais point de gémissements, point de lamentations vaines et sauvages. Tu n'y gagnerais rien : la destinée est inévitable. Cependant, moi septième, avec six guerriers valeureux adversaires des ennemis, je cours défendre les sept portes de nos remparts : n'attendons pas l'arrivée des messagers empressés, l'assaut bruyant des on-dit; n'attendons pas que le danger nous presse, que le tumulte soit dans tout son feu.

LE CHŒUR seul.

J'obéis; mais la terreur ne s'endort pas dans mon âme. L'anxiété habite mon sein et rend ma frayeur plus vive : je frémis à l'idée de cet ennemi qui enveloppe nos murs. Ainsi la colombe nourricière s'inquiète dans son nid, saisie de crainte pour sa couvée, à l'aspect du dragon. Je les vois qui marchent droit à nos tours; bataillons innombrables, serrés en masse compacte : oh! que vais-je devenir? Une grêle de pierres fond de toutes parts sur nos soldats, et les frappe de coups meurtriers! Accourez, dieux fils de Jupiter! par tout moyen sauvez la ville, sauvez le peuple de Cadmus!

Quelle contrée iriez-vous habiter, plus belle que notre contrée? Ah! n'abandonnez pas à des ennemis cette terre aux moissons fécondes; et l'eau de Dircé, la plus bienfaisante des sources qu'épanchent et Neptune, le dieu dont l'empire enveloppe la terre, et les enfants de

1. La prière d'Étéocle est donnée dans les manuscrits avec beaucoup de variantes, et Dindorf en met quatre vers entre crochets. Heimsœth discute longuement ce passage, et donne le *fac-simile* des deux principaux manuscrits.

Téthys [1]. A ceux qui assiégent nos remparts, ô dieux tutélaires, envoyez l'effroi, l'effroi mortel pour le guerrier, l'effroi qui fait jeter les armes! Donnez la victoire aux Thébains [2], soyez les sauveurs de Thèbes! Restez à jamais parmi nous! exaucez mes plaintives prières!

O désespoir! Thèbes, l'antique [3] cité, serait effacée du monde! Jouet d'un vainqueur, livrée en proie à la lance, ignominieusement saccagée, les hommes d'Achaïe n'y laisseraient pas pierre sur pierre [4]! ils en feraient un monceau de cendres! Et nous, les mains enchaînées, les cheveux épars, les vêtements déchirés, — ces vierges, ces mères, grands dieux! — on nous emmènerait comme un troupeau de cavales, et dans la ville dépeuplée retentiraient les cris, les lamentations des mourantes captives! Ah! quelle affreuse destinée! A cette image, je me sens saisie d'horreur.

De jeunes vierges, déplorable misère! avant d'avoir cueilli les chastes plaisirs de l'hymen, quitter le toit paternel, commencer l'odieux voyage de l'exil! Ah! la mort est moins cruelle qu'une telle calamité. Hélas! hélas! c'est mille supplices qu'elle endure, une ville qu'on vient d'emporter d'assaut. Partout la violence, le carnage, l'incendie; partout des tourbillons de fumée

1. Téthys était la femme de l'Océan, la fille d'Uranus et de Vesta, la sœur de Saturne, la mère des nymphes et des fleuves. Il ne faut pas la confondre avec Thétis, fille de Nérée et mère d'Achille. Les deux noms, en grec, ne se ressemblent point du tout.

2. Je lis, avec Blomfield, Dindorf, Weil, etc., τοῖσδε, et non τοῖς δέ. La vulgate introduit une idée étrangère à l'unique préoccupation du chœur. Il ne s'agit que du salut du peuple et de la ville, et κῦδος est dans le sens qu'il a si souvent chez Homère.

3. Le mot ὠγυγίαν est une simple épithète, comme l'indique le modificatif ὧδε. Une ville n'est pas plus ou moins la ville d'Ogygès; d'ailleurs il n'y a point eu d'Ogygès à Thèbes.

4. Au lieu de θεόθεν, je lis πεδόθεν, correction de Heimsœth. Le chœur cherche à apitoyer les dieux, et les suppose favorables.

obscurcissant le jour. Mars furieux souffle la destruction; rien n'est sacré pour sa main cruelle.

La ville résonne d'affreux rugissements; un mur hérissé, impénétrable, enveloppe les vaincus. Le guerrier tombe, égorgé par le fer du guerrier. On entend retentir les vagissements des enfants nouveau-nés, tués sur la mamelle sanglante. Puis, c'est le pillage, frère du massacre. Des soldats se heurtent dans les rues, pliant sous le faix; ceux qui n'ont rien encore s'excitent l'un l'autre: chacun veut sa part au butin; nul ne prétend rien céder; tous brûlent d'avoir la portion la plus grande. Ce qui se passe alors, comment le dépeindre?

Des fruits de toute espèce jonchent le sol, affligeant spectacle! et l'œil des ménagères se remplit de cuisantes larmes. Confondus au hasard, tous les dons de la terre roulent entraînés dans la fange des ruisseaux. Des jeunes filles qui n'avaient jamais connu la souffrance iront, esclaves infortunées, obéissantes, partager la couche d'un soldat heureux, d'un ennemi triomphant. Pour elles il n'est plus qu'une espérance, la mort, qui doit les engloutir dans sa nuit; la mort, qui mettra fin à leurs lamentables douleurs[1]!

UNE CHOREUTE.

Amies! voici l'éclaireur, si je ne me trompe. Il nous apporte quelque nouvelle de l'armée. Il se hâte; il s'avance à pas précipités.

UNE AUTRE CHOREUTE.

Voilà aussi le roi, le fils d'Œdipe en personne, tout à point pour entendre le rapport, qui ne pouvait mieux

1. Ahrens a changé le texte de tout ce passage, qui semble pourtant si clair et si poétique; et, dans sa traduction, du reste parfaitement barbare et amphigourique, la dernière et la plus belle partie de cet admirable tableau a entièrement disparu : « Ancillæ vero recenti calamitate affectæ novæ sunt, quas miserum captivum felicis viri, ut hostis, insolentioris nocturnum officium cujusvis generis gemitibus perstrepens adire manet. »

arriver [1]. Son empressement est grand aussi; car, comme l'éclaireur, il précipite sa marche.

L'ÉCLAIREUR.

J'ai tout examiné, et je puis dire exactement quelles sont les dispositions des ennemis, et ce que le sort a décidé entre eux pour l'attaque des portes. — Tydée [2] menace déjà la porte Prœtide [3]. Il frémit de rage; mais le devin ne permet pas qu'il traverse les flots de l'Isménus, car les entrailles des victimes ne sont pas favorables. Tydée, furieux, brûle de combattre : comme un dragon qui siffle à l'ardeur de midi, il accable de ses clameurs, de ses injures, le savant devin fils d'Oïclée [4]; il l'accuse d'éviter en lâche et la mort et le combat. Le guerrier secoue, tout en criant ainsi, trois aigrettes épaisses, crinière de son casque; et les sonnettes d'airain qui pendent à son bouclier sonnent l'épouvante. Sur le bouclier il porte un fastueux emblème : c'est l'image du ciel, avec ses astres resplendissants; au milieu brille la pleine lune, la reine des astres, l'œil de la nuit. C'est ainsi que Tydée, follement fier de sa magnifique armure, debout sur les rives du fleuve, appelle à grands cris le combat. Tel un cheval fougueux s'irrite contre le frein et se cabre, impatient de s'élancer dès qu'il entend la trompette [5]. — Quel guerrier lui oppo-

1. Weil : « Verba ἀρτίκολλον λόγον nescio quo jure interpretentur *recentem nuncium*, potius quam *apte congruentem* cum regis adventu, opportune allatum. »

2. Fils d'Œnéus, roi de Calydon. Il était, comme Polynice, gendre d'Adraste, et il eut pour fils unique Diomède.

3. Ainsi appelée de Prœtus d'Argos, qui, chassé par Acrisius son père, s'était réfugié en Béotie.

4. Amphiaraüs, un des sept chefs ligués contre Étéocle.

5. La vulgate μένων n'est pas d'accord avec l'explication du scholiaste : ἀκούων. Aussi lit-on généralement κλύων. Quelques-uns changent les deux derniers mots du vers. Heimsœth : ἀκταίνει κλύων. Weil : ὀρθίαν κλύει. Avant le son de la trompette, le cheval est plus calme qu'après.

seras-tu? Si les barrières de la porte de Prœtus cèdent à ses efforts, qui se flatte de pouvoir l'arrêter?

ÉTÉOCLE.

La magnificence d'une armure n'a rien qui m'effraye; des emblèmes ne font point de blessures; des panaches, des sonnettes, ne tuent point sans la lance : cette nuit dont tu parles, ce ciel qui, sur son bouclier, étincelle du feu des astres, c'est peut-être le présage du destin d'un insensé. S'il meurt, si la nuit s'appesantit sur ses yeux, ce fastueux emblème aura eu sa signification juste et précise; le guerrier qui le porte aura lui-même présagé sa défaite. Mais à Tydée j'opposerai, pour la défense de la porte dont tu parles[1], le vertueux fils d'Astacus. C'est un guerrier de noble race, un homme fidèle à la loi du devoir, et qui déteste une jactance impudente : la honte lui fait peur, et jamais on ne vit en lui un lâche. Mélanippus est le rejeton de ces guerriers nés des dents semées du monstre[2], qui survécurent à leur premier combat; plus que nul autre, Mélanippus est Thébain. Les dés de Mars décideront le succès; mais c'est Mélanippus avant tous, que les droits du sang appellent à défendre, contre le fer des ennemis, la mère qui l'a enfanté[3].

LE CHŒUR.

Puissent donc les dieux favoriser notre champion! C'est la justice, c'est l'amour de la patrie qui arme son bras. Mais je tremble de voir le sanglant trépas de ceux qui exposent leur vie pour nous sauver[4].

1. Τῶνδε, se rapportant à πυλωμάτων, *vulgo* τόνδε, se rapportant à Mélanippus. Mais Mélanippus n'est point sur la scène.

2. A l'époque où Cadmus fonda Thèbes. Suivant la tradition mythologique, ils s'étaient tous entre-tués, à l'exception de cinq.

3. Quelques-uns transposent les vers 415-416 avant le vers 412. Ce changement donne plus d'éclat à la conclusion du discours; mais c'est exagérer que d'accuser d'incohérence le texte traditionnel. Les idées se suivent très-convenablement.

4. J'explique : ὀλομένων ὑπὲρ φίλων. Weil : « Hoc quum ad constructionem simplicius, tum ad sententiam pulchrius est. »

L'ÉCLAIREUR.

Puissent les dieux exaucer vos vœux pour lui! La porte d'Électre[1] est échue à Capanée[2], un autre géant, plus formidable encore que le premier[3]. Son audace superbe n'est pas d'un mortel. Il fait à nos murs d'affreuses menaces : Fortune, garde-nous de leurs effets! Que le ciel y consente, que le ciel s'y oppose, il renversera Thèbes, dit-il; le courroux même de Jupiter tomberait sur lui, il ne s'arrêterait pas[4]. Les éclairs, les traits de la foudre, ne sont pour Capanée que les chaleurs de midi. Son emblème, c'est un homme nu, la main armée d'un flambeau allumé; et cette figure crie, en lettres d'or : JE BRULERAI LA VILLE.— Contre un pareil guerrier envoie... Qui osera lui tenir tête? qui soutiendra sans frayeur les arrogantes menaces de Capanée?

ÉTÉOCLE.

A notre premier avantage[5] cette jactance ajoute un second avantage. Quand les hommes se livrent à des pensées présomptueuses, c'est dans leurs propres discours qu'ils trouvent d'incorruptibles accusateurs. Capanée profère des menaces, il se prépare à les accomplir; plein de mépris pour les dieux, enflammé d'une folle

1. Ainsi nommée, suivant Pausanias, d'Électre, sœur de Cadmus.

2. Capanée, fils d'Hipponoüs, avait épousé la fille d'Iphis, lequel régnait dans Argos avec Adraste.

3. D'après la tradition homérique, Tydée était de petite taille; mais Eschyle n'emploie évidemment le mot γίγας que dans un sens figuré. Les assaillants sont, pour l'éclaireur, des Titans, des puissances formidables de destruction.

4. Le texte des vers 428-429 n'est pas très-bien fixé. Au lieu de νιν, quelques-uns écrivent τήν, ou τάν. Heimsœth remplace ἔριν par νέμεσιν, et Meinecke propose ὀργήν. On lit ἐμποδών, et ἐκποδών. Meinecke, qui n'admet point νιν au vers 428, en rétablit la valeur au vers 429 en écrivant σφ' ἔχειν et non σχεθεῖν. De toute façon, le sens reste le même.

5. Celui qu'Étéocle présage sur l'impie Tydée. Quelques-uns remplacent κέρδει par κόμπῳ, idée sous-entendue avec la vulgate.

joie, il déchaîne sa langue; mortel, il vomit contre le ciel une tempête d'injures : Jupiter entendra ses clameurs[1]. Bientôt, j'en ai la ferme espérance, tombera sur lui la foudre vengeresse, la foudre qui brûle et qui ne ressemble pas aux chaleurs d'un soleil de midi. A cet homme dont la bouche est pleine d'insolents discours, j'oppose un brave guerrier, un cœur enflammé de courage, l'impétueux Polyphonte : défense qui suffira au poste, avec l'aide de la tutélaire Diane[2] et des autres dieux. — Dis-moi chacun des autres chefs que le sort a destinés à chacune des autres portes.

LE CHŒUR.

Périsse celui qui lance contre Thèbes ces terribles menaces! Qu'il tombe arrêté dans son élan par le trait de la foudre, avant qu'il envahisse mes foyers! avant que sa lance orgueilleuse me chasse de mes retraites virginales!

L'ÉCLAIREUR.

Celui que le sort a désigné ensuite pour l'attaque des portes, c'est Étéoclus[3] : son nom le troisième s'est élancé du fond du casque d'airain. C'est contre la porte Néitide[4] qu'il poussera sa troupe d'assaillants. Il ramène sur elles-mêmes ses cavales qui frémissent sous le joug, impatientes de voler vers nos portes. A travers les muselières, siffle avec un bruit étrange le souffle de leurs naseaux.

1. Eschyle se sert de l'adjectif γεγωνά. C'est un de ces mots que lui seul a employés; mais on en connaît la signification, par analogie avec un verbe poétique qui veut dire *crier, se faire entendre à haute voix*. Ahrens traduit γεγωνά par *superba,* interprétation tout arbitraire. Hésychius : γεγωνόν· τὸ ἐξακουστὸν, μεγαλόφωνον.

2. On suppose ou que Polyphonte était prêtre de Diane, ou que la porte d'Électre était consacrée à Diane.

3. Ce chef n'est pas connu d'ailleurs.

4. Pausanias conte que c'est en bâtissant cette porte qu'Amphion ajouta à la lyre la corde appelée *nété;* de là le nom de Néitide. D'autres font venir ce nom de Naïs, ou Néis, fille d'Amphion ou de Zéthus.

Son bouclier est orné d'un emblème qui n'est pas sans audace. C'est un soldat en armes, qui monte les degrés d'une échelle appliquée à une tour ennemie, qu'il veut emporter d'assaut. Lui aussi, le soldat du bouclier, vocifère des mots écrits : MARS MÊME NE ME RENVERSERAIT PAS DE DESSUS LES REMPARTS. A ce chef il faut envoyer encore un digne adversaire, un guerrier qui détourne de cette ville le joug de l'esclavage.

ÉTÉOCLE.

Je vais en envoyer un; et mon choix ne sera point désavoué par la Fortune [1]. Déjà même il a son ordre, il part, mais non pas le bras chargé d'un orgueilleux emblème. Mégarée, le fils de Créon [2], le descendant des hommes nés d'un sillon ensemencé [3], ne s'effrayera point d'un hennissement de cavales fougueuses : il restera inébranlable à son poste. Ou, par sa mort, il s'acquittera de sa dette envers son pays; ou, vainqueur des deux guerriers, Étéoclus et l'image, et maître de la ville qui brille sur le bouclier, il ornera de cette riche dépouille la maison de son père. — Aux fanfaronnades d'un autre; conte-moi tout, n'épargne aucun détail.

LE CHŒUR.

Ah! combien je souhaite que ses armes te donnent la victoire [4], ô défenseur de mes foyers! et qu'elles infli-

1. Il manque six vers dans le texte après le vers 472, si l'on admet la loi de symétrie; car le discours de l'éclaireur a quinze vers, et la réponse d'Étéocle devrait en avoir autant. Ce qui est certain, c'est qu'il y a une lacune. La prétendue phrase formée par la juxtaposition des vers 472 et 473 ne donne aucun sens raisonnable. Même en isolant les deux vers l'un de l'autre, il faut aider à la lettre, pour deviner ce qu'ils veulent dire.

2. Créon était le frère de Jocaste, et c'est lui qui régna dans Thèbes après la mort de ses deux neveux, Étéocle et Polynice.

3. Σπέρμα τοῦ σπαρτῶν γένους, comme plus haut, vers 412-413, σπαρτῶν ἀπ' ἀνδρῶν ῥίζωμα.

4. Hermann et Dindorf lisent : τῷδε μὲν εὐτυχεῖν. Avec la leçon de Weil, τάδε μέν σε τυχεῖν, on a l'avantage de savoir exactement à qui se rapporte ἰὼ πρόμαχ' ἐμῶν δόμων.

gent à nos ennemis la défaite. Ils lancent contre Thèbes d'insolentes menaces ; leur âme est pleine d'une rage insensée : puisse Jupiter vengeur porter sur eux-mêmes un regard de courroux !

L'ÉCLAIREUR.

Le quatrième, celui qui s'avance à grands cris pour assaillir la porte de Minerve Oncée, c'est Hippomédon[1], une gigantesque figure. A voir tourner entre ses mains, comme une roue, l'aire immense, l'orbe de son bouclier, j'ai frissonné ; j'en conviens. Ce n'était pas un artisan vulgaire, celui qui cisela ce bouclier. On y voit Typhon[2] : une fumée noire, cette sœur agile du feu, sort de sa bouche enflammée. Des serpents enlacés courent, incrustés sur le bord saillant qui embrasse le cercle du bouclier. Et lui, il pousse d'affreuses clameurs ; et, tout plein du dieu Mars, furieux comme une bacchante, la rage des combats transporte son âme, et ses regards lancent la terreur. Aux efforts d'un tel guerrier il faut une vigoureuse résistance : déjà ses bravades ont répandu la terreur à nos portes[3].

ÉTÉOCLE.

D'abord, Pallas Oncée a les yeux sur nous : voisine de la porte menacée, son courroux châtiera l'insolence d'Hippomédon ; elle nous défendra, comme la femelle ses petits, contre le dragon formidable. Et l'homme que j'ai choisi pour opposer à cet homme, c'est Hyperbius, c'est le vaillant fils d'Œnops, qui brûle, en cette décisive con-

1. Ce chef, comme Étéoclus, n'est guère connu que de nom.

2. On a vu, dans le *Prométhée*, la tradition poétique relative à ce géant.

3. Le discours de l'éclaireur semble incomplet. Il n'a que quinze vers, tandis que la réponse d'Étéocle en a vingt. Il y manque, selon Weil, deux vers pour l'armure, un vers pour la place de Typhon au centre du bouclier, deux vers pour l'attelage : après 488, 494, 496. Dindorf retranche le dernier vers, et n'admet point de lacune. Il rétablit la symétrie en retranchant six des vers dits par Étéocle, 515-520.

joncture, de connaître son destin. Sa taille, sa bravoure, l'appareil même de ses armes, rien chez lui ne prête au reproche. Mercure m'a bien inspiré; Hippomédon aura un digne adversaire. Ennemi contre ennemi d'abord; puis, sur les deux boucliers, des dieux ennemis : Hippomédon porte l'image de Typhon vomissant la flamme; sur le bouclier d'Hyperbius, on voit Jupiter assis, tenant en main son trait enflammé; et nul encore n'a vu Jupiter subir un vainqueur[1]. Heureux partage de la bienveillance des dieux! nous sommes avec les vainqueurs, eux avec les vaincus : Jupiter, dans le combat, a triomphé de Typhon. Tel sera, sans nul doute, le sort des deux adversaires : Hyperbius, comme le présage l'emblème, sera protégé par Jupiter, dont il porte l'image sur son bouclier.

LE CHŒUR.

Oui, j'en ai l'espoir assuré, celui qui porte sur son bouclier la figure de l'ennemi de Jupiter, ce corps d'un dieu que la terre a englouti, cette image odieuse et aux humains et aux dieux immortels; oui, la tête de cet impie se brisera contre nos portes.

L'ÉCLAIREUR.

Puisse votre souhait s'accomplir! Mais parlons du cinquième chef. Il doit attaquer la porte de Borée[2]; il est posté non loin du tombeau d'Amphion, fils de Jupiter[3]. Il en jure par la lance qu'il tient, par cette lance pour lui plus sacrée qu'un dieu, et qui lui est plus chère que ses yeux mêmes, il saccagera la ville de Cadmus, en dépit de Jupiter! Le guerrier qui pousse ces cris audacieux,

1. Weil porte le vers 514 un peu plus bas. Hermann met entre crochets ce vers et les quatre derniers (516-520). De cette façon, les deux tirades ont chacune quinze vers.

2. La porte du nord. Euripide la nomme Ὕψισται, *la plus haute*.

3. Amphion, qui fut comme le second fondateur de Thèbes, puisqu'il en bâtit les murailles, passait pour le fils de Jupiter et d'Antiope, femme de Lycus.

c'est le rejeton d'une chasseresse des montagnes[1]; c'est un bel enfant encore, plutôt qu'un homme : à peine ses joues s'ombragent de leur premier duvet, de ce poil naissant, abondante végétation de la puberté. Il n'a rien des vierges que dans son nom[2] : farouche est son cœur, terrible son regard. Lui aussi, cet ennemi qui menace nos portes, il connaît la morgue des emblèmes. Sur son bouclier d'airain, sur ce champ circulaire qui protége son corps, il porte, fixée par des clous, l'image de cet être qui fut l'opprobre de notre ville, le Sphinx dévorant : le monstre brille à la lumière, relevé en bosse; sous lui on voit abattu un des Cadméens, image destinée sans doute à recevoir la plupart de nos traits. Il n'est point venu, certes, pour marchander le combat; ce n'est point pour se déshonorer que Parthénopée l'Arcadien est arrivé des contrées lointaines. Étranger, Parthénopée a été élevé dans Argos; et c'est pour payer sa nourrice des soins qu'a reçus son enfance qu'il est là, lançant contre nos tours d'effroyables menaces : puissent les dieux ne les pas accomplir[3]!

ÉTÉOCLE[4].

Oui, si les dieux leur accordaient ce qu'ils rêvent dans

1. Cette chasseresse était la fameuse Atalante, qui porta le premier coup au sanglier de Calydon, et qui en reçut la hure des mains de Méléagre, son amant.

2. Le nom de ce chef était Parthénopée, qui vient de παρθένος, *vierge*, et de ὤψ, *visage*.

3. Dindorf retranche les quatre derniers vers de la tirade; mais il en introduit un entre 526 et 527, emprunté en partie au vers 547, et où se trouve le nom du guerrier : Παρθενοπαῖον Ἀρκάδ', Ἀταλάντης γόνον. Weil fait quelques changements dans l'ordre des vers, met entre crochets le vers 547, et suppose une lacune d'un vers après 528, pour le nom de Parthénopée. Il y a aussi, selon lui, deux autres lacunes : l'une entre 544 et 545, l'autre après 549, c'est-à-dire à la fin de la tirade; enfin il porte à 28 le nombre des vers de la tirade dans son intégrité. Hermann donne le passage tel quel, sauf corrections de détail.

4. Le commencement du discours d'Étéocle paraît altéré. Dindorf

leurs espérances impies, oui, sans doute, nos remparts périraient, rasés, bouleversés de fond en comble. Mais à ce guerrier aussi, à cet Arcadien dont tu parles, je puis opposer un guerrier. Celui-là ne connaît pas la jactance, mais son bras sait agir : c'est Actor, le frère du dernier que j'ai nommé; Actor, qui ne permettra pas qu'une langue intempérante verse jamais l'insulte au sein de nos murs mêmes, affreux surcroît de malheur! ni qu'un homme pénètre jamais dans Thèbes, qui, sur son bouclier ennemi, porte l'image de l'animal féroce, du plus détesté des monstres. Exposée aux coups, percée de mille traits au pied de nos remparts, les gémissements plaintifs de l'image retentiront dans le cœur du guerrier qui s'en est couvert. Daignent les dieux vérifier mes prévisions!

LE CHŒUR.

Tes paroles pénètrent mon âme; mais mes cheveux s'étaient hérissés d'horreur aux arrogantes menaces de ces blasphémateurs impies. Puissent-ils, dans cette contrée, expirer frappés par la main des dieux!

L'ÉCLAIREUR.

Le sixième guerrier, c'est le plus sage des hommes, c'est ce devin si brave dans les combats, Amphiaraüs[1] : il doit attaquer la porte d'Homoloïs[2]. Tantôt c'est Tydée

supprime les vers 550 et 552, et suppose une lacune de dix vers. Weil n'efface rien et suppose deux lacunes : l'une avant 550, l'autre après; en tout 15 vers, pour la symétrie.

1. Le devin Amphiaraüs était beau-frère d'Adraste. Il s'était caché, suivant la tradition, pour ne pas aller au siége de Thèbes, où il savait qu'il devait périr. Sa femme Ériphyle, séduite par le don d'un collier de diamants, révéla sa retraite. Il fit promettre, en partant, à son fils Alcméon de venger sa mort sur Ériphyle, et il fut englouti, dit-on, dans la terre, au moment de la déroute des sept chefs. Il reçut chez les Grecs les honneurs divins.

2. Ainsi appelée, suivant les uns, d'Homoloïs, fille de Niobé. Suivant Pausanias, un parti de Thébains, vaincus par les Argiens, n'ayant pu rentrer dans Thèbes, allèrent chercher un asile sur le mont Homole en Thessalie; rappelés depuis par Thersandre, fils de

qu'il maudit, l'homicide Tydée, qui a porté la désolation dans Argos, l'auteur de tous les maux des Argiens, l'évocateur des Furies, le ministre du carnage, le séducteur qui a entraîné Adraste dans l'abîme. Tantôt, l'œil hagard de courroux, il s'adresse à ton exécrable frère : *Polynice !* s'écrie-t-il ; et ce nom qu'il démembre, ce nom dont il prononce séparément les deux moitiés, c'est déjà un reproche [1]. « Certes, dit-il encore, cette œuvre est bien digne de plaire aux dieux ; elle sera célèbre dans la bouche des hommes, et mémorable à jamais : ruiner la ville de tes pères, les temples des dieux de ton pays, lancer contre Thèbes une armée étrangère ! Quelle expiation te lavera du sang de ta mère versé à grands flots [2] ? Comment ta patrie, livrée au fer par ton ambition, combattrait-elle jamais sous tes lois ? Moi, je le sais, j'engraisserai cette terre, je resterai enseveli dans les plaines ennemies. Combattons ; j'espère une mort qui ne sera pas sans gloire. » — Ainsi parle le devin. Ce guerrier

Polynice, ils rentrèrent dans Thèbes par cette porte, qui prit alors le nom d'Homoloïde. Eschyle, dans ce dernier cas, aurait fait un anachronisme ; mais la chronologie n'était pas pour lui chose sacrée.

1. Le mot Polynice est composé de deux mots, dont l'un signifie *beaucoup*, πολύ, et l'autre, *querelle*, *dispute*, νεῖκος. Scholies : εἰς δύο διαιρῶν τὸ ὄνομα τοῦ Πολυνείκους, τὸ πολύ καὶ τὸ νεῖκος. Quelque obscures que soient les expressions dont s'est servi Eschyle, quelque étrange que puisse paraître le jeu de mots, il est difficile d'entendre autrement ce passage, à moins de changer arbitrairement les termes. Je lis, au vers 577, ὄμμα, et non plus ὄνομα. Ce changement a l'avantage d'éviter la répétition ὄνομα et τοὔνομα ; mais il m'a été absolument impossible de comprendre l'expression *oculum resupinans*, par laquelle Ahrens, dans sa traduction, rend ἐξυπτιάζων ὄμμα. Weil, du moins, donne un sens intelligible : *erecto supercilio*. Il explique ἐξυπτιάζων ὄμμα par ἀνατείνων τὰς ὀφρῦς. Sa correction ἀντὶ λύμης, au lieu de ἐν τελεύτῃ, paraît fort plausible. Même en ne l'admettant point, on est forcé de sous-entendre, dans la phrase, l'idée de reproche.

2. Le texte dit seulement μητρὸς πηγήν, expression vague, qu'un traducteur est bien forcé d'interpréter. La correction πληγήν précise la pensée dans un sens analogue à celui qu'on donne à πηγήν. Dindorf retranche le vers 584 et les deux suivants.

porte à son bras un bouclier d'airain, ouvrage d'une main habile ; mais nul emblème n'apparaît dans le cercle. Il veut non point paraître brave, mais l'être. Son âme est un sol fécond où germent les prudents conseils [1]. N'oppose à un tel homme, crois-moi, que de sages et vaillants adversaires. Il est redoutable, l'homme qui respecte les dieux.

ÉTÉOCLE.

Fortune ! Fortune ! devais-tu associer cet homme juste aux plus scélérats des mortels ! En toute affaire, il n'est rien de plus funeste que la société des méchants : le fruit en est amer ; c'est un champ de misères où l'on moissonne la mort [2]. Embarquez-vous, hommes pieux, avec des nautoniers impies, avec une troupe criminelle, et vous périrez ainsi que cette race détestée des dieux. Qu'un homme juste vive au milieu d'un peuple inhospitalier, insouciant des devoirs à rendre aux immortels : enveloppé, malgré son innocence, dans le filet qui enlace ses concitoyens, frappé comme eux de la verge du ciel, il périra. Tel ce devin, ce fils d'Oïclée, cet homme sage, juste, brave, pieux, ce grand prophète, s'est mêlé à des mortels impies, pleins d'une morgue audacieuse. On a fait violence à son cœur, je le crois ; mais, quand ces hommes essayeront de retourner par la longue route qui les a amenés d'Argos, Amphiaraüs sera entraîné dans leur défaite et dans leur fuite : ainsi le veut Jupiter. Je pense même qu'il ne donnera point l'assaut à nos portes. Non qu'il manque de courage, et que son âme connaisse

1. Ce passage est célèbre. Le peuple d'Athènes en fit, au théâtre, l'application au vertueux Aristide, et Platon s'en est servi dans sa peinture du vrai juste. Il faut dire que le mot ἄριστος du texte, signifiant à la fois *brave* et *homme de bien*, n'a pu être qu'imparfaitement traduit en français.

2. Dindorf supprime le vers 601, et d'autres l'avaient condamné avant lui. Rien de plus mal fondé que cette sentence. C'est mutiler et obscurcir la pensée.

la lâcheté ; mais il sait qu'il périra dans le combat, si les oracles de Loxias se vérifient. Or Loxias se tait, ou il dit ce qui s'accomplira[1] ! Toutefois, au devin j'oppose Lasthène : ce guerrier, terrible à l'ennemi, défendra la porte d'Homoloïs. La prudence du vieillard s'unit, dans Lasthène, à la vigueur du jeune homme ; son coup d'œil est rapide, sa main prompte, et sa lance s'adresse à l'endroit que ne couvre point le bouclier. Mais c'est le ciel qui décide du succès des mortels !

LE CHŒUR.

Exaucez, grands dieux, nos justes prières ; faites que Thèbes triomphe ; détournez de ce pays les maux de la guerre : qu'ils retombent sur les assaillants ! que l'ennemi périsse, écrasé au pied de nos tours, par la foudre de Jupiter.

L'ÉCLAIREUR.

Le septième enfin, celui qui marche à la septième porte[2], je dois le nommer : c'est ton frère. Quelles imprécations il lance contre cette ville ! quel sort funeste il lui prépare dans ses vœux ! Monter sur les tours, se proclamer roi par la voix du héraut, entonner le chant qui célébrera notre ruine, te joindre, te donner la mort s'il périt, ou, si vous vivez, se venger sur toi d'un bannissement honteux par un exil qui te couvre de honte : voilà les menaces que nous fait Polynice ; et il invoque les dieux protecteurs du pays de ses pères, il les conjure de prêter l'oreille à ses vœux ! Son bouclier, d'un beau

1. Ce vers, selon Weil, ne s'entend pas bien d'Apollon, qui n'y est point nommé, et s'entend moins bien encore d'Amphiaraüs. Le savant éditeur l'applique à Lasthène, en le transportant un peu plus bas. Alors τὰ καίρια est dit dans son sens propre : *opportuna*, ce qui est à propos.

2. Cette porte, qu'Eschyle ne nomme pas parce que, les six autres étant nommées, elle se trouvait connue par là même, était appelée Dircéenne ou Crénéide (de la source), à cause de la fontaine de Dircé, qui en était voisine.

travail, sort à peine des mains de l'artisan. Sur ce bouclier apparaissent deux figures : un guerrier couvert d'une armure d'or, une femme qui s'avance d'un pas majestueux et qui conduit le guerrier par la main. JE SUIS LA JUSTICE, disent les lettres de l'inscription, JE RAMÈNERAI CET HOMME, JE LUI RENDRAI SA PATRIE ET L'HÉRITAGE DE SES PÈRES. Tels sont les emblèmes imaginés par ces chefs. C'est à toi de décider quel sera l'adversaire de Polynice. Mon rapport a été fidèle, comme toujours ; vois maintenant, pilote de l'État, à gouverner le navire[1].

ÉTÉOCLE.

O race frappée de démence par le ciel; race objet d'horreur pour les dieux; race d'Œdipe, ô mon déplorable sang ! Ah ! c'est aujourd'hui que s'accomplissent les imprécations de mon père. — Mais non : point de larmes, point de gémissements; n'engendrons pas des lamentations plus insupportables encore. — Polynice, mortel bien digne de ton nom[2], c'est tout à l'heure qu'on saura à quoi servent les emblèmes ; qu'on verra si, pour rentrer dans ta patrie, il te suffit de ces lettres d'or gravées sur un bouclier, indiscret témoignage du délire de ton âme ! Oui, si la Justice, si cette vierge fille de Jupiter dirigeait ton cœur et ton bras, oui, tu pourrais espérer. Mais, ni à l'instant où tu quittas le flanc ténébreux de ta mère, ni dans tes premiers ans, ni au jour de l'adolescence, ni depuis que la barbe couvre ton menton, jamais la Justice n'a eu pour toi une parole[3], jamais elle ne t'a trouvé digne de ses soins; et

1. L'éclaireur dit vingt-deux vers seulement, tandis qu'Étéocle en dira vingt-quatre. Weil rétablit la symétrie en supposant qu'il manque un vers entre 636 et 637, et un autre entre 650 et 651. Dindorf réduit 649 et 650 à un seul vers, et ne compte que vingt et un vers dans la tirade; il réduit à vingt et un vers aussi le discours d'Étéocle, par la suppression des trois derniers vers de ce discours, 674-676.

2. Voyez plus haut.

3. Au lieu de προσεῖπε, quelques-uns lisent προσεῖδε. Meinecke

ce n'est pas, certes, quand tu prépares la ruine de ta patrie, qu'elle viendra combattre à tes côtés. Alliée à un mortel dont l'âme est capable de tous les crimes, son nom de Justice serait le plus menteur des noms. Voilà ce qui fait ma confiance. C'est moi-même qui joindrai Polynice : quel autre a plus de titres à cet honneur? Oui, nous nous verrons face à face, roi contre roi, frère contre frère, ennemi contre ennemi [1]. — Courez vite, apportez mes cnémides, ma lance, mon bouclier [2].

LE CHŒUR.

O toi qui m'es si cher, ô fils d'Œdipe! n'imite pas la rage de cet affreux blasphémateur [3]. Que les enfants de Cadmus luttent contre les Argiens, c'est assez : ce sang, on peut l'expier encore; mais un mutuel fratricide! les années passent sur un tel forfait sans l'effacer.

ÉTÉOCLE.

Qu'on supporte un malheur où il n'y a nulle honte, je le comprends [4]; mais n'y a-t-il rien qui déshonore, dans

propose de ramener le vers à une idée unique : Δίκη προσειπεῖν νιν κατηξιώσατο.

1. Euripide, qui a traité dans ses *Phéniciennes* le même sujet que celui des *Sept,* critique en passant l'étendue démesurée des détails épiques où Eschyle vient de se complaire. Étéocle dit dans la pièce d'Euripide : « Je vais faire le tour des remparts, et placer à chacune de nos sept portes un commandant égal en valeur au chef qui doit l'attaquer. Les nommer ici, tandis que l'ennemi est sous nos murs, ce serait perdre un temps précieux. »

2. Πετρῶν προβλήματα, littéralement: *un rempart contre les pierres,* ou, avec πτερῶν, comme d'autres lisent : contre les *traits*. Quelques-uns, mais à tort certainement, font de προβλήματα une apposition à κνημῖδας, en changeant αἰχμήν en αἰχμῆς.

3. J'entends αὐδωμένῳ dans le sens actif. Quelques-uns prennent κάκιστ' αὐδωμένῳ pour une allusion à la signification du nom de Polynice. Weil rejette ces deux explications, et traduit la phrase : « Noli imitari eum in quem merito invectus es. »

4. Weil change ἔστω en ἐκ τοῦ. Mais alors ἔστω est toujours sous-entendu.

la honte unie au malheur, alors qu'il n'est plus qu'un bien désirable, la mort?

LE CHŒUR.

Encore! ô mon fils! La rage des combats remplit ton âme: résiste au mal funeste; réprime un criminel entraînement.

ÉTÉOCLE.

Le ciel hâte l'événement; le vent souffle: eh bien donc, vogue au gré des vents, lancée sur les flots du Cocyte, toute la race de Laïus, objet de la haine d'Apollon!

LE CHŒUR.

Un affreux désir dévore ton âme; cet homicide que tu brûles de commettre, il aura pour fruits d'amers remords; ce sang est sacré pour toi.

ÉTÉOCLE.

L'imprécation de mon père, la terrible imprécation veut s'accomplir; Furie impitoyable, à l'œil toujours sec, elle est à mes côtés, elle me crie: « La victoire d'abord, la mort après[1]! »

LE CHŒUR.

Pourquoi précipiter ton destin? tu peux, sans être nommé lâche, conserver ta vie. La noire Érinys n'entre pas dans la demeure[2] de l'homme dont les mains offrent des sacrifices agréables aux dieux.

ÉTÉOCLE.

Les dieux! depuis longtemps ils nous ont rejetés: la seule offrande qui puisse leur plaire, c'est notre mort. Le

1. C'est le sens qui m'a toujours paru sortir même du mot à mot de ce vers: λέγουσα κέρδος πρότερον ὑστέρου μόρου. Ahrens semble avoir adopté un sens analogue, si toutefois j'ai deviné sa phrase sibylline: *vindictæ lucrum præstantius sequenti morte denuncians*.

2. Au lieu de οὐκ εἶσι δόμους, Weil écrit, ἔξεισι δόμων. Mais l'idée générale semble préférable. Érinys n'est point chez l'homme vertueux. Il n'y a qu'à l'empêcher de venir. Le chœur ne doit pas admettre la réalité des sombres visions d'Étéocle.

Destin veut nous perdre ; pourquoi donc essayer sur lui les lâches complaisances[1] ?

LE CHOEUR.

Sans doute le sort aujourd'hui te presse ; mais vienne un subit changement de la Fortune, et peut-être des vents plus doux enfleront tes voiles : aujourd'hui la tempête bouillonne encore.

ÉTÉOCLE.

Oui, cette tempête qui bouillonne, ce sont les imprécations d'Œdipe. Des fantômes me sont apparus, aux heures du sommeil : ce n'était que trop la vérité, ce partage qu'ils faisaient de l'héritage paternel !

LE CHOEUR.

Les femmes te sont odieuses : pourtant, écoute un avis de femmes.

ÉTÉOCLE.

Demandez ce qui peut s'accorder ; et pas de longs discours.

LE CHOEUR.

Ne prends pas ce chemin fatal, ne va pas à la septième porte.

ÉTÉOCLE.

La pointe est aiguisée ; tes paroles n'émousseront pas ma résolution.

LE CHOEUR.

Le ciel applaudit à la victoire, même lâchement acquise[2].

1. L'expression grecque est σαίνειν, qu'Eschyle a déjà employée pour peindre les reproches de Tydée à Amphiaraüs : elle signifie, littéralement, *flatter de la queue à la manière des chiens.*

2. Weil attribue ces paroles à Étéocle, en réponse à un vers prononcé par le chœur et aujourd'hui perdu. Il suppose que le chœur disait ensuite à Étéocle : « Mieux vaut la défaite, mieux vaut éviter le combat. » Il est certain que la suite des idées n'est pas très-nettement marquée dans le texte traditionnel. Hermann a essayé, par une correction, de rendre moins brutale la pensée du chœur : νίκη γε μέντοι καὶ κακὸν τιμᾷ θεός. C'est comme si le chœur disait à

ÉTÉOCLE.

Ce n'est pas là la maxime qui doit flatter un soldat en armes.

LE CHŒUR.

Tu veux donc te baigner dans le sang de ton propre frère ?

ÉTÉOCLE.

Si les dieux me secondent, il n'évitera pas la mort.

LE CHŒUR seul.

Je frémis. La déesse de destruction, cet être qui n'a rien des autres dieux, a fait entendre sa voix. C'est la Furie aux arrêts infaillibles, aux sinistres prédictions, c'est Érinys invoquée par un père, qui vient accomplir les imprécations vengeresses qu'Œdipe lança dans son délire : elle presse le fatal ouvrage; les fils d'Œdipe courent à la mort.

Le fer sera l'arbitre de leur destinée, le fer, cet hôte destructeur, né dans la Scythie, au pays des Chalybes ; c'est lui qui leur fera le partage des biens paternels ; c'est le fer cruel, impitoyable, qui leur assignera la mesure de terre que peuvent occuper des morts : ils n'auront rien de leur opulent patrimoine!

Quand ils auront péri, percés d'un coup mutuel ; quand la poudre terrestre aura bu le noir sang du meurtre, quelle main offrira l'expiation ? quelle main lavera leurs corps ? O famille infortunée ! des malheurs nouveaux vont se mêler à tes antiques calamités.

Car il y a bien longtemps de cette faute de Laïus, dont lui-même il porta sitôt la peine, et que paye encore sa troisième génération. Trois fois, dans ce lieu qui est le centre du monde, l'oracle pythique avait dit à Laïus qu'il devait, pour sauver Thèbes, mourir sans postérité ; mais la voix d'Apollon ne fut point entendue.

Étéocle : « Le brave même n'est jamais sûr de vaincre. » Mais la vulgate, sauf le blasphème, se réduit à cette maxime.

Laïus céda aux vœux d'amis imprudents : il donna une vie qui était sa mort. Œdipe naquit, Œdipe, l'assassin de son père, le fils incestueux qui féconda le chaste sein où il avait été conçu, le père d'une race sanglante! Laïus, Jocaste, époux insensés! quelle fureur vous conviait à ces embrassements[1] ?

Une mer d'infortunes nous bat de ses flots : une vague est tombée ; trois fois plus terrible, une autre vague se soulève et mugit contre la poupe de l'État. Il n'est entre nous et l'abîme que l'épaisseur d'un rempart[2] : je tremble, Thèbes va tomber avec ses rois !

L'antique imprécation s'accomplit ; plus d'accord que par le fer : la tempête est déchaînée, elle ne s'apaisera pas. Quand la charge du bonheur a dépassé la mesure, vos trésors, mortels opulents, on les précipite du haut de la proue.

Eh ! qui jamais obtint et des dieux[3], et des citoyens de Thèbes, et de l'innombrable génération des mortels, plus d'admiration, plus de respect qu'Œdipe, alors qu'il délivra ce pays du fléau meurtrier[4] ?

Infortuné ! il reconnaît qu'il a formé un détestable hymen ; la douleur, le désespoir s'emparent de son âme : à tant de maux il ajoute un double malheur. De sa main parricide il s'arrache les yeux ; il se condamne à errer privé du plus doux des biens[5].

1. Le texte, beaucoup plus concis, dit seulement : « Un délire unit les époux insensés ; » phrase dont l'obscurité n'eût pas été supportable en français. Suivant quelques-uns, il s'agit de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste ; mais cette opinion est peu soutenable. L'inceste est une conséquence fatale, et non une cause. Il s'agit de la cause.

2. On explique πύργος ἐν εὔρει comme équivalent de πύργου εὖρος. Hermann et d'autres ont proposé diverses corrections ; mais aucune ne paraît fort heureuse, et c'est encore la leçon vulgaire qui exprime le mieux ce que le chœur veut dire.

3. Weil change θεοὶ καί en θεράπναι dans son texte, et par δόμοι, τε dans ses *Addenda*. Au vers suivant, il met ἀγών, au lieu de αἰών.

4. Il s'agit du Sphinx.

5. L'épithète κρεισσοτέκνων doit être prise, ici, dans un sens gé-

Et, dans son délire, il lance contre ses fils, hélas! hélas! d'amères imprécations : il maudit leur naissance, il souhaite que leur bras s'arme du fer pour régler la possession de son héritage. Ah! je tremble aujourd'hui qu'Érinys, la vengeresse Érinys[1], ne vienne accomplir les vœux d'Œdipe!

UN ENVOYÉ.

Calmez votre effroi, jeunes filles. Thèbes a échappé au joug des esclaves. Les folles menaces de ces hommes superbes sont tombées : Thèbes est dans un plein calme; et le flanc du navire, tant battu des flots, n'a point cédé à la tempête. Nos tours nous abritent encore; nous avions armé nos portes de guerriers dignes de les défendre. Aux six premières, nous sommes vainqueurs; mais, à la septième, l'auguste guide des sept chefs[2] a triomphé : Apollon vient de punir sur la race d'Œdipe l'antique imprudence de Laïus[3].

LE CHŒUR.

Quel nouveau malheur est donc tombé sur la cité?

néral. Œdipe, qui vient de maudire ses fils, n'estime pas à très-haut prix le bonheur d'être père.

1. Le texte dit καμψίπους Ἐρινύς, littéralement : *Érinys qui plie les pieds*, c'est-à-dire Érinys agile, qui sait atteindre les coupables. Quelques-uns entendent : *courbant les pieds des criminels*, ne les laissant pas fuir; mais cette interprétation semble forcée, et d'ailleurs elle revient au même sens que la première.

2. Ὁ σεμνὸς ἑβδομαγέτας, c'est-à-dire : Apollon qui a dirigé contre Thèbes les sept chefs alliés. Wellauer, que j'avais suivi d'abord, traduit le mot ἑβδομαγέτας par *septimus dux;* interprétation erronée, ou du moins insuffisante. Ahrens donne *septimanus*, qui ne signifie rien ici.

3. Weil attribue au chœur les vers 797-798. C'est alors une interrogation : « Nos tours nous abritent-elles encore? etc. » Le même éditeur marque une lacune d'un vers, entre 792 et 793. Le pléonasme παῖδες μητέρων τεθραμμέναι a choqué Hermann, qui écrit τεθρυμμέναι (*delicatæ*), correction pour le moins bizarre.

L'ENVOYÉ.

Thèbes est sauvée; mais les deux rois, les deux frères, ont péri frappés d'une mort mutuelle[1].

LE CHŒUR.

Quels rois? que dis-tu? Tes paroles me remplissent de trouble et de crainte.

L'ENVOYÉ.

Calme tes sens; écoute-moi. Les fils d'Œdipe...

LE CHŒUR.

Ah! malheureuse, je devine toute leur infortune.

L'ENVOYÉ.

C'en est fait; ils ont mordu la poussière.

LE CHŒUR.

C'en est donc fait! O crime épouvantable! Pourtant, achève.

L'ENVOYÉ.

Oui, les mains fraternelles ont frappé : ils ne sont plus.

LE CHŒUR.

Ainsi le Destin réservait le même sort aux deux frères.

L'ENVOYÉ.

Oui, le Destin renverse une race infortunée. Sujet d'allégresse et de larmes tout ensemble! Thèbes triomphe; mais les deux rois, les deux chefs des guerriers, ont pris en main le fer de Scythie, le fer forgé sous le marteau, et décidé de la possession de l'héritage : ils en posséderont toute la terre que couvrira leur tombeau! Ainsi seront accomplis les funestes vœux d'un père. Thèbes est sauvée; mais les deux rois conçus dans le

1. Dindorf ôte d'ici le premier des deux vers de l'envoyé, pour rétablir la stichomythie. Hermann et Weil reportent le second entre 810 et 811, et ils introduisent dans la stichomythie le vers 821. Les trois éditeurs ont fait aussi diverses corrections de mots.

même sein se sont mutuellement donné la mort, et la terre a bu leur sang [1].

LE CHŒUR, seul.

O grand Jupiter! et vous dieux tutélaires, vous qui protégez ces nobles tours de Cadmus! dois-je me livrer à la joie? dois-je chanter l'hymne de reconnaissance au sauveur qui a préservé la ville de tout dommage? Dois-je pleurer le sort affreux de mes princes, morts sans postérité! Dignes d'un nom fatal, vrais Polynices [2], leur impiété les a perdus!

O noire imprécation d'Œdipe contre sa race! La voilà donc accomplie! Un froid mortel glace mon cœur. Préparons des accords funèbres, chantons le chant des thyades. Les infortunés! ainsi ils ne sont plus; ainsi leurs cadavres sont baignés dans le sang! Ah! c'est sous un auspice de mort qu'ils se sont rencontrés le fer à la main.

Ils ont eu leur effet, ils n'ont point été vains, les vœux formés par la bouche d'un père. L'imprudence indocile de Laïus a porté tous ses fruits. Rien n'a trompé mon attente : ni mes larmes sur le sort de Thèbes n'étaient vaines, ni les oracles des dieux. Hélas! hélas! vous l'avez donc commis, princes déplorables, cet incroyable forfait! (On apporte les cadavres d'Étéocle et de Polynice.)

Mais ce n'est plus un récit; ces maux lamentables, les voilà, ils sont sous nos yeux; le rapport était fidèle. Double objet de douleur! double victime d'un mutuel homicide! double malheur qui comble tant de malheurs! Que dirai-je? un seul mot encore: l'infortune, au foyer de cette famille, succéda sans cesse à l'infortune. — Mais le vent des lamentations s'élève, ô mes amies! Que

1. Dindorf met entre crochets les quatre derniers vers de l'envoyé, dans lesquels il a placé le vers 804. J'ai déjà remarqué que d'autres ont transporté 821, le dernier vers de l'Envoyé, dans la stichomythie.
2. Voyez plus haut les paroles d'Amphiaraüs.

les deux mains frappent la tête; cadencé comme le battement des rames, que le bruit propitiatoire se fasse entendre; bruit qui fait voguer sur l'Achéron la barque des gémissements, théoride[1] aux noires voiles, et qui la pousse vers l'invisible terre où ne pénétrèrent jamais ni Apollon ni le jour; vers cette terre où tous les mortels trouvent leur place. — Aussi bien, voici Antigone et Ismène. Elles vont remplir le triste devoir; elles vont pleurer leurs frères. Du fond de leurs poitrines, ces vierges, dignes de tant d'amour, laisseront sans doute s'exhaler de trop justes douleurs. Prévenons leurs ordres, chantons l'hymne d'Érinys, l'hymne aux tristes accents, et que Pluton entende aussi retentir son péan funèbre. (Le chœur se partage en deux moitiés[2].)

PREMIER DEMI-CHŒUR.

O de tout le sexe qui entoure ses vêtements d'une ceinture, ô vous les plus malheureuses par vos frères! je pleure, je gémis; et mes cris, je vous le jure, partent du fond de mon âme.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Hélas! hélas! insensés! indociles à la voix de vos amis, infatigables artisans de maux, vous avez disputé par la force des armes l'héritage paternel. Malheureux!

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Oui, malheureux! ils ont trouvé le plus malheureux trépas; avec eux leur maison a péri!

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Hélas! hélas! destructeurs de vos foyers! ambitieux d'un trône funeste, vous avez pris le fer pour arbitre: ce n'est pas l'amitié, c'est la mort qui a tranché la que-

1. On appelait θεωρίς le navire qui conduisait à Délos les théories, ou députations publiques des Athéniens. Eschyle applique poétiquement ce nom à la barque des enfers.

2. Weil distribue le chant qui suit entre le chœur et les deux sœurs d'Étéocle et Polynice.

relle[1]. La redoutable Érinys a bien exaucé les vœux d'Œdipe, les vœux d'un père !

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Percés au cœur...

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Oui, percés au cœur; et ces deux hommes étaient frères !

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Hélas ! hélas ! haine du Destin ! Hélas ! hélas ! malédiction qui les vouait au mutuel fratricide !

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Le coup a pénétré de part en part.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Coup mortel pour eux, pour leur race !

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Fureur inouïe ! fatale Discorde invoquée par un père!

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Tout gémit sur leur sort, et cette ville, et ces tours, et cette terre qui les aimait. D'autres hériteront de leurs biens[2], de ces biens cause de tant d'infortunes, de ces biens cause de leur querelle et de leur mort! La rage était dans leur cœur ; ils ont partagé leurs richesses, ils ont pris chacun une part égale ; mais l'arbitre du procès n'a pas contenté leurs amis : ce combat n'a pas fait ma joie !

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Les voilà, percés d'un fer meurtrier !

1. Beaucoup d'éditeurs retranchent *ce n'est pas l'amitié*, etc., comme une glose de scholiaste, qu'ils trouvent inutile pour le sens, et nuisible à la symétrie du chœur.

2. Eschyle se sert du mot ἐπιγόνοις dans le sens général d'héritiers. Il n'y a ici aucune allusion aux Épigones, ou fils des chefs morts sous les murs de Thèbes, qui firent, dix ans plus tard, le second siége de cette ville. C'est Créon et sa famille qui furent les héritiers. Les Épigones n'ont été que des dévastateurs.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Percés d'un fer meurtrier, ils vont avoir leur partage; oui, une place chacun au tombeau de leurs pères !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Le cri déchirant de la douleur fait retentir les échos du palais : lamentations sur eux, sur moi-même, sur mes propres maux ! trait qui perce mon âme ! Plus de joie pour moi ; je pleure, et mon cœur ne dément point mes yeux ! et mon cœur se consume, flétri sous le poids des peines. Infortunés ! osons le dire, tous les malheurs de Thèbes sont votre ouvrage ; et c'est par vous que les bataillons des envahisseurs étrangers[1] ont presque tous péri dans le combat.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Malheureuse celle qui les a mis au monde ; malheureuse entre toutes les femmes qui ont été appelées du nom de mère ! Épouse de son propre fils, voilà ceux qu'elle a enfantés ! ils ont péri mutuellement, immolés par des mains fraternelles[2].

ISMÈNE.

Oui, les deux frères, crime affreux[3] ! Ils se sont frappés en ennemis ; une lutte furieuse a terminé leurs débats. Leur haine a cessé ; sur la terre inondée de leur sang, leurs vies se sont confondues. Ah ! c'est bien aujourd'hui qu'ils sont du même sang.

1. Au lieu de ξένων τε πάντων, je lis ξένων τ' ἐπακτῶν, excellente correction de Meinecke. Voyez le vers 583.

2. J'ai fait très-peu de changements dans la traduction du chant qui précède, parce que les innombrables corrections proposées par les derniers éditeurs tiennent à des remaniements métriques sur lesquels ils ne sont point d'accord.

3. Au lieu de πανόλεθροι, Weil lit συνόλεθροι, *morts ensemble*. Dans ses *Addenda*, il approuve la correction proposée par Meinecke, le datif au lieu du nominatif. Avec le datif, il s'agirait des mains des deux frères et des œuvres de ces mains, χερσίν, nommées dans le vers précédent.

LE CHŒUR.

C'est un cruel pacificateur des querelles, cet hôte venu d'au delà des mers [1], ce fer aiguisé qui est sorti de la fournaise ; c'est un cruel, un fatal arbitre du partage des richesses, ce Mars qui vient d'accomplir les imprécations de leur père !

ANTIGONE.

Infortunés ! des maux infligés par les dieux le sort a fait à chacun une portion égale : sous leurs corps [2], pour domaine, la terre sans fond !

ISMÈNE.

O maison féconde en calamités ! Tout est fini ; les Furies ont fait retentir le cri perçant de la victoire : la race entière de Laïus a disparu devant elles. Le trophée d'Até [3] est dressé à la porte où se sont heurtés les deux frères : le Destin les a vaincus tous deux, le Destin est content.

ANTIGONE. Elle s'adresse au corps de Polynice.

Frappé du coup mortel, tu as frappé à ton tour.

ISMÈNE. Elle s'adresse au corps d'Étéocle.

Tu as donné la mort, et tu as reçu la mort.

ANTIGONE.

Tu as tué par l'épée.

ISMÈNE.

Tu as péri par l'épée.

ANTIGONE.

Odieuse attaque !

1. Quelques-uns écrivent Πόντιος par une majuscule : venu du Pont-Euxin. Même avec l'épithète générale, il s'agit de la Scythie.

2. Quelques-uns remplacent ici le mot σώματι par χώματι, *un tertre ;* mais cette correction est plus ingénieuse que nécessaire. L'idée reste toujours la même, bien que l'image soit différente. Ce qui est sous leurs corps, c'est aussi, du moins en grande partie, ce qui est sous l'amas de terre de leur tombe.

3. Até était la personnification du mal et de la fatalité.

ISMÈNE.

Défaite odieuse !

ANTIGONE.

Coulez, mes pleurs.

ISMÈNE.

Éclatez, mes plaintes.

ANTIGONE.

Le vainqueur ne se relèvera plus. Hélas ! hélas ! la douleur trouble mon âme.

ISMÈNE.

Mon cœur sanglote dans ma poitrine.

ANTIGONE.

Hélas ! hélas ! frère à jamais déplorable !

ISMÈNE.

O frère, entre tous infortuné !

ANTIGONE.

Ton frère t'a donné la mort.

ISMÈNE.

Tu as donné la mort à ton frère.

ANTIGONE.

Double malheur affreux à dire !

ISMÈNE.

Double malheur affreux à voir !

ANTIGONE.

Et pour nous doublement déplorable !

ISMÈNE.

Tristes sœurs, voilà nos frères !

LE CHŒUR.

O Parque terrible, dispensatrice des douleurs ! ombre sacrée, ombre ténébreuse d'Œdipe, es-tu donc l'inévitable Furie des vengeances ?

ANTIGONE.

Hélas !

ISMÈNE.

Hélas!

ANTIGONE, regardant Polynice.

Quel spectacle il vient m'offrir au retour de l'exil!

ISMÈNE.

La mort d'un rival n'a pas été son triomphe.

ANTIGONE.

Vainqueur, il a perdu la vie.

ISMÈNE.

Oui, perdu la vie!

ANTIGONE.

Et il l'a ôtée à son frère.

ISMÈNE.

Race infortunée!

ANTIGONE.

Race accablée d'infortunes non moins déplorables qu'elle[1]!

ISMÈNE.

Malheurs sur malheurs à pleurer!

ANTIGONE.

Récit effroyable!

ISMÈNE.

Effroyable spectacle!

LE CHŒUR.

O parque terrible, dispensatrice des douleurs! ombre sacrée, ombre ténébreuse d'Œdipe, es-tu donc l'inévitable Furie des vengeances[2]!

1. J'avais d'abord entendu ὁμώνυμα comme un rappel du nom de Polynice, au funeste sens duquel il est fait si souvent allusion dans la pièce. Mais l'interprétation littérale est plutôt : *race ayant souffert des maux de même nom qu'elle*; et j'ai modifié ma traduction d'après cette idée. Ahrens, qui a bouleversé tout le morceau, et qui partage la phrase entre les deux sœurs, donne encore un sens différent : « Bifariam gemendus luctus propinquorum ejusdem sanguinis (*id est propinqui ejusdem nominis duo lugendi sunt*). »

2. Ici et plus haut, j'ai attribué ces paroles au chœur comme l'ont

ANTIGONE, à Polynice.

Tu le sais, hélas ! car tu l'as éprouvé.

ISMÈNE, à Étéocle.

Et toi, tu n'as pas tardé non plus à le reconnaître.

ANTIGONE.

Alors que tu es rentré dans ta patrie.

ISMÈNE.

Quand tu luttais la lance en main contre lui.

ANTIGONE.

Récit effroyable !

ISMÈNE.

Effroyable spectacle !

ANTIGONE.

O douleur !

ISMÈNE.

O malheur !

ANTIGONE.

Malheur pour ma maison, malheur pour mon pays, malheur surtout pour moi !

ISMÈNE.

Hélas ! hélas ! et pour moi bien plus encore !

ANTIGONE.

Étéocle ! Étéocle ! ô le premier auteur des maux dont nous gémissons !

ISMÈNE.

O les plus déplorables de tous les mortels !

ANTIGONE.

Plongés, hélas ! dans le crime par la main de la destinée.

fait avant moi Dindorf et Weil. Par suite de cette attribution, les noms d'Antigone et d'Ismène, entre les deux refrains, ont dû changer mutuellement de place et se substituer partout l'un à l'autre. Dans ce qui suit, j'ai rendu à Ismène le dernier mot, comme le font tous les éditeurs depuis Hermann.

ISMÈNE.

Hélas! hélas! où leur dresser un tombeau?

ANTIGONE.

A l'endroit, hélas! qui leur fera le plus d'honneur.

ISMÈNE.

Hélas! hélas! qu'on les couche, les infortunés, auprès de leur père [1].

UN HÉRAUT.

Apprenez ce qu'a ordonné, ce qu'ordonne le sénat de la ville de Cadmus. Celui-là, Étéocle, aimait sa patrie: il sera enseveli avec honneur. C'est en repoussant les ennemis qu'il a péri sur nos remparts. Les dieux paternels l'ont trouvé pur et sans reproche; il est mort là où la mort est belle pour un jeune héros. — Voilà ce que j'ai à vous dire au sujet d'Étéocle. — Mais son frère Polynice, mais ce cadavre, il sera jeté à la voirie, il deviendra la proie des chiens; car il allait renverser la ville de Cadmus, si un dieu n'eût arrêté l'effort de sa lance. Sa mort même n'expie pas le sacrilége qu'il a commis envers les dieux paternels. Quel mépris pour eux! jeter sur sa patrie une armée d'envahisseurs, en essayer la conquête [2]! Donc, livré aux oiseaux du ciel, dans leur sein Polynice trouvera une sépulture digne de lui [3]. Aucune main ne versera des libations sur son tom-

1. Weil donne un complément et une conclusion à ce chant, au moyen des vers 1054-1056, qu'il a transportés ici. Mais rien ne prouve que le chant soit incomplet, et qu'Eschyle ait fait chanter par le chœur une sorte de final ou d'épiphonème, et surtout que ce final se trouve là où le savant éditeur est allé le reprendre.

2. Weil regarde le vers 1019 comme interpolé. Il le trouve faible, et n'y voit qu'un souvenir du vers 583. Cette condamnation est plus que sévère.

3. Ce passage rappelle les *vautours, tombeaux vivants,* expression d'Hérodote critiquée on ne sait pourquoi par Longin, et ce vers d'Ennius sur un vautour dévorant un cadavre :

Heu! quam crudeli condebat membra sepulcro!

beau ; nul honneur pour lui, nulles larmes, nul gémissement funèbre : défense à ses proches de mener le deuil des funérailles. Telle est la volonté des magistrats de la ville de Cadmus.

ANTIGONE.

Et moi pourtant, je le déclare au sénat des Cadméens : si personne ne veut m'aider à l'ensevelir, je l'ensevelirai moi seule ; j'en courrai le danger. Pour donner la sépulture à un frère, je ne rougis point de désobéir aux ordres de la cité. Elles ont une voix puissante, ces entrailles où nous avons pris la vie, enfants d'une mère infortunée, d'un père malheureux. Partage volontairement, ô mon âme ! son malheur involontaire ; vivante, gardons pour le mort des sentiments fraternels. Non, des loups au ventre affamé ne se repaîtront point de ses chairs ; non, n'en croyez rien ! Moi-même, faible femme, je creuserai la fosse, j'élèverai le tombeau ; moi-même, dans les plis de ma robe de lin, je porterai la terre, j'en couvrirai le cadavre[1]. Que nul ne s'oppose à mon dessein : la ruse, l'activité, seconderont au besoin mon audace[2].

et cet autre de Lucrèce sur les premiers humains, dans leurs luttes contre les bêtes sauvages :

Viva videns vivo sepeliri viscera busto.

1. On voit que la sépulture, chez les Grecs, était fort simple. Il s'agissait seulement de recouvrir le corps de terre ou de poussière, et de verser des libations en prononçant les prières funèbres. Mais on estimait comme le plus grand de tous les malheurs d'être abandonné sans sépulture ; et c'est ce qui explique l'importance qu'Eschyle attache au sort définitif du cadavre de Polynice. La question de sépulture joue, en général, un grand rôle dans la tragédie antique ; et même l'*Antigone* de Sophocle roule tout entière sur le fait qui fournit ici une belle scène à Eschyle.

2. Antigone ne parle pas des oiseaux de proie, et elle ne dit pas, en grec, ce qu'elle portera dans sa robe pour ensevelir Polynice. Mais on supplée facilement ces sous-entendus. Weil pense qu'il manque la valeur d'un vers, entre σάρκας et οὐδέ, vers 1035, pour les oiseaux de proie, et qu'il était question de poussière, entre 1038 et 1039, dans un vers conçu à peu près comme il suit : κεἰ τἄλλα μὴ παρεστιν, ἀλλ' ὅμως κόνιν.

LE HÉRAUT.

Écoute, ne viole pas la défense portée par les Thébains.

ANTIGONE.

Écoute, ne me donne pas d'avis inutiles.

LE HÉRAUT.

Il est intraitable, un peuple qui vient d'échapper au danger.

ANTIGONE.

Intraitable, soit; mais mon frère ne restera point sans sépulture.

LE HÉRAUT.

L'ennemi de Thèbes, tu veux l'honorer d'un tombeau !

ANTIGONE.

Les dieux n'ont point encore jugé sa conduite[1].

LE HÉRAUT.

Non, ils ne l'avaient pas jugée, avant le péril où il a jeté son pays.

ANTIGONE.

Il n'a fait que rendre mal pour mal.

LE HÉRAUT.

Oui; mais c'était venger sur tous le crime d'un seul.

ANTIGONE.

La déesse Discorde a toujours le dernier mot. Abrégeons : j'ensevelirai mon frère.

LE HÉRAUT.

Consulte-toi ; pour moi, je le défends.

1. En effet, les dieux ont traité les deux frères de la même façon, et l'événement n'a point décidé contre Polynice. C'est ce que Weil voudrait faire sentir dans le texte même, en remplaçant διατετίμηται par δίχα τετίμηται. Hermann écrit δυστετίμηται, mot de son invention. Mais ces corrections sont inutiles. Au lieu de ἤδη τὰ τοῦδ', Ahrens lit ἦ δὴ τὰ τοῦδ', et il traduit : « Profecto hujus sors apud deos honoris non expers est ; » et cette énigme signifie, suivant lui, qu'Antigone doit rendre à Polynice les derniers devoirs : *id est sancta officia Polynici a sorore præstanda sunt, quæ dii respiciunt.*

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! ô Furies menaçantes! fléaux destructeurs des familles! c'est vous qui avez détruit, jusque dans ses fondements, la race d'Œdipe. Que devenir? que faire? à quoi me résoudre? (A Polynice.) Comment te refuser des pleurs? comment ne point t'accompagner jusqu'à la tombe? Les menaces des Thébains sont terribles; je tremble, je frémis. (A Étéocle.) Tu seras donc honoré du deuil de tout un peuple; et lui, l'infortuné, nul ne gémirait sur son corps: il n'aurait pour le pleurer que les larmes de sa sœur! Comment obéir à un tel ordre? (Le chœur se sépare en deux moitiés.)

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Que Thèbes châtie, qu'elle épargne ceux qui pleureront Polynice, nous suivrons Antigone: avec elle nous conduirons les funérailles. Polynice est né Thébain; les Thébains sont frappés dans son malheur[1]; et plus d'une fois le peuple s'est contredit dans ses décrets.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Nous, accompagnons Étéocle: Thèbes le veut, la justice l'ordonne. Après les immortels, après le puissant Jupiter, c'est lui surtout qui a préservé du ravage la ville de Cadmus; c'est lui qui a repoussé le flot d'étrangers prêt à l'engloutir[2].

1. Il y a, dans le texte, seulement le mot γενεᾷ. Mais le sens de ce mot, à cette place, ne saurait être douteux. Ahrens croit même qu'il était expliqué par un autre mot, Καδμείων ou Καδμογενεῖ, qu'un accident quelconque aura fait disparaître du texte.

2. J'ai suivi, pour ce dernier chœur, la division adoptée par presque tous les éditeurs contemporains, comme la plus simple et la plus naturelle.

L'ORESTIE.

TRILOGIE.

AGAMEMNON, LES CHOÉPHORES, LES EUMÉNIDES.

ARGUMENT.

L'*Orestie* est le chef-d'œuvre d'Eschyle et, je ne crains pas de le dire, le chef-d'œuvre du théâtre antique. Sans doute, pris à part, considéré uniquement en soi-même et sans égard au reste de la trilogie, aucun des poëmes qui la composent n'est un tout complet et qui satisfasse véritablement l'esprit; et rien n'est plus juste peut-être, sous ce rapport, que quelques-uns des reproches exprimés par la critique ignorante et à courte vue. L'exposition de l'*Agamemnon* est trop prolongée; celle des *Choéphores* l'est trop peu, et manque de clarté; rien n'est motivé que vaguement dans les *Euménides*. Mais les trois pièces ont entre elles un lien indissoluble; c'est de suite qu'il les faut lire, comme jadis elles étaient représentées : l'une amène l'autre, et la prépare, et l'explique; et l'exposition immense de l'*Agamemnon* n'a que l'étendue proportionnée à l'immensité de l'action triple et une qui se développe dans l'*Orestie*.

Agamemnon avait promis à son épouse Clytemnestre de lui annoncer la prise de Troie le jour même où la ville de Priam aurait succombé. Une ligne de signaux avait été établie; un grand feu allumé sur le sommet de l'Ida devait en faire allumer un autre sur la montagne la plus rapprochée; et, de montagne en montagne, la nouvelle devait arriver jusque dans Argos. Un homme veille, la nuit, sur le toit du palais des Atrides : c'est lui qui avertira Clytemnestre, dès que paraîtra le signal. Nous ne savons pas si cette histoire est de l'invention d'Eschyle : Homère dit seulement qu'un homme, aposté par Égisthe, épiait le retour d'Agamemnon. Il est nuit encore, et tout dort dans Argos: seul le guetteur a les yeux ouverts. Cet infortuné déplore tristement sa condition présente. Il désespérait

de voir paraître jamais le signal, quand la flamme tout à coup brille dans le lointain. Il pousse un cri de joie, et il descend éveiller la reine. Devant le palais on voit s'avancer le chœur : ce sont des vieillards que l'âge et les infirmités ont empêchés de partir avec Agamemnon. Ils rappellent, dans des chants admirables, et l'origine de la grande lutte entre l'Europe et l'Asie, et les prophéties de Calchas, et le sacrifice d'Iphigénie, qui fut le prix dont les Grecs payèrent leur départ. Bientôt Clytemnestre vient se réjouir avec eux de la nouvelle qui met fin aux anxiétés de toute la Grèce. Au bout de quelque temps un héraut arrive, qui décrit le spectacle de la ville prise, pillée, livrée aux flammes, les transports des vainqueurs et le désespoir des vaincus. Enfin Agamemnon entre lui-même sur la scène, menant captive Cassandre, la prophétesse méconnue. Clytemnestre accueille son époux avec une joie perfide; elle fait même étendre sous ses pas des tissus précieux, pour que le pied du vainqueur ne touche pas la terre. Agamemnon entre dans le palais; mais Cassandre reste là, muette et immobile, malgré tous les témoignages d'intérêt que lui prodigue Clytemnestre. Elle est seule avec le chœur; saisie tout à coup d'un délire prophétique, elle pousse des cris confus, elle voit en esprit tous les forfaits dont ce funeste palais a été le théâtre; elle voit le meurtre qui se prépare, elle annonce la mort d'Agamemnon et la sienne, et la vengeance qui suivra un jour; puis, entraînée comme par une force irrésistible; elle court se livrer au fer des bourreaux. On entend les cris d'Agamemnon qui expire; le palais s'ouvre, et Clytemnestre, debout à côté de ses deux victimes, se glorifie d'un forfait qui n'est, à ses yeux, que la juste vengeance du meurtre d'Iphigénie. Égisthe, à son tour, vient s'applaudir de la part qu'il a prise, par ses conseils, à l'assassinat d'Agamemnon.

Il s'est écoulé plusieurs années; la deuxième action commence. Oreste est devenu un homme; il a conscience de ses droits comme héritier d'Agamemnon, et l'oracle de Delphes lui a commandé de punir les meurtriers de son père. Il arrive, avec l'inséparable Pylade, auprès du tombeau d'Agamemnon. Il invoque les mânes paternels, et il annonce les projets de vengeance qui le ramènent d'un lointain exil. Il dépose, pour offrande, une boucle de ses cheveux. Conduites par Électre sa sœur, des captives troyennes viennent faire des libations sur la tombe du roi[1] : c'est Clytemnestre qui les envoie, dans l'espoir de détourner les présages d'un songe menaçant. Après une reconnaissance que le poëte a plus ou moins habilement ménagée, le frère et la sœur se concertent sur les moyens d'assurer l'exécution de leur dessein. Oreste se donnera pour un étranger, pour un homme du pays où avait été élevé le fils d'Agamemnon. Lui-même il apportera la nouvelle de sa propre mort; on le recevra dans le palais, et les assassins périront à leur tour. Tout s'exécute en effet

1. De là le titre de la pièce. Le mot *choéphores* signifie, les porteuses de libations.

comme il l'avait prévu. A l'instant de frapper sa mère, il sent son cœur défaillir; mais la voix sévère de Pylade lui rappelle l'ordre d'Apollon. Tout ce qui restait du sentiment filial a disparu : il n'y a plus en présence qu'une femme coupable et son juge, et bientôt tout est consommé. Alors, comme à la fin de l'*Agamemnon,* les cadavres des morts sont offerts aux regards des spectateurs. Oreste fait déployer devant le peuple d'Argos le voile où les assassins avaient enveloppé son père, pour l'égorger sans qu'il pût se défendre. Mais tout à coup il sent que sa raison s'égare; il annonce qu'il va se réfugier dans le temple de Delphes, auprès du dieu qui avait commandé la vengeance.

En effet, au début des *Euménides,* nous sommes transportés devant le temple de Delphes. La Pythie paraît, vêtue de ses habits sacerdotaux; elle adresse ses prières aux dieux; elle entre dans le temple, pour se placer sur le trépied prophétique. Elle en sort aussitôt, saisie d'une horreur profonde. Elle a vu un homme dans la posture et l'habit des suppliants : ses mains dégouttaient de sang; autour de lui dormaient des monstres affreux, les Furies. Oreste sort du temple, conduit par Apollon; le dieu lui promet son aide, et lui commande de courir vers Athènes. Il obéit, il part. L'œil du spectateur pénètre dans le temple : on aperçoit l'ombre de Clytemnestre, pâle, portant encore les traces des blessures qu'elle avait reçues de son fils. Elle adresse des reproches aux Furies, qui ont laissé échapper le coupable, et elle disparaît. Les Furies se réveillent, cherchent leur victime, poussent des cris sauvages, courent en désordre au travers de la scène : ce sont les premiers chants de ce chœur terrible, et ses premières danses. Apollon chasse loin de son temple les êtres odieux dont la présence souillait le sanctuaire. A ce moment, la scène change. Nous voyons le temple de Minerve et la colline de l'Aréopage. Nous sommes à Athènes. Oreste tient embrassée la statue de la déesse, qui était devant le temple. Le chœur arrive sur ses traces. Les Furies chantent, calmes cette fois, mais plus terribles encore qu'à Delphes, leurs redoutables fonctions parmi les mortels et les dieux; elles réclament la tête d'Oreste; elles dévouent leur victime à des tourments sans fin. Pallas arrive, à la prière du suppliant : elle écoute les plaintes des Furies, les réclamations d'Oreste; elle se charge du rôle d'arbitre entre les deux parties. Elle s'entoure de juges équitables; la cause est débattue; le nombre de suffrages est égal de part et d'autre; l'accusé est absous. Oreste exprime, avec une vive ardeur, sa reconnaissance pour Pallas, tandis que les Furies éclatent en reproches contre la licence de ces dieux nouveaux qui prennent à tâche d'humilier les vieilles divinités titaniques. Mais elles s'apaisent enfin, grâce à l'éloquence persuasive de Pallas : elles promettent de bénir ce sol de l'Attique où Pallas leur accorde un sanctuaire; elles se montrent dignes du nom qu'on doit leur donner un jour, les Euménides, c'est-à-dire les Bienveillantes. Elle se retirent dans la demeure qui leur est des-

tinée. Une troupe de vieillards, de femmes et d'enfants, vêtus d'habits de fête, les accompagnent en chantant des hymnes religieux.

L'unité de cette grande composition tragique est si évidente par elle-même, que je croirais faire injure au lecteur en insistant sur ce point. C'est dans les *Choéphores* que s'accomplit la prédiction de Cassandre sur les assassins d'Agamemnon et les siens; et cet Oreste qu'on voit, à la fin des *Choéphores,* tourmenté par les Furies pour avoir obéi aux dieux, fils dévoué et parricide tout à la fois, soutenu par la religion, accusé par la nature, pieux et scélérat, comme Ovide le dit d'Alcméon, son sort n'est fixé que dans les *Euménides*. C'est là que tout se concilie, et que l'antique loi de vengeance, le talion, fait place à une autre loi plus sainte et plus morale, l'expiation par la prière et le repentir, et la réhabilitation du coupable.

L'*Orestie* fut représentée dans la deuxième année de la LXXX[e] *olympiade*, sous l'archonte Philoclès, l'an 459 avant Jésus-Christ. Eschyle avait alors soixante-six ans. Eschyle, suivant l'auteur de la didascalie grecque qui accompagne l'*Agamemnon*, remporta le prix dans le concours.

A cette trilogie était joint un drame satyrique intitulé *Protée*. On peut conjecturer que le sujet de ce drame se rattachait lui-même aux événements déroulés dans l'*Orestie*. Il s'y agissait probablement de l'aventure de Ménélas et d'Hélène avec Protée, le vieux pâtre des troupeaux marins de Neptune. Les vers de l'*Agamemnon* où les vieillards s'informent du sort de Ménélas, et où Talthybius leur apprend que la tempête l'a séparé de son frère, et qu'on ignore ce qu'il est devenu, offrent, en effet, un point de suture assez naturel; et les merveilleux récits de l'*Odyssée* fournissaient amplement matière à une pièce du genre demi-sérieux, demi-bouffon, auquel appartenait le *Protée*.

L'ORESTIE.

TRILOGIE.

AGAMEMNON, TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

Un guetteur, sur le toit du palais d'Agamemnon.
CHŒUR de vieillards d'Argos.
CLYTEMNESTRE.
Le héraut TALTHYBIUS.
AGAMEMNON.
CASSANDRE.
ÉGISTHE [1].

La scène est à Argos, devant le palais d'Agamemnon. Au début de la pièce, il ne fait point encore jour.

LE GUETTEUR.

Dieux, je vous en prie, délivrez-moi de ces fatigues; délivrez-moi de cette garde sans fin [2]! D'un bout à l'autre de l'année, comme un chien je veille au haut [3] du palais des Atrides, en face de l'assemblée des astres

1. Dans plusieurs manuscrits, d'autres noms sont ajoutés à ceux-là; mais ce sont ceux de personnages qui paraîtront dans les *Choéphores*, comme Électre, Oreste, etc. La trilogie formant une sorte de pièce en trois parties, il est fort possible que tous les personnages qui y figurent aient été originairement inscrits, à la suite l'un de l'autre, en tête de l'*Agamemnon*.

2. Au lieu de μῆχος, apposition de ἀπαλλαγήν, Hermann et d'autres écrivent μῆκος, et suppriment la virgule après πόνων. Avec cette leçon, le guetteur dit que, depuis un an que dure sa garde, il demande aux dieux la fin de ses fatigues.

3. C'est ainsi que j'entends le mot ἄγκαθεν. Ahrens, qui probablement le fait venir de ἀγκών ou plutôt de ἀγκάλη, le rend par *ulnis nixus*. J'ai suivi l'interprétation des nouveaux éditeurs du *Thesaurus* de Henri Estienne.

de la nuit. Régulateurs des saisons pour les mortels, rois brillants du monde, flambeaux du ciel, je les vois, ces astres, et quand ils disparaissent, et à l'instant de leur lever[1]. Sans cesse je guette le signal enflammé, ce feu éclatant qui doit annoncer ici que Troie est prise. C'est là ce qui contentera, je l'espère, le cœur d'une femme impérieuse[2]. Cependant, enveloppée des ombres de la nuit[3], mouillée par la rosée, ma couche n'est jamais visitée par les songes : au lieu du sommeil, c'est la crainte qui siége à mes côtés; et je n'ose pas laisser mes paupières se fermer sous un assoupissement qui dure. Et quand je veux chanter ou fredonner; quand j'use de ce remède qui devrait charmer mon insomnie, alors mes larmes coulent, et je gémis sur les malheurs de cette maison; car ce n'est plus pour elle le temps fortuné du maître[4] d'autrefois. Mais puisse enfin venir l'heureux instant de ma délivrance! puisse apparaître, à travers l'obscurité, le feu de la bonne nouvelle! — Salut, ô flambeau de la nuit; aurore d'un beau jour; gage, pour Argos, des splendides fêtes de la victoire! O bonheur! ô bonheur[5]! — Je cours vers l'épouse d'Aga-

1. Il y a là un vers noté comme suspect par plusieurs éditeurs, parce qu'il finit par le monosyllabe τῶν. Blomfield a très-bien montré le ridicule de cette délicatesse, et par des exemples analogues tirés d'Eschyle lui-même. Au lieu de ἀστέρας, au commencement de ce vers 7, Weil, qui avait écrit δυσμαῖς, qui ensuite avait été d'avis de supprimer le vers, propose d'écrire μῆνας θ' (et les mois). Avec cette leçon, il s'agirait de la lune, et non plus des constellations déjà mentionnées.

2. Il s'agit de Clytemnestre.

3. Au lieu de νυκτίπλαγκτον, qu'on ne peut qu'imparfaitement traduire, Weil, dans ses *Addenda*, propose d'écrire νυκτίπαχνον (exposée aux frimas de la nuit).

4. Δεσποτουμένου, *vulgo* διαπονουμένου. On ne peut donner à la vulgate qu'un sens tout à fait arbitraire, dans la phrase qu'elle est censée terminer.

5. Hermann transposait l'exclamation ἰού ἰού trois vers plus haut; ce qui paraît fort inutile. Quant à Ahrens, qui est fort difficile, il trouve cette exclamation mal placée, où qu'on la veuille mettre, et

mennon; il faut que mes cris d'allégresse l'arrachent de sa couche; il faut qu'à l'instant, dans le palais, l'hymne d'actions de grâces salue ce flambleau : Troie est prise; ce feu qui brille en est garant. Moi-même, dans la fête, j'ai à remplir le prélude : c'est par moi que mes maîtres vont apprendre leur bonne fortune, puisque aussi bien cette flamme a mis le comble à mes vœux[1]. Puissé-je donc, au retour du roi de ce palais, serrer de cette main sa main chérie! Le reste, je le tais : un bœuf énorme pèse sur ma langue[2]. Ce palais lui-même, s'il pouvait prendre une voix, s'exprimerait fort clairement. Quant à moi, je parle volontiers à qui comprend; pour qui ne comprend pas, je ne sais rien[3]. (Il sort.)

il ne la garde que par déférence pour les manuscrits. Suivant lui, quand le guetteur commence à parler, la flamme est déjà visible, pas beaucoup, assez néanmoins pour faire deviner la prise de Troie. La raison qu'il en donne, c'est que l'apparition subite de la flamme serait une chose contraire aux habitudes du théâtre grec, où rien ne paraît sans préparation. On ne réfute pas des assertions aussi étranges, on se contente de les transcrire. Le lecteur a vu si, jusqu'au mot *salut*, rien indique, même imperceptiblement, que le guetteur aperçoit la lueur de la flamme.

1. Le guetteur se sert d'une expression empruntée au jeu de dés : il a *trois fois six*, il fait râfle.

2. Ce proverbe n'a pas besoin d'explication. Il s'agit évidemment de la crainte qui empêche cet homme de parler. Je lis quelque part qu'Eschyle fait dire au guetteur qu'il a reçu de l'argent pour se taire. C'est là tout simplement une absurdité. Ce n'est pas par la corruption que gouvernent la Clytemnestre et l'Égisthe d'Eschyle, c'est par la terreur. Le commentaire de Suidas, qu'on allègue à l'appui, ne prouve rien pour le passage qui nous occupe, qui est parfaitement clair à sa place, après ce qui précède et avant ce qui suit, et qui n'a rien à voir avec le bœuf empreint sur la monnaie d'Athènes.

3. J'ai changé quelque chose à ma première interprétation. Je me suis fait scrupule de rapporter le mot ἑκών à οἶκος, et de faire dépendre la dernière phrase du mot λέξειεν. J'adopte donc tout à fait le sens de Schütz: « Le palais, qui voit les déportements de Clytemnestre, en sait long et pourrait dire de terribles choses. Moi aussi, j'en sais long, mais je ne parle qu'avec ceux qui voient comme moi ce qui se passe, et qui en pensent comme moi; quant aux autres, ils me trouvent muet, car ils pourraient me prendre pour un calom-

LE CHŒUR.

C'est la dixième année déjà, depuis que les deux grands adversaires de Priam, depuis que le roi Ménélas et Agamemnon, ces Atrides, couple invincible qu'honora Jupiter d'un double trône, d'un double sceptre, ont levé l'ancre, et, loin de cette contrée, ont emmené les mille vaisseaux de la flotte des Argiens, armement formidable! Du fond de leur âme partait la clameur guerrière : on eût dit des vautours, à l'instant où, pleins d'une inexprimable angoisse, battant l'air des coups pressés de leurs ailes, ils tournoient au-dessus de leur nid vide de nourrissons, autour de ce nid où la garde de leur couvée leur a coûté tant de soins inutiles. Mais un dieu entend le cri aigu de douleur, les gémissements désespérés de ces oiseaux des hautes cimes : c'est Apollon, ou Pan, ou Jupiter; il envoie la Furie vengeresse, qui punira quelque jour enfin de criminels ravisseurs. Ainsi Jupiter, le dieu puissant de l'hospitalité, lance contre Alexandre[1] les fils d'Atrée. Pour une femme qui souvent changea d'époux[2], Grecs et Troyens vont, par ses décrets, s'engager dans ces luttes sans cesse répétées où se fatigueront les corps; où le genou pliera dans la poussière; où, dès les premières attaques, la lance se brisera en éclats. Aujourd'hui, le sort en est jeté; l'arrêt du Destin s'accomplit. Ni soupirs,[3] ni libations, ni larmes ne peuvent plus apaiser désormais l'implacable courroux

niateur, et me faire un mauvais parti. » Telle est la paraphrase de ce passage un peu énigmatique.

1. Surnom de Pâris. Voyez l'*Iliade* et les poëtes qui ont pris leurs sujets dans l'antiquité héroïque.

2. Thésée, Ménélas et Pâris, puis Ménélas, possédèrent successivement Hélène.

3. Quelques-uns lisent ὑποκαίων, au lieu de ὑποκλαίων, à cause de δακρύων, qui vient ensuite; d'autres suppriment οὔτε δακρύων. Avec la leçon ὑποκαίων, il faut rejeter l'interprétation que le scholiaste donne de l'ensemble de la phrase. Voyez la note suivante.

des divinités auxquelles on sacrifie sans se servir du feu[1].

Pour nous, nous n'avons point alors suivi l'armée ; la décrépitude nous a enlevé cet honneur : nous demeurons ici, appuyant sur le bâton notre faiblesse, pareille à celle de l'enfance. Le cœur qu'anime une séve trop jeune encore est comme le cœur du vieillard : ce n'est point là que Mars établit son empire. Et aussi, vers les dernières années de l'âge, quand déjà le feuillage de la vie s'est desséché, l'homme suit sa route marchant sur trois pieds : débile à l'égal d'un enfant, ce n'est plus que le fantôme d'un songe errant pendant le jour.

Mais toi, fille de Tyndare, Clytemnestre ma reine[2], qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ? qu'as-tu appris ? quelle nouvelle te fait ordonner tous ces sacrifices qui remplissent Argos ? Les autels de tous les dieux qui protégent notre ville, divinités de l'empyrée ou des enfers, des champs[3]

1. Il s'agit des Furies. J'ai donné l'interprétation la plus probable des expressions, en réalité fort obscures, ἀπύρων ἱερῶν ὀργὰς ἀτενεῖς παραθέλξει. C'est celle du scholiaste. Mais plusieurs la repoussent. Il s'agirait, suivant Wellauer, de la colère des dieux négligés par les mortels : *ira ob desideratam sacrificiorum flammam*. Guillaume de Humboldt, dans sa traduction en vers allemands, donne ce sens. Enfin Ahrens y voit la punition du crime de Pâris et d'Hélène : *iram sacrorum tæda nuptiali destitutorum inflexibilem ;* et c'est à Pâris lui-même qu'il rapporte le mot παραθέλξει. Sur ce dernier point, je préfère de beaucoup la traduction de Schütz, *aliquis deliniverit*, à celle d'Ahrens, *placabit Paris*. On comprend que les dieux n'écoutent pas les prières de Pâris; mais celles de Priam, d'Hector, d'Andromaque, méritent d'être exaucées. Elles n'en seront pas moins impuissantes contre la colère divine : cette colère ne connaîtra rien, et sera implacable.

2. Clytemnestre n'est pas encore présente. Quoi qu'en disent quelques commentateurs, ce n'est que par une figure que le chœur s'adresse à Clytemnestre.

3. La leçon vulgaire οὐρανίων n'est qu'une glose de ὑπάτων, substituée à un autre mot dont l'idée se trouve dans le vers 272 des *Sept contre Thèbes* : πεδιονόμοις τε κἀγορᾶς ἐπισκόποις. On suppose θυραίων, ou ἀγρονόμων.

ou de la place publique, sont embrasés d'offrandes. La flamme s'élance çà et là jusqu'au ciel; une huile douce et pure, sans cesse épanchée, la ranime sans cesse; du fond du palais on apporte les libations. Ce qui te fait agir, me le diras-tu? Me diras-tu ce qu'il t'est possible, ce qu'il est permis d'en révéler? Me guériras-tu de cette inquiétude qui tantôt me remplit de funestes pensées, et tantôt, à l'aspect des sacrifices, laisse le favorable espoir chasser la douleur insatiable de larmes, la peine qui ronge mon cœur?

Je puis du moins célébrer le présage [1] de victoire qui signala le départ de nos vaillants guerriers. Je le puis, car les dieux m'inspirent; ils m'invitent à ces chants, et mon âge m'en laisse encore la force. Disons donc sous quel auspice tout belliqueux les deux rois des Achéens, ces chefs si bien unis qui commandaient la jeunesse de la Grèce, marchèrent, la lance en main, prêts pour la vengeance, contre la terre des Troyens.

Aux rois des vaisseaux, non loin de leur palais, deux rois des oiseaux avaient apparu, du côté de la main qui brandit la lance: l'un était noir; sur le dos, le plumage de l'autre était blanc. Dans la demeure splendide même, ils avaient dévoré une hase pleine: toute une race que la fuite maternelle n'avait pas dérobée à son destin [2]. Chante l'hymne lugubre, oui, l'hymne lugubre; mais que l'événement soit heureux!

Le respectable devin de l'armée jeta les yeux sur les deux Atrides, ces deux nobles cœurs; et, dans les oiseaux

1. Au lieu de κράτος, je lis τέρας, correction de Heimsœth, qui rétablit la suite logique des idées.

2. Je me suis tenu le plus près que j'ai pu du texte de la phrase, une des plus extraordinaires, et en même temps des plus justes et des plus poétiques qu'il y ait dans Eschyle même. Les mots βοσκόμενοι λαγίναν ἐρικύμονα φέρματι γένναν βλαβέντα λοισθίων δρόμων, s'il était permis de se servir de tournures et de mots barbares, signifieraient littéralement : « dévorant une race léporine, pleine d'une portée, *arrêtés* [les petits et la mère] dans leur dernière course. »

dévorants, il reconnut les chefs de l'entreprise. Alors il fit entendre des accents prophétiques : « Après un long « temps, s'écria-t-il, cette expédition atteindra le but. « La ville de Priam sera prise, et tous les trésors jadis « entassés dans ses murs par un peuple opulent, la « Destinée les livrera au pillage. Puisse seulement le « courroux céleste ne point briser le solide frein forgé « pour Troie, cette armée qui a quitté mon pays! Diane, « la chaste déesse, s'indigne contre cette maison : c'est « là que les chiens ailés[1] de son père ont immolé, elle « et les petits qu'elle portait encore, la hase infortunée. « Diane a été saisie d'horreur au festin des aigles[2]. « Chante l'hymne lugubre, oui, l'hymne lugubre; mais « que l'événement soit heureux!

« C'est elle, c'est cette belle déesse, qui protége les « faibles nourrissons des lions terribles, les faons des « bêtes fauves pendus encore à la mamelle. L'apparition « des oiseaux est d'un heureux présage; mais il nous « reste pourtant à craindre. Telle est la volonté de « Diane[3]. Dieu qui lances les flèches[4], ô Péan! je t'im« plore : fais que Diane ne soulève pas contre les Grecs « des vents contraires, qu'elle n'oppose pas un long « obstacle au départ des vaisseaux; fais qu'elle ne presse « pas un sacrifice bien différent des autres, un sacri« fice abominable, que n'accompagneront pas les festins;

1. On a vu déjà cette expression dans le *Prométhée*.

2. Calchas parle en prophète, et il n'a pas besoin de donner des explications raisonnables. Dès qu'il a dit : *Diane est irritée*, il n'y a plus qu'à chercher le moyen de l'apaiser. La cause du courroux de Diane, d'après la tradition mythologique, c'est qu'Agamemnon avait tué à la chasse une biche consacrée à cette déesse.

3. Weil a remanié le texte des vers 140-145 de manière à en faire une invocation à Diane, par analogie avec l'invocation qui suit.

4. Le mot ἰήϊον est rendu dans Ahrens par *salutiferum*. Il a aussi ce sens, selon Hésychius; mais, comme le nom de Péan contient déjà l'idée de salut, de guérison, j'ai préféré suivre l'étymologie qui tire ἰήϊος de ἰός, trait ou flèche, tout ce qu'on lance.

« crime qui produira les crimes, et qui retombera sur un « époux. Car, au fond d'un palais une haine fermente, « terrible, sans cesse ravivée, féconde en ruses : on se « souvient d'une fille à venger[1] ! »

Telles furent les prédictions de Calchas, alors qu'au jour du départ les aigles apparurent. De grands biens devaient se mêler, dans cette royale maison, à de grandes infortunes. Réponds aux accents de Calchas : chante l'hymne lugubre, oui, l'hymne lugubre; mais que l'événement soit heureux !

Jupiter ! qui que tu sois, si ce nom t'agrée, c'est sous ce nom que je t'implore ! J'ai beau réfléchir, me perdre dans mes pensées, il n'est qu'un dieu qui puisse soulager l'homme du fardeau des vaines inquiétudes : c'est Jupiter.

Celui qui le premier régna sur le monde[2], ce dieu jadis plein d'une irrésistible force, que pourrait-il faire? son empire a passé ! Celui qui grandit ensuite[3] a trouvé un vainqueur : il a disparu ! Mais qui chante à Jupiter, avec l'élan de l'enthousiasme, un hymne d'espérance, verra son vœu tout entier s'accomplir[4].

1. Le devin parle au présent, comme si Agamemnon avait déjà immolé Iphigénie. Ceux qui voient dans τεκνόποινος une allusion au meurtre des enfants de Thyeste doivent entendre, par μῆνις, le ressentiment d'Égisthe. Peut-être le poëte, en se servant d'une expression aussi vague que τεκνόποινος, a-t-il voulu qu'on pensât et au forfait d'Atrée et à celui d'Agamemnon. En effet il y a, selon Eschyle, une double vengeance, dans le complot dont Agamemnon va être la victime.

2. Il s'agit d'Uranus.

3. Saturne, fils d'Uranus.

4. L'expression grecque est vague : τεύξεται φρενῶν τὸ πᾶν. J'ai suivi l'interprétation de Stanley : *compos fiet usquequaque sui propositi.* Le scholiaste entend : ὁλοσχερῶς φρόνιμος ἔσται, *il sera complétement sage ;* ce qui paraît restreindre la pensée, car il s'agit ici non-seulement d'obtenir la sagesse, mais encore le remède à toute sorte de maux et la possession de tous les biens que dispense Jupiter. Ahrens a adopté le sens du scholiaste; malgré cet exemple, je maintiens celui de Stanley.

C'est Jupiter qui guide les mortels dans la voie de la sagesse; c'est lui qui a porté cette loi : La science au prix de la douleur [1]. Même pendant le sommeil, le remords distille sur nos cœurs; même malgré nous quelquefois la sagesse pénètre en nous, présent du dieu qui s'assied sur le trône auguste de la toute-puissance [2].

Le suprême chef de la flotte achéenne, toujours respectueux pour les devins, se résigna cette fois, sans mot dire, aux coups dont le menaçait la Fortune. Mais bientôt l'inaction dévorante devint une torture aux peuples de l'Achaïe, retenus, en face de Chalcis, sur les rivages orageux d'Aulide [3]. Les vents soufflaient du Strymon [4]; les vents du retard funeste [5], de la famine, du naufrage, de la dispersion; ruine des navires et des agrès; cause de l'oisiveté prolongée qui desséchait la fleur des Argiens.

1. Cette pensée revient fort souvent chez les poëtes tragiques; et Boissonade a recueilli, dans les écrivains en prose, une foule de passages analogues.

2. J'ai cru que ceci ne pouvait s'entendre que de Jupiter, vu ce qui précède. Je ne dois cependant pas dissimuler qu'il y a, dans le texte, le pluriel δαιμόνων, *des dieux*, et que le mot βιαίως, *violemment*, semble désigner la force qui châtie bien plus qu'une puissance tutélaire et pleine de bonté. Mais j'ai dù suivre la pensée du poëte, plutôt que la tournure dont il se sert; car ce pluriel n'est, selon moi, qu'une tournure, et qui n'est pas sans analogues, même dans notre langue, même dans notre prose. Je citerai seulement cette phrase de M. J. Chénier, où il ne s'agit que de Bonaparte seul: « Elles partirent de l'armée d'Italie, ces belles proclamations où *les vainqueurs* de Lodi et d'Arcole, en même temps qu'*ils créaient* un nouvel art de la guerre, *créèrent l'éloquence militaire dont ils resteront les modèles.* »

3. Racine a consacré cette forme dans la poésie; mais le vrai nom est Aulis. C'était une ville de l'île d'Eubée, située vis-à-vis de Chalcis en Béotie.

4. Les vents du nord et du nord-est. Le Strymon était un fleuve de Thrace.

5. Ahrens traduit le mot κακόσχολοι par « malum (*id est nullum*) otium afferentes; » mais le sens de Wellauer, que j'ai suivi, et qui est celui de H. Estienne, me paraît plus juste, et par conséquent préférable.

Enfin Calchas, au nom de Diane, proposa aux chefs un remède plus fatal que l'affreuse tempête; et les Atrides, à ses accents, frappèrent la terre de leurs sceptres[1], et ne purent retenir leurs larmes.

« Malheur cruel, s'écrie le roi des rois, si je désobéis! « cruel encore, si j'égorge ma fille, l'ornement de ma « maison; si les flots du sang de la vierge immolée à « l'autel de Diane souillent les mains paternelles! Des « deux côtés je ne vois qu'infortune. Puis-je, déserteur « de la flotte, trahir mes alliés? Ils le désirent de toute « leur âme, ce sacrifice qui doit apaiser les vents, — le « sang de ma fille! — Ils le font sans crime : c'est le « gage de la victoire[2] ! »

Mais Agamemnon subit le joug de la nécessité : son âme change; ce dessein barbare, criminel, impie, il l'a conçu; il ne recule plus devant l'odieux forfait. Ainsi sont entraînés les mortels par cette conseillère de la honte, la démence, source fatale de tous les maux! Il eut le courage de devenir le bourreau de sa fille pour venger dans les combats l'enlèvement d'Hélène, et pour ouvrir la route à ses vaisseaux.

Les chefs de l'armée, dans leur rage belliqueuse, ne furent touchés ni de la jeunesse de la vierge ni des prières, des plaintes qu'elle adressait à son père[3]. Lui-

1. Boissonade cite, à propos de ce signe énergique de désespoir, un passage de l'histoire de la campagne de Russie, par Ph. de Ségur: « Un officier vint annoncer à Napoléon cette nouvelle désastreuse; l'empereur, *frappant la terre de son bâton,* lança au ciel un regard furieux. »

2. Les mots εὖ γὰρ εἴη, ainsi que le fait observer Schütz, ne peuvent être l'expression d'un souhait : ils sont une sorte d'excuse du désir des Grecs, et préparent ce qui va suivre. On ne comprend pas qu'un père puisse s'écrier, en un pareil moment, comme chez Ahrens : *Utinam bene sit!*

3. Ahrens rend κληδόνας πατρῴους par les mots *paternas voces.* Ces prétendues réclamations d'Agamemnon ne s'accordent guère avec la résignation parfaite que lui attribue le chœur, ni avec la dureté dont il va faire preuve. Le sens que j'ai adopté, tout aussi conforme

même, après l'invocation sainte, le père ordonne aux ministres du sacrifice de la saisir comme une chèvre, de la déposer sur l'autel enveloppée de ses voiles, la tête pendante. Par son ordre, on ferme la bouche de la victime : un bâillon arrête ses cris, les imprécations qu'elle lance contre sa famille.

Son sang coule et rougit la terre[1]; ses regards percent du trait de la pitié l'âme des sacrificateurs. Elle est belle comme dans des peintures[2]. On dirait qu'elle va parler encore. On se croirait aux jours où elle chantait dans les splendides festins de son père; où la voix de la vierge sans tache charmait l'existence fortunée d'Agamemnon[3].

Ce qui suivit, je ne l'ai point vu, je n'en parle pas; mais l'art de Calchas n'est pas un art trompeur; et la Justice, par les coups déjà frappés, nous fait comprendre ceux qu'elle prépare. Mais à quoi bon s'inquiéter de l'avenir, puisqu'on ne peut l'éviter? pourquoi s'affliger avant le temps? L'avenir sera un jour le présent, et se

à l'usage, à cause du double sens actif et passif de beaucoup d'adjectifs, est seul d'accord avec l'ensemble du passage.

1. Littéralement : *versant sur le sol une teinture de safran.* Schütz veut qu'il ne s'agisse ici que des bandelettes jaunes qui retombent sur la terre : *infulis croco tinctis ex utraque parte in terram profusis.* Ahrens traduit : *crocea veste vero in terram projecta.* J'ai préféré le sens vulgaire, qu'autorise la confusion fréquente, chez les poëtes, du crocus et de la pourpre. Même en latin, il serait difficile de traduire toujours l'épithète *croceus* par le mot *jaune* ou *safrané.* Les pétales de la fleur qui donne le safran sont rouges; et l'expression d'Eschyle, avec le sens que je lui donne, ne semblera plus fort extraordinaire si l'on songe à ce vers des *Géorgiques,* IV, 182 :

Et glaucas salices, casiamque, *crocumque rubentem.*

3. Ces comparaisons de la réalité avec les objets de l'art ne sont pas rares chez les poëtes tragiques. Ainsi Polyxène, dans l'*Hécube* d'Euripide, *a la poitrine comme celle d'une statue.*

3. Le beau récit de la mort d'Iphigénie, dans Lucrèce, a été visiblement inspiré par le récit bien plus beau encore du poëte grec. Quelques expressions du latin sont même des traductions littérales : *ministros, sublata virum manibus,* etc.

révélera en pleine lumière [1]. Puisse-t-il être heureux! c'est là le plus cher désir des seuls gardiens, des seuls défenseurs qui restent aujourd'hui dans la terre d'Apis [2].

(Entre Clytemnestre.)

Me voici devant toi, Clytemnestre, plein du respect que je dois à ton autorité; car c'est justice de faire honneur à l'épouse du roi, quand l'absence de l'époux laisse le trône désert. Pour quelle nouvelle heureuse, ou pour quelle espérance de succès, célébres-tu des sacrifices? Je l'apprendrais volontiers : pourtant, s'il le faut, je respecterai ton silence.

CLYTEMNESTRE.

Puisse une nuit heureuse, comme dit le proverbe, être la mère d'un heureux jour! Ta joie va passer ton espoir même : les Argiens sont maîtres de la ville de Priam.

LE CHŒUR.

Comment dis-tu? Je n'ose croire à tes paroles.

CLYTEMNESTRE.

Que Troie est au pouvoir des Grecs : ces mots sont-ils clairs?

LE CHŒUR.

Ah! la joie pénètre mon cœur, arrache mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

Ces pleurs que versent tes yeux font éclater tes bons sentiments [3].

LE CHŒUR.

As-tu donc une preuve certaine du fait?

1. Je lis αὐγαῖς, avec la plupart des derniers éditeurs. La vulgate, αὐταῖς, c'est-à-dire τέχναις Κάλχαντος, signifie que l'avenir sera conforme aux prédictions du devin.

2. Le Péloponèse. Voyez la pièce des *Suppliantes*.

3. Le mot κατηγορεῖν, comme le mot français *accuser*, signifie quelquefois montrer, faire paraître, faire éclater, et sans aucune idée de réprimande.

CLYTEMNESTRE.

Une preuve certaine? oui, sans nul doute, à moins qu'un dieu ne m'abuse.

LE CHŒUR.

Ne t'en laisses-tu pas imposer par les visions d'un songe?

CLYTEMNESTRE.

Moi? me fier aux illusions du sommeil!

LE CHŒUR.

C'est peut-être quelque bruit sans consistance qui t'aura séduite[1].

CLYTEMNESTRE.

Tu me crois donc aussi crédule qu'une jeune enfant?

LE CHŒUR.

En quel temps Troie a-t-elle péri?

CLYTEMNESTRE.

Dans la nuit même qui a mis ce jour au monde.

LE CHŒUR.

Et quel messager a pu si promptement apporter cette nouvelle?

CLYTEMNESTRE.

Vulcain : les rayons éclatants qu'il a lancés du mont Ida[2]. De fanal en fanal, le feu messager a envoyé jus-

1. Les commentateurs disputent sur le sens du mot ἄπτερος. Suivant les uns, il signifie rapide, soudain; suivant les autres, faible, sans consistance, sans réalité. Cette dernière interprétation m'a paru préférable, à cause de sa clarté et de sa convenance avec la pensée que veut exprimer le chœur. Le mot que j'ai traduit par *séduire* est bien autrement énergique dans le texte : c'est ἐπίανεν, *saginavit*, t'a engraissée. Par une métaphore facile à comprendre, ce mot pouvait s'appliquer à l'expression de tout ce qui est bien-être, contentement, etc.

2. Montagne de la Troade.

qu'ici la nouvelle. De l'Ida elle passe au promontoire d'Hermès, dans Lemnos[1]; après Lemnos, le mont de Jupiter, l'Athos[2] la reçoit, et le troisième signal s'allume: immense, flamboyant, voyageur qui porte la joie, il franchit d'un bond puissant la croupe des mers, et il vient, comme un soleil, dorer de sa lumière les rochers du Maciste[3]. Là on se hâte, on ne se laisse pas aller à l'oisiveté du sommeil; et bientôt à son tour le fanal du Maciste avertit au loin les gardiens du Messapius, sur les bords de l'Euripe[4]. Ceux-ci ont répondu; ils ont fait avancer la nouvelle en allumant un immense amas de bruyères sèches : clarté forte et soutenue, qui franchit les plaines de l'Asopus[5], pareille à la lune étincelante, et qui, jusqu'au faîte du Cithéron[6], continue la succession des flammes messagères. La garde du mont n'a point refusé de propager la nouvelle : là, un feu brillant s'est allumé, plus grand même que les autres, et dont la lueur a percé par delà les marais de Gorgopis, jusqu'au mont Égiplancte[7], où d'autres gardiens s'empressèrent d'accomplir l'ordre donné. Ils font jaillir un vaste tourbillon

1. L'île de Lemnos est à peu près à égale distance de l'Asie et de l'Europe, et si proche du mont Athos, que le soir, dit-on, l'ombre de cette montagne s'allonge jusque sur les côtes de l'île.

2. Montagne très-élevée, qui forme une presqu'île entre le golfe Strymonien et le golfe Singitique.

3. D'après le scholiaste, il s'agit d'une montagne de l'Eubée. C'est donc à tort qu'on fait une difficulté au sujet du Maciste. Ce n'est qu'un homonyme du Maciste de Lesbos. La Porte du Theil a pris, mais volontairement, ce nom de montagne pour un nom d'homme, parce qu'il y a, vu l'éloignement, impossibilité physique à faire communiquer de l'Athos à Lesbos la lumière d'un fanal, sans compter que ce n'était pas précisément le droit chemin de l'Argolide.

4. L'Euripe est l'étroit bras de mer qui sépare l'Eubée de la Béotie; et le Messapius était une montagne de ce dernier pays.

5. L'Asopus est une rivière qui arrose la Béotie.

6. Le Cithéron est une montagne de la même contrée.

7. Les marais de Gorgopis et le mont Égiplancte étaient dans la Mégaride.

de flamme[1] : l'horizon, à cette lueur intarissable, s'embrase jusqu'au delà du promontoire qui domine le golfe Saronique[2]; et le signal arrive, rayonnant encore, au mont Arachné[3], à ce poste voisin d'Argos. C'est de là qu'on a transmis au palais des Atrides cette lumière. dont le feu de l'Ida fut l'aïeul le plus éloigné[4]. Tels étaient les fanaux que j'avais fait disposer, et qui se sont relevés les uns les autres; mais les vainqueurs de la course, c'est le premier qui donna le signal et le dernier qui le reçut. Voilà les sûres nouvelles que mon époux m'a envoyées de Troie[5].

LE CHŒUR.

Je vais dans un instant, ô reine, rendre grâces aux dieux; mais je désire vivement d'entendre encore cette étonnante nouvelle : daigne la répéter encore.

CLYTEMNESTRE.

Oui, en ce jour les Achéens sont maîtres de Troie. Des cris bien divers, j'imagine, retentissent dans la ville. Versez dans le même vase le vinaigre et l'huile, vous les voyez se séparer, jamais s'unir : ainsi se distinguent,

1. Le texte dit : *une grande barbe de flamme*, φλογὸς μέγαν πώγωνα. Cette expression serait ridicule dans notre langue.

2. C'est le golfe que forment l'Attique, l'isthme de Corinthe et la côte orientale du Péloponèse. On ne sait pas de quel promontoire Eschyle veut ici parler : c'est probablement le Spiréum, lequel se trouve à peu près dans la direction de Mégare à Argos.

3. L'Arachné n'était pas absolument aux portes d'Argos, mais il dominait l'Argolide.

4. Le terme dit : οὐκ ἄπαππον, *non carens proavis*, qui ne manque pas d'aïeux, dont les aïeux remontent fort loin.

5. On ignore si Eschyle a inventé cette transmission d'une nouvelle à l'aide de feux allumés, ou s'il n'a fait que suivre une tradition reçue. Toutefois on a cherché si la transmission en elle-même était possible, et la question a été résolue par l'affirmative. Boissonade cite, à ce propos, un roi de Castille du XV[e] siècle, qui, au moyen de feux allumés sur les collines, se fit transmettre en peu d'instants, de Toro à Ségovie, la nouvelle de l'accouchement de la reine.

indices d'un succès tout différent, les cris des vaincus et ceux des vainqueurs. Là, des femmes, des enfants tiennent embrassés les cadavres de leurs époux, de leurs frères, de leurs pères, et déplorent, chargés du joug de la servitude, le destin de ce qu'ils avaient de plus cher au monde[1]. Ici, fatigués du combat de la nuit, pressés par la faim, les vainqueurs se préparent à leur premier repas du jour, et Troie y fournit. Nul ordre, nulle distinction de rangs : suivant que le sort en a décidé, chacun s'établit dans les maisons de Troie esclave, à l'abri désormais des frimas et de la rosée. Combien ils sont heureux[2] de pouvoir enfin dormir la nuit tout entière, sans gardes à leur porte! S'ils respectent les dieux tutélaires de la ville vaincue, s'ils épargnent leurs temples, vainqueurs, ils ne subiront pas le retour de la Fortune. Puisse notre armée ne point s'abandonner à une convoitise sacrilége! Pour qu'ils rentrent heureusement dans leurs foyers, nos soldats ont encore à fournir la moitié de la carrière. S'ils reviennent chargés du courroux des dieux, la ruine de Troie suffira pour appeler sur eux la vengeance : il ne sera pas besoin d'un autre grief[3]. Tu vois quels sont mes vœux, les vœux d'une simple femme.

1. La phrase, dans les manuscrits et dans la plupart des éditions, est absolument inexplicable. Aucune des corrections qu'on y a faites ne donne un sens satisfaisant, car ce sont les vieillards qu'on y laisse à côté des enfants, au lieu d'y mettre les femmes. On n'emmenait pas les vieillards en captivité. Je lis, au vers 328 : παῖδες γυναῖκές τ' ἐξ ἐλευθέρου. Le mot ἀνδρῶν, vers 327, dit que les femmes étaient nommées. En tout cas, elles doivent l'être dans une traduction; car la clarté, sans cela, manquerait inévitablement.

2. Au lieu de ὡς δυσδαίμονες, j'admets la correction ὡς δ' εὐδαίμονες, mais dans le sens que lui donnent Martin et Weil, et non point comme on l'explique depuis Stanley. C'est ὡς exclamatif.

3. Ces mots de Clytemnestre sont comme l'annonce des desseins qu'elle médite. « Elle termine, dit M. Patin, par des vœux pour les vainqueurs, ou plutôt elle leur adresse une menace que le chœur ne peut comprendre, mais dont le sens n'échappe pas à la pénétration du spectateur, effrayé de cette révélation inattendue. »

Fasse le ciel que leur bonheur soit entier, et ne se mêle pas de revers ! Le sort que je leur souhaite, c'est la possession de tous les biens[1].

LE CHŒUR.

Femme, ce sont là de bons sentiments, et tu parles comme eût fait un homme sage. La nouvelle est assurée, je n'en doute plus d'après ton récit, et me voilà tout prêt à rendre grâces aux dieux. Un digne prix récompense enfin nos peines. (Clytemnestre sort.)

O roi Jupiter ! ô nuit amie, bienfaitrice glorieuse qui as étendu sur les murs de Troie un réseau sans issue ! Nul n'a échappé, ni âge mûr ni enfance ; le grand filet de l'esclavage et du malheur a tout enveloppé. Donc j'adore Jupiter, le dieu puissant de l'hospitalité : c'est lui qui vient de punir Alexandre. Depuis longtemps son arc était tendu : il ne fallait pas que le trait partît avant l'heure, ni qu'il s'égarât inutile loin par delà les astres[2].

A ce coup, les Troyens ont reconnu Jupiter ; ils savent, par leur expérience, et les desseins et l'accomplissement. On a dit : « Les dieux ne daignent pas s'occuper des hommes qui foulent aux pieds la gloire des plus saintes lois. » Parler ainsi, c'est être impie. Ils l'ont vu plus d'une fois, les neveux de ceux qui respiraient l'injustice et la guerre, enivrés de l'excès d'une funeste opulence. Ne possédons que des biens sans péril : le nécessaire et la sagesse. La richesse est un faible rempart pour l'homme qui a renversé d'un pied insolent l'autel de la Justice : il disparaît bientôt.

La funeste confiance du crime entraîne les scélérats ;

1. Weil pense qu'il manque un vers entre 348 et 349, et que les quatre vers par lesquels le chœur répond à Clytemnestre sont la contre-partie des quatre vers que Clytemnestre avait adressés au chœur.

2. Au lieu de ὑπὲρ ἄστρων, on a proposé diverses corrections : ὑπὲρ ἄκρων, ὑπὲρ αἶσαν, ὑπὲρ ὥραν, ὑπὲρ ἀκμῶν.

mais les fils même payeront, par d'intolérables douleurs, la faute des pères. Il n'est plus d'expiation efficace : on a beau mettre au jour toutes les ressources; déjà s'embrase l'incendie du malheur[1]. Comme une monnaie de mauvais aloi, qui s'est ternie en passant de main en main, l'homme est estimé à son prix; l'oiseau que l'enfant poursuivait s'envole : ce qui reste, c'est, imprimée à toute une ville, une tache ineffaçable. Nul dieu, dès lors, n'écoute plus les prières; et le mortel injuste, auteur de tous les maux, est effacé du monde. C'est ainsi que Pâris, reçu dans la maison des Atrides, déshonora la table de l'hospitalité par l'enlèvement d'une épouse.

Elle, à son pays, elle laisse le cliquetis des boucliers et des lances, l'armement des vaisseaux; à Ilion, elle porte la ruine pour dot. Légère, elle s'est échappée par les portes d'Argos; elle a osé ce qu'on n'osa jamais. Les devins du palais[2] poussaient des cris lugubres : « O maison! maison! ô rois! ô lit nuptial! ô souvenirs d'une épouse fidèle autrefois! » L'époux est là, silencieux, confus d'un tel abandon; mais il ne se livre point aux invectives, et son visage n'a rien qui effraye[3]. Dévoré du

1. J'ai lu : ἄκος δὲ παμμάταιον οὐκ ἐκρύφθη· πρέπει δὲ φῶς, αἰνολαμπὲς σίνος. C'est le texte des anciens éditeurs. Il m'a paru plus intelligible que ceux qu'on obtient en changeant les mots ou la ponctuation. Schütz remplace φῶς, *lumière*, par φώς; *mortel*, ce qui devient absurde. Les corrections les plus raisonnables sont celles qui aboutissent au sens donné par Wellauer : *Non latet noxa, sed conspicua est, ut lux horrendum splendens*. Or on ne peut guère s'empêcher de trouver cela fort plat, sans compter que le mot σίνος s'y trouve détourné de sa signification habituelle.

2. Le mot προφῆται, suivant Boissonade, ne signifie ici ni prophètes ni prêtres, mais les citoyens qui, assemblés devant le palais de Ménélas, parlaient entre eux de la fuite d'Hélène. Cette opinion n'a pas fait fortune, et paraît, en effet, assez extraordinaire.

3. On a essayé sur ce passage un nombre infini de corrections; mais la vulgate est encore la meilleure leçon jusqu'à présent; car ἀφεμένων entre deux virgules s'explique très-bien, ce me semble, par l'idée de l'abandon où a été laissé Ménélas. Mais, si on ne le prend pas comme génitif absolu, il devient intraduisible. Ahrens, qui écrit

regret de celle qui est au delà des mers, on dirait un fantôme qui commande dans le palais. Les belles statues[1], images de son épouse[2], redoublent sa douleur : des statues n'ont pas d'yeux; leur charme tout entier s'efface[3].

Des apparitions, suivies de regrets, viennent, dans ses songes, lui apporter un vain bonheur : oui, vain bonheur; car, à l'instant où l'on croit saisir l'objet désiré, la vision s'échappe des mains, et, d'une aile rapide, elle s'enfuit aussitôt par la route du sommeil. Tels étaient, au foyer domestique, les tourments d'un époux; tels, et plus déchirants encore. Mais ceux qui sont partis du pays de Grèce ont laissé, chacun dans sa maison, une douleur poignante, des cœurs brisés. Oui, bien des

ἅλιστος ἀφεμένων ἰδεῖν, produit, avec cette belle correction, le logogryphe suivant : *aspectu suavissimus eorum qui sua amiserunt.* C'était trop changer ou pas assez, puisqu'il s'agissait de traduire, c'est-à-dire de faire comprendre.

1. Ahrens, après avoir traduit le mot κολοσσῶν par *imaginum,* ajoute, entre parenthèses : *per somnum apparentium.* C'est ce qu'on pourrait appeler une explication de fantaisie : κολοσσός n'a jamais signifié que *statue.* D'ailleurs ces visions du sommeil qu'Ahrens place ici se trouveront plus bas.

2. J'ai cru pouvoir ajouter ces mots, pour la clarté du sens.

3. Schütz, qui a très-bien expliqué et paraphrasé tout ce passage, et en latin et en allemand, interprète ainsi les mots ὀμμάτων δ' ἐν ἀχηνίαις ἔρρει πᾶσ' Ἀφροδίτα : *Quamvis nimirum eleganter fabricatæ sint statuæ, carent tamen oculis, adeoque admirationem quidem excitare possunt, amorem non item.* Quant au dernier traducteur latin, une fois engagé dans cette idée qu'il ne s'agissait que d'un rêve, on peut dire qu'il sue, dans sa paraphrase, à y faire concorder son latin, qui ne s'y prête guère, et sans autre résultat que de mettre son erreur première dans un plus grand jour : « Nam oculorum inopia, *quibus nulla vera forma obversatur,* omnis venustas (id est *omnis ex somno capta lætitia*) perit. » Hermann entend, par ὀμμάτων δ' ἐν ἀχηνίαις, *aspectu Helenæ deficiente,* ce qui donne, au fond, le même sens que l'interprétation de Schütz. Weil explique ἐν ἀχηνίαις comme s'il y avait εἰς ἀχηνίας. Alors le chœur dirait que tout l'amour de l'infortuné se perd à chercher des choses qu'il ne peut voir, à se leurrer d'images sans réalité.

malheurs nous ont frappés jusqu'à l'âme. On sait ceux qu'on a accompagnés au rivage ; et, au lieu des guerriers, ce qui revient dans toutes nos maisons, ce sont des urnes et de la cendre.

Le dieu qui fait donner de l'or en échange des cadavres; le dieu qui dans les combats tient la balance, Mars renvoie d'Ilion à de tristes parents la déplorable poussière recueillie dans le bûcher : ce qui reste d'un guerrier tient, faible monceau de cendre, tout entier dans un vase. On gémit; on fait l'éloge des morts : celui-ci, c'était un habile guerrier; cet autre a péri bravement dans la sanglante mêlée, pour une épouse qui n'était pas la sienne. Ceci, on le murmure tout bas; et une indignation sourde fermente dans les cœurs contre les Atrides, qui ont tout ordonné. D'autres restent à jamais là-bas, autour des murs d'Ilion, sous de nobles tombeaux : la terre vaincue a enseveli les vainqueurs.

L'indignation publique est un lourd fardeau : les imprécations fatales sont le tribut qu'en tirent les rois. Un pressentiment m'annonce quelque calamité qui se trame dans l'ombre. Les dieux ont l'œil ouvert sur ceux qui prodiguent le sang [1]. Il vient un jour où les noires Furies changent l'existence de l'homme heureux aux dépens de la justice : il s'anéantit, sa force disparaît; il est effacé du monde. Être vanté pour sa richesse, c'est un malheur; c'est alors qu'on voit tomber sur sa tête la foudre de Jupiter [2]. Je préfère un bonheur qui n'excite pas

1. Le chœur a l'air d'exprimer ici la même pensée que nous avons remarquée plus haut dans la bouche de Clytemnestre. Mais le caractère de généralité qu'il lui imprime et les développements qui suivent montrent bien qu'il ne songe qu'à faire une thèse de morale, et non point à instruire le procès d'Agamemnon et des vainqueurs de Troie.

2. Le texte dit : βάλλεται γὰρ ὄσσοις Διόθεν κεραυνός, ce que Schütz interprète très-bien : *fulmen enim a Jove* ejusmodi hominum *oculos ferit*. Ne pouvant traduire littéralement, j'ai tâché de conserver, dans les mots *on voit*, quelque chose du mot ὄσσοις. En tout cas j'ai

l'envie. Détruire des villes n'est pas l'objet de mes vœux : puissé-je aussi ne jamais voir, captif moi-même, ma vie soumise aux caprices d'un autre !

L'heureuse nouvelle apportée par le feu s'est promptement répandue dans Argos. Qui sait si elle est assurée, si ce n'est pas un mensonge des dieux ? Est-il quelqu'un assez enfant, assez insensé, pour s'enflammer de joie sur la foi de ce signal qui a brillé tout à l'heure, et passer ensuite à la douleur quand la nouvelle sera démentie ? Une reine peut seule impunément, avant toute certitude, vanter les faveurs de la victoire. L'esprit féminin est facile à se prévenir, prompt à répandre partout ses chimères ; mais promptement périt la victoire proclamée par une femme.

Dans un instant nous saurons si ces lumineux flambeaux, si ces fanaux, cette succession de feux, nous disaient la vérité, ou si, pareille aux songes, la joyeuse lumière qui nous est apparue n'était qu'une imposture. Voilà un héraut qui s'avance du rivage vers nous, la tête ombragée de rameaux d'olivier[1]. La poussière qui s'élève, cette sœur altérée de la boue[2], m'annonce qu'un messa-

reproduit la pensée, sinon l'image entière. Ahrens entend la phrase en question d'une manière fort différente. Pour lui ὄσσοις Διόθεν est la même chose que ὄσσοις Διός. Il fait tomber la foudre des yeux de Jupiter : *nam ex oculis Jovis fulmen jacitur*. Les poëtes mettent souvent des éclairs dans les yeux de leurs personnages ; mais je ne pense pas qu'avant Ahrens personne se soit avisé de mettre dans des yeux, même dans ceux de Jupiter, le tonnerre, la foudre qui tue. Quelques-uns proposent de remplacer ὄσσοις par ὄχθοις, ou par tel autre terme analogue, pour avoir l'équivalent du *feriuntque summos fulgura montes*.

1. Entre le chant lyrique du chœur et l'arrivée du héraut, il a dû se passer un assez long espace de temps, tout ce qu'il en fallait pour que les Grecs revinssent de Troie dans leur pays. Il était besoin de toute la folie des systèmes pour trouver dans l'*Agamemnon* les trois unités dites d'Aristote.

2. On a déjà vu, dans *les Sept contre Thèbes*, une figure du même genre : *une fumée noire, cette sœur agile du feu*.

ger, non plus muet, non plus cette flamme qu'on vous allume avec le bois des montagnes, non plus cette fumée qui accompagne le feu, va nous apporter la nouvelle; que ses paroles vont mettre le comble à notre joie : — oui, écartons toute crainte fâcheuse. — Puisse même notre bonheur surpasser encore notre attente! Puisse celui qui fait d'autres vœux pour Argos recueillir le fruit de ses criminelles pensées [1]!

TALTHYBIUS.

O terre d'Argos! ô sol de la patrie! Enfin, après dix années, je reviens à toi! Après tant d'espérances qui se sont brisées, enfin un de mes vœux est exaucé! Non, je ne me flattais plus de mourir dans le pays d'Argos, d'avoir un jour mon tombeau dans ces lieux si chers. Salut donc, ô mon pays! salut, ô lumière du soleil! et toi, Jupiter, souverain de cette contrée; et toi dieu de Pytho, dont l'arc ne lance plus contre nous tes flèches! Assez longtemps, sur les rives du Scamandre, ô puissant Apollon, ton bras fut levé sur nous : sois maintenant notre sauveur, notre dieu tutélaire! Et vous toutes je vous invoque, divinités dont les images se dressent ensemble sur nos places [2]; et toi aussi, toi mon protecteur, héraut Mercure, dieu adoré des hérauts; et vous qui nous accompagniez au départ, Dioscures [3], recevez avec bien-

1. La plupart des éditeurs mettent ce qui précède, depuis le vers 489, dans la bouche de Clytemnestre. Mais ce langage dubitatif n'est point conforme au caractère de la reine. D'ailleurs, si Clytemnestre était là, Talthybius ne manquerait pas de s'adresser à elle; et il va longuement s'entretenir avec le chœur. Clytemnestre ne reviendra sur la scène que plus tard.

2. Le mot ἀγωνίους équivaut à τοὺς ἐν ἀγοραῖς. Il s'agit des grands dieux, des dieux du conseil de Jupiter, de ce qu'Homère appelle θεῶν ἀγών. On plaçait leurs images les unes à côté des autres. Voyez le premier chœur des *Suppliantes*.

3. Ἥρως τε τοὺς πέμψαντας. Ces mots ne peuvent s'appliquer ici qu'aux Dioscures, Castor et Pollux, protecteurs des matelots et des passagers. Voyez Euripide, *Oreste*, vers 1594; *Électre*, vers 923,

veillance, au retour, ce que le fer a épargné de l'armée. O palais de mes rois, toit bien-aimé, autels vénérables, dieux éclairés par les rayons de l'orient! si jamais votre œil a jadis regardé favorablement mon maître, faites-lui bon accueil après cette longue absence. Le roi Agamemnon revient : la lumière va briller dans la nuit où vous étiez plongés, vous et tout son peuple. Recevez avec honneur, car il le mérite, recevez celui qui a renversé Troie. Armé de la houe de Jupiter vengeur, il a foui en tout sens le sol ennemi. Les autels, les temples des dieux ont disparu; toute la génération des hommes a péri dans la contrée. C'est là le joug sous lequel Troie a été courbée par votre roi, par l'aîné des Atrides. Il revient ce guerrier, ce favori de la Fortune, cet homme, entre tous les mortels aujourd'hui vivants, le plus digne d'être comblé d'honneurs. Pâris et la ville sa complice ne se vantent pas que le crime ait surpassé le châtiment. Coupable de rapt, de larcin, Pâris n'a pas conservé sa proie, et l'antique maison de ses pères a croulé sous nos coups : les fils de Priam ont payé au double le prix de leurs fautes.

LE CHŒUR.

Héraut de l'armée des Achéens, que les dieux bénissent ton retour!

TALTHYBIUS.

Ils l'ont béni : désormais je puis mourir content.

LE CHŒUR.

L'amour de la patrie a bien tourmenté ton cœur?

TALTHYBIUS.

Oui; au point que la joie du retour m'arrache des larmes.

ibid., 1160; *Iphig. en Tauride*, vers 130; Homère, Hymnes, *In Diosc.*; Théocrite, *Idylle* XXII; Horace, *Odes*, I, 12. L'interprétation vulgaire, *Héros qui nous avez vus partir*, n'offre absolument aucun sens à l'esprit.

LE CHŒUR.

Ainsi donc ce doux mal vous tourmentait comme nous[1] ?

TALTHYBIUS.

Quel mal? Explique-toi, car je ne comprends point tes paroles.

LE CHŒUR.

D'être plein de regret de qui nous regrette.

TALTHYBIUS.

La patrie et l'armée, veux-tu dire, étaient affligées d'un mutuel regret.

LE CHŒUR.

Oui; et sans cesse j'en soupirais dans le deuil de mon âme.

TALTHYBIUS.

Mais d'où vient que le peuple se livrait à ce violent chagrin?

LE CHŒUR.

Depuis longtemps je n'ai qu'un remède à mes maux, le silence.

TALTHYBIUS.

Et qui pouvais-tu donc craindre, dans l'absence de tes rois?

LE CHŒUR.

Ah! j'en suis à dire comme toi, que la mort me comblerait de joie.

1. Blomfield, Boissonade et Ahrens suppriment, dans le texte, le signe de l'interrogation. Ce dernier change ἦτε en ἴστε, pour obéir, dit-il, aux lois de la langue grecque. J'ignore quelles sont ces lois auxquelles, selon Ahrens, tous les éditeurs d'Eschyle se trouvent avoir manqué : il n'a pas jugé à propos de nous les déduire. La phrase latine qui résulte pour lui de cette correction ne pouvait manquer d'être fort singulière : « Scitote igitur vos hujus grati morbi, *quo nos affecti eramus,* participes fuisse. » Elle n'a guère qu'un avantage, c'est de justifier plus que suffisamment la réponse du héraut, qui déclarera ne pas comprendre.

TALTHYBIUS.

Moi, c'est à cause de mon bonheur présent[1]. Le cours du temps amène, dans cette vie, et des biens et des maux. Qui peut, hormis les dieux, vivre exempt de peine durant son existence entière? J'aurais à vous raconter bien des traverses : veilles funestes de la navigation, rares relâches[2], incommodités de mille sortes; quel jour, depuis le départ, avons-nous passé sans gémir[3]? Débarqués, mêmes fatigues, et de pires encore. Nos lits étaient au pied même des murailles de l'ennemi. Puis les rosées du ciel, l'humidité de l'herbe des champs, nous pénétraient, s'attachaient à nous, endommageaient nos vêtements, hérissaient nos chevelures. Et si l'on vous parlait de ces hivers où périssaient les oiseaux[4],

1. J'ai rapporté au héraut lui-même les termes vagues dont se sert Eschyle : εὖ γὰρ πέπρακται, *nam res bene cessit.* Je n'ai pas cru que le héraut pût dire au chœur : « Je ne m'étonne pas que tu désires la mort, car nos affaires vont bien. » Cela me paraissait presque dénué de raison, tandis que le héraut qui a dit, en se félicitant de son retour. *Désormais je puis mourir content,* doit sentir le besoin d'expliquer sa pensée, au moment où le chœur dit qu'il souhaite aussi la mort. Cependant Schütz, qui a prêté son interprétation au nouveau traducteur latin, rapporte au chœur les mots εὖ γὰρ πέπρακται. Grammaticalement, Schütz est irréprochable. Je ne crois pas l'être moins que lui, puisque rien ne montre si c'est σοί ou μοί qui est sous-entendu. C'est au lecteur à juger lequel des deux sens est le plus simple et le plus naturel. Weil, dans ses *Addenda,* conjecture qu'il manque, avant εὖ γὰρ πέπρακται, un vers qui liait les pensées : « Versum excidisse puto, quo præco tristitiæ non indul« gendum esse dicebat. » Dans ce cas, la phrase ambiguë aurait un sens bien déterminé, et toute difficulté aurait disparu.

2. J'ai suivi, pour le sens de παρῆξεις, H. Estienne, Wellauer et tous les commentateurs d'Eschyle. Mais, comme c'est le seul exemple de ce mot qu'il y ait dans la langue grecque, Ahrens a pris sur lui de l'entendre à sa façon : il le traduit par *foros,* pont de navire; ce qui l'a entraîné à traduire, aussi de fantaisie, l'adjectif σπαρνός par *angustus,* au lieu de *rarus,* épithète, en effet, peu convenable à un pont.

3. Weil reporte le vers 557 entre 571 et 572, et il change, au vers 556, τί δ' αὖ en πλόους. Mais, dans ses *Addenda,* il se contente de faire quelques corrections au texte vulgaire des vers 555-557.

4. Boissonade rapproche de ce passage des traits empruntés à l'ou-

de ces intolérables hivers que nous apportaient les neiges du mont Ida ; si l'on vous peignait ces étés, alors que la mer, immobile, abandonnée des vents, retombait dans sa couche et s'endormait à l'heure de midi ! — A quoi bon ces affligeants souvenirs ? La peine est passée ; elle est passée surtout pour ceux qui sont morts, et si bien passée, qu'ils ne consentiraient pas à revivre. A quoi bon, pour le survivant, de compter le nombre des morts, de déplorer les rigueurs de la Fortune ? Réjouissons-nous plutôt ; car la Fortune nous a favorisés [1]. Pour nous, reste de l'armée des Argiens, c'est le profit qui l'emporte ; le dommage n'est pas d'un poids qui le balance. Publions à la face de ce soleil, nous qui avons franchi les mers et la terre, publions notre juste gloire : « La flotte « des Argiens a vaincu Troie ; et ces dépouilles, antiques « trophées [2], ont été clouées dans les temples des dieux « de la Grèce. » Qu'on entende retentir ces paroles, et qu'on s'écrie : « Gloire à la ville d'Argos ; gloire à ses « chefs ! honneur à Jupiter, qui a décidé le succès ! » — Je n'ai plus rien à te dire. (Clytemnestre entre sur la scène.)

LE CHŒUR.

Ce discours, je l'avoue, satisfait mes inquiétudes ; car

vrage de l'historien Ph. de Ségur : « Leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. » — « On vit flotter dans l'air des molécules glacées ; les oiseaux tombèrent roidis et gelés. »

1. C'est l'interprétation de Schütz. D'autres, et parmi eux Boissonade, rapprochent l'expression χαίρειν καταξιῶ de χαίρειν ἐᾷν, εἰπεῖν, ce qui force à donner ici à ξυμφοραῖς un sens défavorable : *Imo calamitatibus valedicendum censeo*, ou, comme traduit Ahrens : *Ac multum has calamitates valere jubeo*. On peut, je crois, adopter l'une ou l'autre interprétation, suivant qu'on rapporte ces paroles du héraut ou à ce qui va suivre, comme je l'ai fait avec Schütz, ou à ce qui précède. Cependant Schütz n'hésite pas à condamner absolument celle qu'il n'a pas adoptée. Quelques-uns lisent συμφοράς, ce qui tranche la question dans le sens contraire à l'interprétation de Schütz.

2. Le mot *antiques* est mis là, bien entendu, au regard de la postérité qui contemplera ces trophées.

l'esprit[1], même dans la vieillesse, est toujours jeune par la curiosité. Quel bonheur pour ce palais, pour Clytemnestre! Mais ce bonheur, après eux, je dois y prendre ma part.

CLYTEMNESTRE.

Les accents de ma joie ont éclaté, il y a longtemps déjà[2] : c'était à l'instant où le feu messager vint, dans la nuit, apporter le premier la nouvelle, et nous dit la prise, la ruine d'Ilion. Quoi! me disait-on avec un air de reproche, ajouter foi à des signaux enflammés! s'imaginer que Troie vient d'être prise! C'est bien le fait d'une femme de livrer son cœur à des illusions présomptueuses! D'après ces discours, évidemment j'étais dans le délire. Pourtant je faisais des sacrifices; la voix des femmes célébrait le triomphe; des cris de joie se répondaient dans Argos; et, dans les temples des dieux, l'hymne de la victoire accompagnait le sacrifice et retentissait à l'instant où s'assoupit[3] la flamme odorante. — Mais qu'est-il besoin que tu m'en dises davantage? je vais tout apprendre de la bouche du roi lui-même. Je cours préparer à mon époux vénéré une réception digne de lui. Quel jour plus doux pour une femme que celui où elle revoit son mari qui revient des combats, où elle ouvre la porte au guerrier qu'ont préservé les dieux!

1. Je lis νοῦς, au lieu de τοῖς. Cette correction d'Enger est approuvée par Weil dans ses *Addenda*.

2. Il faut avouer que ce mot πάλαι n'est pas peu embarrassant pour ceux qui veulent trouver l'unité de temps dans l'*Agamemnon*. Chercher à excuser Eschyle d'avoir manqué à des règles qui ont été proclamées plus d'un siècle après lui, c'est pure faiblesse. Eschyle, comme dit Schlegel, use ici de sa puissance surnaturelle, en faisant voler, vers son but terrible, les heures trop lentes dans leur cours.

3. Au lieu de κοιμῶντες, qui paraît impropre et obscur à quelques-uns, on a proposé d'écrire καίοντες, ou κοιῶντες, ou κινοῦντες, ou κνισῶντες. Weil lit κιρνῶντες, correction que justifie, selon lui, l'expression φαρμασσομένη χρίματος ἁγνοῦ, vers 94. Je préfère encore κοιμῶντες, hardiesse poétique qui n'a rien, selon moi, de fort extraordinaire, mais dont je n'ai pu donner qu'un équivalent.

Retourne vers mon époux : dis-lui de se hâter; que c'est le vœu le plus cher de son peuple; qu'il retrouvera dans sa maison une femme fidèle, la même au retour qu'au jour du départ, une bonne gardienne de sa demeure[1], dévouée à lui seul, ennemie de ses ennemis; en un mot, une femme vertueuse, et qui n'a en rien violé, durant une si longue absence, le sceau de la pudeur et de la foi[2]. Je connais aussi peu les plaisirs, les conversations coupables de l'amour adultère, que je connais la trempe de l'airain[3]. Un tel éloge de soi-même, quand il est conforme à la vérité, ne messied pas à la bouche d'une femme généreuse[4]. (Clytemnestre sort.)

LE CHŒUR.

Tu viens d'entendre Clytemnestre, et te voilà suffisamment instruit; car elle s'est exprimée en termes convenables, et qui expliquent clairement sa pensée[5]. Mais

1. L'expression, en grec, est bien plus énergique : δωμάτων κύνα, *chienne de sa demeure.*

2. J'ai dû paraphraser le mot σημαντήριον. Quant au mot οὐδέν, je l'ai pris adverbialement, comme Schütz, qui le traduit par *minime.* Ahrens explique *sigillum* par *arcanum.* Faire dire à Clytemnestre qu'elle n'a violé aucun secret, ce n'est pas rendre la pensée du poëte : une femme adultère, qui vient de protester de sa vertu, doit insister sur ce point; et c'est ce que fait Clytemnestre, dans tout ce qui suit les mots ἐσθλὴν ἐκείνῳ.

3. Avec plusieurs commentateurs, j'entends les mots χαλκοῦ βαφάς comme une sorte de proverbe. Quelques-uns cependant veulent que ces mots signifient des blessures faites avec l'airain ou le fer, que les hommes reçoivent dans les combats. D'autres enfin, les traduisant par le mot *cædem,* font dire à Clytemnestre qu'elle n'est pas plus adultère que meurtrière. Il m'a semblé que, si Eschyle avait voulu parler de meurtres ou de blessures, il aurait employé un autre terme que *teinture* ou *trempe d'airain.*

4. On met ordinairement cette dernière phrase dans la bouche du héraut. Comme Hermann et Weil, je la rends à Clytemnestre, dont elle achève bien le discours.

5. J'avais d'abord rapporté τοροῖσιν ἑρμηνεῦσιν au héraut, qui doit expliquer à Agamemnon les paroles de son épouse. Je reviens, pour ces mots, au sens du scholiaste, qui en fait le synonyme de ἀκριβέσι λόγοις. Je n'ai pas cru, d'ailleurs, que εὐπρεπῶς dût se prendre en

dis-moi, héraut, Ménélas revient-il avec vous? A-t-il sauvé ses jours, lui, l'amour et la gloire de notre pays?

TALTHYBIUS.

Si je vous faisais un agréable mensonge, mes amis, vous ne jouiriez pas longtemps de l'erreur.

LE CHŒUR.

Eh! fasse le ciel que tes nouvelles soient bonnes! et vraies aussi, car une fausseté ne manque pas de se déceler bien vite.

TALTHYBIUS.

Le guerrier a disparu de l'armée des Achéens, lui et son vaisseau; je ne mens point.

LE CHŒUR.

Est-ce à la vue de tous qu'il a quitté Ilion? Est-ce une tempête, désastre commun à vous tous, qui l'a emporté loin de l'armée?

TALTHYBIUS.

Tu viens, comme un habile archer, de frapper au but. Voilà, en deux mots, cette longue et triste aventure.

LE CHŒUR.

Vit-il? est-il mort? Qu'en disait-on sur la flotte?

TALTHYBIUS.

Nul ne sait rien; nul ne pourrait donner de renseignements précis; nul, hormis le soleil, ce nourricier de la terre.

LE CHŒUR.

Et comment donc est-elle venue, comment a-t-elle

mauvaise part. Il n'y a pas d'ironie dans l'intention du chœur; l'ironie serait perdue pour le héraut, et le spectateur n'a pas besoin que le chœur lui insinue obscurément des doutes sur la sincérité de Clytemnestre : il en sait là-dessus aussi long pour le moins que le chœur lui-même.

cessé, cette tempête dont tu parles, suscitée contre la flotte par le courroux des dieux[1]?

TALTHYBIUS.

Il ne convient pas que de funestes récits profanent un jour d'allégresse. Et puis, nous avons à rendre grâce aux dieux[2]. Quand un messager, le visage triste, annonce à une ville d'effroyables malheurs, la destruction d'une armée, une blessure enfin qui frappe tout le peuple; quand il montre, perdus à jamais pour leurs familles, une foule de guerriers, frappés de ce double fouet[3] dont se sert le dieu Mars, double instrument de mort, couple meurtrier: c'est quand il est plein de ces calamités, que cet homme doit chanter ainsi le péan des Furies. Mais moi, chargé de l'heureuse nouvelle de la victoire: moi qu'on députe vers une ville joyeuse de son bonheur, comment pourrai-je mêler ensemble succès et disgrâces, décrire une tempête déchaînée contre les Grecs par le courroux des dieux? Ennemis acharnés de tout temps, le feu et la mer se sont conjurés contre nous : le gage de leur réconciliation, ce devait être la destruction de la malheureuse armée des Argiens. Il faisait nuit quand les vagues fatales furent soulevées par l'orage. Les navires s'entre-choquaient, poussés par les vents de Thrace; les proues se brisaient sous l'effort : au milieu des tourbillons de vent, des torrents de pluie, le

1. Cette question et le récit qui suit ont été imités par Sénèque, dans son *Agamemnon*, vers 410 et suivants :

> CLYT. *Quis, fare nostras hauserit casus rates:*
> *Aut quæ maris fortuna dispulerit duces?*
> EURYB. *Acerba fatu poscis, infaustum jubes*
> *Miscere læto nuntium*, etc.

2. Il y a plusieurs manières d'entendre ces mots fort vagues, χωρὶς ἡ τιμὴ θεῶν. Je crois avoir choisi la plus simple, qui est celle d'Abresch. Ahrens, qui a suivi le scholiaste, ou à peu près, traduit: « Seorsum a diis ei *qui id faciat*, præmium est. » Le lecteur peut choisir.

3. Il s'agit du fer et du feu.

pilote[1] éperdu laisse aller au hasard son vaisseau qui tournoie et s'abîme. A l'instant où reparut la brillante lumière du soleil, nous vîmes la mer Égée couverte de cadavres de guerriers achéens, de débris de navires. Pour nous, notre vaisseau demeura sans avarie : à coup sûr un dieu, non point un homme, vint mettre la main à notre gouvernail et nous déroba à la colère des dieux, ou obtint d'eux notre salut. Toujours est-il que la Fortune préservatrice s'est assise sur notre vaisseau et nous a accompagnés : nos ancres n'ont point cédé à la violence de la tempête; nous n'avons point touché aux écueils. Échappés aux gouffres dévorants des mers, éclairés des blancs rayons du jour, nous osions à peine croire à notre bonheur; et le chagrin préoccupait toutes les âmes, à l'aspect du récent désastre de notre flotte mise en pièces et abîmée dans les flots. Et maintenant, si quelques-uns d'entre eux sont encore en vie, ils parlent de nous comme on parle des morts; en peut-il être autrement? et nous, nous croyons que tel a aussi été leur destin. Puisse l'événement nous rassurer! Ménélas, tu dois t'y attendre, reparaîtra le premier, sans nul doute. Si les rayons du soleil éclairent ses yeux; s'il vit préservé par les soins de Jupiter, qui n'aura encore pas voulu détruire la race des Atrides, ayons l'espoir qu'il reviendra dans sa demeure. — Ce récit que tu viens d'entendre, sois-en bien assuré, c'est la vérité même. (Il sort.)

LE CHOEUR.

Qui l'a donné, ce nom si vrai; quel autre qu'un des

1. Malgré l'autorité de plusieurs commentateurs, je n'ai pas rapporté le mot ποιμένος, *berger, conducteur*, à la tempête elle-même. Le sens que je donne sort tout aussi bien du texte interprété littéralement, que celui qu'a préféré Ahrens : « mali pastoris *(tempestatis)* » vertigine. » Boissonade, qui l'emploie comme j'ai fait, et qui justifie cette interprétation par plusieurs exemples poétiques, dit avec raison de ceux qui font de la tempête un berger, qu'il faut les laisser dire : *non audiendi videntur*.

êtres invisibles qui, sachant d'avance les lois du Destin, même dans un cas fortuit[1] mènent notre langue? Qui l'a nommée, cette Hélène qu'un époux revendiqua par les armes, cette Hélène cause de tant de combats? Fatale en effet aux vaisseaux[2], fatale aux guerriers, fatale aux villes, elle a laissé la chambre nuptiale; elle a soulevé le riche tissu qui couvrait la porte, et, s'abandonnant au zéphyr[3] qui soufflait de la terre[4], elle a vogué loin de nous. Des milliers d'hommes se couvrent de leurs armes, la meute suit la piste du vaisseau disparu. Ils abordent sur les rives du Simoïs, ombragées de verts feuillages, sur ces rives bientôt inondées du sang des batailles.

1. C'est là, comme le fait observer Schütz, le vrai sens de ἐν τύχᾳ. J'ignore ce qui a pu engager Ahrens à rendre ces mots par *in re eventura,* expression qui, sans être en désaccord avec la pensée d'Eschyle, est loin cependant de lui donner plus de clarté, et a le tort grave de n'être guère qu'une interprétation de fantaisie.

2. Le chœur, jouant sur le nom d'Hélène, Ἑλένη, change successivement ce nom en ἑλένας (de εἷλον et de ναῦς), ἕλανδρος (de εἷλον et de ἀνήρ), ἑλέπτολις (de εἷλον et de πόλις ou πτόλις), mots qui contiennent tous le radical du nom d'Hélène. Le premier, ἑλένας, rapproché de l'accusatif dorien Ἑλέναν, est comme un degré qu'on monte sans effort, et qui conduit assez naturellement aux deux autres.

3. C'était le vent d'ouest, par conséquent le vent favorable pour gagner Troie.

4. J'ai pris γίγαντος dans le sens étymologique : παρὰ τὸ ἐκ γῆς ἰέναι, *Etym. Magn.* Quelques-uns traduisent ce mot par *géant,* et font de Ζεφύρου un nom propre. Mais on sait que, d'après les anciens mythologues, Zéphyre était fils d'Astréus et de l'Aurore, et non pas de l'Océan et de la Terre. Si on prenait γίγαντος dans le sens de *grand,* de *fort,* de *puissant,* comme il est souvent employé par les Septante, on s'exposerait à attribuer à ce mot une signification qu'il n'avait point encore au v[e] siècle avant J.-C., deux cents ans avant les Septante. Je regrette que les nouveaux éditeurs de H. Estienne aient oublié le passage d'Eschyle à l'article Γίγας. H. Estienne le cite bien à l'article Ζέφυρος, mais sans l'expliquer; seulement il ne fait pas de Ζεφύρου un nom propre, car ce mot n'est pas sous le nom du fils d'Astréus et de l'Aurore.

Cette alliance fut, pour Ilion, l'alliance du malheur[1]. Les Grecs satisfirent leur courroux ; et, après tant d'années, ils vengèrent l'offense faite à la table d'un hôte et à Jupiter hospitalier; ils punirent ceux qui avaient applaudi avec des transports d'allégresse à l'hymne du bonheur des époux, à ce chant d'hyménée que chantèrent alors les fils de Priam. L'antique ville de Priam a appris à chanter d'autres hymnes : c'est le plaintif accent des douleurs qui retentit dans sa bouche. Elle maudit le funeste hymen de Pâris ; car, depuis cet instant fatal[2], ses jours ont été des jours d'affreuses souffrances; depuis cet instant elle voit couler le sang de ses citoyens.

Un homme a élevé un lionceau : ce sera le fléau de sa maison. Arraché à la mamelle, on le sèvre; dans les premiers jours de sa vie, il est apprivoisé, il caresse les enfants, il fait les délices des vieillards. Plus d'une fois, comme un nourrisson nouveau-né, on l'a porté dans les bras, souriant à la main amie, flattant parce qu'il a faim.

Mais il grandit, il révèle l'instinct qu'il tient de son père et de sa mère. Pour prix des soins donnés à son jeune âge, il égorge impitoyablement les brebis, il prépare un festin que nul n'a commandé. La maison est inondée de sang; les serviteurs gémissent de l'horrible désastre. Mais rien ne dompte le fléau : c'est comme un prêtre de la mort, que le ciel a fait élever dans la maison.

1. Le texte dit, par un jeu de mots : κῆδος ὀρθώνυμον. C'est que le mot κῆδος signifie tout à la fois alliance et malheur, cause de deuil.

2. Le mot παμπρόσθη du texte vulgaire n'a aucun sens : *vocabulum nihili*, comme dit Wellauer. Il y a au moins six corrections différentes. J'ai lu, avec Blomfield et Boissonade, πάμπροσθ' ἤ, mais en donnant au mot πάμπροσθε un sens futur, comme l'ont fait Bothe et d'autres avant lui. Ce mot, en effet, correspond assez à notre mot *dorénavant* (d'ores ou de ce moment en avant) ; et le rendre ici par auparavant, *antea*, ce serait un non-sens.

Telle, si j'ose le dire, Hélène entra dans la cité d'Ilion : âme sereine comme le calme des mers ; beauté qui ornait la plus riche parure[1]; doux yeux qui perçaient à l'égal d'un trait; fleur d'amour, fatale au cœur[2]. Elle changea bientôt ! Le détestable hymen s'est accompli : Hélène n'est plus qu'un hôte dangereux, funeste à ses hôtes; Furie qui fera couler les pleurs des épouses ; fléau dont Jupiter frappe les enfants de Priam !

Il est une vieille parole, depuis bien longtemps répétée parmi les hommes : « Quand l'opulence d'un mortel est « à son comble, elle devient féconde, elle ne meurt pas « sans enfants; et le rejeton de la fortune heureuse, « c'est une irréparable misère. » Moi seul je pense autrement. Une action impie en met au monde bien d'autres, enfants dignes de leur race; mais le bonheur, dans la maison des justes, a toujours le bonheur pour fils.

Oui, une antique faute fait naître d'ordinaire une faute nouvelle, chez les mortels méchants, tôt ou tard, à l'heure marquée par le destin. La nouvelle est mère à son tour : ténèbres, invincible génie des crimes, audace impie, noires infortunes qui renversent les palais, ces enfants ont tous les traits de leur famille !

La Justice conserve son éclat, même dans les chaumières enfumées; elle récompense une vie passée au

1. C'est ainsi que j'entends, d'après le scholiaste, l'expression ἀκασκαῖον δ' ἄγαλμα πλούτου. Voici, en effet, son explication, qui me paraît excellente : διὰ τὸ κάλλος αὐτῆς, οὐ γὰρ ἦν δυσειδὴς ὥστε τὸν πλοῦτον αἰσχύνειν. Traduire, comme Ahrens, par *suavem divitiarum imaginem*, c'est écrire des mots qui n'ont aucun sens, quelque bonne volonté qu'on mette à comprendre ce que pourrait être ici une douce image de richesses.

2. Il y a, dans cette charmante peinture, une évidente réminiscence d'Homère. Quand Hélène se montre sur les murs de Troie, les vieillards glacés par l'âge, les contemporains de Priam, ceux qui n'ont plus que la voix et que le poëte compare à des cigales, s'écrient en l'apercevant : « Il ne faut pas s'indigner que les Troyens et les « Grecs souffrent tant de maux depuis si longtemps pour une telle « femme, etc. » *Iliade*, III, 156.

sein de la vertu. Mais l'or et la fortune, quand les mains sont souillées, n'arrêtent point ses yeux : elle fuit, elle cherche une demeure sainte[1]. Son encens ne se prostitue point devant l'opulence puissante, mais marquée du sceau de l'infamie : en toutes choses ce qu'elle regarde, c'est la fin[2]. (Entre Agamemnon, monté sur un char, ayant Cassandre à ses côtés.)

O roi ! ô destructeur de Troie ! ô fils d'Atrée ! quel nom te donner, dis-moi ; comment t'honorer sans franchir les bornes d'une joie décente, sans demeurer en deçà ? La plupart des mortels ont à cœur de paraître, plus que d'être en effet : ils ne restent pas dans la juste mesure. Tout prêts à gémir avec le malheureux, la morsure du chagrin n'a seulement point entamé leur cœur. Avec les heureux, ils affectent la joie ; ils font violence à leurs visages et simulent le rire. Mais le pâtre qui connaît bien son troupeau ne se trompe jamais : il sait discerner le flatteur qui feint l'émotion, et dont les yeux semblent humides des larmes de l'amitié. Pour moi je ne le cacherai point : quand tu entraînais l'armée sur les traces d'Hélène, je blâmais vivement ton imprudence. Insensé, me disais-je, qui arrache les guerriers à leur patrie, pour les mener au combat et à la mort ! Mais eux, aujourd'hui triomphants, c'est du fond de leur cœur, c'est avec amour qu'ils parlent de toi : le souvenir de leurs peines est doux à leur âme. — Plus tard, si tu veux t'en

1. Il manque ici, dans le texte, un mot dont il ne reste que la syllabe τοῦ. Schütz propose de lire τεμένη, *sanctuaire*, qui est parfaitement dans le sens, mais qui ne rappelle pas assez le monosyllabe. Au reste, cette lacune est sans importance pour la traduction ; à ce point même que, suivant Wellauer, τοῦ est une erreur de copiste, et n'est bon qu'à supprimer.

2. C'est le sens donné par Schütz aux mots πᾶν δ' ἐπὶ τέρμα νωμᾷ : *omnia ad exitum dirigit, in omnibus finem respicit.* C'est trop raffiner que de rapporter ἐπί au verbe, comme fait Ahrens, bien que la traduction *omnem exitum regit* ne soit pas précisément mauvaise, et qu'elle rentre dans la pensée du poëte.

instruire, tu sauras quels citoyens ont respecté la justice ou l'ont violée.

AGAMEMNON.

A toi d'abord, Argos, mon hommage; à vous aussi, dieux de la patrie, vous qui m'avez aidé et dans mon retour et dans le châtiment que j'ai tiré de la ville de Priam! Les dieux n'ont pas laissé plaider la cause[1]; nul n'a hésité : tous ils ont mis dans l'urne du sang le suffrage qui condamnait Ilion au carnage et à la ruine. L'espérance seule est restée dans l'urne de la clémence : aucune main ne l'a remplie de son suffrage. La fumée marque encore la place où fut Troie[2]. Là, l'orage du malheur gronde encore, et la cendre qui s'affaisse exhale des vapeurs chargées des trésors d'un peuple. Pour un tel bienfait, adressons aux dieux d'éternelles actions de grâces. Oui, nous avons tendu le lacs funeste; et, à propos d'une femme, Ilion a été réduite en poudre. Le monstre argien, ce peuple en armes enfanté par un cheval[3], s'est élancé sur elle au coucher des

1. Les mots οὐκ ἀπὸ γλώσσης κλύοντες signifient que les dieux n'ont voulu entendre aucune apologie, quelle qu'elle pût être, de la conduite des Troyens; et, comme dit Schütz : « *dii, quibus non opus erat causam* Trojanorum *ab ore* causidicorum pendentes *cognoscere,* sed qui ipsi suapte sponte satis quid meriti essent intelligebant... » C'est restreindre à tort la pensée du poëte que de dire qu'ils ont seulement repoussé les arguments sophistiques des défenseurs de Troie. L'explication d'Ahrens, *non sophistice,* ne donne réellement que la moitié du sens de οὐκ ἀπὸ γλώσσης.

2. Je rends simplement par le nom de *Troie* les mots ἁλοῦσα πόλις, *la ville prise.* Ahrens traduit : *Fumo vero etiam nunc urbs conspicua est captam eam esse;* mais rien ne prouve que ἁλοῦσα ait dans la phrase l'importance que lui attribue ce traducteur latin. J'ai donc dû m'en tenir au sens donné par Schütz, qui est le plus naturel et, selon moi, le plus énergique : *Fumo autem etiam nunc insignis est locus ubi Troja fuit.*

3. Littéralement, *petit d'un cheval,* ἵππου νεοσσός : allusion au stratagème du cheval de bois à l'aide duquel les Grecs pénétrèrent dans la ville. Ennius a dit aussi :

Gravidus armatis equus,
Qui suo *partu* ardua perdet Pergama.

Pléiades[1]; le lion dévorant a franchi ses remparts, et il s'est désaltéré à plaisir dans le sang des rois. — Ce prélude, je devais l'adresser aux dieux. Je n'ai point oublié tes sages paroles; j'y réponds maintenant. Oui, je partage ton avis, et je le dis avec toi : peu d'hommes ont la vertu d'applaudir sans envie au bonheur d'un ami. Un trait empoisonné s'attache au cœur de l'envieux; consumé par le vènin, un double chagrin l'accable : il souffre de ses propres douleurs, et le spectacle de la prospérité des autres le fait gémir. J'en puis parler avec expérience, car j'ai étudié le miroir de l'amitié des hommes[2]. Ceux-là mêmes qui me semblaient le plus dévoués à ma gloire n'étaient que l'apparence d'une ombre[3]. Seul, Ulysse, cet Ulysse qui s'était embarqué à contrecœur, une fois attelé au joug, en a supporté avec moi le poids sans murmure. Qu'Ulysse ait péri ou qu'il vive encore, je lui dois ce témoignage. — Pour le reste, pour tout ce qui concerne l'État et les dieux, on discutera les divers avis dans l'assemblée générale des citoyens. Ce qui est bien, nous tâcherons de l'affermir, d'en prolonger la durée; mais, s'il faut en quelque endroit un remède pour le salut, employons courageusement soit le feu,

1. Littéralement interprétée, cette expression signifie : *durant une nuit d'hiver*. Pour faire concorder le texte d'Eschyle avec les traditions sur l'époque de l'année où Troie fut prise, quelques-uns proposent de lire φάσιν, au lieu de δύσιν. C'est en automne que les Pléiades commencent à être visibles. Enfin Bœckh pense qu'il ne faut chercher aucune date astronomique dans ἀμφὶ Πλειάδων δύσιν, et que ce n'est qu'une périphrase poétique pour dire simplement : *pendant la nuit*.

2. C'est gâter la pensée que de rendre, comme fait Ahrens, les mots ὁμιλίας κάτοπτρον par *inanem familiaritatis speciem*. Agamemnon veut dire qu'il a regardé dans l'amitié des hommes, comme on regarde dans un miroir, et qu'il en a vu les défauts, comme on voit dans le miroir les défauts de son visage. On comprendrait qu'Ahrens n'eût pas reproduit l'image poétique; mais il devait au moins en indiquer le sens avec plus de netteté.

3. Hugo Grotius a traduit en vers ïambiques fort bien tournés les sentences morales qui précèdent.

soit le fer[1]; essayons de mettre le mal en fuite. J'entre dans mon palais, dans mes foyers; j'y cours adorer d'abord les dieux qui m'ont ramené d'une expédition si lointaine. Mais enfin la victoire a suivi nos armes; puisse-t-elle rester à jamais avec nous! (Clytemnestre sort du palais.)

CLYTEMNESTRE.

Citoyens, vous sénateurs d'Argos, je ne rougirai point d'exprimer en votre présence mon amour pour mon époux. On étouffe avec le temps une honte trop craintive. Ce que je dirai, ce n'est point l'histoire d'une autre, ce sont mes propres angoisses durant les longues années que cet homme a passées sous Ilion. Et d'abord, pour une femme, vivre sans son époux, seule dans sa maison, quel affreux malheur! Des bruits sinistres[2] viennent sans sans cesse frapper son oreille : à une fâcheuse nouvelle qu'on lui rapporte, une autre nouvelle succède, plus fâcheuse encore. Si le guerrier que voilà avait reçu autant de blessures que la renommée le racontait dans Argos, il compterait plus de cicatrices qu'un filet de mailles; s'il était mort autant de fois qu'on l'a conté ici, il pourrait se vanter, nouveau Géryon aux trois corps[3], d'avoir porté plus d'une tunique à la fois dans sa vie,

1. Allusion aux deux procédés à peu près uniques de la chirurgie des anciens : *urere ac secare.*

2. Je lis κληδόνας παλιγκότους, avec presque tous les éditeurs : *rumores odiosos*, d'après le lexique de Wellauer. Ahrens, reprenant la vieille leçon abandonnée ἡδονάς, traduit : *quum multa gaudia audiat quæ illico rursus in malam partem vertunt.* Interprété ainsi, le vers donne un sens raisonnable; mais rien ne prouve que παλιγκότους signifie tout ce qu'Ahrens lui fait dire. Eschyle a employé quatre fois l'adjectif παλίγκοτος, et toujours dans un sens fort simple et analogue à celui que j'ai donné ici. On trouve aussi ce mot dans d'autres auteurs; et partout l'idée exprimée est celle d'inimitié, d'hostilité, de colère, comme on le peut voir dans le *Thesaurus* de H. Estienne.

3. Tout le monde sait qu'Hercule, suivant la Fable, tua un géant qui avait trois corps et qui se nommait Géryon.

car je ne parle pas de celle qu'on revêt sous la terre : il eût porté trois tuniques, et, sous chacun de ces aspects, il fût mort une fois[1]. Souvent, désespérée par ces sinistres rumeurs, j'ai essayé de mourir; mais des mains étrangères me saisissaient malgré moi, et détachaient la corde où j'avais suspendu mon cou. C'est par suite de ces bruits encore qu'Oreste, ce cher fils, ce gage de notre foi mutuelle, n'est point ici à mes côtés. Ne t'étonne pas qu'il n'ait point rempli ce devoir. Il est élevé par les soins de Strophius le Phocéen, ton généreux ami de guerre[2]. Strophius m'a fait envisager un double péril : les hasards que tu courais sous Ilion, et la révolte populaire qui pouvait secouer l'autorité du sénat, comme c'est le penchant des mortels de fouler aux pieds celui qui est à bas[3]. Voilà mon excuse; elle est franche et sincère. Et moi, l'abondante source de mes larmes s'est tarie jusqu'à la dernière goutte : tant j'ai veillé, tant j'ai pleuré, tant mes yeux ont souffert, dans cette attente toujours déçue de l'apparition des signaux! Endormie, le bourdonnement léger du mou-

1. J'ai donné la traduction à peu près littérale de cette étrange comparaison. Le texte a pu être altéré, comme le prétendent certains éditeurs; mais, quelque correction qu'on lui fasse subir, on ne parviendra pas à rendre la comparaison et ses développements supportables pour notre goût dédaigneux. J'ai donc mieux aimé la reproduire toute crue, pour ainsi dire, que d'y apporter des adoucissements à coup sûr arbitraires, et probablement inefficaces. Weil met entre crochets le vers 871, Πολλὴν ἄνωθεν, τὴν κάτω γὰρ οὐ λέγω, parce que, deux vers plus bas, Clytemnestre se sert du mot κατθανών : « Ominis « avertendi causa Clytemnæstram tam perplexa verba addere non pos- « sum mihi persuadere quum versu 828 (*vulgo* 873) planissime de « morte Agamemnonis loquatur. » Mais il a plus tard changé d'avis; car on lit, dans ses *Addenda :* « Hujus versus neque interpretatio- « nem, neque emendationem probabilem quisquam attulit. Attamen « non statim pro interpolato habendum, si quid non intelligitur. »

2. C'est là un de ces points qui, dans l'*Agamemnon,* servent de préparation à l'action développée dans la seconde pièce de la trilogie.

Lucrèce, livre V vers 1139, a dit, avec plus d'énergie encore :

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.

cheron m'éveillait; et je voyais, fondant sur toi, plus de maux encore que je n'en avais rêvé dans la durée de mon sommeil[1]. Aujourd'hui enfin, après tant de peines, je puis le dire, dans mon bonheur : cet époux, il est pour moi ce qu'est le chien pour l'étable; il est le câble sauveur du vaisseau, la colonne qui soutient le haut édifice, un fils unique aux yeux de son père, la terre qui se montre aux matelots désespérés, un jour resplendissant après la tempête, une source d'eau vive pour la soif du voyageur. Oh! qu'il m'est doux de le voir délivré de tant de périls[2]! Oh! qu'il mérite bien tous ces noms! Prodiguons-les : j'ai si longtemps souffert de son absence! Et maintenant, ô tête chérie! descends de ce char; mais ne pose point sur la terre, ô mon roi! ce pied qui a renversé Ilion. Et vous, esclaves, que tardez-vous? Ne vous ai-je pas commandé de couvrir de tapis le chemin qu'il doit parcourir? Hâtez-vous; que la pourpre s'étende sous ses pas; qu'il soit dignement reçu dans ce palais où l'on n'espérait plus le revoir. Le reste regarde mes soins vigi-

1. J'ai réformé la traduction que j'avais donnée autrefois de cette phrase d'après l'interprétation de Schütz. Suivant Schütz, Clytemnestre dit que ses songes lui présentaient plus de maux qu'il n'en pouvait fondre sur Agamemnon pendant la durée de ce sommeil. Et il ajoute, pour commentaire : *Notum vero est in somnis, propter celeritatem imaginandi, multa nobis visa occurrere, quæ, si vere accidissent, multo longius temporis spatium quam paucæ illæ somni horæ, dum ea gererentur, effluxisset.* La réflexion m'a démontré qu'Eschyle n'avait pu prêter à Clytemnestre de pareilles subtilités; et j'ai trouvé, dans le mot à mot du texte, un sens que je crois beaucoup plus simple et plus naturel. Ahrens, contre sa coutume, a fort nettement paraphrasé ce passage difficile : c'est une justice que je me plais à lui rendre.

2. Dindorf met entre crochets les vers 895-902. Quelques-uns changent de place tel ou tel de ces vers; d'autres font diverses corrections de mots, mais sans importance pour le sens des phrases. Dans l'hypothèse de Dindorf, le vers 903, qui résume tout ce qui précède, ne serait plus qu'un non-sens. D'ailleurs on ne gagne rien à intervertir l'ordre des images dont Clytemnestre éblouit ses auditeurs.

lants : avec le secours des dieux, j'accomplirai les décrets du Destin[1].

AGAMEMNON.

Fille de Léda, gardienne de ma maison, tu m'as fait un discours mesuré sur mon absence : il a été bien long[2] ! Mais les louanges légitimes, ce sont plutôt celles dont les étrangers nous honorent. D'ailleurs, pourquoi me traiter mollement, à la manière des femmes? pourquoi me saluer, comme un roi barbare, par des adorations et des cris? Ces tissus étendus sur mon passage feraient de moi un objet d'envie. C'est aux dieux qu'est réservé un tel hommage. Un mortel marcher sur la pourpre richement brodée! Pour moi, je n'oserais jamais. C'est comme un homme qu'il faut m'honorer, non comme un dieu. Il n'est même pas besoin de tapis, de précieux ornements, pour exciter les murmures populaires; et puis, la modération de l'âme est le plus beau présent du ciel. N'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une tranquille prospérité. Puissé-je donc, ainsi fortuné jusqu'au bout, passer ma vie sans alarmes[3] !

1. « Clytemnestre, dit M. Patin, ne tarde pas à faire parade d'une tendresse et d'une joie bien loin de son cœur, dont l'expression exagérée choque son époux lui-même, que démentent enfin, par un éclat terrible, les paroles, semblables à un arrêt de mort, qui terminent son discours... et, plus loin, cette sinistre invocation aux dieux, de nouveau associés à son forfait : Jupiter, etc. »

2. Il est impossible de ne pas voir une ironie dans les mots μακρὰν γὰρ ἐξέτεινας. Agamemnon est évidemment choqué, pour me servir de l'expression de M. Patin, de l'affectation avec laquelle Clytemnestre a entassé toutes les expressions d'amour qu'elle croyait capables de faire illusion à son époux. Mais l'expression du mécontentement est légère dans le texte, plus légère peut-être que dans ma traduction, où j'ai été obligé de me servir de la forme exclamative pour faire sentir l'intention du poëte.

3. Le texte du vers 930 paraît altéré et se prête à des explications fort diverses. Weil change les premiers mots et fait dire à Agamemnon : « J'ai parlé de la sorte, afin que ma vie fût sans alarmes. » En effet, Agamemnon doit craindre ce que les Grecs ap-

CLYTEMNESTRE.

Ah! ne résiste pas à mon désir.

AGAMEMNON.

Non, ma résolution est inébranlable.

CLYTEMNESTRE.

Est-ce un vœu arraché par la crainte?

AGAMEMNON.

Ce n'est pas sans raison que j'en use ainsi.

CLYTEMNESTRE.

Qu'eût fait Priam, penses-tu, s'il eût été vainqueur?

AGAMEMNON.

Il eût, je pense, marché sur la pourpre.

CLYTEMNESTRE.

Cesse donc de redouter le blâme des hommes.

AGAMEMNON.

L'opinion publique est bien puissante!

CLYTEMNESTRE.

Qui n'est point envié n'est point digne d'envie.

AGAMEMNON.

L'opiniâtreté ne sied pas à une femme.

CLYTEMNESTRE.

Pour un vainqueur même, il est beau quelquefois de se laisser vaincre.

AGAMEMNON.

C'est donc bien vivement que tu désires l'emporter dans la lutte?

CLYTEMNESTRE.

Oui; accorde-moi de ton plein gré cette victoire.

AGAMEMNON.

Eh bien, donc, alors, qu'on détache promptement ces brodequins, serviteurs habituels du pied dans la

pelaient *l'envie des dieux*. Mais la correction n'a pas un caractère bien frappant d'évidence.

marche[1]. Il ne faut pas, quand je marcherai sur ces tissus de pourpre, qu'aucun dieu, du haut du ciel, jette sur moi un œil d'envie. Ce serait une honte de fouler aux pieds, de gâter des trésors, des tissus achetés à grands frais. — Mais quittons ce propos. (Montrant Cassandre.) Accueille avec bonté cette étrangère. Celui qui commande avec douceur, les dieux, du haut du ciel, le regardent d'un œil favorable; car nul ne se soumet volontairement au joug de l'esclavage. Cette captive qui m'a suivi, c'est la fleur qn'on a choisie dans l'amas du butin, c'est le présent que m'a fait l'armée. — Puisque j'ai changé d'avis, il faut t'obéir : j'entre dans le palais, je marche sur la pourpre.

CLYTEMNESTRE.

Il y a la mer, et qui pourrait l'épuiser? la mer où se forme l'éternelle source de cette pourpre si précieuse, des couleurs qui teignent ces tapis. Le palais, grâce aux dieux, est rempli de ces trésors; notre demeure, ô roi, ne connaît pas la pauvreté. Ah! combien de riches tissus j'aurais consenti à voir fouler aux pieds, si les oracles eussent mis à ce prix le retour de cette chère âme. Tant que vit la racine, le feuillage repousse, et son ombre défend la maison contre les feux de la canicule. Ton retour au foyer domestique, la présence du maître dans sa maison, c'est le rayon du soleil dans l'hiver, c'est une fraîche brise dans ces jours où l'air brûlant[2] mûrit la grappe ver-

1. C'est là une de ces expressions où le poëte se montre beaucoup trop sous le personnage en scène, et qui expliquent les jugements sévères de quelques critiques anciens sur le style d'Eschyle. Il est certain que πρόδουλον ἔμβασιν ποδός, comme qualification d'une chaussure, conviendrait mieux dans un morceau lyrique qu'à cet endroit, où l'on n'attend d'Agamemnon que les paroles les plus simples.

2. Littéralement : *quand Jupiter fait du vin avec la grappe verte.* Jupiter, dans la mythologie primitive, n'était que la personnification de l'air et des forces qui se développent dans l'atmosphère, comme l'indiquent même plusieurs expressions usuelles de la langue

doyante. Jupiter, tout-puissant[1] Jupiter, exauce ma prière; songe à l'accomplissement de tes décrets! (Agamemnon et Clytemnestre entrent dans le palais.)

LE CHŒUR.

D'où vient cette image qui assiége mon cœur, qui le remplit de funestes pressentiments; cet oracle qui retentit dans mon âme, cet oracle que je n'ai point invoqué, dont je n'ai point payé la voix? Pourquoi ne puis-je, comme un songe inexplicable, le rejeter loin de moi, et laisser asseoir dans mon âme la confiance et l'espoir? Le temps a coulé depuis le jour où, du haut de la proue, la flotte guerrière a jeté ses amarres sur le sable du rivage, et s'est élancée vers Ilion.

Mes yeux m'apprennent son retour; moi-même j'en suis le témoin; et pourtant mon cœur refuse de se livrer tout entier à l'espérance: un chant inspiré retentit en moi, l'hymne que n'accompagne point la lyre, le chant funèbre d'Érinys! Le cri des entrailles n'est point un vain cri : ces agitations, ces angoisses du cœur, c'est le pressentiment de l'expiation qui s'apprête. Puisse le ciel démentir une part au moins de ma crainte, et s'arrêter dans l'accomplissement!

La santé florissante finit au sein d'inexprimables douleurs[2] : la maladie est toujours là qui menace, voisine

grecque et de la langue latine : ainsi, ὕει Ζεύς, Jupiter pleut, pour il pleut; *sub Jove*, sous Jupiter, pour en plein air, et d'autres analogues.

1. Τέλειε, et plus loin τελεῖ et τελεῖν. Il était impossible de conserver en français l'étroite analogie des termes; nous n'avons, en réalité, aucun mot qui corresponde exactement à τέλειος, *perfector*, celui qui accomplit, qui achève, qui rend parfait. Quant à la menace que contiennent ces paroles de Clytemnestre, voyez plus haut la remarque de M. Patin.

2. Cette pensée est souvent exprimée par les auteurs anciens; et le troisième aphorisme d'Hippocrate (première section) la présente sous sa forme scientifique. Il est donc mal à propos de prendre le mot ὑγιείας au figuré, dans le sens de bonheur, comme l'a fait Ahrens. Les mots ἀκόρεστον τέρμα, malgré ce qu'ils ont de vague, ne

dont un simple mur la sépare. Le destin de l'homme se heurte souvent, dans un cours prospère, à quelque invisible écueil. Une prudente crainte sacrifie quelque chose de la charge de l'opulence : cette perte suffit, même légère ; et la famille échappe au naufrage, malgré l'assaut de l'infortune, et le navire n'est point englouti par les vagues. Les dons abondants de Jupiter, ces fertiles moissons dont les sillons se couvrent chaque année, sont le remède assuré de la famine.

Mais le noir sang du meurtre, ce sang qui a coulé du corps de la victime, une fois tombé sur la terre, quel enchantement le rappellerait dans les veines ? Jupiter n'arrêta-t-il point jadis, sage prévoyance ! celui dont l'art savait ranimer les morts[1] ? Deux destinées ont été réglées par les dieux : ah ! si j'eusse pu sacrifier l'une à l'autre ! Mon cœur a devancé ma langue ; mon cœur eût tout révélé[2]. Mais non ! voilà mon âme condamnée à frémir dans les ténèbres, en proie à la douleur, dévorée par l'inquiétude, sans nul espoir de dérouler au moins quelque salutaire conseil !

CLYTEMNESTRE, sortant du palais.

Entre avec nous, Cassandre. Jupiter l'a voulu, tu vas,

peuvent guère s'entendre autrement que des maladies auxquelles aboutit la santé. Ce qui le prouve, c'est la phrase νόσος γὰρ γείτων... Schütz, et avec lui Bothe et G. de Humboldt, préfèrent ἀχάριστον au mot ἀκόρεστον. Cette correction éclaircit le sens littéral. Aussi la traduction de Schütz, *illætabilis fere exitus est*, est-elle un peu moins énigmatique que celle d'Ahrens : *exitus sui insatiabilis est*. Mais cette correction même est inutile.

1. Esculape, foudroyé par Jupiter pour avoir ressuscité Hippolyte.

2. Le passage qui précède est fort obscur dans le texte, soit qu'on écrive μοῖρα μοῖραν, soit qu'on admette la correction de Blomfield, μοῖρα μοῖρα. De ces deux mots, il faut, je crois, rapporter l'un à Agamemnon et l'autre à Clytemnestre : il doit y avoir une victime et un assassin ; telle est la volonté des dieux. Au reste, je ne pouvais me contenter d'une version littérale sans tomber dans l'inconvénient d'Ahrens, qui s'est résigné à écrire des mots parfaitement inintelligibles, n'était le commentaire dont il les a accompagnés.

dans ce palais, partager la facile condition de nos nombreuses esclaves, à l'ombre des autels domestiques. Descends donc de ce char, dépose une fierté mal placée. Le fils d'Alcmène, dit-on, a jadis été vendu comme un captif; il a cédé à la force, il s'est résigné à subir le joug[1]. Quand la nécessité nous réduit à une telle fortune, des maîtres depuis longtemps accoutumés à l'opulence sont le plus grand des biens. Mais ceux qui viennent, contre tout espoir, de faire une heureuse moisson, ceux-là sont toujours durs, toujours injustes pour leurs esclaves. Chez nous, tu seras traitée comme il convient[2].

LE CHŒUR, à Cassandre.

La reine s'est expliquée clairement avec toi. Puisque tu es prise dans le rets fatal, obéis, crois-moi. Mais quoi! tu ne veux pas m'entendre?

CLYTEMNESTRE.

Si son langage n'est pas, comme celui de l'hirondelle[3], un langage étranger et inconnu, mes paroles ont dû pénétrer jusqu'à son esprit, elle va m'obéir.

LE CHŒUR, à Cassandre.

Suis-la. Dans ta fortune présente, tu ne pouvais en-

1. La leçon μάζης, adoptée par plusieurs éditeurs récents, signifie qu'Hercule s'est résigné *au pain de l'esclavage*. Weil, dans ses *Addenda*, dit que les deux idées étaient probablement dans le texte, et qu'il y avait deux vers au lieu d'un :

Πραθέντα δουλίας μάζης**
*** καὶ ζυγῶν θιγεῖν βίᾳ.

2. Soit qu'on lise ἔχεις ou ἕξεις, il s'agira toujours, dans ce vers, des bons traitements que Clytemnestre promet à Cassandre. La différence des temps ne peut mettre qu'une nuance imperceptible entre les deux sens.

3. La comparaison des Barbares avec les hirondelles était assez fréquente chez les Grecs. Heath, critiquant l'interprétation donnée par Pauw à ce passage, en rappelle plusieurs exemples. Toute langue étrangère était, pour les Grecs, non pas une langue, mais un simple gazouillement.

tendre de meilleures paroles. Obéis, descends de ce char où tu es assise.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai pas le temps de l'attendre à la porte. Déjà, près du foyer au centre de la maison, sont rangées les brebis que nous allons immoler aux dieux : action de grâces pour un bonheur que nous n'espérions plus. Toi, Cassandre, si tu as le dessein de venir, ne tarde pas. Ou, si tu ne comprends pas notre langue, si mes paroles n'ont pas de sens pour toi, fais comme les Barbares, réponds au moins par des signes[1].

LE CHŒUR.

L'étrangère a besoin, ce semble, d'un interprète qui explique sa pensée. Elle est farouche comme une bête fauve qu'on vient de prendre.

CLYTEMNESTRE.

Oui, elle est dans le délire : c'est la déraison qu'elle écoute, cette femme qui naguère a vu prendre sa ville, et qu'on a amenée ici captive. Elle ne saura pas porter le frein, avant d'avoir jeté la sanglante écume de sa colère. Mais je ne m'abaisserai point à lui parler davantage. (Elle rentre dans le palais.)

LE CHŒUR.

Pour moi, saisi de pitié, je ne puis m'irriter contre elle. — Allons, infortunée, quitte ce char, cède à la nécessité, accoutume-toi au joug.

CASSANDRE.

Grands dieux ! grands dieux ! Ah ! ciel ! terre ! Apollon ! Apollon !

1. Schütz remarque avec raison que Clytemnestre, en prononçant ces paroles, cherchait elle-même par ses signes à les faire comprendre à sa captive : *motu, vultu, gestu sermonem adjuvabat*. Ludwig propose de reporter les deux derniers vers, 1060-1061, à la fin de la première invitation de Clytemnestre. Weil, qui avait d'abord rejeté ce changement, a fini par s'y rallier, mais en modifiant le vers 1059 pour bien lier les idées. Voyez ses deux *Addenda*.

LE CHŒUR.

Pourquoi ces cris de douleur adressés à Loxias[1]? Ce qu'il faut à ce Dieu, ce ne sont pas des lamentations.

CASSANDRE.

Grands dieux! grands dieux! Ah! ciel! terre! Apollon! Apollon!

LE CHŒUR.

La voilà qui gémit encore; elle invoque de nouveau le dieu qui n'aime pas nous assister dans les larmes.

CASSANDRE.

Apollon! Apollon! Dieu qui m'entraînes! dieu qui me perds[2]! je vais donc une seconde fois subir tes inévitables coups[3].

LE CHŒUR.

On dirait qu'elle veut prédire les maux qui l'attendent. Même esclave, le souffle divin est resté dans son âme.

CASSANDRE.

Apollon! Apollon! Dieu qui m'entraînes! dieu qui me perds! ah, où m'as-tu amenée? vers quel palais?

LE CHŒUR.

Vers le palais des Atrides. Si tu n'en sais rien encore, je te l'apprends; et c'est la vérité.

CASSANDRE.

Ah! palais abhorré des dieux, palais complice de tant

1. On donnait à Apollon le surnom de Loxias, c'est-à-dire *tortueux*, à cause de l'ambiguïté et de l'obscurité de ses oracles.

2. Ἀπόλλων ἐμός. C'est un jeu de mots dans le même genre que celui d'Amphiaraüs sur Polynice, et du chœur sur le nom d'Hélène; car le mot Ἀπόλλων vient, ou du moins paraît venir, du verbe ἀπόλλυμι, perdre, détruire. Eschyle adopte cette étymologie, ou plutôt cette analogie de termes, de même qu'il fait venir le mot Ἀγυιεύς du verbe ἄγειν, conduire, entraîner.

3. Cassandre s'exprime au passé, comme si l'événement était déjà accompli. Mais la traduction littérale serait inintelligible : « Tu m'as fait périr sans effort pour la seconde fois. »

de meurtres[1] ! Cordes fatales[2] ! époux égorgé[3] ! sol couvert d'une pluie sanglante !

LE CHŒUR.

L'étrangère a donc la sagacité du chien : elle suit la piste de quelque meurtre, elle va le découvrir.

CASSANDRE.

Ah ! j'en crois les témoignages : ces enfants qu'on égorge et qui pleurent[4] ; ces chairs rôties qu'a dévorées un père.

LE CHŒUR.

Oui, la renommée en est venue jusqu'à nous, tu as le don des oracles. Mais qu'avons-nous ici besoin de prophètes ?

CASSANDRE.

Hélas ! grands dieux, que prépare-t-on encore ? Quel est ce nouveau forfait, ce forfait terrible, oui terrible, qui se prépare dans ces demeures ? attentat odieux à des amis mêmes[5] ; plaie difficile à guérir : le remède est si loin[6] !

LE CHŒUR.

Je ne comprends rien à ces derniers oracles. Le reste, je le connaissais : toute la ville en retentit encore.

CASSANDRE.

Ah malheureuse ! tu vas donc accomplir le nouveau forfait ? Tu vas le faire entrer au bain, cet époux qui partagea ta couche ; tu vas le laver toi-même ! — Comment achever ? — Ce sera bientôt ! Les coups succèdent aux coups !

1. Il s'agit des crimes d'Atrée et de Thyeste.
2. C'est le suicide d'Hippodamie, femme de Pélops.
3. C'est l'assassinat qui va s'accomplir.
4. Il s'agit des fils de Thyeste.
5. Les mots ἄφερτον φίλοισιν peuvent s'entendre encore d'une autre manière, en prenant φίλος dans le sens de parent, comme on le trouve fréquemment dans Eschyle, et sans aucun regard à l'idée d'amitié. Cassandre dirait alors que la victime doit tomber sous l'impitoyable main de ses proches.
6. Il s'agit d'Oreste absent.

LE CHŒUR.

Je ne comprends pas davantage : ces oracles sont enveloppés d'énigmes ; je n'y sais rien démêler.

CASSANDRE.

Dieux ! dieux ! hélas ! hélas ! que vois-je ? — Est-ce un filet de l'enfer ? — Oui, un rets ! C'est le voile jadis protecteur du sommeil ; c'est là le complice du meurtre[1] ! — Furies[2] insatiables du sang de cette race, poussez le cri du triomphe : l'exécrable sacrifice va se consommer !

LE CHŒUR.

Quelle est donc cette Érinys dont tu appelles les clameurs sur ce palais ? Tes paroles troublent mon âme. Mon sang reflue vers mon cœur et se glace : c'est comme un coup de lance qui m'a percé ; c'est comme le nuage qui obscurcit les rayons d'une vie expirante. Ah ! l'infortune marche vite !

CASSANDRE.

Ah ! ah ! les voilà ! les voilà ! Éloignez le taureau de la génisse. — Elle le saisit, le taureau aux cornes noires[3], elle l'enveloppe dans le piége, elle le frappe. Il tombe

1. Voyez plus loin le récit de la mort d'Agamemnon.

2. Il y a, dans le texte, στάσις, mais le sens de ce mot est déterminé par la réponse du chœur : c'est la troupe des Furies attachées à la famille des Pélopides. Aussi Schütz reproche-t-il avec raison à Stanley d'avoir rendu ce mot par *simultas*, qui ne veut rien dire à cet endroit.

3. C'était là, suivant les anciens, le signe caractéristique des bonnes races bovines. *Parandi sunt boves... cornibus proceris ac nigricantibus*. Ce conseil est de Columelle, qui copiait le Carthaginois Magon. C'est une idée étrange que celle de Schütz, accueillie pourtant par Ahrens, de lire μελαγκέρῳ μηχανήματι, *nigricorni machinamento*, comme traduit ce dernier. Si l'on demande ce que signifie cette inintelligible expression, Ahrens répondra sans doute, avec Schütz, qu'il s'agit là d'une hache à manche de corne, et de corne noire. Je ne sais pas si l'on emmanchait les haches avec des cornes, j'en doute ; mais je demande si ce n'est pas aller chercher à cent lieues où placer les cornes, quand on a là le taureau et même la génisse, qui ne peuvent s'en passer. Je lis μελάγκερων, qui se rapporte à τὸν ταῦρον.

dans le bassin que remplit l'onde; oui, dans le vase de la ruse et de la mort.

LE CHŒUR.

Je n'ose me vanter d'être habile à interpréter les oracles; mais ces paroles me font deviner quelque malheur. Eh! quel oracle annonça jamais un bonheur aux mortels? Toujours l'art antique[1] des devins porte la terreur dans les âmes[2]!

CASSANDRE.

Hélas! hélas! infortunée! Affreux destin qui m'accable! car c'est sur mon malheur aussi que je gémis, que je verse des larmes. Infortunée que je suis! où m'as-tu amenée? où? si ce n'est à la mort avec toi; oui, à la mort!

LE CHŒUR.

Une fureur divine transporte ton âme; tu chantes sur toi-même le chant du malheur : tel l'oiseau au plumage sombre, aux infatigables accents, Philomèle, du fond de son âme désolée, pousse, éternelle victime de la douleur, sa plainte lamentable : Itys, Itys[3]!

CASSANDRE.

Hélas! hélas! trop heureux le sort de l'harmonieuse Philomèle! Les dieux l'ont revêtue d'un corps ailé; sa vie est douce et sans larmes[4] : moi, la mort par le fer à double tranchant, voilà mon avenir!

1. Au lieu de πολυεπεῖς τέχναι, plusieurs éditeurs écrivent πολυεπεῖς τέχναι, expression peu juste, car le langage des devins n'était jamais fort explicite.

2. Schütz rapproche ici les invectives d'Agamemnon contre Calchas, dans le Ier chant de l'*Iliade* : Μάντι κακῶν, κ. τ. λ. Pour Ahrens, trompé par le mot μαθεῖν, il atténue la pensée dans sa paraphrase (id est, *malis cognoscitur, de eo quod antea erat prædictum, iustum metum fuisse*). Φόβον μαθεῖν signifie seulement éprouver la terreur, et, comme dit Schütz : *vatum artes afferunt* s. nuntiant aliquid *unde timeamus*.

3. Allusion à la fable si connue des malheurs de Philomèle et de la mort d'Itys, sur lequel Philomèle avait vengé le crime de Térée.

4. Au lieu de ἄτερ, Weil, dans ses *Addenda*, propose de lire

LE CHŒUR.

D'où viennent-ils en toi, ces transports subits, ces angoisses sans objet? Pourquoi ces cris de terreur, de désespoir, cet hymne dont l'accent perce mon cœur? Qui la conduit ainsi, ta marche divinatrice, à travers les sinistres oracles?

CASSANDRE.

O noces de Pâris! noces fatales à tous les siens! O Scamandre, fleuve où s'abreuvait ma patrie! Naguère, infortunée! mon enfance a grandi sur tes bords; et, bientôt sans doute, c'est sur les rives du Cocyte et de l'Achéron que je vais rendre mes oracles!

LE CHŒUR.

Ah! ces paroles se font trop bien entendre : un enfant même les comprendrait. Une sanglante morsure déchire mon âme; le cri plaintif de ton infortune, l'accent de ta souffrance me brise.

CASSANDRE.

O travaux d'Ilion! travaux qui n'ont pas détourné la destruction fatale! O sacrifices qu'offrit mon père au pied de nos murs! innombrables hécatombes des troupeaux paissant dans nos prairies! Remèdes sans effet, car Ilion n'est plus; et moi, la prêtresse inspirée, bientôt je serai abattue sur la terre[1].

LE CHŒUR.

Ah! tes discours ne se démentent point! Et quel est

ἄγειν. Mais il est évident que Cassandre n'admet point ce que dit le chœur de la désolation de l'oiseau.

1. J'entends, avec Wellauer, θερμόνους comme un adjectif : *afflatu divino inflammata*. Plusieurs font de θερμόνους deux mots, θερμὸν οὖς. C'est ainsi que l'écrivent Canter, Boissonade et d'autres. Cette bizarre expression d'*oreille chaude* ne peut devenir supportable qu'avec des explications. Ahrens traduit, en paraphrasant : « Ego « vero calidam *sanguine* aurem *ad æternum somnum* mox in terra « ponam; » et Boissonade : *Aurem calido sanguine tinctam affligam solo*. N'est-ce pas là empirer le texte et se créer des embarras à plaisir?

donc ce fatal génie qui s'est emparé de toi, qui a mis le délire en ton âme, et qui te force d'exhaler les accents de la souffrance, du deuil, de la mort? Où aboutiront ces présages? Je ne devine rien.

CASSANDRE.

Eh bien donc, l'oracle ne regardera plus[1] à travers des voiles, comme une nouvelle épouse. Le voilà qui va briller au jour. Il s'élance, ce vent fatal, vers le soleil qui se lève; et bientôt, pareil à une vague, le malheur battra la plage aux rayons de la lumière, un malheur bien plus grand que celui-là encore! Non, je ne vous parlerai plus par énigmes. Rendez-moi ce témoignage que mon flair est sûr, et que je cours bien sur la piste des malheurs que vous avez subis jadis. Un chœur n'abandonne point encore ce palais, chœur dont les voix sont en concert, mais dont les funestes chants épouvantent. Il en a bu pour raviver son audace, il a bu du sang humain : désormais elle reste dans ces demeures, cette troupe enivrée, ces sœurs, ces Furies; nul ne pourra les en chasser. C'est là qu'elles se sont fixées; c'est là qu'elles chantent l'hymne fatal, le crime qui a enfanté tant de crimes[2]. Puis elles ont maudit, dans leur courroux, celui qui souilla la couche de son frère[3]. — Me suis-je trompée? Ai-je, comme l'archer, touché au but? Suis-je une

1. Un helléniste habile m'a fait observer, à propos des mots ἔσται δεδορκώς, que j'ai traduits, comme tout le monde, *regardera*, qu'il n'était pas rare, chez les poëtes, de trouver βλέπω, et les expressions analogues, dans le sens neutre ou passif. Suivant lui, il faut entendre ce passage : *l'oracle ne se montrera plus*. Je n'ai pas cru devoir me rendre aux raisons qu'il m'a alléguées à l'appui de cette opinion. Le lecteur, en comparant les deux traductions, verra suffisamment pourquoi.

2. Il s'agit de la mort de Myrtile, tué par Pélops, le père d'Atrée et de Thyeste. C'était Myrtile qui avait donné à Pélops le moyen de vaincre Œnomaüs à la course des chars, victoire dont le prix fut, comme on sait, la main d'Hippodamie. Myrtile, suivant la tradition, était fils de Mercure.

3. Il s'agit de Thyeste, qui avait séduit Érope, femme de son frère

fausse prophétesse, une mendiante bavarde qui frappe aux portes? Rends témoignage à mes paroles; jure que je connais les antiques forfaits de cette famille, et que j'en puis parler[1].

LE CHOEUR.

Et ce serment, ce lien si fort dont tu veux que je m'enchaîne, sera-ce un remède à nos maux? Oui, je t'admire; car toi qui as été élevée au delà des mers, dans une ville où l'on parle une autre langue[2], on dirait qu'alors tu as vécu près de nous.

CASSANDRE.

Apollon, le dieu prophète, m'a fait don de son art.

LE CHOEUR.

Est-ce que le dieu était blessé d'amour?

CASSANDRE.

Jadis j'eusse rougi de le dire[3].

LE CHOEUR.

En effet; qui peut tout est bien porté à n'écouter que son désir.

1. La plupart des éditeurs récents remplacent, au vers 1096, τό μ' par οὔ μ', ou par τὸ μή, ou par οὐ μή. Avec ces négations, la phrase ne gagne que de devenir plus ou moins obscure.

2. J'ai traduit littéralement ἀλλόθρουν πόλιν, mais peut-être ces mots signifient-ils seulement une ville étrangère. On sait, en effet, que dans Homère il n'est jamais dit que les Grecs et les Troyens se servissent de deux dialectes différents. Les héros des deux nations s'entendent très-bien les uns les autres, et se servent de la même langue. Il est probable pourtant qu'il devait y avoir entre eux une différence sous ce rapport; mais Homère l'a complétement négligée. Eschyle, au contraire, semble être revenu à la réalité historique, puisque Clytemnestre croit un instant que Cassandre ne comprend pas le grec, et qu'elle l'engage à parler du moins par signes. Le chœur voit bien que Cassandre comprend le grec, puisqu'elle le parle; mais rien ne l'empêche de croire que ce n'est pas là l'idiome dont on se servait à Troie.

3. Les trois vers qui précèdent sont mal rangés dans le texte vulgaire. Ils ont été remis à leur place par les éditeurs modernes, et plus convenablement partagés entre les deux interlocuteurs.

CASSANDRE.

Il m'attaqua vivement; sa passion était extrême.

LE CHŒUR.

Et lui accordas-tu le droit de l'époux[1] ?

CASSANDRE.

Je promis à Loxias; mais je ne tins pas ma promesse.

LE CHŒUR.

Possédais-tu déjà l'art de la divination ?

CASSANDRE.

Déjà je prophétisais aux Troyens tous leurs malheurs.

LE CHŒUR.

Mais le courroux de Loxias te laissa-t-il impunie?

CASSANDRE.

Depuis mon mensonge, personne ne croit plus à mes oracles.

LE CHŒUR.

Tes oracles pourtant nous semblent dignes de foi.

CASSANDRE.

Hélas! hélas! ah! ah! douleur? — Le funeste travail de la divination me ressaisit et me torture; le prélude de l'hymne de malheur trouble mon âme. — Voyez-vous ces enfants assis dans le palais, pareils aux fantômes des songes? Ils ont péri, ces enfants, par le crime de ceux qui les devaient chérir. Ils sont là, tenant dans leurs mains leur chair, leurs entrailles, leurs cœurs : lamentable fardeau, mets préparé pour un père, et dont le père a goûté! Mais le forfait sera vengé, je vous le dis : un lion médite la vengeance, un lion sans courage[2]. Il se vautre dans le lit conjugal; il guette, au fond de la maison, hélas! l'arrivée de mon maître. — Oui, mon maître, puisque je suis réduite à porter le joug de l'esclavage!

1. L'expression grecque est beaucoup plus vive : ἦ καὶ τέκνων εἰς ἔργον ἠλθέτην νόμῳ; *num etiam liberis operam dedistis, ut usus fert?*
2. Ce lâche est Égisthe.

— Ah! ce chef des vaisseaux, ce destructeur d'Ilion, il ne sait pas ce que cachent les longs discours, les doux sourires de l'exécrable chienne[1], l'affreux destin que la Furie lui prépare dans l'ombre. Une femme a donc ce courage! Une femme égorger son époux! Quel nom puis-je donner à ce monstre odieux? O serpent à double tête[2]! Scylla, habitante des rochers, fléau des matelots! prêtresse de l'enfer! C'est contre les siens qu'elle exhale cette implacable haine! Oh! comme elle a poussé le cri de joie, la scélérate! On dirait qu'elle a vaincu l'ennemi, qu'elle célèbre un retour triomphant[3]. — Encore aujourd'hui, si je trouve des incrédules, — après tout, c'est mon sort — ce qui doit être arrivera : bientôt tu verras de tes yeux et tu m'appelleras en gémissant la trop véridique prophétesse.

LE CHŒUR.

Le festin de Thyeste, ce père qui mangea la chair de ses fils, je l'ai reconnu et j'ai frémi; l'effroi me pénètre encore à ce récit, où tout est vrai, où rien n'est inventé. Mais le reste de ton discours m'échappe, et je perds la trace.

1. Weil, dans ses *Addenda,* propose une correction au vers 1229, pour remplacer les termes vagues de *discours* et de *sourires* par des expressions qui peignent le manége de la chienne : λείξασα καὶ κλίνασα φαιδρὸν οὖς.

2. Le mot ἀμφίσβαινα désignait un serpent dont la queue et la tête étaient à peu près d'égale grosseur, ce qui le faisait passer pour un serpent à deux têtes, et même, suivant la force de l'expression grecque, pour un serpent marchant des deux bouts.

3. Il m'a paru impossible de rapporter au retour d'Agamemnon le vers Δοκεῖ δὲ χαίρειν νοστίμῳ σωτηρίᾳ. J'ai vu la suite de l'idée exprimée dans le vers précédent : après la victoire, ὥσπερ ἐν μάχης τροπῇ, le retour du vainqueur auquel Cassandre compare Clytemnestre. Si on l'entend autrement, il faut prendre δοκεῖ dans le sens de l'imparfait, et traduire : *et pourtant elle semblait se réjouir du retour triomphant de son époux.* Mais c'est briser la comparaison par une réflexion qui n'est guère à sa place. Tel est du moins mon avis ; mais le lecteur peut choisir.

CASSANDRE.

Je dis que tu vas voir le trépas d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Malheureuse! que dis-tu? Calme tes discours.

CASSANDRE.

Il n'est pas de remède au malheur dont j'ai parlé.

LE CHŒUR.

Non, sans doute, s'il arrive; mais puisse-t-il n'arriver pas!

CASSANDRE.

Toi, tu fais des vœux ; eux, ils s'apprêtent au meurtre.

LE CHŒUR.

Quel homme accomplirait ce forfait?

CASSANDRE.

Tu as, certes, bien mal compris mes oracles.

LE CHŒUR.

Je ne pénètre pas le complot.

CASSANDRE.

Tu sais assez bien pourtant la langue grecque[1].

LE CHŒUR.

Les oracles de Pytho parlent grec aussi, et néanmoins ils sont difficiles à comprendre.

CASSANDRE.

Grands dieux! quel feu pénètre en moi? Hélas! hélas! Apollon! dieu destructeur[2]! O douleur! douleur! — Cette lionne à deux pieds, qui dort avec le loup en l'absence du lion généreux, elle me tuera, malheureuse

1. Plusieurs lisent ἐπίσταμαι, *je sais*, et Elmsley veut qu'on change Ἕλλην' en ἐμήν. Le vers signifierait alors : *Et pourtant je sais assez bien ma langue.* Wellauer montre fort bien que la correction d'Elmsley est plus que hasardée; et, quant à ἐπίσταμαι ou ἐπίστασαι, je ne pense pas que le sens gagne ou perde beaucoup à ce qu'on adopte l'un ou l'autre.

2. J'ai traduit ici l'expression Λύκει' Ἄπολλον dans le sens où on l'a déjà vue employée par Eschyle.

que je suis! Elle prépare le poison de sa vengeance; moi aussi je servirai à assouvir son courroux[1]. Elle dit, aiguisant le poignard pour frapper son époux, que c'est pour m'avoir amenée qu'il doit périr. — Mais pourquoi gardé-je encore ces ornements de dérision, ce sceptre, ces guirlandes des devins qui parent ma tête? (Jetant son sceptre.) Je te brise avant de mourir. (Jetant ses guirlandes.) Allez, je vous foule aux pieds : c'est le prix de vos bienfaits[2]. Portez à quelque autre vos trésors d'infortune. Viens, Apollon, viens toi-même me dépouiller du manteau fatidique. Tu m'as vue, au temps du siége, malgré ces ornements, l'objet de la haine et des railleries de mes amis; railleries insensées, certes! On m'appelait vagabonde, comme une magicienne de carrefour; et je subissais la pauvreté, le malheur, la faim. Et ce prophète qui m'a fait prophétesse, voilà le trépas où il m'a conduite! Au lieu de l'autel où périt mon père, ce qui m'attend, c'est un billot de cuisine[3] : c'est là que je serai frappée, que va couler mon sang. Et pourtant les dieux ne laisseront pas ma mort impunie. Notre vengeur[4] à son tour viendra. Rejeton fatal à sa mère, il fera payer le meurtre d'un père; exilé aujourd'hui, errant loin de sa patrie, il reviendra enfin, il accomplira le

1. Au lieu de κότῳ, *courroux*, quelques-uns lisent ποτῷ, *breuvage*, à cause du mot φάρμακον qui précède. De cette façon, l'image est complète; mais le sens, au fond, reste le même, ou à peu près,

2. Il faut ici une correction au texte vulgaire, car le duel ἀγαθώ est inintelligible. J'ai adopté la plus simple : ἀγάθ' ὧδ' ἀμείψομαι, *bona quæ mihi præstitistis, ita remunerabor;* bien que la présence d'un anapeste au quatrième pied du vers paraisse encore une difficulté. Boissonade, du reste, la supprime en laissant seulement γ' devant ὧδ'. Le sens, avec sa leçon, est encore le même qu'avec celle de Wellauer. Ahrens lit : ἐγὼ δ' ἅμ' ἕψομαι, *ego autem una sequar*, et moi je vais vous suivre; ce qui est bien loin d'offrir un sens aussi convenable, et ce qui s'éloigne trop du texte des manuscrits.

3. Ἐπίξηνον, *truncus culinarius*, SCHUTZ; *mensa culinaria*, WELLAUER; *truncus lanionius*, AHRENS.

4. Il s'agit d'Oreste; Voyez *les Choéphores*.

dernier des forfaits de sa famille[1]. Ce qui le ramènera, c'est le souvenir de son père étendu dans le sang. — Ah! pourquoi gémir ainsi, m'arrêter aux portes du palais[2]? J'ai vu Ilion à son heure fatale; et ceux qui ont conquis[3] ma patrie, voilà le retour du jugement des dieux sur leur cause! Marchons donc; ayons le courage de mourir. Aussi bien les dieux ont prononcé le grand serment. Vous voilà, portes de l'enfer; je vous salue! Puisse le premier coup être le coup mortel! puisse mon sang s'écouler à grands flots, et mon œil se fermer sans effort!

LE CHŒUR.

O femme trop infortunée, trop savante! ton discours renferme bien des événements. Mais si tu connais réellement le sort qui te menace, pourquoi, comme la génisse qui suit l'appel des dieux, courir ainsi audacieusement à l'autel?

CASSANDRE.

Je ne puis éviter mon sort. O mes hôtes! le temps m'entraîne[4].

LE CHŒUR.

Mourir le dernier, c'est toujours gagner du temps.

1. Quelques éditeurs transportent ici le vers, Ὀμώμοται γὰρ... (*aussi bien les dieux ont prononcé le grand serment*). Je l'ai laissé plus bas, où je suis loin de le croire mal placé, quoi qu'en disent Hermann et Wellauer, car il sert à expliquer la résignation subite de Cassandre. Quant à la difficulté que fait Wellauer sur le mot ἄξειν, qui, suivant lui, manquerait de sens si l'on ne faisait la transposition, elle n'existe pas pour le texte vulgaire, qui donne ἄξει et non pas ἄξειν. Au lieu de ἄξειν νιν, Dindorf écrit ἥξειν τιν', et, dans le vers transposé, il change, comme Weil, ὀμώμοται γάρ en ἄραρε γάρ τίς.

2. Au lieu de κάτοιχος, Weil lit κάτοικτος, correction de Scaliger. D'autres lisent κάκοιτρος. Mais on préfère généralement, encore aujourd'hui, la leçon vulgaire.

3. Je lis εἷλον, et non pas εἶχον. Weil dit avec raison que cette correction, proposée par Musgrave, est aussi indispensable que belle.

4. Il y a un grand nombre de manières de lire ce vers. Je traduis d'après la leçon vulgaire.

CASSANDRE.

Le jour fatal est arrivé; la fuite serait inutile.

LE CHŒUR.

Crois-moi, c'est ton courage qui fait ton malheur.

CASSANDRE.

Ce reproche ne s'adresse jamais aux heureux.

LE CHŒUR.

Du moins, si c'était un glorieux trépas, un mortel pourrait s'en réjouir[1].

CASSANDRE, s'avançant à la porte du palais.

Malheur à toi, triste père! Généreux enfants[2], malheur à vous!

LE CHŒUR.

Eh bien, qu'y a-t-il? Quelle crainte te ramène sur tes pas?

CASSANDRE.

Ah! ah!

LE CHŒUR.

D'où vient ce cri d'effroi? Quelle horreur a saisi ton âme?

CASSANDRE.

Ce palais exhale une vapeur de sang et de carnage.

LE CHŒUR.

N'est-ce pas l'odeur des sacrifices qu'on fait au foyer?

CASSANDRE.

On dirait plutôt les émanations d'un tombeau.

1. La plupart des éditeurs placent ces paroles dans la bouche de Cassandre, et, par suite, dans la bouche du chœur celles que Cassandre vient de prononcer. Avec cette interversion, on traduira ἀκούει autrement ue je ne l'ai fait; par exemple, dans le sens de *fidem habet*. La réponse à l'assertion du chœur, *un mortel pourrait s'en réjouir*, sera : *C'est ce que ne croient guère les heureux.*

2. D'après Eschyle, les enfants vivants d'Agamemnon sont seulement Électre et Oreste. Voyez, dans *les Choéphores,* les traitements qu'Égisthe et Clytemnestre leur avaient fait subir.

LE CHŒUR.

Ces demeures, à t'entendre, ne sont point embaumées d'un parfum de Syrie.

CASSANDRE.

J'entre; je vais encore, dans le palais, déplorer mon destin et le destin d'Agamemnon. J'en ai assez de la vie. Adieu, mes hôtes! Je ne tremble pas comme l'oiseau à l'aspect de la glu[1] : rendez-moi ce témoignage. Je meurs; mais un jour viendra où ma mort sera vengée par la mort d'une femme, et où le sang d'un homme expiera le sang d'un époux infortuné[2]. — C'était donc là l'hospitalité qu'on me préparait! c'était la mort!

LE CHŒUR.

O malheureuse, je plains cette destinée que te révèlent les dieux!

CASSANDRE.

Je veux dire encore une parole[3], encore une fois gémir sur moi. O soleil! par cette lumière que je ne verrai plus,

1. J'ai cru pouvoir interpréter ainsi le mot θάμνος, qui signifie à la fois *fruticetum* et *surculus*. Dans ce dernier sens, l'oiseau ne peut craindre le θάμνος qu'enduit de glu. Le scholiaste paraphrase autrement : « Je ne suis pas dans des transes, comme un oiseau qui veut entrer dans son nid, et qui a peur de quelque bête sauvage. » Explication bien plus éloignée du sens littéral de θάμνος, mais du reste fort soutenable. J'ajoute que tout le passage, du vers 1313 au vers 1320, a beaucoup exercé les éditeurs, et qu'on est encore bien loin de s'accorder et sur les leçons du texte et sur l'interprétation des termes. Weil a transporté les vers 1313-1314 après le vers 1326.

2. Ahrens fait de δυσδάμαρτος un nominatif, et le rapporte à Égisthe : *virque infauste maritatus*. Schütz condamne avec raison ceux qui ont les premiers inventé ce prétendu nominatif. Mille analogies prouvent que la vraie forme est δυσδάμαρ, et que δυσδάμαρτος est un génitif et se rapporte à Agamemnon. Les éditeurs de Henri Estienne donnent δυσδάμαρ, *infelix conjugii*; Wellauer lit de même, et il traduit : *infelici conjugio cum mala uxore junctus*.

3. Ahrens traduit ῥῆσιν par *de me vaticinium;* mais il n'y a qu'un souhait, et non point une prophétie, dans l'apostrophe de Cassandre au soleil. D'ailleurs le mot ῥῆσις ne signifie pas proprement une prophétie, mais une parole, et, dans le sens le plus étendu, une tirade.

fais, je t'en conjure, que mes ennemis, que mes assassins payent, frappés l'un et l'autre par mes vengeurs[1], le meurtre d'une esclave sans défense. O néant des choses humaines! Pour mettre le bonheur en fuite, la vue d'une ombre suffit. Et le malheur ! le frottement d'une éponge humide[2] en fait disparaître l'empreinte : oubli qui m'inspire plus de pitié que la perte même du bonheur. (Elle entre dans le palais.)

LE CHŒUR.

Il n'est point de mortel qui se rassasie du bonheur. Jamais on ne vous repousse d'un palais montré du doigt pour son opulence. Mais n'y portez pas des maximes comme celles de la captive[3]. Les immortels ont donné à Agamemnon de prendre d'assaut la ville de Priam : il est rentré dans Argos, comblé d'honneurs par les dieux. Ah ! s'il doit payer le prix du sang autrefois répandu; s'il doit périr parce que d'autres ont péri; si un meurtre doit venger d'autres meurtres, quel mortel, après cela, pourra se flatter d'être né sous d'heureux auspices?

AGAMEMNON, derrière le théâtre.

Ah ! dieux! je suis frappé du coup mortel.

PREMIER CHOREUTE.

Silence ! quelle est cette voix? qui frappe-t-on à mort?

AGAMEMNON.

Ah! dieux! un autre coup m'a frappé.

1. Au lieu de ἐμοῖς τιμαόροις, quelques-uns lisent θεοῖς τιμαόροις, *par des dieux vengeurs.*

2. Les peintres se servaient de l'éponge, pour enlever les couleurs ou adoucir les teintes.

3. Plusieurs éditeurs mettent une virgule, au lieu d'un point, après μελάθρων. Le sens est alors simplement, et sans allusion aux paroles de Cassandre : « Jamais on ne vous repousse d'un palais montré du doigt pour son opulence, en vous disant: N'entrez pas » Le mot δακτυλοδεικτῶν est pris en bonne part dans ce passage, comme le sont chez un grand nombre d'auteurs anciens et modernes les expressions analogues ou correspondantes. Boissonade en cite plus de dix exemples.

DEUXIÈME CHOREUTE.

Ce cri funeste, c'est le roi qui l'a poussé : le forfait s'accomplit sans doute.

TROISIÈME CHOREUTE.

A quel parti nous arrêter? mettons en commun nos avis.

QUATRIÈME CHOREUTE.

Mon avis, le voici : appelons les citoyens au palais; crions : Au secours!

CINQUIÈME CHOREUTE.

Nous ferions mieux de fondre brusquement à l'intérieur, et de saisir les meurtriers sur le fait, le glaive tout dégouttant encore[1].

SIXIÈME CHOREUTE.

J'approuve ce conseil. Il faut agir, il n'y a pas un instant à perdre.

SEPTIÈME CHOREUTE.

Il faut nous assurer de tout par nos yeux; car ce meurtre n'est qu'un prélude, c'est le signal de la tyrannie qui va peser sur Argos.

HUITIÈME CHOREUTE.

Nous perdons ici le temps; eux, ils marchent sur le chemin qui conduit à la puissance[2] : aussi leur main ne s'endort-elle pas.

1. J'ai suivi l'interprétation de Schütz, appuyée sur l'explication de Suidas : νεόρρυτος, νεωστὶ ῥέων. Wellauer rapporte les mots νεορρύτῳ ξίφει aux vieillards, qui veulent tirer l'épée pour fondre sur les meurtriers; et Ahrens traduit en ce sens : *et facinus illico stricto gladio puniendum.* On pense, en effet, que les vieillards du chœur étaient armés d'épées. Par conséquent, rien n'empêche d'entendre le passage comme font Wellauer et Ahrens : le mot νεόρρυτος viendrait alors du verbe ῥύομαι, *tirer à soi.*

2. Plusieurs éditeurs, à la place de μελλούσης κλέος, expression avec laquelle il faut sous-entendre quelque chose, le mot τυραννίδος par exemple, lisent μελλοῦς κλέος. Le sens est, avec cette leçon : « Eux, ils foulent à terre la gloire de retarder leurs coups, et leur main ne s'endort pas. » J'ai préféré pour sa clarté, malgré l'ellipse

NEUVIÈME CHOREUTE.

Je ne sais plus à quel parti me résoudre. D'ailleurs, il vaut mieux maintenant délibérer qu'agir.

DIXIÈME CHOREUTE.

Tel est aussi mon sentiment. Aussi bien je ne connais pas de discours qui puissent rappeler un mort à la vie.

ONZIÈME CHOREUTE.

Oui; mais tuerons-nous[1] toute notre existence, en obéissant à de tels chefs, à des criminels souillés du sang de notre roi?

DOUZIÈME CHOREUTE.

Un tel sort est insupportable; mieux vaut la mort. La mort est plus douce que la vie sous un tyran.

TREIZIÈME CHOREUTE.

Mais, dites-moi, ces plaintifs gémissements sont-ils une preuve que notre roi n'est plus?

QUATORZIÈME CHOREUTE.

Pour avoir la preuve, il faut voir de ses yeux[2] : autre chose est la conjecture, autre chose la certitude.

même, le texte vulgaire, qui est certainement plus satisfaisant pour l'esprit que l'idée de fouler à terre la gloire du retard; sans compter qu'il est assez douteux que πέδον, tout seul, signifie *humi*, à terre, tandis qu'au contraire πέδον πατοῦντες, *solum calcantes, viam affectantes*, est ce qu'il y a de plus simple au monde.

1. Au lieu de l'énergique expression κτείνοντες, plusieurs lisent, d'après Canter, τείνοντες, qui signifie seulement *producentes* : passerons-nous notre vie en obéissant? etc.

2. Au lieu de μυθοῦσθαι, Ahrens et d'autres lisent θυμοῦσθαι. Le vers signifie, avec cette leçon : « Quand on connaît bien la chose, il est loisible de se fâcher sur cela; » ou quelque chose d'approchant. Mais je n'ai pas bien compris comment le vers ainsi entendu pouvait se lier soit à la question qui précède, soit à la réflexion contenue dans le vers qui suit. Quant à la forme μυθοῦσθαι, beaucoup de philologues et de lexicographes la jugent moins sévèrement que ne fait Ahrens ; et, en tout cas, il vaudrait encore mieux la corriger en μυθεῖσθαι avec Schneider, que de transformer le mot en θυμοῦσθαι.

QUINZIÈME CHOREUTE.

L'avis auquel tout m'engage à m'arrêter, c'est d'éclaircir les événements, et de nous assurer du sort d'Atride[1].

CLYTEMNESTRE.

Tout à l'heure j'ai longuement parlé, et comme il convenait à la circonstance; maintenant je ne rougirai point de démentir mon premier discours. Comment, sans le mensonge, préparer la ruine d'un ennemi qui semble nous être cher? comment l'envelopper d'un réseau fatal, dont nul effort ne le puisse dégager? Il y a longtemps que j'avais perdu la bataille, il y a longtemps aussi que je méditais ce nouveau combat : l'ennemi a été abattu, et moi je suis restée debout victorieuse. J'avais tout préparé, j'en dois convenir : il ne pouvait ni fuir ni défendre sa vie. Je l'enveloppai, comme on fait les poissons, dans un filet sans issue : c'était un riche voile, mais un voile de mort. Deux fois je le frappe, deux fois il pousse un cri plaintif, et ses membres se détendent. Tombé, un troisième coup l'achève; et Pluton, le gardien souterrain des mânes, a vu ses vœux comblés. La victime expire; les convulsions de la mort font jaillir le sang de ses blessures; et la rosée du meurtre tombe en noires gouttes sur moi, rosée aussi douce à mon cœur que l'est pour les guérets la pluie de Jupiter, dans la saison où l'épi sort de l'enveloppe. Voilà ce qui s'est passé. Vous que je vois en ces lieux, vieillards d'Argos, partagez ou condamnez ma joie, peu m'importe; moi, je m'applaudis de mon action. S'il était permis de verser des libations sur un cadavre, c'est ici qu'il serait juste, plus que juste, de remercier les dieux. Cet homme avait

1. J'ai suivi, pour ce qui précède, la division adoptée par Hermann et Dindorf. Weil ne fait parler que douze choreutes. Chez lui, le premier choreute parle au commencement et à la fin, et dit en une seule fois les vers 1346 et 1347, que nous attribuons l'un au deuxième choreute et l'autre au troisième.

comblé d'exécrables horreurs la coupe des Pélopides; et c'est lui-même qui l'a bue au retour.

LE CHOEUR.

Nous admirons l'impudence de ton langage! Une femme insulter ainsi à son époux!

CLYTEMNESTRE.

Vous me prenez pour une femme sans résolution; mais, quand je vous raconte et vous explique ce que j'ai fait, mon cœur ne tremble pas. Louange ou blâme, tout ce que tu diras de moi m'est égal. (Montrant le cadavre d'Agamemnon.) Voilà Agamemnon, mon époux; et voilà la main qui l'a tué. La besogne est d'une digne ouvrière. J'ai dit.

LE CHOEUR.

O femme! quel mets, production de la terre, quel breuvage puisé dans les mers, avait donc troublé tes sens! Oser accomplir l'affreux sacrifice! t'exposer aux imprécations de tout un peuple! Tu as renversé ton époux, tu l'as égorgé : objet de la haine implacable des citoyens, tu vivras dans un éternel exil.

CLYTEMNESTRE.

Tu décrètes à présent contre moi l'arrêt du bannissement; tu me charges de la haine des citoyens, des imprécations populaires; et tu n'as nul reproche pour cet homme. Lui, il a estimé la vie de sa fille à l'égal de celle d'une brebis[1], alors que les troupeaux à la riche toison abondaient dans ses pâturages : il a immolé sa propre enfant, le fruit bien-aimé de mes entrailles; et c'était pour charmer les vents de Thrace! N'était-ce pas lui qu'il fallait bannir? n'était-ce pas là la récompense due à un pareil sacrilége? Mais non; c'est mon action qui enflamme ton zèle, c'est pour moi seule que tes jugements sont sévères. Eh bien, tes menaces me trouvent

1. On se rappelle que, d'après la tradition suivie par Eschyle, Iphigénie avait été réellement immolée dans le camp d'Aulis.

préparée. Combattons ! Si tu es vainqueur, c'est à moi d'obéir ; mais, si le ciel en décide autrement, le malheur sera pour toi la tardive mais efficace leçon de la sagesse.

LE CHŒUR.

Ton cœur est plein d'audace ; l'orgueil éclate dans tes discours : le carnage t'a enivrée, et la fureur trouble ton âme. Mais le sang dont les gouttes souillent ton visage, ce sang doit être vengé. Oui, les tiens t'abandonneront à ton sort, et ta mort sera le prix de la mort d'un époux.

CLYTEMNESTRE.

Voici, à mon tour, le serment sacré que je prononce : J'en jure par la Justice, grâce à qui j'ai vengé ma fille ; par vous, Até, Érinys[1], qui m'avez aidée à égorger cet homme ; jamais, j'en ai l'espoir, la crainte ne mettra le pied sur le seuil de ce palais[2], tant qu'Égisthe allumera le feu à mon foyer, tant qu'il me gardera son amour. Égisthe est le fort bouclier où se fie mon audace. — Le voilà donc étendu sous nos yeux, cet homme qui m'a rendue si malheureuse ; cet homme, les délices des Chryséis du siége d'Ilion[3] ; lui et cette esclave, cette prophétesse inspirée, son amante, la fidèle compagne de sa couche, celle qui a traversé les mers avec lui ! Qu'ils ont bien leur récompense ! Lui, vous savez son

1. Até était la déesse du mal et de la fatalité ; Érinys a en grec le même sens qu'en latin le mot *Furia*.

2. Je lis, avec Weil : Οὔ μοι μελάθρων ἐλπὶς ἐμπατεῖν φόϐον. J'admets pareillement l'explication donnée par ce savant critique : « Genetivum tangendi vim habere senties, collatis his locis Sophocleis : « Œ. R., 825, μηδ' ἐμϐατεύειν πατρίδος, Œ. C., 400, γῆς δὲ μὴ 'μϐαίνῃς « ὅρων. » Il y a une raison philologique pour rejeter la vulgate, Οὔ μοι φόϐου μέλαθρον ἐλπὶς ἐμπατεῖ, c'est qu'Eschyle ne dit jamais μέλαθρον, et se sert partout du pluriel de ce mot. Le texte traditionnel ne s'explique d'ailleurs pas très-bien, et *mettre le pied dans le palais de la crainte* est une image des plus obscures. De toute façon, Clytemnestre dit qu'elle ne craint rien.

3. Tout le monde sait combien, dans l'*Iliade*, Agamemnon est mécontent d'être obligé de rendre sa captive Chryséis, réclamée par Chrysès au nom d'Apollon.

destin : elle, comme le cygne, elle a chanté le plaintif chant de sa mort ; amante de cet homme, elle a péri ; douce volupté qui assaisonne encore les voluptés de mes amours !

LE CHŒUR.

Viens, ô mort ! hâte-toi, frappe le coup fatal ; ne nous fais pas languir dans la douleur ; viens étendre sur nos yeux le sommeil sans fin ! Il n'est plus, le gardien qui avait pour nous tant d'affection ! Celui qui avait essuyé mille travaux pour une femme, la main d'une femme lui a ravi le jour ! Ah ! perfide Hélène, combien de guerriers, ah ! combien de guerriers, sous les murs de Troie, toi seule as fait périr ! Et voilà encore que le héros accompli, illustre entre tous, est tombé par toi : c'est pour toi qu'il avait versé un sang inexpiable ! Ah ! quand s'apprêtait le sacrifice, la Discorde terrible, au fond du palais, méditait la ruine d'un époux[1] !

CLYTEMNESTRE.

A quoi bon t'affliger de ce que j'ai fait, invoquer la mort, accabler Hélène de ton courroux, l'accuser du trépas des héros? Non, ce n'est pas elle qui seule a fait périr tant de Grecs, qui a causé ces éternelles douleurs.

LE CHŒUR.

O génie attaché à une race fatale ! une femme a donc

1. Schütz, qui a très-bien expliqué ce passage, rappelle les expressions de Calchas, rapportées par le chœur au commencement de la pièce. La fin de la prédiction du devin ressemble beaucoup, en effet, à la phrase qu'on vient de lire : « Car, au fond d'un palais, une haine fermente, terrible, sans cesse ravivée, féconde en ruses : on se souvient d'une fille à venger ! » Quelques métriciens prétendent qu'après le mot τέλειαν, il manque dans le texte plusieurs vers ; mais ce n'est là qu'une hypothèse, et reposant sur des considérations fort hypothétiques elles-mêmes. J'ai dû m'en tenir au texte tel qu'il est, puisqu'il offre un sens, plutôt que d'adopter une correction qui détruit tout sens possible, en ne laissant que deux bouts de phrase aux deux bords d'une vaste lacune.

égalé l'affreuse audace des deux Tantalides[1] ! Ta nouvelle victoire déchire mon cœur. Elle, l'impie ! elle se dresse sur le cadavre[2], comme un corbeau dévorant; elle se fait gloire de chanter l'hymne du triomphe !

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, tu as redressé la sentence prononcée : tu l'accuses enfin, le tout-puissant génie de cette race. C'est lui qui nourrit dans nos entrailles l'inextinguible soif du sang : avant qu'une plaie se ferme, un nouveau sang a coulé.

LE CHŒUR.

Oui, ce génie dont tu parles, le génie qui hante cette maison, il est plein d'un puissant, d'un terrible courroux ! Ah ! ce mot funeste rappelle des maux affreux, des maux sans fin ! Hélas ! hélas ! Jupiter l'a voulu, Jupiter, l'arbitre suprême, le dieu qui fait tout ! Eh ! que se fait-il dans le monde sans l'aveu de Jupiter ? Oui, c'est par la volonté du ciel que se sont accomplis tous ces crimes. — Grands dieux ! grands dieux ! O mon roi, mon roi, comment te pleurer ? Par quels mots dire les regrets de mon âme ? Te voilà, couché dans ce tissu d'araignée[3] ! Un trépas impie a tranché tes jours ! O

1. Il s'agit d'Atrée et de Thyeste, et non point des deux Atrides. Schütz : « διφυεῖσι Ταντα λίδαισιν rectius de Atreo et Thyesta quam « de Agamemnone et Menelao accipias. Semper enim choro obver- « santur illorum piacula, quæ etiam in posteris puniuntur. »

2. Je lis, comme Schütz, Blomfield, Wellauer, etc., σταθεῖσ(α), au lieu de σταθείς. Avec l'ancienne leçon, il faut rapporter au génie de la famille des Atrides ce que le féminin attribue à Clytemnestre. Mais, ainsi que le fait remarquer un éditeur, la comparaison s'applique bien plus naturellement à la meurtrière elle-même s'applaudissant de son forfait en présence du cadavre de son époux.

3. C'est se moquer du monde que de prendre ἀράχνης ὕφασμα comme ὕφασμα λεπτότατον, par exemple un tissu de soie; et je regarderais comme du temps perdu de chercher à démontrer que le poëte compare Agamemnon, enveloppé dans le drap ou le tissu quelconque jeté sur lui par Clytemnestre, à la mouche qui s'est prise dans la toile de l'araignée.

mort indigne, indigne d'un homme libre! Périr dans un piége, frappé par la hache à deux tranchants!

CLYTEMNESTRE.

C'est là, dis-tu, mon ouvrage. Oui; mais ne m'appelle pas l'épouse d'Agamemnon. C'est l'antique, le cruel vengeur de l'abominable festin qu'Atrée offrit à son hôte; c'est lui qui a pris les traits de la femme de ce mort; c'est lui qui a puni cet homme : la mort d'un guerrier a payé celle des deux enfants.

LE CHŒUR.

Toi, innocente de meurtre! Quel témoin déposera de ton innocence? D'où viendrait-il, ce témoin? d'où viendrait-il? Ah! oui, le fatal génie qui venge les crimes des pères, c'est lui qui prendra en main ta cause; oui, mais l'affreux combat dure encore; le sang coulera encore, versé par le parricide[1] : un forfait à glacer d'horreur celui-là même qui dévora la chair de ses fils[2]! — Grands dieux! grands dieux! O mon roi, mon roi, comment te pleurer? Par quels mots dire les regrets de mon âme? Te voilà, couché dans ce tissu d'araignée! Un trépas impie a tranché tes jours! O mort indigne, indigne d'un homme libre! Périr dans un piége, frappé par la hache à deux tranchants!

CLYTEMNESTRE.

Non, la mort de cet homme n'est pas indigne de lui[3].

1. Le chœur est comme saisi d'un esprit prophétique, et il prédit, ou plutôt il pressent, la vengeance d'Oreste sur sa mère.

2. Thyeste. Je lis πάχναν παρέξει, comme la plupart des éditeurs. Avec πάχνᾳ, la phrase n'a un sens qu'en supposant une ellipse considérable, et en faisant de πάχνᾳ κουροβόρῳ le synonyme de Θυέστῃ ou peu s'en faut, comme on peut le voir dans le latin, du reste fort louche encore, d'Ahrens : « Quocum vero etiam incedit, cruori pueri« voro *cognati sanguinis rivulos* suppeditabit. »

3. Hermann a supprimé cette phrase, et la plupart des derniers éditeurs mettent entre crochets les deux vers 1521-1522. Weil résume en quelques mots toutes les critiques accumulées à leur sujet: « Primus Seidlerus damnavit hos versus pedestres, subineptos, sys-

Il n'a pas déguisé, lui, le forfait dont il a frappé sa maison. Cette fille, fruit de notre hymen, cette Iphigénie tant pleurée, a subi un indigne supplice ; mais lui, son supplice était mérité. Qu'il ne se plaigne pas trop haut dans les enfers : immolé par le glaive, il n'a fait que payer le prix de son crime.

LE CHŒUR.

Quel parti prendre ? ma raison s'égare ; où porter mes soins et mon zèle, pour arrêter la chute de la maison de mes rois ? Je frissonne au bruissement de la pluie de sang où ce palais va s'abîmer : ce n'est plus goutte à goutte que le sang tombe ; à chaque forfait, la Parque aiguise le fer pour un forfait vengeur.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Hélas ! terre, terre, que ne suis-je rentré dans ton sein, avant d'avoir vu mon roi couché ainsi dans la baignoire aux parois d'argent ! Qui va l'ensevelir ? qui va mener son deuil ? Est-ce toi qui auras ce courage, toi la meurtrière de ton époux ? Oseras-tu gémir sur son trépas ; oseras-tu lui donner, après ton crime, une satisfaction que repousseraient ses mânes ?

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Qui se chargera de faire retentir, sur le tombeau, un chant funèbre [1] en l'honneur de cet homme divin, un chant accompagné de larmes, échappé d'un cœur sincère [2] ?

« tematis antithetici ambitum excedentes, quos qui adjecit non in- « tellexit ab οὐδέ incipere posse orationem. » D'ailleurs, on est obligé de les interpréter d'après le contexte, car l'explication littérale ne donne qu'un sens très-vague : *neque illiberalem puto mortem isti accidisse* (*neque*...).

1. Les mots ἰάπτων et πονήσει prouvent que τίς, au commencement de la phrase, désigne une personne. On doit donc lire αἶνον, au lieu de αἶνος, à moins qu'on ne préfère αἴλιν(α), qui est le terme propre, car il faut prendre αἶνον dans le sens de αἴλινον. Voyez les *Addenda* de Weil, à la fin de chacun de ses deux volumes.

2. Quelques éditeurs donnent de suite tout ce qui précède, à partir

20

CLYTEMNESTRE.

Ce soin ne te regarde pas. C'est par nos mains qu'il est tombé, qu'il est mort; c'est nous qui l'ensevelirons. Ses funérailles ne retentiront pas du gémissement désolé des siens; mais Iphigénie, sa fille, pleine, comme il sied, d'un tendre empressement, s'avancera au-devant d'un père sur les bords du rapide fleuve des douleurs[1], le recevra dans ses bras, et le couvrira de ses baisers.

LE CHŒUR.

A mon reproche elle répond en outrageant la victime. Hélas! où s'arrêteront tant de forfaits? qui pourrait le dire[2]? Le meurtre est puni par le meurtre, le sang est le prix du sang. Tant que subsiste Jupiter dans la durée, cette loi demeure éternelle: « Au coupable le châtiment. » Et qui peut, sinon par la violence[3], chasser à jamais de la maison d'un père de légitimes héritiers? Un lien indissoluble enchaîne à la maison la race.

de *Quel parti prendre?* sans admettre la division, assez naturelle pourtant, qu'indiquent les manuscrits.

1. Πόρθευμ' ἀχέων, c'est l'Achéron. Les grammairiens grecs font même venir le mot Achéron de ὁ τὰ ἄχεα ῥέων, le fleuve qui roule les douleurs. Au lieu de ὠκύπορον, épithète du fleuve, Meinecke propose de lire ὀξυγόων, épithète des douleurs.

2. Le texte, très-vague à cet endroit, peut se prêter à bien des interprétations diverses. Je ne crois pourtant pas que δύσμαχα δ' ἐστὶ κρῖναι signifie, comme le veut Ahrens, *præfracta sunt judicatu*, et non pas *difficile est judicare;* mais je comprends bien moins encore par quelle sorte d'alchimie ce *præfracta*, etc., peut se transformer, entre les mains du traducteur, en une comparaison du crime de Clytemnestre avec le crime autrefois commis par Agamemnon.

3. Le texte dit ῥᾷον, *facilius*. J'ai trouvé cette leçon satisfaisante, malgré ce qu'en disent plusieurs critiques, qui l'accusent d'être inintelligible, et qui la remplacent par ἀραῖον. Dans ῥᾷον, il y a et un reproche à Clytemnestre sur sa conduite à l'égard d'Oreste, et une menace pour l'avenir. Mais personne ne pourrait dire comment cette idée de l'union de la maison et de la race pourrait être amenée par τίς ἂν γονὰν ἀραῖον ἐκβάλοι δόμων; *quis sobolem diris devotam e domo ejecerit?* comme traduit Ahrens.

CLYTEMNESTRE.

Il est trop vrai! Tes paroles sont les mots de l'oracle. Eh bien, j'en fais le serment au génie des Plisthénides[1] : je me soumets à la loi, quoi qu'il en coûte. Qu'il sorte du moins, ce génie, qu'il sorte de ces demeures; qu'il écrase par les meurtres domestiques une autre race que la mienne! La moindre part de nos biens me suffit, pourvu qu'enfin je délivre ce palais de la fureur des mutuels homicides.

ÉGISTHE.

O douce clarté du jour de la justice! Enfin je puis donc dire qu'il est des dieux vengeurs qui veillent d'en haut sur les douleurs des humains! Le voilà donc, dans ce voile, dans ce tissu des Furies; le voilà étendu, cet homme, spectacle bien doux pour moi! et expiant le forfait de son père. Oui, Atrée, le roi de ce pays, le père de cet homme, disputa l'empire à Thyeste mon père, — je fixe vos souvenirs, — son propre frère; il l'exila de sa patrie, de sa maison. Le malheureux Thyeste revint au foyer, invoqua les droits de l'hospitalité : la vie lui fut assurée; sa mort ne devait point ensanglanter le sol foulé par ses ancêtres; oui, le sol que voilà[2]. Le père de cet homme, l'impie Atrée, offre à mon père le festin des hôtes. Il est plein de soins empressés, le perfide! Des viandes se préparent; c'est un jour de fête qu'il semble

1. Voyez plus loin la note relative à Plisthène.

2. J'avais autrefois négligé à tort de traduire l'adverbe αὐτοῦ, *ibidem*, qui n'est certainement pas aussi inutile que le pensent Schütz et d'autres éditeurs, et que le geste du personnage montrant le sol où gisait Agamemnon pouvait rendre fort énergique. Schütz supprime la valeur d'un vers entier dans le texte. Blomfield change αὐτοῦ en αὐτός. Hermann, pour faire disparaître αὐτοῦ, l'incorpore à ξένια, sous la forme ἀστοξένια. Il y a plusieurs autres corrections : Ἄργους, γαίας, etc. Weil écrit διδούς (διδοὺς ξένια), commencement de phrase. Dindorf, qui conserve αὐτοῦ, a mis aussi un point après πέδον, qui termine le vers précédent. Je suppose qu'il construit : πατὴρ αὐτοῦ τοῦδε, *le père de celui-ci même.*

vouloir célébrer : et les mets qu'il sert à Thyeste, c'est la chair de ses fils ! Atrée est assis au haut bout de la salle[1]; il s'est réservé pour sa part, il dévore les doigts des pieds et des mains[2]. Les morceaux méconnaissables sont offerts à Thyeste : il les prend sans se douter de rien, et il mange cette nourriture, fatale enfin, tu le vois, à la race d'Atrée. Puis il reconnut le forfait épouvantable. Il pousse un gémissement ; il se roule sur la terre, vomissant le mets du carnage ; il dévoue les Pélopides[3] au plus affreux destin ; il renverse du pied la table, et ses justes imprécations appellent la destruction sur la race entière de Plisthène[4]. Voilà pourquoi tu vois devant tes yeux ce cadavre ; voilà pourquoi c'est justement que j'ai ourdi ce meurtre. J'étais le troisième[5] enfant de Thyeste : tout petit, dans les langes encore, je fus chassé avec mon infortuné père. Mais j'ai grandi, et la Justice m'a ramené. Ma main s'est fait sentir à cet homme : j'étais hors du lieu où il a péri ; mais c'est moi qui menais tout le complot.

1. Chaque convive avait sa table. Atrée a fait placer la sienne de façon que Thyeste ne voie pas ce qu'il mange.

2. Après le mot κτένας, et avant ἔθρυπτ(ε), on suppose une lacune de plusieurs vers. Il n'est pourtant pas impossible d'entendre le mot ἔθρυπτε appliqué à ποδήρη et à κτένας, puisque θρύπτω, d'après les meilleurs lexicographes, signifie proprement *frango, confringo, in minutas partes frango*, εἰς μικρὰ κόπτω, etc. Voyez le *Thesaurus*. La plupart des éditeurs, depuis Hermann, ne conservent presque rien du texte traditionnel des vers 1595-1596 ; mais ils ne s'entendent nullement entre eux, et le plus sûr est encore de s'en tenir à la vulgate.

3. Atrée et Thyeste étaient fils de Pélops et petit-fils de Tantale.

4. Plisthène était le frère d'Atrée et de Thyeste, et, suivant plusieurs auteurs, le père d'Agamemnon et de Ménélas, dont Atrée n'était que le père adoptif, ayant élevé les deux enfants après la mort de Plisthène.

5. La correction d'Ahrens, τρίτον ἐπὶ δύ(ο), au lieu de τ. ἐ. δέκ(α), paraît plausible, car on ne mentionne guère que trois enfants de Thyeste : deux égorgés par Atrée, et *un troisième en sus de ces deux*, Égisthe. J'ai cru devoir adopter cette correction, malgré l'autorité des manuscrits et de tous les éditeurs.

Et maintenant la mort même me semblerait belle : je vois l'ennemi dans le filet de la Justice.

LE CHŒUR.

Égisthe, l'insolence dans le crime ne m'impose pas. Tu te vantes d'avoir volontairement tué ce héros ; d'avoir, toi seul, conçu le projet de ce meurtre exécrable. Ta tête en répondra ! Voué à l'exécration du peuple, tu seras condamné, n'en doute pas, et tu seras lapidé.

ÉGISTHE.

Est-ce bien toi, assis au dernier banc des rameurs, qui parles ainsi à ceux qui dominent la manœuvre, assis à un banc plus élevé ? Vieillard ! il est difficile, dit-on, d'apprendre la sagesse à ton âge : tu verras bien ! Pourtant les fers, les horreurs de la faim peuvent être pour l'âme des vieillards mêmes d'excellents maîtres, d'infaillibles médecins. A ces images, tes yeux s'ouvrent-ils[1] ? Va, ne regimbe pas contre l'aiguillon[2] ; crains un châtiment douloureux.

LE CHŒUR.

O femmelette ! ainsi tu guettais, à l'affût dans la maison, le retour des vainqueurs ; ainsi ce n'était point assez pour toi de souiller le lit d'un époux : c'est toi qui as préparé au chef des guerriers cette mort abominable[3] !

ÉGISTHE.

Ces mots te coûteront bien des larmes. Ta voix a des effets tout autres que ceux de la voix d'Orphée : lui, il

1. Littéralement : *Ne vois-tu pas, voyant cela ?* οὐχ ὁρᾷς ὁρῶν τάδε.

2. On a déjà vu cette expression dans le *Prométhée*.

3. Ces paroles du chœur, dans presque toutes les éditions, s'adressent à Clytemnestre. Mais il est évident que γύναι σύ n'est qu'une injure, et qu'on a eu tort de séparer ces deux mots par une virgule. C'est là ce qui a fait lire αἰσχύνασ(α) au féminin, quand il y avait αἰσχύνας. Les corrections proposées par quelques-uns ne changent rien au sens, mais rendent le texte plus net et plus explicite. Meinecke : γύννις, au lieu de γύναι. Keck : αἰσχύνων, au lieu de αἰσχύνας. Heimsœth : φωτί, au lieu de ἀνδρί.

entraînait tout par le charme de ses chants; toi, tu nous irrites par tes aboiements insensés[1]. Tu seras mis aux fers; maîtrisé enfin, tu montreras moins de roideur.

LE CHŒUR.

Quoi! je te verrais le roi des Argiens, toi qui as préparé la mort de ce héros, et qui n'as pas eu le courage d'accomplir le meurtre toi-même!

ÉGISTHE.

Évidemment c'était à la femme de faire triompher la ruse. Moi, un ennemi de tout temps, j'étais suspect. Possesseur des biens d'Agamemnon, je vais tâcher de commander dans Argos. Quiconque refusera d'obéir, je le chargerai de chaînes comme un cheval repu d'orge et indocile au frein; la faim s'unira pour lui aux affreuses ténèbres du cachot, et le verra bientôt s'adoucir.

LE CHŒUR.

Lâche! mais tu n'as pas osé frapper ce héros toi-même. Il te fallait une aide. C'est cette femme qui l'a tué, cette femme, l'opprobre de mon pays et des dieux d'Argos! Ah! si quelque part Oreste voit encore la lumière du jour, puisse-t-il revenir, conduit par un destin favorable, et immoler ces deux assassins!

ÉGISTHE.

Puisque ce sont là tes actions, tes paroles; puisque tu le veux, tu vas bientôt connaître...

LE CHŒUR.

* * * * * *

1. Je lis νηπίοις avec tous les bons éditeurs, au lieu de ἠπίοις. La leçon vulgaire, comme le remarque fort bien Wellauer, est intolérable. On en peut juger par la traduction d'Ahrens : *Tu vero alios blandis ejulationibus tibi adduces*. Il est difficile d'admettre que ce soit là précisément le contraire de ce que faisait Orphée, même après ce commentaire : « id est *malo affectus aliorum misericordiam implorabis.* » J'entends par ἄξει ou ἄξῃ, comme Schütz, *ad vincula traheris ;* ce qui s'accorde très-bien et avec les menaces adressées plus haut par Égisthe aux vieillards du chœur, et avec celles qu'il va proférer tout à l'heure.

ÉGISTHE.

Aux armes, soldats mes amis! le moment presse.

LE CHŒUR.

Aux armes! tirons tous l'épée du fourreau[1].

ÉGISTHE.

Moi aussi, j'ai l'épée à la main; et je saurais mourir[2].

LE CHŒUR.

Meurs donc, j'en accepte l'augure: interrogeons le sort des combats.

CLYTEMNESTRE, à Égisthe.

O le plus chéri des hommes! n'ajoutons plus rien à tant de calamités. Eh! la moisson que nous venons de cueillir n'est-elle pas déjà une bien déplorable moisson? Assez de désastres; ne versons plus de sang. Rentrez, toi et les vieillards, chacun dans vos maisons respectives; qu'ils n'attendent pas qu'on leur fasse un mauvais parti. Nous avons cédé au Destin : il fallait que ce qui s'est fait s'accomplît. Tout ce que nous demandons, c'est qu'il n'y ait plus de catastrophes : c'est bien assez des coups terribles dont la colère du ciel nous a frappés. Tel est l'avis d'une femme; veuillez écouter mes recommandations.

ÉGISTHE.

Ainsi donc ils lanceraient contre moi ces clameurs insensées! leurs imprécations solliciteraient les dieux! ils

1. Dans les anciennes éditions, les deux vers 1650 et 1651 sont attribués tous deux au chœur, en réponse à la menace d'Égisthe. Quelques-uns rétablissent la stichomythie en supposant que le vers qui manque était entre ces deux-là, et que c'est le chœur qui fait appel aux soldats. Les vieillards, qui ont des épées, n'ont pas besoin des soldats, puisqu'il s'agit de mettre un homme seul à la raison; mais Égisthe a besoin des soldats pour avoir raison de quinze hommes armés d'épées. Il vaut donc mieux admettre, comme on le fait depuis Hermann, que ce qui manque, c'est un vers prononcé par le chœur.

2. Au lieu de στείχετε δ' οἱ γέροντες, je lis, avec Hermann et les derniers éditeurs : στεῖχε καὶ σὺ χοἰ γέροντες. Cette belle correction est de Franz.

perdraient toute retenue! ils insulteraient leur maître[1]!

LE CHŒUR.

Jamais, non jamais les Argiens ne seront les flatteurs d'un mortel pervers.

ÉGISTHE.

Quelque jour je t'infligerai ton châtiment.

LE CHŒUR.

Non! non! si le ciel favorable ramène Oreste.

ÉGISTHE.

Je sais bien qu'un proscrit se repaît toujours d'espérances.

LE CHŒUR.

Poursuis; prends le pouvoir, viole la justice[2]! tu le peux aujourd'hui.

ÉGISTHE.

Ah! tu me payeras cher ta folle insolence.

LE CHŒUR.

Triomphe, étale tes charmes, comme le coq près de sa poule[3].

CLYTEMNESTRE, à Égisthe.

Ne fais nulle attention à ces vains aboiements. Nous sommes, toi et moi, les maîtres de ce palais; nous saurons partout mettre l'ordre.

1. Il manque quelque chose à la fin du dernier vers, le mot λοιδορεῖν par exemple, ou les mots δ' ὑβρίσαι, qui compléteraient le sens et la mesure. Wellauer pense qu'il manque aussi, à la suite, plusieurs vers du rôle d'Égisthe.

2. Le texte dit : *engraisse-toi, souillant la justice*. On a déjà vu, dans l'*Agamemnon*, un emploi assez extraordinaire du mot πιαίνω, quand le chœur dit à Clytemnestre : Ἀλλ' ἤ σ' ἐπίανέν τις ἄπτερος φάτις. Cela justifie le sens figuré que je donne ici du mot πιαίνου.

3. Cette comparaison, si énergique dans sa familiarité, est peut-être un anachronisme. On croit qu'au temps de la guerre de Troie ces gallinacés étaient inconnus en Grèce, ou du moins n'y étaient pas encore à l'état domestique. Il est certain qu'Homère ne les a pas nommés dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée*. La *Batrachomyomachie*, où il est question du coq, n'est pas d'Homère; elle lui est postérieure de plusieurs siècles.

L'ORESTIE.

TRILOGIE.

LES CHOÉPHORES[1], TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ORESTE.	LE PORTIER.
PYLADE.	CLYTEMNESTRE.
CHŒUR de Choéphores ou porteuses de libations.	CILISSA, nourrice d'Oreste.
ÉLECTRE.	ÉGISTHE.
	ARGIENS.

La scène est à Argos, devant le palais des Atrides. On voit le tombeau d'Agamemnon.

ORESTE.

Mercure souterrain, toi qui as les yeux ouverts sur les vainqueurs dont mon père a subi les coups[2], sois mon sauveur, je te supplie, sois mon appui tutélaire. Me voilà enfin dans ma patrie, je reviens de mon exil. Penché sur ce tombeau, ô mon père, je t'appelle, entends-moi[3]! Inachus, pour prix de ses soins nourriciers,

1. Ce mot signifie, comme nous l'avons déjà dit, *les femmes qui portent des libations*.

2. J'explique πατρῷ' ἐποπτεύων κράτη conformément au sens qu'indiquent les vers 125-126, et particulièrement l'expression πατρῴων αἱμάτων ἐπισκόπους. C'est ainsi que l'interprétait Aristarque, c'est-à-dire comme l'explique Euripide dans *les Grenouilles* d'Aristophane, et non pas comme le développe l'Eschyle de la comédie : *toi que ton père a commis à la garde des empires*.

3. Le commencement de la pièce manque dans les manuscrits. Stanley, le premier, a rétabli ce qui précède, formant quatre vers et demi, à l'aide d'Aristophane, qui met ces vers dans la bouche d'Eschyle et les fait vivement critiquer par Euripide. Voyez *les Grenouilles*,

a reçu les prémices de ma chevelure : à toi cette autre boucle, offrande de la douleur. Car je n'étais point là, ô mon père, au jour des funérailles, pour pleurer sur son trépas, les mains posées sur ton cadavre. — Que vois-je? Quelles sont ces femmes ainsi rassemblées, couvertes de noirs vêtements? Qu'est-il arrivé? quelle catastrophe nouvelle afflige cette maison? Est-ce à mon père qu'elles apportent ces libations, pour apaiser ses mânes? Oui, c'est cela même. En effet, je vois s'avancer avec elles Électre ma sœur; je la reconnais à sa tristesse profonde. O Jupiter, donne-moi de venger le trépas de mon père! Prête-moi ton appui dans la lutte! — Pylade, retirons-nous un peu à l'écart, pour que je sache au juste l'objet de cette pompe suppliante.

LE CHŒUR.

Je sors, envoyée du palais; j'apporte des libations. Mon sein retentit sous les coups redoublés de mes mains, et mes joues ruissellent de sang, déchirées par les sillons que viennent d'y tracer mes ongles. Mon cœur se nourrit d'éternelles lamentations; et ces tissus de lin ont crié, mis en lambeaux par mes douleurs, ces noirs tissus dont se voilent la poitrine les malheureux frappés par l'infortune.

Tout dormait dans le palais : soudain la terreur a pénétré les âmes, a fait dresser les cheveux; un songe révélateur est venu souffler la vengeance. Du fond de

vers 1119 et suivants. Entre ce passage et le mot πλόκαμον, il reste une lacune, dont on ignore l'étendue, mais qui ne paraît pas bien considérable. Les vers 6 et 7 ont été restitués d'après le scholiaste de Pindare, *in Pyth.*, IV, 145, sauf le commencement du sixième, où Erfurdt propose, et avec raison ce semble, de lire φέρω δέ, qui convient parfaitement au sens, et que Boissonade a même reçu dans son texte. Enfin les vers 8 et 9 ont été rétablis par Dindorf, d'après les scholies d'Euripide, *Alceste*, vers 776. Entre 7 et 8, il y a une petite lacune, De même entre 9 et 10.

ces demeures, une voix s'est élancée; et, perçant le calme de la nuit, elle est tombée, épouvantable, accablante, dans l'appartement des femmes. Les interprètes des songes ont pris à témoin les dieux; ils ont dit que des mânes frémissent, qu'ils s'indignent contre des assassins.

Cette expiation que repousseront les morts, c'est pour détourner les coups du malheur, ô Terre, Terre! qu'une femme impie (osé-je bien dire ce mot affreux?) l'a préparée; c'est dans ce dessein qu'elle m'envoie. Est-il donc un prix qui rachète le sang versé? O déplorable foyer! ô chute d'une royale maison! La mort d'un maître a voilé ces demeures de ténèbres sans soleil, d'un éternel effroi.

Auguste roi, guerrier invincible, indomptable, héros sans rival; toi dont la majesté jadis captivait les oreilles, l'esprit du peuple, aujourd'hui tu n'es plus! Aujourd'hui le peuple tremble! Le bonheur! le bonheur! le mortel heureux se croit un dieu, même plus qu'un dieu. Mais la Justice veille sur le monde : tantôt prompte, frappant au midi du jour; souvent tardive, mais plus terrible en ses vengeances, n'apparaissant qu'au crépuscule. Quelquefois enfin c'est la nuit, la nuit éternelle, qui ensevelit le coupable.

La terre nourricière a bu le sang du meurtre : il a séché, ce sang; mais la trace reste ineffaçable, et crie vengeance[1]. Épuisé par le supplice, en vain l'auteur du crime se débat sous le fléau : il disparaît dans la nuit

1. Il y a là une évidente allusion à cette superstition populaire si vivace, d'après laquelle la tache du sang innocemment répandu sur la terre demeure toujours visible, et ne peut jamais s'effacer. Si le dernier traducteur latin s'était rappelé cette judicieuse remarque de Schütz, il nous aurait sans doute donné, sur la phrase d'Eschyle, autre chose qu'une énigme latine : *Propter sanguinem a terra nutrice haustum ultrix cædes concrevit indissolubilis.* La traduction de Schütz est bien plus claire : *Ex sanguine ab alma tellure hausto congelatus remansit cruor ultionem provocans, haud amplius diffluens,* id est, *haud evanescens.*

éternelle[1]. Nul remède jamais n'a rendu la virginité déflorée; et, pour laver, pour purifier la main souillée du meurtre, c'est en vain que tous les fleuves réuniraient leurs ondes[2].

Moi, les dieux m'ont imposé d'habiter une ville qui n'est pas la mienne[3]; ils m'ont arrachée aux foyers paternels, ils m'ont réduite à la destinée de l'esclave. Justes, injustes, les volontés des maîtres de ma vie sont mes lois : il faut obéir, étouffer la haine qui ronge mon cœur; il faut, sous mes voiles, dissimuler les larmes que m'arrache l'affreux destin de mon roi, la douleur qui glace mon âme.

ÉLECTRE.

Esclaves, fidèles servantes de ce palais, vous qui conduisez avec moi ce deuil de suppliantes, aidez-moi de vos conseils. Quand je verserai sur le tombeau les funèbres libations, quels mots dirai-je qui soient doux

1. Les éditeurs, avec assez de raison, retranchent, ou du moins mettent entre crochets, les mots τοὺς δ' ἄκραντος ἔχει νύξ, qui ne sont, en effet, qu'une répétition littérale d'un des vers qui précèdent.

2. J'ai pris πόροι dans le sens de fleuves, avec Wellauer et d'autres commentateurs. Quelques-uns le rendent par *incessus pompæ supplicum,* ce qui peut se soutenir. Quant à οἴγοντι νυμφικῶν ἑδωλίων, on peut douter si Eschyle, comme le veut Schütz, a mis là l'antécédent pour le conséquent, la violation de la demeure virginale pour la perpétration du viol lui-même, ou bien si ces mots désignent le viol au propre, et sont synonymes d'autres plus énergiques, mais étrangers au style de la tragédie : cette dernière opinion est celle du scholiaste, de Stanley, et d'autres encore. Les derniers éditeurs changent οἴγοντι *(ouvrant)* en θιγόντι *(ayant touché).* Avec cette leçon, il ne s'agit que de la violation de la demeure, et l'idée de viol est sous-entendue.

3. Je lis ἀνάγκαν γὰρ ἀμφίπτολιν θεοὶ προσήνεγκαν. La fausse leçon ἀμφὶ πτόλιν a fait supposer qu'il s'agissait de la ruine de Troie, et que le chœur se composait de femmes troyennes. Ce sont des captives de guerre, voilà tout. Eschyle ne dit point d'où elles viennent. Quant au sens de la phrase avec ἀμφίπτολιν, Hermann l'a nettement mis en lumière, redressant l'interprétation de Blomfield, et complétant les indications du scholiaste : « Immo intelligitur *duplicis sedis* « *necessitas*, quam dii imposuerunt his mulieribus, ut ex patria « abductæ in aliena urbe servitutem paterentur. »

au mort; quels vœux adresserai-je à mon père? Dirai-je : « Ce sont les présents de l'épouse aimée à l'époux aimé, les présents de ma mère? » Je n'en ai pas le courage; je ne sais quelles paroles prononcer en épanchant sur le tombeau paternel cette offrande funéraire[1]. Ou bien dirai-je ces mots : « Comme c'est la loi chez les mortels, à ceux qui t'envoient ces couronnes donne un prix en retour, un prix qui réponde aux maux qu'ils t'ont faits? » Ou bien encore, puisque mon père est mort par un crime, faudra-t-il, sans vœux, sans honneur, comme dans un sacrifice expiatoire, simplement verser les libations, les faire boire à la terre, puis jeter le vase et me retirer sans détourner les yeux? O mes amies, donnez-moi vos conseils; car vous et moi, dans ce palais, nous avons mêmes haines. Ne cachez pas votre pensée au fond de vos cœurs; ne craignez qui que ce soit; car, libre ou assujetti à une main étrangère, l'homme toujours vit sous la loi du Destin. Parle donc, si tu connais un parti préférable à ce que je viens de dire.

LE CHŒUR.

J'en atteste le tombeau de ton père, ce tombeau sacré pour moi comme un autel; je vais, puisque tu me le demandes, m'expliquer sans détour.

ÉLECTRE.

Parle-moi comme t'inspire ce respect pour le tombeau de mon père.

LE CHŒUR.

Fais, en arrosant sa tombe, des vœux pour ceux qui l'aimaient.

ÉLECTRE.

Et quels sont-ils, ces amis que je pourrais nommer?

1. Weil transporte cette réflexion plus bas, et l'applique à l'alternative d'apaiser ou d'irriter les mânes d'Agamemnon : « Neutrum « audeo, nec quid dicam habeo. Ac silentio potius rem peragam? »

LE CHŒUR.

Toi, d'abord; puis, avec toi, quiconque hait Égisthe.

ÉLECTRE.

C'est donc pour moi et pour toi que je dois faire ces vœux?

LE CHŒUR.

Oui; c'est là déjà comprendre ma pensée.

ÉLECTRE.

Quel autre donc puis-je nous associer?

LE CHŒUR.

Tout absent qu'il est, souviens-toi d'Oreste.

ÉLECTRE.

Excellente idée; tu me donnes là un bien sage conseil.

LE CHŒUR.

Puis, rappelant l'assassinat, souhaite aux auteurs...

ÉLECTRE.

Que souhaiter? Je ne sais, explique-toi.

LE CHŒUR.

Qu'il leur vienne un dieu, quelque mortel...

ÉLECTRE.

Est-ce un juge, est-ce un vengeur?

LE CHŒUR.

Dis sans crainte : — qui puisse les égorger à leur tour.

ÉLECTRE.

Et les dieux trouveraient sainte et juste une telle prière faite par moi?

LE CHŒUR.

N'est-il pas juste et saint de rendre à un ennemi mal pour mal?

ÉLECTRE.

Mercure[1] souterrain, fais-moi connaître que mes

1. Il manque quelque chose dans le premier vers prononcé par Électre, probablement le mot ἄκουσον, *écoute*, ou ἄρηξον; *viens à*

vœux sont arrivés à l'oreille des divinités infernales, de ces divinités qui ont les yeux ouverts sur les meurtriers de mon père [1] ; que la terre enfin les agrée, cette terre qui enfante, qui nourrit tout, à qui revient tout ce qui est sorti de ses flancs. Et moi, je verse aux morts ces libations ; je t'invoque, ô mon père! prends pitié de moi, de mon Oreste chéri ; fais-nous rendre notre royal héritage [2]. Aujourd'hui, nous sommes errants, vendus, si j'ose dire, par celle qui nous a mis au monde, et qui pour époux a pris à ta place Égisthe, le complice de ta mort. Moi, je compte ici comme une esclave ; Oreste a été chassé de ses biens, il vit dans l'exil ; mais eux, au sein des plaisirs, ils jouissent insolemment du fruit de tes travaux. Fais, je t'en supplie, qu'Oreste revienne triomphant en ces lieux. Écoute aussi, ô mon père! mes vœux pour moi : donne-moi un cœur plus chaste que celui de ma mère [3], des mains plus pures. Voilà notre

mon aide, qui, placé au commencement, avant le mot Ἑρμῆ, compléterait fort bien le sens et la mesure. Quelques-uns même transportent ici, pour début, le vers 165, Κῆρυξ μέγιστε τῶν ἄνω τε καὶ κάτω, *O puissant messager des dieux du ciel et des dieux des enfers!* vers qui appartient aussi au rôle d'Électre, mais qui est assez convenablement placé dans les manuscrits et dans la plupart des éditions, pour qu'il paraisse un peu téméraire de lui faire subir une interversion aussi considérable. L'addition de ἄκουσον, ou ἄρηξον, paraît fort suffisante.

1. Je lis, avec Hermann, Weil et d'autres, αἱμάτων, et non δωμάτων. Voyez la note sur le vers 1 de la pièce.

2. Il y a deux manières d'entendre le futur ἀνάξομεν. Je le fais venir de ἀνάσσω, régner, comme Wellauer dans son *Lexique*. Mais on peut le faire aussi venir de ἀνάγω, et traduire, avec Ahrens : « *daque* quomodo eum [Orestem] domum reducturi simus. » Schneidewin écrit : φῶς τ'ἄναψον ἐν δόμοις. Weil fait de πως une enclitique, et écrit : ἄναξον ἐς δομους. Hermann suppose une lacune avant le vers, qui forme alors une phrase indépendante, et où πως n'a plus besoin d'être πῶς.

3. Je ne crois pas que la traduction d'Ahrens, *mihi ipsi da, ut multo præstantior animo quam mater sim,* rende avec exactitude la nuance indiquée par le mot σωφρονεστέραν. Ce n'est pas l'intelligence ni le courage de Clytemnestre qui sont en cause, mais sa vertu

prière. Quant à nos ennemis, parais, ô mon père ! viens les punir ; viens, par un juste retour, rendre la mort à ceux qui te l'ont donnée. A des vœux de bonheur j'ai mêlé des imprécations fatales, mais c'est contre eux ! pour nous, envoie-nous, du fond des enfers, les biens qui nous manquent ; et puissent te seconder les dieux, et la Terre, et la Justice qui donne la victoire ! Je t'ai adressé mes vœux : reçois ces libations. — Vous, chantez l'hymne funèbre, et mêlez à vos accents les gémissements accoutumés [1].

LE CHŒUR.

Versez des larmes avec des sanglots, infortunées ! sur l'infortune d'un maître [2] : c'est lui qui nous défendra contre le malheur, et qui détournera loin des justes l'odieuse souffrance. Les libations coulent : entends, ô mon auguste maître ! entends ma voix, entends le cri de douleur qui sort du fond des ténèbres de mon âme [3]. Hélas ! hélas ! grands dieux ! quel héros, par sa force guerrière, arrachera ta maison à ses maux ? Qui viendra, vengeur impitoyable [4], la main armée de l'arc flexible

1. Weil suppose qu'il manque un vers entre 144 et 145, et un autre entre 150 et 151. Dindorf met entre crochets les vers 145 et 146, dont le texte n'a pas encore pu être établi d'une façon satisfaisante. Weil corrige ces deux vers, et en fait une sorte de tautologie, justifiée, suivant lui, par l'intention pieuse de la suppliante. Il ne faut pas qu'aux enfers on se méprenne sur le sens de la prière qui vient d'être articulée. J'ai traduit ces deux vers d'après la vulgate.

2. J'ai tâché de conserver le rapport de ὀλόμενον et de ὀλομένῳ, mais sans me dissimuler que j'affaiblissais un peu l'expression. Au reste, δάκρυ ὀλόμενον est intraduisible en français.

3. Avec les mots ἐξ ἀμαυρᾶς φρενός, on peut sous-entendre ou ἐμῆς ou σῆς. Dans le premier cas, c'est la pensée déjà exprimée plus haut par le chœur : *Il faut, sous mes voiles, dissimuler les larmes que m'arrache l'affreux destin de mon roi*, etc. : j'ai adopté ce sens. Dans le second cas, le chœur appliquerait les mots ἀμαυρᾶς φρενός à la condition actuelle de l'âme d'Agamemnon, dans le séjour des ombres, au sein des ténèbres infernales.

4. Le texte dit Σκύθης Ἄρης, *Mars scythe*, expression tout eschy-

qui lance de loin les flèches inévitables, ou du glaive qu'on tient à la poignée et qui frappe de près?

ÉLECTRE.

Les libations ont pénétré la terre; mon père les a reçues, ô puissant messager des dieux du ciel et des dieux des enfers! (Au chœur.) Mais vous, partagez ma surprise [1].

léenne, dont je n'ai pu donner qu'un fort imparfait équivalent. Hermann écrit Σκυθικά, épithète de βέλη, et cette leçon a été adoptée par plusieurs éditeurs. Le Mars, le vengeur, serait alors simplement armé d'un arc de Scythie. L'épithète homérique παλίντονα, *qui se lancent en tirant la corde en arrière*, sert à déterminer le sens de βέλη. Ce ne sont point des traits lancés à la main, mais des flèches. Il y a donc un arc. Weil suppose qu'il manque un mot à la fin du vers 160, après παλίντονα, mot qui contenait l'idée de *eminus*, de coups frappés à distance, par opposition à σχέδια, qui se rapporte aux armes avec lesquelles on frappe *cominus*, de près. La leçon vulgaire βέλη, au vers 162, est un terme impropre, puisqu'il ne s'agit plus d'armes de jet, et on a eu bien raison de la remplacer par ξίφη, leçon du scholiaste.

1. Euripide, qui a traité, dans son *Électre*, le même sujet que celui des *Choéphores*, s'est donné la satisfaction de démontrer que la scène de reconnaissance qu'on va lire péchait par la vraisemblance sous tous les rapports. Cette étrange parodie, qui ne rend pas la tragédie d'Euripide beaucoup meilleure, vaut la peine d'être mise en regard de la scène qui l'a inspirée. Le dialogue est entre Électre et un vieillard qui a élevé l'enfance d'Oreste.

Le vieillard. Qui peut avoir porté de tels dons sur son tombeau?... serait-ce ton frère?... Considère ces cheveux; approche-les des tiens; vois s'ils sont de la même couleur. Les enfants d'un même père, qu'un même sang a fait naître, offrent d'ordinaire des traits frappants de ressemblance.

Électre. Ce discours, ô vieillard, est peu digne de ta sagesse... Pourquoi d'ailleurs ces cheveux ressembleraient-ils aux miens? Les uns sont ceux d'un homme, nourri comme lui parmi de mâles exercices; les autres, ceux d'une femme, qui a pris soin de leur beauté. La chose n'est donc pas possible; et, quand elle le serait, beaucoup ont des cheveux semblables, qui pour cela ne sont pas du même sang.

Le vieillard. Viens du moins, ma fille, poser tes pieds sur l'empreinte des siens, afin de voir s'ils sont de mesure pareille.

Électre. Comment ses pas auraient-ils laissé quelques vestiges sur ces rochers? et, cela fût-il, comment imaginer que les pieds

LE CHŒUR.

Parle ; mon cœur palpite de crainte.

ÉLECTRE.

J'aperçois à l'instant cette boucle de cheveux, qu'on a coupée pour honorer le tombeau.

LE CHŒUR.

De qui ces cheveux? d'un homme? d'une vierge à la large ceinture?

ÉLECTRE.

On peut le deviner sans peine.

LE CHŒUR.

Et comment? Moi, ton aînée, j'ai pourtant besoin que tu m'éclaires.

ÉLECTRE.

Nul autre que moi [1], ici, ne l'eût coupée.

LE CHŒUR.

Non ; car ils sont des ennemis, ceux qui devaient au mort l'hommage de leur chevelure.

d'un frère et ceux d'une sœur puissent être également grands?

LE VIEILLARD. Mais, si Oreste était en ces lieux, ne pourrais-tu pas reconnaître la robe tissue de tes mains, dont il était vêtu quand je le dérobai à la mort?

ÉLECTRE. Ignores-tu donc, ô vieillard, que j'étais encore enfant lorsque Oreste fut enlevé? Mais, quand il serait possible que je lui eusse tissu une robe dans un âge si tendre, pourrait-il la porter encore aujourd'hui, à moins toutefois qu'elle n'eût grandi avec son corps?

M. Patin, après avoir cité ce passage, ajoute ingénieusement: « Toutes ces critiques ne sont pas justes, mais quelques-unes le sont, et la forme en est piquante. Les Athéniens purent dire d'Euripide à peu près ce que Caton dit un jour de Cicéron, après une plaidoirie fort enjouée, où le grave consul s'était un peu trop égayé aux dépens du philosophe stoïcien : « En vérité, nous avons là un poëte « tragique fort plaisant. »

1. Weil, dans ses *Addenda*, propose de lire ἐν δόμοις, au lieu de πλὴν ἐμοῦ. Au fond, c'est la même idée; car il faut, avec πλὴν ἐμοῦ, sous-entendre : *parmi ceux qui sont de la famille et qui habitent dans ce palais.* J'ai simplement ajouté le mot *ici*.

ÉLECTRE.

Cette boucle, cependant, voyez-la, ressemble...

LE CHŒUR.

A quels cheveux? je brûle de l'apprendre.

ÉLECTRE.

Aux miens; voyez : la ressemblance est parfaite.

LE CHŒUR.

Serait-ce donc une offrande faite en secret par Oreste?

ÉLECTRE.

Oui; cette boucle est tout à fait pareille aux siennes.

LE CHŒUR.

Et comment a-t-il osé venir ici?

ÉLECTRE.

Il a envoyé des cheveux, comme une offrande agréable à son père.

LE CHŒUR.

Nouveau sujet de larmes pour moi, s'il ne doit jamais plus fouler de son pied cette terre[1].

ÉLECTRE.

Et moi, un flot d'amertume a gonflé mon cœur; un trait pénétrant m'a frappée. De mes yeux tombent des larmes brûlantes, inépuisable torrent de la douleur, à la vue de ces cheveux. Comment croire, en effet, que

1. Sophocle, qui a traité, dans son *Électre*, avant Euripide et après Eschyle, le même sujet que *les Choéphores*, ne s'est pas amusé à se donner raison contre son devancier, mais il lui a emprunté quelques intentions dramatiques. Chez Sophocle, Oreste fait des libations aux mânes de son père, et dépose des cheveux sur le tombeau. Chrysothémis, sœur d'Électre, aperçoit ces offrandes funéraires, et sa première idée, c'est qu'Oreste lui-même est venu les déposer. Électre, qui croit savoir qu'Oreste est mort, détruit cette espérance; et la reconnaissance ne s'accomplit que plus tard, et par des moyens plus vraisemblables. Mais enfin le spectateur a déjà une présomption du retour d'Oreste, et l'invention du premier poëte est devenue, entre les mains d'un art plus savant, une excellente préparation à la scène de la reconnaissance.

cette boucle appartienne à quelqu'un d'Argos ? Ce n'est pas la meurtrière non plus qui a fait cette offrande, ce n'est pas ma mère, elle qui dément ce doux nom par son aversion impie pour ses enfants. Mais aussi, comment oser l'affirmer, que c'est un don du mortel qui m'est le plus cher, d'Oreste! Pourtant l'espérance flatte mon cœur. Ah! que n'a-t-elle, cette offrande, comme une messagère, une voix qu'on pût comprendre, qui calmât les perplexités de ma pensée! Que ne puis-je, à des signes certains, ou rejeter loin de moi une boucle coupée sur une tête ennemie, ou, si elle vient d'un frère, l'associer à ma douleur, en faire un ornement pour ce tombeau, un hommage à mon père! Les dieux le savent; invoquons donc les dieux, comme fait le nautonier ballotté par la tempête. Mais, si c'est de là que doit sortir notre salut, puisse ce faible germe jeter une racine profonde [1] ! — Un autre indice encore! des traces de pas semblables à celles que laisse mon pied. Voilà deux sortes d'empreintes : ce sont ses pas et ceux d'un compagnon de voyage [2]. Ici, les talons, les doigts, tout le pied offre les mêmes contours que le mien. Ah! je sens mon cœur défaillir sous cette poignante angoisse.

ORESTE.

Prie-les, ces dieux que tu invoques, d'exaucer aussi bien tes autres souhaits.

ÉLECTRE.

Et qu'ai-je donc déjà obtenu des dieux?

1. Weil reporte plus bas les quatre vers 201-204, et en fait la conclusion générale du discours d'Électre. Mais on ne peut pas démontrer qu'ils soient mal placés là où ils sont. Cette correction ne repose que sur une préférence. Hermann laisse les quatre vers en place, mais il les fait prononcer par le chœur.

2. Hermann et Weil supposent qu'il manque un vers entre 208 et 209, parce qu'il n'y a pas de réflexion sur la trace des pas de Pylade. Le mot *ici*, par lequel j'ai lié les idées, était une addition nécessaire

ORESTE.

Tu vois devant tes yeux ceux que depuis longtemps tu désires.

ÉLECTRE.

Et quel mortel m'as-tu donc entendu appeler de mes vœux?

ORESTE.

Je sais que tu soupires ardemment après Oreste.

ÉLECTRE.

En quoi donc mes souhaits sont-ils exaucés?

ORESTE.

Je suis Oreste : ne cherche pas un ami plus dévoué que moi.

ÉLECTRE.

Tu veux, étranger, m'enlacer dans quelque piége.

ORESTE.

C'est donc moi-même que j'essayerais d'y enlacer.

ÉLECTRE.

Ah! tu veux insulter à mes maux.

ORESTE.

Aux miens dès lors, si je pouvais insulter aux tiens.

ÉLECTRE.

Oreste! c'est donc à Oreste que je parle[1]!

ORESTE.

C'est bien moi; mais ton œil hésite à me reconnaître, toi il n'y a qu'un instant hors de toi-même, au seul aspect de cette chevelure, hommage de mes regrets, de

1. Weil change le texte de ce vers, et lui donne un sens moins affirmatif : Ὡς ὄντ' Ὀρέστην τάδε λέγω σε προὐννέπειν; *Orestemne ipsum te dicam hæc proloqui?* Le même éditeur a fait subir aux vers suivants, 225-245, des remaniements de divers genres. Il y a, en effet, un peu d'incohérence, ou plutôt de décousu, dans le texte vulgaire. Mais Oreste a tant à dire, et il est si pressé de tout dire, que je ne m'étonne point s'il ne suit pas dans ses idées un ordre tout à fait méthodique.

la chevelure de ton frère si semblable à la tienne; toi qui déjà croyais me voir, et qui, jusque dans l'empreinte de ces pas, voulais découvrir Oreste. Rapproche la boucle de l'endroit où je l'ai coupée. Considère ce tissu, ouvrage de ta main, les dessins qu'a tracés la navette, ces figures d'animaux sauvages[1]. Maîtrise-toi, point de délire dans la joie; car ceux qui devraient le plus nous aimer, je le sais, sont nos ennemis.

ÉLECTRE.

O cher objet de mes alarmes, espoir tant pleuré d'un germe sauveur, courage! et tu reprendras possession du palais de ton père. O douce lumière de ma vie! ô toi qui as quatre parts dans mon cœur! Car je te dois le nom de père; et c'est sur toi que se porte l'amour que j'eus pour une mère, objet aujourd'hui de ma trop juste haine; pour une sœur impitoyablement immolée sur l'autel; et tu fus toujours un digne frère, toi qui viens me rendre mes honneurs. Puissent seulement la Force et la Justice, et avec elles Jupiter, le souverain des dieux, nous prêter leur appui!

ORESTE.

Jupiter! Jupiter! contemple le sort où nous vivons réduits; vois la race délaissée de l'aigle qui n'est plus. Le père a expiré dans les replis, dans les nœuds d'une affreuse vipère; eux, malheureux orphelins, ils sont pressés par une faim dévorante, trop faibles encore pour

1. L'usage de broder des figures d'animaux sur les vêtements s'est conservé fort longtemps chez les Grecs. Boissonade cite un passage curieux d'un auteur byzantin, à propos de ce goût qui nous semble aujourd'hui si étrange : « Quand ils se montrent vêtus de leurs habits, ceux qui les rencontrent les pourraient prendre pour des parois couvertes de peintures... Là, ce sont des lions et des léopards, des ours, des taureaux et des chiens, des forêts et des rochers, et des hommes qui tuent du gibier. » On sait qu'en Occident, au moyen âge, les étoffes de ce genre servaient aussi à faire des vêtements, mais surtout des robes de femmes, pour les jours de grande cérémonie.

apporter dans leur aire la proie que le père savait atteindre. Ainsi donc nous sommes l'un et l'autre, Électre et moi, deux enfants privés de leur père, tous deux bannis des mêmes foyers. Si tu nous laisses périr, nous, les rejetons d'un roi qui t'offrit tant de victimes, tant d'honneurs, quelle main aussi libérale te préparera les splendides festins du sacrifice? Eh! si tu laissais périr la race de l'aigle, qui porterait désormais aux mortels tes prophétiques augures? Ne sèche pas jusqu'en sa racine l'arbre royal : ses rameaux ne pareraient plus tes autels aux jours des hécatombes. Sois notre aide; du fond de son abaissement, relève dans toute sa splendeur cette maison dont la ruine aujourd'hui semble accomplie[1].

LE CHŒUR.

O enfants! ô sauveurs du foyer paternel! silence! Prenez garde, chers enfants, qu'on ne vous entende, qu'un indiscret n'aille tout redire à ceux qui règnent ici. Ah! puissé-je les voir un jour expirants dans la flamme du bûcher!

ORESTE.

Non, il ne me trahira point, le puissant oracle de Loxias, l'oracle qui m'ordonne d'affronter ce péril : j'entends retentir encore sa voix formidable. Le cœur tout plein de vie, je dois subir l'affreux assaut du mal, si je ne poursuis les meurtriers de mon père; si je ne les frappe comme ils l'ont frappé; si je ne me venge sur eux de la perte de tous mes biens. Oui, moi-même alors, il l'a dit, je payerai par de longs, d'intolérables tourments, les malheurs de cette ombre chérie. A mon peuple, il annonçait tous les fléaux de la terre, satisfac-

1. Des dix-huit vers que prononce Oreste, Hermann et Weil font deux parts égales, l'une pour le frère, l'autre pour la sœur. Mais Weil, dans ses *Addenda,* reconnaît qu'il n'y a aucune nécessité de faire cette coupure : « Etiam hæc Oresti tribui possunt salva ratione « antithetica. »

tion due à des divinités courroucées[1] : moi, une hideuse maladie, la lèpre, envahirait mes chairs, et, de sa dent sauvage, dévorerait ma santé d'autrefois[2]; enfin tout mon poil blanchirait, flétri par la maladie. Le dieu parlait encore d'autres Furies qu'armerait contre moi le sang paternel; du spectre d'un père faisant étinceler sa prunelle dans les ténèbres. Car l'invisible trait que lancent les morts tombés dans leur famille sous une main impie, et la rage furieuse, et les vaines terreurs qu'enfante la nuit, agitent, troublent l'être maudit, le lépreux, le frappent d'un fouet d'airain, le chassent de sa patrie[3]. Plus de part désormais pour lui à la coupe des festins; plus de place aux libations : on repousse des autels l'objet visible du courroux d'un père; nul ne l'accueille, nul ne l'admet sous son toit[4]. Méprisé,

1. J'avais traduit autrement les mots δυσφόρων μειλίγματα, qui sont très-obscurs; mais, toute réflexion faite, j'abandonne l'interprétation de Stanley, *hostium solatia*, que j'entendais dans le sens de l'expression homérique δηΐοισι χάρμα, et je me conforme à celle de Schütz, si nettement mise en relief par Wellauer : *pœnas ad placanda Erinnyum numina, irata propter intermissam occisi Agamemnonis ultionem*.

2. Littéralement : *mon ancienne nature*, ἀρχαίαν φύσιν. Cette expression, qui se retrouve dans Hippocrate, est expliquée, par Hésychius, τὴν πρὸ τοῦ νοσεῖν κατάστασιν, la constitution d'avant la maladie.

3. Ce qui précède, à partir du vers 282 du texte, présente des difficultés. Ahrens, pour y échapper, transporte le vers 285 entre les vers 288 et 289. Avec cette correction, ὁρῶντα et νωμῶντ(α) dépendent des verbes κινεῖ et ταράσσει, et se rapportent à Oreste lui-même: *videntem, quum splendidum in caligine moveat oculum*. Mais rien ne justifie cette interversion; et ce qu'il y a de mieux à faire, c'est encore de conserver la leçon vulgaire, bien qu'elle se prête à des interprétations diverses, entre lesquelles j'ai préféré la plus poétique. Weil suppose une lacune de trois vers, entre 284 et 285, et il fixe ce nombre de trois vers d'après ses principes de symétrie poétique. Dans cette hypothèse, le vers 285 était la fin d'une phrase où il avait un sens net et précis.

4. Avec une ponctuation différente dans le texte, la conjonction οὐχ tombe sur ὁρωμένην, et non plus sur δέχεσθαι. Le sens est, alors, que la colère cachée d'un père repousse le maudit loin des autels. J'ai

abhorré de tous les hommes, une mort lente et cruelle le consume avec le temps[1]. Certes, je dois croire à de tels oracles; n'y croirais-je pas, l'œuvre devrait encore s'accomplir. Car, que de motifs réunis! les ordres du dieu, et la douloureuse perte de mon père, et l'indigence qui me presse : puis-je laisser un tel peuple, les plus illustres des mortels, ceux dont le courage a renversé Troie, soumis ainsi aux lois de deux femmes? — car cet homme a le cœur d'une femme : si je ne me trompe, on le saura bientôt[2].

LE CHŒUR.

O grandes Parques! fasse Jupiter que la loi d'équité triomphe! La Justice réclame ce qui lui est dû; sa voix retentit et nous crie : « Que l'outrage soit puni par l'outrage! que le meurtre venge le meurtre! » Mal pour mal, dit la sentence des vieux temps.

ORESTE.

O mon père, mon malheureux père! guide la parole, la main de ton fils revenu d'un lointain rivage auprès de ta couche funéraire. Comment faire succéder aux ténèbres la lumière du jour? Hélas! des gémissements, la pompe du deuil, voilà donc ce qu'on appelle honneurs pour les

entendu le mot συλλύειν dans le sens de *una deversari,* comme συγκαταλύειν. Mais, en réalité, la signification en est douteuse. Ahrens le rend par *in expiando adjuvare,* expression non moins obscure en latin que συλλύειν peut l'être en grec.

1. Dindorf met entre crochets tout ce qui précède, depuis *si je ne les frappe;* vingt-trois vers (274-296)! Il explique, dans la préface de sa cinquième édition, les raisons qui motivent, selon lui, cette athétèse. Il avoue du reste que les vers du prétendu interpolateur ne manquent pas de beautés. Nous disons, avec tous les critiques sans idées préconçues, qu'ils comptent parmi les plus beaux qu'on ait d'Eschyle.

2. Au lieu de εἰ δὲ μή, τάχ' εἴσεται, qui présente une difficulté, εἴσεται dans le sens passif, Weil écrit ἡ δ' ἐμή, avec suspension. Oreste dirait alors qu'il a un cœur d'homme, et qu'Égisthe le saura bientôt. Mais rien n'empêche de prendre εἴσεται pour εἴσεταί τις. Il y a beaucoup d'exemples de l'ellipse de τις en poésie. Il y en a même en prose, surtout chez Aristote.

antiques maîtres de ce palais, pour les enfants d'Atrée[1]!

LE CHŒUR.

Mon enfant, la dent dévorante du feu n'anéantit pas le sentiment chez les morts. Après la vie, ils font éclater leur courroux. La victime jette un cri de douleur; et le meurtrier voit son crime apparaître au jour; et de toutes parts s'élèvent, retentissent les gémissements que doivent pousser les fils aux malheurs de leurs pères, de ceux qui leur ont donné la vie[2], les gémissements qui appellent la vengeance.

ÉLECTRE.

Écoute, ô mon père, les douloureux regrets que je t'adresse à mon tour! La voix plaintive de tes deux enfants te pleure sur le tombeau; suppliants, exilés l'un et l'autre, ta sépulture est leur commun asile. Est-il pour eux quelque joie? est-il pour eux quelque bien sans douleur? L'infortune contre laquelle ils luttent n'est-elle pas invincible?

LE CHŒUR.

Mais le ciel, s'il le veut, après ces chants lamentables, fera naître des accents plus doux : au lieu de l'hymne funèbre sur un tombeau, le péan de la victoire[3] peut ramener dans la royale demeure l'ami qui tout à l'heure s'est joint à nous.

1. Ἀτρείδαις au pluriel, quoiqu'il s'agisse d'Agamemnon seulement. C'est le pluriel emphatique, fréquent chez les poëtes grecs, et qui n'est pas sans exemple chez nous, comme j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer.

2. Weil remplace καὶ τεκόντων par καππεσόντων. D'autres proposent θανόντων, κατθανόντων, ῥοπάν, etc. La tautologie n'est pourtant pas intolérable. On peut même dire qu'il n'y a pas proprement tautologie, mais explication, enchérissement, insistance.

3. J'ai pris ici, avec Wellauer, le mot παιών dans le sens de *pæan, hymnus*. D'autres rapportent ce mot comme épithète à un sauveur, *medicus, averruncus*. Weil et Dindorf écrivent παιάν, ce qui tranche la question de sens. Le mot θρήνων appelle naturellement pour antithèse un chant et non un personnage.

ÉLECTRE.

Que n'as-tu péri sous Ilion, frappé d'un coup de lance, ô mon père, par la main de quelqu'un des Lyciens, léguant à ce palais un nom fameux, à tes enfants une existence heureuse et assurée! Sur la rive d'au delà des mers, tu habiterais un grand tombeau : douce consolation pour les tiens!

LE CHŒUR.

Mort près de ses amis morts là-bas avec gloire, grand jusque dans les enfers, il serait, aux enfers mêmes, un prince auguste, le ministre des puissants maîtres du sombre empire; car il fut roi durant sa vie, un de ceux à qui la destinée a mis dans la main le sceptre obéi des mortels[1].

ÉLECTRE.

Mais non; ce n'est point sous les murs de Troie que tu as succombé, ô mon père, avec tant d'autres guerriers moissonnés par la lance; ce n'est pas sur les bords du Scamandre que tu es enseveli. Ah! que ne périssaient-ils d'abord, ses meurtriers, comme il a péri! et lui, que n'apprenait-il, exempt des maux qui l'ont frappé, leur lointain trépas!

LE CHŒUR.

Faire de tels souhaits, ô ma fille, c'est vouloir plus que l'or, plus qu'une haute fortune, plus que le bonheur des Hyperboréens[2]. Libre à toi pourtant de rêver de la

1. Dans le texte vulgaire, c'est Électre, et non le chœur, qui dit ce qui précède. Avec cette distribution, il faut lire βασιλεὺς γὰρ ἦς, et non, comme font les derniers éditeurs, βασιλεὺς γὰρ ἦν, car Électre s'adressait à Agamemnon, tandis que le chœur s'adresse à Oreste et à sa sœur.

2. Les Hyperboréens étaient un peuple fabuleux, qu'on plaça d'abord au nord de la Thrace, puis jusqu'au delà des monts Riphées. Ce peuple chéri des dieux pratiquait toutes les vertus, disait-on, et vivait sans travail et sans trouble, dans un climat délicieux, à l'abri du souffle de Borée. On leur attribuait aussi une extrême longé-

sorte[1]. Mais moi aussi, le coup de ce double fléau retentit en moi : nos défenseurs qui sont chez les ombres! le pouvoir dans des mains souillées! Affreuses pensées! affreuses surtout pour les enfants de la victime!

ÉLECTRE.

Oui, la douleur, comme un trait, a percé mon âme[2]! Jupiter! Jupiter! c'est toi qui fais surgir du fond des enfers la vengeance lente à punir, la vengeance qui frappe le mortel audacieux et pervers : même sur les parents tu sais l'accomplir.

LE CHŒUR.

Oh! puissé-je un jour chanter l'hymne fatal sur un homme frappé par le glaive, sur une femme expirante! Car pourquoi cacher en moi le souffle divin qui remplit mon âme? Malgré moi il s'échappe; et sur mon visage respire la colère de mon cœur, la haine qui fermente en moi.

ORESTE.

Quand Jupiter étendra-t-il sa main vengeresse? Grand dieu! grand dieu! frappe ces têtes superbes; que des signes certains fassent ici reconnaître ta puissance! Il me faut justice de mortels injustes. Déesses qui vengez les morts, entendez-moi!

LE CHŒUR.

La loi le veut : le sang versé sur la terre demande un autre sang. Le meurtre crie, et Érinys accourt : elle venge les premières victimes, elle amoncelle calamité sur calamité.

vité. *Diutius quam ulli mortalium et beatius vivunt,* dit en parlant d'eux Pomponius Méla.

1. Au lieu de ὀδύνασαι γάρ, je lis, avec les derniers éditeurs, δύνασαι γάρ, correction de Hermann justifiée par la paraphrase du scholiaste : ῥᾴδιον γὰρ τὸ εὔχεσθαι.

2. Plusieurs lisent, d'après Schütz, οὗς au lieu de ὥς, ce qui détermine autrement le sens de τοῦτο. Le vers signifie, avec cette leçon : « Tes paroles, comme un trait, ont pénétré par mon oreille. »

ÉLECTRE.

Où êtes-vous, où êtes-vous, Puissances des enfers? Voyez, redoutables Imprécations des morts : c'est là ce qui reste de la race d'Atrée; ces malheureux accablés par l'infortune, honteusement chassés de leur palais! Où tourner nos pas, ô Jupiter?

LE CHŒUR.

Mon cœur tressaille à cette gémissante prière. Je perds toute espérance, un noir frisson pénètre mes entrailles lorsque j'écoute ta voix. Mais bientôt mon courage renaît, confiant dans la vaillance de ton frère; ma douleur se dissipe, et dans l'avenir je ne vois plus que bonheur.

ÉLECTRE.

Quelle prière adresserons-nous aux dieux? Leur dirons-nous les maux que nous fait souffrir une mère? Ah! il est des peines qu'on peut adoucir; mais celles-ci, rien ne les saurait calmer. Comme la rage du loup dévorant, il est implacable, le courroux que ma mère a mis dans mon cœur[1]!

LE CHŒUR.

Ai-je pu seulement faire éclater mon deuil, me lamenter comme l'Arienne, pousser les cris lugubres de la Cissienne[2] aux funèbres accents? M'a-t-on vue courir effarée çà et là, frappant à poing fermé ma poitrine, élevant, abaissant mes bras, pour meurtrir de coups re-

1. Soit qu'on laisse ce passage dans le rôle d'Électre, soit qu'on l'attribue à Oreste, comme le font quelques éditeurs, il n'est pas douteux, ainsi que d'autres l'ont remarqué avant moi, que ἐκ ματρὸς θυμός ne peut signifier que la haine inspirée par Clytemnestre à ses enfants. C'est donc manquer au sens que de traduire, comme fait Ahrens : *matris ira*. D'anciens éditeurs ont lu, il est vrai, ἔτι ματρός au lieu de ἐκ ματρός, mais Ahrens a conservé la leçon vulgaire.

2. Les Ariens et les Cissiens, peuples de Perse, étaient célèbres par la violence de l'expression de leur douleur dans les funérailles.

doublés tout mon corps? A-t-on entendu bruire du retentissement des coups ma tête endolorie[1]?

ÉLECTRE.

O mère odieuse! ô femme impie! tu as donc osé ensevelir mon père comme un ennemi : les citoyens n'ont pas suivi les funérailles de leur roi; l'époux n'a point eu de pleurs!

ORESTE.

Quel outrage, grands dieux! Ah! l'indigne traitement qu'elle a fait subir à mon père! Oui, grâce au ciel, grâce à ma main, elle en payera le prix. Que je la tue, après je meurs content!

ÉLECTRE.

Apprends tout : elle a mutilé son corps; c'est ainsi traité qu'elle l'a mis dans la tombe. Enfin elle a voulu accabler ta vie sous le poids d'un insupportable destin. Tu sais les indignes malheurs de mon père.

ORESTE.

Quoi! ce fut là le sort de mon père!

ÉLECTRE.

Oui; et moi, je vivais reléguée à l'écart, sans honneurs, comblée de mépris, chassée du foyer comme un chien malfaisant; étrangère à la joie, ne connaissant que les

1. J'ai traduit ce passage d'après le texte de Weil, qui est celui du *Mediceus*, sauf les corrections faites d'après les indications du scholiaste, sauf aussi le point d'interrogation de la fin, qui détermine le sens général. Hermann et Dindorf, qui ont à peu près le même texte, n'ont pas mis le point d'interrogation et font dire au chœur une chose fausse, puisque Agamemnon n'a pas eu de funérailles. Dans la vulgate, c'est Électre qui continue de parler et qui peint le meurtre d'Agamemnon, comme si elle en avait été témoin oculaire : ἔκοψε κομμὸν ἄρειον, etc. Voici la traduction que j'avais donnée, conformément à cette leçon : « Eh! n'a-t-elle pas frappé le coup fatal, ainsi qu'une Cissienne qui respire les combats? Il fallait voir voler sa main, en haut, en bas, de près, de loin, redoublant les blessures, frappant partout, frappant sans cesse. Infortunée! le bruit affreux retentit encore dans ma tête. »

pleurs, tout mon bonheur fut de pouvoir cacher mes soupirs et mes larmes. Grave ces paroles dans ton âme; qu'elles pénètrent, par ton oreille, jusqu'au fond, jusqu'à l'endroit calme de la pensée[1]. Voilà ce qu'ils ont fait : ce qui doit suivre, demande-le à ta haine. Mais, pour descendre au combat, il faut un cœur que rien n'ébranle.

ORESTE.

O mon père, sois avec ceux qui t'aiment !

ÉLECTRE.

Je pleure, je t'appelle par mes cris, et la troupe qui m'entoure répond à mes cris par des cris. Parais au jour, viens à notre aide[2]; contre tes ennemis sois avec nous !

ORESTE.

La force va lutter contre la force, la vengeance contre la vengeance.

ÉLECTRE.

Dieux justes, faites triompher la justice[3] !

LE CHŒUR.

A cette prière, le frisson s'est glissé dans tout mon

1. Suivant Schütz et de Pauw, le mot βάσις, dans cette phrase, signifie *gressus*; et c'est le sens que Wellauer a adopté. Avec cette interprétation, il faut traduire : « ... qu'elles pénètrent, par ton oreille, jusqu'à ton âme, d'un pas tranquille. » Mais on ne voit pas bien ce que vient faire ici ce pas tranquille ; tandis qu'en prenant βάσις dans son sens ordinaire, il est facile de comprendre comment, pour graver quelque chose fortement dans l'âme, il faut pénétrer jusqu'à la couche la plus unie, au-dessous des pensées tumultueuses et des violentes passions. J'ai préféré ce qui me semblait poétique et vrai, c'est-à-dire la vieille interprétation de Stanley, à ce qui n'est qu'étrange.

2. Au lieu de ἄκουσον, je lis ἄρηξον, correction de Heimsœth.

3. Dans tout ce qui précède, à partir de *ô grandes Parques!* vers 306, les éditeurs modernes partagent, à peu près chacun à sa fantaisie, les trois interlocuteurs. Il n'est pas facile, en effet, de déterminer ce qui revient proprement au chœur, à Oreste ou à Électre. Tous les trois ils sont animés des mêmes sentiments; ce que l'un d'eux exprime, les deux autres pourraient presque toujours le dire comme lui. J'ai adopté les coupures qui m'ont paru les plus naturelles.

être. Depuis longtemps le destin est fixé : invoquons les dieux; que le destin s'accomplisse.

O malheurs attachés à cette famille! coup terrible, coup sanglant de la vengeance! O lamentations déplorables, accablantes! ô douleurs sans remède, ô maux enracinés dans ces demeures[1]! Ce ne sont point des coups lointains, des coups d'une main étrangère, c'est leur fureur mutuelle qui frappe à mort les Atrides. Voilà l'hymne des sanglantes déesses, l'hymne des Furies.

Vous, dieux des enfers, entendez notre prière; prêtez à ces enfants votre appui! accordez-leur la victoire!

ORESTE.

Mon père, toi qui mourus d'une mort indigne d'un roi, je t'invoque : donne-moi de régner sur ton palais.

ÉLECTRE.

Et moi aussi, mon père, j'ai besoin comme lui de toi : il me faut éviter la mort; il me la faut infliger, sûre et terrible, à Égisthe[2].

ORESTE.

Alors les humains fonderont en ton honneur de solennels banquets. Si tu nous abandonnes, tu resteras sans

1. Le texte vulgaire est très-vague : δώμασιν ἔμμοτον τῶνδ' ἑκὰς, οὐδ' ἀπ' ἄλλων... Quelques éditeurs remplacent le mot ἑκάς, *loin*, par ἄκος, *remède*; et comme alors la phrase ne peut plus s'appliquer qu'à Oreste et à Électre, vengeurs futurs de la mort d'Agamemnon, Wellauer propose de remplacer, plus loin, αἰῶν' ἀναιρεῖν par διώκειν ἔριν, ce qui donnerait, en somme, le sens suivant : *Ædibus remedium est, non procul ab his, neque ab aliis extrinsecus petendum, sed ab ipsis proficiscens, ut sc. persequantur sanguinolentam rixam.* Mais l'épithète ἔμμοτον indique qu'il s'agit d'une plaie, et non d'un remède. Weil écrit : ἰὼ δάκος ἔμμοτον αἵμασιν. Mais il rétablit, dans ses *Addendu*, le mot δώμασιν. Le sens alors reste le même que celui qu'on devine dans la vulgate, où ἔμμοτον rappelle nécessairement ἄλγος, le dernier mot du vers précédent. Au lieu de αἰῶν' ἀναιρεῖν, Weil et Dindorf lisent δι' ὠμὰν ἔριν. J'ai traduit d'après la vulgate.

1. Au lieu de μόρον, d'autres écrivent ou proposent d'écrire : πόνον, κότον, βλάβην, etc.; Hermann, φόθρον; Weil, δόλον.

gloire parmi les mânes comblés d'offrandes, dans les fêtes où s'allument les gras bûchers des morts.

ÉLECTRE.

Et moi, pour libation d'hymen, je t'apporterai, de la maison paternelle, l'offrande de tout mon héritage; et toujours cette tombe sera le premier objet de mon culte.

ORESTE.

Permets, ô Terre! que mon père vienne être témoin du combat.

ÉLECTRE.

O Proserpine! donne-nous une force victorieuse.

ORESTE.

Souviens-toi du bain où tu fus immolé, mon père!

ÉLECTRE.

Souviens-toi du filet où ils t'ont tué!

ORESTE.

Des entraves qui n'étaient pas d'airain t'avaient surpris, mon père!

ÉLECTRE.

Oui, un piége honteux, un voile!

ORESTE.

Au souvenir de tels outrages, te réveilles-tu, mon père?

ÉLECTRE.

Relèves-tu ta tête chérie?

ORESTE.

Envoie donc la Justice combattre à côté des tiens; ou plutôt, rends toi-même les coups qu'on te porta, si, vaincu jadis, tu veux vaincre à ton tour.

ÉLECTRE.

Entends ce dernier cri que je t'adresse, mon père! Vois tes deux enfants debout près de ta tombe : prends pitié de ta fille, de ton fils.

ORESTE.

Ne laisse point s'anéantir en nous la race des Pélo-

pides. C'est ainsi que tu vivras encore, malgré le trépas.

ÉLECTRE.

Oui, les enfants, monuments glorieux, sauvent de l'oubli un père qui n'est plus, pareils à ces morceaux de liége qui font surnager le rets et qui l'empêchent de se perdre dans l'abîme[1].

ORESTE.

Entends nos vœux : c'est pour toi que nous gémissons ainsi; et nous exaucer, c'est te sauver toi-même.

LE CHŒUR.

Ah! qui n'approuverait le langage de ces deux enfants? Ne fallait-il pas à ce tombeau des honneurs, des pleurs à cette infortune que nul n'avait pleurée? (A Oreste.) Toi donc, puisque ton cœur est résolu, frappe le coup, tente la fortune.

ORESTE.

Oui; mais il n'est pas hors de propos pour moi d'apprendre quelle raison, quel puissant motif l'a décidée[2] à envoyer ces offrandes, tardive réparation d'un irréparable crime, misérables honneurs rendus à des mânes insensibles. Que peut-elle attendre de ces dons? Je ne sais; mais qu'ils sont loin d'atteindre à la hauteur du forfait! Pour le sang d'un seul homme, versez toutes les libations

1. Cette comparaison, à la fois si exacte, si poétique et si familière, se retrouve dans Pindare, mais appliquée à la victoire du génie sur les pratiques de rivaux méprisables, *Pythiques*, II, vers 144 et suivants. Le poëte dit de lui-même : « Semblable au liége, qui nage sur la surface des eaux sans jamais s'enfoncer, je demeure immobile au-dessus des flots qu'ils [les hommes vils qui trafiquent de la calomnie] soulèvent pour me perdre. »

2. Oreste n'a nul besoin de nommer Clytemnestre, pour qu'on sache à l'instant de qui il veut parler en disant ἔπεμψεν, et c'est une délicatesse de l'art du poëte d'avoir évité de mettre ce nom odieux dans la bouche de ceux qui se disposent à venger le meurtre d'Agamemnon.

du monde[1] : vain travail ! Tel est mon avis. Mais contente mon désir ; si tu peux, instruis-moi.

LE CHOEUR.

Je le puis, ô mon enfant, car j'étais près d'elle. C'est effrayée par des songes, par de sinistres fantômes errant dans la nuit, que la femme impie a envoyé ces offrandes.

ORESTE.

Savez-vous aussi quel est ce songe ? pouvez-vous me renseigner à son sujet ?

LE CHOEUR.

Il lui sembla, disait-elle, qu'elle avait enfanté un serpent.

ORESTE.

Et la fin, le dénoûment de la vision ?

LE CHOEUR.

Le monstre nouveau-né était couché dans les langes, comme un enfant.

ORESTE.

Quelle nourriture demandait-il, ce monstre nouveau-né ?

LE CHOEUR.

D'elle-même, dans son rêve, elle lui présenta la mamelle.

ORESTE.

Et comment le sein ne fut-il pas blessé par le monstre ? il dut l'être.

LE CHOEUR.

Au point qu'avec le lait le monstre suça du sang.

ORESTE.

Ce songe s'accomplira : c'est son époux qui l'a envoyé.

1. Le mot ἐγχέας ne me paraît pas suffisamment rendu dans la traduction d'Ahrens : *Omnia enim quæ quis habeat, si pro sanguine effuderit.* Il ne s'agit pas seulement de dépenser ; et Oreste fait évidemment allusion aux libations de sa mère, sans aucun regard à la richesse plus ou moins grande de ses oblations funéraires.

LE CHŒUR.

Saisie d'effroi, elle s'éveille, elle crie. On s'empresse aux accents de la reine; mille flambeaux rallument leur éclat éteint dans les ténèbres. Elle, bientôt après, envoie ces libations funéraires. Elle espère que ce remède la guérira de ses souffrances.

ORESTE.

Terre natale, tombeau de mon père, faites, ah! faites que par moi le songe s'accomplisse! Il répond bien, si je puis en juger moi-même, à mon propre destin. Oui, le serpent est né dans le sein qui m'a conçu; enveloppé de langes comme un enfant[1], il a présenté au sein qui m'a nourri sa gueule béante, il en a fait couler le sang avec le lait. De douleur, d'effroi, la mère a gémi. Ce monstre affreux qu'elle allaita, c'est le présage assuré de sa mort violente. Moi-même je serai le serpent: c'est moi qui la tuerai, son rêve le dit. Je te prends pour juge de l'interprétation du prodige[2].

LE CHŒUR.

Puisse-t-il en arriver ainsi! Mais explique à tes amis comment tu veux t'y prendre.

ORESTE.

Un mot suffira. Électre va rentrer au palais; les autres, il y en aura pour agir, et le reste se tiendra en repos[3].

1. Le texte est corrompu à cet endroit dans les manuscrits, et j'ai compté plus de douze restitutions différentes. La plus satisfaisante est celle de Butler et de Heimsœth : οὔφις τε παῖς ὣς σπαργάνοις ὡπλίζετο. Mais on discute encore. Voici les mots du *Mediceus* : οὐ φεῖσε πᾶσα σπαργάνη πλείζετο. Ils se prêtent à toutes les corrections, et l'idée de langes s'y montre seule avec clarté.

2. Oreste s'adresse ici, selon Wellauer, à la statue d'Apollon. Mais rien ne prouve qu'il y eût une telle statue sur la scène, et les mots suivants font voir, selon moi, que c'est au chœur qu'Oreste a voulu parler.

3. Ceux qui agiront, c'est Oreste et Pylade; ceux qui resteront en repos, ce sont tous les autres amis d'Oreste. Dans les éditions antérieures à celle de Hermann, le vers Τοὺς δ' ἔν τι ποιεῖν... est attribué

Mais ce que je recommande, c'est qu'on ne divulgue point le plan que j'ai conçu et que voici. C'est par la ruse qu'ils ont tué un héros; c'est la ruse qui nous les livrera : qu'ils meurent pris dans le même piége que lui, ainsi que jadis l'a prédit Loxias, le puissant Apollon, le devin qui ne mentit jamais. Je prendrai le costume d'un étranger, je me chargerai du bagage complet d'un voyageur; avec cet ami, avec Pylade, je me présenterai aux portes du palais, comme un hôte, comme un ami de guerre de la famille. Nous parlerons, Pylade et moi, la langue qu'on parle près du Parnasse; nous imiterons l'accent de Phocide[1]. Nul des gardiens de la porte ne nous fera, certes, un riant accueil, car le génie du mal règne dans cette demeure. Eh bien, nous resterons à la porte, nous attendrons que quelque passant nous aperçoive et leur dise : « Pourquoi repousser l'étranger qui demande asile? Égisthe est pourtant ici[2], et il a dû être informé. » Et si je franchis le seuil de la porte; si je trouve cet homme assis sur le trône de mon père, ou qu'il vienne à moi pour me parler face à face, — oui, n'en doute pas, — et pour m'examiner des yeux; avant qu'il ait dit : « Étranger, d'où es-tu? » il est mort; le glaive rapide a prévenu sa fuite. Érinys voit encore abonder les meurtres; ce sang qu'elle va boire, c'est la troisième coupe qu'elle aura remplie[3]. Toi donc, Électre,

au chœur, qui demande quels seront ceux des amis qui agiront, quels ceux qui n'agiront pas.

1. Le Parnasse était une montagne de la Phocide, contrée où Oreste avait été élevé par Strophius de Daulis, nommé déjà dans l'*Agamemnon*, et dont il sera encore question plus bas.

2. Au lieu de ἔνδημος παρών, Dindorf écrit : ἐκδημός περ ὤν. Il est vrai qu'Égisthe n'est point dans le palais même; mais il n'en est qu'à deux pas, et on l'amène au palais quelques instants après qu'Oreste et Pylade y sont entrés. Il est donc bien ἔνδημος. Avec ἐκδημος, il serait pour le moins hors de la ville.

3. Il s'agit des trois grands forfaits dont le palais fut le théâtre : le festin de Thyeste, la mort d'Agamemnon, la véngeance qui s'apprête.

veille bien à ce qui se passe dans le palais; il faut que tout concoure à mes desseins. (Au chœur.) Vous, faites pour nous de sages vœux : sachez vous taire quand il faut, sachez parler à propos. Pylade aura l'œil sur le reste [1]; c'est lui qui m'assurera le succès dans cette lutte, où la main s'armera du glaive.

LE CHŒUR seul.

La terre enfante bien des fléaux, bien des objets de douleur et d'effroi; des monstres, ennemis des mortels, remplissent les antres de la mer, et, dans les airs, on voit apparaître, flamboyer d'ardents météores. Monstres qui volent, monstres qui courent sur la terre, courroux des vents et des tempêtes, on peut tout dépeindre.

Mais qui dira toute l'audace de l'homme superbe, tout l'emportement d'une femme impudente? Qui dira les amours effrénés des mortels, les malheurs, inséparables compagnons de la passion assouvie? Oui, l'amour, dans le cœur d'une femme, ce n'est plus l'amour; c'est un délire où n'atteignirent jamais, aux jours de l'accouplement, les bêtes sauvages et les brutes [2].

Rappelle-toi, mortel qui ne laisses pas s'envoler tes souvenirs, rappelle-toi l'affreux dessein que conçut la fille de Thestius [3], cette mère fatale à son enfant : elle brûla le tison tiré du feu à la naissance de son fils, ce

1. Avec le scholiaste, je rapporte le mot τούτῳ à Pylade, qui est là présent sur la scène. Wellauer trouve cette interprétation ridicule, et il prétend qu'Oreste, en prononçant ce mot, montrait la statue d'Apollon. Ahrens explique, d'après lui, *hunc* par *Apollinem*. Bothe avait changé τούτῳ en τῷ θεῷ, et Schütz avait même proposé de lire Φοῖϐον. Mais ces interprétations, comme ces corrections, ne sont que des hypothèses; et le ridicule de l'explication du scholiaste n'est pas aussi évident que le dit Wellauer. Elle a été adoptée par Hermann. Otfried Müller entend, par τούτῳ, Agamemnon lui-même, explication approuvée par Weil.

2. Avec Robortello et Schütz, j'ai lu βοτῶν au lieu de βροτῶν.

3. Althée, mère de Méléagre. Voyez le récit d'Ovide, au livre VI des *Métamorphoses*.

tison dont la durée devait régler la vie de Méléagre depuis l'instant où, sorti du sein maternel, il poussa son premier vagissement, jusqu'au jour fixé par le Destin.

Haine encore à la sanguinaire Scylla, qui sacrifia à des ennemis le mortel le plus cher! Les colliers d'or de la Crète la séduisirent : pour les présents de Minos, elle se glisse, l'impie! près de son père endormi; elle coupe sur sa tête le cheveu d'immortalité, et Mercure se saisit de Nisus[1].

Puisque j'ai retracé de douloureux souvenirs, maudissons, maudissons un odieux hyménée, funeste à une famille entière, et les complots ourdis par une femme contre un époux belliqueux, contre un héros dont l'ennemi lui-même admira la valeur! Rendons hommage au foyer paisible, à la femme dont la main jamais ne s'arma pour le crime[2].

Mais de tous les forfaits le plus tristement fameux, c'est celui de Lemnos[3], forfait exécrable,

1. C'est-à-dire que Nisus devient la proie des enfers, où Mercure avait la charge de conduire les âmes. Quelques-uns, tels que Schütz et Ahrens, rapportent μίν à Scylla, et non point à Nisus. Il faut alors l'entendre ou de la mort de Scylla punie de son forfait et livrée à Mercure, ou, comme d'autres le veulent, du détestable marché conclu par elle; car Mercure, comme on le sait, était le dieu du commerce et du gain. L'interprétation que j'ai préférée est celle du scholiaste. C'est celle qu'approuvent les derniers éditeurs. Weil : « Hæc ad Nisi « mortem referenda sunt, non ad Scyllæ pœnas, de quibus hic dicendi « locus non est. » La fable de Nisus et de Scylla, et de ce cheveu de pourpre auquel tenait le destin de Nisus et de la ville de Mégare, a été souvent racontée par les poëtes anciens, notamment par Ovide au livre VIII des *Métamorphoses*, et par l'auteur du *Ciris*, poëme attribué à Virgile.

2. Ahrens met le signe de l'interrogation après αἰχμάν, ce qui change entièrement le sens de la phrase. Aussi traduit-il : *Venerer* [*ne*] *igne carentem domus focum, ignavam muliebrem potentiam?* ce qui s'appliquerait directement à Clytemnestre. Mais ce foyer sans feu aurait besoin d'une explication, que le traducteur n'a pas donnée.

3. Le massacre des hommes par les femmes dans la même nuit. Thoas, père d'Hypsipyle, fut seul épargné. Sa fille le déroba par une ruse à la fureur de ses compagnes.

partout détesté : c'est aux désastres de Lemnos qu'on emprunte un nom pour caractériser les plus affreux attentats[1]. La race que souille un odieux sacrilége disparaît dans l'opprobre : nul nè révère ce que réprouvent les dieux. De ces malheurs en est-il un que j'eusse dû ne point rappeler[2]?

Oui, la Justice agite son glaive; le tranchant du fer atteint, perce le cœur du coupable. L'iniquité n'est pas un sol que foulent impunément nos pieds : la majesté de Jupiter a été outragée par des actes injustes.

Mais la Justice se raffermit un jour sur sa base; la Parque forge le poignard et l'aiguise[3]; Érinys, la déesse dont le temps révèle la puissance, la déesse aux profonds desseins, ramène un fils dans la maison paternelle; et le sang jadis versé est payé à son prix.

ORESTE, frappant à la porte du palais.

Esclave! esclave! n'entends-tu pas qu'on frappe à la porte de la cour? (Il frappe de nouveau.) Holà! quelqu'un. (Il frappe une troisième fois.) Encore un coup, esclave! esclave! n'y a-t-il personne ici? Voilà trois fois que j'appelle. Qu'on vienne enfin, si Égisthe pratique l'hospitalité.

LE PORTIER.

Bien, bien; j'entends! — Étranger, d'où es-tu? d'où viens-tu?

1. Il semble que cette strophe serait mieux placée avant la précédente. De cette façon, toutes les légendes rappelées par le chœur se suivraient sans interruption. La conclusion τί τῶν δ' οὐκ ἐνδίκως ἀγείρω serait plus satisfaisante et amènerait naturellement le début de la première strophe consacrée à Clytemnestre : ἐπεὶ δ' ἐμνασάμαν ἀμειλίχων πόνων. Il n'y a aucune raison métrique contre la transposition, puisque les deux strophes sont semblables, l'une étant la strophe proprement dite, l'autre l'antistrophe.

2. C'est une allusion au proverbe, Λήμνιον κακόν. Au reste, les Lemniennes ne furent point punies de leur crime, et c'est bien à tort que quelques-uns entendent ᾔκασεν d'une proportion entre le crime et le châtiment.

3. Littéralement : *La Parque, fabricante de poignards, forge et aiguise.*

ORESTE.

Va dire aux maîtres de ce palais que je leur veux parler, que je leur apporte des nouvelles. Dépêche-toi. Le char ténébreux de la nuit hâte sa course[1], et voilà l'heure, pour qui voyage, de jeter l'ancre dans un asile hospitalier. Qu'on vienne : celle qui commande ici, la maîtresse de la maison; non, plutôt le maître. Devant lui, mon langage sera moins gêné par la convenance : un homme avec un homme s'explique librement et fait connaître sa pensée sans détour.

CLYTEMNESTRE.

Étrangers, que vous faut-il? demandez; il y a ici toutes les ressources d'une habitation royale. Vous aurez de tièdes bains pour vous remettre de vos fatigues, un lit, la présence de visages bienveillants[2]. Si quelque grave affaire vous amène, c'est au roi d'en connaître, et j'irai l'en instruire[3].

ORESTE.

Je suis de Daulis en Phocide. Je cheminais vers Argos, où en effet tu me vois arrivé. J'allais donc, moi-même chargé de mon propre bagage, quand un homme m'aborde, aussi peu connu de moi que je l'étais de lui; et, après s'être enquis du terme de ma route et

1. Ici, Eschyle prête à Oreste un langage un peu trop recherché. Cependant les images dont il se sert étaient si communes dans le langage des anciens, que ce qui nous paraît trop faire sentir le poëte n'avait probablement rien qui choquât l'esprit des Grecs.

2. Weil transporte beaucoup plus bas, entre 714 et 715, le vers 670 : Καὶ θερμὰ λουτρὰ καὶ πόνων θελκτήρια. La plupart des éditeurs écrivent θελκτηρία au féminin, épithète de στρωμνή. Hermann remplace ὀμμάτων par ὀμπνίων. La vulgate est excellente et n'offre aucune difficulté sérieuse. Je regarde καὶ θερμὰ... comme un ἓν διὰ δυοῖν, et θελκτήρια par conséquent comme un substantif. Mais on peut aussi construire, avec θελκτήρια adjectif : καὶ λουτρὰ θερμὰ καὶ θελκτήρια πόνων. Le sens reste exactement le même.

3. Malgré le pluriel ἀνδρῶν, il est évident que Clytemnestre ne parle que d'Égisthe seul.

m'avoir enseigné le chemin : « Étranger, me dit Strophius « le Phocéen (j'avais appris son nom en causant avec « lui), tu vas à Argos pour tes affaires : peux-tu te « charger d'une nouvelle pour les parents d'Oreste? « Dis-leur, n'y manque pas, qu'il est mort : garde-« toi bien d'oublier! Demande-leur s'ils sont d'avis « qu'on leur renvoie ses cendres, ou qu'enseveli dans « la terre qui l'avait reçu, il en reste l'hôte à tout « jamais : tu m'apporteras leurs ordres à ton retour. « Les flancs de l'urne d'airain renferment dès maintenant « sa cendre; et le mort a été honoré du tribut de nos « larmes. » Je vous rends les propres termes dont il s'est servi. Est-ce à des intéressés que je parle, à des parents d'Oreste? je ne sais; mais il est bon qu'on apprenne la nouvelle à son père.

ÉLECTRE[1].

Hélas! hélas! nous sommes donc abîmés sans ressource! Irrésistible Destin qui poursuis ma famille, rien n'échappe donc à tes regards; et, ce qui paraissait le mieux à l'abri de tes coups, tes inévitables traits vont l'atteindre au loin! Infortunée que je suis! tu m'as ravi tout ce qui m'était cher. Et voilà qu'Oreste, lui qui s'était prudemment gardé d'engager son pied dans le bourbier où il eût péri, lui dont j'attendais le salut de cette maison et des jours de joie, le voilà qui emporte avec lui tout mon espoir[2]!

1. Plusieurs éditeurs attribuent ce qui suit au rôle de Clytemnestre. Weil, qui avait adopté cette disposition, dit dans ses *Addenda* qu'il faut rétablir le nom d'Électre. Il a changé d'avis sous l'impression des belles remarques de Heimsœth relatives à ce passage. La placidité avec laquelle Clytemnestre parlera tout à l'heure ne permet aucunement de lui prêter de pareils élans de douleur simulée. D'ailleurs Électre est certainement près de sa mère, et elle ne fait que répéter quelques-unes des plaintes qu'on a déjà entendues de sa bouche.

2. Rien de plus simple que l'idée que doit exprimer Électre, et rien de plus obscur que l'expression παροῦσαν ἐγγράφει. Le mot ἐγ-

ORESTE.

Moi, c'est en apportant d'heureuses nouvelles que j'aurais voulu me faire connaître à de si nobles hôtes et mériter d'en être accueilli. Qui, plus qu'un hôte, pourrait souhaiter le bien de son hôte? Mais c'eût été, dans ma pensée, une impiété de ne pas révéler tout entier à des proches un tel événement, après ma promesse à Strophius, après l'accueil que je reçois de vous.

CLYTEMNESTRE.

Tu n'en obtiendras pas moins un traitement digne de toi; tu n'en seras pas moins l'ami de cette maison. A défaut de toi, un autre nous eût apporté la nouvelle. Mais, après un long jour de marche, il est temps, pour des voyageurs, de trouver de quoi se refaire. (Montrant Oreste.) Esclave, conduis-le dans l'appartement des hôtes; puis reviens sur tes pas, pour conduire son compagnon[1].

γράφω ne peut signifier qu'*inscrire*; et c'est un problème à résoudre que de savoir comment *inscrire une espérance présente* peut offrir ici un sens convenable dans la bouche d'Électre. Mais il suffit d'un léger changement pour rendre tout parfaitement clair; il n'y a qu'à lire, comme le proposent quelques éditeurs, ἐκγράφει au lieu de ἐγγράφει. Parmi les interprétations de la leçon vulgaire, j'ai remarqué surtout celle de Schwenk, *spem ad exitum ductam affirmat,* qui offre deux sens, l'un pour Électre, qui songe à Oreste vivant, et l'autre pour Clytemnestre, qui songe à Oreste mort; celle de Wellauer, *eam præsentem nobis exhibet,* qu'Électre prononcerait comme en aparté, et sans que Clytemnestre pût l'entendre. Mais tout céla me paraît trop ingénieux pour Eschyle. Quant à la traduction d'Ahrens, *eam expletam jam refert in tabulas,* elle n'est pas plus propre à satisfaire l'esprit que si l'on disait, en français : *consigner dans un registre une espérance accomplie.* C'est bien ici ce qu'on dit quelquefois : *obscurum per obscurius.* Weil supprime ἦν, après ἐλπίς, et écrit : μήποτ' οὖσαν ἔγγραφες. C'est, sous une autre forme, la même pensée qu'avec la correction ἐκγράφει : l'anéantissement des espérances d'Électre.

1. Abresch a très-bien expliqué le mot ὀπισθόπους dans ce passage. C'est un nominatif, et qui signifie, selon Hésychius, ὑποστρέψας, *reversus.* Le mot ξυνεμπόρους est, suivant moi, un pluriel emphatique, et ne désigne que Pylade, seul compagnon d'Oreste. D'ailleurs, on peut lire τόνδε καὶ ξυνέμπορον, sans trop se hasarder. Stanley, Wel-

Qu'ils y trouvent ce que le palais doit leur offrir[1]. Je t'en charge, tu m'en répondras. Nous, nous allons faire part de la nouvelle au maître de cette demeure. Nous ne manquons pas d'amis; nous allons prendre avec eux conseil sur cet événement.

LE CHŒUR.

Eh bien, chères compagnes, quand donc, pour le triomphe d'Oreste, retentiront nos ardentes prières? O terre sacrée, sacré tombeau qui couvres les restes d'un roi, du chef de tant de navires, écoute à cet instant nos vœux! à cet instant sois-nous en aide! Que la ruse accompagne la vengeance; le temps presse. Que Mercure souterrain, qu'Oreste, dans la nuit de ses pensées, marchent, le glaive en main, à ces combats.

LE PORTIER[2].

L'étranger m'a bien l'air de méditer quelque mauvais coup. — Mais voici venir la nourrice d'Oreste; elle est toute en larmes. — Où vas-tu donc, Cilissa[3], hors de la

lauer dans son *Lexique*, mais non dans ses notes, et Ahrens dans sa traduction, en faisant de ὀπισθόπους l'accusatif pluriel de ὀπίσθοπος, *pedisequa* ou *pedisequus*, font un contre-sens, sinon un barbarisme. Les exemples homériques ἀέλλοπος, ἄρτιπος, etc., ne prouvent rien ici. Pylade n'est pas un suivant, mais un compagnon; et Oreste n'a aucun serviteur à sa suite. Au reste, dans le *Thesaurus*, on a mal placé le vers d'Eschyle, puisqu'il se trouve après la première signification de ὀπισθόπους, *pone sequens*, et non après l'interprétation d'Hésychius.

1. C'est à la suite de ceci que Weil place le vers 670, où il s'agit des bains. Il écrit, dans la phrase que nous venons de traduire, σώμασιν au lieu de δώμασιν.

2. Wellauer et presque tous les derniers éditeurs attribuent au chœur les paroles suivantes. Il y a au moins un vers, le premier, que le chœur ne saurait prononcer sans ridicule, puisqu'il connaît les desseins d'Oreste, et qu'il en est le complice. Quant aux trois autres vers, on peut les attribuer indifféremment, soit au portier, soit au chœur. Boissonade a pris le dernier parti.

3. D'autres lisent *Gilissa;* mais Cilissa, c'est-à-dire Cilicienne, est préférable. On donnait ordinairement aux esclaves les noms des peuplades d'où on les avait tirés; comme autrefois, chez nous, Picard,

maison? Le chagrin te fait compagnie; tu ne le payes pas sans doute pour cela[1]?

CILISSA.

La reine m'envoie chercher Égisthe pour qu'à l'instant il vienne parler aux étrangers, et qu'il s'assure, dans un entretien avec eux-mêmes, de la nouvelle qu'ils apportent. Devant les serviteurs, elle a caché sous un visage attristé sa joie de cet événement. La nouvelle trop clairement annoncée par les étrangers a satisfait tous ses vœux; mais les maux de cette famille sont à leur comble. Et lui! comme il va jouir au récit de la catastrophe! O malheureuse que je suis! Tant de fléaux conjurés, qu'autrefois j'ai vus éclater sur la maison d'Atrée, avaient déchiré mon âme; mais jamais je n'endurai pareille souffrance. Jusqu'ici j'avais supporté ces maux avec courage. Mais mon Oreste, l'unique objet de mes soins, celui que j'ai nourri au sortir du sein maternel, dont les cris m'appelaient sans cesse dans la nuit! Tant de peines, tant de fatigues perdues pour moi! C'est que, pour élever un être qui ne pense pas encore, tout semblable à la brute, il faut deviner ses besoins; il le faut bien. Un nourrisson dans les langes, cela ne sait rien dire, soit que la faim le presse, ou la soif, ou le besoin d'uriner; et ventre d'enfant se soulage sans permission[2]. J'avais beau tout prévoir; souvent, on

Champagne, la Brie, etc., remplaçaient les noms propres des valets. Pindare, dans la deuxième *Pythique*, nomme la nourrice d'Électre non pas Cilissa ou Gilissa, mais Arsinoé.

1. J'ai pris le mot ἄμισθος dans son sens ordinaire. Le rendre, comme Wellauer, par *pretio carens*, ou, comme Ahrens, par *infructuosus*, c'est détruire tout le piquant de l'expression grecque, à la fois si poétique et si naïve, comme tout ce qui va suivre.

2. Le mot αὐτάρκης équivaut, selon les scholies, à ἑαυτῇ ἀρκεῖν καὶ βοηθεῖν βούλεται. Weil pense qu'au lieu de δίψη τις, qui donne la même même idée que λιμός, puisque téter c'est manger et boire, il y avait λιψητρίς, ou quelque mot analogue, pendant de λιψουρία. Les deux besoins du ventre étaient exprimés en propres termes.

s'en doute, ma prévoyance était en défaut. Et puis, après, il fallait laver les langes : blanchisseuse et nourrice, c'était un seul et même emploi. J'avais pris cette double charge, en recevant Oreste de son père. Et voilà, infortunée ! qu'on m'annonce sa mort. Mais allons trouver celui qui a fait le malheur de cette famille. Qu'avec plaisir il apprendra la nouvelle[1] !

LE CHOEUR.

Mais en quel équipage veut-elle qu'il vienne?

CILISSA.

En quel équipage? Explique-toi, pour que je comprenne mieux.

LE CHOEUR.

Est-ce avec des soldats? ou seul?

CILISSA.

Elle veut qu'il amène avec lui des gardes en armes.

LE CHOEUR.

C'est un ordre qu'il faut cacher à ce maître abominable. Dis-lui, d'un cœur joyeux, pour qu'il t'écoute sans crainte, dis-lui de venir seul et au plus vite. Sous ce message tout notre bonheur est caché.

CILISSA.

Notre bonheur ! après les nouvelles qu'on vient d'apporter?

LE CHOEUR.

Mais enfin, si Jupiter changeait en biens nos maux?

CILISSA.

Et comment? Oreste est mort, Oreste l'espoir de cette maison !

1. Weil pense qu'il manque, au commencement du discours de la nourrice, entre κρατοῦσα et τούς, la valeur d'un vers, parce que la première phrase ne s'explique pas bien, même en remplaçant τοὺς ξένους par τοῖς ξένοις. Il lui paraît aussi que les génitifs du vers 751 auraient besoin d'être motivés, et qu'entre 751 et 752 on doit supposer une lacune de deux vers.

LE CHŒUR.

Pas encore. Et, pour penser ainsi, il n'est pas besoin d'être un bien grand devin.

CILISSA.

Que dis-tu? Tu saurais le contraire de ce qu'on vient d'annoncer!

LE CHŒUR.

Va, fais ton message; remplis les ordres qu'on t'a donnés. Les dieux savent ce qu'ils font; laisse-les faire.

CILISSA.

J'y cours; je suivrai ton avis. Fasse la bonté des dieux qu'il nous arrive tout bonheur!

LE CHŒUR.

Jupiter, père des dieux de l'Olympe, exauce mes vœux! Que je voie Électre et son frère accomplir leurs pieux desseins! C'est ta justice que tous mes cris implorent, ô Jupiter! Veille sur lui.

Fais-le triompher, ô Jupiter! des ennemis, hélas! hélas! qui habitent le palais. Devenu grand par ton appui, il te payera au double et au triple le tribut de sa reconnaissance.

Vois le fils d'un héros qui te fut cher traîner le char de l'infortune; modère sa course désordonnée. Qui le verra enfin s'avançant d'un pas mesuré dans la carrière, vers le terme où finiront ses malheurs?

Et vous, gardiens du sanctuaire domestique, du fond de ces opulentes demeures, dieux, accueillez, exaucez nos prières! Voici le jour; rachetez enfin par l'expiation le sang de ceux qui furent immolés. Mais que la mort, dans le palais, n'enfante plus, comme jadis, la mort!

Ce meurtre encore sera juste. Dieu qui siéges à l'entrée de la caverne immense[1], fais qu'Oreste rentre

1. Les Grecs croyaient qu'Apollon habitait dans la caverne de Delphes, à l'orifice de laquelle était le trépied sacré, et d'où sortait, dit-on, le souffle prophétique qui servait à animer la Pythie.

triomphant dans son palais; que son regard se repose enfin, libre, satisfait, sur ce palais qu'enveloppe un sombre voile!

Qu'avec toi le fils de Maïa[1] lui prête un trop juste appui; qu'il dispense à l'entreprise un souffle favorable. Mais bien souvent tes oracles sont obscurs; tes paroles se couvrent aux yeux d'une nuit épaisse, ténèbres que le jour ne parvient jamais à dissiper[2].

Exauce-nous! et ces demeures, libres enfin, te feront une offrande de leurs trésors; et nous, sur ce tombeau, nous chanterons pour Argos l'hymne d'actions de grâces[3]. Le succès d'Oreste, c'est mon bonheur; oui, mon bonheur : c'est le terme des maux de ceux que j'aime.

Et toi, reste ferme quand viendra l'instant d'agir. Elle te criera : « O mon enfant! » mais toi, réponds-lui par l'ordre de ton père, réponds-lui en accomplissant cet ordre; satisfais le Destin, qui doit seul répondre.

Arme ton cœur de l'inflexible courage de Persée[4]; fais sentir aux morts ton amour, ta haine à ceux qui vivent. Au fond de ces demeures porte le sanglant supplice; immole l'assassin de ton père[5]!

1. Mercure.

2. Nous avons déjà remarqué qu'Apollon devait son surnom de Loxias, *tortueux*, à l'ambiguïté et à l'obscurité de ses oracles.

3. Quelques-uns rapportent à Mercure tout ce qui précède, à partir du vers 815 du texte, même l'obscurité des oracles. Mais c'est là un caractère bien plus propre à Apollon ; et on se rappelle que c'est Apollon lui-même qui a commandé à Oreste, avec des menaces terribles, de punir les meurtriers de son père. Mercure n'est ici qu'en sous-ordre.

4. Le chœur, en proposant à Oreste l'exemple de Persée, semble lui dire de triompher de la fascination des regards maternels, comme Persée tua Méduse en détournant la tête, pour éviter d'être changé en pierre par les regards de la Gorgone.

5. Le chœur qui précède a été remanié de vingt façons par les éditeurs. On ne s'accorde ni sur l'ordre des parties, ni sur les détails de la diction, ni sur la métrique. J'ai laissé telle quelle ma traduction, faite d'après la vulgate.

ÉGISTHE.

On m'a fait appeler; je suis accouru pour répondre au message. J'apprends que des étrangers nous apportent une bien déplorable nouvelle : ils disent qu'Oreste est mort ! Le bruit de l'événement va se répandre dans le palais : ce sera pour nous un surcroît de douleurs et de craintes, alors qu'un meurtre récent ulcère encore et déchire les âmes[1]. Comment éclaircir mes doutes, m'assurer de la vérité? N'est-ce point un de ces bruits que fait naître la peur dans l'esprit des femmes; qui voltigent dans les airs un instant, et puis meurent sans effets? Peux-tu donner à mon esprit quelque lumière sur l'événement?

LE CHŒUR.

Nous avons entendu parler de la chose; mais c'est auprès des étrangers qu'il faut t'enquérir. Entre donc au palais. Il n'y a rien qui donne du poids à un récit comme d'en contrôler soi-même les détails.

ÉGISTHE.

Oui, je veux voir, questionner le messager, savoir s'il a été témoin lui-même de cette mort, ou s'il ne parle que sur la foi d'un bruit obscur. J'ai des yeux; et certes il n'échappera pas à ma pénétration.

LE CHŒUR seul.

Jupiter! Jupiter! Que dire? par où commencer mes prières, mes cris suppliants? comment exprimer tous les vœux que forme ma tendresse? Voici l'heure où le glaive homicide va se rougir de sang. Ou bien ce sera pour la race d'Agamemnon l'anéantissement suprême; ou bien Oreste fera flamboyer les feux qui fêtent le rétablissement de la liberté, du pouvoir légitime, et il possédera

1. Weil suppose qu'entre cette phrase et la suivante il y en avait une autre pour lier les idées, un vers conçu à peu près comme ceci : Ἀλλ' οὐ σαφὲς γὰρ οὐδέν ἐστί πω τέκμαρ (mais je n'ai encore aucun renseignement précis).

les grands trésors de son père. C'est là ce que décidera le combat. Le noble Oreste va lutter seul contre deux adversaires : puisse-t-il rester vainqueur !

ÉGISTHE derrière le théâtre:

Hélas ! hélas ! Ah ! dieux.

LE CHŒUR.

Va, va, courage[1] ! — Où en sommes-nous ? Quel a été le dénoûment du combat ? — Tout est fini ; éloignons-nous. — Qu'on ne puisse pas nous accuser de ces malheurs. — Oui, la lutte est terminée.

LE PORTIER.

Malheur à moi ! malheur à moi ! mon maître est mort ! Encore un coup, malheur à moi ! Égisthe n'est plus ! Mais ouvrez vite, ouvrez l'appartement de la reine. Otez les barres des portes. — Holà ! quelqu'un de vigoureux, de jeune ! non pas pour défendre Égisthe : il n'est plus temps ! — Hélas ! hélas ! je crie à des sourds : on dort donc ici ; j'ai beau parler, nul ne m'entend. — Où est Clytemnestre ? Que fait-elle ? Ah ! je crois sa tête bien en danger[2] de tomber tout à l'heure sous le coup asséné par la vengeance.

1. Ahrens traduit l'exclamation ἔα ἔα μάλα, par *hem, hem, papæ!* comme si le chœur exprimait l'étonnement. Mais le chœur connaît les desseins d'Oreste, il les approuve, et c'est lui qui a engagé Égisthe à courir au-devant du meurtrier. Il sait donc très-bien ce que signifient les plaintes qu'il entend. L'exclamation ἔα ἔα est fréquente chez les poëtes tragiques ; et ce n'est pas toujours l'étonnement qu'elle exprime, c'est quelquefois aussi la douleur, comme on peut le voir dans le *Thesaurus*. Ici, la douleur n'est pas plus de mise que l'étonnement. Ces exclamations n'ont jamais qu'un sens relatif : c'est la place qu'elles occupent qui détermine leur signification. J'ai pensé que le chœur ne pouvait songer en ce moment qu'à encourager Oreste.

2. Il faut prendre ἐπὶ ξυροῦ dans le sens figuré. Weil traduit : *in extremo periculo;* et il entend, par πέλας, que le danger est tout proche. Au lieu de ἐπὶ ξυροῦ, Abresch propose de lire ἐπιξήνου, comme un souvenir de la manière dont Cassandre a péri, égorgée sur un billot de cuisine ; mais cette correction n'a pas fait for-

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, qu'y a-t-il? Pourquoi remplir ce palais de tes cris?

LE PORTIER.

Je dis que les morts tuent les vivants.

CLYTEMNESTRE.

Ah! dieux, je comprends l'énigme. Nous avons tué par la ruse, nous périssons par la ruse. — Qu'on me donne au plus tôt la hache homicide! Sachons si nous sommes vainqueurs ou vaincus, puisque je suis réduite au combat.

ORESTE, l'épée à la main.

Toi aussi je te cherche; lui, il a son salaire.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! cher Égisthe, tu es mort!

ORESTE.

Tu l'aimes, cet homme? eh bien, tu seras couchée dans le même tombeau: tout mort qu'il est, sois-lui fidèle encore.

CLYTEMNESTRE.

Arrête, ô mon fils! Respecte, cher enfant, ce sein sur lequel tu t'endormis tant de fois, où tes lèvres sucèrent le lait nourricier!

ORESTE.

Pylade, que ferai-je? Faut-il que je recule devant le meurtre de ma mère?

PYLADE.

Et les oracles de Loxias, ces oracles qu'il t'a rendus à Pytho! Et la foi de tes serments! Aie pour ennemis tous les hommes, mais non jamais les dieux.

tune. Boissonade, d'après Stanley, attribue au chœur les deux derniers vers, à cause des mots πρὸς δίκην, mal placés, suivant lui, dans a bouche d'un serviteur. Mais πρὸς δίκην signifie ici, non pas que a mort serait juste, mais qu'elle serait un acte de vengeance: *in ultionem*, comme traduit exactement Ahrens.

ORESTE.

Je le vois, tu l'emportes; tes conseils sont justes. — (*A Clytemnestre.*) Suis-moi; je veux t'égorger près de cet homme. Vivant, tu l'as préféré à mon père : meurs donc, pour dormir encore avec lui, toi, l'amante de cet homme, l'ennemie de celui que tu devais aimer!

CLYTEMNESTRE.

C'est moi qui ai nourri ton enfance; à ton tour, laisse-moi vieillir.

ORESTE.

Toi, la meurtrière de mon père, tu vivrais près de moi!

CLYTEMNESTRE.

C'est le Destin, ô mon enfant, qui a commis le crime.

ORESTE.

C'est le Destin qui va te donner la mort.

CLYTEMNESTRE.

Ne redoutes-tu pas la malédiction d'une mère, ô mon enfant?

ORESTE.

Une mère! toi qui m'as livré à l'infortune!

CLYTEMNESTRE.

Ne t'ai-je donc pas livré aux mains d'hôtes fidèles?

ORESTE.

Tu m'as doublement vendu[1], moi le fils d'un homme libre.

1. La mère avait comme vendu son fils, en l'exilant loin de la maison paternelle, et ensuite en s'emparant de l'héritage qui lui revenait après la mort d'Agamemnon. C'est ainsi que Schütz explique les mots διχῶς ἐπράθην. Ahrens traduit διχῶς ἐπράθην, par *peregre venditus sum*. Le latin *peregre, en pays étranger,* n'ayant aucun rapport avec διχῶς, ni avec αἰσχρῶς, variante de Heath, ni avec ἀδίκως, variante de Bothe, je suppose qu'il avait inventé quelque leçon à lui propre, qu'il aura oublié d'introduire dans son texte. M. Patin remarque que c'est peut-être l'assimilation d'une vie de dépendance chez les étrangers avec l'esclavage, qui avait fait donner par quelques tragiques latins le singulier titre de *Duloresles* (δοῦλος Ὀρέστης) à des tragédies sur Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Où est-il donc, le prix que j'ai reçu en retour?

ORESTE.

La pudeur m'empêche de le nommer.

CLYTEMNESTRE.

Nomme; mais dis aussi les torts de ton père.

ORESTE.

N'accuse point, femme oisive au foyer, celui qui supportait tant de fatigues.

CLYTEMNESTRE.

Mais c'est une triste chose pour une femme, que la vie loin d'un époux.

ORESTE.

Ce sont les fatigues de l'époux qui nourrissent la femme oisive au foyer.

CLYTEMNESTRE.

Tu veux donc, ô mon enfant, égorger ta mère!

ORESTE.

Ce n'est pas moi qui t'arrache la vie, c'est toi-même.

CLYTEMNESTRE.

Songes-y; garde-toi des chiens irrités qui vengent une mère[1].

ORESTE.

Et ceux qui vengent un père, comment les éviter, si je laisse sa mort impunie?

CLYTEMNESTRE.

C'est donc en vain que mes larmes implorent la vie, le tombeau m'attend.

ORESTE.

Le destin de mon père a décidé de ton sort.

1. C'est-à-dire des Furies. Cette expression est encore répétée plus bas. On a déjà vu plusieurs fois, dans Eschyle, le mot chien employé avec des acceptions singulières : des chiens muets pour des griffons, des chiens ailés pour des aigles.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! le voilà donc, ce serpent que j'ai nourri!

ORESTE.

Oui certes, elle était prophétique, la terreur que t'inspirait ton songe.

CLYTEMNESTRE[1].

* * * * * * * *

ORESTE.

Tu as commis un parricide : un parricide va te punir[2].

(Il entraîne Clytemnestre hors de la scène.)

LE CHŒUR seul.

Tous deux ont péri : plaignons leur sort. Oreste, l'infortuné! a comblé la mesure sanglante; mais du moins une pensée nous console : l'œil de cette maison n'est pas éteint à jamais[3].

1. Tous les éditeurs, depuis Wellauer, ont attribué à Oreste le vers 929, et supposé perdu le dernier vers du rôle de Clytemnestre. Au reste, il n'y a rien, dans le vers 929, que Clytemnestre n'eût pu dire, car οὐξ ὀνειράτων φόβος sous-entend aussi bien ἐμός que σός. C'est la règle du dialogue monostique qui a fait ôter ce vers à Clytemnestre, et qui a constaté la lacune.

2. « La même situation, dit M. Patin, a été plusieurs fois reproduite par les modernes. Shakespeare, le premier, a, comme Eschyle, osé mettre en présence la mère et le fils. Dans une scène dont les bizarreries n'effacent pas la beauté, il nous a montré Hamlet qui s'enferme avec la reine Gertrude, pour lui reprocher ses crimes qu'elle croit ignorés de son fils. Le langage qu'il lui tient offre un curieux mélange de fureur, de tendresse et d'ironie. Le trouble de la mère n'est pas moins admirablement peint : elle paraît si malheureuse, que l'ombre de l'époux assassiné, présente à cette explication, en témoigne de la pitié.

« Voltaire, dans sa tragédie de *Sémiramis,* a considérablement affaibli cette peinture en y mêlant un intérêt tout romanesque. Chez Eschyle ou Shakespeare, on peut effacer les noms, il restera une mère et son fils, que devrait rapprocher la plus tendre affection, et que sépare le crime le plus affreux. C'est une situation simple, d'où sortent des sentiments pris dans la nature la plus générale, et propres à émouvoir tous les hommes. »

3. C'est l'interprétation de Schütz. Ahrens, reproduisant l'interprétation fautive de Stanley, traduit : *hoc tamen precibus exposci-*

La Justice, avec le temps, a fini par infliger aux Priamides un châtiment mérité; avec le temps, elle est entrée vengeresse dans la maison d'Agamemnon, par un double assaut, par un double meurtre[1]. A la voix de l'oracle de Pytho, l'exilé s'est élancé à la victoire, conduit par un dieu, soutenu par ses ordres.

Qu'il triomphe! Cette royale maison a vu finir ses malheurs; ses trésors ne sont plus la proie de deux infâmes : les coupables ont été punis. Oui, la ruse a châtié ceux qui avaient vaincu par un complot. La vraie fille de Jupiter a guidé, dans le combat, la main du vengeur : nous l'appelons Justice; nom bien mérité! C'est elle qui a soufflé sur nos ennemis sa colère exterminatrice.

Loxias, le dieu qui, dans le flanc du Parnasse, habite un antre immense[2], l'avait prédit[3] : elle est venue enfin

mus, ne oculus ædium prorsus extinctus intereat. Mais il ne s'agit pas de souhaits en faveur d'Oreste, qui ne court présentement aucun danger. Le chœur se félicite, au contraire, du résultat de la lutte d'Oreste contre les meurtriers de son père.

1. Je prends ἔμολε δὲ comme le pendant de ἔμολε μὲν δίκα χρόνῳ, et je fais des expressions figurées διπλοῦς λέων, διπλοῦς Ἄρης une apposition à δίκα. Le scholiaste entend, par διπλοῦς λέων et διπλοῦς Ἄρης, Oreste et Pylade; mais, comme dit Weil, *hoc nihil ad rem.* Pylade ne frappe point. D'autres, avec moins de raison encore, y voient ou Clytemnestre et Égisthe tuant Agamemnon, ou le meurtre d'Agamemnon et celui de Clytemnestre. Weil seul donne une explication satisfaisante : « Verte : *duplex impetus, duplex cædes, Æ*gistho et « Clytæmnestra interemptis. » En faisant de διπλοῦς λέων, διπλοῦς Ἄρης le sujet direct de ἔμολε, il faudrait sous-entendre : *pour accomplir les vengeances de la Justice.* Le sens de la phrase resterait le même qu'en admettant la construction que j'ai préférée.

2. Voyez plus haut.

3. Quelques éditeurs, en vertu des règles de la métrique, croient avoir trouvé qu'entre les mots μυχὸν χθονὸς et ἐπ' ὄχθει il y a une lacune considérable, de plus de six vers, formant la fin de la première antistrophe et le commencement de la deuxième strophe du chœur. Quoi qu'il en soit, je m'en suis tenu au texte vulgaire, qui n'est pas inintelligible malgré ses difficultés, plutôt que d'admettre une hypothèse en vertu de laquelle il ne reste plus que deux bout-de phrase sans aucun rapport entre eux, et sans aucun sens appréciable. Weil ne marque point de lacune.

visiter dans sa vengeance l'inhospitalière et perfide épouse qui l'avait outragée. Car la divinité a sa loi, j'ose le dire : elle ne saurait favoriser les méchants[1]. Adorons le pouvoir qui régit le ciel. Nous revoyons la lumière[2].

Ces demeures sont affranchies du joug pesant; célébrons leur gloire. Trop longtemps, ô palais! nous t'avons vu dans la consternation. Le temps, qui change tout, va bientôt dissiper l'horreur de tes portiques, quand l'expiation aura purifié ce foyer et lavé toutes les souillures[3]. Alors la Fortune aura de nouveaux sourires pour cette famille éternellement attristée et par la vue et par le récit de tant de crimes. — Oui, nous revoyons la lumière[4]! (Le fond du théâtre s'ouvre, et l'on aperçoit les cadavres d'Égisthe et de Clytemnestre.)

ORESTE.

Voilà les deux tyrans de notre pays, les assassins de mon père, les dévastateurs de ce palais. Ils étaient fiers alors, assis sur le trône; ils s'aimaient; ils s'aiment encore, à en juger par le sort qui les unit : ils sont

1. Grotius, dans ses Extraits, traduit ce passage :

Quædam vis inhibet deum
Ne pravis et atrocibus
Factis auxilium ferat.

2. Ahrens paraphrase comme il suit le vers, Πάρα τὸ φῶς ἰδεῖν : « In promptu est illud lumen, *quod ex pietate exoritur, in Oreste* « videre. »

3. Le texte paraît mutilé dans cette phrase. D'ailleurs, ce qui la précède et la suit n'est pas non plus dans un parfait état d'intégrité. Les vingt vers du chœur laissent beaucoup à faire aux conjectures de la critique. On devine assez bien la pensée générale; mais les détails sont frustes et se prêtent à toute sorte de restaurations.

4. C'est la répétition du vers, Πάρα τὸ φῶς ἰδεῖν. Ici, Ahrens paraphrase : « In promptu est illud lumen, *quum malefici puniuntur*, vi« dere. » Il est plus que douteux qu'Eschyle ait répété deux fois le même vers, à si peu de distance, pour lui faire exprimer deux idées si différentes; et je crois qu'il faut tout simplement y voir un cri de joie que poussent des opprimés qu'on vient de délivrer de leurs tyrans.

restés fidèles à leurs serments. Ils s'étaient juré de tuer mon malheureux père, et de mourir ensemble : ils n'avaient pas juré en vain. (Montrant le voile dans lequel Agamemnon avait été enveloppé et tué sans défense.) Voilà l'instrument du crime dont vous avez entendu conter l'histoire; voilà le lien, les entraves où fut pris mon malheureux père, le joug dont il ne put délivrer ses pieds et ses mains. Déployez le tissu, mettez-vous en cercle, montrez le filet où l'on a pris un héros. Qu'il soit vu d'un père, non plus le mien, mais celui dont l'œil voit tout : que le Soleil contemple les œuvres impies de ma mère. Il faut qu'un jour, si l'on m'accuse, je l'aie pour témoin que c'est avec justice que j'ai donné la mort à ma mère. Je ne parle point de la mort d'Égisthe : adultère, il a le châtiment que porte la loi[1]. Mais celle qui a préparé l'affreux complot contre un époux, contre celui dont elle a porté les enfants sous sa ceinture, — fardeau si doux alors, aujourd'hui, on le voit, son fléau; que te semble-t-il de cette femme? C'était une murène, une hydre : son contact seul, sans la morsure, était fait pour empoisonner; c'était un monstre d'impudence et de perfidie. Et ce voile, quel nom lui donner, quel nom qui lui convienne? est-ce un engin à prendre les bêtes fauves? est-ce un linceul funéraire, lugubre couverture de la baignoire? Oui, c'est un filet, c'est un réseau, ce sont des entraves : ce voile est tout en même temps. Il eût fait le bonheur d'un brigand, hôte perfide du voyageur; d'un homme dont le vol soutient seul la vie. Armé de cet instrument de ruse, il eût donné mille morts, il en méditerait mille autres. Ah! que jamais pareille épouse n'habite avec moi! Puissé-je, ô dieux! plutôt mourir sans postérité[2]!

1. La loi de Solon, suivant Plutarque, permettait de tuer l'individu surpris en adultère.

2. Dindorf met entre crochets les vers 987-1006, comme indignes d'Eschyle, et ne garde que les quatorze premiers vers d'Oreste. Mais cette athétèse n'est pas plus justifiée que celle des vers 274-296. Voyez

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! déplorables forfaits! (Regardant le corps de Clytemnestre.) Ta mort a été bien affreuse! (Voyant Oreste qui commence à se troubler.) Grands dieux! grands dieux! pour celui qui survit, il y aussi de vives souffrances[1].

ORESTE.

Fut-elle coupable, ou ne le fut-elle pas? Elle le fut; ce voile en est témoin, ce voile qu'ensanglanta le glaive fourni par Égisthe. On peut juger encore, malgré le temps, de tout le sang qui a coulé, à l'altération des couleurs de ce riche tissu. A cette vue, je m'applaudis et je gémis tour à tour. Je maudis le tissu parricide; je pleure et le crime, et la punition, et ma race entière, à l'aspect de cette victoire qui appelle une affreuse expiation.

LE CHŒUR.

Nul d'entre les mortels n'a une existence éternellement paisible; tous ont à payer leur tribut au malheur: l'un subit incontinent la peine; l'autre plus tard doit la subir.

ORESTE.

Pourtant il faut que vous sachiez une chose[2]. — Car je ne sais moi-même à quoi ceci doit aboutir; et, comme des

les faibles arguments de l'éditeur, p. XCVII-C de sa préface. Hermann transporte les vers 997-1004 un peu plus haut, entre 982 et 983. Weil transporte les mêmes vers un peu plus bas, dans la deuxième partie du discours d'Oreste, entre les vers 1013 et 1015, car il place 1015 après 1014. Il est probable que quelque chose a été dérangé dans l'ordre des vers. On choisira entre les deux corrections.

1. Littéralement : *la souffrance fleurit*, πάθος ἀνθεῖ.

2. Le vers 1021, quelque leçon qu'on adopte, n'offre aucun sens net, à moins qu'on ne regarde la première partie de ce vers comme une phrase plus ou moins complète, mais dont l'idée sera reprise, au vers 1025, après une longue parenthèse. Weil : « Hoc dicit « Orestes : statim ex me audite (nescio enim quamdiu futurum sit ut « mens mihi constet) jure me et Apollinis jussu matrem interfecisse. »

coursiers fougueux qui s'élancent hors de la carrière, mes sens indociles m'emportent malgré moi; mon cœur déjà soupire de crainte, palpite de rage. — Tandis que je me possède encore, je le proclame, mes amis, oui, j'ai tué ma mère; mais ce n'est pas sans justice. Souillée du meurtre de mon père, objet d'horreur pour les dieux, c'est le prophète de Pytho, c'est Loxias qui l'avait dévouée aux coups de ma vengeance. C'est lui qui excita mon audace, lui dont l'oracle m'assurait que cette action ne me serait point imputée à crime. Le châtiment, si je désobéissais, je ne vous le dirai pas : nulle imagination[1] ne saurait atteindre à de telles horreurs. — Et maintenant, voyez, j'ai pris ce rameau vert couronné de bandelettes de laine[2]; je vais porter mes pas vers le sanctuaire de Loxias, nombril de la terre[3], vers l'autel où brûle éternellement la flamme sacrée. Là, j'expierai le parricide : Loxias me défend de chercher un autre autel. Vous, Argiens, témoignez tous pour moi, quand le jour sera venu, dites les maux que ce peuple a soufferts[4].

1. Eschyle se sert de l'expression métaphorique τόξῳ. Comme un archer ne saurait atteindre un but placé trop loin, de même la pensée humaine ne peut rien imaginer qui égale le supplice dont Apollon menaçait Oreste. Cependant, comme on l'a vu, la muse d'Eschyle n'a pas craint de retracer aux yeux la terrible peinture de ce supplice, et avec des couleurs d'une incomparable énergie.

2. Voyez, au début des *Euménides*, la description que fait la Pythie du costume d'Oreste suppliant. J'ai rectifié ici le sens du mot στέφει, que j'avais mal à propos rendu par *couronne*, et qui signifie seulement *lana circumvoluta ramo*, les bandelettes de laine blanche dont les suppliants ornaient le rameau qu'ils tenaient à la main.

3. Cette étrange expression, qu'Eschyle n'a pas seul employée, provenait de la croyance, générale dans l'antiquité, que Delphes, située en effet au centre de la Grèce, était le point central du disque sous la figure duquel on se représentait la terre.

4. Le vers 1041 n'a pas encore pu être mis droit sur ses pieds. Franz suppose qu'il a été formé de deux débris de vers, et que la phrase, dont le sens d'ailleurs n'est pas douteux, avait trois vers, et non pas deux seulement. Weil a marqué dans son texte cette lacune probable.

Moi, errant désormais, exilé d'Argos, j'aurai pendant ma vie, je laisserai après ma mort un triste renom [1].

LE CHŒUR.

Mais ta vengeance était juste : ne tiens donc pas ta langue enchaînée, quand tu entendras la calomnie ; ne t'accuse pas non plus toi-même, quand Argos tout entière t'appelle son libérateur, quand tu viens de trancher heureusement la tête à deux monstres.

ORESTE.

Ah ! ah ! voyez, esclaves [2], voyez-les, comme des Gorgones, vêtues de noir, entourées des replis de serpents innombrables ! Je ne puis plus rester en ces lieux.

LE CHŒUR.

Quelles imaginations te bouleversent, ô le plus dévoué des fils? Arrête, ne cède pas trop vite à la crainte.

ORESTE.

Des imaginations ! l'affreux supplice est trop réel : ce sont bien là les chiens irrités qui vengent ma mère.

LE CHŒUR.

Son sang tout tiède est encore sur tes mains : c'est là ce qui met le trouble dans tes esprits.

ORESTE.

Puissant Apollon ! leur foule augmente ; un sang horrible dégoutte de leurs yeux.

LE CHŒUR.

Dans le palais, tu peux te purifier [3]. Va te prosterner devant Loxias, et il te délivrera de ton supplice.

1. Le renom de parricide. D'autres prennent τάσδε κληδόνας en meilleure part : *le renom de vengeur de mon père*. Hermann regarde la phrase comme incomplète, et il marque une lacune d'un vers après le discours d'Oreste.

2. Les femmes du chœur sont des captives de guerre.

3. D'autres entendent εἴσω, non pas du palais, mais du temple d'Apollon, où Oreste se propose de se rendre. Schütz lit εἰσὶν καθαρμοί, ce qui signifie simplement : *tu peux te purifier, il y a moyen*

ORESTE.

Vous ne les voyez pas, vous, mais moi je les vois; elles me poursuivent, je ne puis plus rester.

LE CHŒUR.

Puisses-tu être heureux! puisse un dieu favorable jeter sur toi ses regards et te préserver dans les périls!

Voilà donc la troisième tempête qui éclate sur le palais de nos rois, soulevée cette fois encore par des proches. D'abord ce fut le supplice épouvantable de Thyeste; puis le meurtre d'un roi: le chef des guerriers de la Grèce périt égorgé dans le bain. Aujourd'hui nous avons vu, dirai-je un sauveur ou notre perte? Où donc, enfin assouvi, où s'arrêtera, où s'endormira le courroux de la fatalité?

de te purifier. Erfurdt : εἷς σοι καθαρμός (il n'y a pour toi qu'un seul moyen de purification). Dindorf : σώσει καθαρμός (une purification te sauvera). Weil : οἴσω καθαρμούς (j'apporterai des purifications).

L'ORESTIE.

TRILOGIE.

LES EUMÉNIDES, TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LA PYTHIE.
APOLLON.
ORESTE.
LES EUMÉNIDES, formant le chœur.
L'ombre de CLYTEMNESTRE.
MINERVE.
LES ARÉOPAGITES.
PEUPLE d'Athènes.
Cortége de femmes et de jeunes filles.

Quelques éditeurs ajoutent à cette liste MERCURE, comme personnage muet.

La scène est d'abord à Delphes, puis à Athènes.

I.

DEVANT LE TEMPLE DE DELPHES

LA PYTHIE.

A la Terre mes premiers hommages : avant tous les autres dieux elle rendit ici ses oracles; puis, à Thémis, qui remplaça, dit-on, sa mère[1] dans ce sanctuaire prophétique. Thémis, volontairement, sans que nul lui fît violence, transmit son trône à Phœbé, une Titanide comme elle, une fille de la Terre : ce fut la troisième qui l'occupa. Phœbus, à sa naissance, le reçut en présent

1. Dans le *Prométhée,* Thémis et la Terre sont une seule et même divinité.

de Phœbé, avec ce nom qu'elle avait tiré du sien[1]. Le dieu quitta le lac et les rochers de Délos; il aborda sur les rivages de Pallas[2], fréquentés des nochers; il arriva enfin dans cette contrée, dans les lieux où s'élève le Parnasse. Les fils de Vulcain guidèrent ses pas, pénétrés d'un saint respect, lui facilitant la route, aplanissant devant lui le terrain rude et sauvage[3]. Le peuple, et Delphus, le roi qui régnait alors sur ce pays, l'accueillirent avec de grands honneurs à son arrivée; Jupiter l'inspira de l'esprit divin et le fit asseoir sur le trône prophétique : ce fut le quatrième. Aujourd'hui encore, Loxias est le prophète de son père. — A ces dieux le prélude de ma prière[4]. Pallas aussi, dont la statue est aux portes du temple, a droit à mes hommages; et, avec elle, les nymphes qui habitent l'antre de Coryce[5], où se plaisent les oiseaux, la retraite aimée des dieux[6]. Là, Bromius[7] fait son séjour : je n'oublie pas Bromius. C'est de là que le dieu entraîna sur ses pas la troupe des bacchantes, lorsqu'il fit subir à Penthée[8] une mort comme

1. D'après une autre tradition suivie par Pindare et Euripide, Apollon s'était emparé violemment de l'oracle de Delphes, d'où il avait expulsé Thémis. On ne sait pas si Eschyle a imaginé lui-même ce qu'il conte ici de Phœbé, ou s'il l'a emprunté aux poëtes cycliques. Chez les poëtes postérieurs, Phœbé n'est plus une Titanide : elle se confond avec Artémis ou Diane, fille de Latone et sœur d'Apollon.

2. A un port d'Athènes, ville de Minerve ou Pallas.

3. Les Athéniens envoyaient à Delphes des processions de gens armés de haches. Eschyle explique ici l'origine de ce bizarre usage. Ces fils de Vulcain dont il parle étaient des forgerons athéniens.

4. Weil transporte ce vers un peu plus bas, entre 26 et 27.

5. Dans le mont Parnasse.

6. Hermann et Weil supposent qu'il manque un vers entre 23 et 24, et Weil marque une autre lacune d'un vers, un peu plus haut, entre 21 et 22.

7. Un des surnoms de Bacchus.

8. La mort de Penthée, mis en pièce par sa mère et par les bacchantes, qui le prennent pour une bête fauve, fait le sujet d'une des tragédies d'Euripide; et Ovide, au troisième livre des *Métamorphoses*, l'a racontée en beaux vers.

celle d'un lièvre. Invoquons enfin les sources du Plistus[1], et la puissance de Neptune, et Jupiter, le dieu très-puissant, très-haut. — Allons maintenant nous asseoir sur le siége fatidique. Entrons dans le temple ; et puissent tous ces dieux m'y montrer plus de faveur encore qu'ils n'ont fait jadis ! — S'il y a des Grecs venus pour consulter l'oracle, qu'ils s'approchent dans l'ordre marqué par le sort. Telle est la loi ; car ce qui règle en moi l'inspiration prophétique, c'est la volonté du dieu. (Elle entre dans le temple, et en sort précipitamment.) Affreux récit à faire ! affreux spectacle à contempler ! L'horreur m'a chassée hors du sanctuaire de Loxias. Je ne puis ni me soutenir ni marcher : c'est sur les mains que je me traîne ; mes jambes me refusent leur usage. Car une vieille femme qui a peur, ce n'est plus rien ; elle vaut à peine un enfant. — J'entrais donc dans ce sanctuaire orné de tant de couronnes. Je vois, assis sur la pierre qui est le nombril du monde[2], un homme chargé du poids d'un sacrilége. C'est un suppliant. Ses mains dégouttent de sang ; il tient un glaive nu[3] et un rameau d'olivier des montagnes enveloppé, suivant l'usage, de longues bandelettes de laine blanche : à ces marques, je ne puis me tromper. Devant cet homme, dort, assise sur des siéges, une monstrueuse troupe de femmes. Que dis-je, de femmes ! non, de Gorgones. Mais non ; ce n'est point là la figure des Gorgones : je les ai vues autrefois, peintes dans un tableau, qui ravissaient le repas de Phinée[4]. Celles-ci n'ont point d'ailes ; elles sont

1. D'après Apollonius, les nymphes coryciennes, qu'Eschyle vient de nommer, étaient filles du Plistus, rivière de la Phocide.

2. Voyez une des dernières remarques sur la pièce des *Choéphores*.

3. Au lieu de νεοσπαδές, *qui vient d'être tiré du fourreau*, Meinecke propose de lire νεοσταγές, *dégouttant d'un sang qui vient d'être versé.*

4. La Pythie, dans son trouble, attribue aux Gorgones ce qu'on

noires[1]; tout leur aspect inspire l'horreur. Elles ronflent, répandant autour d'elles un souffle empoisonné; de leurs yeux distille un odieux venin. Vêtu comme elles sont, on devrait n'approcher ni des statues des dieux, ni des habitations des hommes. Jamais race pareille ne s'est offerte à ma vue. Nul pays ne se vante, j'en réponds, d'avoir nourri de tels êtres impunément, sans malheurs à déplorer. Mais c'est au maître du temple, c'est à Loxias de veiller lui-même à la pureté de sa demeure. Il est le dieu médecin, le prophète, l'interprète des augures; et c'est lui qui purifie les demeures des autres. (La Pythie se retire; le temple s'ouvre.)

APOLLON.

Non, je ne te trahirai pas; jusqu'au bout je serai ton gardien, près de toi, loin de toi, et jamais tes ennemis ne pourront parler de ma douceur. Ces furieuses, tu le vois, sont enchaînées maintenant par le sommeil: elles ont cédé à ma puissance, ces abominables filles, ces vieilles; antiques vierges dont la couche[2] est en horreur et aux dieux, et aux hommes, et aux brutes mêmes. Elles ne sont nées que pour le mal; car elles habitent les affreuses ténèbres, les souterrains du Tartare, également détestées et des hommes et des dieux de l'Olympe. Fuis pourtant, et sans suspendre un instant ta course; car elles vont te relancer encore et à travers le vaste continent, et sur les mers, et dans les îles, partout où tu porteras à travers le monde tes pas errants[3]. Que la

raconte des Harpies. Entre 50 et 51, Dindorf suppose qu'il manque un vers, où étaient nommées les Harpies.

1. Il ne s'agit que de leur vêtement.

2. D'autres entendent le mot μίγνυται, du commerce ordinaire de la vie; et, suivant eux, Eschyle dit que personne ne veut parler aux Furies et avoir avec elles le moindre rapport. Mais il est évident, par tout l'ensemble de la phrase, qu'il s'agit d'amour.

3. Le vers 76 est mis entre crochets par Dindorf. Le sens, il est vrai, en est un peu vague; mais ce n'est pas une raison suffisante pour motiver la condamnation.

pensée d'un tel danger ne te fasse point perdre courage. Cours vers la ville de Pallas ; embrasse l'antique statue de la déesse. Là, nous aurons des juges, et les paroles ne me manqueront pas pour les fléchir : oui, je trouverai un moyen de te délivrer de ces souffrances ; car c'est moi qui t'ai persuadé de tuer ta mère.

ORESTE.

Puissant Apollon, tu sais être juste ; mais reconnais, au nom de ta justice même, que tu ne dois point m'abandonner. Prête-moi donc ta force, et je compte sur le succès.

APOLLON.

Rappelle-toi mes paroles ; ne laisse pas succomber ton âme à la crainte. — Et toi, mon frère, fils comme moi de Jupiter, Mercure, prends-le sous ta garde. Sois fidèle à ton nom, deviens son conducteur[1] ; prends soin de lui sur la route. Il est mon suppliant : Jupiter même respecte ce droit qu'accordent les lois[2] aux suppliants, ce droit qu'un sort propice a fait établir en faveur des mortels.
(Apollon sort avec Oreste.)

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

Dormez, dormez ! — Sus, sus ! c'est bien le temps de dormir ! Seule de tous les morts, je vous vois négliger ma cause. On me reproche l'homicide ; et j'erre parmi les ombres, objet pour elles de mépris et de haine. Oui, je vous le répète, on me punit sans trêve de mon crime[3] ; tandis que moi, si cruellement traitée par ceux

1. Mercure avait le surnom de Conducteur, πομπαῖος, parce que c'était lui qui avait la charge de conduire aux enfers les âmes des morts.

2. Au lieu de ἐκ νόμων σέβας, un droit fondé sur des lois, Hermann et d'autres écrivent ἐκνόμων σέβας, le respect qu'on doit aux hommes hors la loi, la pitié qu'on doit aux criminels suppliants.

3. Weil met une virgule devant ὑμῖν, et change ὕπο en ὕπερ. Il s'agit alors simplement d'un reproche adressé par Clytemnestre à l'indolence des Furies.

qui devaient le plus m'aimer, moi égorgée par des mains parricides, aucun des dieux ne s'irrite de mon sort. Regarde ces blessures; ton esprit les peut voir[1] : l'esprit, quand on dort, a des yeux plus perçants; au grand jour, les mortels n'embrassent pas un vaste champ avec la vue. Pourtant, plus d'une fois vous avez goûté mes offrandes, mes libations sans vin, sobres expiations, et les festins nocturnes que je préparais pour vous près de mon foyer, à l'heure où l'on n'invoque jamais les autres dieux. Et tous ces hommages, je vous les vois fouler aux pieds. Pour lui, il vous a échappé, il fuit comme un faon; il fuit, et sans effort il s'est dégagé du filet, et il se raille de vous. Entendez les plaintes de mon ombre; reprenez vos sens, déesses de l'enfer. Le fantôme qui vous appelle en cet instant, c'est moi, c'est Clytemnestre[2].

LE CHOEUR.

Hon! hon! hon! hon[3]!

1. Au lieu de mettre un point après σέθεν, Ahrens met un point en haut après καρδίας, et σέθεν dépend alors du mot φρήν, qui est dans le vers suivant; ce qui donne un autre sens : «Regarde ces blessures qui ont percé mon cœur; ton esprit, quand tu dors, etc. » Mais je préfère néanmoins la ponctuation vulgaire, qui donne un caractère général à cette assertion de l'ombre de Clytemnestre : « l'esprit, quand on dort, a les yeux plus perçants; » car le vers qui vient ensuite, où il est question des mortels, serait une explication inutile si εὕδουσα γὰρ φρὴν ὄμμασιν λαμπρύνεται était dit des Furies seules, et non pas du genre humain tout entier.

2. Weil suppose qu'il manque, entre 105 et 106, un vers analogue au vers 95, c'est-à-dire un nouveau reproche aux Furies pour leur sommeil.

3. J'ai cru devoir traduire, autant que cela était possible, les mots qui, à cet endroit et plus bas, indiquent les ronflements plus ou moins sourds, plus on moins articulés, des Euménides. Le mot μυγμός signifie une espèce de grognement, un son prolongé qu'on fait sortir par le nez en fermant la bouche; le mot ὠγμός, l'action de pousser le cri *oh! oh!* Il ne suffisait donc pas de mettre en remarque, comme l'ont fait quelques-uns : *les Euménides ronflent;* car le texte dit non-seulement qu'elles ronflent, mais de quelle sorte sont leurs ronflements. Boissonade, sans dire pourquoi, a supprimé, dans

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

Grognez, grognez! et le coupable se sauve, et il est bien loin. Seuls les dieux de Clytemnestre n'écoutent pas leurs suppliants.

LE CHŒUR.

Hon! hon! hon! hon!

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

Ah! c'est trop dormir; c'est trop peu compatir à mes peines. Oreste fuit, mon assassin, l'assassin de sa mère!

LE CHŒUR.

Oh! oh! oh! oh!

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

Oh! oh? — Encore dormir? Debout! debout! Eh! ne sais-tu faire que le mal?

LE CHŒUR.

Oh! oh! oh! oh!

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

Le sommeil, la fatigue se sont conjurés. Ces affreux serpents ont perdu toute leur rage.

LE CHŒUR.

Oh! oh! oh! oh! (D'un ton aigu.) Oh! oh! oh! oh! — Arrête! arrête! arrête! arrête! prends garde!

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

Tu poursuis ta proie en songe; tu aboies comme le chien attentif à la piste de la bête. A quoi bon? Lève-toi; ne te laisse point succomber à la fatigue. Reconnais ce qu'il t'en coûte pour avoir cédé au sommeil. Que mes

son édition, ces indications, qui lui ont paru sans doute inutiles. Sans elles pourtant il est malaisé d'expliquer pourquoi Clytemnestre se sert des expressions μύζοιτ' ἄν et ὤζεις, lesquelles prouvent, clair comme le jour, que les Euménides, sur la scène, grognaient *hon! hon!* et criaient *oh! oh!* M. Patin croit que Clytemnestre seule était à même de les entendre, ou que, comme l'a pensé Brumoy, quelque accompagnement musical tenait lieu de leurs ronflements et de leurs cris. Mais je doute que cette opinion trouve jamais beaucoup de créance.

justes reproches pénètrent ton cœur : les reproches sont l'aiguillon des sages. C'est sur lui qu'il faut souffler cette sanglante haleine; c'est lui que doit consumer cette vapeur qui sort de tes entrailles enflammées. Suis le coupable; qu'il fuie encore devant toi; qu'il sèche dans de nouveaux tourments.

LE CHŒUR seul.

Éveille, éveille-la ; éveille-toi [1] ! — Tu dors? debout! chasse le sommeil ! Sachons si tout est vrai dans ce songe [2] !

Ah ! ah ! hélas ! Quel malheur ! ô mes amies ! Tant de soins, et tout perdu ! Affront humiliant, grands dieux ! insupportable peine ! La bête s'est échappée du filet; elle court ! Vaincue par le sommeil, j'ai perdu ma proie.

Fils de Jupiter, c'est toi le voleur. Dieu jeune, tu as outragé de vieilles déesses. Sauver ce suppliant ! cet homme qui méprisait les dieux ! cet homme fatal à celle qui l'enfanta ! dérober à ma vengeance l'assassin de sa mère ! Et tu es un dieu ! Qui dira que c'est là faire justice?

Moi, j'ai reçu des reproches en songe : comme l'ai-

1. Quelques-uns concluent, des expressions dont se sert ici Eschyle, que le chœur se composait seulement des trois Furies traditionnelles. Mais, comme le remarque judicieusement M. Patin, les mots de *foule*, de *troupe*, de *troupeau*, et d'autres semblables, par lesquels il désigne, dans les *Choéphores* comme dans cette pièce, les Furies acharnées à la poursuite d'Oreste, ne permettent pas de croire qu'il n'ait mis en scène qu'Alecto, Mégère et Tisiphone. La tradition que j'ai rapportée dans l'*Introduction*, sur l'effet produit pas l'apparition du chœur des *Euménides*, donne même à croire que le nombre des personnages de ce chœur était assez considérable, de cinquante peut-être, comme Pollux le fait entendre; à moins qu'on n'admette, avec Barthélemy, que les trois Furies étaient accompagnées d'un nombreux cortége de spectres horribles.

2. J'ai entendu φροίμιον comme Wellauer dans son Lexique : *somnium rei futuræ præludens*. Ce mot désigne la révélation de la fuite d'Oreste, que le chœur, en dormant, a apprise de l'ombre de Clytemnestre.

guillon déchirant du cocher, ils ont percé mon flanc. Oui, dans mon âme, dans mon cœur, le bourreau, l'affreux bourreau a laissé la blessure, ce frisson, ce frisson fatal qui me glace.

Voilà donc ce qu'osent ces dieux nouveaux ! ils règnent donc sans équité ! Voyez ce trône[1], nombril de la terre ! Il dégoutte de sang, il en est couvert. Apollon l'a voulu : un assassin l'a souillé !

Oui, à ton foyer, dieu prophète, dans ton sanctuaire, toi-même, de ton propre mouvement, tu as accueilli cet objet impur : infidèle, pour l'amour d'un mortel, à la loi des dieux ; contempteur des antiques arrêts du Destin !

Il m'a affligée, ce dieu, mais il ne délivrera pas le coupable. Non, le coupable se fût-il réfugié sous la terre, là il ne serait point libre. Là encore il expierait le sang versé ; là encore un supplice vengeur s'appesantirait sur sa tête même [2].

APOLLON.

Sortez, je vous l'ordonne, sortez bien vite de ces demeures ; délivrez de votre présence le sanctuaire fatidique. Garde que le trait, serpent à l'aile blanche, ne s'élance de cet arc d'or : la douleur te ferait jeter ta noire écume ; tu vomirais ces flots de sang humain dont tu t'abreuvas. Ce n'est pas à toi de t'approcher de ces de-

1. Au lieu de θρόνον, Ahrens, d'après Hermann, lit θρόμβον, et supprime le point qui suit πλέον. De la sorte, l'iniquité des dieux s'exerce *circa grumum sanguine stillantem, circa pedem, circa caput ;* ce que je ne voudrais pas être obligé d'expliquer en langue intelligible.

2. Weil change, dans le dernier vers du chœur, ἐκείνου en ἐκ γένους. Alors il s'agirait, non plus d'un supplice dans les enfers, mais d'une vengeance exercée sur Oreste par quelqu'un de sa race, d'un nouveau crime enfanté par le parricide, comme le parricide a été enfanté par le meurtre d'Agamemnon. Hermann distribue les paroles du chœur entre chacune des quinze choreutes, dont une seule, la deuxième, chante deux fois. Cette distribution n'a point été adoptée par les éditeurs venus après Hermann.

meures. Ta place est là où la justice coupe des têtes, arrache des yeux; là où il y a des meurtres, des avortements forcés; là où l'on retranche à des scélérats leur sexe, leurs membres[1]; là enfin où on lapide, et où des malheureux, sur le pal[2], excitent par leurs gémissements la compassion dans les âmes. Voilà, voilà, êtres maudits des dieux, les fêtes qui font vos délices! C'est bien là ce qu'annonce tout votre aspect. La demeure qui convient à de pareils monstres, c'est l'antre du lion sanguinaire : ce n'est pas dans ce temple prophétique que des êtres impurs doivent faire leur séjour. Allez, errez sans pasteur : un pareil troupeau n'est digne des soins d'aucun des dieux.

LE CHŒUR.

Puissant Apollon, à ton tour, entends-moi. Tu n'es pas le complice du crime : c'est toi qui as tout fait; tu en es le seul auteur.

1. J'ai suivi l'interprétation de Stanley. Mais d'autres entendent les mots σπέρματός τ' ἀποφθοραὶ παίδων de la castration des enfants. Ahrens traduit : *genitalis fontis obstructio in pueris*. Il y a aussi des variantes; et Schütz, d'après Erfurdt, et Boissonade avec eux, au lieu de κακοῦ τε χλοῦνις, lisent κακοῦται χλοῦνις, sans aucune ponctuation après παίδων, ce qui donne, suivant eux, ce sens : *ubi viridis puerorum ætas seminis corruptione læditur*. Quelques-uns, tels que de Pauw et Ahrens, rendent les mots κακοῦ τε χλοῦνις, ἠδ' ἀκρωνία, d'une manière très-vague : *malique exuberantia et cumulus; malique ubertas et summa copia*. Je dois dire qu'il n'y a rien de parfaitement établi sur la vraie signification des mots χλοῦνις et ἀκρωνία, et que chacune de ces interprétations peut se défendre par des raisons assez plausibles.

2. Les expressions ὑπὸ ῥάχιν παγέντες, comme le pense Schütz, indiquent bien le supplice du pal, tel qu'il est encore en usage dans certaines contrées barbares : *ubi stipite per obscena secundum spinam dorsi adacto homines immaniter cruciantur*. Mais le texte se prête aussi à un autre sens, si l'on rapporte ὑπό au participe παγέντες. Ahrens, qui l'entend sans doute ainsi, traduit : *dorso transfixi*. Il paraît, en effet, qu'on empalait quelquefois, chez les anciens, en tenant le patient, non point perpendiculaire sur l'instrument du supplice, mais horizontal, le pieu dans le dos.

APOLLON.

Et comment cela? Réponds, explique-toi.

LE CHŒUR.

Ton oracle a commandé à ton hôte[1] de tuer sa mère.

APOLLON.

Mon oracle lui a commandé de venger son père. Pourquoi non[2]?

LE CHŒUR.

Puis tu lui as promis de le défendre après le crime.

APOLLON.

Oui; et je lui ai conseillé de se réfugier dans cet asile.

LE CHŒUR.

Et tu nous insultes, nous qui poursuivons ce coupable.

APOLLON.

C'est que ce temple n'est pas fait pour vous recevoir.

LE CHŒUR.

Mais c'est là notre emploi.

APOLLON.

Quel emploi? dis-moi cet auguste ministère.

LE CHŒUR.

De chasser de la demeure des hommes ceux qui ont égorgé leur mère.

APOLLON.

Eh quoi! lorsqu'une femme tue son époux?

LE CHŒUR.

Ce n'est pas son propre sang, du moins qu'elle verse[3].

APOLLON.

Ainsi donc tu avilis, tu réduis à rien ces serments

1. Oreste est appelé l'hôte d'Apollon, parce qu'il habitait, depuis son enfance, à Crissa en Phocide.

2. Au lieu de τί μή, d'autres lisent τί μήν; *eh bien, après?* Des deux façons, Apollon dit la même chose.

3. Weil pense que ce vers était suivi d'un autre, par lequel le chœur achevait sa pensée, et dont le sens était : « Ce n'est donc pas à nous de la poursuivre. »

d'hyménée, dont les garants sont Junon et Jupiter! Que deviennent, à ce compte, les honneurs de Cypris, la déesse qui dispense aux mortels les plus doux plaisirs? Les époux partagent le même lit; il n'est pas de serment plus saint que leur serment : la Justice elle-même y veille. Si tu te montres facile pour les époux qui attentent mutuellement à leur vie; si leur crime n'est rien à tes yeux, et s'ils n'ont rien à redouter de ta colère, c'est injustement, je le dis, que tu poursuis Oreste. Quoi donc! tu t'irrites de son crime, et le crime de Clytemnestre n'a pu t'émouvoir! Mais la déesse Pallas sera l'arbitre de cette cause.

LE CHŒUR.

Jamais je n'abandonnerai la trace de cet homme.

APOLLON.

Eh bien, poursuis-le; ajoute encore à tes fatigues.

LE CHŒUR.

Ce sont là mes honneurs; respecte-les dans tes paroles.

APOLLON.

Tes honneurs? mais tu me les donnerais, que je n'en voudrais pas.

LE CHŒUR.

Ta gloire n'en a pas besoin; tu t'assieds près du trône de Jupiter. Pour moi, le sang d'une mère crie vengeance, je poursuivrai cet homme comme le chasseur poursuit sa proie.

APOLLON.

Et moi je secourrai, je sauverai mon suppliant. Abandonner un suppliant sans le défendre, c'est s'exposer à son ressentiment, à l'indignation des mortels et des dieux.

II.

SUR LA COLLINE DE MARS, A ATHÈNES.

ORESTE, embrassant la statue de Minerve.

Puissante Minerve! c'est l'ordre de Loxias qui m'amène ici. Reçois avec bienveillance un malheureux persécuté qui n'est plus impur, dont les mains ne sont plus souillées. Le meurtre est expié; bien des temples déjà m'ont reçu; bien des mortels m'ont salué au passage[1]. J'ai traversé et la terre et les mers, fidèle aux ordres fatidiques de Loxias[2]; et je viens, ô déesse, vers ton temple, au pied de ta statue : j'y reste, j'y attends ma sentence.

LE CHŒUR.

Bien! voilà une marque certaine du passage de notre homme. Suis toujours l'indice muet qui te guide. Oui, comme le chien qui court sur la piste du faon blessé, c'est aux gouttes de sang que nous reconnaissons les traces de l'homicide. Ah! je suis harassée de fatigue; ma poitrine est toute haletante. Il n'est pas un lieu sur la terre où je n'aie couru après le coupable. Sans ailes j'ai traversé les mers, toujours attachée à ses pas, aussi vite que son vaisseau même. Et maintenant il est tapi quelque part, non loin d'ici : l'odeur du sang humain

1. Voyez plus bas les explications que donne Oreste, d'abord en réponse aux menaces des Euménides, puis quand il répond aux questions de Minerve. J'ai entendu le mot πορεύμασιν comme Schütz et Wellauer. D'autres l'entendent d'ablutions lustrales : *effusis lustrationibus*. Les nouveaux éditeurs du *Thesaurus* se sont trompés sur ce mot, qu'ils semblent avoir pris dans le sens de ὁδός (*de locis in quibus homines viam faciunt*), ce qui est inacceptable ici.

2. Weil met un point après ἐκπερῶν, et rattache le vers 240 à ce qui précède, puis il suppose qu'un vers manque entre 240 et 241.

vient de me sourire[1]. — Prenons garde; prenons bien garde! examinons partout! Qu'il ne fuie pas inaperçu, impuni, le meurtrier de sa mère. — Le voici, abattu par la fatigue; il embrasse la statue de l'immortelle déesse; il demande que son crime soit jugé. — Non, non; le jugement est porté. Le sang maternel, quand on l'a versé sur la terre, ne se rachète plus : ce que la terre a bu, elle ne le rendra pas. Tu dois donner du sang pour ce sang : il faut que ton corps tout vivant fournisse à ma soif; il faut que je me désaltère à longs traits dans le rouge et amer breuvage. Puis, consumé par une mort lente, je t'entraînerai dans les enfers. Là, tu subiras le châtiment des parricides; là, tu verras d'autres mortels comme toi coupables, tous ceux qui n'ont pas respecté les dieux, ou leurs hôtes, ou leurs proches, tu les verras punis, chacun d'une peine digne de son crime. Pluton est le grand arbitre qui fait rendre aux mortels leurs comptes : il habite sous la terre, mais il voit tout, et tout laisse une empreinte dans son souvenir.

ORESTE.

Mes malheurs m'ont instruit, et je sais plus d'un moyen d'expier mon crime : je sais et quand il faut parler et aussi quand je dois me taire. Ici, j'ai à faire entendre ma voix : un sage maître m'en a donné l'avis. Le sang, sur ma main, pâlit[2] et s'efface; la souillure de mon parricide est lavée. Nouvelle encore, je m'en suis

1. *Apte* προσγελᾷ, dit Schütz, *de jucundo odore, qui naribus afflatur.* Pour les Furies, l'odeur du sang humain est le plus agréable des parfums, celui qui leur sourit, comme elles disent dans leur hardi langage.

2. Weil a remanié la première phrase du discours d'Oreste, et remplacé πολλοὺς καθαρμούς, qui lui paraît ici un non-sens, par πολλοὺς καθ' ὅρμους, *multis in hospitiis.* Oreste va dire, en effet, qu'il est déjà purifié. Mais la correction, de l'aveu même de Weil, n'est que provisoire. On trouvera peut-être mieux. Le mot grec, que je n'ai pu rendre que par un équivalent imparfait, est βρίζει, *s'endort;* κοιμᾶται, comme l'interprète le scholiaste.

délivré; j'ai immolé au foyer de Phœbus les pourceaux expiatoires[1]. De dire tous ceux, depuis mon crime, à qui ma présence n'a rien apporté de funeste, ce serait un long récit. Le temps, en vieillissant, anéantit avec lui toutes choses. Aujourd'hui, ma bouche est pure; mes prières peuvent t'invoquer, Minerve, déesse qui règnes en ces lieux : viens à mon secours! Sans combat, je me soumets à toi, moi et le pays et le peuple d'Argos; nous serons fidèles à ta loi; toujours nous aiderons à tes entreprises[2]. Peut-être, dans les champs de Libye, non loin du fleuve Triton, dont les bords t'ont vu naître[3], tu combats, visible ou invisible, pour tes peuples chéris; peut-être, comme un vaillant général, tu passes en revue ton armée dans les plaines de Phlégra[4] : n'importe, viens; tu es déesse; même d'une contrée lointaine tu m'entends; viens donc me délivrer de mes maux!

LE CHŒUR.

Ni Apollon ni la force de Minerve ne pourront te sauver : tu dois périr, abandonné de tous, étranger dé-

1. Un passage de Plaute, dans les *Ménechmes*, et un autre d'Horace nous apprennent que ces sacrifices de pourceaux se faisaient ordinairement pour demander aux dieux de rendre des insensés à la raison. Quelquefois aussi on immolait le pourceau, comme toute autre victime, pour remercier la Terre de sa fécondité. Tout le monde connaît les vers où Horace a retracé les mœurs des anciens laboureurs du Latium et les honneurs qu'ils rendaient aux dieux :

Tellurem porco, Silvanum lacte piabant,
Floribus et vino Genium memorem brevis ævi.

2. Allusion au traité conclu entre les Athéniens et les Argiens, peu de temps avant la représentation de l'*Orestie*.

3. Ce lac, nommé aujourd'hui *Farooun* ou *El-Loudeah*, situé dans l'Afrique propre, et lié par un gué à un autre lac nommé anciennement lac Libyque, a fait donner à Minerve les noms de *Tritonis* ou déesse du Triton, et de *Tritogénie*, ou née sur les bords du Triton. C'était près de ce lac, suivant la tradition, que Minerve était sortie tout armée du cerveau de Jupiter.

4. Ces plaines, couvertes d'exhalaisons sulfureuses, étaient situées près de Cumes en Campanie, et passaient pour le lieu où s'était donnée la bataille entre les dieux et les géants.

sormais à la joie, ombre exténuée, pâture des Furies[1]. Vas-tu récriminer? Non, non; renonce à ta défense[2]; car tu es la victime nourrie pour moi, et qui m'est vouée. C'est tout vivant que tu serviras à mon festin; tu ne seras pas égorgé à l'autel. Tu vas entendre l'hymne qui t'enchaîne à moi sans retour.

Formons, formons un chœur; nous voulons commencer l'effrayant concert, nous voulons dire le sort que nos conseils dispensent aux hommes.

Nous nous plaisons à être justes. Celui qui porte des mains pures, notre courroux jamais ne le vient frapper, et sa vie s'écoule sans dommage. Mais quand un homme a commis le crime, comme cet homme; quand il dérobe aux yeux ses mains sanglantes, nous paraissons bientôt, justes vengeresses des morts : nous lui faisons payer le prix du sang.

O ma mère! toi qui m'as enfantée pour le châtiment des morts et pour celui des vivants, Nuit ma mère, entends-moi! Le fils de Latone détruit mes honneurs : il m'a ravi ma proie, oui, le criminel que m'avait dévoué le meurtre d'une mère!

Ce concert est pour ma victime : c'est la folie, le délire, le désespoir; c'est l'hymne des Furies, qui en-

1. J'ai entendu, avec Schütz, par le mot δαιμόνων, les Furies elles-mêmes, qui vont tourmenter Oreste. Avec une autre ponctuation, que Wellauer repoussait non sans raison, Oreste serait, selon Ahrens, *exsangue animal, umbra cœlestium;* ce qu'il tâche d'expliquer en remarquant que les dieux n'ont pas de sang, et qu'Oreste sera réduit à leur ressembler sous ce rapport. Ce commentaire me paraît la condamnation complète de cette leçon.

2. Je lis σὺ δ' ἀντιφωνεῖς; correction de Weil. La leçon vulgaire, οὐδ' ἀντιφωνεῖς, ne donnerait un sens convenable que si l'on prenait ἀντιφωνεῖς pour un futur, et ce futur pour un équivalent de l'impératif : *et ne récrimine point.* Mais la correction de Weil est une restitution aussi évidente que celle qui a remis en état le vers 140, Σὺ δ' αἱματηρὸν..., où on lisait, avant Pearson, οὐδ' αἱματηρόν. L'omicron et le sigma lunaire (C) des Alexandrins ont été sans cesse confondus l'un avec l'autre dans les transcriptions.

chaîne les âmes; c'est l'hymne sans lyre, dont le poison consume les mortels.

La Parque inflexible a pour jamais réglé mon destin : tout mortel insensé qui est devenu l'artisan du crime, c'est moi qui le poursuis jusqu'à ce qu'il descende aux enfers; mort, il n'est même pas encore libre.

Ce concert est pour ma victime : c'est la folie, le délire, le désespoir; c'est l'hymne des Furies, qui enchaîne les âmes; c'est l'hymne sans lyre, dont le poison consume les mortels.

Au jour de notre naissance, le sort nous imposa cette loi, de ne point nous approcher des immortels; nul d'entre eux ne vient non plus prendre part à nos festins. Jamais nous ne portons les blancs habits de la joie. La ruine des familles où des scélérats ont frappé en trahison leurs proches[1], voilà le soin qui nous occupe : oui, c'est nous qui poursuivons l'homicide après son crime; et, si fort qu'il soit, nous l'effaçons du monde.

J'épargne à d'autres les soins de cette vengeance; par mes travaux les dieux se reposent : qu'ils laissent mes arrêts sans appel! Une race odieuse, souillée de sang, n'est plus digne de paraître devant le tribunal de Jupiter. D'un élan vigoureux, même au loin je fonds sur elle; le coupable en vain se fatigue à fuir : le fléau l'accable, il succombe.

La gloire des hommes, celle-là même qui s'élevait resplendissante jusqu'au ciel, tombe sur la terre, flétrie, sans honneur, à ma sombre approche[2];

1. Le texte dit : Ἄρης, τιθασός ὤν, *Mars, qui est apprivoisé*. Métaphoriquement, le mot τιθασός revient à οἰκεῖος, *domestique*, ou φίλος, pris dans le sens de proche parent, comme l'explique très-bien le scholiaste. Schütz paraphrase ainsi l'expression d'Eschyle : *Si quis percussor, non justo in bello, sed quum propinquus sit, ex insidiis propinquum, cui amicus esse debebat, occiderit.*

2. Le mot μελανείμοσιν fait évidemment allusion aux vêtements noirs des Furies.

et, foulée sous mes pieds, elle s'anéantit sans retour.

Mais celui que je frappe est aveuglé par le délire : il ne voit rien; son forfait est une nuit profonde qui l'enveloppe, et les hommes se disent entre eux qu'il y a sur sa demeure un nuage de tristesse et d'infortune [1].

Oui, c'est là notre loi : habiles, marchant au but, nous gardons religieusement le souvenir des crimes. Nous sommes pour les mortels des juges inexorables. Nous habitons, séparées des autres dieux, un royaume triste et désolé : là ne pénétrèrent jamais les rayons du soleil; là les chemins sont également difficiles, et pour les vivants et pour les morts [2].

Quel mortel ne sent en lui une crainte respectueuse, au spectacle de cette terrible puissance que m'ont attribuée les décrets du Destin et la volonté des dieux? Et moi aussi, j'ai un culte antique; et ce culte jamais ne fut négligé, quoiqu'on m'ait fixée sous la terre, quoique le soleil ne perce jamais les ténèbres de mon séjour.

MINERVE.

J'ai entendu de bien loin une voix qui m'implore : elle a pénétré jusqu'aux bords du Scamandre, où je prenais possession [3] du pays que me consacrèrent à jamais les chefs et les princes des Achéens; la plus belle part des biens du peuple vaincu, la récompense de la valeur des fils de Thésée [4]. A ces accents j'ai précipité ma course in-

1. J'ai entendu le mot φάτις dans un sens général. Mais je dois dire que les commentateurs l'entendent seulement du criminel, dont les plaintes et les gémissements font connaître l'infortune.

2. Eschyle se sert ici des expressions δερκομένοισι καὶ δυσομμάτοις, les voyants et ceux qui ne voient pas bien; comme plus haut il avait écrit ἀλαοῖσι καὶ δεδορκόσιν, les aveugles et les voyants. Je les prends dans le même sens. *Scholies :* δυσπαράβατα καὶ τραχέα ζῶσι καὶ θνήσκουσι (lisez τεθνηκόσι).

3. Hésychius explique καταφατουμένη par κατακτωμένη. La vieille leçon τὴν καταφθατουμένην ne donne aucun sens raisonnable.

4. Les Mityléniens venaient d'enlever aux Athéniens la ville de Sigée. Eschyle rappelle à ses concitoyens leurs droits sur une contrée

fatigable; je n'ai pas eu besoin d'ailes : j'ai secoué ma retentissante égide, et j'ai attelé à ce char mes vigoureux coursiers[1]. Quelle est cette troupe inconnue que j'aperçois sur la terre? Ce spectacle, sans m'effrayer, pourtant m'étonne. Qui êtes-vous? C'est à vous tous que je parle: et à cet étranger qui embrasse ma statue, et à vous qui ne ressemblez à aucun des êtres que produit la nature, à vous que jamais les dieux n'ont vues parmi les déesses et qui n'avez aucun des traits de la figure humaine. — Mais leur reprocher en face leur difformité[2], ce serait une cruauté, une injustice.

LE CHŒUR.

Tu vas tout savoir en quelques mots, fille de Jupiter. Nous sommes les enfants de la lugubre Nuit. Dans les demeures souterraines, on nous appelle les Furies.

fameuse, et des droits qui remontaient jusqu'à la prise de Troie, s'il faut l'en croire. Quelques-uns entendent ici l'expression *fils de Thésée,* des Athéniens en général; mais le mot τόκοις me paraît désigner au propre les deux fils de ce héros, Démophon et Acamas, qui avaient figuré à la guerre de Troie. Au reste, la question est sans importance; car, donnée aux fils de Thésée ou à son peuple, et consacrée à Minerve, au fond c'est tout un.

1. Il fallait admettre que Minerve, sur son char, avait traversé la mer. Les mouvements de l'égide, dont elle parle, ne sont qu'une expression poétique pour dire qu'elle s'est aidée du souffle favorable des vents. C'est même, comme on sait, l'empire de Jupiter et d'autres dieux sur les éléments que les poëtes ont d'abord voulu exprimer en leur mettant en main l'égide. Le mot αἰγίς vient de ἀΐσσω, et signifie quelquefois *tempête.* Au lieu de πώλοις, quelques-uns écrivent κώλοις, et font ainsi de l'égide même le véhicule de Minerve. Weil écrit πνόοις, et remplace τόνδ (ε) par οὐδ (έ). Avec cette leçon, Minerve dit qu'elle est venue portée par les vents, et non en char. La vulgate s'autorise de tous les manuscrits, mais surtout des scholies.

2. Au lieu de ἄμορφον ὄντα, plusieurs lisent ἄμομφον ὄντα, qui se rapporte alors au sujet de la phrase. Le sens est, avec cette leçon : « Mais, injurier son prochain, quand on n'a rien à lui reprocher, c'est, » etc. Cette maxime générale ne serait pas déplacée; mais je préfère une réflexion qui s'applique directement aux Furies.

MINERVE.

Je connais votre famille, et j'ai entendu prononcer votre nom.

LE CHŒUR.

Tu apprendras bientôt quel est mon ministère.

MINERVE.

Oui, sans doute, si l'on m'explique la chose.

LE CHŒUR.

Nous chassons loin de toute habitation les assassins.

MINERVE.

Et quel est pour le meurtrier le terme de sa fuite?

LE CHŒUR.

Un lieu où jamais on ne connut la joie.

MINERVE.

Et c'est à une telle fuite que tu contrains ce malheureux, pourchassé par tes cris?

LE CHŒUR.

Oui. Il a osé devenir le meurtrier de sa mère.

MINERVE.

Ne serait-ce pas par la crainte de quelque pouvoir menaçant?

LE CHŒUR.

Est-il une violence qui puisse jamais forcer un homme à tuer sa mère?

MINERVE.

Il y a ici deux parties : je n'ai entendu que la première[1].

LE CHŒUR.

Il n'oserait ni me déférer le serment, ni lui-même le prononcer[2].

1. Eschyle, dans cette scène, se sert souvent des termes de la procédure athénienne. J'ai dû employer, pour les rendre, des expressions qui, en français, n'ont rien de bien poétique, mais qu'on me pardonnera, j'espère, en considération de la nécessité.

2. Au lieu de la négation οὐ, devant δοῦναι, Ahrens lit οὗ, et il

MINERVE.

Tu veux l'apparence de la justice, non la justice même.

LE CHŒUR.

Et comment? explique-toi : en fait de sages raisons, tu n'es jamais au dépourvu.

MINERVE.

Je dis que les serments ne donneront jamais le droit à ce qui n'est pas juste.

LE CHŒUR.

Eh bien, allons aux preuves, et porte après la sentence.

MINERVE.

C'est donc à moi que vous remettez le jugement de la cause?

LE CHŒUR.

Sans doute. Nul n'est plus digne, suivant nous, d'un tel honneur.

MINERVE.

A ton tour, étranger, que peux-tu répondre à ces griefs? Dis-moi ton pays, et ta famille, et tes aventures; puis repousse l'accusation. Car je suppose que tu as pour toi la justice, et que c'est dans cette confiance que tu es venu à mon foyer embrasser ma statue, et, pieusement suppliant comme Ixion, demander l'expiation du meurtre [1]. Réponds donc à mes questions sans détour.

traduit ainsi le vers : *At sacramentum non accipiat, qua in re me id dare vult ;* et, comme il craint avec raison qu'on ne comprenne pas ce que ces mots veulent dire, il ajoute : i. e. *vult Orestes judicium subire; at ego nolo hac in re coram judicibus rem disceptari.* Ceci a du moins le mérite de la clarté; mais on ne voit pas très-bien par quel procédé Ahrens le tire, ou de sa traduction, ou de la leçon qu'il a préférée.

1. Ixion avait tué Déionée, son beau-père. Jupiter, suivant la tradition, fit grâce à son repentir; et c'est pour un autre crime, son attentat sur la personne de Junon, qu'il fut condamné au supplice si connu.

ORESTE.

Puissante Minerve, je commence par te délivrer du grave souci qu'annoncent tes dernières paroles. Je n'ai plus rien à expier; et ma main, en touchant ta statue, n'y a point imprimé de souillure : je vais t'en donner une preuve certaine. Tout homicide, dit la loi, doit rester muet jusqu'à ce qu'il se soit purifié par le sang d'une jeune victime. Il y a longtemps que, dans d'autres temples, le sang des victimes[1] et l'eau lustrale ont lavé mon forfait[2] : c'est donc un soin qui ne doit plus t'inquiéter. Quant à ma famille, voici mon histoire. Je suis d'Argos; mon père t'est bien connu, Agamemnon, le chef de l'armée navale des Grecs, le héros par les mains de qui tu as renversé naguère[3] de fond en comble la ville d'Ilion. Agamemnon est mort, à son retour dans sa maison, non pas d'une glorieuse mort, mais par la noire perfidie de ma mère, traîtreusement enveloppé dans un filet : le meurtre, elle-même le confesse, s'est accompli dans le bain. Je vivais alors loin d'Argos; mais je revins de mon long exil, et je tuai ma mère, je ne le nierai point. Sa mort fut le prix du meurtre d'un père chéri. Mais Loxias est le complice du forfait. Des maux affreux devaient déchirer mon cœur, annonçait-il, si je ne poursuivais les assassins de mon père[4]. Décide maintenant,

1. Au lieu de βοτοῖσι, *pecudibus*, Weil écrit βατοῖσι, qu'il prend dans le sens de πορεύμασιν, vers 239. Par suite, il donne à ῥυτοῖς ποροῖς le sens de ὑγροῖς κελεύθοις: *chemins humides*, routes maritimes.

2. D'après une tradition rapportée par Pausanias, Oreste s'était servi, pour ses ablutions expiatoires, de l'eau de l'Hippocrène, et un laurier avait poussé à l'endroit où, pour se conformer à la coutume, il avait jeté et dérobé aux yeux ses καθάρσια, tout ce qui avait servi à sa purification et les souillures de son parricide.

3. Au lieu de Τρῳάν, qui ne dit rien dans le vers, je lis πρῴαν, correction de Meinecke.

4. Weil suppose qu'il manque un vers entre 465 et 466, parce que le mot ἄλγη ne rappelle pas suffisamment le supplice dont Oreste a fait la peinture dans les *Choéphores*. Le critique donne aussi une autre raison, empruntée à son système sur la versification symétri-

déesse, si j'ai bien ou mal fait. La cause est remise en tes mains : quelle que soit ta sentence, je m'y soumets.

MINERVE.

L'affaire est importante, et nul mortel n'oserait la juger. Moi-même je ne puis pas connaître d'un meurtre accompli dans un violent accès de la colère. J'ai plus d'une raison pour agir ainsi : avant tout, parce que tu ne t'es approché de ma demeure que purifié selon la loi; parce que ta présence, ô suppliant, ne souille point ces lieux, n'y cause aucun dommage; parce que, n'ayant pas de reproche à te faire, je dois te recevoir dans ma ville[1]. D'autre part, le courroux des Furies n'est pas facile à calmer : vaincues dans le procès, elles se retireraient répandant sur cette terre le fiel de leurs cœurs, un poison dont rien ne pourrait nous guérir. Tel est l'état des choses : je ne puis, sans offense, ni retenir de mon chef les deux parties, ni les renvoyer. Il faut prononcer pourtant. Je vais donc prendre des juges du meurtre, les lier par le serment, fonder un tribunal qui dure à jamais. Vous, cependant, fournissez les témoignages, les preuves à l'appui, tous les moyens auxiliaires du procès. Je choisis les plus intègres de mes citoyens, et je reviens avec eux. Ils jugeront l'affaire en connais-

que : *periodum novem versuum antithelica ratio postulat.* La première raison est faible, et la deuxième est loin d'être évidente pour tout le monde, car le texte du discours a déjà vingt-sept vers.

1. Ahrens met entre crochets, comme suspect d'interpolation, le dernier vers de la phrase. C'est sans doute à cause du sens passif qu'on est obligé d'attribuer au mot ἄμομφον, que cet éditeur a déjà placé dans son texte, comme on l'a vu, et dans un sens tout différent. Mais rien n'empêche que l'adjectif ἄμομφος ait, comme beaucoup d'autres adjectifs du même genre, à la fois une signification active et une signification passive : *qui non habet quod reprehendat,* et *irreprehensus,* comme le rend Wellauer, suivant l'exigence du passage; ou *causam reprehendendi non habens,* et *crimine liber,* selon les propres termes dont se sert Ahrens.

sance de cause, et ils se montreront fidèles à la justice et à leur serment[1]. (Elle sort.)

LE CHŒUR.

Des lois nouvelles vont bouleverser le monde, si la cause de cet homme triomphe, la cause d'un scélérat, d'un parricide! Tous les mortels vont imiter son forfait; l'impunité leur est assurée! Ah! bien des attentats, il n'est que trop vrai, menacent désormais les pères : la main de leurs enfants est levée sur eux!

Notre courroux, le courroux des Furies vigilantes ne poursuivra plus le meurtrier : nous laisserons un libre cours à tous les crimes. Et les hommes accuseront leurs proches : ils apprendront, chacun à son tour, qu'il n'est plus à leurs maux ni paix ni trêve un peu durable; qu'il n'est plus de consolation pour l'affligé.

Et qu'ils n'aillent pas, frappés par l'infortune, qu'ils n'aillent pas nous invoquer, pousser des cris suppliants: « O Justice, ô trône des Furies! » Ce sera là bientôt le cri de douleur de quelque père, d'une mère expirante. Impuissante clameur! le palais de la Justice s'écroule en ruine.

Il est des hommes pour qui la terreur est un frein salutaire, un juge vigilant toujours attaché à leur conscience. Oui, c'est du remords souvent que naît la sagesse. Mais, si le cœur n'est plus éclairé par un flambeau, quelle ville, quel mortel désormais respectera la Justice?

Ne désirez pas de vivre sans lois, mais gardez de vous donner des maîtres. C'est entre les extrêmes que les dieux ont fait résider la force; oui, c'est là qu'ils l'ont placée : au delà, en deçà, il n'en est plus de même à leurs yeux. Une parole pleine de sens, c'est que toujours

1. Weil note une lacune d'un vers entre 482 et 483, et une de trois vers entre 487 et 488. Les phrases laissent en effet à désirer, et le discours de Minerve paraît se diviser en deux moitiés qui ont dû être égales.

l'impiété a pour fille l'insolence. Ce qui naît de la sagesse, au contraire, c'est la félicité, le plus cher des biens, l'objet de tous les désirs.

En somme, je te le dis : révère l'autel de la Justice. Ne va pas, séduit par l'attrait du gain, le renverser d'un pied sacrilége : le châtiment suivrait bientôt ; et la récompense est toujours digne du forfait. Honore donc ton père et ta mère, et respecte les droits de l'hôte qui demande asile à ton foyer.

Celui qui volontairement pratique la justice ne sera jamais malheureux ; jamais il ne périra frappé par la calamité. Mais l'impie dont rien n'arrête l'audace ; qui méprise l'équité et confond tous les droits, cet homme, au jour marqué, fera une fin terrible : la tempête déchirera les voiles du navire et brisera les antennes.

Il appellera les dieux, mais les dieux seront sourds à ses prières ; il luttera, mais en vain, battu de tous côtés par la tourmente. Le ciel rit quand il voit l'homme impie perdre à jamais son arrogance, enveloppé dans les inextricables liens du malheur, d'où ses efforts ne le sauraient dégager. Sa prospérité d'autrefois, après un long temps, s'est enfin brisée à l'écueil de la Justice : il périt ; et nul ne le pleure, et nul ne garde son souvenir[1].

MINERVE, accompagnée des Aréopagites, d'un héraut, et d'un cortége de peuple.

Héraut, fais ton devoir ; contiens la foule. Que la trompette tyrrhénienne se remplisse de ton souffle, et

1. Le texte du chant qui précède est un des mieux conservés. Les corrections proposées par les derniers éditeurs n'ont rien d'essentiel et ne portent que sur les détails de la diction. La plus considérable, c'est le changement que Weil a fait subir aux deux premiers vers : νῦν ἐμῶν καταστροφαὶ θεσμίων, εἰ κρατήσει δίκαισιν ἁ βλάβα, au lieu de : νῦν καταστροφαὶ νέων θεσμίων, εἰ κρατήσει δίκα τε καὶ βλάβα. On est forcé, avec la vulgate, d'entendre νέων θεσμίον dans le sens actif, et les deux leçons donnent par conséquent la même idée.

que sa voix pénétrante[1] annonce solennellement au peuple ma volonté. Voilà le Conseil en nombre : faites silence, écoutez-moi. Ce tribunal doit être à jamais l'arbitre d'Athènes; et c'est lui qui va entendre les raisons de ces adversaires et porter la sentence[2].

LE CHŒUR, à Apollon qui entre.

Puissant Apollon, commande dans ton empire. Qu'astu à démêler ici, dis-moi ?

APOLLON.

Je viens porter témoignage. Cet homme a cherché un asile dans mon temple; suppliant, il a embrassé mes autels, et je l'ai purifié de son crime. Ensuite je dois être impliqué moi-même dans l'accusation, comme instigateur du meurtre de sa mère. Déesse, appelle la cause, ouvre les débats d'après les formalités.

MINERVE, au chœur.

Vous avez la parole. Les débats sont ouverts. C'est le demandeur qui doit parler le premier; c'est à lui d'exposer les faits.

LE CHŒUR.

Nous sommes plusieurs ; toutefois nous parlerons brièvement. (A Oreste.) Toi, réponds mot pour mot à chaque question qui te sera posée. Dis d'abord si tu as tué ta mère.

ORESTE.

Oui. Je ne saurais le nier.

1. Il manque, dans le vers, un mot qui était probablement le complément de διάτορος. Quelques-uns lisent οὐάτων, au lieu de οὖν, d'autres οὐρανοῦ : on peut choisir, mais en se souvenant que ce n'est qu'une conjecture, entre une voix qui pénètre dans les oreilles et une voix qui perce le ciel. Weil écrit : ἔν τ' οὐρανίζον διάτορος.

2. Hermann et Weil supposent qu'il manque un vers entre 572 et 573, et cette supposition est tout à fait vraisemblable ; car la phrase, dans le texte, s'explique mal et ne s'entend qu'à peu près.

LE CHŒUR.

Bien. Le lutteur n'a plus à tomber que deux fois[1].

ORESTE.

Tu te vantes avant qu'il soit terrassé.

LE CHŒUR.

Réponds encore. Comment l'as-tu tuée ?

ORESTE.

Voici. Cette main lui a enfoncé le glaive dans la gorge.

LE CHŒUR.

Qui te l'avait conseillé ? qui te l'avait persuadé?

ORESTE.

Les oracles de ce dieu. Il est là pour l'attester.

LE CHŒUR.

Quoi ! le dieu prophète, t'engager à tuer ta mère !

ORESTE.

Oui; et jusqu'ici je ne vois pas qu'il m'en faille repentir.

LE CHŒUR.

Mais, si l'arrêt te condamne, tu changeras bientôt de langage.

ORESTE.

Je suis sans crainte. Mon père, du fond du tombeau, sera mon défenseur.

LE CHŒUR.

Assassin de sa mère, il compte donc sur les morts[2] !

ORESTE.

Elle était souillée de deux crimes.

LE CHŒUR.

Et comment? Explique aux juges ta pensée.

1. Il fallait, pour être vainqueur, que l'athlète eût renversé trois fois son adversaire.

2. Au lieu de πέποιθε, Wellauer et d'autres lisent πέπεισθ' : *Assassin de ta mère, compte donc sur les morts!* Quant au mot νυν ou νῦν, il importe peu, pour le sens, de quelle façon on le lise : enclitique ou périspomène, *donc* ou *maintenant*, ici c'est tout un.

ORESTE.

Elle avait tué en même temps et son époux et mon père.

LE CHŒUR.

Oui, mais tu vis encore; elle, sa mort a expié le meurtre.

ORESTE.

Pourquoi, vivante, ne l'as-tu pas poursuivie?

LE CHŒUR.

Elle n'était pas du même sang que l'homme qu'elle a tué.

ORESTE.

Et moi, je suis donc du sang de ma mère?

LE CHŒUR.

Eh! n'est-ce pas elle qui t'a nourri dans ses entrailles? Scélérat, tu veux renier le propre sang de ta mère!

ORESTE.

Apollon, viens témoigner pour moi; viens dire si le meurtre fut légitime. Je l'ai commis, il est bien vrai, je n'en disconviens pas; mais ce sang, penses-tu, oui ou non, que je l'aie versé justement? Décide; ta réponse sera ma défense.

APOLLON.

Auguste tribunal de Minerve, je vais témoigner devant vous. C'est justement qu'il l'a versé : mes oracles sont infaillibles[1]. Jamais, de mon trône fatidique, une parole n'est tombée pour un homme, pour une femme, pour une ville, que ne m'ait inspirée Jupiter même, le père des dieux[2]. Jugez du poids de tels décrets. Soumettez-

1. Le mot δικαίως doit être pris au propre. C'est, comme le remarque excellemment Weil, la réponse à la question d'Oreste. Dès lors il est évident qu'on doit lire ψεύδομαι, et non ψεύσομαι. Avec le futur, on ne peut expliquer δικαίως que par ἀληθῶς, et la déposition du témoin perd toute précision.

2. Les poëtes anciens ont souvent représenté Apollon comme l'interprète favori de la pensée de Jupiter. Je rappellerai seulement

vous donc, je vous y engage, aux volontés de mon père. Il n'est aucun serment qui puisse prévaloir contre Jupiter.

LE CHŒUR.

Ainsi donc Jupiter, suivant toi, a prononcé cet oracle! c'est lui qui a commandé à Oreste de venger le meurtre de son père, de compter pour rien les droits d'une mère[1]!

APOLLON.

C'est qu'elle avait commis un bien autre crime. Un guerrier généreux périr; un mortel à qui Jupiter avait mis en main le sceptre respecté! périr assassiné par son épouse, non point percé de nobles traits, comme ceux que lance de loin l'Amazone; — apprenez quel fut son sort, toi Pallas, et vous, juges dont le suffrage doit prononcer sur cette affaire; — périr au retour de l'expédition, après tant d'heureux succès, trompé par un accueil joyeux, égorgé dans la baignoire! Il allait sortir du bain[2]; le voile était préparé pour cet instant : elle s'élance, elle enveloppe son époux dans le filet sans issue, dans le vêtement artificieux; elle le frappe à mort. Telle fut la destinée du plus auguste des hommes, de celui qui avait commandé les vaisseaux de la Grèce.

le passage de l'*Énéide* où la reine des Harpies recommande aux Troyens de graver dans leur esprit ses paroles :

Quæ Phœbo pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit, vobis Furiarum ego maxima pando.

Un des poëtes de l'*Anthologie* nomme Apollon Ζηνόφρων, mot littéralement intraduisible pour nous, et que rendrait imparfaitement même l'expression latine *mentis Jovis conscius*.

1. Weil a transporté le vers 643 (« Juges, vous avez entendu, je prends acte ») en tête de la protestation du chœur, et il a marqué une lacune d'un vers à la fin de cette protestation. Le chœur, selon lui, concluait en signalant la contradiction flagrante de Jupiter.

2. Les mots εὐφρόσιν δεδεγμένη ne vont pas très-bien avec δροίτης περῶντι λουτρά. Il manque probablement entre eux un vers dont le sens était, selon Hermann : *adstitit ferrum celans, operam datura* (*exeunti e labro*).

Je l'ai racontée pour que l'assemblée qui doit juger cette cause en fût saisie d'indignation.

LE CHOEUR.

Jupiter, s'il faut t'en croire, est particulièrement le vengeur des pères. Mais lui, il a enchaîné son père, le vieux Saturne[1]. Ce fait n'est-il pas tout le contraire de ton discours? Juges, vous avez entendu, je prends acte.

APOLLON.

O monstres détestables, objets d'horreur pour les dieux! On peut briser des entraves; oui, la captivité a ses remèdes : il est même plus d'un moyen de s'en affranchir. Mais quand la poussière s'est abreuvée du sang d'un homme; quand une fois il est mort, rien ne saurait le rappeler à la vie. Mon père n'a point inventé d'enchantements vaïnqueurs de la mort, mon père qui, du ciel aux enfers, gouverne à son gré le monde, sans haleter jamais de l'effort.

LE CHOEUR.

Comment peux-tu défendre ce coupable et demander son absolution? Vois, en effet. Cet homme, qui a versé sur la terre le sang de sa mère, le sang qui l'anima, il ira donc dans Argos habiter la maison paternelle! A quels autels publics osera-t-il faire des sacrifices? quelle phratrie[2] voudra l'admettre à ses libations?

1. On pourrait dire qu'Eschyle a mis ici, sans y songer, la main sur la plaie vive du paganisme. Dès qu'on admettait la tradition mythologique, il était difficile, en effet, de condamner, au nom de la religion, des actes dont les dieux eux-mêmes et leur coryphée Jupiter, comme dit saint Basile, n'avaient pas craint de se rendre coupables. Mais les hommes ne sont pas tenus d'être conséquents : la conscience redressait pour chacun ce que l'enseignement religieux avait de défectueux et d'immoral; et la pratique se sentait, heureusement moins qu'on n'aurait pu le craindre, de la contagion des exemples.

2. On appelait ainsi toute réunion de citoyens qui prenaient part aux mêmes sacrifices, et *phratores* ceux qui faisaient partie de l'association.

APOLLON.

Je réponds à ces paroles, et tu reconnaîtras la justesse de mes raisons. Ce n'est pas la mère qui engendre ce qu'on appelle son enfant : elle n'est que la nourrice du germe versé dans son sein; celui qui engendre, c'est le père. La femme, comme un dépositaire étranger, reçoit d'autrui le germe, et, quand il plaît aux dieux, elle le conserve[1]. La preuve de ce que j'avance, c'est qu'on peut devenir père sans qu'il soit besoin de mère : témoin cette déesse, la fille de Jupiter, du roi de l'Olympe. Elle n'a point été nourrie dans les ténèbres du sein maternel[2]; et quelle déesse eût jamais produit un pareil rejeton? (A Minerve.) Je veux, selon ma puissance, travailler toujours à la grandeur de ta ville et de ton peuple. J'envoie ce suppliant à tes autels, pour qu'il devienne à jamais le fidèle ami d'Athènes. Reçois-le, ô déesse, dans ton alliance, lui et ses descendants; que des serments éternels enchaînent à jamais la postérité dans cette union[3].

MINERVE.

La cause est suffisamment débattue. Juges, consultez vos consciences et donnez vos suffrages.

1. Euripide, dans son *Oreste*, vers 551 et suivants, et dans un passage d'une de ses pièces perdues conservé par Stobée, exprime la même théorie sur le rôle des deux sexes dans l'acte de la génération.

2. Minerve, personnification de la sagesse, était sortie tout armée du cerveau de Jupiter.

3. Weil et Dindorf regardent comme interpolé tout ce qui s'adresse à Minerve, vers 667-673. La plupart des éditeurs, depuis Butler, pensent qu'il manque un vers entre 664 et 665, car οὐδ' ἐν σκότοισι ne se lie pas bien à ce qui précède dans le texte. Entre 666 et 667, c'est-à-dire à la fin de l'argumentation, Weil pense qu'il y avait un vers analogue à celui d'Euripide : Ἄνευ δὲ πατρὸς τέκνον οὐκ εἴη ποτ' ἄν (mais, sans père, il n'y aura jamais d'enfant). Le même éditeur remplace les vers 667-673 par l'indication d'une dernière lacune de quatre vers, parce que le discours d'Apollon, vers 625-630, dont celui-ci est, selon lui, l'antithèse, se termine par une période de quatre vers.

APOLLON, s'adressant aux juges.

Vous avez entendu les raisons des parties : donnez vos suffrages, mes hôtes, avec le respect intérieur que vous devez à votre serment.

MINERVE, s'adressant au chœur.

Et vous? que faut-il que je fasse encore pour être à vos yeux sans reproche?

LE CHŒUR.

J'ai lancé jusqu'à ma dernière flèche : j'attends quelle sera l'issue du combat[1].

MINERVE.

Écoutez maintenant, citoyens d'Athènes, la loi que je fonde. Vous allez, pour la première fois, porter la sentence à propos du sang versé. Mais ce tribunal, désormais, rendra toujours ses arrêts au peuple d'Égée. Il siégera sur cette colline[2], où les Amazones jadis fixèrent leur séjour et leurs tentes, lorsque, pleines de courroux contre Thésée, elles attaquèrent la ville nouvelle encore, et à ses hautes tours opposèrent des tours ennemies[3]. Elles y sacrifièrent à Mars : de là le nom du rocher, le nom d'Aréopage[4]. Ce tribunal imprimera à jamais au cœur des citoyens le respect et la crainte. L'homme n'osera plus commettre l'injustice, ni le jour ni la nuit, pourvu qu'eux-mêmes les citoyens n'altèrent pas leurs institutions par des innovations mauvaises. Jetez de la

1. J'ai adopté l'ordre dans lequel Weil a distribué les vers 676-680, tout embrouillés chez les autres éditeurs. Les idées se suivent ainsi parfaitement.

2. Le mot πάγον est suivi, dans le texte, de l'épithète Ἄρειον, qui n'y a que faire, tandis que la phrase n'a point de verbe. Weil propose ἔνειμα (*j'ai assigné*), ou mieux ἑδοῦνται, que j'ai adopté.

3. Les anciens croyaient à la réalité d'une invasion des Amazones dans l'Attique; et Plutarque, dans la *Vie de Thésée*, allègue à l'appui de cette tradition fabuleuse les noms de certains lieux de la ville, qui rappelaient la présence de ces femmes guerrières, et les tombeaux des Amazones qui avaient péri dans le combat.

4. Aréopage signifie *colline de Mars*.

fange dans une source pure, elle se trouble, ce n'est plus qu'un désagréable breuvage. Je donne aux Athéniens une barrière et contre l'anarchie et contre le despotisme; mais toute sévérité n'est point bannie de ma ville : quel mortel reste juste, s'il ne redoute rien? Ayez donc pour ce tribunal une crainte respectueuse. Ce sera le rempart de votre pays, le salut d'Athènes, une magistrature comme n'en possède aucun peuple au monde, ni les Scythes, ni les habitants de la terre de Pélops[1]. Incorruptible, vénérable, sévère; sentinelle éveillée, même quand la cité dort : tel sera ce nouveau tribunal. Ce que je viens de dire à mon peuple, c'est ce qui doit être dans l'avenir[2]. A présent, levons-nous, portons chacun notre suffrage, notre sentence, et soyons fidèles à notre serment. J'ai dit[3].

LE CHŒUR.

Juges, prenez-y garde; ne nous offensez pas : Athènes sentirait le poids de notre colère.

1. On vantait, à tort ou à raison, l'amour des Scythes pour la justice, et, en parlant de la terre de Pélops, Eschyle veut certainement revendiquer la supériorité des institutions d'Athènes sur celles de Lacédémone.

2. A l'époque où Eschyle faisait ce magnifique éloge de l'Aréopage, les priviléges de ce tribunal étaient déjà l'objet des plus vives attaques. Périclès commençait à être tout-puissant; le temps n'était pas fort éloigné où le démagogue Éphialte, instrument des desseins ambitieux du nouveau Pisistrate, allait réduire à néant l'autorité politique des Aréopagites, et ôter tout frein à la puissance populaire.

3. Dindorf remanie en partie ce discours, et met entre crochets les vers 683-699, réduisant presque à rien une proclamation si solennelle, et faisant tort à Eschyle de quelques-uns de ses plus beaux vers. L'image de la boue dans une fontaine est tout ce qu'il y a de plus eschyléen. Voyez les raisons alléguées par Dindorf, *Préface*, p. CII-CV, et la réfutation que Weil en a donnée dans sa note sur le vers 669, le 699 des éditions ordinaires. Hermann, avant Dindorf, avait déjà transporté les vers 704-706 entre 682 et 683 : changement tout à fait inopportun, comme l'a démontré Schœmann, et comme Weil le reconnaît lui-même, après avoir été d'abord d'avis que ces trois vers n'étaient point à leur vraie place.

APOLLON.

Et moi, je vous le dis, juges, respectez mes oracles, les oracles de Jupiter. Ne les rendez pas inutiles.

LE CHŒUR.

Tu te mêles d'une affaire de sang : ce n'est point là ton rôle. Si tu t'obstines[1], tes oracles perdront leur sainteté.

APOLLON.

Mon père eut-il donc tort d'exaucer les prières d'Ixion, le premier homicide ?

LE CHŒUR.

Vaines paroles. Moi, si je perds ma cause, je ferai sentir à ce pays ma colère.

APOLLON.

Mais ni les nouveaux dieux, ni les anciens, ne tiennent de toi nul compte. C'est moi qui l'emporterai[2].

LE CHŒUR.

C'est ainsi que tu en agis dans le palais de Phérès[3]. Tu persuadas aux Parques de donner l'immortalité à des hommes.

APOLLON.

N'est-il pas juste de récompenser qui nous honore, surtout quand on implore notre bienfait ?

LE CHŒUR.

Oui, c'est par toi que d'antiques divinités ont subi

1. Au lieu de μένων, leçon des manuscrits, Hermann et d'autres lisent νέμων, *distribuant ;* qui compléterait μαντεῖα μαντεύσει, et donnerait simplement : *tu distribueras des oracles.*

2. Weil transporte les vers 719-722 entre 731 et 732, et il marque à leur place une lacune de quatre vers, τοιαῦτ' ἔδρασας, vers 723, ayant besoin d'être amené par quelque exemple.

3. Phérès était le père d'Admète. Eschyle rappelle ici qu'Apollon avait sauvé Admète de la mort, en obtenant des Parques qu'une autre victime pût se substituer à lui, et descendre aux enfers à sa place. Voyez l'*Alceste* d'Euripide.

leur échec : tu t'es servi du vin pour tromper ces vieilles déesses[1].

APOLLON.

Tu vas être vaincue dans le procès; bientôt le venin que tu vomiras ne sera plus à craindre pour ceux que tu détestes.

LE CHŒUR.

Nouveau dieu, tu outrages d'antiques divinités. Mais je me tais, et j'attends que la sentence se prononce : jusque-là, je suspends mon courroux contre Athènes.

MINERVE[2].

C'est mon privilége, à moi, de donner la dernière ma sentence. Voici mon suffrage : je l'ajouterai à ceux qui sont pour Oreste. Je n'ai pas de mère à qui je doive la vie ; ce que je favorise partout, c'est le sexe viril : il a tout mon cœur, mais non pas jusqu'à l'hymen. Je suis complétement pour la cause du père. Je ne puis donc m'intéresser au sort de la femme qui a tué son époux, le maître de la maison. Et Oreste, même à suffrages égaux, doit être absous. Vous à qui ce soin est confié, dépêchez : videz les urnes, comptez les suffrages.

1. Je traduis d'après l'explication alexandrine. Voyez la scholie citée par Weil. On entend généralement ceci des Furies, et non des Parques. Eschyle parlerait alors du moyen dont Apollon s'est servi pour endormir les Furies. Plusieurs éditeurs ont proposé des corrections : δόλῳ, *de la ruse*, Wakefield; ὕπνῳ, *du sommeil*, Stanley et Schütz; ΘΟΙΝΩΝ, Wellauer. Cette dernière leçon, qui ne s'éloigne pas beaucoup de la lettre des manuscrits, donne pour sens, en faisant de θοίνων le complément de παρηπάτησας: *tu as frustré de leurs festins de vieilles déesses*; c'est-à-dire : grâce à toi, personne ne les respectera plus, ni ne fera plus de sacrifices en leur honneur; reproche que les Furies ont déjà plusieurs fois adressé à Apollon.

2. Weil suppose qu'Apollon prenait la parole après le chœur, pour demander que l'on comptât les suffrages ; et il marque une lacune d'un vers. Ce vers lui paraît indispensable, et pour amener ἐμὸν τόδ' ἔργον, et pour parfaire la symétrie poétique de la scène.

ORESTE.

O Phœbus Apollon! pour qui sera la victoire?

LE CHŒUR.

O noire Nuit, Nuit ma mère! vois-tu ce qui se passe?

ORESTE.

Il y va pour moi ou de recourir à la corde, ou de voir le jour encore!

LE CHŒUR.

Il y va pour nous de disparaître, ou de conserver nos honneurs d'autrefois[1].

APOLLON.

Comptez exactement les suffrages, Athéniens; gardez, en les distinguant, de commettre quelque injustice. Un suffrage de moins, et voilà une irréparable infortune; un suffrage de plus, et une famille[2] se relève de son abaissement.

MINERVE.

Cet homme est absous de l'accusation de meurtre. Le nombre des suffrages est égal des deux côtés.

ORESTE.

O Pallas! tu as sauvé ma maison! exilé, tu m'as rendu ma patrie! Et l'on dira, dans la Grèce : « L'homme d'Argos est rentré en possession des biens paternels, par la faveur de Pallas et de Loxias, et aussi du dieu qui accomplit tout dans le monde, de Jupiter Sauveur. » Oui, c'est Jupiter qui me sauve : il a vu ces monstres qui voulaient venger ma mère, et le sort de mon père l'a ému de pitié. Je jure à cette contrée, je jure à ton peuple, en cet instant où je pars pour mon pays, que,

1. J'ai coupé le dialogue comme l'indiquait le sens littéral, et comme l'ont fait les plus modernes éditeurs. Dans le texte vulgaire, le chœur dit trois vers.

2. La famille d'Agamemnon.

même dans les siècles les plus reculés, jamais roi d'Argos ne portera la guerre chez les Athéniens. Du fond du tombeau où je serais alors, j'opposerais d'insurmontables obstacles à ceux qui violeraient les serments que je prononce en ce jour : des chemins où succomberait leur courage, et, sur la route, de funestes augures. Ils ne tarderaient pas à se repentir de l'entreprise ! Mais, s'ils sont fidèles à mes serments; si toujours ils honorent la ville de Pallas; s'ils lui prêtent toujours l'appui de leur glaive, alors mes mânes leur resteront favorables[1]. Adieu, Pallas; adieu, citoyens d'Athènes. Puissiez-vous accabler vos ennemis de coups irrésistibles, vous sauver du péril, et vaincre dans le combat ! (Il sort.)

LE CHŒUR.

Ah ! divinités nouvelles, vous avez foulé aux pieds d'antiques lois, vous m'avez arraché des mains toute ma puissance ! Et moi, déshonorée, malheureuse, enflammée de courroux, je vais sur cette contrée, hélas ! oui, je vais répandre le contagieux venin de mon cœur, ce venin fatal à la terre; et les fruits périront dans leur germe, et, comme eux, les petits des bêtes et les enfants des hommes. Tes fléaux, ô Vengeance ! traceront partout dans la contrée les signes de la dévastation. — Ah ! je gémis ! Que faire ? que devenir ? j'ai subi un affront qui coûtera cher à la cité d'Athènes. Ah ! filles de la Nuit ! infortunées, frappées d'un affreux

1. J'ai déjà remarqué plus haut qu'un traité d'alliance et d'amitié avait été conclu entre les Athéniens et les Argiens, peu de temps avant la représentation de l'*Orestie*. Le poëte met ce traité sous la sauvegarde d'antiques traditions, comme il a recommandé l'Aréopage aux respects en rappelant la fable de son institution divine, fable chère à la vanité des Athéniens. Dindorf met entre crochets les vers 767-774, et cette fois Weil approuve la condamnation : il trouve ces vers prolixes, entortillés, et d'une diction médiocrement correcte. On ne peut pas dire du moins qu'ils soient déplacés ; et l'interpolateur, si interpolateur il y a, s'est tenu dans les convenances du sujet.

malheur, il n'est plus pour nous que douleur et que honte [1].

MINERVE.

Croyez-moi, ne vous affligez pas ainsi. Vous n'avez pas été vaincues : les suffrages ont été égaux pour les deux parties. On n'a point voulu vous ravir vos honneurs ; mais il y avait d'éclatants témoignages de la volonté de Jupiter : lui-même il avait inspiré l'oracle; lui-même il en était le garant. Aussi bien Oreste, en faisant ce qu'il a fait, n'a point mérité d'être puni. Ne vous irritez donc point; n'infligez donc point à cette contrée les désastres de votre vengeance: laissez-y pousser et mûrir les fruits; n'épanchez point sur elle votre bave infernale, ce poison à la dent sauvage, qui dévore le germe des êtres. Je vous promets solennellement que vous aurez ici un temple, un asile, des autels couverts d'offrandes, et que les habitants d'Athènes vous adresseront leurs hommages [2].

LE CHŒUR.

Ah! divinités nouvelles, vous avez foulé aux pieds d'antiques lois; vous m'avez arraché des mains toute ma puissance! Et moi, déshonorée, malheureuse, enflammée de courroux, je vais sur cette contrée, hélas! oui, je vais répandre le contagieux venin de mon cœur, ce venin fatal à la terre; et les fruits périront dans leur germe, et, comme eux, les petits des bêtes et les enfants des hommes. Tes fléaux, ô Vengeance! traceront partout dans la contrée les signes de la dévastation. — Ah!

1. Hermann distribue les paroles de ce chant entre huit choreutes différentes, les huit premières du chœur.

2. Ce temple existait réellement aux portes d'Athènes, dans le bourg de Colone, et il était l'objet de la vénération universelle. La tradition suivie par Sophocle, dans son *OEdipe à Colone*, fait remonter à une époque bien plus reculée l'institution du culte des Euménides dans l'Attique. C'est près du temple des Furies que s'accomplit le dernier acte de l'expiation d'Œdipe, et que cette infortunée victime du Destin se réconcilie avec les dieux et disparaît du monde. Or Œdipe est antérieur à Oreste de plusieurs générations.

je gémis! Que faire? que devenir? j'ai subi un affront qui coûtera cher à la cité d'Athènes. Ah! filles de la Nuit! infortunées, frappées d'un affreux malheur, il n'est plus pour nous que douleurs et que honte[1].

MINERVE.

Vos honneurs ne vous sont point ravis. Déesses, n'allez point, dans l'excès de votre colère, affliger de maux inguérissables la terre, habitation des mortels. Et moi aussi je suis sûre de l'appui de Jupiter; et même — pourquoi me forcer à parler de ma puissance? — Seule d'entre les dieux je sais où sont les clefs du lieu qui renferme la foudre. Mais il n'est pas besoin de la foudre. Cède à mes avis : ne lance pas sur cette terre le poison de ta langue, fruit amer qui gâte les germes du bonheur. Endors l'âpre violence de la tempête qui trouble ton âme; partage ici mes honneurs; habite avec moi ces lieux. Ici tu recevras pour offrandes les prémices de la terre; on invoquera ta faveur, aux jours de l'enfantement et de l'hymen; et tu me remercieras à jamais du conseil que je te donne[2].

LE CHŒUR.

Moi! consentir à ma honte, grands dieux! moi, si fidèle aux décrets antiques! Habiter sur cette terre, y être un objet de mépris! Horreur! horreur! Exhalons, exhalons ma colère, tout mon ressentiment. Hélas! hélas! ô terre! ô dieux! quelle douleur pénètre mon flanc! Entends, Nuit ma mère, les accents de ma rage. Les dieux m'ont enveloppée dans leurs ruses : ils m'ont

1. Hermann, comme plus haut, distribue les paroles du chant entre huit choreutes, la première et les sept dernières du chœur.

2. Le discours précédent de Minerve a quatorze vers, et celui-ci n'en a que treize. Weil, d'après son système, suppose qu'il manque dans celui-ci un vers, et il marque cette lacune entre 825 et 826, de façon que les périodes poétiques se correspondent dans les deux discours; car le premier commence par une phrase de trois vers, et il n'y en a que deux dans la première phrase de l'autre.

ravi les honneurs que me rendaient les peuples[1]; ils m'ont réduite à rien[2].

MINERVE.

Je laisse à ta colère un libre cours; je dois du respect à ton âge. Sans doute tu l'emportes de beaucoup sur moi par la sagesse; mais, moi aussi, Jupiter m'a donné de penser avec quelque discernement. N'allez pas habiter un autre pays; vous regretteriez cette contrée, c'est moi qui vous le prédis. Le temps s'écoulera, mais il ne fera qu'ajouter sans cesse à la gloire de mon peuple. Ton temple sera l'objet de la vénération des enfants d'Érechthée[3]; et les honneurs dont te combleront aux jours de fêtes et les hommes et les femmes, nulle part dans le monde tu n'en obtiendrais de comparables. Ne lance point, sur les lieux qui me sont chers, tes sanglants aiguillons, poison qui ravage les entrailles de la jeunesse, et qui les remplit d'une rage que le vin n'a pas besoin d'exciter. N'inspire pas au cœur de mes citoyens la discorde; qu'ils n'aillent pas, comme les coqs[4], se livrer entre eux de sacriléges combats. Qu'ils fassent la guerre chez

1. Au lieu de τιμᾶν δαμιᾶν, ou, suivant le scholiaste, τιμὰν δαμίαν, Ahrens lit τιμᾶν δαμαιᾶν, qu'il traduit : *de jure puniendorum parricidarum*. Louis Dindorf, dans la nouvelle édition du *Thesaurus*, avait proposé de lire δαναιᾶν (*mes honneurs antiques*), leçon préférable à celle d'Ahrens, car δαναιᾶν, dorien pour δηναιῶν, est un mot dont on connaît le sens, tandis que δαμαιᾶν ne rappelle autre chose que l'idée vague de dompter; et ce n'est pas la première fois que les Euménides se plaignent qu'on leur ravit leurs antiques honneurs, γέρας παλαιόν, comme elles s'expriment au vers 394 de la pièce. Hermann change δαμιᾶν en ἁμᾶν. Weil et Guillaume Dindorf lisent, δηναιᾶν.

2. Hermann distribue les paroles de ce chant entre les huit premières choreutes, dont deux chantent chacune deux fois.

3. Érechthée, fils de Pandion, fut un des premiers rois d'Athènes. On lui attribue l'institution des mystères d'Éleusis. Il vivait à la fin du XVI[e] et au commencement du XV[e] siècle avant Jésus-Christ.

4. On sait que, chez les Grecs, les combats de coqs étaient une récréation fort goûtée; mais il est douteux qu'on connût ces jeux au temps d'Oreste. Voyez la dernière note de l'*Agamemnon*.

l'étranger, non pas trop loin encore. C'est là que l'amour de la gloire a toute sa puissance; mais la lutte des oiseaux domestiques entre eux n'est point à mes yeux un combat. Voilà mes offres; accepte-les : bienfaisante, on te comblera de biens, on te comblera d'honneurs, et tu partageras avec nous ce séjour chéri des dieux[1].

LE CHŒUR.

Moi, consentir à ma honte, grands dieux! moi, si fidèle aux décrets antiques! Habiter sur cette terre, y être un objet de mépris! Horreur! horreur! Exhalons, exhalons ma colère, tout mon ressentiment. Hélas! hélas! ô terre! ô dieux! quelle douleur pénètre mon flanc! Entends, Nuit ma mère, les accents de ma rage. Les dieux m'ont enveloppée dans leurs ruses : ils m'ont ravi les honneurs que me rendaient les peuples; ils m'ont réduite à rien[2].

MINERVE.

Je ne me lasserai point de te donner de salutaires conseils. Je ne veux pas que jamais tu puisses dire ni que Minerve, une divinité plus jeune que toi, ni que les mortels qui habitent la cité, nous avons, par nos mépris, chassé de cette contrée d'antiques déesses. Si la persuasion a sur toi quelque empire; si mes paroles savent adoucir, charmer ton cœur, reste, je t'en conjure. Mais, si tu n'y consens pas, il n'est pas juste pourtant que cette ville voie s'appesantir sur elle ta colère ou ta haine, et que mon peuple subisse un châtiment : il ne tient qu'à

1. Hermann, Dindorf et Weil marquent tous les trois, dans ce discours, une lacune d'un vers; mais Weil la marque entre 850 et 851, Dindorf entre 855 et 856, Hermann entre 856 et 857. Weil transporte ce discours à la place du suivant (vers 881-891), qu'il ramène à la place de celui-ci. Les raisons qu'il donne de l'interversion sont tirées de son système sur la composition symétrique des scènes d'Eschyle.

2. Hermann fait chanter la première choreute et les sept dernières. Deux choreutes chantent chacune deux fois.

toi de partager la possession de cette terre, et d'y être à jamais l'objet d'un culte légitime[1].

LE CHOEUR.

Déesse Minerve, quel est ce séjour que tu me destines?

MINERVE.

Un séjour exempt de toute disgrâce : accepte, je t'en prie.

LE CHOEUR.

Eh bien, j'accepte. Quels honneurs m'y attendent?

MINERVE.

Nulle famille, sans toi, ne pourra prospérer.

LE CHOEUR.

Et cette haute puissance, c'est toi qui me l'assureras?

MINERVE.

Oui. Je comblerai de biens ceux qui t'apporteront leurs respects.

LE CHOEUR.

Et tu prendras avec moi un engagement pour jamais?

MINERVE.

Les promesses que je fais, je les tiens toujours[2].

LE CHOEUR.

Tu me désarmes, je le sens; j'abjure ma colère.

MINERVE.

Tu vas régner ici sur tous les cœurs.

LE CHOEUR.

Quels vœux exiges-tu de moi pour Athènes?

MINERVE.

Des vœux de victoire, et d'une victoire toujours loyale. Qu'avec eux conspirent et la terre, et les flots des mers, et le ciel, et le souffle des vents; que le soleil lance sur

1. Weil transporte les deux derniers vers du discours (890-891) un peu plus haut, entre 884 et 885.

2. Au lieu de ἔξεστι γάρ μοι, je lis ἔνεστι γάρ μοι, correction de Meineke.

cette terre de propices rayons. Que la terre soit féconde en fruits, en troupeaux[1]; que les citoyens vivent dans une prospérité que jamais n'affaiblisse le temps; que rien ne nuise, chez les mortels, à la santé de l'enfance. Que ta haine pour les impies grandisse encore. J'aime les hommes comme le jardinier ses plantes[2]: c'est la race seule des justes qui doit vivre exempte de maux. Voilà ton rôle. Quant à la gloire des combats, c'est moi qui rendrai les triomphes d'Athènes éternellement illustres parmi les mortels.

LE CHŒUR.

Oui, j'accepte de partager le séjour de Pallas; oui, je m'honore d'habiter une ville que favorisent et le tout-puissant Jupiter et Mars, comme l'asile des dieux, comme le rempart qui protége les autels des divinités de la Grèce. Je le souhaite, je le prédis, dans ma bienveillance : les rayons étincelants du soleil feront germer en abondance, au sein de la terre, tous les biens qui rendent la vie douce et fortunée.

MINERVE.

Mon amour pour Athènes peut s'applaudir enfin. J'ai fixé en ces lieux de puissantes, d'implacables divinités. Oui, c'est à elles qu'il a été donné par le Destin de tout régler chez les hommes. Celui qui n'a jamais été en butte

1. Je lis, avec Stanley, Schütz et d'autres éditeurs, βοτῶν au lieu de βροτῶν. Wakefield rapproche avec raison le passage d'Horace, *Odes*, I, XVII, 15, où le poëte latin semble s'être inspiré d'Eschyle, car il se sert d'une expression qui rappelle tout à fait le mot grec ἐπίρρυτον :

Hic tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.

2. Le texte dit : ἀνδρὸς φιτυποιμένος δίκην, *comme le pasteur des plantes*. La comparaison n'a pas besoin d'être justifiée. Le jardinier arrache les mauvaises herbes, et soigne les bonnes; il retranche dans les arbres le bois mort ou parasite. Minerve permet aux Euménides d'émonder la société des hommes, d'en extirper les scélérats.

à leur redoutable courroux ne sait pas encore quelles douleurs peuvent accabler la vie[1]. Les premiers crimes étaient restés impunis : un nouveau crime attache les Furies aux pas du coupable. Silencieuse, la mort le laisse pousser des cris de désespoir et de fureur : elle le réduit en poudre.

LE CHŒUR.

Que jamais un souffle empesté ne fasse périr les arbres! c'est le vœu que forme mon cœur. Que jamais l'ardeur du soleil ne brûle le germe des plantes, n'arrête l'épanouissement des bourgeons! Que jamais l'affreuse stérilité ne fasse en ces lieux sentir ses ravages! Que les brebis y soient toujours fécondes; que toujours, au temps fixé, elles y mettent bas deux agneaux! Que le peuple, comblé des trésors de la terre, remercie les dieux de si riches bienfaits[2]!

MINERVE, aux Aréopagites.

Vous entendez, gardiens d'Athènes, les vœux qu'elles font pour vous. Oui, l'auguste Érynis a un grand pouvoir

1. La phrase paraît incomplète. Plusieurs y font des additions et des corrections diverses, qui en changent plus ou moins le sens. Même avec la vulgate, on n'est pas bien sûr de ce que veut dire Minerve. Quelques-uns entendent, par οὐκ οἶδεν, que celui qui n'a pas encore été frappé porte déjà en lui-même un mal secret qui le ronge.

2. Ahrens ajoute au mot γόνος les deux mots τε γᾶς, sans doute pour que le vers, qui a cinq ïambes, soit un complet trimètre; et il entend dans un autre sens la dernière phrase du chœur : « Proventusque terræ solo dives Mercuriale deorum munus honoret (i. e. « *magnus sit metallorum ex fodinis erutorum proventus*.) » Hermann, qui n'ajoute point τε γᾶς, mais δ' ἀεί, explique comme Ahrens; et Weil, qui propose d'ajouter δ' ὁρῶν, approuve l'explication de Hermann. Je doute plus que jamais qu'il s'agisse ici de richesses minérales. Je m'en tiens donc au commentaire de Schütz. Ἑρμαίαν δόσιν ne signifie que *lucrosa dona*, ces dons que nous font les dieux tout gratuitement, pour lesquels nous devons leur adresser des actions de grâces, et, comme dit le commentateur : *fructus edant, quos homines tanquam dona et lucra deorum beneficio inventa percipiant.* Au reste, le lecteur peut choisir.

auprès des immortels qui habitent les enfers[1]; et l'on voit assez manifestement avec quelle autorité les Furies gouvernent la destinée des hommes: aux uns faisant pousser les chants de l'allégresse; aux autres n'accordant qu'une vie triste et pleine de larmes.

LE CHŒUR.

Éloignez-vous, fléaux qui tuez les hommes avant l'heure. Et vous, faites jouir longtemps les jeunes épouses des douceurs d'un heureux hyménée, déesses qui réglez le sort; filles de notre mère, Parques nos sœurs[2], divinités qui faites observer les lois, et qui, présentes à tout foyer, faites sentir dans tous les temps votre puissance; vous dont les faveurs se dispensent avec tant d'équité, et qui êtes vénérées entre tous les dieux.

MINERVE.

Il m'est bien doux de les voir ainsi favoriser ma contrée. O Persuasion, tu es chère à mon cœur[3]! C'est toi qui as prêté ton attrait à mes paroles; c'est toi qui as désarmé un courroux obstiné. Jupiter, le dieu de l'éloquence, a vaincu; la cause de la justice, entre mes mains, a remporté un complet triomphe!

LE CHŒUR.

Que jamais la Discorde, insatiable de crimes, ne fasse entendre dans la ville ses rugissements; que jamais le sang des citoyens n'abreuve, ne rougisse la poussière,

1. Je lis τοῖς ὑπὸ γαῖαν, et non τοῖς θ' ὑπὸ γαῖαν, car il ne s'agit point de deux sortes d'immortels. Cette correction de Heimsœth est approuvée par Weil dans ses *Addenda*. J'adopte de même, avec Weil, au vers suivant, la correction de Meinecke, φανέρ' ὡς τελέως, au lieu de φανέρως τελέως.

2. Je lis, avec Hermann et tous les nouveaux éditeurs, θεαί τ' ὦ Μοῖραι, au lieu de θεαὶ τῶν Μοῖραι. Avec la vulgate, on supposait qu'il s'agissait des Heures. Quelques-uns prennent ματροκασίγνηται dans son sens apparent: *sœurs de notre mère*. Mais les Parques sont pour Eschyle les sœurs des Furies.

3. Littéralement: *J'aime les yeux de la Persuasion.*

et que jamais, pour venger le meurtre, un meurtrier ne se dresse en courroux dans Athènes! Que l'intérêt de l'État l'emporte dans les cœurs[1]! Que les citoyens soient pleins les uns pour les autres d'un mutuel amour; pour l'ennemi, d'une haine unanime : l'union est le remède à tous les maux chez les mortels.

MINERVE.

Ainsi donc, revenues de leur colère, les voilà engagées dans la route des bonnes paroles[2]. Oui, ces terribles figures vont être, je le vois, le plus ferme appui de mon peuple. Rendez à ces divinités amour pour amour; honorez-les sans cesse, et ce pays et cette ville seront à jamais le séjour de la justice et de l'équité.

LE CHŒUR.

Adieu, adieu, vivez dans l'abondance et le bonheur. Adieu, peuple d'Athènes. La bien-aimée fille de Jupiter vous aime et habite près de vous[3]. Soyez toujours, par votre sagesse, dignes de son affection : ceux que Pallas couvre de ses ailes, son père les favorise à son tour.

MINERVE.

Adieu donc, vous aussi! Je marche devant vous; il faut que je vous montre votre demeure. Allez, à la lueur

1. Au lieu de κοινωφελεῖ διανοίᾳ, d'autres lisent κοινοφιλεῖ διανοίᾳ, ce qui ne fait guère que répéter l'idée déjà connue dans χάρματα δ' ἀντιδοῖεν, et ce qui supprime par conséquent une autre idée si bien à sa place. Les métriciens attaquent κοινωφελεῖ au nom du mètre; mais rien n'empêche, ce semble, d'écrire, comme l'a fait Wellauer, κοινοφελεῖ, ancienne leçon donnée autrefois par Asola (Alde).

2. Je lis, avec Musgrave, φρονοῦσαι et εὑρίσκουσι. La leçon de Dindorf et de Weil, φρονοῦσα et εὑρίσκεις, donne le même sens au fond. Mais la suite semble prouver que Minerve fait une réflexion et ne s'adresse point au chœur.

3. Tous les éditeurs, à l'exception de Weil, mettent une virgule après Διός. Mais ἴκταρ ἥμενοι Διός n'offre par lui-même aucun sens satisfaisant; et, comme dit Weil, quand même on pourrait le bien expliquer, la suite des idées montre qu'il faudrait encore supprimer la virgule.

des flambeaux de ce saint cortége, à travers les saintes victimes qu'on vous immole en sacrifice; descendez dans votre temple souterrain. Écartez loin de ce pays le malheur et la tristesse; n'envoyez vers Athènes que le bonheur et la victoire. Et vous, accompagnez ces nouvelles habitantes, citoyens, enfants de Cranaüs[1]; et puissent vos cœurs être toujours pleins de reconnaissance pour leurs bienfaits!

LE CHŒUR.

Adieu, adieu encore une fois, vous qui habitez la ville de Pallas; vous tous, dieux et mortels. Honorez de vos respects l'asile que vous nous accordez parmi vous, et jamais vous ne vous plaindrez des revers de votre fortune.

MINERVE.

Que de tels vœux sont doux à mon cœur! La lumière des flambeaux va éclairer vos pas jusque dans ces lieux souterrains; avec vous marcheront ces femmes, gardiennes de mon image sacrée. Et vous, grossissez le cortége, jeunes filles, la fleur de tout le pays de Thésée[2]; et vous, femmes; et vous, mères vénérables. Revêtez vos habits de pourpre en l'honneur des déesses; méritez leur bienveillance; faites que leur séjour en ces lieux se signale à jamais par votre constante prospérité.

LE CORTÉGE.

Allez à votre demeure[3], puissantes et vénérables filles

1. Cranaüs était un des anciens rois de l'époque mythologique auxquels les Athéniens rendaient des honneurs divins.

2. Le texte dit ὄμμα, *l'œil*, comme dans les *Choéphores* on a vu le mot ὀφθαλμός pour désigner Oreste, dernier soutien de sa famille. Weil rapporte ὄμμα aux Furies, et suppose qu'il manque, entre 1026 et 1027, un vers où elles étaient nommées. Hermann et Dindorf marquent aussi une lacune d'un vers, mais plus bas, entre 1027 et 1028, ce qui laisse à la phrase son sens traditionnel.

3. Je lis βᾶτε δόμῳ, avec tous les bons éditeurs, au lieu de βᾶτ' ἐκ δόμων, leçon évidemment fautive.

de la Nuit, chastes déesses : le cortége pieux suit vos pas. — Applaudissez, Athéniens [1] !

Descendez dans l'antique et souterrain séjour où vous serez éternellement honorées de nos respects et de nos sacrifices. — Peuple, applaudissons tous ensemble !

Propices et bienveillantes pour cette contrée, venez, augustes déesses, venez à la douce lumière des flambeaux. — Peuple, un chant d'allégresse en accompagnant leur marche [2] !

Les libations ne vous manqueront jamais ; la lumière des flambeaux brillera toujours dans votre demeure. Jupiter, le dieu qui voit tout, oui, Jupiter et la Destinée favorisèrent toujours les citoyens de Pallas. — Peuple, un chant d'allégresse !

1. Je lis χωρῖται (gens du pays), et non χωρεῖτε (marchez). Cette correction de Hermann, aujourd'hui adoptée par tout le monde, s'autorise d'Hésychius et d'Étienne de Byzance.

2. Hermann et d'autres isolent ὀλολύξατε de καθ'ὁδόν, qu'ils mettent dans la phrase précédente.

LES SUPPLIANTES.

TRAGÉDIE.

ARGUMENT.

Cette pièce est la plus simple de toutes celles que nous a laissées Eschyle. Il faut n'y voir que la suite d'une autre action, et l'introduction à une action plus saisissante et plus dramatique, qu'avait fournie au poëte la terrible légende du forfait des Danaïdes. Hors de la trilogie, comme nous les possédons, les *Suppliantes* ne sont qu'un magnifique chant en l'honneur de cette vertu qui fut la vertu antique par excellence, l'hospitalité.

Les cinquante filles de Danaüs, pour ne pas épouser les fils d'Égyptus leur oncle, quittent l'Égypte avec leur vieux père, et elles se réfugient dans l'Argolide. C'était de là qu'elles tiraient leur origine, par la nymphe Io, mère de leur race. Pélasgus, le roi des Pélasges, écoute l'histoire de leur famille, assemble son peuple, et leur fait accorder l'hospitalité. Mais un héraut égyptien arrive, envoyé par les fils d'Égyptus, qui ont suivi la trace des fugitives : il menace les Argiens de la guerre, s'ils ne rendent les filles de Danaüs. Pélasgus répond courageusement au héraut; et Danaüs, avec ses filles, est honorablement reçu dans Argos.

On suppose, avec assez de raison, qu'une pièce intitulée les *Égyptiens* formait le début de la trilogie, et expliquait les causes de l'exil de Danaüs et de ses filles, tandis qu'une autre pièce, intitulée les *Danaïdes,* montrait la mort des fils d'Égyptus et le jugement d'Hypermnestre : c'était le complément de la trilogie. On donne même à cette grande composition le nom général de *Danaïde;* mais ce nom ne se trouve dans aucun auteur ancien, et n'est qu'une hypo-

thèse, assez plausible du reste, mise en avant par quelques critiques modernes.

On ignore la date de la représentation des *Suppliantes*. J'ai dit, dans l'*Introduction*, ce qui me semblait le plus probable sur ce point, et les diverses opinions qui partagent les critiques.

LES SUPPLIANTES.

PERSONNAGES.

CHŒUR DE SUPPLIANTES. Ce sont les cinquante filles de Danaüs, accompagnées de femmes de leur suite	DANAÜS. PÉLASGUS, roi d'Argos. UN HÉRAUT égyptien. SOLDATS égyptiens.

La scène est au bord de la mer, près d'Argos. Un bois, une colline, un autel avec les statues de Jupiter, d'Apollon, de Neptune et de Mercure.

LE CHŒUR.

Jupiter, protecteur des suppliants, jette sur nous un favorable regard! Nos vaisseaux nous ont apporté des sablonneuses alluvions du Nil jusqu'en ces lieux. Nous avons quitté la contrée sainte qui touche à la Syrie; nous fuyons : nous n'avons point versé le sang, nulle sentence publique ne nous a condamnées; nous fuyons pour échapper aux fils d'Égyptus, saisies d'horreur à l'idée d'un hymen incestueux, impie[1]. Danaüs notre père nous

1. Plusieurs critiques pensent qu'on a tort d'attribuer aux Danaïdes l'horreur de l'inceste. Weil : « Ceterum non sanguinis propinquitatem, sed impietatem invitas invito patre ad servitium potius « quam ad matrimonium cogentium exhorrens. » Mais les expressions dont se sert Eschyle, ici et ailleurs, surtout au vers 38 (λέκτρων, ὧν θέμις εἴργει), ne permettent guère d'adopter cette explication. Il en est de même pour ce qu'on a lu dans le *Prométhée*, vers 855-856 : φεύγουσα συγγενῆ γάμον ἀνεψιῶν. Peu importe que la loi grecque n'ait jamais interdit le mariage entre cousins germains. Il s'agit des mœurs égyptiennes, et non des mœurs grecques. Quand même le poëte se

a donné ce conseil ; et c'est lui qui a guidé notre fuite. Il a pesé les raisons, et il s'est décidé pour le malheur le plus glorieux[1]. Il fallait, selon lui, fuir en hâte à travers les mers, et aborder dans la terre d'Argos, d'où notre race s'honore de tirer son origine. Nous descendons du mortel que conçut la génisse[2] persécutée par le taon, au simple toucher[3], au souffle seul de Jupiter. Dans quel pays plus favorable que ce pays pouvions-nous aborder, la main chargée de ces rameaux des suppliants, qu'entourent les bandelettes de laine[4] ? O ville ! ô terre ! ô limpides fontaines de cette contrée; et vous, divinités du ciel ; et vous, dieux qui régnez dans les enfers, impitoyables vengeurs[5] ; et toi enfin, Jupiter Sauveur, gardien du foyer des hommes pieux ! recevez une troupe de femmes suppliantes: qu'Argos leur donne sa bienveillante hospitalité ! Mais les fils d'Égyptus, mais cet insolent essaim, avant qu'ils aient posé le pied sur le sable de ce rivage[6], repoussez-les dans les mers, eux et

serait trompé en faisant les Égyptiens plus scrupuleux qu'ils n'étaient, nous n'avons pas le droit de rectifier la manière dont il lui a plu d'interpréter la tradition. Le procès intenté plus tard à Hypermnestre par Danaüs ne se comprend même bien que si la jeune fille a commis un crime en se résignant à être la femme de Lyncée. Les juges grecs absoudront l'accusée en vertu de la loi de leur pays.

1. Épouser aurait été aussi un malheur, mais accompagné d'infamie.

2. Épaphus, fils d'Io, fille d'Inachus, roi d'Argos. Voyez le *Prométhée*, vers 848-852.

3. Le nom d'Épaphus indiquait même, disait-on, cette origine étrange : ἐξ ἐπαφῆς.

4. Voyez la description du costume d'Oreste suppliant, au commencement des *Euménides*.

5. Βαρύτιμοι χθόνιοι. *Scholies:* οἱ βαρέως τινύμενοι καταχθόνιοι θεοί. Ces dieux protégent les suppliants; car ils punissent les hommes au cœur dur qui n'ont point observé les lois de l'hospitalité.

6. Ἀσώδει, d'après l'explication des Alexandrins, est synonyme de πηλώδει et de ψαμμώδει. Il vient de ἄσις, *alluvion*, et non de ἄση, *dégoût*.

leur navire aux agiles rames. Et là, qu'assaillis à la fois par les tourbillons retentissants de la tempête, par le tonnerre et l'éclair, par les vents dont le souffle bouleverse les flots de la mer sauvage, ils périssent avant d'avoir mis la main sur les filles d'un oncle, avant d'avoir tyranniquement profané des lits dont les écarte la loi [1].

Et toi, fils de Jupiter, nous t'invoquons aujourd'hui; toi dont la mère paissait l'herbe des prés; toi qui naquis d'une génisse, au souffle, au simple toucher de Jupiter. Épaphus, traverse les mers, viens me venger. Épaphus! ce nom te fut donné après les mois marqués par le Destin, le jour où tu vins à la lumière; ce nom qui désigne si bien ta naissance.

C'est ici que je le prononce aujourd'hui; c'est dans les prairies jadis fréquentées par ta mère! Je rappellerai ses antiques infortunes; je prouverai mon origine. Les hommes qui habitent cette terre s'étonneront, je le sais; mais ils reconnaîtront, s'ils m'écoutent, la vérité de mon récit.

Peut-être quelque Argien habile à comprendre le chant des oiseaux s'est arrêté près d'ici, et se figure, à mes tristes plaintes, entendre la voix de la déplorable épouse du perfide Térée, la voix de Philomèle poursuivie par l'épervier [2].

Chassée loin des champs, des fleuves accoutumés, Philomèle, dans son nouveau séjour, répète encore son chant de douleur : elle se souvient de la mort d'un fils; elle le voit qui s'offre à son courroux, et qui périt frappé par la main de sa mère.

1. On sait que plus tard, en Égypte, la loi et les mœurs ne connurent plus ces scrupules, et que l'usage du haut Orient, où les frères épousaient leurs sœurs, devint une règle chez les Ptolémées.

2. D'autres poëtes font de Procné, et non de Philomèle, l'épouse de Térée.

Telle, empruntant les plaintifs accents de l'Ionie, moi, fille du Nil, je meurtris ces tendres joues, ce sein oppressé de soupirs[1]. Je suis en proie aux plus affreux tourments, je tremble de crainte quand je songe aux parents dont ma fuite, loin de la sereine contrée, a pu aiguillonner l'amour.

Dieux de notre famille, défendez les droits de la justice, écoutez-nous! Ne laissez pas s'accomplir l'iniquité; montrez toute votre aversion pour l'insolence; préservez-nous d'un hymen abominable. Même après le combat, le vaincu qui prend la fuite trouve à l'autel un asile protégé par la majesté des dieux.

Puisse Jupiter être pour nous le sauveur espéré! Ta volonté, ô Jupiter! est impénétrable; et pourtant elle se montre resplendissante jusque dans les ténèbres mêmes, alors que la noire infortune vient fondre sur la race des mortels[2].

Ils s'accomplissent, ils n'échouent jamais, les desseins arrêtés dans la tête de Jupiter; car les voies de sa pensée sont couvertes d'ombres épaisses et que nul regard ne saurait percer.

Du faîte de leurs fastueuses espérances[3] il précipite

1. Il n'est pas aisé de comprendre pourquoi Schütz veut que ἀπειρόδακρυν signifie *exempt jusqu'ici de douleurs,* quand ce mot se tire si bien de ἄπειρος, *infinitus.* Ahrens, du moins, qui traduit par *lacrymarum expers,* rend ce sens supportable en ajoutant : i. e. *summo dolore, qui lacrymas non patitur.*

2. C'est au moyen de la foudre que Jupiter était censé punir les coupables. Boissonade a changé le texte à cet endroit, sans nécessité aucune, et même au détriment de la pensée, qu'il rend ainsi : *Omnes res vel in tenebris splendescunt et illuminari possunt; solæ hominum fortunæ perpetua sunt involutæ caligine.* Il y a plusieurs autres corrections, mais toutes fort arbitraires et peu satisfaisantes.

3. J'adopte la conjecture si plausible ΔΕΛΠΙΔΩΝ, pour ΔΕΑΠΙΔΩΝ, leçon qui ne s'entend pas, sinon dans l'inadmissible hypothèse de Schütz, de Boissonade et autres, qui font de ἀπιδών un substantif, ἀπίδων, qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

les mortels dans l'infortune. L'impie a beau s'armer pour la violence, il recevra des dieux le prix de son crime[1]. Assise dans le ciel, c'est du haut de ce sacré séjour que la suprême intelligence accomplit sur nous ses décrets.

Qu'elle porte ses regards sur l'arrogance des mortels; qu'elle voie les excès d'une jeunesse bouillante; qu'elle nous préserve de ces acharnés prétendants, de cette race effrénée, qu'aveugle son délire, que presse l'aiguillon du désir attaché à son flanc, et qui a dû connaître enfin notre fuite clandestine et nos mépris.

Voilà mes peines, mes infortunes! Des cris aigus, des sanglots, des larmes, entrecoupent mon déplorable récit. Hélas! hélas! — Les tristes accents conviennent à ma douleur. Vivante, je chante sur moi l'hymne lugubre de la mort. O terre d'Apis[2], j'implore ton assistance! Entends avec bonté la voix d'une étrangère[3]! Vois ma main déchirer en mille lambeaux et ces vêtements de lin, et ces voiles de Sidon qui couvrent ma tête.

Quand on jouit du bonheur, quand on vient d'échapper à la mort, on fait fumer les sacrifices sur les autels des dieux. Hélas! hélas! hélas! qui sait jamais quand finiront ses infortunes? Sais-je où va m'entraîner la tempête! O terre d'Apis, j'implore ton assistance! En-

1. Hermann lit : βίαν δ' οὔτις ἐπαλύξει τὰν ἄπονον δαιμονίων (et personne ne peut échapper à l'irrésistible force des dieux). D'autres lisent encore autrement. Avec le texte de Weil, la phrase signifie que Jupiter n'a pas même besoin d'employer la force, parce que tout est facile aux dieux.

2. Le Péloponèse. Voyez plus bas.

3. Wellauer, qui donne d'abord la leçon vulgaire καρβᾶνα δ'αὐδὰν εὐχαοεῖς, propose de lire καρβᾶνα δ'αὐδὰν εὖα κοννεῖς, et c'est la leçon qu'Ahrens a adoptée. Elle signifie : « Eh bien, tu comprends mon langage étranger. » Ce serait alors une consolation que les suppliantes se donneraient à elles-mêmes. Boissonade lit, à son tour : εὐ, γᾶ, κοννεῖς (terre, tu comprends bien, etc.). J'ai adopté le sens le plus simple et la tournure la plus claire.

tends avec bonté la voix d'une étrangère! Vois ma main déchirer en mille lambeaux et ces vêtements de lin, et ces voiles de Sidon qui couvrent ma tête.

La rame, certes, et l'édifice de bois aux voiles de lin qui me garantissait des flots, et le souffle des vents, m'ont heureusement transportée et m'ont soustraite aux orages de la vengeance[1]. Jusqu'ici je ne reproche rien aux dieux. Puisse donc me montrer jusqu'à la fin sa bienveillance, Jupiter, le dieu qui voit tout[2]! Puissions-nous, noble lignée d'une auguste aïeule, échapper — hélas! hélas! — à la couche de tels époux, rester libres et vierges!

Et toi, exauce ma prière, toi dont rien ne trouble jamais l'œil serein, chaste fille de Jupiter[3]; jette sur moi tes regards! Vierge, défends des vierges; mets-nous à l'abri de la violence et de la persécution. Puissions-nous, noble lignée d'une auguste aïeule, échapper — hélas! hélas! — à la couche de tels époux, rester libres et vierges!

Si vous nous abandonnez, dieux de l'Olympe, nous avons la corde pour ressource; mortes, nous irons rejoindre, dans leur séjour, les noirs fils de la Terre, cette race qu'écrasa la foudre; nous irons présenter nos rameaux suppliants à l'hôte qui ne repoussa jamais personne, au Jupiter qui règne sur les morts[4].

1. J'ai donné un sens moral au mot ἀχείματον. On peut aussi l'entendre seulement de ce que la traversée d'Égypte en Grèce s'est faite sans qu'on ait eu à essuyer de tempête.

2. Devant παντόπτας, Hermann et Weil ajoutent l'épithète παντάρχας (qui commande à tout), pour qu'il y ait correspondance métrique avec ἀδμῆτας ἀδμῆτα, vers 149, et conformément à l'exemple de Sophocle, *OEdipe à Colone*, vers 1085 : ἰὼ Ζεῦ, θεῶν πάνταρχε, παντόπτα.

3. Diane. Quelques-uns entendent, par ἐνώπια, le temple de la déesse, et pensent que ce temple s'élevait en effet sur la scène. Weil applique l'expression au spectacle que présente la troupe des Danaïdes en prière. Je m'en tiens à l'explication alexandrine.

4. Pluton était souverain absolu des enfers, comme Jupiter l'était du ciel et de la terre.

O Jupiter! une colère divine, hélas! harcela Io sans relâche. Je reconnais, aux coups qui me frappent, la main de ta puissante épouse : oui, c'est un souffle ennemi qui a soulevé la tempête.

Quels indignes reproches s'élèveraient contre Jupiter[1], s'il dédaignait aujourd'hui le fils de la génisse, celui qui jadis lui dut la vie, s'il détournait son visage à mes prières. Que du haut du ciel il entende ma voix qui l'implore. O Jupiter! une colère divine, hélas! harcela Io sans relâche. Je reconnais, aux coups qui me frappent la main de ta puissante épouse : oui, c'est un souffle ennemi qui a soulevé la tempête[2].

DANAUS.

Mes enfants, il faut user de prudence. L'expérience d'un vieillard, la tendresse d'un père, ont guidé votre fuite à travers les flots. Maintenant que vous avez touché le rivage, ne donnez rien au hasard; gravez dans votre esprit ce que je vais vous dire. Je vois un tourbillon de poussière, muet avant-coureur d'une armée. Les moyeux tournent, et l'essieu grince. J'aperçois des soldats couverts de leurs boucliers, agitant leurs lances; des coursiers, des chars aux parois arrondies. Ce sont probablement les chefs de ce pays, qui viennent par eux-mêmes examiner qui nous sommes : des messagers leur auront appris notre arrivée. Soit qu'un désir de paix ait mû cette troupe, soit qu'une farouche colère les enflamme, à tout événement, le plus sûr, ô mes filles, c'est de nous réfugier sous cette colline où siége, comme vous voyez,

1. Au lieu de ἐνέξεται, Ahrens lit ἐνεύξεται, et la phrase signifie en latin, selon lui : « Et tum non injustis (*quibus justitia Jovis celebretur*) sermonibus Jupiter exultabit. » Mais je préfère toujours l'ancienne leçon, avec l'interprétation de Schütz : *Profecto Jupiter male audiret; in rumores ejus numine parum dignos incurreret.*

2. Le texte vulgaire ne donne pas ce dernier refrain, qu'ont rétabli avec tant de raison les éditeurs modernes.

le conseil des dieux[1]. Un autel défend mieux qu'un rempart : c'est un bouclier impénétrable. Courez; que les rameaux des suppliants, chargés de bandelettes de laine blanche, que ces ornements aimés de Jupiter arment dignement vos mains suppliantes; faites à vos hôtes une réponse noble, touchante, sans paroles inutiles, telle qu'il convient à des étrangères. Expliquez bien que votre exil n'est pas la punition du sang versé. Que votre voix, dans le récit, n'ait pas dès l'abord trop d'assurance; que votre front soit modeste, votre œil calme; que tout votre visage annonce la résignation. De la gravité dans vos réponses; pas de mots inutiles : les gens d'ici détestent la prolixité[2]. Il faut céder, ne l'oubliez pas : étrangères et fugitives, le besoin vous presse. Un langage altier ne sied point aux humbles.

LE CHŒUR.

Prudents sont tes discours, mon père, mais ils s'adressent à de prudents esprits. Nous aurons bien soin de nous rappeler tes sages recommandations. Puisse Jupiter, l'auteur de notre race, avoir les yeux sur nous!

DANAUS.

Ne tarde plus; hâte-toi d'exécuter ton dessein[3].

1. Le mot ἀγών signifie primitivement *assemblée*, et ἀγώνιοι θεοί équivaut à θεῶν ἀγών. Le sens revient à peu près au même, si l'on prend ἀγώνιος comme synonyme de ἀγοραῖος. Il s'agit des grands dieux dont les images étaient placées à côté les unes des autres, sur les places publiques, dans quelque endroit apparent. Ici, elles sont réunies sur un monticule. Voyez l'*Agamemnon*, vers 513. L'interprétation vulgaire du mot ἀγώνιος, là et ici (belliqueux, etc.), est une erreur des lexicographes.

2. C'est ici une sorte d'anachronisme; car il est fort douteux que les Pélasges d'Argos aient eu pour les longs discours cette aversion qui distingua plus tard les populations doriennes du Péloponèse, et particulièrement les Spartiates. Le texte est un peu vague dans les termes; mais il est éclairci plus loin, vers 273, par la réflexion qui termine le discours de Pélasgus : μακράν γε μὲν δὴ ῥῆσιν οὐ στέργει πόλις.

3. Hermann et plusieurs autres éditeurs arrangent les vers 210-215

LE CHŒUR.

Oui; je voudrais déjà être assise à l'autel près de toi.

DANAUS, s'adressant à la statue de Jupiter.

O Jupiter! prends pitié de nous, avant que nous ne succombions à la douleur.

LE CHŒUR.

Qu'il jette sur nous un regard de bonté! L'événement, s'il veut, comblera nos désirs.

DANAUS, montrant la statue d'Apollon.

Maintenant, invoquez cet oiseau de Jupiter[1].

LE CHŒUR.

Salutaires rayons du soleil, soyez-nous propices! Chaste Apollon, dieu jadis exilé du ciel, vois notre destinée semblable à la tienne; aie pitié de nous!

DANAUS.

Oui, qu'il ait pitié de nous, qu'il accoure à notre aide!

LE CHŒUR.

Quelle autre de ces divinités dois-je invoquer encore?

DANAUS, montrant la statue de Neptune.

Voilà le trident, arme de Neptune.

de manière à conserver la stichomythie ou dialogue monostique; ce qui exige plusieurs déplacements, et suppose une lacune d'un vers prononcé par le chœur.

1. Il y a, dans cette phrase, un jeu de mots fort étrange : le soleil se nomme, poétiquement, ἀλέκτωρ, le nom du coq est ἀλεκτρύων, et l'un et l'autre chassent le sommeil. Ces analogies ont suffi à Eschyle pour lui faire transporter au soleil ce qui s'applique plus exactement au coq. Cette remarque est de Stanley. J'ai dit, à la fin de l'*Agamemnon*, que faire parler de coqs ou de poules, quand il s'agit de personnages contemporains de la guerre de Troie, c'était peut-être faire un anachronisme; à plus forte raison en était-ce un quand les personnages appartiennent à des temps aussi reculés que Danaüs et ses filles. Suivant Hermann, l'expression était amenée par une réflexion du chœur à l'aspect de la statue du Soleil, ayant un coq parmi ses attributs. C'est cette réflexion qui aurait comblé la lacune. Mais Weil croit que le vers du chœur se rapportait à ce qui précède.

LE CHŒUR.

Il m'a sauvée dans ma fuite; qu'il me soit propice encore sur cette terre !

DANAUS, montrant la statue de Mercure.

Cet autre, c'est Mercure, tel qu'il est consacré par la tradition des Grecs.

LE CHŒUR.

Puisse-t-il donc être pour nous un héraut de liberté et de bonheur[1] !

DANAUS.

Tous ces dieux ont un autel commun : honorez-les tous ensemble. Asseyez-vous dans le lieu sacré, essaim de colombes qu'épouvante une troupe d'éperviers, d'incestueux ennemis, de parents opprobre de leur race. L'oiseau qui dévore un oiseau peut-il rester pur? Mais comment resterait-il pur, le ravisseur qui épouse une vierge malgré elle, malgré son père? Non, même dans les enfers, même après la mort, le coupable n'évitera point le châtiment dû à son crime. Là, un autre Jupiter, on le sait, juge souverainement les crimes des morts. — Faites donc bien attention, et mesurez sagement vos réponses, si vous voulez que le succès couronne vos vœux.

PÉLASGUS.

Qui êtes-vous, étrangères? D'où venez-vous, parées de ces vêtements, de ces voiles barbares? Car ce n'est point là le costume des femmes d'Argos, ni d'aucun pays de la Grèce. Quoi ! vous vous présentez dans ces lieux sans vous faire annoncer par des hérauts, sans y avoir aucun protecteur, sans guides pour vous y conduire ! et vous ne tremblez pas de crainte ! Votre confiance m'étonne. Voilà des rameaux, comme ceux des suppliants, déposés près de vous à l'autel des grands dieux. Vous êtes des

1. Mercure, comme on l'a vu plusieurs fois dans Eschyle, était le dieu des hérauts.

suppliantes : c'est là tout ce que la Grèce peut deviner de certain. Je pourrais d'ailleurs faire à votre sujet telle ou telle conjecture; mais vous avez une voix, et je suis à portée : fixez donc mon incertitude.

LE CHŒUR.

Mon costume, tu l'as bien dit, est étranger. Mais, avant tout, est-ce à un simple citoyen que je parle, ou à un prêtre, gardien des temples, ou au chef de la ville?

PÉLASGUS.

Quant à ma compétence pour te questionner et écouter tes réponses, mets-toi l'esprit en parfait repos. Je suis le fils de Paléchthon; fils de la Terre[1]; je suis Pélasgus, le souverain de cette contrée. Le peuple qui la cultive, et qui m'est soumis, ce sont les Pélasges, nom emprunté, comme bien tu penses, à celui de son roi. Je commande à tout le pays qu'arrosent, vers le couchant, l'Algus[2] et le Strymon[3]. Mon empire comprend et la terre des Perrhèbes, et celle qui s'étend par delà le Pinde jusqu'aux frontières des Péons, et encore les montagnes de Dodone. De l'autre côté, la borne, c'est la mer[4]. Voilà les lieux où je commande, et

1. Le mot γηγενοῦς peut être rendu simplement par *indigenæ*, comme dans la traduction d'Ahrens, mais à condition qu'on tiendra compte de la prétention des anciens Grecs, qui ne se croyaient pas originaires d'une contrée étrangère. Le nom même de Paléchthon, *vieille terre,* justifie suffisamment le sens que j'ai donné à γηγενοῦς.

2. L'Algus est inconnu. Stanley propose de lire l'Apsus, ou plutôt encore l'Axius, fleuve de Thessalie dont il est question dans les *Perses*. La plupart des éditeurs récents changent Ἄλγος en ἁγνός, épithète du Strymon, Eschyle ayant appelé le Strymon ἁγνός, au vers 497 des *Perses*.

3. C'est le fleuve de Thrace dont Eschyle a parlé plusieurs fois dans d'autres pièces.

4. Il est certain, malgré le peu qu'on sait de l'histoire des Pélasges, qu'ils avaient couvert de leur population presque toute la Grèce, depuis la Thrace jusqu'à l'extrémité du Péloponnèse. On trouve aussi dans l'Italie des traces de leur passage. Mais c'est à une époque

je n'ai pas tout dit[1]. Depuis longtemps cette contrée-ci, en l'honneur d'un médecin, a reçu le nom de terre d'Apis. Car Apis, un fils d'Apollon, un médecin, un prophète, vint ici des bords de Naupacte[2], et il purgea notre pays de ces monstres destructeurs qu'avait produits la terre souillée par d'antiques meurtres : bêtes dévorantes, serpents furieux[3], ennemis éternellement acharnés des mortels. Apis, par ses remèdes, guérit les morsures, extermina les monstres, et mérita la reconnaissance des Argiens. Pour prix de ses bienfaits, nous mêlons encore dans nos prières le nom d'Apis. — Je me suis fait connaître : à ton tour, dis-moi quelle est ta race ; continue ton récit. Mais notre peuple, je t'en préviens, n'aime pas les longs discours.

LE CHŒUR.

La réponse sera courte et claire. Nous avons l'honneur d'être de race argienne ; nous sommes le sang de cette génisse qui mit au monde un noble fils. Voilà la vérité ; je donnerai toutes les preuves.

PÉLASGUS.

Vous me faites-là, étrangères, un récit qui passe ma créance. Votre race, dites-vous, est la nôtre, la race argienne ; mais, à vous voir, on vous prendrait plutôt pour des femmes de Libye, jamais pour des femmes de notre pays. C'est sur les bords du Nil qu'a dû grandir pareille plante ; ces traits sont bien ceux dont reçoivent l'empreinte les enfants conçus dans le sein des Cypriennes[4].

bien antérieure à celle de Danaüs et d'Égyptus, qu'il faut placer leur domination.

1. L'expression d'Eschyle est très-vague, et elle a été interprétée par les modernes de plusieurs façons différentes. Je donne l'explication vulgaire, celle qui a cours depuis les Alexandrins.

2. Ville de la Grèce propre, aujourd'hui Lépante.

3. Heimsœth lit δάκνονθ' ὅμιλον, et Weil δακῶν ὅμιλον, au lieu de δράκονθ' ὅμιλον ou δρακονθόμιλον. Ces corrections affaiblissent la pensée, et réduisent l'expression à une tautologie.

4. Il n'y a point ici d'erreur géographique. Étienne de Byzance

J'entends dire aussi que les Indiennes nomades des pays voisins de l'Éthiopie voyagent montées sur des chameaux : ce sont à la fois et leurs coursiers et leurs bêtes de somme. Il y a encore les Amazones, ces femmes sans époux, qui vivent de chair crue : si vous portiez des arcs, je vous prendrais assurément pour elles. Mais explique-toi, que je sache comment ton origine, ta souche est argienne.

LE CHŒUR.

On raconte qu'Io, la gardienne du temple de Junon, naquit jadis dans ce pays d'Argos, Io qui, tu l'as souvent entendu répéter[1].....

PELASGUS.

Simple mortelle, ne dit-on pas qu'elle reçut Jupiter dans ses bras?

LE CHŒUR.

D'abord Junon ne s'aperçut pas de leurs amours[2].

PÉLASGUS.

Mais enfin un jour elle devint jalouse : que se passa-t-il alors?

LE CHŒUR.

La déesse d'Argos[3] changea la mortelle en génisse.

mentionne une ville de Cypre, qui était située dans la Libye. Il y a dans le texte une expression énergique, que le mot *conçus* ne rend que très-imparfaitement. Le latin seul oserait dire : *character... a maribus fabris impressus est.* Heimsœth rapporte ceci à la statuaire, et il change ἀρσένων en ἀρτίων. Le texte vulgaire donne une image bien autrement frappante.

1. On croit qu'il manque ici un vers dans le texte; mais on peut supposer tout aussi bien que Pélasgus interrompt le chœur dès qu'il entend le nom d'Io, dont l'histoire lui est si connue. Weil et Dindorf intervertissent les vers 294-295, et donnent ainsi deux vers au chœur et deux au roi.

2. On suppose ici une autre lacune, mais avec moins de vraisemblance encore. Je pense, comme Wellauer, que rien ne manque au sens, et que d'ailleurs la stichométrie, suivant son expression, ne doit pas être violée, c'est-à-dire que chaque interlocuteur ne doit prononcer qu'un seul vers.

3. Junon était particulièrement adorée chez les Argiens.

PÉLASGUS.

Génisse, le front chargé de cornes, Jupiter s'approcha-t-il d'elle encore?

LE CHŒUR.

Oui, sous la forme d'un impétueux[1] taureau.

PÉLASGUS.

Que fit alors la puissante épouse de Jupiter?

LE CHŒUR.

Elle donna pour gardien à la génisse celui qui voyait tout.

PÉLASGUS.

Ce pâtre tout voyant, ce pâtre d'une génisse seule, quel était-il?

LE CHŒUR.

Argus, le fils de la Terre, celui qu'a tué Mercure.

PÉLASGUS.

Quel fléau déchaîna-t-elle encore sur l'infortunée génisse?

LE CHŒUR.

Cet insecte bourdonnant qui s'attache aux bœufs, qui les met en fureur, un taon, comme on l'appelle sur les bords du Nil[2].

PÉLASGUS.

Ainsi, victime de Junon, une longue course l'entraîna loin de ce pays.

1. Le texte dit davantage : βουθόρῳ, *vaccas ineunti.*

2. Le mot οἶστρος n'est rien moins qu'égyptien ; et, comme dit Virgile en parlant de cet insecte :

> ..... cui nomen asylo
> Romanum est, οἶστρον Graii vertere vocantes.

Mais il ne faut pas prendre à la lettre les expressions d'Eschyle, et d'ailleurs certains éditeurs regardent comme interpolé le deuxième vers de la réponse du chœur. Weil le conserve, mais en changeant οἱ Νείλου en οἱ μήλων. Hermann, Weil, Dindorf et d'autres donnent ce vers à Pélasgus, et rétablissent la stichomythie. Ils supposent qu'un ers manque, entre 311 et 312.

LE CHŒUR.

Précisément; c'est ce que j'allais dire moi-même.

PÉLASGUS.

Et elle arriva à Canope[1], et jusqu'à Memphis[2].

LE CHŒUR.

Et Jupiter, en lui touchant le front de sa main, la rendit mère.

PÉLASGUS.

Quel est donc ce fils de Jupiter qui eut pour mère une génisse?

LE CHŒUR.

Épaphus, dont le nom rappelle si bien la délivrance d'Io[3].

PÉLASGUS[4].

*****.

LE CHŒUR.

Libye, qui porta le nom de la plus grande des parties de la terre[5].

PÉLASGUS.

Libye fut mère : quels furent ses enfants?

LE CHŒUR.

Elle n'eut que Bélus. Bélus eut deux fils; l'un d'eux, le voilà, c'est mon père.

PÉLASGUS.

Dis-moi maintenant le nom de ce sage mortel.

1. Ville d'Égypte, située à l'une des embouchures du Nil, appelée de son nom bouche Canopique.

2. Dans la moyenne Égypte, sur le Nil, un peu au-dessus du Delta.

3. Eschyle rapporte le mot Ἔπαφος à ἐπαφάω, toucher. Voyez la prédiction de Prométhée, vers la fin.

4. Il ne reste du vers prononcé par Pélasgus qu'une seule syllabe. Il demandait probablement quels avaient été les enfants d'Épaphus.

5. Kruse et Weil lisent μέγιστον γῆς πέδον, au lieu de μέγιστον ὄνομα γῆς, parce que c'est Libye qui a donné son nom à la contrée, et non la contrée à Libye. Avec cette correction, le chœur dit seulement que Libye fut reine d'un grand pays.

LE CHŒUR.

Danaüs. Son frère à cinquante fils.

PÉLASGUS.

Dis-moi aussi, je te prie, le nom de ce frère..

LE CHŒUR.

Égyptus. Tu connnais notre antique origine: protége-nous; relève de son infortune une famille argienne.

PÉLASGUS.

Oui, je le vois, votre race est sortie jadis de cette contrée. Mais comment avez-vous pu quitter les demeures paternelles? Quel malheur est venu fondre sur vous?

LE CHŒUR.

Roi des Pélasges, il est pour les humains des maux de bien des sortes. Nulle part l'aile de l'infortune ne se montre la même aux yeux. Qui jamais se fût imaginé cette fuite inattendue? qui l'eût dit que, liée avec Argos par une antique parenté, j'y chercherais asile contre un odieux hymen?

PÉLASGUS.

Que demandes-tu, dis-moi, réfugiée sous la protection de nos dieux tutélaires? Pourquoi dans tes mains ces rameaux verts, ornés de bandelettes blanches?

LE CHŒUR.

C'est pour ne pas devenir l'esclave des fils d'Égyptus.

PÉLASGUS.

Est-ce par haine? est-ce par la crainte d'un crime?

LE CHŒUR.

Payer de sa dot un parent pour lui obéir!

PÉLASGUS.

La dot! c'est par la dot, chez les mortels, qu'on augmente son aisance, son pouvoir.

LE CHŒUR.

Et que sans effort on se tire de l'indigence.

PÉLASGUS.

Eh bien! que vais-je faire pour remplir envers vous mon devoir?

LE CHOEUR.

Si les fils d'Égyptus nous réclament, ne nous livre pas.

PÉLASGUS.

Ce parti est dangereux; c'est m'exposer aux hasards d'une guerre.

LE CHOEUR.

Mais la Justice protége nos défenseurs.

PÉLASGUS.

Oui, si dès l'origine elle s'est déclarée pour votre cause.

LE CHOEUR, montrant l'autel.

Tu vois la poupe d'Argos couronnée de nos rameaux[1]: laisse-toi toucher.

PÉLASGUS.

Je frissonne à l'aspect des rameaux qui ombragent cet autel.

LE CHOEUR.

Terrible est le courroux de Jupiter, le dieu des suppliants. — Fils de Paléchthon, roi des Pélasges, écoute-moi d'un cœur favorable. Je suis là, suppliante devant toi, exilée, errante, comme la génisse poursuivie par le loup[2] à travers les rocs escarpés, et qui mugit pour appeler le secours du pâtre, pour lui raconter ses peines.

1. Schütz explique très-bien le sens des mots πρύμναν πόλεος, que Stanley n'avait pas entendus, et qu'il rapportait fort mal à propos à Pélasgus lui-même. Cette poupe d'Argos, c'est l'autel auprès duquel se sont réfugiées les suppliantes : la réponse de Pélasgus elle-même en fait foi. Cette métaphore n'a rien d'étrange si l'on songe que l'autel était situé à l'extrémité de la ville, et sur le bord de la mer. La correction de Robortello, admise par Abresch, σὺ, πρύμνα πόλεος, est donc inutile, et serait d'ailleurs difficile à justifier.

2. Au lieu de λευκόστικτον (aux blanches taches), je lis λυκοδίωκτον, correction de Hermann adoptée par tous les éditeurs récents.

PÉLASGUS.

Je vois cette jeune troupe ombragée de rameaux verts, suppliante à l'autel de nos dieux tutélaires. Puisse être sans dommage pour nous l'arrivée de ces hôtes, enfants étrangers d'Argos! puisse cet événement inespéré, imprévu, ne point attirer sur nous la guerre! Argos n'a pas besoin de fléaux. . . . . .

LE CHŒUR.

Thémis, déesse des suppliants, fille de Jupiter, du dispensateur des biens, jette les yeux sur moi, car aucun crime n'a causé ma fuite. — Et toi, vieillard, apprends ceci d'une jeune fille : il faut respecter un suppliant; car ses offrandes, s'il est pur, sont toujours agréées des dieux[1].

PÉLASGUS.

Ce n'est point à mon foyer que vous êtes assises en suppliantes. S'il y a un sacrilége, la cité y est intéressée tout entière : c'est au peuple tout entier à en chercher le remède. Je ne puis rien promettre, avant d'avoir communiqué votre demande à tous ces citoyens qui m'accompagnent.

LE CHŒUR.

La cité, c'est toi-même : c'est toi qui es le peuple tout entier, toi monarque sans contrôle, toi qui présides à l'autel, foyer de la contrée. Ta volonté n'a pas de rivale; seul tu es armé du sceptre, seul tu t'assieds sur le trône;

1. Le texte est fort altéré à cet endroit. Au lieu de οὔπερ, après αἰδόμενος, le scholiaste semble avoir lu un mot qui signifiait : *tu ne seras pas pauvre*. La pensée du chœur serait alors : *Si tu respectes un suppliant, tu n'auras rien à craindre de la fortune; car les offrandes d'un homme pur sont*, etc. Schütz lit οὐκ ἀπορεῖς, et Ahrens οὐ πένει (*rerum non eges*), qui revient au même. Boissonade suppose une lacune d'un vers après οὔπερ, comme Schütz en supposait une, mais avec moins de raison, après ἀπορεῖς. Il y a encore d'autres remaniements.

c'est toi qui règles tout : crains que le sacrilége ne retombe sur toi[1].

PÉLASGUS.

Que le sacrilége retombe sur mes ennemis! Je ne puis ni vous secourir sans dommage pour moi, ni, sans dureté, mépriser vos prières. Je ne sais à quoi me résoudre, je ne sais quel parti choisir, l'âme saisie d'une égale crainte à l'idée d'un accueil ou d'un refus.

LE CHŒUR.

Un gardien, songes-y, veille d'en haut sur les infortunés mortels qui trouvent leurs proches sourds à de justes prières. Les gémissements de l'opprimé armeront contre l'oppresseur l'impitoyable courroux de Jupiter, protecteur des suppliants.

PÉLASGUS.

Pourtant si les fils d'Égyptus ont un droit sur ta personne en vertu des lois de ton pays, à titre de consanguins les plus proches, qui osera leur résister? Il te faut donc prouver, devant le tribunal, qu'ils n'ont sur toi, d'après les lois d'Égypte, aucun droit légitime[2].

LE CHŒUR.

Ah! que jamais je ne tombe entre les mains de ces hommes! Pour échapper à un hymen odieux, ne m'abandonné-je pas sur toutes les mers à la conduite des étoiles? Prends donc pour alliée la Justice; juge comme le commande le respect dû aux dieux.

1. Les rois grecs des temps héroïques n'étaient point des monarques absolus. Mais les Danaïdes n'ont connu, en Égypte, que des chefs armés d'une autorité sans contrôle. Elles parlent le langage de leur pays.

2. La loi attique mettait les femmes sous la tutelle de leurs plus proches parents. Eschyle suppose que cette loi est en vigueur à Argos. Voilà pourquoi Pélasgus s'effraie à l'idée que la loi est peut-être la même en Égypte. Comment alors repousser les fils d'Égyptus?

PÉLASGUS.

Le jugement est difficile à porter; ne me choisis pas pour juge. Je l'ai dit tout à l'heure : je ne ferais rien sans le peuple, en eussé-je même le pouvoir. Il ne faut pas que le peuple me dise un jour, s'il arrivait quelque revers : « Pour sauver des étrangères, tu as perdu Argos. »

LE CHŒUR.

Jupiter pèse la cause entre mes proches et moi : la balance penchera d'un côté; et toujours ce dieu juste condamne les méchants, absout les bons. Jupiter tient pour tous la balance égale : que crains-tu donc de te montrer juste?

PÉLASGUS.

Cette affaire ne peut être menée à bien que par une réflexion profonde Il me faut, comme au plongeur qui descend dans l'abîme, un œil perçant et que ne trouble point l'ivresse[1]. J'ai à pourvoir tout ensemble à la sûreté de mon peuple et à la mienne; j'ai à défendre contre les entreprises de la violence les otages sacrés qui sont dans mes mains. Vous livrer, vous ainsi réfugiées à l'autel des dieux, ce serait appeler sur nous la vengeance et la destruction. Hôte terrible, le dieu qui punit le crime n'abandonne point le coupable, même après la mort, même au sein des enfers. N'ai-je pas besoin, à votre avis, d'une attentive sollicitude, pour mener à bien cette affaire?

1. Schütz a changé, par délicatesse, cette expression φνωμένον ou οἰνώμενον en δινώμενον, *pris de vertige;* correction inutile, et qui affaiblit le sens. Boissonade, sans en donner aucune raison, lit μηδ' ἄγαν ἄνω μένειν, qui dépendrait du verbe δεῖ. Mais on conviendra que cette sorte de glose de ἐς βυθὸν μολεῖν n'est guère qu'une platitude. *Pour aller au fond et ne pas trop rester en haut* me semble intolérable en soi, et à plus forte raison substitué à une expression juste, énergique et vraiment eschyléenne. Tous les éditeurs récents ont gardé φνωμένον.

LE CHŒUR.

Mets-y toute ta vigilance; remplis les devoirs d'un hôte juste et pieux; ne trahis point une exilée que la violence impie a chassée d'une contrée lointaine; ne me laisse point enlever comme une proie, malgré l'abri que nous ont prêté tous ces dieux, ô toi qui règnes ici en souverain maître! Vois toute l'insolence de ces mortels, et ne t'expose point à la colère divine[1]. Ne souffre pas qu'une malheureuse suppliante, devant tes yeux mêmes, soit arrachée du pied de ces statues, au mépris de la justice, et traînée comme une cavale; ne souffre pas qu'ils me saisissent par les bandeaux qui ornent mon front, par les voiles qui me couvrent. Tes enfants, n'en doute point, ton palais même, à quelque parti que tu t'arrêtes, en recevront un jour le prix. Telle est la loi qu'a établie Jupiter : garde-toi de d'oublier cette loi!

PÉLASGUS.

Je ne l'ai point oubliée; c'est là que viennent aboutir tous mes pensers. Une guerre terrible, ou avec les fils d'Égyptus, ou avec les dieux[2], voilà notre alternative! Et déjà tous les clous de la carène sont plantés; déjà le navire roule sur les cylindres[3]! De tous côtés je

1. L'impératif φύλαξαι a le sens réfléchi. Les scholies expliquent κότον : τὸν τοῦ Διός. L'expression est plus générale. Weil : κότον, *iram deorum*.

2. Il y a seulement, dans le texte, ἢ τοῖσιν ἢ τοῖς πόλεμον. L'un des deux articles désigne évidemment les fils d'Égyptus; l'autre, le premier ou le second, n'importe, m'a paru s'appliquer aux dieux. Ahrens traduit l'un par *cum his supplicibus*, ce qui rend l'alternative assez ridicule, et ce qui ne devient supportable que par la considération même de ces dieux sous la protection desquels se sont mises les suppliantes.

3. On a fait mille conjectures pour trouver, disait-on, un sens au texte de ce passage, lequel semble pourtant fort intelligible. C'est tout simplement une expression poétique, comme nous pourrions dire : *le navire est lancé,* au lieu de l'expression vulgaire : *nous ne pouvons plus reculer.*

n'aperçois que tourment[1]. Qu'on ait vu sa maison ravagée, qu'on ait perdu ses biens, on peut recouvrer au delà ses pertes, amonceler d'immenses trésors, s'il plaît à Jupiter réparateur. Qu'un trait blessant parte de notre langue, et que la douleur de l'offense ait violemment troublé l'âme d'un ami, une parole peut apaiser la tempête qu'une parole avait soulevée. Mais voir couler le sang des siens! c'est un malheur qu'il faut conjurer par tous les remèdes : il faut immoler mille victimes aux dieux; il faut leur présenter mille offrandes. Peut-être me trompé-je sur les dangers de la lutte à soutenir[2]; mais je me consolerai de m'être mépris, de m'être à tort livré à des prévisions funestes. Puisse donc, contre mon attente, l'événement être heureux!

LE CHŒUR.

Écoute mes dernières prières.

PÉLASGUS.

J'ai écouté jusqu'ici; parle donc, j'écoute encore.

LE CHŒUR.

J'ai des ceintures qui entourent, qui serrent sur moi mes habits.

PÉLASGUS.

Oui, c'est une partie nécessaire du vêtement des femmes.

LE CHŒUR.

Eh bien, il y a là, sache-le, une belle ressource.

PÉLASGUS.

Explique-toi; que veux-tu dire?

LE CHŒUR.

Si tu ne rassures par un serment une troupe infortunée.

1. Weil a transposé ce vers un peu plus bas, entre 452 et 453.
2. Je prends, comme Weil, παροίχομαι dans un sens moral.

PÉLASGUS.

Ces ceintures, cette ressource, à quel usage vas-tu les employer?

LE CHŒUR.

A orner ces statues de tableaux d'une nouvelle sorte[1]?

PÉLASGUS.

Ces mots sont une énigme. Parle en termes clairs.

LE CHŒUR.

Nous nous pendons, sur l'instant même, à ces dieux.

PÉLASGUS.

Ah! ces paroles déchirent mon cœur.

LE CHŒUR.

Tu as compris : j'ai rendu assez clairement, assez visiblement ma pensée.

PÉLASGUS.

Ah! que d'insurmontables difficultés de toutes parts! Des maux innombrables fondent comme un torrent sur moi. Me voilà lancé sur la mer sans fond de l'infortune; et nul moyen d'atteindre au rivage, et même nul port qui puisse m'abriter contre la tempête. Si je ne vous accorde pas l'objet de vos demandes, il n'est pas d'expiation pour effacer la souillure dont nous couvrirait votre résolution désespérée. Mais, si j'offre le combat devant nos murs à ces fils d'Égyptus tes proches, n'est-ce pas un malheur bien affreux que, pour sauver des femmes, nous arrosions de notre sang le sol de la patrie? Et pourtant il faut redouter le courroux de Jupiter, du dieu des suppliants : il n'est rien, pour les mortels, qui soit plus formidable. — Toi, vieillard, père de ces jeunes filles, prends tout à l'heure ces rameaux dans tes bras; porte-les aux autels des autres dieux de ce pays, afin que tous les citoyens voient le motif qui vous amène, et

1. On suspendait aux images sacrées des tableaux votifs parmi les autres offrandes, armes, vases, habits précieux, etc.

que moi-même je ne sois point en butte aux reproches[1]; car le peuple aime à trouver en défaut ses chefs. A l'aspect de ces rameaux, la pitié sera générale, et fera éclater sans nul doute, parmi les Argiens, une vive haine contre vos persécuteurs, un intérêt plus vif encore pour votre infortune. Toujours on se sent porté à prendre le parti des faibles.

DANAUS.

Certes, il est pour nous d'un bien grand prix d'avoir trouvé un protecteur aussi digne de nos respects. Mais donne-moi des hommes du pays pour m'escorter et me montrer la route, afin que nous trouvions les autels qui se dressent devant les sanctuaires, et où siégent les dieux protecteurs d'Argos, sans que rien n'arrête notre marche à travers la ville. Nos traits ne sont pas les mêmes que les vôtres; la race que nourrissent les bords du Nil diffère de celle qui vit sur les bords de l'Inachus. Prends-y garde. Trop de confiance pourrait faire naître un malheur. On a vu jusqu'à des amis tuer, par ignorance, leurs propres amis.

PÉLASGUS.

Citoyens, accompagnez-le. L'étranger a raison. Conduisez-le aux autels de la cité, siéges de nos dieux. A ceux que vous rencontrerez sur la route, ne dites que quelques mots : « C'est un étranger venu par mer, que nous menons au foyer des dieux. »

LE CHŒUR.

Tu as parlé à mon père; il a des instructions pour sa conduite; mais moi, que vais-je faire? où vas-tu pourvoir à ma sécurité?

PÉLASGUS.

Laisse ici ces rameaux, ce signe de misères.

1. Μηδ' ἀπορριφθῇ λόγος ἐμοῦ. Weil : *neve verba jaciantur in me.* Comparez Euripide, *Cyclope,* vers 51 : ῥίψω πέτρον τάχα σου. Tout se suit beaucoup mieux avec cette explication.

LE CHŒUR.

Eh bien, je les laisse. J'obéis à ton autorité, à tes paroles.

PÉLASGUS.

Retire-toi maintenant dans cette vaste forêt.

LE CHŒUR.

Et comment un bois[1] profane serait-il pour moi un asile assuré?

PÉLASGUS.

Certes, nous ne te livrerons pas aux oiseaux ravisseurs.

LE CHŒUR.

Mais si c'est à des hommes plus odieux que l'impitoyable dragon?

PÉLASGUS.

A de bonnes paroles réponds par de bonnes paroles.

LE CHŒUR.

Il n'y a rien d'étrange à ce que ma crainte s'échappe en cris douloureux.

PÉLASGUS.

Non; mais on se méfie beaucoup trop des rois[2].

LE CHŒUR.

Rends la joie à mon cœur par tes discours, par tes actes.

PÉLASGUS.

Votre père ne vous laissera pas longtemps seules. Je vais convoquer le peuple d'Argos; je vais essayer de vous concilier la bienveillance de l'assemblée. J'instruirai ton père des paroles qu'il faut faire entendre. Toi, cependant, reste ici; adresse aux dieux du pays les vœux dont tu

1. Weil lit ἂν πέδον, au lieu de ἄλσος ἄν, pour éviter la répétition du mot ἄλσος. Mais il semble tout naturel que le mot soit répété.

2. Quelques-uns changent δ' ἀνάκτων en γυναικῶν, et la phrase est alors un simple lieu commun sur la faiblesse des femmes. Weil approuve la correction de la pensée, mais non le mot substitué. Il écrit δαμάλεων, synonyme de γυναικῶν.

désires l'accomplissement. Je cours exécuter ma tâche. Puissent la Persuasion et la Fortune seconder mes efforts!

(Il sort avec son cortége.)

LE CHŒUR seul.

Roi des rois, heureux entre tous les heureux, puissance souveraine entre toutes les puissances, fortuné Jupiter, exauce-moi, fais que mes vœux s'accomplissent! Montre à ces hommes une juste haine; détourne de nous leur insolence. Précipite dans la mer aux flots empourprés leur fatal navire et ses noirs rameurs[1].

Jette un regard de pitié sur des femmes, race antique d'une femme qui te fut chère. Confirme ce vieux récit qui fait tout mon bonheur; souviens-toi, ah! souviens-toi du jour où ta main se posa sur le front d'Io, celle par qui[2] nous nous vantons de descendre de toi, nous, famille transportée de ces lieux en d'autres contrées.

Je marche à mon tour dans les pâturages fleuris, dans la prairie féconde où ma mère paissait sous les yeux d'Argus, et où jadis elle a laissé la trace de ses pas. C'est d'ici qu'Io, persécutée par le taon, s'élança furieuse, et qu'elle courut à travers cent nations. Pour obéir au Destin qui la presse, elle fend à la nage les flots des mers, et traverse le détroit qui sépare un continent de l'autre[3].

Elle aborde en Asie; elle traverse la Phrygie féconde en moutons, et la ville de Teuthras en Mysie, et les plaines

1. Littéralement : *le fléau aux noirs bancs des rameurs*, τὰν μελανόζυγ' ἄταν.

2. Hermann et Weil mettent un point après Ἰοῦς, et changent δι' ἧς en δίας. Mais Hermann rapporte δίας γᾶς τάσδε à Argos, Weil à l'Égypte. Weil ne serait pas éloigné de remanier la phrase comme il suit : δίας τοι γένος εὐχόμεθ' εὐνᾶς τᾶσδ' ἀπὸ γᾶς ἄνωθεν, « nous avons la gloire d'être une race sortie de la couche de Jupiter, et c'est ici notre pays d'origine. »

3. Le mot διχῆ doit se joindre à ὁρίζει, et non à διατέμνουσα. D'ailleurs, il ne signifie pas *deux fois*. Le voyage dont il s'agit ici n'a rien de commun avec celui dont il est question dans le *Prométhée*, et Eschyle ne fait point allusion au passage du Bosphore Cimmérien.

de la Lydie, et les montagnes de la Cilicie, et le pays des Pamphyliens, et les fleuves au cours éternel, et la terre fameuse par son opulence[1], et la fertile contrée de Vénus[2].

Le pâtre ailé l'aiguillonne de son dard : elle arrive dans la plantureuse vallée de Jupiter, dans cette prairie qu'engraissent les neiges[3], et que traverse la colère de Typhon, le Nil aux ondes salutaires. Elle se précipite en proie au délire, sous le fouet des indignes tourments, des cuisantes douleurs dont l'affole Junon.

Les mortels qui habitaient alors la contrée pâlirent, le cœur agité par la crainte, à ce spectacle étrange. Un animal, chose effrayante ! de forme presque humaine, demi-génisse, demi-femme ! Le prodige les rendit stupéfaits. Et qui donc alors vint charmer les peines de l'errante et malheureuse Io, l'arracher au taon persécuteur ?

Ce fut le dieu dont l'empire durera dans tous les âges, ce fut Jupiter[4]. Par son pouvoir, par sa force bienfaisante, par son souffle divin, cesse enfin le supplice; Io, rendue à elle-même, rougit de honte, et s'attendrit, et fond en larmes, au sentiment des misères endurées[5].

1. Probablement le pays de Tyr, et non pas un des pays déjà nommés.

2. La Syrie et la Phénicie. Le poëte, qui développe à sa fantaisie, dans le *Prométhée*, le thème des courses d'Io, parce que c'est un épisode important de sa pièce, se borne ici à quelques légères indications, pour rappeler poétiquement d'antiques souvenirs.

3. On supposait que l'inondation du Nil provenait de la fonte des neiges de l'Éthiopie; et naturellement Typhon jouait un rôle dans ce phénomène, unique aux yeux des anciens.

4. Il manque un vers dans le texte à cet endroit; mais c'est un défaut dans la métrique du chœur qui le prouve, bien plus qu'un défaut dans le sens de la phrase.

5. Weil : « Mentis compos erubescit, dolet, lacrimatur, ἐννοοῦσα ὃ « πέπονθεν, ut ait scholiastes. » On prend d'ordinaire ἀποστάζει dans le sens de *tarir;* mais l'explication indiquée par le scholiaste est bien autrement touchante. C'est la conscience qui se réveille, après

Mais son flanc avait conçu, fécondé par Jupiter, oui, rien n'est plus sûr que ce récit, et elle mit au monde ce glorieux fils qui fut comblé de biens durant toute une longue vie.

La terre entière avec nous s'écrie : « Oui, cet enfant, c'est Jupiter qui lui a donné l'existence. » Eh ! quel autre eût mis un terme aux fléaux déchaînés par la jalousie de Junon[1] ? C'est bien là l'œuvre de Jupiter. Cette race, c'est bien la race qui descend d'Épaphus. Rien n'est plus véritable.

Quel autre dieu puis-je donc invoquer ? et qui serait à plus de titres mon protecteur ? Le père d'Épaphus, le dieu dont la main féconda Io, l'auteur tout-puissant de mon antique race, Jupiter, par sa faveur, guérit tous les maux. Nulle puissance ne l'emporte sur la puissance de Jupiter, et n'est assise plus haut que lui ; non, nul trône n'est plus élevé que le sien et n'a droit à ses respects. Il parle, et l'effet suit[2] : ce que décide sa volonté s'accomplit aussitôt.

DANAUS.

Rassurez-vous, mes enfants : Argos nous est favorable[3]. Le peuple a donné ses suffrages et porté son décret.

la longue nuit du délire. La correction de Hermann, ἀποσχάζει, est tout ce qu'il y a de plus inutile et de plus malheureux. Elle gâte, comme dit Weil, un passage admirable.

1. Abresch, à propos du mot νόσους, rappelle ici l'expression ὀργῆς νοσούσης du *Prométhée*, et paraphrase ainsi le passage : *Saturniæ excandescentiam insanumque ulciscendi ardorem.*

2. L'auteur du *Traité du sublime* aurait pu citer cette remarquable expression, πάρεστι δ' ἔργον ὡς ἔπος, à côté de celle de la *Genèse*, qu'il proclame sublime à si juste titre. Au lieu de βούλιος, quelques-uns lisent δούλιος, mauvaise correction.

3. Hermann regarde la phrase εὖ τὰ τῶν ἐγχωρίων comme incomplète, et suppose qu'il manque un vers à la suite, hypothèse approuvée par Weil. Heimsœth propose d'ôter le point après ἐγχωρίων, et de changer δήμου en λαῶν. Mais le vieillard est fort ému, et cette considération suffit pour expliquer les ellipses de son langage.

LE CHŒUR.

Salut, ô mon vieux père! c'était à un mortel aussi cher de m'apporter l'heureuse nouvelle. Mais dis-nous ce qu'on a décidé, et quel avis a réuni les suffrages de l'assemblée.

DANAUS.

Les Argiens ne se sont point partagés. Ce fut de l'enthousiasme; et je sentais ma vieille âme toute ragaillardie, quand l'air s'est hérissé des mains droites de cette foule, quand l'arrêt a été pris d'une voix unanime. Nous serons traités dans ce pays comme des habitants libres; nul ne pourra nous revendiquer; nous serons à l'abri des injures de tous les mortels; personne, ni citoyen ni étranger, ne nous arrachera de ces lieux. Si l'on essayait d'user de la violence, tout Argien qui ne nous prêterait pas main-forte sera puni, par le peuple, de l'infamie et de l'exil. Tel est le décret adopté par le peuple. « Craignez, a dit le roi des Pélasges, que la cité n'amasse sur elle le nuage terrible des futures vengeances de Jupiter, dieu des suppliants. Oui, ce serait un double crime qui souillerait Argos; un outrage et aux droits des hôtes et aux droits du citoyen, une source inépuisable de malheurs. » A ce discours, le peuple d'Argos éleva les mains sans attendre la proclamation du héraut, et le décret était porté. Les Pélasges ont ouvert leurs cœurs à ces accents persuasifs; Jupiter a exaucé nos prières[1].

LE CHŒUR.

Formons, formons des vœux pour les Argiens; des vœux de bonheur, en retour du bonheur qu'ils nous donnent. Jupiter hospitalier, reçois l'hommage que t'adressent des hôtes! Que rien ne manque à l'accomplissement de nos souhaits sincères!

Vous aussi, dieux enfants de Jupiter, écoutez les

1. Au lieu de ἐπέκρανεν, Weil lit ἐπικράναι. C'est alors un souhait que tout aille bien plus tard comme jusqu'ici.

prières que nous faisons pour Argos! Que jamais, livrée à l'incendie, la ville des Pélasges n'entende retentir la clameur discordante et farouche des combats; que Mars fasse dans d'autres guérets sa moisson de mortels[1]! Ils ont eu pitié de nous, et leur décret a fait notre salut; ils révèrent les suppliantes de Jupiter, ce troupeau dont nul n'envie la destinée.

Ils n'ont point abandonné la cause des femmes, pour prononcer en faveur de leurs persécuteurs. Ils ont pensé à ce juge divin, à ce dieu vigilant dont rien n'arrête les coups. Malheur au toit sur lequel s'appesantit sa vengeance! son courroux tombe impitoyable. Eux, ils respectent en nous leur sang, les réfugiées que protégeait la sainteté de Jupiter. Leurs autels sont sans tache, leurs sacrifices seront agréés des dieux.

Que ma bouche, à l'ombre de ces couronnes[2], ne laisse échapper que des vœux de bonheur! Que jamais la contagion ne dépeuple Argos de ses guerriers; que jamais la guerre intestine n'y fasse tomber les citoyens et n'y ensanglante la terre! Que la fleur de la jeunesse reste sans atteintes; que l'amant de Vénus, que Mars, le destructeur des mortels, ne la fauche pas dans son éclat!

Que les autels des dieux soient entourés de vénérables vieillards; que le feu des sacrifices s'allume, et que la ville voie le succès s'attacher à ses entreprises! Qu'ils adorent le grand Jupiter, le tout-puissant dieu de l'hospitalité, celui dont les antiques lois règlent le Destin. Puisse à jamais se perpétuer la race des défenseurs de

1. Il m'a semblé plus simple d'entendre ἀρότοις ἐν ἄλλοις, *dans d'autres guérets que ceux des Argiens*, que d'adopter l'interprétation de Wellauer : *agris metens in aliis quam quibus solet meti.* Ahrens l'a empruntée à Wellauer, et il traduit : « Qui in aliis, « *quam ubi meti solet*, sulcis mortales demetit. »

2. Les Danaïdes n'ont plus de rameaux en main, mais leurs têtes sont encore ceintes d'olivier. De là l'expression ὑποσκίων ἐκ στομάτων.

cette contrée, et Diane la chasseresse visiter les épouses au jour de l'enfantement[1] !

Que jamais le fléau de la guerre civile n'éclate dans Argos, abattant les guerriers, saccageant la ville, faisant taire les chœurs et la lyre, déchaînant Mars, ce dieu qui coûte tant de larmes aux peuples, tant de cris de douleur! Que l'odieux essaim des maladies aille s'abattre loin de la tête des citoyens! Que le dieu du Lycée[2] soit propice à la jeunesse d'Argos!

Fasse Jupiter qu'en toute saison la terre fécondée paye exactement le tribut de ses fruits, et que les troupeaux, dans les pâturages, mettent bas des petits en grand nombre! Que partout les divinités comblent leurs vœux! Que les Muses, que les déesses du chant fassent retentir des accents propices; que leur bouche sacrée unisse sa voix à la lyre[3] !

Que le peuple, ce souverain de la cité, conserve avec respect les dignités antiques! Que ses chefs se montrent pleins de prévoyance; qu'ils veillent sans cesse sur l'intérêt des citoyens! Qu'avec les peuples étrangers ils se montrent de composition facile, avant de se préparer à la guerre; qu'ils n'aient pas besoin de la défaite pour réparer l'offense[4] !

Que toujours ils décernent aux dieux protecteurs de la contrée les traditionnels honneurs : lauriers qui parent

1. Diane est souvent invoquée, chez les poëtes tragiques, comme une divinité secourable dans les maladies, au même titre à peu près que son frère Apollon, que l'on surnommait Péan, c'est-à-dire *celui qui guérit*. Ainsi, dans *OEdipe-Roi*, les Thébains, affligés par la peste, conjurent Diane, Minerve et Apollon de repousser loin d'eux le fléau destructeur.

2. Apollon. Il n'y avait aucune raison à s'écarter ici de l'interprétation ordinaire du mot Λύκειος, comme nous avons été obligé de le faire dans les *Sept contre Thèbes*.

3. La correction de Hermann, μουσᾶν θεῖατ' ἀνιδοί, adoptée par les éditeurs récents, ne paraît nullement indispensable.

4. Il est évident que ces conseils politiques s'adressent aux Athéniens mêmes.

l'autel, bœufs qu'on immole en sacrifice. C'est ainsi qu'on n'offense point les pères; et respecter ceux à qui nous devons la vie est l'un des trois[1] préceptes de cette Justice dont tous subissent la loi.

DANAUS.

Ces vœux sont sages; je les approuve, mes amies. Mais écoutez sans vous effrayer une nouvelle inattendue. Du haut de cette colline, asile de notre troupe suppliante, j'aperçois là-bas un navire[2]. Il est bien visible; je ne saurais me méprendre. Je reconnais la voile qui le surmonte; voilà les garnitures du bordage de la carène[3]; voilà la proue: elle regarde vers ce rivage, elle y vient, trop obéissante, hélas! au gouvernail qui, de la poupe, règle la marche; car ce n'est point un navire ami. Les blanches tuniques des matelots font ressortir la couleur noire de leurs membres. Ah! voici qu'apparaissent les autres navires; toute la flotte se montre à mes yeux. Le vaisseau qui marche en tête a replié sa voile: il force de rames pour aborder. Considérez l'événement d'un œil calme; ne perdez pas votre prudence; ne cessez point d'implorer ces dieux. Quant à moi, je reviens[4] à l'instant avec nos défenseurs, avec ceux qui doivent soutenir notre cause. Sans doute un héraut ou l'un des chefs va venir, et, au nom des droits qu'ils s'arrogent, mettre sur vous

1. Τρίτον, dit Stanley, *non ordine tertium, sed ex tribus unum;* et il cite un passage de Porphyre, où sont énumérées les trois antiques lois attribuées à Triptolème, et imposées encore, du temps de Xénocrate, aux initiés des mystères d'Éleusis: le respect des parents y tient la première place. En tout cas, si cette loi n'est pas la première, et elle est au moins la seconde chez les païens. Voyez les *Vers dorés* attribués à Pythagore.

2. Τὸ πλοῖον. L'article τό équivaut à τοῦτο ou ἐκεῖνο. Le vieillard montre le navire.

3. C'étaient des cuirs tendus ou des claies d'osier, qui servaient à protéger les rameurs contre les projectiles.

4. Ἥξω. Heimsœth propose ἄξω, qui affaiblit, ce semble, l'expression.

la main pour vous entraîner. Mais il n'y réussira point. Ne tremblez pas devant lui. Si le secours se fait attendre, ce qu'il vous faut, c'est d'invoquer, d'invoquer sans cesse l'aide de ces dieux. Prenez courage : un temps, un jour est fixé; ce jour-là, le mortel qui méprise les dieux subira sa peine[1].

LE CHŒUR.

Mon père, je tremble de frayeur! Les vaisseaux ont touché terre, portés par leurs ailes rapides; un instant encore, et nos ennemis sont ici. Oui, l'effroi enchaîne mes sens : qu'ai-je donc gagné à ma fuite errante? Je me sens folle de peur, ô mon père!

DANAUS.

Les Argiens, mes enfants, ont porté leur décret; prends donc courage : ils combattront pour toi, j'en suis sûr.

LE CHŒUR.

C'est une race digne de tous maux, ces impérieux fils d'Égyptus; une race insatiable de combats. Comme moi tu le sais, c'est le désir de la vengeance qui les a emportés à travers les mers, sur ces vaisseaux à la solide et noire carène, avec cette noire et nombreuse armée.

DANAUS.

Nombreux aussi sont les guerriers auxquels ils auront affaire, et dont les bras se sont endurcis, comme il faut, aux ardeurs du soleil du Midi.

1. J'ai suivi l'édition de Schütz, qui attribue à Danaüs tout ce qui précède, tandis que la plupart des éditeurs partagent entre le chœur et lui les sept derniers vers du texte, à partir de : *Sans doute,* etc. Il est plus que probable, en effet, que le chœur ne reprend la parole qu'à l'endroit où recommencent les vers lyriques; et dans toute la tirade il n'y a rien qui ne soit mieux dans la bouche de Danaüs que dans celle du chœur. Mais c'est la convenance dramatique seule qui m'a décidé; car, grammaticalement, les sept vers en question se prêtent très-bien à ces coupures. Le mot *vous* n'est point dans le texte; et, si l'on fait parler le chœur, rien n'empêche de lui faire dire *nous.*

LE CHŒUR.

Ne me laisse pas seule, je t'en prie, mon père. Une femme qu'on abandonne à elle seule, ce n'est plus rien. La force guerrière n'est pas dans son cœur. Eux, ils ont l'âme pleine de malice et de fraude, les impies! et, comme des corbeaux, ils n'ont aucun respect pour les autels.

DANAUS.

C'est là ce qui doit nous servir le mieux, mes enfants; oui, c'est la haine qu'ils inspireront aux dieux comme à toi.

LE CHŒUR.

Ils ne redouteront ni ces tridents ni la majesté de ces dieux; ils porteront sur nous la main, ô mon père! Ils ont trop d'arrogance, ces hommes sacriléges, ces furieux, ces chiens impudents; ils sont sourds à la voix des dieux[1].

DANAUS.

Mais les loups, comme on dit, sont plus forts que les chiens[2]. Le fruit du papyrus ne l'emporte pas sur l'épi[3].

LE CHŒUR.

Ils ont dans leurs cœurs la rage et l'impiété des bêtes féroces : dérobons-nous donc à leur pouvoir.

1. La phrase est incomplète dans les éditions qui ont précédé celle de Schütz. Schütz a ajouté les mots οὐδὲν ἐπαΐοντες. Ce n'est pas une simple conjecture : ils existaient dans les manuscrits consultés par Spanheim.

2. Le chien était, en Égypte, l'objet d'une vénération profonde : le dieu Anubis avait une tête de chien. Le loup était le plus ancien symbole du peuple d'Argos, comme on le voit encore par les monuments mêmes.

3. C'est la même pensée que celle qui précède. Danaüs veut dire que ceux qui se nourrissent du fruit du papyrus sont moins vigoureux que ceux qui mangent du pain. Du reste, il ne faut pas prendre le mot *fruit* à la lettre; c'est la racine du papyrus que mangeaient les Égyptiens : elle servait également crue, cuite ou rôtie; on en suçait le jus, et on en rejetait la pulpe grossière, au témoignage de Théophraste et de Dioscoride.

DANAUS.

Ce n'est pas chose si vite faite, la manœuvre d'une armée navale. Il faut du temps pour trouver un mouillage, un endroit sur la terre où l'on puisse attacher impunément les câbles; et ce n'est pas du premier coup que les chefs des navires se fient à leurs ancres, surtout quand la côte où ils abordent est sans port. A l'heure où le soleil disparaît, la nuit remplit toujours d'une vive inquiétude l'âme du pilote sage, même quand la mer est calme[1]. L'armée ne saurait donc débarquer sans danger avant que les vaisseaux soient mouillés dans un endroit sûr. Que la frayeur ne te fasse point négliger les dieux: invoque leur secours par tes prières[2]. Je cours avertir les Argiens. Ils ne seront point sourds à mes paroles ; car, malgré la vieillesse, mon esprit ni ma langue n'ont rien perdu de leur vigueur.

LE CHŒUR.

O terre aux nombreuses collines, digne objet de ma vénération, qu'allons-nous endurer? Où fuir, dans cette terre d'Apis? où trouverons-nous, pour nous cacher, quelque antre sombre? Que ne puis-je devenir une noire fumée, monter vers les nuages de Jupiter, et m'évanouir soudain! Que ne puis-je, comme la poussière, m'élever sans ailes et me perdre dans les airs!

Ranime-toi, mon âme, laisse-moi fuir[3]! Mais mon

1. Ce dernier trait manque dans les manuscrits. On l'a rétabli d'après une citation de Plutarque. Mais Plutarque ne donne pas même la moitié du vers qui suivait 770 : χἂν ᾖ γαλήνη.

2. Au lieu de πράξασ' ἀρωγήν, quelques-uns écrivent πράξας, et supposent qu'il manque un vers auparavant, où Danaüs parlait de ce qu'il ferait lui-même.

3. Littéralement : *Que mon cœur ne soit plus incapable de fuir*. Schütz lit : ἀφυκτος... γε κήρ, *nous ne pouvons plus éviter notre fâcheux destin;* correction inutile et fort hasardée, vu le sens qu'il est forcé de donner aux mots οὐκ ἔτ' ἂν πέλοι. Boissonade lit, à son tour : ἄφρικτον... κέαρ, *que mon cœur ne frissonne plus;* correction moins inacceptable, mais tout aussi inutile. Le sens du mot ἄφυκτος

cœur se trouble et palpite. Ce lieu où m'a fait retirer mon père me deviendra fatal. Je meurs d'effroi. Ah ! périssons par l'étreinte du lacet, plutôt que de voir ces hommes exécrés porter sur nous la main! Que la mort, auparavant, nous soumette à l'empire de Pluton !

Qui me donnera un de ces monts dominateurs des airs, et que couvre la neige déposée par les nues humides? un roc escarpé, inaccessible aux chèvres, perdu dans les profondeurs du ciel[1], un pic isolé, connu du seul vautour? Là, je serai sûre d'une chute profonde, avant de subir, malgré mon cœur, cet hymen, cet affreux supplice.

Qu'on me jette ensuite en pâture aux chiens et aux oiseaux d'Argos: je n'y contredis point. La mort délivre des maux douloureux. Préviens, ô mort! préviens cet hyménée. Où trouver ailleurs mon salut et ma délivrance?

Fais retentir ta voix; fais retentir des chants qui montent vers le ciel, qui implorent l'appui des dieux, qui obtiennent leur aide; des chants qui m'arrachent à ces périls. Vois les combats qu'on me prépare, ô Jupiter, s'il est vrai que toujours tu jettes sur la violence de sévères regards! Sois propice à tes suppliantes, maître de la terre, Jupiter tout-puissant !

Les fils d'Égyptus, ces hommes impitoyables, les voilà qui me poursuivent, qui courent sur mes pas, qui cherchent ma piste à grands cris, tout prêts, pour me saisir, à se servir de la violence. C'est le fléau de ta

est parfaitement clair, comme l'a démontré Wellauer, qui a eu pourtant le tort de ne pas se conformer, dans son *Lexique*, à ce qu'il avait établi dans sa note. Hermann, Dindorf, Weil et d'autres ont proposé de nouvelles corrections. Pourquoi ne pas s'en tenir à la leçon vulgaire?

1. Le vrai texte est ἀπρόσδειχτος. Les leçons ἀπρόσδεχτος, ἀπρόστειπτος, ἀπρόστειχτος, ne sont que des corrections arbitraires.

balance qui règle tout dans l'univers : à quoi peuvent, sans toi, aboutir les mortels?

Oh! oh! oh! ah! ah! ah! voilà un ravisseur! Il sort du vaisseau! Il touche terre! Auparavant, ravisseur, puisses-tu périr! Ah! ciel! ah! dieux! que tout retentisse de mes cris de détresse et de douleur! Voilà, voilà le prélude des violences qu'on me prépare, qu'il me faudra subir. Hélas! hélas! viens nous secourir dans notre fuite; viens! des clameurs insolentes, d'affreuses menaces retentissent sur la flotte et sur le rivage. Roi du monde, protége-nous[1]!

UN HÉRAUT.

Marchez, marchez au vaisseau; qu'on se dépêche!

LE CHŒUR.

Faites, faites! arrachez, arrachez nos cheveux; meurtrissez-nous! Tranchez nos têtes; versez tout notre sang!

LE HÉRAUT.

Marchez, marchez au vaisseau, malheureuses! Suis-moi sur la route aux vastes flots salés; obéis à mes ordres superbes, à cette lance qu'arme le fer; obéis! Je te traîne sanglante au vaisseau. Là, tu gémiras à ton aise. Allons, que la force dompte la folie!

LE CHŒUR.

Ah! dieux! ah! ciel!

1. Le passage qui précède, à partir des exclamations *Oh! oh!* est tout corrompu dans les manuscrits, et les éditeurs se sont crus obligés d'y faire des changements considérables. Au reste, ce qui est l'important pour la traduction, ces corrections laissent toutes à peu près intacte la pensée générale du chœur; car il importe assez peu qu'on lise ἰόφ' ὄμ, ou bien ἰόφ, ὄφ, ou même qu'on change ces exclamations en d'autres plus connues, et certains mots douteux en d'autres plus classiques. J'ai tâché de rendre, aussi exactement que possible, la leçon vulgaire; quant au mot κάκκας, ou plutôt κάκας, je l'ai entendu comme Boissonade : c'est le génitif dorien de κάκη, *ignavia*.

LE HÉRAUT.

Quitte ces autels, marche au vaisseau. Inutilement tes hommages s'adressent aux dieux d'Argos[1].

LE CHŒUR.

Que jamais il ne me revoie, le fleuve nourricier, le fleuve aux inondations fécondes, ce fleuve dont les eaux raniment le sang des mortels[2] ! Ma patrie sainte et antique, oui, ma patrie, vieillard, est en ces lieux.

LE HÉRAUT.

Tu vas marcher au vaisseau, oui, au vaisseau ; bien vite, bon gré, mal gré. La force, la force irrésistible saura t'émouvoir. Marchez, marchez ! ou ces mains vont s'appesantir terribles sur vous.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! que n'as-tu misérablement péri en traversant les flots des mers, poussé par la tempête immense contre le sablonneux promontoire de Sarpédon[3] !

LE HÉRAUT.

Crie, gémis, invoque les dieux ! Tu n'éviteras pas la nef égyptienne. Crie, et que tes clameurs passent en amertume toutes les plaintes, toutes les lamentations de la misère.

LE CHŒUR.

Ah ! dieux ! ah ! dieux ! que la terre devant toi s'ouvre[4], qu'elle t'engloutisse ! Violence abominable ! outrageants discours ! Ah ! que le Nil vengeur te submerge, toi et ton insolence !

1. J'ai suivi la leçon et le sens donnés par Schütz. D'après le scholiaste, qui lit εὐσεϐῶν, la phrase signifierait que les gens pieux, probablement les Égyptiens, n'honorent pas de pareils autels. C'est le sens et la leçon qu'Ahrens a adoptés.

2. L'excellence des eaux du Nil est encore proclamée par les voyageurs modernes, et la science elle-même rend témoignage à leur extrême pureté.

3. Ce promontoire était sur la côte de Cilicie.

4. Au lieu de ὑλάσκοι, plusieurs éditeurs lisent ὑλάσκει, ce qui

LE HÉRAUT.

Marchez, vous dis-je : le vaisseau se balance sur ses rames; hâtez-vous. Plus de retard! ou ces mains ne respectent plus les cheveux.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! O Jupiter! j'ai demandé aux dieux leur secours : ils m'ont accordé ma ruine! On m'entraîne vers la mer[1]. Comme une araignée, le ravisseur s'avance sur sa proie. O songe! noir songe! Grands dieux! grands dieux! O Terre, mère antique! ô Terre, mère antique! détourne ces cris affreux. O roi fils de la Terre, ô Jupiter!

LE HÉRAUT.

Je ne crains pas les dieux de ce pays. Ils n'ont pas élevé mon enfance, ils n'ont pas nourri ma vieillesse.

LE CHŒUR.

Près de moi un serpent à deux pieds se livre à sa rage : c'est une hydre qui va me dévorer! Grands dieux! grands dieux! O Terre, mère antique! ô Terre, mère antique! détourne ces cris affreux. O roi fils de la Terre, ô Jupiter[2]!

LE HÉRAUT.

Si l'on ne vient au vaisseau, si l'on n'obéit à mes ordres, je n'épargne plus les vêtements; je les déchire!

donnerait alors pour sens, ou à peu près : *la destruction, sur le rivage, aboie contre nous.*

1. Le texte vulgaire n'offre ici aucun sens : βρετίεσσα ῥοσάται μαλδαάγει. Entre vingt corrections, j'ai dû préférer celle qui s'éloigne le moins des manuscrits; c'est celle de Schütz : βρέτεος ἄρὸς γ' ἄτα ῥ ἅλαδ' ἄγει, *Numinis auxilium, quod quidem calamitas est, me ad mare ducit.*

2. Toute cette partie lyrique du dialogue, entre le héraut et le chœur, est une des plus mal établies qu'il y ait; et les éditeurs, surtout depuis Hermann, varient à l'infini sur la manière de lire. Dans le manuscrit de Paris (*Parisinus, L.*), les noms des personnages ne sont pas même indiqués, et l'on n'est pas toujours sûr que tel vers appartient ou n'appartient point soit aux Danaïdes, soit au héraut.

LE CHŒUR.

O chefs, ô princes d'Argos! je succombe à la violence.

LE HÉRAUT.

Des princes! vous en verrez plus d'un tout à l'heure, les fils d'Égyptus. N'ayez peur; vous ne vous plaindrez pas d'être sans maîtres[1]. (Pélasgus revient avec son cortége.)

LE CHŒUR.

Nous périssons, ô roi! traitement inouï!

LE HÉRAUT.

Je vois bien qu'il me faut vous traîner par les cheveux, puisque vous faites la sourde oreille à mes paroles.

PÉLASGUS.

Holà! que fais-tu? Quelle est cette impudence, de violer le territoire des Pélasges? Penses-tu que cette ville où tu viens ne contienne que des femmes? Pour un barbare, tu le prends d'un peu haut avec des Grecs! Ah! un tel forfait montre assez l'égarement de ton esprit.

LE HÉRAUT.

Quel crime, quelle injustice ai-je donc commise?

PÉLASGUS.

D'abord tu ne sais pas ce que c'est que l'hospitalité.

LE HÉRAUT.

Qui? moi! mais j'ai trouvé ce que j'avais perdu, et je le reprends.

PÉLASGUS.

Auquel de leurs protecteurs argiens les as-tu réclamées?

LE HÉRAUT.

A Mercure très-grand, au protecteur des hôtes, au dieu qui guide les recherches.

1. Plusieurs éditeurs transposent les vers 905-906 à la place des vers 909-910, qu'ils placent ici. Πολλοὺς ἄνακτας répond, selon eux, à l'invocation ἄναξ. Mais il répond suffisamment à l'invocation ἰὼ πόλεος ἀγοὶ πρόμοι, pour qu'il n'y ait pas nécessité de faire le changement.

PÉLASGUS.

Tu t'es adressé aux dieux, dis-tu; et tu n'as nul respect pour les dieux!

LE HÉRAUT.

Les dieux que j'honore, ce sont ceux des bords du Nil.

PÉLASGUS.

Et ceux d'ici ne sont rien, à t'entendre?

LE HÉRAUT.

J'emmènerai ces femmes, à moins qu'on ne me les ravisse.

PÉLASGUS.

Tu t'en repentiras[1], si tu les touches; et bientôt!

LE HÉRAUT.

Le langage que tu me tiens n'a rien d'hospitalier.

PÉLASGUS.

Ceux qui profanent les autels des dieux ne sont pas pour moi des hôtes.

LE HÉRAUT.

Je vais rendre compte[2] aux fils d'Égyptus!

PÉLASGUS.

Et que m'importe, à moi, ce que tu peux leur dire?

LE HÉRAUT.

Il t'importe du moins que je leur fasse un rapport exact et clair[3]. C'est le devoir d'un héraut de s'énoncer toujours de façon à être compris. Que leur dirai-je? Par

1. Littéralement, *tu pleureras:* κλάοις ἄν. Le verbe κλαίω, poétiquement κλάω, est très-souvent employé dans ce sens chez les poëtes dramatiques.

2. Λέγοιμ' ἄν, *vulgo* λέγοις ἄν. La leçon des éditeurs récents s'accorde mieux avec la réponse du roi au héraut, même si l'on traduit : « Et que m'importent, à moi, les fils d'Égyptus? »

3. Je suis la leçon de Wellauer, εἰδώς, au lieu de εἰδῇς, que donnent la plupart des éditeurs. Elle est autorisée par les manuscrits. La leçon vulgaire rompt la suite des idées, et donne, comme le remarque Wellauer, un sens inepte. Hermann et les autres éditeurs récents ont adopté εἰδώς.

qui dirai-je que la troupe de leurs cousines m'a été enlevée[1]? Ah! pour juger ce différend, Mars n'appellera pas de témoins, n'admettra pas la composition[2]! Bien des guerriers tomberont avant qu'il décide, bien des vies partiront dans une convulsion suprême[3].

PÉLASGUS.

Qu'ai-je besoin de te dire mon nom? Avec le temps tu apprendras à le connaître, toi et tes compagnons de voyage. Si ces femmes le veulent bien, si leur cœur y est disposé, si tes discours respectueux les persuadent, tu les peux emmener. Mais le peuple d'Argos l'a décidé d'une voix unanime, jamais la violence ne nous fera livrer cette troupe de suppliantes. Ce décret, c'est un clou solide qui l'a fixé : il est inébranlable. Nous ne l'avons point gravé sur des tables, nous ne l'avons point scellé dans les plis d'une feuille de papyrus; mais la bouche d'un homme libre l'exprime devant toi sans détour. Maintenant, pars, ôte-toi de mes yeux.

LE HÉRAUT.

Eh bien! c'est une guerre que tu vas avoir à soutenir; et puissent la victoire et l'empire rester à ceux qui sont vraiment hommes!

PÉLASGUS.

Vous en trouverez dans Argos, des hommes, et qui ne

1. Weil pense qu'à la suite de cette interrogation il y a une lacune; et, en effet, la réflexion sur la guerre vient brusquement, sans que rien la motive. Il manque, selon Weil, quatre vers, parce que le héraut et le roi sont en symétrie, et que le roi va dire douze vers, tandis qu'il n'en reste que huit dans le discours du héraut.

2. Les délits, les crimes mêmes, chez les anciens, pouvaient, dans certains cas, se racheter à prix d'argent, ἐν ἀργύρου λαβῇ.

3. L'expression ἀπολακτισμοὶ βίου, qu'il m'a été impossible de rendre avec toute son énergie, semble avoir inspiré à Virgile sa peinture de la mort d'Acron :

..... et calcibus atram
Tundit humum exspirans.

boivent pas du vin fait avec de l'orge[1]. — Pour vous, prenez courage. Vous toutes, avec vos fidèles suivantes[2], rendez-vous à la ville : elle est bien fermée de solides remparts, de tours aux fondements inébranlables. L'État peut vous y offrir ses nombreux édifices. Moi-même, mon palais est loin d'être une étroite maison. Vous pouvez aimer à habiter une demeure bien tenue, remplie d'une grande foule. Mais si vous l'aimez mieux, prenez une habitation séparée. Libre à vous de choisir ce qui vous convient, ce qui vous plaît davantage. Et puis nous sommes là pour vous défendre, moi et tous les citoyens : ils en ont pris le public engagement. Qu'est-il besoin de chercher des sûretés meilleures?

LE CHŒUR.

Ah ! pour les biens dont tu nous combles, puisses-tu être comblé de biens, divin roi des Pélasges ! Mais daigne nous envoyer ici Danaüs notre courageux père, notre guide, notre conseil. C'est à lui de décider, non à nous, quelle habitation nous devons choisir, quel lieu convient à notre fortune. On est toujours enclin à médire des étrangers. Ne donnons pas de prise au blâme.

PÉLASGUS.

Vous n'aurez rien à souffrir, ni des paroles ni de la volonté des citoyens d'Argos. — Vous, suivantes fidèles, chacune de vous restera près de celle à qui l'attacha Danaüs[3].

1. Les Égyptiens ne cultivaient pas la vigne et buvaient une sorte de bière.

2. On voit un peu plus bas, vers 979, que ces suivantes ne sont pas des femmes d'Argos mises par Pélasgus au service des Danaïdes, mais des femmes égyptiennes que les Danaïdes ont amenées avec elles. D'ailleurs, l'épithète φίλαις suffirait à elle seule pour montrer que ce ne sont point des suivantes d'occasion.

3. Il manque certainement quelque chose dans le texte: soit un ou plusieurs vers, selon Wellauer; soit, comme le pense Schütz, une conjonction qui sépare ce qui s'adresse aux Danaïdes de ce qui s'adresse à leurs suivantes. Boissonade maintient le texte vulgaire, et

DANAUS.

Mes enfants, offrons aux Argiens des vœux, des sacrifices, des libations, comme aux dieux de l'Olympe. D'un concert unanime, ils viennent d'être nos sauveurs. Au récit de l'accueil que j'ai fait à ces durs amis, à ces cruels parents, ils ont applaudi. C'était peu : ils m'ont fait suivre de cette escorte, de ces gardes, pour me donner une marque d'honneur et pour empêcher qu'un coup inattendu, qu'une mort sanglante, vînt me frapper dans l'ombre et charger Argos d'un inexpiable sacrilége. Après de tels bienfaits, vous leur devez plus de reconnaissance, plus de respects qu'à moi-même. A côté de tous les avis paternels gravés dans votre souvenir, gravez cette maxime encore : Le temps seul montre bien ce que valent des inconnus. On est enclin à médire d'un étranger qui vient se fixer chez nous; et le blâme trouve sans peine à s'exercer contre lui. Prenez donc bien garde de me forcer à rougir, ornées comme vous l'êtes de cette fleur de jeunesse qui charme les yeux des hommes. Ce n'est jamais chose facile que la garde de fruits à leur maturité. Tous y portent le ravage, bêtes sauvages et mortels, et les monstres qui volent et ceux qui marchent sur la terre :

il prétend que le roi s'adresse uniquement à ces dernières. La raison qu'il en donne ne paraît guère concluante : *...jubet dominæ quamque suæ latus stipare, ne, si incomitata in vulgus prodeat, ore vulgi carpatur.* Après les assurances qu'a données plus haut Pélasgus, on ne comprend pas même qu'une telle crainte puisse lui venir. Il est singulier d'ailleurs que le roi adresse à des servantes, comme le veut Boissonade, des paroles qu'Ahrens lui-même traduit par *cum bona laude et læto sermone civium hujus terræ,* et qu'il ne trouve pas un mot à dire à leurs maîtresses. On conçoit qu'un éditeur n'y regarde pas de si près; mais le ridicule d'une telle supposition devait sauter aux yeux du traducteur latin quand il écrivait sa phrase, qu'il a pourtant calquée sur le texte vulgaire. D'après Dindorf et d'autres éditeurs récents, ce n'est pas le roi qui parle, c'est encore le chœur, et tout s'adresse aux suivantes. C'est une recommandation de se tenir décemment chacune près de sa maîtresse. Même ainsi, Weil regarde encore le texte comme incomplet.

leur beauté même, quand ils sont à point, invite à les cueillir. Pour les conserver, il faut repousser les ravisseurs [1]. De même celui qui passe près d'une belle jeune fille se sent vaincu par le désir, et il lance sur ses charmes un regard d'amour. Ah! gardons-nous de subir un malheur que nous avons évité au prix de tant de fatigues, au prix de cette longue course à travers les mers : n'allons pas nous couvrir de honte, remplir de joie mes ennemis! Quant aux deux habitations, celle que vous offre Pélasgus, celle que vous offre la ville, on n'exige aucun loyer : le choix, ici, est sans importance. Seulement, observez bien les conseils de votre père, et mettez la sagesse à plus haut prix même que la vie.

LE CHŒUR.

Puissent les dieux de l'Olympe assurer d'ailleurs notre félicité! Quant aux fruits qui t'inquiètent, mets-toi l'esprit en repos, mon père. A moins que les dieux ne changent quelque chose à leurs desseins, je ne m'écarterai point du sentier que suit de tout temps mon cœur.

(Le chœur se sépare en deux moitiés.)

PREMIER DEMI-CHŒUR [2].

Allez, célébrez et les dieux immortels, maîtres et pro-

1. Je n'ai pas la prétention de donner cette dernière phrase comme la traduction inattaquable du vers corrompu Κἄλωρα κωλύουσαν ὡς μένειν ἐρῶ. J'ai seulement essayé d'en tirer le sens probable, n'ayant pu souscrire à aucune des corrections proposées par Schütz, Bothe, Butler, Boissonade et vingt autres. Ahrens, qui se vante d'avoir trouvé la leçon définitive, et même un mot nouveau pour les lexiques, arrive, dans sa traduction, au résultat suivant en rattachant ce vers à celui qui précède: «*Fructus succidos Venus præconio pronunciat, tempestivos prohibens, ne desiderium exspectent.*» Je suis Dave et non point Œdipe. — Dindorf met entre crochets les vers 999-1002.

2. J'ai admis, pour le reste de la pièce, la division adoptée par Wellauer, et quelques corrections heureuses qu'il a fait subir au texte altéré de ce chœur.

tecteurs d'Argos, et ces dieux qui habitent sur les bords de l'antique Érasinus[1].

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Vous qui accompagnez notre marche, répétez nos accents. Chantons la cité de Pélasgus; ce ne sont plus les flots du Nil qu'il nous faut désormais glorifier dans nos hymnes.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Oui, chantons les fleuves qui versent à travers cette contrée leurs ondes nourricières; pères féconds dont les flots engraissent les campagnes.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Chaste Diane, jette sur notre troupe un regard de pitié! Ne nous force point, Cythérée, malgré nous à l'hymen : un hymen forcé est un affreux supplice.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Cypris, je ne t'oublie point dans mes chants pieux. Ta puissance, comme celle de Junon, atteint presque à celle de Jupiter. Tes honneurs, déesse à l'insaisissable pensée, répondent à l'éclat de tes coups.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Des enfants se tiennent à côté de cette mère chérie : le Désir, et celle dont le charme entraîne et subjugue tout, la Persuasion, et cette Harmonie à qui Vénus a donné en partage les doux murmures, les conversations de l'amour.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Les vents qui poussent dans l'exil, les fatales douleurs, les guerres sanglantes, voilà l'objet de mon effroi. Ah! pourquoi ont-ils traversé impunément les mers, ceux qui nous poursuivaient d'une course si rapide?

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Le Destin a ses arrêts : qu'ils s'accomplissent. Nul

1. L'Érasinus était une rivière de l'Argolide.

n'échappe aux desseins profonds, infinis de Jupiter. Ah! peut-être, comme tant d'autres femmes avant nous, c'est par un hymen odieux que nous devons finir.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Grand Jupiter! détourne loin de moi l'hymen des fils d'Égyptus.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Ah! ce serait là le plus grand des biens! Mais peut-être le dieu que tu veux fléchir est inflexible.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Tu ne connais pas l'avenir.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Pourquoi chercherais-je à pénétrer la pensée de Jupiter, cet abîme dont l'œil n'aperçoit pas le fond? Sois réservée dans tes vœux.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Quel est le but de cette leçon?

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

De t'ôter la curiosité des choses divines.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Roi Jupiter! délivre-nous d'un funeste hyménée! C'est toi qui apaisas les souffrances d'Io, en la touchant de ta main salutaire: heureuse violence! nous lui devons la vie.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Jupiter! nous sommes des femmes; donne-nous la force qui nous manque. Puissé-je, entre deux maux, n'éprouver que le moindre, celui qui contient le bien à côté du mal; et puissent mes prières obtenir que la justice reçoive sa récompense par la tutélaire entremise des dieux!

FIN DU THÉATRE D'ESCHYLE.

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1770]

MAR 28 19

